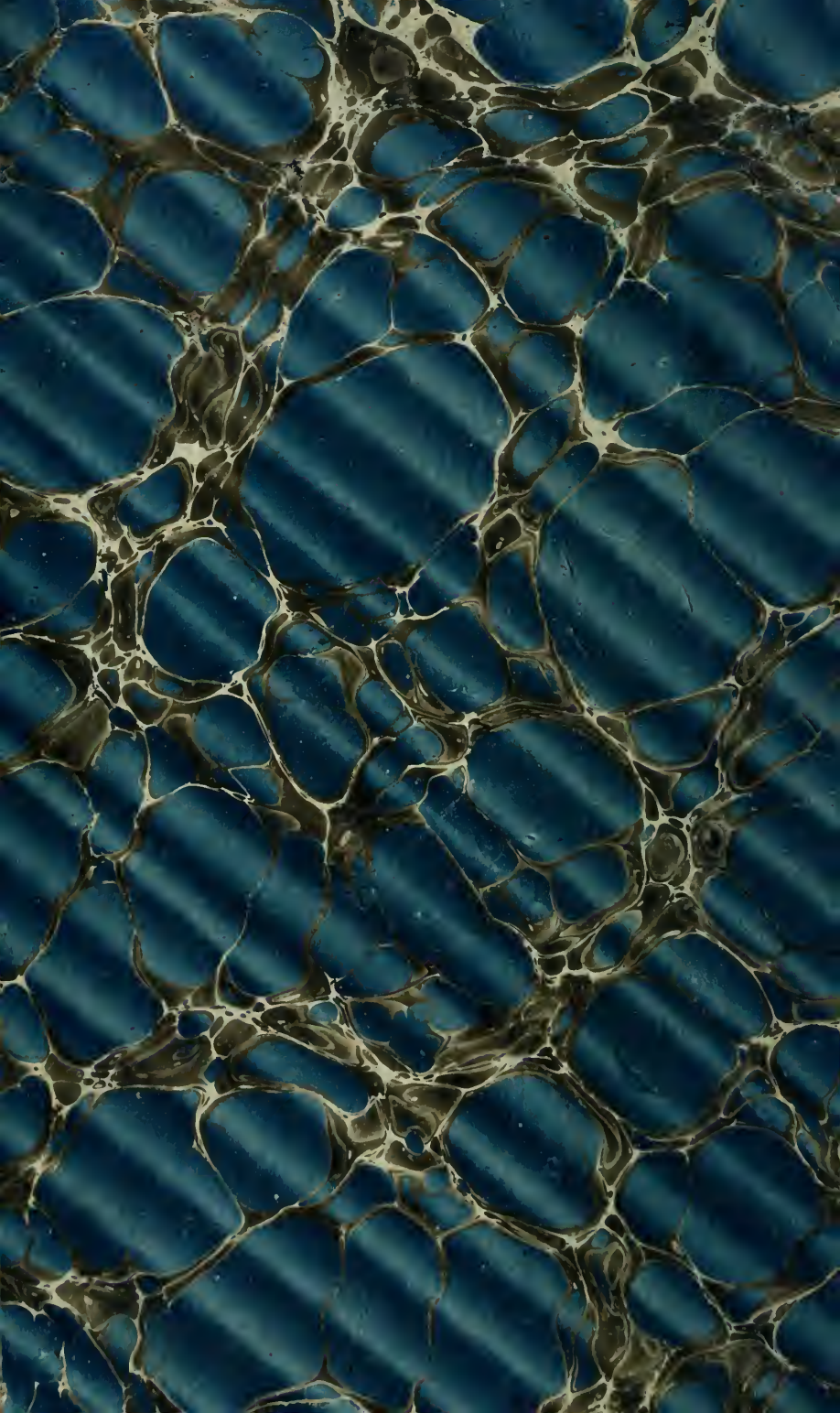



MINISTÈRE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PR

5317

0873

A32

1835

SMRS

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT



LA DAME DE L'AMOUR

Un roman en cinq tomes par M. de La Fayette.

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT

TRADUCTION

DEFAUCONPRET

LA FIANCÉE — L'OFFICIER DE FORTUNE



PARIS

FURNE, JOUVET ET C^o. — GARNIER FRÈRES

LIBRAIRES-ÉDITEURS

A

SES CHERS CONCITOYENS

SOIT QU'ON LES APPELLE

HOMMES DU SUD, GENTILSHOMMES DU NORD,
HABITANTS DE L'OUEST, OU GENS DU COMTÉ DE FIFE,

CES CONTES

DESTINÉS A FAIRE CONNAITRE LES ANCIENNES MŒURS ÉCOSSAISES
ET LES TRADITIONS DE NOS DIFFÉRENTES PROVINCES,

sont respectueusement dédiés par leur ami et compatriote dévoué

JEDEDIAH CLEISHBOTHAM.

Ahora bien, dijo el cura; traedme, señor huesped, aqueles libros, que los quiero ver. — Que me place, respondió él : y entrando en su aposento, sacó dél una maletilla vieja cerrada con una cadenilla, y abriendola, halló en ella tres libros grandes y unos papeles de muy buena letra escritos de mano.

DON QUIJOTE, parte primera, capitulo 32.

A merveille, dit le curé; je vous prie, seigneur hôte, d'aller me chercher ces livres, j'ai envie de les voir. — De tout mon cœur, répondit l'hôte; et il monta à sa chambre. Il en rapporta une vieille petite valise, fermée par un cadenas, qu'il ouvrit, et il en tira trois gros volumes et quelques manuscrits en beaux caractères.

DEUXIÈME SÉRIE

LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR L'OFFICIER DE FORTUNE

INTRODUCTION



I'AUTEUR, dans une autre occasion¹, refusa d'indiquer la source d'où il avait tiré le sujet tragique de cet ouvrage, parce que, bien que l'histoire se fût passée à une époque éloignée, il pensait que cela pourrait déplaire aux descendants de la famille dont il y est question. Mais comme il en a vu un récit dans les notes du Mémorial de Law, par son spirituel ami, Charles Kirkpatrick Sharpe, esq., et qu'il indique aussi, dans sa réimpression des poèmes du révérend M. Symson, jointe à la Description du Galloway, que cette histoire avait donné naissance à *la Fiancée de Lammermoor*, l'auteur est libre lui-même de raconter les faits comme ils lui ont été rapportés par quelques-unes de ses connaissances qui existaient à peu près à la même époque, et qui étaient intimement liées avec la famille de la Fiancée.

On sait que la famille de Dalrymple, qui a produit dans l'espace de deux siècles autant d'hommes de talent dans la jurisprudence, la guerre, la littérature et la politique, qu'aucune autre maison d'Écosse, tire son premier lustre de James Dalrymple, un des avocats les plus distingués, quoique son esprit n'eût malheureusement à s'exercer que sur un sujet aussi limité que la jurisprudence écossaise sur laquelle il a composé un admirable ouvrage.

Il épousa Margaret, fille de Ross de Balniel, qui eut en dot des propriétés considérables. C'était une femme habile, d'un grand esprit, et obtenant un tel succès dans tout ce qu'elle entreprenait, que le peuple, qui n'avait pas de partialité pour son mari et sa famille, imputait ses succès à la nécromancie. Suivant la croyance populaire, cette dame Marguerite obtenait du maître qu'elle servait la prospérité temporelle de sa famille à une singulière condition, qui est ainsi décrite par l'historien de son petit-fils, le grand comte de Stair : « Elle vécut jusqu'à un âge fort avancé, et à sa mort elle désira de ne point être mise sous terre, mais que son cercueil fût placé debout, appuyé sur une des extrémités, promettant que, tant qu'elle resterait dans cette situation, la prospérité des Dalrymple continuerait. » Quel était le motif de la vieille dame pour une telle demande, et fit-elle réellement une telle proposition ? C'est ce que je ne prendrai pas sur moi d'affirmer. Mais il est certain que son cercueil est debout dans l'aile de l'église de

¹. Voyez l'introduction des *Chroniques de la Canonique*.

Kirkliston, sépulture de sa famille ¹. Les talents de cette famille distinguée méritaient les dignités que plusieurs de ses membres ont obtenues sans aucun secours surnaturel. Mais sa prospérité extraordinaire fut mêlée de quelques malheurs : ceux qui arrivèrent à une des filles de cette famille sont aussi tristes qu'incroyables.

Miss Jeannette Dalrymple, fille du premier lord Stair et de dame Marguerite Ross, avait donné son cœur sans la participation de ses parents à lord Rutherford, seigneur sans fortune, et dont les opinions politiques étaient opposées à celles de sa famille. Le jeune couple avait rompu une pièce d'or et s'était fait les serments les plus solennels. On dit que la jeune fille avait appelé les maux les plus affreux sur sa tête si elle violait la foi jurée. Peu de temps après, un adorateur favorisé par lord Stair, et plus encore par sa femme, déclara son amour à miss Dalrymple. La jeune personne refusa sa main, et, pressée d'expliquer les causes de son refus, elle confessa son engagement secret. Lady Stair, accoutumée à une soumission générale autour d'elle (car son mari lui-même n'osait s'opposer à ses volontés), traita ce refus d'enfantillage, et insista pour que sa fille épousât le nouvel amant, David Dunbar, fils et héritier de David Dunbar de Beldoon, dans le Wigtonshire. Lord Rutherford, qui était un homme d'un esprit ferme, écrivit et insista sur le droit qu'il avait acquis par les serments de la jeune dame. Lady Stair lui répondit que sa fille, convaincue de la faute qu'elle avait faite en donnant son cœur sans consulter ses parents, rétractait ses promesses et refusait de remplir ses engagements avec lui.

L'amant refusa d'accepter cette réponse jusqu'à ce qu'elle lui eût été faite par sa maîtresse en personne. Lady Stair, ayant affaire à un homme d'un caractère déterminé et de trop haut rang pour qu'on se jouât de lui, fut obligée de consentir à une entrevue entre lord Rutherford et sa fille ; mais elle y fut présente, et argumenta avec le malheureux amant avec autant d'adresse qu'il pouvait en mettre lui-même. Elle insista particulièrement sur la loi du Lévitique, qui déclare qu'une femme sera libérée de son vœu lorsqu'il n'est point approuvé par ses parents. Voici le passage de l'écriture sur lequel elle se fondait :

« Si un homme fait un vœu au Seigneur, ou jure un serment pour lier son « âme, il ne rétractera pas sa parole et accomplira la promesse qui est sortie « de sa bouche.

« Si une femme fait aussi un vœu au Seigneur, et se lie par un serment « étant dans la maison de son père et dans sa jeunesse ;

« Et si son père entend son vœu et le serment par lequel elle a lié son « âme, et que son père la tienne en paix : alors tous les vœux seront bons, « ainsi que tous les serments par lesquels elle a lié son âme.

« Mais si son père la désapprouve le jour où il l'entend, aucun de ses « vœux et de ses serments par lesquels elle a lié son âme ne seront bons ;

¹ *Mémoires de John, comte de Stair, par une main impartiale.*

« et le Seigneur lui pardonnera parce que son père l'aura désapprouvée. »
Livre des Nombres, xxx, 2, 3, 4, 5.

Pendant que la mère citait le Lévitique, l'amant au désespoir conjurait en vain la fille de déclarer son opinion et ses sentiments. Elle paraissait accablée, muette, pâle et immobile comme une statue. Seulement, lorsque sa mère le lui commanda d'une voix sombre, elle rassembla assez de force pour rendre à celui qu'elle aimait la pièce d'or brisée qui était le gage de sa foi. Alors l'amant, en proie à une terrible colère, accabla la mère de ses malédictions, et en quittant l'appartement, il se détourna, et dit à sa faible, sinon trompeuse maîtresse : « Pour vous, Madame, vous ferez l'étonnement du monde », phrase écossaise qui exprime qu'on doit être atteint de quelque calamité remarquable. Il partit pour l'étranger et ne revint plus. Si le dernier lord Rutherford fut le malheureux amant, il doit avoir été le dernier qui portait ce titre, et qui mourut en 1685.

Le mariage entre Jeannette Dalrymple et David Dunbar de Baldoon eut lieu ; la Fiancée ne montra aucune répugnance ; mais elle obéissait en silence à tout ce que sa mère lui conseillait ou lui ordonnait. Le jour du mariage, auquel on avait invité, comme c'est l'habitude, un grand nombre de parents et d'amis, elle fut la même, triste, silencieuse, et résignée, suivant toute apparence, à son destin. Une dame, très-liée avec la famille, a dit à l'auteur qu'elle causa à ce sujet avec un des frères de la Fiancée, très-jeune à cette époque, et qui, à cheval, précéda sa sœur à l'église. Il dit que la main qu'elle posa dans la sienne tandis que son bras entourait sa taille, était aussi froide et aussi humide que le marbre ; mais enchanté de son costume neuf et du rôle qu'il jouait dans la procession, cette circonstance, qu'il se rappela longtemps après avec autant de regret que de chagrin, ne fit alors aucune impression sur lui.

La solennité du mariage fut suivie d'un bal ; les deux époux se retirèrent comme c'est l'usage, et bientôt les cris les plus aigus et les plus affreux partirent de la chambre nuptiale. C'était alors l'habitude, pour prévenir sans doute les plaisanteries qu'on se permettait quelquefois dans les anciens temps en de semblables occasions, de confier la clef de la chambre au garçon d'honneur de la fiancée¹. On l'appela. Mais il refusa d'abord d'ouvrir, jusqu'à ce que les cris devinssent si horribles, qu'il désira, ainsi que le reste de la société, d'en connaître la cause. En ouvrant la porte, on trouva le marié couché en travers du seuil, blessé et baigné dans son sang. On chercha alors la mariée, et on la trouva dans le coin d'une immense cheminée, n'ayant d'autres vêtements que sa chemise qui était teinte de sang. Elle était là, assise, tantôt rêveuse, tantôt grinçant des dents à ceux qui s'approchaient ; en un mot, ayant complètement perdu la raison. Les seuls mots qu'elle prononça furent ceux-ci : « Emportez votre gentil marié ! » Elle survécut à cette horrible scène un peu plus de quinze jours, ayant été mariée le 24 août, et étant morte le 12 septembre 1669.

1. Brideman.

Le malheureux Baldoon guérit de ses blessures, mais il défendit d'une voix sombre toutes les questions sur la manière dont il les avait reçues. Si une dame, disait-il, lui adressait quelques questions sur ce sujet, il ne lui répondrait pas et ne la reverrait de sa vie; si c'était un homme, il regarderait cette indiscrétion comme un affront mortel et lui en demanderait satisfaction. Il ne vécut pas longtemps après cette affreuse catastrophe; il tomba de cheval entre Leith et Holyrood-House, et mourut de cette chute le jour suivant, 28 Mars 1682. Ainsi, dans un petit nombre d'années on vit disparaître les principaux acteurs de cette effrayante tragédie.

Il courut des versions diverses sur cette mystérieuse affaire, la plupart très-inexactes, bien qu'on pût à peine dire qu'elles étaient exagérées. Il était difficile, à cette époque, de pénétrer le secret d'une famille écossaise d'un rang élevé, et bien des choses s'y passaient dans lesquelles la loi elle-même eût à peine intervenir.

Le crédule M. Law dit simplement que le lord-président avait une fille qu'il maria, et que la première nuit des noces elle fut enlevée à son époux, et fut traînée à travers la maison (par des esprits à ce qu'on prétend), et mourut peu de temps après. Une autre fille fut possédée par le malin esprit.

M. Sharpe, mon ami, donne une autre version de l'histoire. Suivant lui, c'est l'époux qui blessa la fiancée. Le mariage, d'après cette nouvelle variante, eût été fait sans le vœu de la mère, qui avait donné son consentement par ces paroles de mauvais présage: « Vous pouvez l'épouser, mais vous vous en repentirez bientôt. »

Je retrouve encore un autre récit de cette anecdote dans des vers aussi obscurs qu'ignobles dont j'ai une copie originale. On y voit qu'ils sont écrits sur le défunt vicomte de Stair et sa famille par sir William Hamilton de Whitelaw, les notes marginales par William Dunlop, wrighter à Édimbourg, fils du laird de House-Hill, et neveu dudit sir William Hamilton. Il existait une querelle personnelle et une rivalité entre l'auteur de ce libelle, nom que l'on peut justement donner à cet écrit, et le lord-président Stair. Cette satire, qui est écrite avec plus de méchanceté que de talent, porte l'épigraphe suivante :

La tête de Stair, son esprit, sa femme, ses enfants, petits-enfants et tout le reste, sont possédés du démon de la fausseté, de la sorcellerie, de la contagion du parricide.

L'écrivain malicieux qui rappelle tous les malheurs de cette famille n'oublie pas le fatal mariage de Baldoon. Il semble, quoique ses vers soient aussi obscurs que peu poétiques, assurer que la violence exercée contre le marié fut accomplie par l'intervention du malin esprit auquel la jeune dame s'était abandonnée en trahissant les serments qu'elle avait faits à son premier amant. Cette hypothèse ne s'accorde pas avec le récit donné dans la note sur le Mémorial de Law, mais se rapporte plutôt à la tradition de la famille.

• Nous ne voyons dans tous les enfants de Stair aucune différence ; les filles ont reçu les mêmes dons que les fils. Nous l'avons vu , comme un véritable vassal, donner une de ses filles au laird de Glentworth. Il savait qu'elle s'était engagée à un autre amant , mais il faisait peu de cas de ses propres promesses. Le diable se moqua des droits du nouvel amant , et , comme elle s'était donnée à lui , il saisit la fiancée , sans s'inquiéter de ce que lui disait son mari , et jeta ce dernier hors du lit nuptial dans un coin de la cheminée , où son rival l'assomma ; il ne guérit de ses blessures que par une chute ¹ ! »

Une des notes marginales attribuées à William Dunlop porte ces lignes : « Elle s'était fiancée elle-même à lord Rutherford sous les plus horribles imprécations , et ensuite elle épousa Baldoon. Sa mère fut cause qu'elle manqua à ses serments. » On fait allusion au même événement tragique dans le couplet suivant :

« Que de malédictions accablèrent cette vile famille , lorsque le jeune neveu épousa la fiancée de son vieil oncle ! »

La note sur le mot oncle explique ce mot , comme signifiant « que Rutherford , qui aurait dû épouser lady Baldoon , était l'oncle de Baldoon. » Cette satire sur lord Stair et sa famille fut , comme on l'a déjà dit , écrite par sir William Hamilton de Whitelaw , rival de lord Stair pour la place de président de la cour des sessions. Il était de beaucoup inférieur à ce célèbre avocat par les talents , et il fut également maltraité par ses contemporains ; soit avec raison ou sans cause , on l'accusa d'être un juge inique et partial. Quelques-unes des notes sont de cet original et laborieux antiquaire Robert Milne , qui , violent jacobite , prêta volontiers la main pour accabler la famille de Stair ².

Un autre poète de cette époque , dans un but très-différent , a laissé une élégie dans laquelle il fait légèrement allusion et donne des regrets au sort de cette pauvre jeune fille dont Whitelaw , Dunlop et Milne ont pris les malheurs pour le sujet de bouffonneries obscènes. Ce poète d'une humeur plus douce est André Symson , qui était avant la révolution ministre de Kirkinner , en Galloway , et qui , après son expulsion comme évêque , exerça l'humble métier d'imprimeur à Édimbourg. Il fit pour la famille de Baldoon , avec laquelle il paraît avoir été intimement lié , une élégie sur le tragique événement dont un de leurs membres avait été la victime. Dans cette pièce de vers , il traite la triste circonstance de la mort de la Fiancée avec une mystérieuse solennité.

L'élégie porte ce titre : « Sur la mort inattendue de la vertueuse lady mistress Jeanie Dalrymple , lady Baldoon la jeune ; » et nous apprend la date précise de la catastrophe , que sans cela on n'aurait pas pu facilement déterminer. « Nupta August. XII. Domum ducta August. XXIV. Obiit september 12 ; sepult. september 30 ; 1669. » La forme de l'élégie est un dialogue entre

1. Allusion à la chute de cheval par laquelle Baldoon fut tué.

2. J'ai comparé la satire qu'on trouve dans le premier volume de cette curieuse petite collection , appelée livre de Pasquils écossais , 1827 , avec celle que j'ai en ma possession , et qui m'a été donnée par Thomas Thompson , esq. , sous-archiviste. Dans le second livre de Pasquils , page 72 , on trouve l'épigramme la plus mordante sur sir James Hamilton de Whitelaw.

un voyageur et son domestique. Le premier se rappelle avoir passé depuis peu sur la même route, et tous les alentours étant embellis par un air de joie et de fête ; il désire connaître ce qui a changé tant de gaieté en deuil. Nous citons la réponse du domestique comme un échantillon de la poésie de M. Symson , qui n'est pas de la première qualité :

« Monsieur, vous avez dit la vérité ; nous éprouvions ce jour-là un grand bonheur. Mais, hélas ! nos chansons joyeuses se changèrent bientôt en élégies. Une vertueuse dame, qui était naguère une fiancée, fut liée par le mariage à un rejeton plein d'espoir, et fut amenée ici. Nous nous réjouîmes tous, même pour elle. Mais bientôt nos chants se changèrent en lamentations. Elle disparut dans son printemps, et Atropos, de ses ciseaux qui n'épargnent rien, coupa le fil de sa vie. Ce malheur, nous nous le rappelons bien, arriva dans le fatal mois de septembre ; nous ne la reverrons qu'à la résurrection, lorsque les saints auront atteint toute la perfection de leur nature ¹. »

M. Symson épuise aussi sa verve poétique en faveur du jeune veuf, et, après une dolente complainte sur son malheur, le poète arrive à conclure sagement que si Baldoon avait été à pied, ce qui semblait être son habitude, il n'eût point couru la chance de périr par une chute de cheval. Comme cet ouvrage est très-rare, pour ne pas dire que celui que je possède est l'unique qui existe, et qu'il nous donne les détails les plus circonstanciés de l'histoire que nous avons racontée, nous allons, au risque d'être ennuyeux, insérer ici quelques vers de la composition de M. Symson. La pièce que nous citons est intitulée :

« Élégie funèbre, à l'occasion de la mort triste et lamentable du digne, respectable et accompli gentilhomme, David Dunbar de Baldoon, fils unique et héritier de l'honorable sir David Dunbar de Baldoon, chevalier baronnet. Il quitta le monde le 28 mars 1682, d'une blessure qu'il avait reçue la veille en tombant de cheval entre Leith et Holyrood-House. Il fut honorablement enterré dans l'église de l'abbaye d'Holyrood-House, le 4 avril 1682

« Les hommes pourraient m'accuser avec justice de la plus noire ingratitude, si je gardais le silence, ou si j'oubliais de répandre une larme ! Que dis-je ? ah ! ce serait peu de chose ; ce serait une offrande bien pauvre, bien maigre, trop mesquine pour moi qui ai suivi les funérailles de mon ami. Un verre de larmes amères, rempli jusqu'au bord, serait encore trop peu, lorsqu'il s'agit de lui. »

Le poète continue à retracer son intimité avec le défunt, et à vanter la constance du jeune homme à assister au service divin, ce qui produisit un grand effet sur plusieurs autres qui finirent par suivre son exemple.

« Aussi ma muse certifie contre Priscian, qui était à lui seul toute ma paroisse, mon seul auditoire. »

Il décrit alors la personne et les manières du défunt, et d'après cette description, il paraît qu'on exigeait plus des gentilshommes à cette époque que de nos jours.

1. Cette élégie a été réimprimée dans l'appendix d'un ouvrage topographique du même auteur, intitulé : *Description complète du Galloway*, par André Symson, ministre de Kirkiner, in-8° ; Edimbourg, 1825 Les élégies du révérend ministre sont extrêmement rares, et l'auteur n'en a jamais vu d'autre copie que celle qui est entre ses mains, et qui est reliée avec le *Tripatriarchicon*, ouvrage religieux tiré des *Histoires de la Bible*, du même auteur.

• Sa taille, quoiqu'elle ne fût ni chargée d'embonpoint ni élevée, était remplie de force et d'agilité; son tempérament, si je ne me suis pas trompé, était en même temps sanguin et bilieux : on dit que ce sont les meilleurs. Dans ses gestes, ses paroles, ses discours, sa toilette, il pratiquait ce que les hommes sages admirent, recommandent et ordonnent encore aujourd'hui. Quoi? me demanderez-vous : je vais vous l'apprendre. Il choisissait toujours un juste milieu entre les deux extrêmes. Presque en toute chose, il agissait ainsi; cela est digne d'être remarqué. Il était économe sans être avare, libéral et non pas prodigue, sachant lorsqu'il fallait épargner son argent ou le dépenser, et c'est une science que peu de personnes connaissent; il était timide, et cependant hardi quand il y avait une cause pour l'être; familier sans être commun dans ses manières, car il savait aussi conserver sa dignité; il avait l'habitude d'aller à pied, je voudrais qu'il ne s'en fût jamais départi; il connaissait bien les affaires publiques, mais il connaissait mieux encore les siennes; il savait comment on doit se conduire à la cour, et cependant il y allait rarement; mais il aimait la vie champêtre et s'occupait de pâturages et d'agriculture : faisant des essais, améliorant, creusant, environnant ses champs de fossés; séchant ses terres, et par ces moyens augmentant la valeur de ses biens; plantant, transplantant, nivelant, élevant des murs, des chambres, des maisons, des terrasses; projetant tantôt une chose, tantôt une autre, et conciliant ses intérêts avec ses plaisirs; prompt dans ses marchés, honnête dans le commerce, juste dans les affaires, fuyant la chicane, mais toujours prêt à consulter sur sa cause un honnête arbitre. Il connaissait la cosmographie, l'arithmétique et l'histoire moderne, l'architecture et ces autres arts que je puis nommer sciences spécifiques, convenables à un gentilhomme; car ceux qui les ignorent entièrement peuvent se persuader que leur titre n'est plus qu'une ombre à peine digne qu'on en parle. On doit dire encore à sa louange qu'il apprit le français en moins de quarante jours. »

Vient ensuite toute l'explosion de la douleur, et le poète, au lieu de nous faire part de ses pensées, nous informe de ce qu'auraient dit les anciens dans une semblable occasion.

• Un poète païen, à une telle nouvelle, sans aucun doute, eût poussé des cris de fureur contre le sort, les destinées et les étoiles; nous aurions vu sa rage, et nous l'aurions même entendu maudire l'année, le mois, le jour, l'heure, le lieu, la société, l'espèce humaine; il se fût élevé contre toutes les récréations possibles, telles que les jeux de l'isthme, les jeux pythiens et les jeux olympiques, tous les jeux enfin, anciens ou nouveaux, ainsi que le Nemosan et le Lethœan. Il eût prescrit à tous les hommes, sous les peines les plus sévères, d'aller à pied; et ensuite il eût exigé qu'on coupât les jarrets à tous les chevaux, afin qu'un semblable événement ne pût arriver. »

Supposant que nos lecteurs ont assez des vers de M. Symson, et ne trouvant plus rien qui soit digne d'être transcrit, nous retournons à notre tragique histoire.

Il est inutile de faire remarquer à l'intelligent lecteur que toute la sorcellerie de la mère consistait seulement dans l'ascendant qu'a un esprit fort sur un esprit faible et porté à la mélancolie, et que la dureté avec laquelle elle exerça son autorité dans une circonstance si délicate, conduisit d'abord sa fille au désespoir et ensuite à la folie. L'auteur, en conséquence, a essayé d'expliquer cette triste aventure d'après ce principe. Quelque ressemblance qu'on puisse supposer entre lady Ashton et la célèbre dame Marguerite Ross, le lecteur ne doit pas croire que l'auteur a eu l'idée de tracer le portrait du premier lord vicomte de Stair dans le rusé et faible sir William Ashton. Lord Stair, quelles que fussent ses qualités morales, était certainement un des premiers hommes d'état et un des premiers jurisconsultes de son siècle.

Le château imaginaire de Wolferag a été reconnu par les amateurs de

localités pour celui de Fast Castle L'auteur n'est pas un juge compétent de la ressemblance entre la scène réelle et la scène imaginaire, n'ayant jamais vu Fast Castle qu'en mer. Mais on trouve beaucoup de forteresses de ce genre, tels que des nids ¹, sur des promontoires avançant dans la mer, dans plusieurs parties des côtes orientales de l'Écosse. La position de Fast Castle ressemble certainement à la forteresse de Wolfcrag autant que toute autre, tandis que son voisinage du sommet de la montagne de Lammermoor rend la supposition probable.

Il nous reste à ajouter que la mort du malheureux époux, causée par une chute de cheval, est attribuée dans l'ouvrage à l'amant non moins infortuné.

1. Ospreys' Nests.

LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR

Gens du pays fameux par ses gâteaux,
S'il est des trous à vos manteaux,
Cachez-les bien ; votre compatriote
Vous observe, et de tout prend note
Et puis, ma foi, le jour viendra
Où tout s'imprimera.

BURNS.

CHAPITRE PREMIER

En gambadant gagner son pain,
Faire des tours, faire mainte grimace,
Joli métier qui mène un pèlerin
A porter longtemps la besace.

Ancienne chanson.



eu de personnes ont connu mon secret pendant que je compilais ces récits, et il n'est guère probable qu'ils verront le jour du vivant de leur auteur. Quand même cela arriverait, je ne suis point ambitieux de la distinction honorable d'être montré au doigt, *monstrari digito*. J'avoue que, si je pouvais en sûreté me bercer de ce rêve, j'aimerais mieux rester invisible derrière la toile, comme l'ingénieux maître de Polichinelle et sa femme Jeanne, pour jouir de l'étonnement et des conjectures de mes auditeurs. Je pourrais peut-être alors voir les productions de l'obscur Pierre Pattieson, louées par les esprits judicieux, admirées par les cœurs sensibles, charmant la jeunesse, et séduisant jusqu'aux vieillards ; pendant que le critique en attribuerait la gloire à quelque grand nom littéraire, et que l'on discuterait dans mille cercles et mille coteries sur l'auteur de ces contes, et sur l'époque où ils ont été composés. C'est ce dont je ne jouirai jamais pendant ma vie ;

mais je suis certain que ma vanité ne me pousserait pas à en désirer davantage ¹.

Je suis trop enraciné dans mes habitudes, trop peu poli dans mes manières, pour envier les honneurs des auteurs mes contemporains. Je ne serais pas plus fier de mon petit mérite, après avoir été jugé digne de jouer le rôle d'un lion ou de tout autre animal curieux, pendant un hiver, dans la grande métropole. Je ne saurais me lever, me retourner, me faire voir en tous sens, depuis ma crinière jusqu'à la queue, rugir comme un rossignol ², et puis me coucher comme une bête bien dressée, tout cela pour la modique ration d'une tasse de café, et d'une tartine de pain et de beurre aussi mince qu'une hostie. Je digérerais fort mal l'insipide cajolerie que me prodiguerait la dame qui me montrerait dans son cercle, de même qu'elle donne des dragées à ses perroquets pour les faire parler devant le monde. Je ne puis me laisser tenter par ces marques de distinction; et, comme Samson captif, je préférerais, si telle était l'alternative, rester toute ma vie à tourner le meule pour gagner ma subsistance, plutôt que de servir de jouet aux dames et aux seigneurs philistins. Ce sentiment ne provient d'aucune antipathie réelle ou affectée contre l'aristocratie des Trois-Royaumes; mais l'aristocratie est à sa place, et je garde la mienne: tels que le pot de fer et le pot de terre de la fable, nous ne pourrions guère nous mettre en contact qu'à mon détriment. Il n'en est pas de même pour les livres que j'écris; ils peuvent être ouverts et jetés de côté au gré de chacun: en s'en amusant, les grands n'exciteront aucune fausse espérance, en les négligeant ou en les critiquant, ils ne feront de peine à personne: et combien il est rare qu'ils puissent communiquer avec ceux qui ont travaillé pour leur plaisir, sans faire l'une ou l'autre de ces deux choses!

Je citerai, en homme sage, ce qu'Ovide exprime dans un vers pour le rétracter aussitôt dans le suivant; et je puis dire à chacun de mes livres:

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in Urbem.

Je n'éprouve pas le regret de l'illustre exilé, en pensant qu'il ne pouvait accompagner en personne le volume qu'il envoie au marché de la littérature, du plaisir et de la luxure. S'il n'y avait pas cent autres

1. On ne peut s'empêcher de remarquer combien l'auteur se complait dans le caractère fleuve de Jedediah Cleishbolton. Il semble ici défier toute la pénétration du lecteur, et se faire un plaisir de ses doutes et de ses perquisitions.

2. Allusion à une expression de Bottom dans *le Songe d'une nuit d'été*. Voyez la scène où les bous apprentis athéniens s'amusent à répéter la comédie bourgeoise.

exemples, le destin de mon pauvre ami et camarade d'école, Dick Tinto, suffirait pour me tenir en garde contre le désir de chercher le bonheur dans la célébrité qui s'attache à celui qui cultive avec succès les beaux arts.

Dick Tinto, quand il se déclarait artiste, n'oubliait jamais de prétendre tirer son origine de l'illustre famille Tinto, dans le comté de Lanark; et parfois il faisait entendre qu'il dérogeait en faisant du pinceau son principal moyen d'existence. Mais si la généalogie de Dick était exacte, quelques-uns de ses aïeux devaient avoir subi une décadence encore plus triste, puisque son père était tailleur dans le village de Langdirdum, métier nécessaire et honnête, j'aime à le croire, mais nullement distingué. Richard naquit sous son humble toit, et fut destiné à l'état de son père contre son inclination. Le vieux M. Tinto n'eut guère à se féliciter d'avoir détourné le jeune génie de son fils de sa tendance naturelle. Il fit comme l'écolier qui cherche à arrêter avec son doigt la source d'une fontaine : irritée par le faible obstacle, l'eau s'échappe en mille filets imprévus, et l'inonde pour sa peine. De même, Tinto le père vit son apprenti non-seulement épuiser toute sa craie pour faire des esquisses sur le comptoir, mais bien plus y dessiner les caricatures des meilleures pratiques de la maison, qui commencèrent à se plaindre qu'il était un peu trop dur d'être à la fois défiguré par les vêtements du père, et tourné en ridicule par le crayon du fils. Le vieux tailleur, voyant baisser son crédit chaque jour, céda à la destinée et aux instances de son fils, qui obtint enfin la permission de chercher fortune dans un état plus conforme à ses goûts.

Il y avait dans ce temps-là, au village de Langdirdum, un frère péripatétique du pinceau, qui, exerçant son métier *sub frigido jove*¹, était un objet d'admiration pour tous les enfants de l'endroit, et surtout pour le jeune Dick.

A cette époque, on n'avait pas encore adopté, entre autres économies indignes, cet usage peu libéral de suppléer par des caractères de l'alphabet aux symboles des enseignes : ce qui prive les élèves des beaux-arts d'un moyen facile d'instruction et de profit. Il n'était pas permis d'écrire au-dessus d'une porte, ou sur une enseigne suspendue devant l'auberge, A LA VIEILLE PIE, OU A LA TÊTE DU MAURE, froide inscription substituée souvent de nos jours à l'image pittoresque de l'oiseau babillard, ou au turban du terrible Sarrasin. Ce siècle, plus simple que le nôtre, songeait également aux besoins des états, et vou-

lait que les symboles des cabarets et des auberges fussent à la portée de toutes les intelligences, car un homme qui ne sait pas lire peut fort bien néanmoins aimer un pot de bonne ale, tout autant que son voisin mieux élevé, ou que son curé lui-même. D'après ce principe libéral, les publicains avaient des emblèmes peints pour enseignes, et les peintres barbouilleurs, s'ils se régalaient rarement, ne mouraient du moins pas de faim.

Ce fut donc sous un artiste de cette profession en décadence que Tinto se mit en apprentissage ; et, comme cela n'est pas rare parmi les grands génies dans cette branche des beaux-arts, il commença à peindre avant d'avoir les premières notions du dessin.

Son talent naturel pour observer la nature lui apprit bientôt à rectifier les erreurs de son maître et à se passer de ses leçons. Il excellait surtout à peindre des chevaux, qui sont une enseigne favorite des villages d'Écosse ; en étudiant ses progrès, il est curieux d'observer comment il sut par degrés raccourcir les croupes et allonger les jambes de ces nobles quadrupèdes, jusqu'à ce qu'ils fussent un peu moins semblables à des crocodiles. La calomnie, qui suit toujours le mérite, quelque rapide que soit son avancement, a répandu, il est vrai, qu'une fois Dick fit un cheval à cinq jambes au lieu de quatre. Je pourrais, pour l'excuser, m'en tenir à la licence qui permet aux artistes de sa profession toutes sortes de combinaisons singulières, et qui va bien plus loin que d'ajouter un membre surnuméraire à un sujet favori ; mais la cause d'un ami défunt est sacrée, et je dédaigne de la défendre superficiellement. J'ai vu l'enseigne en question, qui est encore suspendue dans le village de Langlirdum, et je suis prêt à déposer avec serment que ce qu'on a pris ou voulu prendre pour la cinquième jambe du cheval, est dans le fait la queue de ce quadrupède, qui, eu égard à l'attitude dans laquelle il est peint, est exécutée avec une grande hardiesse et un rare succès : le cheval étant représenté les deux jambes de devant en l'air, la queue, qui descend jusqu'à terre, semble former un point d'appui, et donne à la figure la solidité d'un trépied. Sans cela, il serait difficile de concevoir comment le coursier pourrait se tenir sans tomber à la renverse. Cette conception hardie est heureusement entre les mains de quelqu'un par qui elle est appréciée à sa juste valeur, car lorsque Dick, devenu plus habile, douta que cet écart des règles fût convenable, et proposa de faire le portrait du publicain lui-même en échange de cette production de sa jeunesse, cette offre obligeante fut refusée par l'aubergiste judicieux, qui avait observé que, si son ale ne mettait pas ses hôtes en bonne humeur,

l'aspect de son enseigne leur inspirait certainement l'hilarité¹.

Il est étranger à mon but actuel de suivre pas à pas Dick Tinto acquérant une meilleure touche et corrigeant par les règles de l'art le luxe de son imagination.

Ses yeux se dessillèrent quand il connut les esquisses d'un contemporain, le Teniers écossais, nom donné justement à Wilkie. Il laissa le pinceau, prit les crayons, et bravant la faim et l'incertitude, il poursuivit les études de sa profession sous de meilleurs auspices que ceux de son ancien maître. Cependant les premières émanations de son génie (comme les vers que bégayait Pope enfant, si l'on pouvait les retrouver) seront toujours chères aux compagnons de sa jeunesse. Il y a à Gandercleugh un pot et un gril peints par Dick Tinto.... Mais je sens qu'il faut que je m'arrache à un sujet qui me tiendrait trop longtemps.

Au milieu de ses besoins et de ses efforts pour parvenir, Dick Tinto eut recours, comme ses confrères, à la ressource de lever sur la vanité des hommes la taxe qu'il ne pouvait obtenir de leur goût et de leur générosité. En un mot, il fit des portraits. Ce fut à cette époque que Dick, ayant depuis longtemps pris l'essor loin de sa première occupation, dédaignant même de s'en souvenir, et absent depuis plusieurs années, revint à Gandercleugh, où il me trouva dans mes fonctions de magister, tandis que lui peignait, à une guinée par tête, des copies de la face humaine que Dieu fit à son image². C'était un faible salaire, mais il suffisait dans les premiers temps aux besoins de Dick et au delà : de sorte qu'il occupait un appartement dans l'auberge de Wallace, disait impunément son bon mot, même aux dépens de mon hôte, et vivait très-considéré de la fille, du garçon et du palefrenier.

Ces jours heureux étaient trop sereins pour durer. Quand Son Honneur le laird de Gandercleugh, sa femme et ses trois filles, le ministre, le commis de la douane, mon *estimable* patron M. Jedediah Cleishbotham, et une douzaine de fermiers, eurent reçu un garant d'immortalité, grâce au pinceau de Dick, les pratiques diminuèrent, et il devint impossible d'arracher plus d'une couronne ou d'une demi-couronne aux paysans que l'ambition amenait à l'atelier de mon ami.

Cependant, quoique l'horizon se rembrunit, il n'y eut pendant

1. Celui que le souvenir de Jean-Jacques et le charme de la vallée elle-même ont amené quelquefois à Montmorency, se rappellera ici le fameux cheval d'un de nos grands peintres, qui orne l'enseigne de l'aubergiste Leduc, non que nous prétendions comparer le cheval de Montmorency à celui de Tinto.

2. *Human face divine.* (Milton.)

quelque temps aucun orage. Mon hôte était un chrétien charitable avec un locataire qui avait bien payé tant qu'il en avait eu les moyens. Un tableau où l'hôte lui-même avec sa femme et ses filles formaient un groupe dans le style de Rubens, parut soudain dans la meilleure salle de l'auberge : preuve évidente que Dick avait toujours des ressources pour vivre.

Mais rien n'est précaire comme les ressources de ce genre. On observa que Dick, à son tour, devenait le but des quolibets de mon hôte sans oser se défendre ou riposter. Son atelier fut transféré dans un galetas où il pouvait à peine se tenir debout, et il ne venait plus au cercle hebdomadaire dont il avait été jadis l'âme et la vie. Bref, les amis de Dick Tinto craignirent qu'il n'eût fait comme l'animal appelé *unau*, qui, ayant mangé jusqu'à la dernière feuille de l'arbre où il s'est établi, finit par tomber du faite par terre et meurt d'inanition. J'en dis deux mots à Dick, lui conseillant de transporter son inestimable talent dans quelque autre sphère et d'abandonner le terrain qu'il avait épuisé.

— Il est un obstacle à mon changement de résidence, me répondit mon ami en me serrant la main d'un air solennel.

— Vous devez à mon hôte? repris-je avec un sincère intérêt : si je puis vous offrir mes petits moyens?

— Non, par l'âme de sir Josué Reynolds, répondit le généreux jeune homme, je n'envelopperai jamais un ami dans ma mauvaise fortune; il est un moyen de reconquérir ma liberté, et il vaut mieux se sauver par un égout que de rester en prison.

Je ne compris pas ce que mon ami voulait dire. La muse de la peinture paraissait l'avoir abandonné : quelle autre déesse pouvait-il invoquer dans sa détresse? C'était un mystère pour moi. Nous nous séparâmes sans plus d'explication; et je ne le revis que trois jours après, lorsqu'il m'invita au dîner d'adieu que lui donnait mon hôte avant son départ pour Édimbourg.

Je trouvai Dick de bonne humeur; il sifflait en bouclant le havre-sac qui contenait ses couleurs, ses pinceaux, sa palette et sa chemise blanche. Il parlait certainement d'accord avec mon hôte, comme le prouvait la pièce de bœuf froid, flanquée de deux pots d'excellente bière forte, que j'avais vue dans la chambre basse. J'avoue que je fus curieux de savoir ce qui avait si heureusement changé la face des affaires de mon ami. Je ne soupçonnais pas Dick d'avoir des intelligences avec le diable, et je me perdais en conjectures.

Il s'aperçut de ma curiosité, me prit la main, et me dit :

— Mon ami, je voudrais vous cacher à vous-même la dégradation à laquelle j'ai été forcé de me soumettre pour faire une retraite honorable de Gandereleugh. Mais pourquoi tenter de cacher ce qui se trahira de soi-même par son excellence? Tout le village, toute la paroisse, tout le monde découvrira à quoi la pauvreté a réduit Richard Tinto.

Une pensée soudaine me vint; j'avais observé que mon hôte portait, ce jour mémorable, une paire de culottes de velours jaune au lieu de son vieux haut-de-chausses.

— Quoi! lui dis-je; et je retirai ma main droite en pressant le pouce sur l'index, pour la porter de ma hanche à l'épaule gauche; quoi! vous avez eu la condescendance de revenir au métier paternel! vous avez retouché l'aiguille! Ah! Dick! —

Il repoussa cette conjecture injurieuse avec un geste et un air d'indignation; et, me conduisant dans une autre chambre, il me fit voir appuyée contre le mur la tête majestueuse de sir William Wallace, aussi terrible que lorsqu'elle fut détachée de son tronc par le traître Édouard.

Ce tableau était exécuté sur une planche épaisse, dont le sommet était garni d'une ferrure destinée à suspendre cette honorable effigie en guise d'enseigne.

— Voilà, mon ami, me dit Tinto, voilà l'honneur de l'Écosse et ma honte, ou plutôt la honte de ceux qui, au lieu d'encourager l'art dans sa sphère, le réduisent à ces indignes extrémités.

Je cherchai à adoucir l'irritation de mon ami; je lui rappelai qu'il ne devait pas, comme le cerf de la fable, mépriser ce qui l'avait tiré d'embarras; surtout je louai l'exécution autant que la conception de son tableau, et lui dis que loin d'encourir le déshonneur par l'exposition publique de ce chef-d'œuvre, il devait se féliciter de l'accroissement de célébrité dont il allait être la cause.

— Vous avez raison, mon ami, vous avez raison, reprit le pauvre Dick. l'œil étincelant d'enthousiasme : pourquoi fuirais-je le nom d'un... d'un... (il hésita pour chercher un synonyme) d'un artiste d'enseignes? Hogarth s'est introduit sous ce costume dans une de ses meilleures compositions. — Le Dominiquin, ou quelque autre jadis, et Moreland, de nos jours, ont exercé leurs talents de cette manière. Pourquoi ne destiner qu'aux classes opulentes les jouissances d'un art qui doit les inspirer toutes? Les statues sont placées en plein air, pourquoi la peinture craindrait-elle d'exposer ses chefs-d'œuvre comme sa sœur la sculpture expose les siens? Cependant, mon ami,

séparons-nous : l'heure approche où l'on va placer l'emblème ; et, je l'avoue, malgré toute ma philosophie et vos consolations, je voudrais quitter Gandercleugh avant de voir commencer cette opération.

Après le dîner d'adieu que nous fîmes avec mon hôte, j'accompagnai Dick jusqu'à un mille hors du village. Là nous nous séparâmes au moment où nous entendîmes les clameurs lointaines des enfants qui annonçaient l'inauguration de la tête de Wallace. Dick Tinto doubla le pas pour fuir ce bruit, tant il était loin d'être assez philosophe pour se réconcilier avec le rôle de peintre d'enseignes !

A Édimbourg, les talents de Dick furent découverts et appréciés ; il reçut des diners et des avis de plusieurs juges distingués des beaux arts ; mais ces messieurs étaient plus prodigues de leurs censures que de leur argent ; et Dick croyait avoir plus besoin d'argent que de critique : il alla donc à Londres, rendez-vous universel des talents, et où, comme dans tous les marchés, il y a toujours plus de marchandises en vente que d'acheteurs.

Dick, qui pouvait sérieusement espérer en son mérite, Dick, trop ardent et trop vain pour douter de ses succès futurs, se jeta dans la foule qui se pressait et luttait pour obtenir la gloire et la fortune. Il coudoya les autres, et fut coudoyé lui-même. Finalement, à force d'intrépidité, il parvint à se faire connaître. Il concourut pour les prix annuels, et eut des tableaux à l'exposition de Somerset-House ; mais le pauvre Dick était destiné à perdre le but de son zèle. Dans les beaux-arts, il n'est guère d'alternative entre le succès complet et une défaite exclusive ; or, les efforts et l'industrie de Dick n'ayant pu lui obtenir la distinction qu'il cherchait, il encourut les malheurs de l'autre alternative. Il fut, pendant quelque temps, protégé par une ou deux de ces judicieuses personnes qui croient devoir se singulariser, et se font un point d'honneur d'opposer toujours leurs opinions, en fait de goût, à celles de tout le monde ; mais, bientôt fatiguées du pauvre Dick, elles le laissèrent là, tel qu'un incommode fardeau, comme un enfant gâté laisse son joujou. La misère le poursuivit jusqu'à la tombe, où il descendit prématurément après avoir été tourmenté dans un obscur galetas par son hôtesse, et serré de près par les sergents quand il sortait dans la rue. Le Morning-Post¹ consacra à sa mort un quart de colonne, pour dire que sa manière prouvait un vrai génie, quoique son style sentît un peu l'ébauche, et pour ajouter que M. Varnish, célèbre marchand de gravures, avait encore quelques

1. Le courtier du matin.

dessins de Richard Tinto, qu'il invitait les amateurs de collections à venir voir sans retard.

Ainsi finit Dick Tinto, preuve déplorable de cette grande vérité, que dans les beaux arts la médiocrité est exclue, et que celui qui ne peut monter au haut de l'échelle fera bien de ne pas y mettre du tout le pied.

La mémoire de Tinto m'est chère à cause du souvenir de maintes conversations que nous avons eues ensemble au sujet de ma tâche actuelle.

Il était charmé de mes contes, et parlait d'en faire une édition de luxe, avec des vignettes, des culs-de-lampe et autres ornements, pour lesquels il m'offrait son pinceau patriotique. Il avait déjà fait poser un vieux sergent invalide pour représenter Bothwell, le garde du corps de Charles II, et le sonneur de Gandercleugh pour Davie Deans; mais, tout en se proposant de réunir ses talents au mien pour illustrer ces contes, il mêlait une critique salutaire aux louanges que j'étais assez heureux pour obtenir quelquefois.

— Vos personnages, mon cher Pattieson, *jacassent*⁴ trop, disait-il (expression que Dick avait apprise d'une troupe ambulante dont il avait peint les décorations). — Il y a des pages entières de caquetage et de dialogue.

— Un ancien philosophe, lui répondis-je, avait coutume de dire : Parle, pour que je te reconnaisse, et un auteur peut-il mieux faire connaître *ses personnages* que par des dialogues où chacun d'eux soutient son caractère ?

— Fausse conséquence ! dit Tinto ; j'en fais aussi peu de cas que d'une pinte vide. Mon cher ami, je vous accorde que la parole a quelque valeur dans le cours des affaires humaines, et je n'insisterai même pas sur la doctrine de ce buveur pythagoricien, qui prétendait que, devant une bouteille, les paroles nuisent à la conversation; mais je ne conviendrai pas non plus qu'un professeur des beaux-arts ait besoin d'exprimer par le langage l'idée de sa scène, pour produire de l'effet sur le lecteur, et le pénétrer de la réalité. Au contraire, si jamais ces contes deviennent publics, j'en appelle à la plupart de ceux qui les liront. On dira avec moi que vous nous avez souvent donné, en une page de dialogue, ce que deux lignes nous auraient appris, tandis que, si la situation, le caractère des personnages et les accidents étaient exactement dessinés et présentés avec le coloris convenable, vous au-

4. *To prattle, jabber* ; mais il s'agit de donner ici à ce terme un sens vulgaire, un sens d'argot.

onservé tout ce qui en valait la peine, sans avoir recours à ces rnels *dit-il* et *dit-elle* dont vos pages sont surchargées.

—Vous confondez, répliquai-je, les opérations de la plume avec celles du pinceau. La peinture, cet art silencieux, comme l'a appelé un de nos poètes, parle nécessairement à l'œil, parce qu'elle n'a pas d'organes pour s'adresser à l'oreille. La poésie, au contraire, ou mon genre de composition, qui en approche ¹, ne doit songer qu'à plaire à l'oreille, puisque les moyens manquent d'intéresser par l'intermédiaire des yeux.

Tinto ne fut pas convaincu par cet argument. — La description, dit-il, est pour un auteur ce que le dessin et le coloris sont pour un peintre. Les expressions sont ses couleurs; et, s'il sait les employer à propos, il ne peut manquer de placer devant les yeux de l'esprit la scène qu'il veut peindre, avec autant de vérité que la toile peut la représenter à ceux du corps. Les mêmes règles s'appliquent donc aux deux arts, et des conversations trop fréquentes, dans un roman, ne servent qu'à faire entrer dans le genre du drame, espèce de composition toute différente, et dont le dialogue est l'essence. Or, comme rien n'est plus insipide qu'une longue narration à laquelle on donne les formes dramatiques, les parties de vos histoires où vous avez introduit des conversations interminables deviennent froides et traînantes; et vous y perdez les moyens de fixer l'attention et de charmer l'imagination des lecteurs, ce à quoi vous avez assez bien réussi dans d'autres passages.

Je fis un salut de tête pour le remercier de ce compliment, qui m'était probablement adressé par manière de *placebo* ou de consolation, et j'exprimai le désir d'adopter un style plus précis de composition, où mes acteurs agiraient davantage, et parleraient mieux que dans mes premiers essais. Dick me fit un geste de protection, et ajouta d'un air approbateur, que, puisqu'il me trouvait si docile, il communiquerait à ma muse un sujet qu'il avait étudié sous le rapport de son art.

— La tradition, me dit-il, garantissait l'authenticité de l'histoire; mais les événements s'étant passés il y a plus de cent ans, on pourrait entretenir quelques doutes sur l'exactitude de tous les détails.

A ces mots, il feuilleta son portefeuille, et en tira les croquis d'après lesquels il se proposait d'exécuter, un jour, un tableau de quatorze pieds de haut sur huit de large. L'esquisse, qui était habilement exécutée, représentait un vieux château d'après ce que nous appelons au-

1. Qui osera qu'il y ait de la poésie dans les romans de l'auteur de *Waverley*?

jourd'hui le goût du siècle d'Élisabeth. Le jour, qui s'introduisait par une haute croisée, éclairait une femme d'une rare beauté, qui, dans l'attitude de la terreur muette, semblait attendre l'issue d'une querelle entre deux autres personnes. La première était un jeune homme dans le costume du temps de Charles I^{er}, qui, l'air fier et indigné, par la manière dont il relevait la tête et étendait le bras, semblait réclamer un droit plutôt qu'une faveur d'une dame que son âge et ses traits désignaient pour la mère de la jeune femme, et qui semblait l'écouter avec un mélange de déplaisir et d'impatience.

Tinto nous montra cette esquisse avec un air de triomphe mystérieux, et il y fixait des yeux semblables à ceux d'un père qui regarde un enfant chéri quand il jouit en perspective de l'honneur qu'il lui fera un jour dans le monde. Il la tenait en main, tantôt l'approchant de moi, tantôt l'éloignant de toute la longueur de son bras. Il la plaça ensuite sur une commode, ferma la partie inférieure des volets, pour que la lumière la frappât d'en haut, se plaça à la distance et sous le jour convenables, appuya sur son front sa main étendue horizontalement, afin de pouvoir fixer exclusivement sa vue sur ce seul objet, roula une feuille de papier en forme de tube, et me la passa, afin que je pusse l'examiner avec encore plus d'attention.

Mon enthousiasme ne s'exprima probablement pas avec autant de force que Tinto l'aurait désiré. — Je croyais que vous aviez des yeux, monsieur Pattieson, me dit-il; mais il faut être aveugle pour ne pas découvrir du premier coup d'œil le sujet de ce dessin. Je ne veux pas faire l'éloge de mon travail, je laisse cette ruse à d'autres; je connais mes défauts; je sens que mon dessin et mon coloris ont besoin d'être perfectionnés par le temps que je veux consacrer à l'art; mais la conception, — l'expression, les poses; tout cela raconte l'histoire à ceux qui jettent les yeux sur ce croquis. Si je puis finir le tableau sans rien gêner de la conception originale, le nom de Tinto ne sera plus obscurci par les nuages de l'envie et de l'intrigue.

Je répondis que j'admiraits son ouvrage, mais que, pour en comprendre tout le mérite, il me semblait nécessaire d'en connaître le sujet.

— Voilà justement ce dont je me plains, répondit Tinto. Vous vous êtes tellement accoutumé à vos détails puérils, que vous êtes devenu incapable de recevoir cet éclair de conviction instantanée qui frappe l'esprit quand on voit les heureuses et expressives combinaisons d'une seule scène, et qui vous fait connaître aussitôt, non-seulement l'histoire de la vie passée des personnages, et la nature de l'affaire qui les

rassemble, mais encore lève le voile de l'avenir, et vous fait deviner ce qui doit leur arriver.

— Dans ce cas-là, repris-je, la peinture l'emporte sur le singe du fameux Ginès de Passamont; car il ne se mêlait que du présent et du passé : bien plus, elle surpasse la nature qui lui donne des sujets; car je vous proteste, mon cher Dick, que si je pouvais pénétrer dans cet appartement du siècle d'Élisabeth, et y entendre converser les personnes que vous y avez dessinées, je ne devinerais guère mieux leur histoire que je ne fais en ce moment. Tout ce que je puis entrevoir, grâce à l'air languissant de la jeune dame, et au soin que vous avez pris de donner une si jolie jambe au jeune cavalier, c'est qu'il y a quelque intrigue d'amour entre eux.

— Osez-vous former une conjecture si hardie? s'écria Tinto. — Et l'indignation de cet homme, — et l'accablement et le désespoir de la jeune dame, et l'air inflexible de l'autre plus âgée dont le visage exprime qu'elle sent combien elle a tort, mais qu'elle est déterminée à persister!

— Et si son visage exprime tout cela, mon cher Tinto, repris-je en l'interrompant, votre pinceau rivalise avec l'art de M. *Puff*, qui, dans *le Critique*⁴, devine toute une phrase compliquée par le branlement de tête expressif que fait lord Burleigh.

— Mon bon ami Pierre, reprit Tinto, je vois que vous êtes incorrigible; cependant j'ai pitié de votre lenteur de conception; et je ne veux pas vous priver du plaisir de comprendre mon tableau et d'acquiescer en même temps un sujet pour votre plume. Vous saurez donc que, l'été dernier, prenant des esquisses dans le Lothian et le Berwickshire, je me laissai entraîner dans les montagnes de Lammermoor, par l'espérance d'y voir quelques restes d'antiquité. Je fus surtout frappé des ruines d'un ancien château où était cette chambre à l'Élisabeth, comme vous l'appeliez. Je demurai deux ou trois jours dans une ferme voisine, chez une vieille fée qui connaissait parfaitement l'histoire du château et des événements dont il avait été le théâtre. Un de ces événements me parut si singulier et si plein d'intérêt, que je fus partagé entre le désir de dessiner les vieilles ruines, et celui de retracer dans un tableau d'histoire le récit que la bonne femme m'en avait fait. Voici mes notes sur cette histoire, — ajouta le pauvre Dick en me remettant un paquet de papiers, les uns barbouillés avec un pinceau, les autres avec la plume, et sur lesquels des esquisses de caricatures, de tourelles gothi-

4. Comédie de Sheridan.

ques, de moulins et de vieux colombiers, disputaient la place aux notes écrites de sa main.

Je me mis cependant à déchiffrer ce manuscrit aussi bien que je pus, et j'en ai tiré l'histoire qu'on va lire. J'ai suivi en partie, mais pas toujours, l'avis de mon ami Tinto, en cherchant à rendre mon récit plutôt descriptif que dramatique. Néanmoins, mon penchant naturel m'a plus souvent dominé; mes personnages, comme d'autres dans ce monde bavard, parlent presque toujours plus qu'ils n'agissent.

CHAPITRE II.

Non, nous n'avons encore triomphé qu'à demi.
C'est peu d'avoir vaincu, terrassé l'ennemi;
Nous trouverons en lui toujours un adversaire.....

SHAKSPEARE. *Henri VI*, part. II.

DANS une gorge des montagnes qui s'élèvent au milieu des plaines fertiles du Lothian oriental ¹, existait autrefois un château considérable dont on n'aperçoit plus aujourd'hui que les ruines. Ses anciens propriétaires étaient une race de barons puissants et belliqueux, nommés Ravenswood, nom qui était aussi celui du château. Leur famille remontait à une très-haute antiquité, et était alliée aux Douglas, aux Humes, aux Swintons, aux Hays et aux plus nobles familles du pays. Leur histoire se confondait souvent avec celle de l'Écosse, dont les annales consacrent leurs hauts faits. Le château de Ravenswood occupait et, jusqu'à un certain point, commandait un défilé qui séparait le Lothian et le comté de Berwick, ou le Merse, comme on nommait alors la province d'Écosse située au sud-est. C'était une place importante en temps de guerre étrangère ou de discorde intestine. Elle fut souvent assiégée avec ardeur, et défendue avec opiniâtreté : ce qui devait naturellement assurer à ses propriétaires une place distinguée dans l'histoire.

Mais tout a ses révolutions dans ce globe sublunaire, et cette maison avait subi les siennes. Elle déchet considérablement de sa splendeur vers le milieu du dix-septième siècle; et, à l'époque de la révolution qui fit perdre le trône de la Grande-Bretagne à Jacques II, le dernier propriétaire du château de Ravenswood se vit obligé d'aliéner l'ancien manoir de sa famille, et de se retirer dans une tour solitaire dont les

1. East-Lothian.

murs étaient battus par la mer, et qui, placée sur les côtes stériles situées entre Saint-Abb's-Head et le village d'Eyemouth, dominait sur l'Océan germanique, si souvent agité par des tempêtes. Le domaine qui entourait sa nouvelle résidence consistait en pâturages de qualité inférieure, et c'était tout ce qui lui restait de ses propriétés.

Lord Ravenswood, héritier de cette famille ruinée, n'avait pas su plier son esprit à sa nouvelle condition. Dans la guerre civile de 1689, il avait épousé le parti du plus faible; et quoiqu'il n'eût été prononcé contre lui ni sentence de mort, ni confiscation de ses biens, il avait été dégradé de noblesse, privé de son titre, et ce n'était plus que par courtoisie qu'on l'appelait encore lord Ravenswood.

S'il n'avait pas hérité de la fortune de sa famille, il en avait conservé l'orgueil et l'esprit turbulent; et, comme il attribuait la chute de sa maison particulièrement à un individu, il l'honorait de toute sa haine. C'était ce même homme qui était alors propriétaire de Ravenswood et des domaines qui en dépendaient, et dont le représentant de cette famille avait été obligé de se dépouiller. Il descendait d'une famille beaucoup moins ancienne que celle de lord Ravenswood, et il devait aux dernières guerres civiles sa fortune et son importance politique. Destiné au barreau dès sa jeunesse, il s'était élevé à des places éminentes dans la magistrature, et avait la réputation d'un homme qui savait parfaitement pêcher en eau trouble dans un état déchiré par les factions et gouverné par une autorité déléguée; aussi avait-il eu l'art d'amasser des richesses considérables dans un pays presque ruiné; augmentant tous les jours, par toutes les voies possibles, une fortune dont il connaissait bien la valeur, en la faisant servir avec adresse à étendre son influence et son autorité.

Un homme doué de pareils talents et possédant de semblables moyens était un adversaire dangereux pour le bouillant et imprudent Ravenswood. Avait-il fourni des motifs légitimes à l'inimitié que celui-ci lui avait vouée? c'était le point sur lequel on n'était point d'accord. Quelques-uns disaient que cette haine n'avait d'autre cause que l'esprit vindicatif et envieux de lord Ravenswood, qui ne pouvait supporter de de voir entre les mains d'un autre le domaine et le château de ses ancêtres, quoiqu'ils y eussent passé par suite d'une vente juste et légitime. Mais la plus grande partie du public, composée de gens aussi portés à mal parler du riche en son absence, qu'à le flatter quand ils sont devant lui, avait une opinion moins favorable. On disait que le lord garde des sceaux¹ (car sir William Ashton s'était élevé jusqu'à

1. L'office du *lord keeper* (lord garde du sceau) est très-important, et surtout très-lucratif; c'est

cette dignité importante), avant d'acquiescer définitivement le domaine de Ravenswood, avait eu avec le propriétaire de cet antique château des relations très-étendues d'affaires pécuniaires; et l'on ajoutait tout bas, plutôt comme une chose probable que comme une vérité démontrée, qu'il était assez naturel de se demander lequel devait avoir eu l'avantage dans des affaires d'intérêt compliquées, du politique habile, de l'homme de loi doué d'un sang-froid imperturbable, ou d'un homme impétueux et imprudent qui avait pu donner tête baissée dans tous les pièges que l'astuce avait voulu lui tendre.

La situation des affaires publiques rendait encore ces soupçons plus vraisemblables : — A cette époque, il n'y avait pas de roi dans Israël. — Depuis que Jacques VI était allé prendre possession de la couronne plus riche et plus puissante d'Angleterre, il s'était formé des partis opposés parmi les premiers seigneurs de l'Écosse, et ils exerçaient alternativement les pouvoirs de la souveraineté, suivant que par leurs intrigues à la cour de Saint-James ils parvenaient à se les faire déléguer. Les maux résultant de ce système de gouvernement ressemblaient à ceux qui affligent les cultivateurs en Irlande sur un domaine dont le propriétaire ne réside pas dans ses possessions, et en abandonne le soin à un homme d'affaires intéressé. Il ne s'y trouvait point d'autorité générale, ayant de droit et de fait un intérêt commun avec la masse du peuple, et à qui celui qui était opprimé par une tyrannie subordonnée pouvait en appeler pour obtenir grâce ou justice. Quelque indolent, quelque égoïste, quelque disposé aux mesures arbitraires que puisse être un monarque, ses intérêts, dans un pays libre, sont si évidemment liés à ceux de ses sujets; les conséquences fâcheuses qui résulteraient de l'abus de son autorité sont si claires et si certaines, que la politique la plus ordinaire et le plus simple bon sens se réunissent pour lui démontrer qu'une distribution égale de justice est le plus solide fondement de son trône. C'est pour cette raison que même les souverains qui se sont conduits en tyrans et qui ont usurpé tous les droits, se sont en général montrés rigoureux dans l'administration de la justice, toutes les fois que leurs passions personnelles et leur puissance n'étaient pas intéressées.

Il n'en est pas de même quand les pouvoirs de la souveraineté sont délégués au chef d'une faction aristocratique qui voit dans le chef de parti qui lui est opposé un rival qui peut le devancer dans sa carrière

le dépositaire du sceau du roi, qu'il est indispensable d'apposer à certains actes. Cette charge est une douce *sinécure* d'ailleurs, dans ce sens que les fonctions en sont dévolues à des commis et à un *vice-word garde du sceau*.

d'ambition. Le temps de son gouvernement court et précaire doit être employé à récompenser ses partisans, à étendre son influence, à opprimer et à écraser ses ennemis. Abou Hassan lui-même, le plus désintéressé de tous les vice-rois, n'oublia pas, pendant son califat d'un jour, d'envoyer à sa maison un présent de mille pièces d'or¹; et ceux qui gouvernaient alors l'Écosse, devant leur puissance à la force de leur faction, ne manquèrent pas d'employer les mêmes moyens pour récompenser leurs partisans.

L'administration de la justice était surtout en proie à la partialité la plus dégoûtante. A peine se trouvait-il une affaire un peu importante, dans laquelle les juges ne fussent influencés par quelque considération personnelle. Ils savaient si peu résister à la tentation de tirer parti de leurs places, qu'il courait alors un proverbe aussi général que scandaleux : — Dites-moi qui se plaint, et je vous citerai la loi. — Un acte de corruption conduisait à un autre fait encore plus odieux. Le juge qui, dans une circonstance, prêtait son appui pour favoriser un ami ou pour nuire à un ennemi, dont les décisions n'avaient pour base que ses principes politiques ou ses relations de famille et d'amitié, ne pouvait être supposé inaccessible aux motifs d'intérêt personnel; et l'on croyait que la bourse du riche tombait souvent dans la balance de la justice pour l'emporter sur le pauvre qui n'avait pour lui que l'équité. Les ministres subordonnés de Thémis n'affectaient guère de scrupule pour se laisser gagner. Des sacs d'argent, quelques pièces d'argenterie, étaient envoyés aux gens du roi pour obtenir d'eux des conclusions, sans même, dit un écrivain contemporain, qu'on eût la pudeur d'y mettre le moindre mystère.

Dans un temps semblable, ce n'était pas tout à fait manquer de charité que de présumer qu'un homme d'état, élevé dans les cours de justice, membre puissant d'une cabale triomphante, pût imaginer et mettre en usage des moyens de l'emporter sur un adversaire moins habile et moins en faveur. Si l'on avait supposé d'ailleurs que la conscience de sir William Ashton était trop timorée pour lui permettre de profiter de ces avantages, on se serait difficilement refusé à croire que son ambition et le désir qu'il avait d'augmenter sa fortune et son crédit trouvaient un puissant stimulant dans les exhortations de son épouse, comme jadis Macbeth trouva dans la sienne le conseiller de son attentat.

Lady Ashton était d'une famille plus distinguée que son époux, cir-

1. Voyez l'histoire comique d'Abou Hassan, le dormeur éveillé des *Mille et une Nuits*.

constance dont elle ne manquait pas de se prévaloir pour maintenir et augmenter l'influence de son mari sur les autres, et la sienne sur lui-même. Telle était du moins l'opinion générale, et l'on croit qu'elle était bien fondée. Elle avait été belle, et son port était encore majestueux et plein de dignité. Douée par la nature de grands moyens et de passions violentes, l'expérience lui avait appris à se servir des uns et à cacher les autres, sinon à les modérer. Elle était sévère observatrice, au moins, des formes extérieures de la religion; elle recevait avec une hospitalité splendide, même avec ostentation; son ton, ses manières, conformément à la règle générale établie alors en Écosse, étaient graves, imposants, et soumis aux règles les plus étroites de l'étiquette; sa réputation avait toujours été à l'abri du souffle impur de la calomnie; et cependant, malgré tant de qualités propres à inspirer le respect, rarement on parlait de lady Ashton avec affection. L'intérêt, — celui de sa famille, si ce n'était le sien, — semblait trop évidemment le motif de toutes ses actions; et quand cela arrive, le public malin juge ordinairement trop bien pour se laisser aisément imposer par l'extérieur. On reconnaissait que, dans tous ses compliments, dans toutes ses politesses les plus gracieuses, elle ne perdait pas plus son objet de vue que le faucon n'oublie sa proie quand il décrit autour d'elle un cercle dans les airs. De là il résultait que ses égaux ne recevaient ses attentions qu'avec un sentiment qui tenait du doute et du soupçon; et ses inférieurs y ajoutaient un mouvement de crainte, impression utile, sous un certain rapport, à ses vues, car elle lui assurait une complaisance servile pour tous ses désirs, et une obéissance implicite à tous ses ordres. Elle lui nuisait pourtant, parce qu'elle ne peut s'allier à l'amitié ni à l'estime.

Son mari même, dit-on, sur qui ses talents et son adresse avaient obtenu tant d'influence, la regardait avec une crainte respectueuse, plutôt qu'avec un tendre attachement; et l'on prétendait qu'il y avait des instants où il croyait avoir acheté bien cher l'honneur de cette alliance au prix de son esclavage domestique. Tout cela n'était pourtant qu'un soupçon, et il aurait été difficile qu'il se changeât en certitude; car lady Ashton était aussi jalouse de l'honneur de son mari que du sien, et elle savait combien il paraîtrait dégradé aux yeux du public, si l'on voyait en lui l'esclave de sa femme. Dans tous les points, elle citait l'opinion de sir William comme infaillible; elle en appelait à son jugement, et l'écoutait avec l'air de cette déférence qu'une femme soumise semblait devoir à un époux du rang et du caractère du lord garde des sceaux. Mais en cela il y avait quelque chose qui

sonnait faux et creux ; et il était évident , pour ceux qui examinaient ce couple de près avec des yeux attentifs et peut-être malins, que lady Ashton, d'un caractère altier, fière de sa naissance, et dévorée d'une soif insatiable d'agrandissement, regardait son mari avec un certain mépris, tandis que celui-ci avait pour elle moins d'amour et d'admiration que de crainte et de respect.

Pendant le but des désirs de sir William et de lady Ashton était le même, et ils ne manquaient pas d'agir de concert, quoique sans cordialité, se témoignant à l'extérieur ces égards réciproques qu'ils jugeaient nécessaires pour s'assurer le respect public.

Ils avaient eu un grand nombre d'enfants ; mais il ne leur en restait que trois. L'ainé voyageait alors sur le continent, le second était une fille qui venait d'atteindre sa dix-septième année ; le dernier était un garçon, plus jeune de trois ans, qui demeurait avec ses parents à Édimbourg pendant les sessions du parlement d'Écosse et du conseil privé, et le reste de l'année dans le château gothique de Ravenswood, auquel sir William avait ajouté de nouveaux bâtiments dans le style d'architecture du dix-septième siècle.

Allan, lord Ravenswood, ancien propriétaire de cet antique édifice et des domaines considérables qui en dépendaient, continua longtemps à faire une guerre inutile à son successeur, qu'il traduisit successivement devant tous les tribunaux d'Écosse pour y faire juger tous les points de contestation des relations d'affaires aussi longues qu'embrouillées qu'ils avaient eues ensemble, et qui furent tous décidés, suivant l'usage, en faveur du plaideur le plus riche et le plus en crédit. La mort seule mit fin au procès en faisant comparaître lord Ravenswood devant le dernier tribunal. Le fil d'une vie longtemps agitée se rompit tout à coup dans un violent accès de fureur impuissante, à laquelle il se livra en apprenant la perte d'un procès fondé peut-être sur l'équité plutôt que sur la disposition précise des lois, et qui était le dernier de tous ceux qu'il avait intentés à son puissant antagoniste. Son fils unique reçut ses derniers soupirs, et entendit les malédictions qu'il prononça contre son adversaire, comme si elles lui transmettaient un legs de vengeance, dont la soif, passion qui était le vice dominant du caractère écossais, fut encore augmentée par d'autres circonstances.

Ce fut dans une matinée de novembre, tandis que les rochers suspendus sur l'Océan étaient couverts de vapeurs épaisses, que les portes d'une ancienne tour tombant en ruine, où lord Ravenswood avait passé les dernières années de sa vie, s'ouvrirent pour laisser passer

ses dépouilles mortelles qu'on portait à une demeure encore plus triste et plus sombre. La pompe à laquelle le défunt avait été étranger depuis bien des années, avait reparu un instant pour le livrer au sein de l'oubli.

Un grand nombre de bannières, portant les armes et les devises de cette ancienne famille et de celles auxquelles elle était alliée, étaient déployées et se suivaient en procession funèbre en passant sous la porte voûtée de la tour. Toute la noblesse du pays, alliée depuis des siècles aux Ravenswood, s'y était réunie pour rendre les derniers honneurs au défunt : tous étaient couverts de vêtements de deuil, et formaient une longue cavalcade, marchant à pas lents, comme c'est l'usage dans une cérémonie si solennelle. Des trompettes, couvertes de crêpe noir, faisaient entendre leurs sons lents et lugubres pour régler la marche du cortège. Une foule immense d'habitants des environs, de tout âge et de tout sexe, formaient l'arrière-garde, et les derniers sortaient à peine de la tour quand ceux qui étaient à la tête arrivèrent à la chapelle, lieu de sépulture ordinaire de cette famille.

Contre la coutume, et même contre la disposition textuelle de la loi, ils y furent reçus par un ministre de la religion anglicane, revêtu de son surplis, et prêt à célébrer les obsèques du défunt suivant le rit de l'église d'Angleterre. Lord Ravenswood en avait manifesté le désir dans ses derniers instants, et le parti des tories ou des *cavaliers*, comme ils affectaient de se nommer, et dans lequel se trouvaient la plupart des alliés et des amis de cette famille, s'était fait un plaisir de s'y conformer pour braver la faction qui lui était opposé. Le clergé presbytérien, instruit que cette cérémonie devait avoir lieu, et la regardant comme une insulte à son autorité, s'était adressé au lord garde des sceaux pour obtenir un ordre qui en empêchât l'exécution. Quand donc le ministre ouvrit son livre de liturgie, un officier de justice, suivi de quelques hommes armés, lui signifia la défense de procéder à la cérémonie.

Cette insulte enflamma d'indignation l'assemblée, et surtout le fils du défunt, Edgar, jeune homme âgé d'environ vingt ans, qu'on appelait communément le Maître¹ de Ravenswood. Il mit la main sur son épée, et disant au ministre de continuer le service, il avertit l'officier de justice de ne pas s'aviser d'interrompre une seconde fois la cérémonie. Celui-ci voulut insister sur l'exécution de ses ordres, mais cent glaives brillèrent à ses yeux, et lui firent sentir la nécessité de se bor-

1. Titre donné au fils aîné d'un baron ou vicomte; il répond à celui de sire, que prenaient en France les aînés de certaines grandes familles

ner à une protestation contre l'acte de violence qui l'empêchait de faire son devoir ; il resta spectateur de la cérémonie funèbre qu'il était venu pour troubler , murmurant tout bas , comme s'il eût voulu dire : — Vous maudirez le jour où vous me traitez ainsi.

Cette scène aurait mérité d'être retracée par le pinceau d'un artiste. Sous les voûtes du palais de la mort , le ministre effrayé du spectacle qu'il avait sous les yeux , et tremblant pour sa propre sûreté , lisait à la hâte et à contre-cœur les prières solennelles de l'église. Autour de lui les parents du défunt , rangés en silence , montraient plus de courroux que de chagrin ; et leurs épées qu'ils brandissaient en l'air faisaient un contraste frappant avec les habits de deuil dont ils étaient couverts. Dans les traits du jeune homme seul , le ressentiment parut un moment céder au profond chagrin avec lequel il voyait son père , et presque son unique ami , descendre dans le tombeau de ses ancêtres.

Un de ses parents le vit pâlir , lorsqu'à la fin de la cérémonie il s'agit de descendre le cercueil dans le caveau. C'était à lui , comme conduisant le deuil , d'y déposer le corps. Ce parent s'approcha de lui , offrit de le remplacer dans cette fonction pénible et douloureuse : mais Edgar Ravenswood le remercia par un geste silencieux , et remplit avec fermeté le dernier devoir que lui imposait le respect filial. Une pierre fut placée sur ce sépulcre : on ferma la porte du caveau , et la clef massive en fut remise au jeune homme.

Lorsqu'on sortait de la chapelle , il s'arrêta sur les degrés , et se tournant vers ses amis : — Messieurs , leur dit-il , vous venez de rendre les derniers devoirs au défunt d'une manière peu commune. Les honneurs funèbres , qui , dans d'autres pays , s'accordent au citoyen le plus obscur , auraient été refusés aujourd'hui à votre parent , qui n'est certainement pas issu d'une des dernières maisons d'Écosse , si votre courage ne les lui eût assurés. D'autres ensevelissent leurs morts dans les larmes , dans la douleur , dans un silence respectueux ; nous , nous avons vu nos rites funéraires interrompus par l'intervention des officiers de justice et de la force armée. La douleur que nous devons à la mémoire de celui que nous regrettons a fait place au sentiment d'une juste indignation. Mais je sais de quel carquois est parti le trait qui nous a blessés. Celui dont la main a creusé la tombe a pu seul vouloir troubler les obsèques : et que le ciel me punisse si je ne me venge pas sur cet homme et sur sa maison des persécutions et des calamités qu'il a attirées sur la mienne !

La plus grande partie de l'assemblée applaudit à ce discours , comme étant la vive expression d'un juste ressentiment ; mais ceux qui étaient

d'un caractère plus froid et plus réfléchi regrettèrent que l'héritier de Ravenswood eût parlé ainsi. Il était trop faible pour pouvoir braver ouvertement sir William, et ils craignaient que ces paroles indiscrettes ne changeassent la haine secrète de celui-ci en une animosité déclarée. Les événements ne justifèrent pourtant pas leurs appréhensions. du moins dans leurs conséquences immédiates !

Le cortège retourna alors à la tour pour s'y abreuver largement en l'honneur du défunt, coutume qui n'a été abolie en Écosse que tout récemment. La maison de douleur devint le théâtre de la joie d'un festin, et retentit des cris bruyants de l'ivresse ; et l'héritier de celui dont on célébrait les funérailles d'une manière si étrange, dépensa en cette occasion près de deux années de son modique revenu. Mais tel était l'usage, et ne pas s'y conformer eût été montrer aussi peu de respect pour le défunt que d'attention pour les amis qui lui survivaient.

Le vin coulait à grands flots sur la table dressée dans la grande salle de la tour pour les parents et les amis du défunt ; les fermiers buvaient dans la cuisine, et la populace dans la cour. Les têtes ne tardèrent pas à s'échauffer ; et le Maître de Ravenswood, titre qu'on s'obstinait à lui conserver malgré la forfaiture prononcée contre son père, fut le seul qui conserva son sang-froid. En passant à la ronde la coupe dans laquelle il ne faisait que tremper ses lèvres, et que chacun vidait à son tour, il entendit mille imprécations contre le lord garde des sceaux, et mille protestations de dévouement pour lui et pour sa maison. Il écouta en silence et d'un air sombre et pensif ces transports d'enthousiasme, et les regarda avec raison comme devant s'évanouir avec les bulles légères qui s'élèvent au bord du verre quand une liqueur spiritueuse vient d'y être versée, ou du moins comme ne devant pas durer plus longtemps que les vapeurs produites par le vin dans le cerveau des convives.

Quand le dernier flacon fut vide, ils firent leurs adieux au nouveau propriétaire de la tour, avec de vives protestations d'amitié qui devaient être oubliées le lendemain, à moins que ceux qui les avaient prodiguées ne trouvassent nécessaire à leur sûreté d'en faire une rétractation plus solennelle.

Recevant ces adieux avec un air de mépris qu'il pouvait à peine cacher, Ravenswood vit enfin sa vieille tour débarrassée de cette multitude d'hôtes, presque tous attirés par l'espoir d'un bon repas plutôt que par le désir de prouver leur respect pour le défunt. Et il rentra dans la salle du festin, qui lui parut doublement déserte par le silence qui avait succédé au tumulte. Elle se remplit pourtant bientôt de fan-

tômes conjurés par sa propre imagination. L'honneur de sa maison terni par la sentence de dégradation dont nous avons déjà parlé, sa fortune autrefois brillante et maintenant anéantie, ses espérances détruites, enfin le triomphe de la famille qui avait ruiné la sienne : tout cela offrait un vaste champ de méditations pour un esprit naturellement sérieux et réfléchi, et le jeune Ravenswood s'y abandonna d'autant plus aisément qu'il était sûr qu'elles ne seraient pas interrompues.

Le paysan qui montre les ruines de la tour couronnant le sommet du roc auquel les vagues font une guerre impuissante, et dont le cormoran et la mouette sont les seuls habitants, affirme encore que, pendant cette fatale nuit, le Maître de Ravenswood, par les exclamations de son désespoir, évoqua quelque malin esprit dont l'influence pernicieuse présida aux événements de sa vie. Mais, hélas ! quel esprit est plus à craindre que nos propres passions, quand nous nous y abandonnons sans réserve ?

CHAPITRE III.

Si d'atteindre le but sa fièvre est si certaine,
 Me préserve le ciel, en ce cas, dit le roi,
 De le voir, quelque jour, la lancer contre moi !
 WILLIAM BELL. *Clim o' the Clough.*



DANS la matinée qui suivit les funérailles, l'officier de justice dont l'autorité avait été insuffisante pour mettre obstacle à leur célébration, ne perdit pas de temps pour aller informer le lord garde des sceaux des causes qui l'avaient empêché d'exécuter sa mission.

L'homme d'état était assis dans une vaste bibliothèque, autrefois salle de banquet du château de Ravenswood. On y voyait encore les armoiries de cette antique maison sculptées sur le plafond de bois de châtaignier d'Espagne, et peintes sur les vitraux à travers lesquels le soleil dardait ses rayons sur de longues rangées de tablettes fléchissant sous le poids des recueils de jurisprudence et des commentaires sur les lois, joints à quelques histoires écrites par des moines, ce qui formait alors la partie la plus nombreuse et la plus estimée de la bibliothèque d'un praticien écossais. Sur une grande table de chêne, placée au milieu de la salle, était un amas confus de lettres, de pétitions et de papiers d'affaires, dont l'examen faisait en même temps le charme et le tourment de la vie de sir William Ashton.

Il avait l'air grave et même noble. Son maintien était celui que devait avoir un homme qui occupait une place importante dans l'état ; et ce n'était qu'après une conversation longue et intime sur des objets d'un intérêt pressant et personnel, qu'un étranger pouvait découvrir qu'il était indécis et vacillant dans ses idées, irrésolutions d'un caractère qui craignait toujours de manquer de prudence et de précaution, et dissimulé autant par orgueil que par politique, parce que, sachant lui-même combien il se laissait influencer par des motifs qui n'auraient dû avoir aucun poids sur un homme en place, il désirait que les autres ne pussent pas s'en apercevoir.

Il écouta avec l'apparence du plus grand sang-froid le récit exagéré du tumulte qui avait eu lieu lors des obsèques de lord Ravenswood, du mépris qu'on avait montré de son autorité et de celle de l'église et de l'état ; il ne parut même pas ému du rapport assez fidèle qui lui fut fait des expressions injurieuses et menaçantes dont s'étaient servis contre lui-même le jeune Edgar et quelques-uns de ses amis ; enfin il écouta avec la même tranquillité ce que son agent avait pu recueillir des toasts portés pendant le repas qui avait suivi les funérailles, et des menaces qui l'avaient terminé. Il prit pourtant une note exacte de ce qu'il venait d'apprendre, et n'oublia pas d'inscrire les noms de tous ceux qu'il pourrait faire entendre comme témoins, s'il jugeait à propos de donner suite à cette affaire. Il renvoya ensuite le délateur, bien sûr qu'il était alors maître du reste de la fortune du jeune Ravenswood, et même de sa liberté personnelle.

Lorsque l'officier de justice se fut retiré, le lord garde des sceaux resta quelques instants plongé dans de profondes réflexions. Se levant alors tout à coup, il se mit à marcher à grands pas, comme un homme qui est sur le point de prendre quelque importante résolution. — Le jeune Ravenswood est à moi, dit-il enfin, il est à moi. Il s'est placé sous ma main, il faudra qu'il plie ou qu'il rompe. Je n'ai pas oublié l'opiniâtreté soutenue avec laquelle son père m'a disputé le terrain pied à pied devant toutes les cours de justice d'Écosse, la manière dont il a toujours rejeté toutes les propositions d'arrangements, et les tentatives qu'il a faites pour nuire à ma réputation quand il a vu que mes droits étaient inattaquables. Cet enfant qu'il a laissé après lui, ce jeune Edgar, ce fou, cet écervelé, vient de faire naufrage avant d'être sorti du port. Il faut empêcher qu'il ne profite de quelque retour de marée qui pourrait le remettre en mer. Cette aventure, mise convenablement sous les yeux du conseil privé, ne peut être regardée que comme une révolte qui compromet les autorités civiles et ecclésiastiques.

tiques; on peut prononcer contre lui une forte amende; on peut ordonner sa détention dans la citadelle d'Édimbourg ou dans le château de Blackness. On pourrait même motiver, sur quelques-unes de ses expressions, une accusation de haute trahison... A Dieu ne plaise pourtant que je porte les choses aussi loin!... Non, je n'en ferai rien : je n'en veux point à sa vie, quand elle serait entre mes mains.... Et cependant, s'il vit et que les circonstances viennent à changer, que ne pourrait-il pas en résulter? Ne serais-je pas exposé à une restitution, peut-être à sa vengeance? Je sais que le vieux Ravenswood avait obtenu la promesse de la protection du marquis d'Athol, et voilà maintenant son fils qui, seul et par sa misérable influence, cherche à former une faction contre moi! Ce serait un instrument tout prêt dans la main de ceux qui voudraient renverser l'administration.

Tandis que ces pensées agitaient l'esprit de l'astucieux homme d'état, et qu'il cherchait à se persuader que son intérêt, que sa sûreté et celle de ses amis et de ses partisans exigeaient qu'il profitât, pour perdre le jeune Ravenswood, de l'occasion qu'il venait de lui fournir lui-même, il se mit à son bureau et commença à rédiger pour le conseil privé un rapport détaillé de tous les désordres qui avaient eu lieu aux obsèques de lord Ravenswood. Il savait que le fait en lui-même enflammerait d'indignation ses collègues, que d'ailleurs les noms des coupables leur étaient odieux; et il espérait qu'ils se décideraient à faire un exemple du jeune Ravenswood, au moins *in terrorem*.

Il fallait cependant choisir ses expressions avec assez d'adresse pour rendre les accusés coupables à tous les yeux, sans paraître porter une accusation formelle contre eux : ce qui, de la part de sir William Ashton, ancien antagoniste du père d'Edgar, aurait pu paraître suspect et odieux. Tandis qu'il était dans la chaleur de la composition, cherchant avec soin les termes les plus propres à représenter cette affaire sous le jour le plus défavorable pour Edgar, sans avoir l'air de l'accuser directement, sir William, en réfléchissant sur une phrase, porta les yeux par hasard sur les armoiries de la famille contre l'héritier de laquelle il cherchait en ce moment à aiguiser le fer de la loi, armoiries qui, comme nous l'avons dit, étaient sculptées en plusieurs endroits sur les lambris de cet appartement. C'était une tête de taureau noir, avec la devise : *J'attends le moment*. L'occasion qui les avait fait adopter à cette maison est assez singulière pour la rapporter, d'autant plus qu'elle avait un rapport assez direct avec l'objet des réflexions du lord garde des sceaux.

Une tradition généralement reçue disait qu'un certain Malisius de

Ravenswood s'étant vu enlever son château et ses domaines par un usurpateur puissant, avait été forcé de le laisser jouir tranquillement de ses dépouilles pendant un certain temps. Enfin, un jour qu'une fête splendide devait avoir lieu au château, Ravenswood trouva le moyen de s'y introduire avec un petit nombre d'amis aussi braves que fidèles, ce qui ne lui fut pas difficile dans la confusion qui régnait. Le dîner se faisant un peu attendre, le maître du château gronda ses gens, et ordonna qu'on servit à l'instant. — J'attends le moment! — s'écria Ravenswood qui s'était mêlé parmi eux; et en même temps il jeta sur la table une tête de taureau, qui était alors en Écosse un symbole de mort. Ces mots étaient le signal convenu; les amis de Ravenswood mirent l'épée à la main, massacrèrent l'usurpateur avec tous ceux qui voulurent prendre sa défense, et rétablirent l'ancien propriétaire dans ses biens. Il y avait peut-être dans cette anecdote, alors très-connue et souvent rapportée, quelque chose qui parlait à la conscience de sir William : ce qui est certain, c'est que tout à coup il se leva, serra dans un portefeuille ce qu'il venait d'écrire, ainsi que les notes qu'il avait prises, et sortit de la bibliothèque dans l'intention d'aller se promener, comme s'il eût voulu recueillir ses idées et faire de nouvelles réflexions sur les conséquences de sa démarche, avant qu'il devint impossible de les prévenir.

En passant par une grande antichambre gothique, sir William Ashton entendit les sons du luth de sa fille. La musique nous cause un double plaisir, une sensation mêlée de surprise, quand la personne qui l'exécute n'est pas visible à nos yeux. Elle nous rappelle alors le concert d'oiseaux cachés parmi les feuilles d'un bocage. Le garde des sceaux n'était pas accoutumé à ouvrir son cœur à des émotions si naturelles; mais il était homme, il était père, il s'arrêta donc, et écouta sa fille chanter les paroles suivantes sur un ancien air, en s'accompagnant de son luth :

De la beauté n'admirez pas les charmes
 Ne videz pas la coupe des festins ;
 Vivez en paix quand les rois sont en armes ;
 Que jamais l'or ne brille dans vos mains ;
 Fermez l'oreille à la douce harmonie ;
 Ne parlez pas pour vous faire admirer
 Par ce moyen vous passerez la vie
 Sans avoir rien à craindre, à désirer.

Dès qu'elle eut cessé de chanter, le lord garde des sceaux entra dans l'appartement de sa fille.

Les paroles qu'elle avait choisies semblaient avoir été faites exprès pour peindre son caractère; car les traits de Lucie Ashton, charmants, mais un peu enfantins, étaient formés pour exprimer la paix d'esprit, la sérénité, et l'indifférence pour les vains plaisirs du monde. Ses cheveux, du plus beau blond, se divisaient sur un front d'une blancheur éclatante, et tout son extérieur annonçait au plus haut degré la douceur et la timidité. C'était une beauté du genre des madones de Raphaël, ce qui était peut-être le résultat d'une santé délicate et de sa résidence avec des êtres dont le caractère était plus altier, plus impérieux, plus énergique que le sien. Sa tranquillité passive n'était pourtant pas celle d'une âme indifférente ou insensible. Abandonnée à l'impulsion de ses goûts et de ses sentiments, Lucie Ashton avait quelque chose d'un peu romanesque. Elle se plaisait à lire en secret ces vieilles légendes chevaleresques, qui offrent de si brillants exemples de dévouement sans bornes et d'affection inébranlable, sans être rebutée par les aventures invraisemblables et les événements surnaturels qui s'y trouvent aussi. C'était un empire de féerie dans lequel son imagination construisait des châteaux aériens. Mais ce n'était qu'en secret qu'elle se livrait à ce penchant favori; dans la retraite de son appartement, ou dans le silence d'un joli bosquet qu'elle appelait son jardin, elle distribuait des prix dans un tournoi, animait les combattants par l'influence de ses regards, errait dans les déserts avec Una, ou s'identifiait avec la simple mais noble Miranda, dans l'île des merveilles et des enchantements.

Mais dans ses relations extérieures avec les choses de ce monde, Lucie recevait facilement l'impulsion que voulaient lui donner ceux qui l'entouraient : l'alternative lui était en général trop indifférente, pour que l'idée de la résistance se présentât à elle, et elle n'était pas fâchée de trouver dans l'opinion de ses parents un motif de décision qu'elle aurait peut-être cherché en vain dans son propre cœur. Chacun de nos lecteurs peut avoir remarqué dans quelque famille de sa connaissance quelque individu d'un caractère doux et flexible, qui, se trouvant parmi des esprits plus fermes et plus ardents, se laissait entraîner par la volonté des autres, sans songer à y résister, non plus que la fleur au torrent où elle vient de tomber. Il est assez ordinaire aussi que ces caractères dociles, qui suivent sans murmurer la route qui leur est tracée, deviennent les favoris de ceux aux désirs desquels ils semblent sacrifier leurs propres inclinations sans peine et sans efforts.

C'est ce qui était arrivé à l'égard de Lucie Ashton. Son père, malgré

sa politique, sa circonspection et ses vues toutes mondaines, avait pour elle une affection qui lui causait quelquefois, comme par surprise, une émotion peu ordinaire en lui; son frère aîné, qui suivait la carrière de l'ambition, avec des dispositions encore plus altières que celles de son père, aimait pourtant sa sœur de toute son âme. Quoique militaire, quoique abandonné à ses passions, il préférait sa sœur aux plaisirs, aux distinctions et aux honneurs. Son jeune frère, à un âge où son esprit n'était encore occupé que de bagatelles, la prenait pour confidente de tous ses désirs, de toutes ses inquiétudes, de ses succès dans ses querelles avec son précepteur et avec ses maîtres. Lucie écoutait avec patience et non sans intérêt tous ces détails, quelque insignifiants qu'ils fussent. Elle savait que sa complaisance faisait plaisir à Henry, et c'en était assez pour lui en inspirer.

Sa mère seule n'avait pas pour Lucie cette prédilection du reste de la famille. Elle regardait ce qu'elle appelait le manque d'énergie de sa fille comme une preuve que le sang plébéien de son père dominait dans les veines de Lucie, et elle avait coutume de la nommer par dérision la *bergère de Lammermoor*. Il était pourtant impossible d'avoir de l'éloignement pour un être si plein de douceur et de soumission; mais lady Ashton préférait son fils aîné, qui avait hérité en grande partie de son caractère altier et ambitieux, à une fille dont la complaisance inépuisable n'était à ses yeux que faiblesse d'esprit. Sa partialité pour lui avait encore une autre source: contre l'usage des grandes familles d'Écosse, on lui avait donné le nom de son aïeul maternel.

— Mon Sholto, disait-elle, conservera sans tache l'honneur de sa famille maternelle, et il ennoblira celle de son père; la pauvre Lucie ne convient ni à la cour ni au grand monde, il faut qu'elle épouse quelque gentilhomme campagnard assez riche pour qu'elle n'ait rien à désirer, de sorte qu'elle n'ait pas une larme à verser, à moins que ce ne soit par la tendre appréhension qu'il ne se casse le cou en chassant le renard. Ce n'est pas ainsi que notre maison s'est élevée, et qu'elle peut se maintenir et s'élever encore plus haut: la dignité de lord garde des sceaux est encore toute nouvelle pour mon mari; il faut la soutenir de manière à prouver que ce poids n'est rien pour nous, que nous sommes dignes de ce haut rang, et que nous savons en faire valoir les prérogatives. Les hommes se courbent par habitude, par une sorte de déférence héréditaire, devant une autorité qui date de loin: ils marcheront la tête haute devant nous, si nous ne les forçons à se prosterner. Une fille née pour vivre dans une bergerie ou dans un

cloître, n'est pas propre à exiger un respect qui n'est rendu qu'avec répugnance; et puisque le ciel ne nous a pas laissé trois filles, il aurait dû donner à Lucie un caractère digne de la place qu'elle aurait pu remplir dans le monde. Je serai bien heureuse quand j'aurai donné sa main à un homme qui aura plus d'énergie qu'elle, ou dont l'ambition sera aussi facile à contenter.

Ainsi raisonnait une mère pour qui les qualités du cœur de ses enfants et la perspective de leur bonheur domestique n'étaient rien en comparaison du rang qu'ils pouvaient occuper et de leur grandeur temporelle; mais, semblable à bien des parents d'un caractère impétueux et impatient, elle se trompait dans le jugement qu'elle portait de sa fille. Sous l'apparence d'une indifférence extrême, Lucie nourrissait le germe de ces passions qui croissent quelquefois en une nuit, comme la courge du prophète, et qui étonnent l'observateur par leur énergie inattendue. Si une sorte d'apathie semblait régner dans son cœur, c'était parce que rien jusqu'alors n'avait dû y éveiller un intérêt plus vif. Sa vie avait toujours coulé d'une manière douce et uniforme : heureuse si ce cours paisible n'eût ressemblé à celui d'un fleuve qui, d'abord tranquille, finit par se précipiter en flots bondissants dans le fond d'un abîme!

— Ainsi donc, Lucie, lui dit son père en entrant dès qu'elle eut cessé de chanter, le poète philosophe qui a écrit ces vers vous apprend à mépriser le monde avant que vous ayez pu le connaître? C'est un peu trop de précipitation; peut-être, au surplus, ne faites-vous que parler comme la plupart des jeunes filles, qui affectent toujours de l'indifférence pour les plaisirs du monde, jusqu'à ce que quelque galant chevalier les détermine à les partager.

Lucie rougit, l'assura qu'elle avait choisi la chanson au hasard, et qu'il ne fallait en tirer aucune induction relativement à ses sentiments; et son père lui ayant demandé si elle voulait faire une promenade avec lui, elle quitta son instrument, et se disposa à le suivre.

Un grand parc bien boisé s'étendait sur une partie de la montagne derrière le château, qui, situé, comme nous l'avons déjà dit, dans une gorge des montagnes, semblait y avoir été placé pour en défendre l'approche. Là, le père et la fille, se tenant par le bras, se promenaient sous une belle avenue d'ormes dont les branches supérieures formaient en s'entrelaçant un berceau sous lequel on était à l'abri des rayons du soleil, et où l'on voyait de temps en temps courir un daim léger. Sir William Ashton, malgré ses occupations habituelles, n'était pas sans goût pour les beautés de la nature, et il faisait remarquer à

sa fille quelques beaux points de vue percés dans le bois, quand ils furent rejoints par son garde forestier, qui, le fusil sur l'épaule et conduisant un chien en laisse, entra dans l'intérieur du bois.

— En bien ! Norman, lui dit son maître, vous allez sans doute nous tuer une pièce de venaison ?

— Oui, Votre Honneur, c'est ce que je vais faire. Désirez-vous voir la chasse ?

— Non, non, répondit sir William après avoir jeté un regard sur sa fille qui pâlit à l'idée de voir tuer un daim, et qui pourtant, si son père lui eût montré le désir de suivre Norman, ne lui en eût probablement pas témoigné sa répugnance.

Le garde fit un mouvement d'épaules. — Cela est décourageant, dit-il, quand aucun des maîtres ne veut voir la chasse. J'espère que M. Sholto reviendra bientôt, et alors je trouverai à qui parler ; car pour M. Henry, il ne demanderait pas mieux que d'être dans le bois du matin au soir ; mais on le tient de si près avec son latin, que c'est un jeune homme perdu ; on n'en fera jamais un homme. Il n'en était pas ainsi du temps de feu lord Ravenswood ; toute la maison était en l'air quand il s'agissait de tuer un daim ; le lord suivait les chasseurs ; quand l'animal était abattu, on lui présentait le couteau de chasse, et jamais il ne donnait moins d'un dollar par forme de récompense. Eh ! nous avons encore Edgar Ravenswood, celui qu'on appelle le Maître de Ravenswood : il n'y a pas un meilleur chasseur que lui dans le pays, depuis Tristem ; jamais il n'a manqué le daim qu'il veut abattre. Mais de ce côté de la montagne on ne sait plus ce que c'est que la chasse.

Ni le sujet ni les expressions de cette harangue n'étaient faits pour plaire au lord garde des sceaux. Il ne put s'empêcher de remarquer que cet homme le méprisait presque ouvertement, parce qu'il n'avait pas ce goût pour la chasse, qui, à cette époque et dans cette contrée, était regardé comme naturel et indispensable à tout gentilhomme. Mais, comme le garde forestier en chef était un homme d'importance dans tous les châteaux, et qu'il avait assez généralement son franc-parler, sir William se contenta de sourire, et lui répondit qu'il avait à penser ce jour-là à toute autre chose qu'à la chasse. Cependant, tirant sa bourse, il donna à son garde un dollar pour l'encourager à bien faire. Le drôle le reçut avec le même air qu'un garçon, dans un hôtel garni à la mode, reçoit d'un provincial une gratification double de celle qu'il en espérait, c'est-à-dire avec un sourire dans lequel le plaisir que lui cause le présent est mêlé de mépris pour l'ignorance de celui qui le fait.

— Votre Honneur n'entend pas les affaires, lui dit-il : paie-t-on jamais avant que la besogne soit faite? Que feriez-vous si je manquais le daim après avoir reçu mon pour-boire?

— Je suppose, dit le lord garde des sceaux en souriant, que vous ne comprendriez guère ce que je voudrais vous dire si je vous parlais *in conductio indebiti*.

— Non, sur mon âme! c'est sans doute quelque phrase de la loi, mais contre qui n'a rien, le roi... Votre Honneur connaît le proverbe : mais je serai juste envers vous, et, si la pierre fait feu et que la poudre soit bonne, vous aurez une pièce de venaison qui aura deux pouces de graisse sur les côtes.

Comme il s'éloignait, son maître le rappela et lui demanda, comme par hasard, si le maître de Ravenswood était aussi brave et aussi bon tireur qu'on le prétendait.

— S'il est brave? répondit Norman : ah! je vous en réponds. J'étais dans le bois de Tynningham un jour que le vieux lord Ravenswood était à la chasse; il avait lancé un beau cerf dix cors qu'il croyait aux abois, et il était le premier à sa poursuite, quand l'enragé animal se retourna tout à coup, courut sur lui, et l'aurait éventré, je crois, si Edgar, qui n'avait encore que seize ans, ne se fût jeté en avant, et ne lui eût coupé le jarret avec son couteau de chasse.

— Mais est-il aussi bon tireur qu'il joue bien du couteau?

— A quatre-vingts pas, il frappera ce dollar entre mon doigt et mon pouce, et pour un marc d'or je me charge de le tenir. Que peut-on demander de plus à l'œil et à la main, à la poudre et au plomb?

— Sans doute, c'en est bien assez; mais nous vous retenons trop longtemps. Adieu, bon Norman.

Le garde forestier entra alors dans le bois, où on le perdit bientôt de vue; mais on l'entendit quelque temps chanter, d'une voix forte dont les sons s'affaiblissaient par degrés à mesure qu'il s'éloignait, ces deux couplets, suivis peut-être d'autres qui ne sont pas venus à notre connaissance :

Quand on entend sonner matines,
Lève-toi, pauvre moinillon;
Mais ton prieur, sous ses courtines,
Dort en dépit du carillon :
Moi que le chant du coq éveille,
Dès longtemps je suis au labeur,
Lorsque mon maître, qui sommeille,
Ne sait pas encor s'il fait jour.

J'ai vu bondir sur nos montagnes

Et les chèvres et leurs chevreaux :
 J'ai vu paître dans nos campagnes
 Et les brebis et leurs agneaux ;
 Mais la biche jeune et chérie
 Que je vois dans notre jardin,
 Est bien plus blanche et plus jolie
 Que tous les troupeaux du voisin.

— Ce drôle, dit le lord garde des seceaux quand la voix de Norman eut cessé de se faire entendre, a-t-il donc servi la famille Ravenswood pour qu'il semble y prendre tant d'intérêt? Vous devez le savoir, Lucie, car je crois qu'il n'y a pas un paysan dans les environs dont vous ne vous fassiez un point d'honneur de connaître l'histoire.

— Je ne suis pas si versée que vous le pensez dans les chroniques du pays, mon père; mais je crois que Norman a servi l'ancien lord dans sa jeunesse, et qu'il a passé ensuite à Ledington, d'où vous l'avez pris à votre service. Si vous voulez savoir quelques détails sur les Ravenswood, vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à la vieille Alix.

— Et que m'importe leur histoire, mon enfant? Quelles relations puis-je avoir avec eux?

— Je ne vous en parle, mon père, que parce que vous faisiez tout à l'heure à Norman des questions sur le jeune Ravenswood.

— Par désœuvrement, mon enfant. Et qui est cette Alix dont vous me parlez, car vous connaissez toutes les vieilles femmes du pays!

— Sans doute, mon père, je les connais. Sans cela, comment pourrais-je leur porter des secours quand elles en ont besoin. Quant à Alix, c'est bien véritablement la reine des vieilles femmes : il n'y a pas une légende, pas une histoire du pays qu'elle ne sache par cœur. Elle est aveugle, la pauvre créature; mais quand elle vous parle, on dirait qu'elle peut lire au fond de votre cœur. Au près d'elle, il m'arrive souvent de me détourner et de me cacher le visage, car on dirait qu'elle vous voit changer de couleur, quoiqu'elle soit aveugle depuis vingt ans. Vous devriez lui faire une visite avec moi, quand ce ne serait que pour dire que vous avez vu une vieille femme, pauvre, aveugle et paralytique, dont le ton, les manières et le langage sont au-dessus de sa condition et me surprennent toujours. Allons chez Alix, mon père; nous ne sommes qu'à un quart de mille de sa chaumière.

— Mais vous ne répondez pas à ma question, Lucie : qui est cette femme, et quelles relations a-t-elle avec les Ravenswood?

— Je l'ignore. Je crois qu'elle a été nourrice dans la famille, et elle reste ici parce qu'elle a deux petits-fils à votre service; mais je crois

que c'est malgré elle, car la pauvre créature regrette toujours le vieux temps de ses anciens maîtres.

— Je lui en ai beaucoup d'obligation. Tandis que ses enfants mangent mon pain, elle regrette une famille qui ne pourrait lui être d'aucune utilité, non plus qu'à qui que ce fût.

— Vous ne rendez pas justice à Alix, mon père : elle n'est nullement mercenaire, elle n'accepterait pas un sou par charité, dût-elle mourir de faim. Elle est un peu causeuse, comme le sont les vieilles gens quand ils se mettent à raconter les histoires de leur jeunesse, et elle parle des Ravenswood, parce qu'elle a vécu bien longtemps sur leurs terres. Mais je suis sûre qu'elle est reconnaissante de vos bontés, et qu'elle vous parlerait avec plus de plaisir qu'à qui que ce fût au monde. Venez la voir, mon père, je vous en prie, venez-y.

Et entraînant son père avec la liberté que se donne une fille qui sait combien elle est chérie, elle lui fit prendre le chemin qui conduisait chez la vieille Alix.

CHAPITRE IV.

Elle aperçut enfin quelque peu de fumée
Qui, montant au-dessus des arbres de ce bois,
Lui faisait espérer que quelque villageois
Avait en ce désert sa demeure fixée.

SPENGER.



Lucie servit de guide à son père, car il était trop occupé de ses travaux politiques et de la société, pour bien connaître ses propres domaines. D'ailleurs, il demeurait presque toujours à Édimbourg. Lucie, au contraire, passait tous les étés à Ravenswood avec sa mère; et, soit par goût, soit par défaut d'autre occupation, il n'existait pas dans les environs un chemin, un sentier, une colline et un buisson, qu'elle n'eût parcourus.

I. n'était pas un coin qui ne fût connu d'elle.

Nous avons déjà dit que le lord garde des sceaux n'était pas insensible aux beautés de la nature; mais, pour lui rendre justice, nous devons ajouter qu'il les voyait avec un nouveau plaisir quand il avait pour *cicerone* la fille aimable, douce et intéressante, qui, appuyée

sur son bras, lui faisait admirer tantôt un chêne gigantesque qui avait bravé l'effort des siècles, tantôt une percée inattendue, qui, au milieu d'une espèce de labyrinthe formé par une foule de sentiers boisés, offrait aux regards surpris, ici de belles plaines, là de riches coteaux, et plus loin un bocage tranquille et touffu.

Ce fut en s'arrêtant pour jouir d'un de ces points de vue, que Lucie dit à son père qu'ils n'étaient plus qu'à deux pas de la chaumière de sa protégée; et, au détour d'une petite colline, un étroit sentier les conduisit à une cabane située dans une vallée obscure et profonde, presque privée du jour comme les yeux de celle qui l'habitait.

Cette chaumière était située sous un rocher escarpé qui la cachait en partie, et dont le sommet semblait menacer d'écraser le frêle bâtiment sur lequel il était suspendu; les murs en étaient construits en tourbe et en pierre, et le toit, couvert grossièrement en chaume, avait beaucoup souffert. Une fumée bleuâtre qui s'élevait en léger tourbillon le long de la roche blanche, ajoutait encore une teinte plus douce à ce site. Dans le jardin, entouré d'une haie de sureau qui n'en défendait qu'imparfaitement l'entrée, on voyait la vieille femme chez qui Lucie conduisait son père, assise près des ruches dont le produit était son principal moyen d'existence.

Quelque revers qu'elle eût éprouvés dans sa fortune, quelque pauvre que fût sa demeure, il était facile de juger au premier coup d'œil que ni les années, ni les infortunes, ni l'indigence, ni les infirmités, n'avaient abattu la force d'esprit de cette femme remarquable.

Elle était assise sur un banc placé sous un vieux saule pleureur, comme on représente Juda sous son palmier, avec un mélange de tristesse et de dignité. Sa taille imposante n'était que légèrement courbée par l'âge. Ses vêtements étaient ceux d'une paysanne, mais d'une propreté remarquable, et arrangés avec un goût qu'on trouve rarement dans cette classe de la société. Mais c'était l'expression de sa physionomie qui frappait surtout, et lui attirait une déférence que n'eût pas inspirée sa misérable habitation; déférence qu'elle recevait avec un air d'aisance qui prouvait qu'elle sentait qu'elle en était digne. Elle avait été belle autrefois, mais sa beauté avait eu ce caractère mâle et prononcé qui ne survit point à la fraîcheur de la jeunesse. Cependant sa physionomie annonçait encore un jugement, une habitude de réflexion, et une fierté mesurée qui, de même que ses vêtements, prouvait qu'elle se croyait supérieure aux personnes de son rang. On concevait à peine qu'une figure privée de l'avantage qu'assurent les yeux pût offrir une expression si frappante; mais ses yeux toujours fermés n'offraient rien

de désagréable, et on aurait pu la croire endormie, sans l'air de vivacité qui animait son visage.

Lucie ouvrit le loquet qui fermait la porte du petit jardin, et s'adressant à la vieille femme : — Voici mon père qui vient pour vous voir, ma bonne Alix, lui dit-elle.

— Vous êtes tous deux les bienvenus, miss Ashton, répondit Alix en se tournant pour incliner la tête du côté où la voix de Lucie lui annonçait la présence des étrangers.

— Voilà une belle matinée pour vos abeilles, la mère, dit le lord garde des sceaux frappé de l'extérieur d'Alix, et curieux de voir si sa conversation y répondrait.

— Je le crois aussi, Milord, car l'air me semble plus doux que ces jours derniers.

— Mais vous ne pouvez prendre soin vous-même de ce petit peuple : comment le gouvernez-vous ?

— Comme les rois gouvernent leurs sujets, par des délégués ; et j'ai été heureuse dans le choix de mon premier ministre. Ici, Babie !

En même temps elle prit un petit sifflet d'argent suspendu à son cou, instrument qui servait alors pour appeler les domestiques, et à ce signal une jeune fille d'environ quinze ans sortit de la chaumière. Elle était plus proprement vêtue qu'on n'aurait pu s'y attendre, quoique peut-être encore moins qu'elle ne l'eût été si Alix avait eu l'usage de ses yeux.

— Babie, lui dit sa maîtresse, offrez à milord et à miss Ashton du pain et du miel. Ils m'excuseront de ne pouvoir leur présenter autre chose si vous les servez avec promptitude et propreté.

Babie exécuta cet ordre avec toute la grâce qu'elle put y mettre, ses pieds et ses jambes se tournant d'un côté, tandis que sa tête prenait une direction contraire, car elle était curieuse d'examiner le lord dont ses vassaux entendaient parler plus souvent qu'ils ne le voyaient. Le pain et le miel furent placés sur une feuille de plantain, et les deux étrangers ne dédaignèrent pas d'y goûter.

Le lord garde des sceaux s'était assis sur un tronc d'arbre en arri- vant, et semblait désirer de prolonger l'entretien, mais ne pas trop savoir sur quel sujet le faire rouler.

— Il y a sans doute longtemps que vous demeurez dans ce pays ? lui demanda-t-il après quelques instants de silence.

— Près de soixante ans, répondit Alix, qui, tout en lui parlant d'un ton civil et respectueux, semblait décidée à se borner à répondre aux questions qui lui seraient adressées.

— Si j'en juge à votre accent, continua sir William, vous n'êtes pas née dans ce pays ?

— Je suis née en Angleterre, Milord.

— Et cependant vous semblez attachée à cette contrée comme si c'était votre patrie.

— C'est ici, Milord, que j'ai bu la coupe de joie et de douleur que le ciel m'avait destinée; c'est ici que j'ai vécu vingt ans avec le plus tendre et le plus digne des époux; que j'ai été mère de six enfants qui avaient toute mon affection; que je les ai vus mourir successivement. Ils reposent dans cette chapelle en ruines, que vous devez voir là-bas. Je n'ai pas eu d'autre pays que le leur pendant leur vie; je n'en aurai jamais d'autre après leur mort.

— Mais votre maison est en bien mauvais état, dit le lord garde des sceaux en jetant les yeux sur la chaumière. Je donnerai des ordres pour qu'elle soit réparée.

— Oh ! faites-le, mon père ! s'écria Lucie, combien je vous en serai obligée !

— Elle durera plus longtemps que moi, ma chère miss Ashton, dit la vieille aveugle, et ce n'est pas la peine d'y songer.

— Mais je sais que vous avez été mieux logée autrefois, dit Lucie; que vous avez vécu dans l'aisance; et, à votre âge, être réduite à cette misérable mesure !...

— Elle est assez bonne pour moi, miss Ashton. Si j'ai pu résister à tout ce que j'ai souffert, à tout ce que j'ai vu souffrir par les autres, il faut que le ciel m'ait accordé plus de force d'esprit et de corps qu'on n'en supposerait à ces membres affaiblis par l'âge.

— Vous avez dû voir bien des changements dans le monde, dit sir William; mais votre expérience devait vous avoir appris à vous y attendre.

— Elle m'a appris à m'y soumettre, Milord.

— Elle devait vous apprendre aussi que le cours des années amène toujours des changements.

— Sans doute, comme je sais que le tronc d'arbre sur lequel ou près duquel vous vous trouvez en ce moment, doit un jour tomber en poussière par une cause ou par une autre. Mais j'espérais que mes yeux ne verraient pas la chute de l'arbre antique qui protégeait ma demeure.

— Ne croyez pas que je vous sache mauvais gré d'accorder quelques regrets à la famille qui possédait ce domaine avant moi. Vous aviez sans doute des motifs pour lui être attachée, et je respecte votre gratitude — Je ferai faire à votre demeure les réparations convenables,

et j'espère que nous serons amis quand nous nous connaîtrons mieux.

— On ne fait guère de nouveaux amis à mon âge, répondit Alix. Je vous remercie pourtant de votre bonté, Milord; j'en suis reconnaissante. Mais je ne manque de rien, et je n'accepte de bienfaits de personne.

— J'espère du moins que vous consentirez à passer ici le reste de vos jours, sans avoir de loyer à payer.

— Je l'espère aussi, dit la vieille : car je crois que c'est une des conditions de la vente que vous a faite lord Ravenswood, quoique une circonstance si peu importante ait pu sortir de votre mémoire.

— Effectivement, dit le lord garde des sceaux un peu confus, je crois m'en souvenir. Mais je vois que vous êtes trop attachée à vos anciens amis pour accepter aucun service de celui qui leur a succédé.

— Sans accepter vos offres de service, Milord, je n'y suis pas moins sensible, et je voudrais pouvoir vous le prouver tout autrement que par ce qu'il me reste à vous dire.

Sir William la regarda d'un air surpris, mais sans l'interrompre.

— Milord, continua-t-elle, prenez bien à garde à vous : vous êtes sur le bord d'un précipice.

— Vraiment ! dit le lord garde des sceaux pensant sur-le-champ à la situation politique du pays. Quelque chose est-il venu à votre connaissance ? auriez-vous entendu parler de quelque complot, de quelque conspiration ?

— Non, Milord : ceux qui s'occupent de pareilles choses n'appellent point à leurs délibérations les vieillards, les aveugles, les infirmes. L'avis que j'ai à vous donner est d'une autre nature. Vous avez poussé les choses bien loin à l'égard des Ravenswood, Milord : croyez-moi, c'est une famille à laquelle il n'est pas prudent de se jouer ; et il y a toujours du danger à courir avec des gens qu'on a réduits au désespoir.

— Bon, bon ! dit William : c'est la loi qui a décidé entre nous, et s'ils croient avoir quelque sujet de plainte contre moi, ils peuvent s'adresser à la justice.

— Mais ils peuvent penser autrement, et, trouvant que justice ne leur est pas rendue, vouloir se la rendre eux-mêmes.

— Que voulez-vous dire ? s'écria le lord garde des sceaux. Croyez-vous que le jeune Ravenswood soit capable d'en venir à quelque acte de violence personnelle ?

— A Dieu ne plaise que je dise une pareille chose ! il est franc et loyal ; et je ne sais rien de lui que d'honorable. Il est noble et généreux, pourrais-je dire encore. Mais avec tout cela c'est un Ravenswood,

et il peut attendre le moment. Souvenez-vous du destin de sir George Lockhart ⁴.

Le lord garde des sceaux ne put s'empêcher de tressaillir en l'entendant citer cet événement tragique. La vieille aveugle, qui ne s'en aperçut point, continua en ces termes :

— Chiesley, qui commit cet acte de violence, était parent de lord Ravenswood. Je l'entendis, dans une salle du château que vous occupez aujourd'hui, déclarer en présence de plusieurs témoins, son intention de se venger du président comme il le fit ensuite. Je ne pus garder le silence, quoiqu'il ne convînt pas à ma situation de parler. Vous projetez un crime abominable, lui dis-je, et dont vous rendrez compte au jour du jugement. Jamais je n'oublierai le regard qu'il m'adressa en me répondant : J'aurai à compter bien d'autres choses, et je rendrai tous mes comptes en même temps. Ainsi donc je puis bien vous dire de prendre garde de trop appesantir la main sur un homme désespéré. Il coule du sang des Chiesley dans les veines de Ravenswood, et il n'en faut qu'une goutte pour enflammer celui d'Edgar dans la situation où il se trouve. Je vous le répète encore, prenez garde à lui.

La vieille aveugle, soit à dessein, soit par hasard, avait frappé juste pour éveiller les craintes du lord garde des sceaux. La ressource infâme et ténébreuse de l'assassinat, si familière autrefois aux barons écossais, n'avait été employée que trop souvent, même en ce siècle, quand l'esprit de vengeance avait été porté assez loin pour faire envisager ce crime sans horreur. Sir William Ashton ne l'ignorait pas, et sa conscience lui disait qu'il avait fait assez de mal à la famille de Ravenswood pour avoir tout à craindre d'un jeune homme ardent, qui n'avait rien à espérer des voies légales dans un pays où la justice était administrée avec partialité.

Il s'efforça pourtant de cacher à Alix les appréhensions qui l'agi-

4. Sir George Lockhart, président de la cour de session, fut tué d'un coup de pistolet dans High-Street, à Edimbourg, en 1689, par John Chiesley de Dalry, qui fut poussé à cette action désespérée par la conviction où il était que le président avait commis une injustice à son égard en assignant par un décret arbitral une pension alimentaire d'environ 93 livres au profit de sa femme et de ses enfants. On dit qu'il avait d'abord le projet de tuer ce juge tandis qu'il assistait au service divin, mais qu'il en fut détourné par respect pour la sainteté du lieu : lorsqu'on sortit de l'église, il suivit sa victime jusqu'au bout d'un enclos situé dans Law-Market, où demeurait le président, et le tua à l'instant où il allait rentrer chez lui, en présence d'un grand nombre de spectateurs. L'assassin n'essaya point de s'échapper, et se glorifia de son crime en s'écriant : J'ai appris au président à rendre la justice. Il lui avait sans doute donné une leçon, comme le dit Jack Cade en pareille occasion. Le meurtrier, après avoir subi la torture en vertu d'un acte spécial du parlement, fut mis en jugement devant le lord-prévôt d'Edimbourg, et condamné à être traîné sur une claie jusque sur la place des exécutions, à y avoir le poing coupé, et à être ensuite pendu, ayant suspendu au cou le pistolet avec lequel il avait tué le président. Cette sentence reçut son exécution le 3 avril 1689, et cet événement fut longtemps cité comme un exemple frappant de ce que les livres de jurisprudence appellent *perfervidum ingenium Scotorum*.

taient ; mais il y réussit si peu, qu'une personne douée de moins de pénétration que cette vieille femme aurait facilement reconnu qu'elle avait touché une corde très-sensible. Le son de sa voix n'était plus le même quand il lui répondit que le Maître de Ravenswood était un homme d'honneur, et que d'ailleurs le châtiment de Chiesley devait être un avertissement suffisant pour quiconque oserait vouloir s'ériger en vengeur de ses injures imaginaires. Se levant alors, il prit le bras de sa fille, et se retira sans attendre de réponse.

CHAPITRE V.

Eh quoi ! je tiens le jour d'une main ennemie !
C'est une Capulet qui m'a sauvé la vie !

SHAKSPEARE.



Le lord garde des sceaux marcha pendant près d'un quart de mille sans rompre le silence. Sa fille, naturellement timide, et élevée dans ces idées de respect filial et d'obéissance absolue qu'on imprimait à cette époque dans l'esprit de la jeunesse, ne se permit pas d'interrompre le cours de ses réflexions.

— Vous êtes bien pâle, Lucie ! dit tout à coup son père en se tournant vers elle.

D'après les idées du temps, qui ne permettaient pas à une jeune fille d'énoncer son opinion sur un objet de quelque importance, à moins qu'on ne la lui demandât, Lucie devait paraître ne rien avoir compris à tout ce qui s'était passé entre son père et Alix, et en conséquence elle rejeta son émotion sur la frayeur que lui inspiraient quelques taureaux sauvages, qu'on voyait paître de loin dans le parc.

Ces animaux étaient les descendants des anciens taureaux habitants des forêts calédoniennes, et les seigneurs écossais se faisaient autrefois un point d'honneur d'en avoir quelques-uns dans leurs vastes parcs. Bien des gens peuvent même se souvenir encore d'en avoir vu dans trois des principaux châteaux d'Écosse, à Hamilton, à Drumlanrick et à Cumberland. Ils avaient dégénéré de leur ancienne race, tant pour la taille que pour la force, s'il faut en juger d'après les vieilles chroniques, et d'après les restes qu'on en découvre quelquefois en creusant la terre ou en desséchant des marais. Le taureau avait perdu les honneurs de sa crinière ; il était petit, d'un blanc sale, ou pour mieux dire.

d'un jaune pâle, avec des cornes et des sabots noirs. Ces animaux avaient pourtant retenu quelque chose de la férocité de leurs ancêtres : il était impossible de les apprivoiser complètement ; ils montraient une antipathie décidée contre la race humaine, et étaient souvent dangereux quand on en approchait sans précaution. C'est sans doute ce dernier motif qui détermina leur destruction dans les trois derniers asiles qui leur restaient, où, sans cela, on les aurait probablement conservés comme de dignes habitants des forêts d'Écosse, d'un manoir baronial. On dit pourtant qu'il en existe encore quelques-uns dans le parc du château de Chillingham, situé dans le comté de Northumberland, et appartenant au comte de Tankerville¹.

Ce fut donc à la proximité de trois ou quatre de ces animaux que Lucie jugea à propos d'attribuer l'émotion de crainte qu'avait excitée en elle ce qu'elle venait d'entendre. Elle les voyait cependant sans effroi, ses fréquentes promenades dans le parc l'ayant habituée à leur vue. D'ailleurs, il n'entraînait pas alors, comme aujourd'hui, dans l'éducation d'une jeune demoiselle d'avoir, à la moindre occasion, des palpitations de cœur et des attaques de nerfs. Elle reconnut pourtant bientôt qu'elle n'avait eu en cette occasion qu'un trop légitime sujet de terreur.

Lucie avait à peine fait cette réponse à son père, qui commençait à la plaisanter sur son manque de courage, qu'un taureau, excité soit par la couleur écarlate des vêtements de miss Ashton, soit par un de ces accès de caprice féroce auxquels ces animaux sont sujets, se détacha du groupe qui paissait à une distance assez considérable, et s'avança comme pour reconnaître quels étaient les téméraires qui osaient se présenter sur ses domaines. Il marcha d'abord lentement, s'arrêtant de temps en temps pour mugir, faisant jaillir la terre sous ses pieds, et arrachant le gazon avec ses cornes, comme s'il eût cherché à s'animer et à se mettre en fureur.

Le lord garde des sceaux avait examiné les manœuvres de l'animal, et prévoyant qu'il allait devenir dangereux, il serra le bras de sa fille sous le sien, et doubla le pas pour gagner un bosquet peu éloigné, espérant que lorsqu'ils seraient cachés par les arbres, le taureau ne penserait plus à eux. Mais c'était le plus mauvais parti qu'il pût prendre ; car l'animal, encouragé par leur fuite, se mit aussitôt à les poursuivre au grand galop. Un péril si imminent aurait pu glacer le courage d'un homme plus intrépide que sir William. Mais l'amour paternel, sentiment plus fort que la mort, le soutint. Il continua d'entraîner sa

1. Voyez la description de ces animaux dans une note de la ballade intitulée *le Château de Cadyow*.

fille vers le bosquet ; mais enfin l'excès de la terreur priva Lucie de toutes ses forces, et elle tomba sans mouvement aux pieds de son père. Ne pouvant plus aider sa fille à fuir, il fit face au danger, et se plaça hardiment entre elle et l'animal furieux, qui n'était plus alors qu'à quelques pas d'eux. Le garde des sceaux n'avait point d'armes. Son âge et la gravité de ses fonctions le dispensaient même du couteau de chasse qu'on portait alors généralement.

Sa vie et peut-être aussi celle de sa fille paraissaient donc à l'instant d'être sacrifiées à la fureur du taureau, quand un coup de feu, parti du bosquet dans lequel sir William voulait se réfugier, arrêta l'animal dans sa course. Il avait été frappé si juste entre l'épine et le crâne, que cette blessure, qui, dans toute autre partie du corps, n'aurait peut-être fait qu'irriter sa rage, lui donna la mort au même instant. Il fit encore un bond en avant, plutôt par suite de la rapidité de sa course que par l'effet de sa volonté, et tomba mort à trois pas du lord garde des sceaux, en poussant un affreux gémissement et dans les convulsions de l'agonie.

Lucie était étendue par terre, privée de sentiment, et ignorant encore le secours miraculeux qui venait de la sauver. Son père était plongé dans un étonnement stupide : tant la certitude qu'il se trouvait en sûreté avait succédé rapidement à la crainte d'une mort affreuse et inévitable ! Il regardait l'animal, terrible même dans la mort, avec une espèce de surprise muette et confuse, qui ne lui permettait pas de bien comprendre ce qui venait de se passer, et il aurait pu croire que le taureau avait été arrêté dans sa carrière par un coup de foudre, s'il n'eût remarqué au bord du bosquet, à travers les branches, un homme armé d'un fusil.

Cette vue le rappela au sentiment de sa situation, et un coup d'œil sur sa fille le fit songer à la nécessité de lui procurer de prompts secours. Il appela l'homme qu'il voyait, et qu'il prit pour un de ses gardes, et lui dit de veiller sur miss Ashton, tandis qu'il irait lui-même chercher du secours. Le chasseur s'approcha. Sir William vit que c'était un étranger ; mais il était trop agité, trop inquiet, pour faire aucune remarque à ce sujet. L'inconnu était plus jeune et plus vigoureux que lui, il le pria de porter sa fille près d'une fontaine voisine qu'il lui indiqua ; et, après ce peu de mots prononcés à la hâte, il courut vers la chaumière d'Alix, dans l'espoir d'y trouver quelques secours.

L'étranger dont l'intervention avait eu lieu si à propos, ne semblait pas disposé à laisser sa bonne œuvre imparfaite. Il releva Lucie, la

prit entre ses bras, et, la portant à travers le bois par des sentiers qu'il semblait connaître parfaitement, ne s'arrêta que lorsqu'il l'eut déposée en sûreté au bord d'une fontaine limpide, qu'on nommait la fontaine de la Sirène. Elle avait été autrefois couverte d'un beau bâtiment décoré de tous les ornements de l'architecture gothique, mais qui ne présentait plus que des ruines. Le toit s'en était écroulé, la façade était tombée, et la source se faisait jour à travers les pierres et les décombres amoncelés tout autour.

La tradition qui ne manque jamais, du moins en Écosse, d'embellir d'une légende un lieu déjà intéressant par lui-même, assignait une cause à la vénération particulière qu'on avait pour cette fontaine. Un des lords de Ravenswood, étant à la chasse, avait autrefois rencontré sur ses bords une jeune et charmante nymphe. Telle qu'Égérie, elle s'empara du cœur de ce second Numa. Elle se montra plusieurs fois toujours au même endroit, toujours après le coucher du soleil. Les agréments de son esprit achevèrent une conquête que les attraits de sa figure avaient commencée, et le mystère prêta de nouveaux charmes à cette intrigue. Comme elle paraissait et disparaissait toujours près de la fontaine, son amant jugea qu'il existait entre elle et les eaux quelque relation inexplicable. Elle avait aussi mis quelques conditions à leurs entrevues secrètes. Ils ne se voyaient qu'une fois par semaine, le vendredi, et le lord de Ravenswood devait se retirer aussitôt que la cloche d'un monastère situé à quelque distance dans le bois, et dont les ruines n'existent même plus aujourd'hui, annonçait l'heure de vêpres.

Le baron de Ravenswood avait pour confesseur le père Zacharie, prieur de ce monastère; il lui fit part de cette singulière intrigue; et le prieur en tira la conséquence que le lord était enveloppé dans les filets de Satan, et qu'il courait les plus grands dangers pour la sûreté de son corps et le salut de son âme. Il représenta ces périls au baron avec toute la force de la rhétorique monacale, et lui peignit sous les couleurs les plus effrayantes la sirène attrayante par laquelle il s'était laissé séduire, et qu'il lui représenta comme un habitant du royaume des ténèbres. L'amant l'écouta avec une incrédulité opiniâtre, et ce ne fut que par lassitude et pour se débarrasser des instances du prieur, qu'il consentit à soumettre à une certaine épreuve le caractère et la nature de sa belle maîtresse. A cet effet il fut convenu que, le vendredi suivant, la cloche de vêpres sonnerait une heure plus tard. Le père Zacharie prétendit que le démon, trompé par cette supercherie, oublierait l'heure à laquelle il était obligé de disparaître, se montre-

rait aux yeux du lord sous sa forme véritable, en enfant des enfers, et s'évanouirait en laissant après lui une odeur de soufre et une flamme bleuâtre. Il cita, à l'appui de son opinion, le *Malleus maleficarum*, *Sprengerus*, *Remigius*, et autres savants démonologues. Raymond de Ravenswood consentit à faire cette expérience, comme nous l'avons déjà dit, non sans quelque inquiétude sur son résultat, quoique convaincu qu'il ne serait pas tel que le prier l'annonçait.

Le vendredi suivant, les deux amants se trouvèrent à leur rendez-vous, qui fut prolongé par le retard de la cloche. Cependant nul changement ne s'opéra dans la forme extérieure de la nymphe. Mais aussitôt que les ombres du soir l'avertirent que l'heure ordinaire de vêpres était passée, elle s'arracha des bras de son amant, lui dit adieu pour toujours, poussa un cri de désespoir, se précipita dans la fontaine et disparut à ses yeux.

Des gouttes de sang qui parurent en ce moment sur la surface de l'eau firent penser au malheureux baron que sa curiosité indiscrete avait causé la mort de l'objet de son amour, quelle que pût être cette nymphe mystérieuse. Deux heures après on avait déjà fouillé, par ses ordres, la fontaine avec le plus grand soin, mais on n'y trouva aucune trace de celle qu'il avait vue s'y précipiter.

Le remords que lui inspira cet événement et le souvenir des charmes de celle qu'il avait tant aimée firent le tourment du reste de sa vie, qu'il perdit quelques mois après la bataille de Flodden. Mais auparavant, voulant empêcher les eaux de cette fontaine d'être profanées ou souillées, il l'avait fait entourer de l'édifice dont on voyait encore alors les débris sur ses bords. Ce fut à cette époque, dit-on, que commença la décadence de la maison de Ravenswood.

Telle était la légende généralement reçue. Cependant quelques personnes, qui voulaient paraître plus sages que les autres, prétendaient que ce n'était qu'une allusion indirecte au sort d'une jeune et belle villageoise que Raymond avait tuée dans un accès de fureur jalouse, et dont le sang s'était mêlé aux eaux de la fontaine. D'autres prétendaient expliquer l'origine de ce conte en remontant à la mythologie ancienne. Mais on croyait généralement que cet endroit était fatal aux Ravenswood, et qu'il était d'un aussi mauvais augure pour un descendant de cette maison de boire de ses eaux, ou même d'en approcher, que pour un Grahame de porter du vert¹, pour un Bruce de tuer

1. James Grahame de Claverhouse était vêtu de vert le jour de la bataille de Kille-krankle, où il fut vainqueur, mais où il fut tué. Nous avons dit ailleurs que sa mort fut attribuée à la colère des fées, qui ne pardonnent pas à ceux qui portent des vêtements de couleur verte dans leurs domaines.

une araignée, et pour un Saint-Clair de traverser l'Ord un lundi.

Ce fut en cet endroit funeste que Lucie revint enfin à elle après un évanouissement prolongé. Aussi belle et aussi pâle que la naïade de la légende avait dû l'être à l'instant où elle s'était séparée pour toujours de Raymond, elle était appuyée contre un fragment de mur en ruines, tandis que l'inconnu cherchait à lui rendre la vie en lui baignant le visage des eaux de la fontaine.

En reprenant l'usage de ses sens, elle se rappela le danger qui avait causé son évanouissement, et ses yeux cherchaient son père; ne le voyant point : — Où est-il? Où est mon père? s'écria-t-elle. Ce furent les seuls mots qu'elle eut la force de prononcer.

— Sir William est en sûreté, lui dit l'inconnu, en toute sûreté. Ne craignez rien : vous le reverrez dans quelques instants.

— En êtes-vous bien sûr? dit Lucie : le taureau n'était qu'à dix pas de nous. Ne me retenez pas, il faut que je cherche mon père.

Elle se leva en prononçant ces mots; mais ses forces étaient tellement épuisées, que, bien loin de pouvoir exécuter son projet, elle serait retombée sur les pierres, et se serait probablement blessée, si l'étranger ne l'eût soutenue dans ses bras. Il semblait cependant ne lui donner des secours qu'avec une sorte de répugnance, sentiment bien extraordinaire dans un jeune homme assez heureux pour pouvoir rendre quelque service à la beauté. On aurait dit qu'il ne faisait qu'obéir malgré lui à la voix de l'humanité, et qu'une jeune fille délicate et légère était un fardeau trop au-dessus de sa jeunesse et de ses forces. Sans éprouver même la tentation de la retenir dans ses bras un instant de plus qu'il n'était nécessaire, il la remit sur la pierre qu'elle venait de quitter, et reculant de quelques pas, il lui dit :

— Tranquillisez-vous, Madame, il n'est arrivé aucun accident à sir William Ashton, et il sera ici dans un instant. Le destin l'a sauvé... sauvé d'une manière bien singulière. Mais vous êtes faible, Madame, et vous ne devez songer à quitter ce lieu que lorsque vous aurez une assistance plus convenable que la mienne.

Lucie, qui commençait à retrouver sa présence d'esprit, regarda l'étranger avec plus d'attention. Son extérieur n'offrait rien qui dût le faire hésiter à offrir le secours de son bras à une jeune dame qui en avait besoin, parce qu'il ne présentait rien qui pût la porter à le refuser; et Lucie ne put cependant s'empêcher de remarquer en lui un air froid et contraint. Un habit de chasse vert annonçait qu'il était d'un rang distingué, quoiqu'il fût caché en partie sous un grand manteau brun foncé. Un chapeau rabattu, surmonté d'une plume noire, dont

le bout retombait sur ses sourcils, couvrait en partie ses traits, mais laissait voir qu'ils étaient agréables et réguliers, quoique un nuage sombre parût obscurcir sa physionomie. Quelque secret chagrin, quelque passion violente et contrariée avait sans doute comprimé la vivacité naturelle d'un jeune homme dont l'air paraissait franc et ingénu ; enfin il était presque impossible de le regarder sans éprouver un sentiment de compassion et de respect, mêlé de curiosité.

Cette impression que nous n'avons décrite que longuement, Lucie l'éprouva en un instant. Elle n'eut pas plus tôt rencontré les yeux vifs et noirs de l'inconnu, qu'elle baissa les siens vers la terre avec une sorte d'embarras timide. Elle se trouvait pourtant dans la nécessité de parler, ou du moins elle le crut. Elle lui parla du danger qu'elle avait couru, et lui dit d'une voix tremblante qu'elle était convaincue qu'il avait été, après Dieu, le sauveur de sa vie et de celle de son père.

Ces expressions de reconnaissance ne parurent pas plaire à l'étranger. Il fronça le sourcil, malgré ses efforts pour dissimuler ce qui se passait en lui, et saluant Lucie : — Il faut que je vous quitte, Madame, lui dit-il d'un ton qui tenait le milieu entre le regret et la brusquerie. Sir William ne peut tarder à arriver ; je vous laisse sous la protection de celui dont vous avez été peut-être aujourd'hui l'ange gardien.

Lucie fut surprise d'un tel langage, qui lui parut inintelligible. Elle commença à craindre que le reste d'agitation qu'elle éprouvait encore ne lui eût pas permis d'exprimer convenablement sa reconnaissance, et ne voulant pas que l'inconnu pût conserver de doute à cet égard : — J'ai peut-être été malheureuse, lui dit-elle, en tâchant de vous témoigner ma gratitude. Le trouble où je suis encore doit m'excuser, car à peine me souviens-je de ce que je vous ai dit. Mais je vous prie d'attendre l'arrivée de mon père, du lord garde des sceaux. Permettez-lui de vous faire ses remerciements, et de vous demander le nom de notre sauveur.

— Mon nom est inutile à connaître, répondit l'étranger : voire père..., je veux dire sir William Asthon, ne l'apprendra que trop tôt pour le plaisir qu'il en éprouvera.

— Vous vous trompez ! s'écria vivement Lucie ; vous ne connaissez pas mon père, il sera plein de reconnaissance et pour lui et pour moi ; mais peut-être m'abusez-vous en me disant qu'il est en sûreté, peut-être a-t-il été la victime du taureau.

Dès que cette idée se fut présentée à son esprit, elle se leva, et elle se disposait à regagner l'avenue où l'accident était arrivé ; mais ses genoux fléchissaient sous elle et à peine avait-elle la force de se sou-

tenir. L'inconnu sembla hésiter un instant entre le désir de la secourir et celui de la quitter, mais l'humanité l'emporta dans son cœur, et il se rapprocha d'elle dans l'espoir de la déterminer à attendre l'arrivée de son père dans l'endroit où elle se trouvait.

— Sur la parole d'un homme d'honneur, Madame, lui dit-il, je vous ai dit la vérité; sir William est en sûreté. Ne vous exposez pas à quelque nouveau danger en retournant dans un endroit près duquel sont peut-être encore ces animaux sauvages; ou si vous persistez dans ce dessein, ne refusez pas du moins le secours de mon bras, quoique je ne sois pas la personne qui devrait vous l'offrir.

Lucie accepta, sans faire attention à ces dernières paroles. — Eh bien, lui dit-elle, si vous êtes un homme d'honneur, aidez-moi à retrouver mon père : vous ne me quitterez pas, il faut que vous veniez avec moi; que sais-je s'il n'est pas mourant, tandis que je suis ici à vous écouter?

En parlant ainsi elle avait pris le bras qu'il lui offrait à peine, ne pensant qu'au besoin qu'elle avait d'un soutien pour chercher son père : il s'y mêlait peut-être aussi un vague désir de revoir l'étranger jusqu'à l'arrivée de sir William. Elle s'avancait aussi vite qu'elle pouvait marcher, et l'inconnu semblait ne la suivre qu'à regret, lorsqu'elle aperçut son père accompagné de Babie qui apportait un cordial, et de deux bûcherons qu'il avait trouvés près de la chaumière d'Alix.

La joie de sir William, en voyant que sa fille avait repris ses sens, l'emporta sur la surprise qu'il aurait éprouvée, en toute autre occasion, en la voyant s'appuyer sur le bras d'un étranger aussi familièrement que si c'eût été sur celui de son père.

— Lucie, ma chère Lucie, comment vous trouvez-vous? Tels furent les premiers mots qu'il put lui adresser en l'embrassant tendrement.

— Bien, bien, mon père, grâce à Dieu, et d'autant mieux que j'ai le bonheur de vous revoir. Mais que doit penser monsieur de la liberté que j'ai prise de le forcer en quelque sorte à m'accompagner? A ces mots elle quitta en rougissant le bras de l'étranger, et alla s'appuyer sur celui de son père.

— J'espère qu'il ne regrettera pas le service qu'il nous a rendu, quand je l'aurai assuré de toute la reconnaissance qu'éprouve le lord garde des sceaux d'Écosse pour un homme dont le courage, la présence d'esprit et l'adresse peu commune ont sauvé sa vie et celle de sa fille; je me flatte qu'il me permettra de lui demander...

— Ne me demandez rien, Milord, répondit l'étranger d'un ton ferme. Je suis le Maître de Ravenswood! — Le lord garde des sceaux,

surpris et même troublé, gardait le silence. Pendant ce temps, Edgar, s'enveloppant de son manteau, salua Lucie d'un air de fierté, en murmurant quelques mots de politesse qu'il semblait prononcer à regret et qu'elle n'entendit que fort indistinctement. Se détournant aussitôt, il rentra dans le bosquet qu'il venait de quitter, et s'éloigna à grands pas.

— Le Maître de Ravenswood ! s'écria sir William après son premier mouvement de surprise ; courez après lui, arrêtez-le, dites-lui que je désire lui parler un instant.

Les deux forestiers se mirent à la poursuite d'Edgar, qui ne pouvait encore être bien loin ; ils revinrent au bout de quelques minutes, et l'un d'eux dit d'un air embarrassé qu'il avait refusé de revenir avec eux.

— Mais que vous a-t-il dit ? demanda le lord garde des sceaux.

— Il a dit qu'il ne reviendrait pas, répondit le forestier avec la prudence d'un Écossais qui n'aime pas à être le porteur d'un message désagréable.

— Il vous a dit autre chose, reprit sir William : je veux savoir ce qu'il vous a dit.

— Eh bien, Milord, dit le bûcheron en baissant les yeux, il a dit... il a dit ce que vous ne vous soucieriez pas plus d'entendre que je ne me soucie de le répéter, et sans doute qu'il n'avait pas de mauvaise intention.

— N'importe, reprit le lord garde des sceaux ; je veux que vous me rapportiez ses propres paroles.

— Eh bien donc, il m'a dit : Dites à sir William Asthon qu'il ne doit pas désirer l'instant où il me reverra.

— Fort bien ! c'est à cause d'une gageure que nous avons faite relativement à nos faucons. C'est une bagatelle, une pure bagatelle.

Il reprit alors le chemin du château avec sa fille, qui y arriva sans éprouver trop de fatigue. Mais l'effet que les différents souvenirs liés à une scène si terrible firent sur un esprit susceptible à un extrême degré, dura plus longtemps que la douloureuse sensation que ses nerfs avaient éprouvée. Ses réflexions pendant le jour et ses rêves pendant la nuit lui représentaient sans cesse le taureau furieux s'élançant sur son père et sur elle : elle entendait ses mugissements effroyables, et elle voyait alors Edgar Ravenswood s'avancer comme un ange protecteur, et les sauver d'une mort inévitable. Dans tous les temps peut-être, il est dangereux pour une jeune personne de permettre à son imagination de s'occuper trop souvent, et avec plaisir et complaisance, du même individu ; mais dans la situation où se trouvait Lucie, ce danger était

presque inévitable ; jamais elle n'avait vu un jeune homme dont les traits fussent aussi distingués et aussi frappants que ceux d'Edgar Ravenswood, mais en eût-elle vu cent qui lui eussent été égaux ou supérieurs à cet égard, aucun n'aurait pu, comme lui, intéresser son cœur par la réunion de tant de circonstances : le danger qu'elle avait couru, les secours qu'elle avait reçus, la gratitude, la surprise, la curiosité. Nous disons la curiosité, parce qu'il est probable que les manières peu prévenantes et visiblement contraintes de Ravenswood, et qui formaient une opposition si marquée avec l'expression naturelle de ses traits et la grâce de son maintien, en excitant l'étonnement de Lucie par ce contraste, contribuèrent à fixer encore davantage le souvenir de ce jeune homme dans son cœur. Elle n'avait entendu parler que très-légèrement des querelles qui avaient existé entre son père et celui d'Edgar ; et, quand même elle eût été mieux instruite, elle aurait eu peine à concevoir les passions violentes et haineuses auxquelles elles avaient donné naissance. Mais elle savait qu'il était d'une noble extraction, pauvre quoique descendu d'une famille autrefois opulente, et elle pouvait apprécier le sentiment qui lui faisait éviter l'expression de la reconnaissance du propriétaire actuel des domaines et du château de ses ancêtres. — Cependant, pensait-elle, aurait-il refusé de même nos remerciements, nous aurait-il quittés d'une manière aussi brusque, si mon père lui eût parlé avec plus de douceur, avec moins de fierté, s'il avait adouci les témoignages de sa gratitude par ce ton gracieux que les femmes savent si bien prendre quand elles veulent calmer les passions fougueuses des hommes ? C'était une question dangereuse à adresser à son cœur, dangereuse en elle-même et par ses conséquences.

Lucie Ashton, en un mot, se trouvait perdue dans ce labyrinthe d'idées qui offre tant de dangers pour l'imagination d'une jeune personne sensible. Le temps et l'absence pouvaient, il est vrai, détruire l'impression que cet événement avait faite sur son cœur, puisqu'ils ont produit tant d'effets sur beaucoup d'autres. Mais la solitude dans laquelle elle vivait habituellement, jointe au manque de distractions, contribuait à replacer toujours les mêmes idées, les mêmes visions devant ses yeux. Cette solitude était principalement occasionnée par l'absence de lady Ashton, alors à Édimbourg, occupée d'une intrigue d'état. Le lord garde des seaux d'ailleurs était naturellement réservé et peu sociable. Il ne recevait du monde que par ostentation et dans des vues politiques : jamais miss Ashton n'avait vu chez lui personne qui pût balancer à ses yeux le modèle de grandeur chevaleresque qu'elle croyait avoir trouvé dans le Maître de Ravenswood.

Tandis que Lucie se livrait à ces rêves, elle fit de fréquentes visites à la vieille Alix, espérant qu'il ne lui serait pas difficile de la faire parler d'un sujet qu'elle avait laissé imprudemment s'emparer de toutes ses pensées ; mais elle fut trompée dans son attente. Alix lui parlait volontiers, et avec une sorte d'enthousiasme, de la famille de Ravenswood ; mais elle semblait écartier avec soin toute mention du représentant actuel de cette illustre maison, et le peu qu'elle en disait n'était pas ce que Lucie aurait eu du plaisir à entendre ; car elle le peignait comme d'un caractère sombre et fier, incapable de pardonner une injure, et n'y songeant que pour s'en venger ; et Lucie rapprocha ce qu'elle entendait dire sur ces dangereuses qualités, de l'avis qu'Alix avait donné à son père de prendre garde à Ravenswood.

Mais ce Ravenswood, sur lequel on avait conçu des soupçons si injustes, ne les avait-il pas victorieusement réfutés en sauvant en même temps la vie de son père et la sienne ? S'il nourrissait de noirs projets de vengeance, comme les discours d'Alix le donnaient à penser, il n'avait pas besoin de commettre un crime pour satisfaire complètement cette affreuse passion, il n'avait qu'à rester spectateur inactif, il aurait vu l'objet de sa haine périr d'une mort cruelle, s'il ne l'avait généreusement secouru. Elle conclut donc que quelques préjugés, quelques préventions, les soupçons auxquels la vieillesse et l'infortune ne se livrent que trop facilement, portaient Alix à juger défavorablement le jeune Edgar, et à le peindre sous des traits qui ne pouvaient se concilier avec la noblesse et la générosité de sa conduite. Lucie plaçait toutes ses espérances dans cette conviction, et travaillait à un tissu d'illusions aussi brillant et aussi fragile que ce duvet des plantes qui voltige tous les ans, brillant des perles de la rosée, aux premiers rayons de l'aurore.

Son père, de son côté, faisait des réflexions aussi fréquentes, quoique plus raisonnables que celles de Lucie, sur l'événement singulier qui venait de se passer. Son premier soin, en arrivant chez lui, avait été d'appeler un médecin pour s'assurer que sa fille n'avait rien à craindre des suites d'une scène si dangereuse et si alarmante. Satisfait sur ce point, il s'enferma dans sa bibliothèque ; et, examinant les notes qu'il avait prises de l'officier de justice chargé d'interrompre les funérailles du lord de Ravenswood, il fit à ce sujet un travail tout différent de celui qu'il avait commencé. Possédant toute la dextérité ordinaire au barreau, il lui en coûtait peu pour donner au même fait des couleurs opposées : aussi, dans le compte qu'il avait à rendre au conseil privé du tumulte qui avait eu lieu en cette occasion, s'appliqua-t-il à

en adoucir les traits avec autant de soin qu'il en avait pris d'abord pour les exagérer. Il représenta ensuite à ses collègues la nécessité d'adopter des mesures conciliatrices avec des jeunes gens dont le sang était bouillant, et qui n'avaient pas encore pu recevoir les leçons de l'expérience. Il n'hésita même pas à rejeter une partie du blâme sur l'officier ministériel, qui avait montré en cette occasion, dit-il, plus de zèle que de prudence.

Tel était le contenu de ses dépêches officielles ; mais les lettres particulières qu'il écrivit à ceux de ses amis sur lesquels il pouvait compter, et qui devaient influencer sur la décision de cette affaire, étaient d'une nature encore plus favorable : il leur représenta que des mesures de douceur seraient, en cette circonstance, politiques et populaires, au lieu que le respect qu'on avait en Écosse pour tout ce qui tient aux cérémonies funèbres exciterait un mécontentement général si l'on voyait le Maître de Ravenswood traité avec sévérité pour avoir empêché que les obsèques de son père ne fussent troublées. Enfin, prenant le ton d'un homme plein de noblesse et de générosité, il demandait que, par égard pour lui-même, on ne donnât aucune suite à cette affaire. Il fit une allusion délicate à sa propre situation vis-à-vis du jeune Ravenswood, avec le père duquel il avait plaidé si longtemps, quoique pour la défense de ses droits légitimes. Il ajouta qu'il serait désespéré que quelque méchant pût profiter de cette circonstance pour le peindre comme ayant voulu, à l'aide de cette indiscretion, achever d'écraser une famille ennemie de la sienne ; qu'il lui serait infiniment désagréable de voir encore ajouter aux malheurs d'une noble maison, et d'en être la cause indirecte ; il fit sentir qu'il ne serait pas fâché, au contraire, de pouvoir se faire un mérite de l'indulgence avec laquelle le jeune Ravenswood serait traité par suite du rapport favorable qu'il avait fait, et de son intercession en sa faveur ; enfin, qu'il aurait à ses nobles amis une obligation personnelle et toute particulière, s'ils consentaient à couvrir toute cette affaire des voiles de l'oubli.

Il est à remarquer que, contre son usage ordinaire et uniforme, en écrivant à lady Ashton, il ne lui dit pas un mot de ces événements. Il lui parla de l'alarme qu'un taureau sauvage avait causée à sa fille, mais il garda le silence sur le secours inattendu qu'il avait obtenu du jeune Ravenswood, et sur le tumulte qui avait eu lieu lors des obsèques de son père.

Les amis et collègues de sir William furent également surpris en recevant des lettres conçues en un style auquel ils s'attendaient si peu. Ils les comparèrent ensemble, et en voyant qu'elles tendaient toutes

au même but, l'un se mit à sourire, l'autre releva les sourcils, un troisième ouvrit les yeux et la bouche, un quatrième demanda s'il était bien sûr que le lord garde des sceaux n'eût pas écrit quelques lettres secrètes dans un sens différent. — Je gagerais tout au monde, ajouta-t-il, qu'aucune de celles-ci ne contient le véritable nœud de l'affaire.

Mais personne n'avait reçu de lettres d'une nature différente, quoique cette question parût faire soupçonner à quelques-uns la possibilité de leur existence.

— Eh bien ! dit un homme d'état à cheveux gris, qui, à force de courbettes et en changeant de parti aussi souvent que les circonstances l'avaient exigé, avait toujours maintenu son poste au gouvernail malgré les directions contraires que le vaisseau de l'état avait suivies depuis trente ans, j'aurais cru que sir William aurait vérifié le vieux proverbe écossais, qui dit que la peau de l'agneau se vend au marché, tout comme celle du vieux mouton.

— Il faut faire ce qu'il désire, dit un autre ; mais j'étais loin de m'attendre à une pareille demande de sa part.

— Le lord garde des sceaux s'en repentira avant un an et un jour, dit un troisième : le Maître de Ravenswood est garçon à lui filer une bonne quenouille.

— Et quel parti pourriez-vous prendre à l'égard de ce pauvre jeune homme, Milords ? demanda le marquis d'Athol : le lord garde des sceaux possède tous les biens de sa famille. Il ne lui reste pas un schelling pour payer l'amende que vous prononcerez contre lui.

Là-dessus le vieux lord Turntippet reprit :

Mais s'il n'a pas de quoi payer l'amende,
Il a son cou pour qu'on le pendre.

C'est ainsi qu'on procédait avant la révolution. — *Luitur cum persona, qui luere non potest cum crumena*¹. C'est de bon latin, Milords, d'excellent latin de jurisprudence. Qu'en dites-vous ?

— Je ne vois pas, Milords, reprit le marquis, quel motif personne peut avoir pour pousser cette affaire plus loin. Laissons le lord garde des sceaux agir comme il le juge convenable.

— Soit ! soit ! — Convenu. — Décidé que le garde des sceaux prononcera sur cette affaire, — en lui adjoignant un de nous pour la forme, — lord Hirplehooly, par exemple, qui ne peut quitter son lit. Allons greffier, mentionnez cette décision sur vos registres. — Main-

¹. On paie de sa personne quand on ne peut payer avec sa bourse.

tenant, Milords, nous avons à prendre un parti sur l'amende du laird de Bucklaw, de ce jeune mange-tout. Je suppose qu'elle sera versée entre les mains du lord trésorier.

— Quoi! quoi! s'écria lord Turntippet: je comptais bien que ce morceau tomberait dans ma bouche, et je l'ouvrais déjà pour le recevoir.

— Vous allez un peu vite en besogne, Milord, dit le marquis: vous me rappelez que je vous ai entendu citer en une autre occasion le chien du meunier qui allonge la langue avant que le sac qui contient son diner soit délié. L'amende n'est pas encore prononcée.

— Mais il n'en coûtera qu'un trait de plume, dit lord Turntippet, et sûrement il n'y a pas ici un noble lord qui puisse penser qu'après avoir montré toute la complaisance possible, après avoir prêté tous les serments qu'on a voulu, après avoir renoncé à tous les partis qui ont eu le dessous, après avoir servi l'état, en un mot, à tort et à travers, pendant plus de trente ans, je ne puisse avoir de temps en temps quelque chose pour me rafraîchir la bouche et m'aider à avaler ma salive.

— Cela serait bien déraisonnable sans doute, Milord, répliqua le marquis, si nous nous étions jamais aperçus que quelque chose vous tint au gosier, ou si nous pouvions espérer de calmer votre soif.

Mais il est temps de tirer le rideau sur les scènes que présentait alors le conseil privé d'Écosse¹.

CHAPITRE VI.

Tous ces guerriers sont-ils donc rassemblés
Pour écouter un conte ridicule?
Pour quelques pleurs se feront-ils scrupule
De s'entourer d'ennemis immolés.

HENRY MACKENZIE



ANS la soirée du jour où le lord garde des sceaux et sa fille furent sauvés d'un péril si imminent, deux étrangers étaient assis dans la chambre la plus retirée d'une petite auberge, ou, pour mieux dire, d'un obscur cabaret qui avait pour enseigne la Tanière du Renard, à trois ou quatre milles du château de Ravenswood, et à pareille distance de la tour

1. Après la conversation un peu vulgaire de ces lords, conversation naturelle et vraie, il est permis de faire observer au lecteur français que les juges de la haute cour d'Écosse sont tirés du corps de ces avocats qui, comme le Pleydell de *Guy Mannering*, conservaient des habitudes plus que bourgeoises hors de leurs fonctions. Ce sont ces lords par courtoisie qu'on appelle familièrement *paper-lord*, lords de papier (lords par la pancarte qui les crée juges)

ruinée de Wolferag, c'est-à-dire à peu près à mi-chemin entre ces deux demeures seigneuriales.

Un de ces étrangers paraissait âgé d'environ quarante ans. Il était grand, sec, maigre, efflanqué, avait des yeux noirs et perçants, un air rusé et une physionomie sinistre. L'autre pouvait avoir quinze ans de moins : il était petit, mais bien fait, vigoureux, et un peu porté à l'embonpoint. Un air de gaieté, de franchise et de résolution, quoique mêlé d'un certain degré d'insouciance, donnait du feu et de l'expression à des yeux gris couverts de gros sourcils d'un blond tirant sur le roux, comme ses cheveux. Un pot de vin était placé sur la table, car à cette époque, au lieu de le servir en bouteille, on le tirait au tonneau dans des mesures d'étain, et chacun de ces étrangers avait son *quaigh*¹ devant lui. Il ne paraissait pas régner entre eux une grande cordialité. Les bras croisés, ils se regardaient l'un l'autre en silence avec un air impatient; et chacun, enfoncé dans ses réflexions, ne songeait pas à les communiquer à son voisin.

Le plus jeune rompit enfin le silence en s'écriant : — Qui diable peut donc le retenir si longtemps? A-t-il échoué dans son entreprise? Pourquoi aussi m'avez-vous empêché de l'accompagner?

— Chacun doit se charger de venger soi-même ses injures, répondit son compagnon. C'est assez de hasarder notre vie pour lui en l'attendant ici.

— Au bout du compte vous n'êtes qu'un poltron, Craigengelt, reprit le plus jeune : et bien des gens n'ont pas attendu jusqu'à présent pour penser cela de vous.

— C'est au moins ce que personne n'a encore osé me dire, répartit Craigengelt en portant la main sur son épée; et si je ne savais pas qu'il ne faut pas faire plus d'attention aux propos d'un étourdi qu'à ceux d'un insensé, je... Il attendit la réponse de son compagnon.

— Et que feriez-vous? reprit le premier avec beaucoup de sang-froid; et pourquoi n'en faites-vous pas?

— Pourquoi? répondit Craigengelt en tirant son épée à demi hors du fourreau et en l'y faisant rentrer aussitôt : parce que cette lame est destinée à quelque chose de mieux qu'à trancher la vie d'une vingtaine de cerveaux brûlés comme vous.

— Vous pouvez avoir raison, dit son compagnon, car il faut être un fou et un écervelé comme je le suis pour se fier à vos belles promesses

1. Le *quaigh* était une coupe formée de petites douves de bois reliées ensemble comme celles d'un tonneau : on s'en servait pour boire le vin et les liqueurs. Il y en avait de différentes grandeurs. Le bois en était quelquefois précieux, et garni de différents ornements d'argent.

de me procurer une commission dans la brigade irlandaise. Mais que pouvais-je faire ? je n'ai plus rien, pas même de quoi payer la dernière amende à laquelle ce vieux coquin de Turntippet a mis dans sa tête de me faire condamner, sans doute pour en faire son profit, et qui est probablement déjà prononcée. La brigade irlandaise ! qu'ai-je de commun avec elle ? Je suis un franc Écossais, comme l'était mon père avant moi ; et ma grand'tante, lady Girnington, ne peut pas vivre éternellement.

— Tout cela est bel et bon, Bucklaw ; mais elle peut durer encore longtemps. Quant à votre père, il avait des terres, il vivait sur ses domaines, payait ses dettes, et ne connaissait ni les juifs ni les usuriers.

— Et à qui en est la faute, si je les ai connus ? au diable, à vous et à ceux qui vous ressemblent. Voilà ce qui m'a fait voir le bout d'une jolie fortune. Et maintenant je suppose qu'il faudra m'intriguer pour trouver des moyens d'existence semblables aux vôtres. — Vivre une semaine sur une prétendue nouvelle reçue de la cour de Saint-Germain, une autre sur le rapport d'une insurrection des Highlands ; quêter mon déjeuner chez de vieilles femmes jacobites, en leur donnant des mèches de ma vieille perruque pour des boucles de cheveux du Chevalier ; servir de second à mon ami pour un duel, jusqu'à ce qu'il arrive sur le champ d'honneur, et là l'empêcher de se battre sous prétexte qu'un agent politique ne doit pas hasarder sa vie dans une querelle qui lui est étrangère ; voilà pourtant ce qu'il faudra que je fasse pour gagner du pain, et pour le plaisir de m'entendre nommer capitaine.

— Voilà sans doute un beau discours, dit Craigengelt, et vous devez être bien content d'avoir fait tant d'esprit à mes dépens. Mais vaut-il mieux mourir de faim ou se faire pendre, que de vivre comme je suis obligé de le faire, parce que notre roi n'a pas en ce moment le moyen de soutenir convenablement ses envoyés ?

— Mourir de faim serait plus honorable, et la potence pourrait être la fin de tout ceci. Mais, pour en revenir à ce pauvre diable de Ravenswood, qu'en voulez-vous faire ? Il n'a pas plus d'argent que moi ; le peu de terres qui lui reste est engagé et hypothéqué ; le revenu ne suffit pas pour payer les intérêts ; que diable espérez-vous donc en vous mêlant de ses affaires ?

— Ne vous inquiétez pas, Bucklaw ; je sais ce que je fais. D'abord son nom sonne bien, et les services de son père, en 1689, feront valoir cette acquisition aux yeux des cours de Saint-Germain et de Versailles. Ensuite vous voudrez bien aussi faire attention que le Maître

de Ravenswood est un gaillard d'une autre trempe que la vôtre. Il a des moyens, de l'adresse, du courage, des talents; il se présentera comme un jeune homme dont la tête et les bras peuvent également être utiles, qui se connaît à autre chose qu'à la course d'un cheval ou au vol d'un gerfaut. J'ai presque perdu mon crédit en ne faisant passer en France que des officiers qui ne savent que lancer un cerf ou rappeler un faucon. Il n'en sera pas de même avec Ravenswood : il a de l'instruction, du bon sens, de la pénétration.

— Et malgré tout cela, il est tombé dans vos filets ! Pas de colère, Craigengelt ; laissez en repos la poignée de votre sabre, vous savez bien que vous ne vous battrez point. Dites-moi plutôt comment vous avez pu gagner la confiance de Ravenswood.

— En flattant sa soif de vengeance. Je savais qu'il ne m'aimait pas ; mais j'ai guetté l'instant favorable ; et j'ai parlé quand il était aigri par ce qui s'était passé aux funérailles de son père. Il est allé en ce moment pour s'expliquer, comme il le dit et comme il le pense peut-être, avec sir William Ashton. Mais je sais comment l'explication se terminera. Le lord garde des sceaux traitera le jeune homme avec hauteur, et celui-ci le tuera, car il avait dans l'œil cette étincelle qui ne vous trompe jamais quand vous voulez juger des intentions de quelqu'un. Au surplus, quand il ne le tuerait pas, il y aura une bonne querelle ; sa démarche sera regardée comme un guet-apens contre un conseiller privé ; il sera en rupture ouverte avec le gouvernement ; l'Écosse deviendra trop chaude pour lui, la France lui offrira un refuge, et nous partirons tous ensemble sur le brick français *l'Espoir*, qui nous attend à la hauteur d'Eyemouth.

— Je le veux bien, dit Bucklaw : l'Écosse n'a pas grand'chose à présent qui m'intéresse. Si la compagnie de Ravenswood doit nous procurer un accueil plus favorable en France, qu'il y vienne, de par tous les diables ! car je doute un peu de vos moyens personnels pour nous obtenir de l'avancement. J'espère qu'avant de nous rejoindre il aura logé une balle dans la tête du lord garde des sceaux. Il faudrait mettre tous les ans quelques grains de plomb dans la cervelle d'une couple de ces hommes d'état, pour apprendre aux autres à vivre.

— Rien de plus vrai, et cela me rappelle qu'il faut que j'aie vu si nos chevaux ont mangé, et s'ils sont prêts à partir ; car si le lord garde des sceaux est mort, il ne faudra pas que l'herbe ait le temps de croître sous leurs pieds.

Il s'avança jusqu'à la porte, et se retournant alors brusquement :
— Bucklaw, s'écria-t-il, quel que puisse être le résultat de l'affaire du

Maitre de Ravenswood, je compte que vous serez assez juste pour vous rappeler que je n'ai rien fait ni rien dit qui puisse me faire regarder comme *fauteur ou complice* d'aucun acte de violence auquel il aurait pu se porter.

— Vous en êtes capable, répondit Bucklaw, vous connaissez trop bien les risques auxquels vous exposeriez ces mots formidables, *fauteur ou complice!* — Et il se mit à réciter les vers suivants, comme s'il se fût parlé à lui-même :

S'il ne lui donna pas l'affreux conseil du crime,
Son doigt lui désigna le cœur de la victime.

— Plaît-il ? s'écria Craigengelt en se retournant une seconde fois d'un air inquiet : que dites-vous donc là ?

— Rien, je répète deux vers de tragédie.

— J'ai pensé bien des fois, Bucklaw, que vous étiez né pour être comédien. Vous traitez tout avec une légèreté, une insouciance.....

— Je pense aussi que j'aurais beaucoup mieux fait de prendre ce parti que de jouer un rôle avec vous dans la fatale conspiration. Mais partez, occupez-vous du vôtre ; et allez visiter nos chevaux, comme un palefrenier que vous êtes. Né pour être comédien ! ce propos mériterait un coup d'épée, mais ce Craigengelt est si lâche ! Et cependant cette profession ne m'aurait pas déplu. — Voyons donc... oui... J'aurais débuté dans Alexandre ¹ :

De la nuit des tombeaux vous me voyez sortir,
Pour vous offrir encor des lauriers à cueillir.
Que l'éclair, mes amis, soit moins prompt que vos armes ;
Que la gloire à vos yeux brille de tous ses charmes !
Il s'agit de sauver l'objet de mon amour.

Comme Bucklaw finissait sa tirade, qu'il déclama d'une voix de tonnerre, et avec les gestes les plus exagérés, Craigengelt rentra avec un air d'alarme.

— Nous sommes perdus, Bucklaw, s'écria-t-il ; le cheval de Ravenswood s'est tellement enchevêtré dans ses harnois à l'écurie, qu'il en est boiteux, complètement boiteux. Celui qu'il monte en ce moment sera fatigué de sa course, et jamais il ne pourra fuir assez vite s'il est poursuivi.

— Il est certain qu'il sera moins prompt que l'éclair, reprit Bucklaw

1. Tragédie de Nathaniel Lee et de Dryden.

sèchement. Mais, un instant ! vous pouvez lui prêter votre cheval.

— Au risque d'être arrêté moi-même ! Je vous remercie de la proposition.

— Mais si le lord garde des sceaux a été tué, ce que je ne pense point, par parenthèse, attendu que Ravenswood n'est pas homme à tirer sur un vieillard sans armes et sans défense ; mais enfin, en mettant les choses au pis, qu'avez-vous à craindre ? vous savez que vous n'êtes ni *fauteur* ni *complice*.

— Cela est vrai, répondit Craigengelt d'un air embarrassé ; mais vous oubliez ma commission de Saint-Germain.

— Commission que bien des gens croient de votre fabrique, noble capitaine. Au surplus, si vous ne voulez pas lui donner votre cheval, eh bien, il en aura le mien.

— Le vôtre !

— Oni, le mien. Il ne sera pas dit que j'aurai promis à un voisin de le soutenir dans une petite affaire d'honneur, sans l'aider à en sortir au moment du danger.

— Vous lui donneriez votre cheval ? Mais faites-vous attention à la perte ?

— La perte ? Il est bien vrai que mon cheval m'a coûté vingt jacobus, mais le sien en valait le double avant d'être boiteux, et je sais comment n'y prendre pour le guérir. Prenez un jeune chien, écorchez-le, videz-le, remplissez-lui le corps de colimaçons noirs et gris, faites-le rôtir ensuite en temps convenable, arrosez-le d'huile, de spica noir, de safran, de cannelle et de miel, frottez ensuite la jambe du cheval malade avec la graisse qui en tombera, et vous verrez...

— Et vous verrez qu'avant que le cheval soit guéri, avant que votre chien soit rôti et même écorché, vous serez dépisté, arrêté et pendu ; car ne doutez pas qu'on ne donne une chasse vigoureuse à Ravenswood. Je voudrais pour beaucoup que nous eussions pris pour rendez-vous un endroit plus voisin de la mer.

— En ce cas, je ferai peut-être aussi bien de prendre l'avance, et de m'en aller en me promenant ; car, bien certainement, je lui laisserai mon cheval. Mais, silence ! écoutez. Je crois qu'il arrive. N'entendez-vous pas le pas d'un cheval ?

— Oni, répondit Craigengelt : mais êtes-vous bien sûr qu'il n'y en ait qu'un ? Je crains qu'il ne soit poursuivi. Il me semble que j'entends plusieurs chevaux.

— Allons donc ! vous entendez le bruit des patins de la servante qui va tirer de l'eau au puits de la cour. — En vérité, Craigengelt, vous

devriez vous débarrasser de votre brevet de capitaine et de toutes vos missions secrètes; car vous prenez l'alarme aussi facilement qu'une oie sauvage. Mais voici le Maître de Ravenswood, et il paraît aussi sombre qu'une nuit de novembre.

Edgar entra en ce moment, enveloppé dans son manteau, les bras croisés, l'air sérieux et même abattu. Il jeta son manteau sur une chaise, s'assit sur une autre, sans prononcer une parole, et parut enfoncé dans une profonde rêverie.

— Eh bien! qu'est-il arrivé? qu'avez-vous fait? lui demandèrent en même temps Craigengelt et Bucklaw.

— Rien.

— Rien! dit Bucklaw: et vous nous aviez quittés bien déterminé à demander raison au vieux coquin de toutes les injures qu'il vous a faites ainsi qu'à votre famille et à tout le pays. Ne l'avez-vous pas vu?

— Je l'ai vu.

— Vous l'avez vu, et vous revenez sans l'avoir obligé à régler le compte qu'il vous devait dequis si longtemps! Par ma foi, ce n'est pas ce que j'attendais du Maître de Ravenswood.

— Peu m'importe ce que vous attendiez de moi. Ce n'est pas à vous, Monsieur, que je suis disposé à rendre raison de ma conduite.

— Patience! s'écria Craigengelt qui vit que Bucklaw était sur le point de s'emporter; un moment de patience! Les projets du Maître de Ravenswood ont sans doute rencontré quelque obstacle qu'il ne pouvait ni prévoir ni empêcher. Mais il doit excuser l'inquiétude et la curiosité de deux amis aussi dévoués que nous.

— D'amis! capitaine Craigengelt, dit Edgar avec hauteur. Je ne sache pas qu'il se soit passé entre nous la moindre chose qui puisse vous donner le droit de m'appeler ainsi. La seule relation qui existe entre nous consiste dans le projet que j'avais formé de partir d'Écosse avec vous, aussitôt que j'aurais visité l'ancien château de mes ancêtres, et que j'aurais eu une entrevue avec celui qui en est aujourd'hui le possesseur, je ne dirai pas le propriétaire.

— Cela est vrai, Monsieur, répondit Bucklaw: mais, comme nous avons pensé que vos projets pouvaient attirer sur vous quelques dangers, peut-être vous mettre une corde autour du cou, nous nous étions exposés au même péril en vous attendant. Quant à Craigengelt, ce serait un bien petit accident, car la potence a été imprimée sur son front dès l'instant de sa naissance; mais, pour moi, je dois avouer qu'une telle fin ne serait pas de mon goût, et elle ne ferait pas honneur à ma famille.

— Messieurs, dit Edgar, je suis fâché de vous avoir causé tant d'embarras, mais il doit m'être permis de décider ce que j'ai à faire, sans rendre compte à personne de mes motifs : j'ai changé de dessein, et je ne songe plus à partir d'Écosse pour le moment.

— Vous ne songez plus à partir ! s'écria Craigengelt. Ne point partir après toutes les peines que j'ai prises, après toutes les dépenses que j'ai faites pour assurer votre passage, après le risque que j'ai couru pour vous attendre !

— En adoptant pour un instant, Monsieur, l'idée de quitter ce pays avec tant de précipitation, j'ai accepté l'offre obligeante que vous m'avez faite de me procurer des moyens de départ ; mais je ne vous ai nullement promis de partir si quelques raisons me déterminaient à rester. Je suis fâché des peines que je vous ai données, et je vous en remercie. Quant à vos dépenses, ajouta-t-il en mettant la main à sa poche, il existe des moyens plus solides de régler cette affaire : j'ignore en quoi elles peuvent consister ; mais voici ma bourse, payez-vous suivant votre conscience.

En même temps il présenta au soi-disant capitaine une bourse dans laquelle il y avait quelques pièces d'or, et celui-ci avançait la main pour la prendre, quand Bucklaw lui arrêta le bras.

— Je vois, Craigengelt, lui dit-il, que vos doigts ont des démangeaisons de tenir ce petit ouvrage de filet en soie verte ; mais si vous avez le malheur d'y toucher, je vous jure que je les abats d'un coup d'épée. Je sais qu'il ne vous est rien dû. Puisque le Maître de Ravenswood a changé d'avis, rien ne l'oblige à nous suivre, et nous n'avons pas besoin de rester ici plus longtemps, mais je lui demande la permission de lui dire...

— Dites-lui tout ce que vous voudrez, reprit le capitaine, mais laissez-moi d'abord lui faire sentir les inconvénients auxquels il s'expose en quittant notre société ; les dangers qu'il court ici ; les difficultés qu'il éprouvera pour se présenter convenablement à Versailles et à Saint-Germain, s'il n'y arrive escorté de gens qui y aient établi des relations utiles.

— Et le désagrément, dit Bucklaw, de compromettre l'amitié au moins d'un homme d'honneur.

— Messieurs, dit Edgar, permettez-moi de vous faire observer encore une fois que vous avez bien voulu attacher à notre liaison momentanée plus d'importance que je n'ai jamais eu dessein de lui en donner. Quand j'irai dans une cour étrangère, je n'aurai pas besoin d'y être présenté par un aventurier intrigant et par une tête chaude.

Et sans attendre de réponse, il sortit de l'appartement, remonta à cheval, et partit.

— Morbleu ! s'écria Craigengelt, voilà ma recrue au diable.

— Oui, capitaine, dit Bucklaw : le poisson emporte l'hameçon et la ligne. Mais il faut que je le suive, car il m'a montré plus d'insolence que je ne puis en digérer.

— Vous accompagnerai-je ? lui demanda le capitaine.

— Non, non. Restez au coin de la cheminée jusqu'à mon retour. Vous pourriez vous exposer à quelque estafilade.

À ces mots il sortit en chantant :

Bonne femme, au coin de son feu,
Du grand vent s'inquiète peu.

CHAPITRE VII.

Deux mots, Bervick : as-tu du cœur ?
Prends tes armes en diligence,
Et derrière cette éminence
Viens te battre en homme d'honneur.

Ancienne ballade.



Le Maître de Ravenswood, voyant l'accident arrivé à son cheval de main, était reparti sur la haquenée qui l'avait amené ; et, pour la ménager, il s'éloignait au pas de la Tanière du Renard pour retourner dans sa vieille tour de Wolferag, lorsqu'il entendit derrière lui le bruit du galop d'un cheval. Il se retourna, et s'aperçut qu'il était poursuivi par le jeune Bucklaw, qui ne l'avait pas rejoint plus tôt parce qu'il n'avait pu résister à la tentation puissante de donner au garçon d'écurie de la Tanière du Renard une recette pour traiter le coursier boiteux. Il regagna le temps qu'il avait perdu en mettant son cheval au grand galop, et il atteignit Ravenswood dans un endroit où la route traversait une vaste bruyère.

— Arrêtez, Monsieur, s'écria Bucklaw ; je ne suis point un agent politique, un capitaine Craigengelt, dont la vie est trop importante pour qu'il veuille la hasarder en défendant son honneur. Je suis Frank Hayston de Bucklaw, et si quelqu'un m'insulte par un mot, un geste, un regard, il faut qu'il m'en rende raison.

— Tout cela est très-bien, monsieur Hayston de Bucklaw, reprit le

Maitre de Ravenswood du ton le plus calme et le plus indifférent ; mais je n'ai point de querelle avec vous, ni ne désire en avoir. Voilà ma route, voici, je crois, la vôtre ; celles que nous suivons dans ce monde ne sont pas dans des directions moins différentes ; pourquoi donc chercher à nous croiser ?

— Pourquoi ? reprit impétueusement Bucklaw ; parce que vous m'avez fait une insulte que je ne puis ni ne dois souffrir : vous avez appelés des aventuriers intriguants.

— Votre mémoire vous sert mal, monsieur Bucklaw ; rappelez-vous mieux les circonstances ; ce fut à votre compagnon seul que j'appliquai cette épithète, et vous savez s'il la mérite.

— Et qu'importe, Monsieur ? il était mon compagnon alors, et personne n'insultera jamais mon compagnon, qu'il ait tort ou raison, tant qu'il sera dans ma compagnie.

— Alors, monsieur Hayston, reprit Edgar avec le même sang-froid, vous devriez choisir mieux votre société, ou vous aurez probablement beaucoup d'ouvrage en votre qualité de champion de ceux qui la composent. Croyez-moi, retournez chez vous, faites un bon somme, et demain vous serez plus raisonnable.

— Non, non, Monsieur, vous ne connaissez pas votre homme ; de grands airs et de belles phrases ne vous tireront pas d'affaire avec moi. D'ailleurs, vous m'avez traité de mauvaise tête, et il faut que vous rétractiez ce mot avant que nous nous quittions.

— De bonne foi, il me sera difficile de le faire, si vous ne me fournissez pas de meilleures raisons que celles que vous produisez en ce moment, pour me convaincre que je me suis trompé dans l'application que j'ai faite de ce mot.

— Eh bien, Maitre de Ravenswood, s'écria Bucklaw, si vous ne voulez ni justifier votre expression incivile, ni la rétracter, nommez l'endroit où nous nous reverrons, ou, malgré le regret que j'éprouverais de faire un pareil affront à un homme de votre condition, je saurai bien vous infliger le châtement qu'a provoqué votre insolence.

— Je vous épargnerai ces regrets, dit Edgar ; j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter une affaire avec vous, ce ne sera donc que vous seul que vous devrez accuser des conséquences. Si vous parlez sérieusement, ce lieu peut servir tout aussi bien qu'un autre à vider notre querelle.

— Mettez donc pied à terre et l'épée à la main, s'écria Bucklaw en lui donnant le premier l'exemple. J'ai toujours pensé et j'ai toujours dit que vous étiez un homme d'honneur, je serais fâché d'être obligé de changer de langage.

— Vous n'en aurez pas sujet, Monsieur, dit Edgar en descendant de cheval et en se mettant en état de défense.

Leurs épées se croisèrent aussitôt, et le combat commença avec beaucoup d'ardeur de la part de Buckaw, qui était accoutumé à ces sortes d'affaires et qui maniait son épée avec une adresse et une dextérité singulières. Mais dans cette occasion il ne put déployer toute sa science avec avantage; son sang-froid l'avait abandonné, il s'était échauffé graduellement, et avait fini par ne plus se posséder en voyant l'air de froideur et de mépris avec lequel le Maître de Ravenswood lui avait longtemps refusé satisfaction et la lui avait enfin accordée. Emporté par son impatience, il ne songea qu'à l'attaque, et pressa son adversaire avec plus de fougue que de prudence. Ravenswood, avec autant d'adresse et beaucoup plus de sang-froid, se tint principalement sur la défensive, et évita même de profiter de l'avantage que l'impétuosité téméraire de Bucklaw lui fournit plusieurs fois. A la fin, Bucklaw ayant voulu se précipiter sur son adversaire avec un nouvel acharnement, Edgar profita du moment, lui fit sauter l'épée de la main, et comme le terrain était glissant, la violence du coup fit tomber son ennemi sur le gazon.

— Je vous donne la vie, Monsieur, dit Ravenswood; tâchez de vous amender, s'il est possible.

— Ma foi, à parler franchement, je crains que cela ne soit assez difficile, dit Bucklaw en se relevant lentement et en ramassant son épée, beaucoup moins déconcerté de l'issue du combat qu'on n'aurait pu l'attendre de l'impétuosité de son caractère. — Je vous remercie, ajouta-t-il : voici ma main, je ne vous garde pas rancune, quoique vous m'ayez vaincu et que je sois obligé de vous reconnaître pour mon maître en fait d'escrime.

Ravenswood le regarda fixement, puis il lui tendit la main. — Bucklaw, lui dit-il, vous êtes un brave, et je ne vous ai pas rendu justice. Je vous demande pardon franchement et du fond du cœur de l'expression qui vous a offensé. Je l'ai employée sans réflexion, dans un moment de vivacité, et je suis convaincu que c'était à tort que je vous l'avais appliquée.

— Maître de Ravenswood, dit Bucklaw en reprenant l'air d'insouciance et d'audace qui le caractérisait, par ma foi! c'est plus que je n'attendais de vous; car on dit que vous n'êtes pas généralement trop porté à rétracter vos opinions ni vos discours.

— Jamais, lorsque j'ai parlé après avoir pris le temps d'y bien réfléchir.

— Je vois qu'en somme vous êtes un peu plus sage que moi ; car je commence toujours par donner satisfaction à mon ami , sauf à entrer ensuite en explication. Si l'un des deux succombe, tous les comptes sont réglés ; sinon, on n'est jamais plus disposé à la paix qu'après la guerre. — Mais que veut ce petit brailard ? ajouta Bucklaw. Je voudrais pour tout au monde qu'il fût venu quelques minutes plus tôt.... Mais, bah ! il fallait bien que cette affaire finît un jour ou l'autre ; et après tout , autant vaut la manière dont elle s'est terminée.

Tandis qu'il parlait, l'enfant en question s'avancait vers lui monté sur un âne, dont il excitait la vitesse à coups de bâton.

— Messieurs, Messieurs, s'écria-t-il en envoyant sa voix devant lui , comme l'un des héros d'Ossian ⁴, sauvez-vous, car la femme de l'auberge vous fait dire qu'il y avait dans sa maison des gens qui ont arrêté le capitaine Craigengelt , et qui cherchent M. Bucklaw ; vous ferez bien de décamper au plus vite.

— Grand merci de l'avertissement, mon garçon, dit Bucklaw ; tiens, voilà une belle pièce de six pence pour tes peines, et j'en donnerais deux de bon cœur à celui qui pourrait me dire quelle route je devrais suivre.

— Je vais le faire, Bucklaw, dit Ravenswood : venez chez moi ; il y a dans ma vieille tour un endroit où je défierais un millier d'espions de vous découvrir.

— Non, non, Maître de Ravenswood, ce serait vous mettre vous-même dans l'embarras ; et à moins que vous ne soyez déjà comme moi dans les filets des jacobites, il est inutile que je vous y traîne.

— N'ayez aucune inquiétude : je n'ai rien à craindre.

— Eh bien, s'il en est ainsi, je profiterai sans façon de votre offre ; car, à vous dire vrai, je ne connais pas le lieu de rendez-vous où Craigengelt devait nous conduire ce soir, et je suis sûr que, s'il est pris, il dira toute la vérité sur mon compte, et vingt mensonges sur le vôtre , tout cela pour sauver son cou.

Ils montèrent alors à cheval, et s'éloignèrent ensemble, évitant la route ordinaire, et traversant des bruyères désertes dont l'habitude de la chasse leur avait rendu les sentiers familiers. Ils gardèrent pendant quelque temps le silence, et avancèrent aussi rapidement que la fatigue du cheval de Ravenswood leur permettait de le faire, jusqu'à ce que les ténèbres de la nuit se fussent de plus en plus épaissies autour d'eux. Ils modérèrent alors le pas de leurs chevaux, tant par la difficulté de

4. Expression de Macpherson.

reconnaître leur chemin, que parce qu'ils se croyaient enfin à l'abri des poursuites et de tous les regards.

— Maintenant que nous respirons un peu, dit Bucklaw, je voudrais bien vous faire une question, Ravenswood!

— Parlez, reprit celui-ci, mais permettez-moi de ne pas vous répondre si je ne le juge pas convenable.

— Ma question est toute simple, et la voici. Au nom du vieux Satan, quelle raison pouvez-vous avoir, vous qui tenez si fort à votre réputation, pour penser à vous enrôler avec un fripon comme Craigenfelt et une mauvaise tête comme Bucklaw?

— Parce que j'étais désespéré, et que je cherchais des compagnons qui ne le fussent pas moins.

— Pourquoi, dans ce cas, nous avoir quittés brusquement au moment où nous commençons à peine à lier connaissance? demanda de nouveau le questionneur opiniâtre.

— Parce que j'avais changé d'intention, dit Ravenswood, et que j'avais renoncé, du moins pour le moment, à mon entreprise. Maintenant que j'ai répondu franchement à vos questions, dites-moi, à votre tour, comment il se peut que je vous aie trouvé dans la compagnie de Craigenfelt, qui vous est si inférieur par la naissance et les sentiments.

— En deux mots, parce que je suis un fou, dit Bucklaw, et que j'ai perdu au jeu toute ma fortune. Ma grand'tante, lady Girnington, que je croyais voir expirer à chaque instant, vient tout à coup de se prendre de belle passion pour la vie, et se porte à présent mieux que jamais; je ne pouvais espérer de gagner quelque chose que par un changement de gouvernement. J'avais fait au jeu la connaissance de Craigenfelt; il vit ma position, et, comme le diable est toujours dans la compagnie de quelqu'un, il me fit mille histoires sur les lettres de créance qu'il avait de Versailles, me promit que j'aurais un brevet de capitaine dès mon arrivée à Paris, et j'ai fait la folie de me laisser prendre dans ses filets. Je suis sûr que, dans ce moment, il a fait une douzaine de jolies histoires sur mon compte au gouvernement. Oui, Ravenswood, voilà ce que m'ont valu le vin, les dés et les femmes, les coqs, les chiens et les chevaux.

— Il n'est que trop vrai, Bucklaw, vous avez nourri dans votre sein les serpents qui vous tourmentent à présent.

— C'est parler en oracle, reprit son compagnon; mais, soit dit sans vous déplaire, vous avez aussi nourri dans votre sein un bon gros serpent qui a englouti tous les autres, et qui est aussi sûr de vous dé-

vorer, que ma demi-douzaine l'est de se repaître de tout ce qui reste à Bucklaw, et, je puis bien dire, que je porte tout avec moi.

— Je ne saurais me plaindre d'une liberté dont le premier je vous ai donné l'exemple, reprit le Maître de Ravenswood. Mais, pour parler sans métaphore, quelle est cette passion monstrueuse que vous m'accusez de nourrir ?

— La vengeance. Croyez-vous qu'elle ne puisse figurer à côté de la passion du vin, du jeu et des femmes, etc., etc. ? C'est un penchant tout aussi peu chrétien, et beaucoup moins innocent. Il vaut mieux briser une palissade pour se mettre à l'affût d'un daim ou d'une jeune beauté, que d'aller guetter un vieillard pour lui mettre du plomb dans la cervelle.

— Je nie que ce fût là mon projet ! dit le Maître de Ravenswood ; sur mon honneur, je n'avais pas cette intention ! Je voulais seulement confondre l'oppresser de ma famille avant de quitter ma terre natale, et lui reprocher sa tyrannie et ses conséquences terribles. Je lui aurais fait le tableau de ses injustices, de manière à le graver au fond de son âme pour y porter à jamais le trouble et les remords.

— Projet bien innocent sans doute, reprit Bucklaw, mais le vieillard vous eût pris au collet ; il eût crié au secours ; et, au lieu de porter le trouble dans son âme, vous auriez bien pu lui envoyer une balle dans la tête. Vos regards seuls et vos gestes furieux auraient même suffi pour éteindre le souffle de vie qui lui reste.

— Avez-vous oublié sa barbarie et mes souffrances ? Ne savez-vous pas quels maux sa cruauté a accumulés sur ma tête ? Ma famille détruite, mes biens ravés, le plus tendre des pères mort de douleur, voilà les images qui justifient, qui commandent ma vengeance. Eh quoi ! autrefois, en Écosse, celui qui, après d'aussi sanglants outrages, fût resté tranquille, n'eût été jugé digne ni de soutenir un ami, ni de combattre un ennemi !

— Ma foi, je ne suis pas fâché de voir que le diable ne tourne pas ses ruses contre moi seul. Toutes les fois que je suis sur le point de commettre une folie, il me persuade toujours que c'est la chose du monde la plus noble, la plus généreuse, la plus nécessaire, et je m'enfonce dans la fondrière jusqu'à la selle avant de voir que la terre est molle. C'est ainsi que vous auriez pu devenir vous-même un meurtrier..., un homicide, et cela par pur respect pour la mémoire de votre père.

— Il y a plus de sens dans ce raisonnement, Bucklaw, qu'on n'aurait pu en attendre de vous d'après votre conduite. Il n'est que trop

vrai que nos vices se glissent dans notre âme sous des formes aussi aimables que celles de ces démons qui, selon les gens superstitieux, séduisent le cœur des hommes, et dont nous ne découvrons la difformité naturelle qu'après les avoir serrés dans nos bras.

— Mais nous pouvons toujours les chasser loin de nous, dit Bucklaw, et c'est ce que je verrai à faire un de ces jours, c'est-à-dire lorsque lady Girnington mourra.

— Avez-vous jamais, dit Ravenswood, entendu cette expression du théologien anglais : *L'enfer est pavé de bonnes intentions*; comme pour dire : Elles sont plus souvent formées qu'exécutées.

— Eh bien, reprit Bucklaw, je commencerai ma réforme dès ce soir; et je m'engage à ne pas boire plus d'une bouteille de vin, à moins que votre bordeaux ne soit d'une qualité extraordinaire.

— Ma cave ne vous offrira pas de grandes tentations, dit le Maître de Ravenswood. Je ne sache pas que je puisse vous promettre rien de plus que l'abri de mon toit. Nos vins, nos vivres, toutes nos provisions ont été épuisées pour la cérémonie funèbre.

— Puisse-t-il s'écouler un siècle avant qu'il soit nécessaire de les renouveler pour une occasion semblable, répondit Bucklaw; mais vous n'auriez pas dû épuiser jusqu'au dernier tonneau à un enterrement : cela porte malheur.

— Le malheur s'attache, je crois, à tout ce qui m'appartient, dit Ravenswood. Mais voilà mon antique demeure, et tout ce qu'elle contient est à votre service.

Le bruit toujours croissant des vagues de la mer leur avait annoncé depuis longtemps qu'ils approchaient des rochers sur le sommet desquels les ancêtres de Ravenswood avaient construit leur forteresse, comme l'aigle son aire. La lune, qui jusqu'alors n'avait jeté qu'une faible lueur, sortit tout à coup radieuse du milieu des nuages, et éclaira la tour nue et solitaire, située sur un rocher contre lequel venaient se briser les vagues de l'Océan germanique. De trois côtés, le roc escarpé semblait inabordable. Du seul côté qui regardait la terre, il avait été fortifié dans l'origine par un fossé et un pont-levis; mais le pont n'était plus que ruines et que décombres, et le fossé avait été comblé en partie, de manière à ce qu'un homme à cheval pût pénétrer dans la cour, entourée de deux côtés d'écuries et autres bâtiments en ruines, tandis que, du côté de la terre, elle était défendue par un mur crénelé. Le quatrième angle était occupé par la tour elle-même, qui, haute, étroite, et construite en pierres grisâtres, apparaissait, à la clarté de la lune, comme le spectre d'un énorme géant.

Il eût été difficile de se figurer rien de plus sombre, rien de plus sauvage et de plus triste que cette habitation. Le murmure sourd des flots qui frappaient continuellement contre le rocher était pour l'oreille ce que le site était pour la vue : un symbole de deuil, de monotonie et même d'horreur.

Quoique la nuit ne fût pas très-avancée, rien n'indiquait qu'il y eût aucun être vivant dans cette triste demeure, si ce n'est une faible lueur aperçue à travers une des fenêtres étroites, percées, à des hauteurs et à des distances irrégulières, dans les murs du château.

— C'est la chambre du seul domestique qui reste encore à la maison de Ravenswood, dit Edgar; et il est heureux que je l'aie conservé, car autrement nous aurions bien pu ne trouver ni feu ni lumière. Mais suivez-moi avec précaution; le passage est étroit et ne permet l'entrée qu'à un seul cheval de front.

En effet, le sentier traversait une espèce d'isthme, et c'était à l'extrémité de cette péninsule que la tour était située. Tout avait été sacrifié pour la fortifier et pour la défendre; c'était l'usage de tous les barons écossais, qui, dans le choix qu'ils faisaient d'un emplacement pour leurs châteaux et pour le style de leur architecture, n'avaient en vue que de les rendre d'un accès difficile.

En employant les précautions recommandées par le propriétaire de cette lugubre habitation, Bucklaw arriva bientôt sain et sauf dans la cour. Mais, quoique Ravenswood frappât à coups redoublés à la porte, et qu'il criât à Caleb de descendre, il fut longtemps sans recevoir aucune réponse. Il faut que le vieillard soit mort, commença-t-il à penser, ou bien qu'il ait quelque vertige; car le bruit que j'ai fait aurait éveillé les Sept Dormants.

A la fin, une voix timide et tremblante répondit en bégayant :

— Est-ce vous? est-ce le Maître de Ravenswood?

— Oui, c'est moi, Caleb, ouvrez vite la porte.

— Mais est-ce bien vous en chair et en os? car j'aimerais mieux voir cinquante diables que le spectre ou l'esprit de mon maître. Ainsi donc, éloignez-vous, quand vous seriez dix fois mon maître, si vous ne venez pas sous une forme bien et dûment humaine.

— C'est moi, vieux fou, reprit Ravenswood, moi-même en corps et en esprit, quoique mourant de froid.

La lumière disparut alors du faite de la tour; et, se remontrant successivement de croisée en croisée, annonça que celui qui la portait descendait un escalier tournant, pratiqué dans l'une des tourelles aux angles du vieux bâtiment. La lenteur de sa marche arrachait quelques

exclamations d'impatience à Ravenswood, et quelques jurements à son compagnon moins endurant encore. Caleb s'arrêta de nouveau avant de lever les barreaux de fer, et demanda encore une fois si c'étaient bien des hommes formés du limon terrestre qui voulaient entrer à cette heure de la nuit.

— Si j'étais près de vous, vieux fou, s'écria Bucklaw, je vous ferais bien voir par des preuves irrécusables que je suis de chair et d'os comme vous.

— Ouvrez la porte, Caleb, dit son maître d'un ton plus conciliant, d'abord par égard pour un vieux serviteur, ensuite parce qu'il sentait que les menaces seraient inutiles, tant que Caleb aurait une grosse porte de chêne, doublée en fer, entre sa personne et ceux qui lui parlaient.

A la fin, Caleb, d'une main tremblante, souleva les barres de fer, ouvrit la porte pesante, et resta un moment immobile devant eux. Ses cheveux gris, courts et très-clairs, son front chauve et ses traits sillonnés de rides, mais caractéristiques, étaient éclairés par la lueur d'une lampe qu'il tenait d'une main, tandis qu'il la couvrait de l'autre pour en protéger la flamme contre le vent. Le regard plaintif et tout à la fois respectueux qu'il jeta autour de lui, l'effet de la lumière sur son visage et ses cheveux blancs, auraient pu faire le sujet d'un fort bon tableau; mais nos voyageurs étaient trop impatients de se mettre à l'abri de l'orage qui commençait à obscurcir l'horizon, pour s'amuser à étudier le pittoresque. — Est-ce vous, mon cher maître? est-ce vous? s'écria le vieux domestique. Je suis fâché, bien fâché que vous ayez attendu si longtemps à la porte de votre château; mais qui eût pensé que vous reviendriez si tôt accompagné d'un étranger? — Dans cet endroit, il s'interrompit, se retourna, et se mit à parler dans le corridor, comme dans un aparté, à quelque habitant de la tour, qu'on ne voyait point, et assez bas, à ce qu'il croyait, pour ne pas être entendu des deux amis qui étaient toujours dans la cour: Mysie, Mysie, ma chère, remuez-vous, au nom du ciel, et arrangez vite le feu; prenez le vieil escabeau à trois pieds, ou toute autre chose qui vous tombera sous la main, pour faire un peu de flamme. — Puis, se retournant vers son maître: Je crains, lui dit-il, que nous ne soyons pas très-bien pourvus de provisions, attendu que nous ne vous attendions que dans quelques mois; et alors nous aurions eu soin de tout préparer pour que vous fussiez reçu avec les honneurs dus à votre rang et à votre naissance. Néanmoins...

— Néanmoins, Caleb, dit Edgar, il faut que vous nous traitiez de

vosre mieux, nous et nos chevaux ; soyez tranquille, nous saurons nous accommoder aux circonstances. J'espère que vous n'êtes point fâché de me revoir plus tôt que vous ne vous y étiez attendu.

— Fâché, Milord!... car vous serez toujours milord pour les honnêtes gens, comme vos nobles ancêtres l'ont été pendant trois cents ans, sans demander pour cela la permission à un *Wigh...*, fâché de voir le lord de Ravenswood de retour dans l'un de ses châteaux! — Puis s'adressant de nouveau à voix basse à sa compagne invisible : Mysie, dit-il, tuez la poule qui couve sans y penser à deux fois, et mettez-la à la broche. — Non pas que ce soit notre meilleure habitation, ajouta-t-il en se tournant vers Bucklaw ; mais c'est ce qu'il faut au lord de Ravenswood dans ces temps de troubles, lorsqu'il ne saurait habiter une de ses terres principales. Cette tour est une forteresse excellente, remarquable par son antiquité, et tous les nobles étrangers qui y ont reçu l'hospitalité n'ont jamais manqué d'en admirer l'extérieur.

— Et je vois que vous voulez nous laisser le temps de satisfaire notre admiration, dit Edgar, qui ne put s'empêcher de sourire en voyant les ruses que le vieillard employait pour les retenir à la porte, tandis que son associée Mysie faisait en dedans les préparatifs nécessaires pour leur réception.

— Oh ! nous nous inquiétons fort peu de l'extérieur de la maison, mon cher ami, dit Bucklaw ; voyons plutôt l'intérieur, et nos chevaux ne seront pas fâchés non plus de faire connaissance avec l'écurie.

— Rien de plus juste, Monsieur... , rien de plus juste assurément. Milord et un de ses honorables compagnons...

— Mais nos chevaux, mon vieil ami, nos chevaux ! ils gagneront une courbature si vous les laissez se morfondre ici, après la course qu'ils viennent de faire ; et le mien est trop bon pour que je ne sois pas jaloux de le conserver. Ainsi donc, encore une fois, occupez-vous de nos chevaux, fût-ce au détriment des maîtres.

— Au détriment des maîtres ? Comme si nous n'avions personne. Attendez, attendez ; je vais appeler les valets d'écurie ; et Caleb s'écria d'une voix de stentor, qui retentit dans toute la tour : — Eh ! John ! William ! Saunders ! — Les drôles sont sortis ou bien ils sont déjà couchés, ajouta-t-il après avoir attendu quelque temps une réponse qu'il savait très-bien qu'il ne pouvait recevoir. Tout va mal lorsque le maître est absent ; mais j'aurai soin moi-même de vos chevaux.

— Je crois que vous ferez bien, dit Ravenswood ; autrement les pauvres animaux courraient grand danger de n'avoir personne pour les servir.

— Chut! chut! pour l'amour de Dieu! dit Caleb bas à son maître, du ton le plus suppliant : si vous n'êtes pas jaloux de votre honneur, pensez au mien ; nous aurons encore assez de mal à donner une tournure décente à tout ceci, malgré tous les contes que je pourrai inventer.

— Allons, allons, ne vous tourmentez pas, mon cher Caleb, lui dit son maître ; conduisez les chevaux à l'écurie. J'espère qu'il y a du foin et de l'avoine.

— Oh! beaucoup, beaucoup de foin et d'avoine. — Ces mots furent prononcés hautement et d'un air fier, mais il dit à l'oreille de son maître : — J'ai trouvé quelques mesures d'avoine, et un peu de paille hachée, dans un coin de l'écurie, après l'enterrement.

— Très-bien, dit Edgar en prenant la lampe des mains de son domestique, qui semblait avoir de la répugnance à la lui céder ; je vais montrer moi-même le chemin à mon hôte.

— Y pensez-vous, Milord! impossible! Si vous vouliez seulement avoir cinq ou six minutes ou tout au plus un quart d'heure de patience, et regarder la vue superbe qu'on découvre d'ici, pendant que je m'occuperai des chevaux, je reviendrais aussitôt après chercher Votre Seigneurie et son honorable ami, et je vous introduirais dans le château avec les égards convenables. D'ailleurs, j'ai eu soin d'enfermer sous clef les candélabres d'argent, et la lampe n'est pas assez belle...

— Nous saurons nous en contenter, dit Edgar, et pour vous, vous n'aurez pas besoin de lumière dans l'écurie ; car si je me le rappelle bien, le toit est maintenant en grande partie à jour.

— Il est vrai, Milord, reprit le fidèle serviteur ; et il ajouta avec beaucoup de présence d'esprit : — C'est une vilaine engeance que ces charpentiers et ces maçons ; croiriez-vous bien, Milord, que depuis tout ce temps ils ne sont pas encore venus le raccommo-der ?

— Si j'étais disposé à rire des malheurs de ma maison, dit Edgar lorsqu'il fut seul avec son hôte, le pauvre Caleb m'en fournirait ample matière. Sa manie est de représenter toutes les parties de notre misérable ménage, non pas telles qu'elles sont, mais telles que, suivant lui, elles devraient être ; et, à parler franchement, j'ai souvent admiré les expédients du bon vieillard pour suppléer à ce qu'il regardait comme essentiel pour l'honneur de la famille, et ses excuses encore plus ingénieuses pour expliquer le manque des objets que toute son adresse ne pouvait parvenir à remplacer. Mais, en vérité, je suis presque fâché à présent qu'il ne nous ait pas accompagnés ; car je vois que, quoique la tour ne soit pas très-grande, j'aurai quelque peine à trouver l'appartement où il a fait allumer du feu.

En disant ces mots, il ouvrit la porte du salon. — Je vois déjà que ce n'est pas ici, ajouta-t-il en étouffant un soupir.

Le salon offrait en effet le coup d'œil le plus triste et le plus déplorable. C'était une grande pièce voûtée, dont les poutres, disposées comme celles de Westminster-Hall, étaient grossièrement sculptées à leurs extrémités. Cette salle était encore exactement dans le même état où elle avait été laissée après le festin qui avait suivi les funérailles du lord Allan Ravenswood. Des cruches renversées, des pots de terre ou d'étain, couvraient encore la grande table de chêne; et le plancher était semé des débris des verres, objets plus fragiles, dont la plupart avaient été sacrifiés par les convives, dans l'enthousiasme avec lequel ils portaient leurs toasts favoris. Quant à la vaisselle et à l'argenterie, que des amis ou des parents avaient prêtées pour cette occasion, ils avaient eu soin de les reprendre aussitôt après une orgie non moins indécente que déplacée. Rien, en un mot, dans cette salle, n'offrait la moindre trace d'opulence : théâtre récent d'un joyeux festin, ce n'était plus qu'un lieu de deuil et de désolation.

Les tentures de drap noir, qui, lors de la cérémonie funèbre, avaient remplacé les vieilles tapisseries, avaient été détachées en partie, et, pendant le long du mur en festons irréguliers, en laissaient voir par intervalles les pierres grossières. Les sièges renversés ou épars çà et là annonçaient la confusion et le désordre de ce festin funèbre.

— Cette salle, dit Ravenswood en tenant la lampe élevée, cette salle, monsieur Bucklaw, fut consacrée à la dissipation, lorsqu'elle eût dû l'être au deuil et à la tristesse; il est juste que le deuil y règne à son tour dans un moment où vous devriez y être accueilli par la gaieté.

Ils quittèrent ce lugubre appartement, et montèrent l'escalier. Après avoir ouvert inutilement deux ou trois portes, Ravenswood entra enfin dans une petite antichambre dont le plancher était couvert de nattes, et où, à leur grande joie, ils virent briller un assez bon feu, que Mysie, grâce à quelque expédient à peu près pareil à celui que Caleb lui avait suggéré, était parvenue à allumer en un instant. Charmé au fond du cœur de trouver une chambre beaucoup plus agréable que le reste du château ne le lui avait fait espérer, Bucklaw sentit renaître son courage, et tout en se frottant les mains devant le feu, il écouta très-complaisamment les excuses que le Maître de Ravenswood crut ne pouvoir pas se dispenser de lui faire. — Vous ne trouverez point ici l'aisance, lui dit-il; il y a longtemps que ces murs y sont étrangers, s'ils l'ont jamais connue. Un abri et la sûreté, voilà tout ce que je puis vous promettre.

— Ce sont d'excellentes choses, en vérité, reprit Bucklaw; et avec une bouchée de pain et un verre de vin, c'est absolument tout ce que je puis désirer.

— Je crains, dit Ravenswood, que nous ne fassions un pauvre souper; j'entends Caleb et Mysie, qui sont en grande consultation à ce sujet. Le pauvre Balderston a le malheur d'être un peu sourd, de sorte que la plupart de ses apartés sont entendus par tout l'auditoire, et particulièrement par ceux auxquels il est le plus jaloux de cacher ses manœuvres secrètes... Écoutez!

Ils prêtèrent l'oreille et entendirent la voix du vieux domestique, qui paraissait en discussion avec Mysie.

— Faites pour le mieux, femme, faites pour le mieux. Il est facile de donner une bonne tournure à cela.

— Mais la poule qui couve?... elle sera aussi dure que des cordes d'arc ou de cuir tendu.

— Dites que vous avez fait une méprise; dites que c'est une méprise, Mysie, reprit le fidèle sénéchal d'une voix douce et suppliante; prenez tout sur vous, l'essentiel est de sauver l'honneur de la famille.

— Mais la poule qui couve? dit l'opiniâtre Mysie, vous savez bien qu'elle est dans le fournil tout au bout de la basse-cour, et je crains d'y entrer le soir, de peur de voir un esprit; et si je ne voyais pas l'esprit, je ne verrais pas mieux la poule, car il y fait noir comme au fond d'un puits, et il n'y a pas d'autre lumière dans la maison que cette bienheureuse lampe que notre maître tient en main. Et quand même j'aurais la poule, ne faut-il pas la plumer, la vider, la faire cuire; et comment en venir à bout lorsqu'ils sont assis auprès du seul feu que nous ayons?

— Allons, allons, dit le vieux serviteur, laissez-moi faire; attendez-moi un instant, je vais aller voir s'il n'y aurait pas moyen de leur retirer adroitement la lampe.

Caleb Balderston entra donc tout doucement dans la chambre, ne se doutant guère que son dialogue avec Mysie avait été entendu.

— Eh bien, Caleb, mon vieil ami, y a-t-il quelque espoir de souper? demanda le Maître de Ravenswood.

— Quelque espoir de souper, Milord? répéta Caleb vivement offensé du doute qu'exprimait cette question; quelque espoir de souper? Comment en douter quand nous sommes dans la maison de Votre Seigneurie?... Mais je suis sûr que vous n'aimerez pas de la viande de boucherie? Non, non; il vous faut quelque chose de plus délicat. Nous avons, par exemple, des volailles en abondance, toutes prêtes à être mises à

la broche... Un chapon gras, Mysie, cria-t-il avec autant d'assurance que si le garde-manger en eût été rempli.

— Cela n'est pas nécessaire, dit Bucklaw, qui crut par charité devoir soulager le pauvre intendant d'une partie de ses peines et de ses inquiétudes. Si vous avez seulement quelque viande froide, et un morceau de pain...

— Les meilleurs petits pains d'avoine ! s'écria Caleb, qui se sentit déchargé d'un grand poids ; et quant à la viande froide, Dieu merci, nous n'en manquons pas. Il est vrai qu'après la cérémonie de l'enterrement, les viandes, les gâteaux, les friandises, tout cela fut donné aux pauvres, suivant l'usage ; mais cependant...

— Allons, Caleb, dit Edgar, il faut en finir ; servez-nous ce que vous avez, et trêve aux excuses. Mon ami le jeune laird de Bucklaw ne sera pas difficile. Il est obligé de se cacher, et vous sentez...

— Oh ! j'entends très-bien, très-bien, répondit Caleb en inclinant la tête, tandis que sa figure s'épanouissait de plus en plus ; monsieur ne pourra pas alors trouver beaucoup à redire sur la manière dont notre maison est montée ; car il paraît qu'il n'est guère dans de meilleurs draps que nous... Non pas que nous soyons dans de mauvais draps, Dieu merci, ajouta-t-il aussitôt, en rétractant l'aveu qu'il avait laissé échapper dans le premier élan de sa joie ; — mais que sommes-nous, auprès de ce que nous avons été, auprès de ce que nous devrions être ? Mais pour en revenir au souper... à quoi bon faire des mensonges?... Il y a un reste d'épaule de mouton qui n'a encore figuré que trois fois sur la table ; et plus on approche de l'os, plus la viande est tendre, comme Vos Honneurs le savent très-bien ; et puis... et puis il y a un morceau de fromage qui a des œils à faire envie ; puis du beurre tel qu'on n'en trouve pas à dix milles à la ronde... puis... puis... mais je crois que cela sera bien suffisant pour un simple ordinaire.

Il apporta ses petites provisions avec un empressement incroyable, et les plaça avec beaucoup de symétrie sur une petite table ronde, entre les deux amis qui se mirent en devoir de faire honneur à ce modeste repas. Pendant ce temps, Caleb se tenait debout derrière eux, avec une gravité solennelle, et cherchait par ses soins officieux à compenser ce qui manquait au festin.

Mais, hélas ! il fallut bientôt que le pauvre Caleb appelât de nouveau son esprit inventif à son secours. Bucklaw, qui avait déjà dévoré une partie considérable du morceau de mouton, servi pour la quatrième fois, commençait à demander de la bière.

— Je ne voudrais pas vous vanter précisément notre bière, dit

Caleb ; le houblon était de mauvaise qualité, et elle est un peu tournée à l'aigre ; mais je ne crois pas, Monsieur, que vous ayez souvent goûté de l'eau pareille à celle de la tour ; c'est un vrai nectar.

— Mais si votre bière est mauvaise, ne pouvez-vous pas nous donner un peu de vin ? dit Bucklaw, faisant la grimace au seul nom du breuvage limpide que Caleb recommandait si vivement.

— Du vin ! répondit effrontément Caleb ; Dieu merci ! il n'en manque pas. Il n'y a que deux jours... puisse pareille cérémonie ne jamais revenir !... il s'est bu dans cette maison plus de vin qu'il n'en faudrait pour mettre une chaloupe à flot. On n'a jamais manqué de vin chez le lord Ravenswood.

— Apportez-nous-en donc, au lieu d'en parler, lui dit son maître ; et Caleb sortit hardiment.

Tous les tonneaux vides qui se trouvaient dans la cave furent tour à tour secoués et renversés dans l'attente désespérée de trouver assez de lie de vin pour remplir un grand pot qu'il avait à la main. Hélas ! ils n'avaient été vidés qu'avec trop de soin, et il eut beau lever tous les tonneaux et faire toutes les manœuvres que son expérience, comme sommelier, lui suggéra, il ne put en recueillir qu'environ une demi-pinte qui fût présentable.

Mais Caleb était trop bon général pour quitter le champ de bataille sans avoir un stratagème tout prêt pour couvrir sa retraite. Lorsqu'il fut à la porte de la chambre, il lança intrépidement à terre un flacon vide, comme s'il avait fait un faux pas au moment d'entrer, maudit sa maladresse, cria à Mysie de venir essuyer le vin qui n'avait jamais été répandu, et, plaçant l'autre flacon sur la table, il témoigna l'espoir qu'il en restait encore assez pour Leurs Honneurs. Il en restait bien assez en effet, car Bucklaw lui-même, partisan outré de la grappe, ne se sentit pas le courage de renouveler sa première attaque sur le vin de Wolferag, et fut obligé, malgré toute sa répugnance, de se contenter d'un verre d'eau claire.

Il fallut alors songer aux arrangements à faire pour la nuit ; et comme la chambre secrète fut choisie pour le logement du nouvel hôte, Caleb se trouva muni d'une excellente excuse pour expliquer le mauvais état de l'ameublement, etc.

— En effet, dit-il, qui jamais eût pu s'imaginer qu'on aurait besoin de la chambre secrète ? On ne s'en est pas servi depuis le temps de la fameuse conspiration ; et je n'ai jamais osé en laisser voir l'entrée à aucune femme, autrement Votre Honneur conviendra que ce n'eût pas été longtemps une chambre secrète.

CHAPITRE VIII.

On a cherché en vain du feu dans la cuisine,
On ne voit plus la coupe du festin :
Triste séjour, dit l'héritier de Linne.

Vieille ballade.



es sentiments de l'héritier prodigue de Linne, tels qu'ils sont exprimés dans cette excellente ballade, lorsque, après avoir dissipé toute sa fortune, il se trouva l'habitant solitaire d'une maison déserte, devaient avoir quelque ressemblance avec ceux du Maître de Ravenswood, renfermé dans sa triste demeure : celui-ci avait cependant cet avantage sur l'enfant prodigue de la ballade, que, s'il était réduit à la même détresse, il ne pouvait du moins l'imputer à son imprudence ; sa misère était un héritage que son père lui avait transmis avec sa noblesse, et un titre que la courtoisie pouvait lui accorder, ou l'impolitesse lui refuser à leur gré.

Peut-être cette réflexion mélancolique, mais en même temps consolante, contribua-t-elle, avec la fraîcheur salutaire du matin, à calmer un peu les passions orageuses qui l'avaient agité la veille. Il se sentait alors en état d'analyser les sentiments divers auxquels il était en proie, et il résolut fermement de les combattre et de les vaincre. Le jour, qui s'était levé calme et radieux, donnait un aspect agréable même aux vastes bruyères, du côté de la terre, tandis que de l'autre l'Océan se déployait en mille vagues d'azur légèrement soulevées jusqu'aux dernières limites de l'horizon, où il semblait s'étendre avec complaisance et majesté. Le spectacle de ce calme sublime fait naître dans le cœur de l'homme, même lorsqu'il est le plus agité, une douce mélancolie, et son influence inspire souvent l'honneur et la vertu.

Après avoir fait scrupuleusement l'examen de son cœur, la première occupation d'Edgar fut d'aller rejoindre Bucklaw dans la retraite qu'il lui avait choisie. — Eh bien, Bucklaw, comment vous trouvez-vous ce matin ? lui dit-il en entrant ; que dites-vous du lit sur lequel le comte d'Angus dormit autrefois en sûreté dans son exil, quoiqu'il fût poursuivi avec toute l'énergie du ressentiment d'un roi ?

— Ma foi, reprit Bucklaw, il me siérait mal de me plaindre d'un appartement dont un si grand homme s'est contenté ; seulement les matelas ne m'ont point paru des plus doux, les murs sont un peu

humides, les rats ont été plus mutins que je ne m'y serais attendu d'après l'état du garde-manger de Caleb; et il me semble que s'il y avait des volets à cette fenêtre grillée, et des rideaux au lit, la chambre n'en serait pas moins agréable pour cela.

— Elle est assez nue, il est vrai, dit Edgar; mais si vous voulez vous lever et me suivre, Caleb tâchera de vous procurer un déjeuner meilleur que votre souper d'hier au soir.

— De grâce, qu'il ne soit pas meilleur, dit Bucklaw en se levant et en cherchant à s'habiller aussi bien que le permettait l'obscurité du lieu; qu'il ne soit pas meilleur, je vous le répète, si vous voulez que je persiste dans mes projets de réforme; le souvenir seul du breuvage de Caleb a été plus efficace pour réprimer le désir de commencer la journée en buvant un coup d'eau-de-vie, que vingt sermons n'auraient pu l'être. Et vous, mon cher hôte, avez-vous déjà attaqué bravement le serpent qui vous dévore? Vous voyez que, quant à moi, je suis en train d'étouffer mes vipères l'une après l'autre.

— J'ai commencé du moins le combat, Bucklaw, et j'ai eu une vision charmante dans laquelle un ange descendait à mon secours.

— Diable! dit son hôte; moi je n'ai aucune vision à attendre, à moins que ma tante, lady Girnington, ne s'avise de prendre congé de ce monde; et alors ce serait la substance de son héritage plus que l'apparition de son fantôme qui pourrait me maintenir dans mes bonnes résolutions. Mais quant au déjeuner, dites-moi, est-ce que le daim qui doit en faire les frais court encore dans les bois, comme dit la chanson?

— Je vais voir, dit Edgar; et il sortit pour se mettre à la recherche de Caleb, qu'il finit par découvrir dans une sorte de donjon obscur qui avait été autrefois la sommellerie du château. Le vieillard était occupé à frotter un vieux vase d'étain qu'il s'efforçait de faire reluire. — Je crois qu'il sera présentable... Oh! oui, il pourra passer, pourvu qu'ils n'aillent pas le mettre trop près de la fenêtre, se disait-il de temps en temps à voix basse, comme pour s'encourager dans son entreprise, lorsqu'il fut interrompu par la voix de son maître.

— Prenez ceci, lui dit le Maître de Ravenswood, et allez acheter ce qui sera nécessaire. Et en disant ces mots, il donna au vieux sommelier la bourse qui, la veille, avait échappé de si près aux griffes de Crai-gengelt. Le vieillard branla la tête, et regarda son maître avec l'expression de la plus vive douleur, tandis qu'il pesait dans ses mains le mince trésor et qu'il disait d'un ton plaintif: — Est-ce là tout ce qui reste?

— Oui, tout ce qui reste à présent, dit son maître en affectant plus de gaieté qu'il n'en éprouvait sans doute réellement; mais il faut espérer que quelque jour nous serons mieux en fonds, mon cher Caleb.

— Avant que ce jour arrive, je crains bien que le pauvre Caleb ne soit plus de ce monde; mais il ne me convient pas de parler de la sorte à Votre Honneur, surtout quand je vous vois si pâle. Reprenez la bourse, et gardez-la pour faire quelque étalage devant le monde; car si j'osais prendre la liberté de vous donner un avis, je vous conseillerais de la faire sonner de temps en temps en compagnie; il n'y aurait personne qui refuserait de nous prêter, et nous établirions solidement notre crédit.

— Mais, Caleb, je me propose toujours de quitter bientôt ce pays, et je veux le faire avec la réputation d'un honnête homme, ne laissant aucune dette, du moins aucune que j'aie contractée moi-même.

— Eh! sans doute, il faut que vous le quittiez en honnête homme, et ce sera ainsi que vous le quitterez; car le vieux Caleb peut prendre comme pour son compte tout ce qui est nécessaire à la maison, devenir responsable de tout, et s'il faut qu'il aille en prison, qu'importe? l'honneur de la famille sera sauvé.

Ravenswood s'efforça, mais en vain, de lui faire entendre que, s'il ne pouvait consentir à contracter des dettes, à plus forte raison ne voudrait-il jamais que son sommelier s'en rendît responsable: il parlait à un homme trop occupé des expédients et des ressources de son génie inventif, pour s'arrêter à réfuter les arguments qui les combattaient.

— D'abord, il y a Eppie Smalltrash qui nous donnera bien de la bière à crédit, dit Caleb en se parlant à lui-même; elle a passé toute sa vie près du château, et a toujours été protégée par la famille; je pourrai peut-être en tirer aussi un peu d'eau-de-vie, mais pour du vin il n'y faut pas compter; elle vit seule, et n'en achète qu'un petit tonneau à la fois; il peut se faire cependant que, de manière ou d'autre, je parvienne à en obtenir quelques bouteilles; pour des volailles, il faudra bien que les vassaux en fournissent, quoique la mère Chirnside dise qu'elle a déjà payé deux fois sa redevance..... Nous en viendrons à bout, Votre Honneur, nous en viendrons à bout; prenez courage et laissez-moi faire: tant que Caleb vivra, l'honneur de la famille ne recevra pas la moindre atteinte.

Les repas que Caleb, au moyen de tous ses expédients, servit pendant trois ou quatre jours, n'étaient pas splendides, mais les convives ne se montrèrent pas très-difficiles; les excuses, les ressources et les

stratagèmes de Caleb amusaient même les deux jeunes gens, et servaient en quelque sorte d'assaisonnement au festin. Telle était en effet la vie triste et monotone qu'ils menaient dans la tour, qu'ils saisissaient avidement toutes les circonstances qui pouvaient la varier.

Bucklaw, forcé de s'interdire ses amusements ordinaires et ses courses à cheval dans la campagne, était devenu morose et taciturne. Lorsque le Maître de Ravenswood était las de faire des armes ou de jouer au galet avec lui; lorsque lui-même, pour passer le temps, il avait bien frotté, bien étrillé son palefroi, peigné sa crinière, fait reluire son harnois, lorsqu'il l'avait vu manger sa provende, et se coucher ensuite tranquillement dans son écurie, il ne pouvait s'empêcher d'envier la résignation avec laquelle ce noble animal semblait se soumettre à un genre de vie aussi monotone.

— Il ne regrette ni les courses ni la chasse, se disait-il, et il est tout aussi heureux dans cette mesure que s'il y était né; et moi qui jouis au moins de la liberté de parcourir les donjons de cette misérable tour, à peine puis-je venir à bout, tout en sifflant, tout en dormant, de passer le temps jusqu'au diner.

Avec ces réflexions consolantes, il se dirigeait vers les créneaux, et là il épiait pendant des deux heures entières s'il n'apercevrait rien dans la plaine, ou il s'amusaît à jeter des cailloux et des morceaux de briques aux mouettes et aux cormorans qui avaient l'imprudence de s'établir dans le voisinage d'un jeune homme désœuvré.

Ravenswood, avec un esprit beaucoup plus ferme et plus sérieux que Bucklaw, avait aussi ses sujets de réflexions qui n'étaient pas moins tristes que celles que l'ennui et le manque d'occupation suggéraient à son compagnon. Lucie Ashton avait fait, à la première vue, moins d'impression sur son âme que son image n'en produisit lorsqu'il se rappela toutes les circonstances qui avaient accompagné cette première entrevue. A mesure que cette soif de vengeance qui l'avait porté à braver tout pour avoir une entrevue avec le père, commençait à faire place à des sentiments plus modérés, sa conduite envers sa fille lui semblait dure et inhumaine, indigne d'un homme d'honneur, et souverainement déplacée à l'égard d'une jeune personne de son rang et de sa naissance; les regards pleins de reconnaissance, les paroles tendres qu'elle lui avait adressées, avaient été repoussés avec un orgueil qui approchait du dédain; et si le Maître de Ravenswood avait été outragé par sir William Ashton, sa conscience lui disait qu'il n'aurait pas dû étendre son ressentiment jusque sur sa fille.

Une fois que ses pensées eurent pris ce cours, et qu'il eut com-

mencé à s'accuser lui-même, le souvenir des traits enchanteurs de Lucie, rendus plus intéressants encore par les circonstances qui la lui avaient fait rencontrer, le remplit d'une émotion tout à la fois délicieuse et pénible. Il se rappelait sa voix douce et touchante, ses regards expressifs, sa tendresse filiale; et ces images, en se réunissant pour lui offrir le tableau le plus séduisant, rendaient plus amer le regret d'avoir repoussé avec rudesse l'expression naïve de sa reconnaissance.

Le jeune Ravenswood trouva même dans ses principes et dans son honneur des motifs pour nourrir ses pensées et se livrer sans contrainte à ses souvenirs. Fermement résolu comme il l'était, de vaincre, s'il était possible, le vice dominant de son caractère, il recevait avec empressement toutes les impressions, rassemblait même toutes les idées qui pouvaient contribuer le plus efficacement à le déraciner; et lorsqu'il eut formé cette résolution généreuse, pénétré de l'indignité de sa conduite envers Lucie, il se sentit porté à lui accorder, comme par dédommagement, plus de grâces et d'attraits qu'elle n'en avait peut-être réellement en partage.

Si quelqu'un avait dit alors au Maître de Ravenswood que, quelques jours auparavant, il avait juré vengeance contre toute la postérité de celui qu'il regardait, avec assez de justice, comme l'auteur de la ruine et de la mort de son père, il aurait peut-être d'abord repoussé ce propos comme une calomnie atroce; cependant, après de mûres réflexions, il eût été forcé de reconnaître qu'il n'était pas dénué de fondement, quoique, dans l'état présent de son cœur, il eût été difficile de croire qu'un pareil serment lui fût échappé.

Il existait déjà en lui deux passions contradictoires : le désir de venger son père, et une admiration sans bornes pour la fille de son ennemi : il avait combattu vivement la première, au point qu'il la croyait presque subjuguée; il ne cherchait pas à résister à la seconde, car il n'en soupçonnait pas même l'existence, et il le prouva en prenant la résolution de quitter l'Écosse. Néanmoins, quoiqu'il eût formé ce projet, il restait toujours à Wolfcrag. Il est vrai qu'il avait écrit à un ou deux de ses parents qui demeuraient dans un comté éloigné de l'Écosse, et particulièrement au marquis d'Athol, pour leur faire part de son intention; et lorsque Bucklaw le pressait de partir, il ne manquait pas d'alléguer la nécessité d'attendre leur réponse, et surtout celle du marquis, avant de prendre une mesure si décisive.

Le marquis était riche et puissant, et quoiqu'on le soupçonnât d'entretenir des sentiments peu favorables au gouvernement actuel, il avait

eu néanmoins l'adresse de se mettre à la tête d'un parti dans le conseil privé d'Écosse; et ce parti, en relation avec la faction presbytérienne en Angleterre, était assez puissant pour donner quelques craintes à ceux dont le lord garde des sceaux était le chef, et pour les menacer de la perte prochaine de leur pouvoir. La nécessité de consulter une personne d'une si grande influence était une excuse plausible que Ravenswood fit valoir auprès de Bucklaw, et sans doute auprès de lui-même, pour prolonger son séjour à Wolfcrag; d'autant plus que le bruit commença à courir alors qu'il allait s'opérer un changement dans le ministère, et par suite dans l'administration écossaise.

Ces nouvelles, déclarées authentiques par les uns, et de toute fausseté par les autres, suivant que leurs désirs ou leur intérêt les entraînaient vers tel ou tel parti, pénétrèrent jusque dans la tour en ruines de Wolfcrag par l'intermédiaire de Caleb le sommelier, qui, entre autres qualités, avait celle d'être un politique ardent, infatigable, et qui ne faisait jamais une excursion de la vieille forteresse au village voisin de Wolfhope sans revenir chargé de tous les *on dit* des environs.

Mais si Bucklaw ne pouvait opposer aucune objection solide aux motifs que son hôte lui donnait pour différer de quitter l'Écosse, il n'en éprouvait pas moins d'impatience de se voir obligé de rester indéfiniment dans l'état d'inaction dont la prudence lui faisait un devoir; et il fallut tout l'ascendant que sa nouvelle connaissance avait acquis sur lui pour l'engager à se soumettre à un genre de vie si contraire à ses habitudes et à son inclination.

— J'avais toujours entendu dire que vous étiez un jeune homme rempli d'activité, lui disait-il à chaque instant; et cependant vous semblez déterminé à vivoter éternellement ici, comme un rat dans un trou, avec cette petite différence que le rat, beaucoup plus sage, se choisit un ermitage dans quelque endroit où du moins il trouvera des aliments; mais quant à nous, les excuses de Caleb deviennent plus longues de jour en jour, tandis qu'il nous diminue les vivres en proportion, et je crains que bientôt nous ne réalisions ce qu'on raconte de l'animal appelé *unau* : nous avons presque achevé de dévorer la dernière feuille verte qui se trouvait sur l'arbre, il ne nous reste plus qu'à en tomber et à nous casser le cou.

— Ne craignez rien, dit Ravenswood; il est une destinée qui veille sur nous, et nous aussi nous sommes intéressés à la révolution qui est près d'éclater, et qui a déjà répandu l'alarme dans bien des cœurs.

— Quelle destinée? quelle révolution? reprit Bucklaw. Nous avons déjà eu une révolution de trop, ce me semble.

Ravenswood l'interrompit en lui remettant une lettre entre les mains.

— Oh! oh, ajouta son compagnon, par ma foi! voici mon rêve expliqué. Il me semblait que j'avais entendu ce matin Caleb presser quelque pauvre diable de boire un verre d'eau en l'assurant que, comme il était encore à jeun, l'eau serait beaucoup plus salutaire pour son estomac que de la bière ou de l'eau-de-vie.

— C'était le courrier de lord Athol, dit Ravenswood; il a cruellement éprouvé l'hospitalité d'ostentation de Caleb, qui a fini, je crois, par lui donner de la petite bière sure et des harengs. Mais lisez, et vous verrez les nouvelles qu'il nous a apportées.

— Oui, dit Bucklaw; mais j'aurai, je crois, assez de peine; car je ne me pique pas de lire parfaitement: et le griffonnage de Sa Seigneurie ne fait pas honneur à son maître d'écriture.

Voici en quels termes la lettre du marquis était conçue :

« NOTRE TRÈS-HONORABLE COUSIN,

« Après vous avoir salué de tout cœur, cette lettre est pour vous assurer de l'intérêt que nous prenons à tout ce qui vous concerne. Si nous n'avons pas mis à vous témoigner notre bonne volonté à votre égard, toute l'activité qu'en qualité de tendre parent nous aurions désiré pouvoir employer, nous vous prions de l'imputer au manque d'occasions de vous donner des preuves efficaces de notre amitié, et non à aucune espèce d'indifférence. Pour ce qui regarde votre résolution de voyager dans les pays étrangers, nous ne saurions en ce moment vous donner le conseil de l'exécuter, attendu que vos ennemis pourraient, suivant l'usage de ces sortes de gens, imputer à votre voyage des motifs aussi loin, nous n'en doutons point, de votre pensée qu'ils le sont de la nôtre; mais leurs discours pourraient être écoutés avec complaisance dans des endroits où ils vous nuiraient probablement beaucoup; ce que nous verrions avec d'autant plus de déplaisir, qu'il nous serait impossible d'y remédier.

« Vous ayant ainsi dit notre façon de penser sur le sujet de votre voyage en pays étranger, nous y ajouterions volontiers d'autres raisons importantes pour vous convaincre que, si vous restez à Wolferag jusqu'à ce que le temps de la moisson soit passé, il peut survenir des circonstances qui seraient d'un avantage matériel et pour nous et pour la famille de votre père. Mais, comme dit le proverbe, *Verbum*

sapienti, un mot est plus pour un sage qu'un sermon pour un fou. Et, quoique nous ayons écrit cette lettre de notre propre main, et que nous soyons convaincu de la fidélité de notre messenger, attendu qu'il nous est attaché sous plus d'un rapport, néanmoins, pénétré comme nous le sommes de la vérité de cette maxime, qu'il faut marcher avec prudence lorsque le sentier est glissant, nous n'osons confier au papier des secrets que nous vous communiquerions volontiers de vive voix.

« Nous avons d'abord eu l'intention de vous prier de venir nous voir dans nos montagnes stériles, pour chasser ensemble le cerf, et parler des choses que nous sommes obligés de taire aujourd'hui. Mais le temps n'est point propice pour cette réunion que nous désirons vivement, et qui doit être différée jusqu'à ce que nous puissions causer librement sur le sujet que nous nous interdisons dans la présente. En attendant, nous vous prions de croire que nous sommes et que nous serons toujours votre affectionné parent, qui ne soupire qu'après l'occasion (et nous commençons à en apercevoir comme l'aurore) de vous témoigner par des effets tout l'intérêt qu'il vous porte. Et dans cette espérance, nous nous disons bien sincèrement votre très-affectionné cousin,

« A. »

« De notre maison de B., etc. »

Et sur l'enveloppe était écrit : « Pour le très-honorable et notre honoré parent, le Maître de Ravenswood, pour lui être porté en toute hâte, train de poste, au grand galop. Ne quittez pas l'étrier que cette lettre ne soit remise entre ses mains. »

— Que pensez-vous de cette épître, Bucklaw ? dit Ravenswood après que son ami l'eut déchiffrée non sans peine.

— Ma foi, je pense que la lettre du marquis n'est guère plus facile à comprendre qu'à lire. Il a en vérité grand besoin du *Manuel épistolaire*, ou de *l'Interprète de l'esprit*, et si j'étais à votre place je lui en enverrais un exemplaire par la première occasion. Il vous écrit avec la plus grande bienveillance de rester à perdre votre temps et à dépenser votre argent dans ce chien de pays, cette terre de vénalité et d'oppression, sans même vous offrir son appui. A mon avis, il a en vue quelque projet dans lequel il présume que vous pourrez lui être utile, et il désire vous avoir sous la main pour vous employer lorsqu'il sera mûr, se réservant la faculté de vous planter là si son complot vient à échouer.

— Son complot ? Vous pensez donc qu'il s'agit de quelque projet de révolte contre le gouvernement ?

— Que pourrait-ce être donc ? Il y a longtemps qu'on soupçonne le marquis d'avoir les yeux tournés vers Saint-Germain.

— Qu'il prenne garde de m'engager témérairement dans une pareille entreprise, dit Ravenswood. Lorsque je me rappelle les règnes des deux Charles et de Jacques II, franchement je ne vois pas trop pourquoi, par amour pour l'humanité ou pour ma patrie, je tirerais l'épée pour leurs descendants.

— Bah ! bah ! reprit Bucklaw, allez-vous vous mettre à pleurer pour ces puritains, que le brave Claverhouse traita comme ils le méritaient ?

— On les dit enragés pour avoir le droit de les tuer, dit Ravenswood. J'espère voir le jour où, whigs et torys, tous seront égaux aux yeux de la justice, et où ces sobriquets ne seront plus employés que parmi les politiques de café ; de même que ceux de coquin et autres le sont parmi les fruitières, comme de vains termes d'animosité.

— Ce ne sera pas de nos jours, mon cher hôte. Le fer a pénétré trop avant dans notre sein.

— Ce jour viendra pourtant, n'en doutez pas. Ces sobriquets ne feront pas toujours tressaillir les hommes, comme le cheval tressaille au son de la trompette. Lorsque la vie sociale sera plus efficacement protégée, on en sentira trop bien tout le prix et tous les avantages pour les hasarder en n'écoutant qu'une politique spéculative¹.

— Tout cela est bel et bon, reprit Bucklaw, mais moi je suis pour la vieille chanson :

Voir de beaux épis sur la tige,
Voir pour les whigs un haut gibet,
Voir faire droit à qui droit est,
Rien de tout cela ne m'afflige.

— Vous pouvez chanter tout aussi haut qu'il vous plaira, *cantabis vacuus*, dit Ravenswood ; mais je crois que le marquis est trop sage, ou du moins trop prudent, pour faire chorus avec vous. Je soupçonne qu'il veut parler dans sa lettre d'une révolution dans le conseil privé d'Écosse, plutôt que dans les royaumes britanniques.

— Oh ! maudits soient vos croc-en-jambes politiques, s'écria Bucklaw, vos manœuvres froides et symétriques que des vieillards, dans leur bonnet de nuit et leur robe de chambre fourrée, peuvent exécuter comme des parties d'échecs, déplaçant un trésorier et un ministre

1. Voilà bien toute la politique des indifférents expliquée : une douce oisiveté les mène à toutes sortes de concessions envers le pouvoir.

comme ils prendraient une tour ou un pion. A défaut de bataille à livrer, la paume est mon passe-temps, ma raquette m'amuse, mon épée me donne du pain; et vous, profond raisonneur, tout sage et tout réfléchi qu'on serait tenté de vous croire, vous avez dans les veines quelque chose qui fait bouillonner votre sang plus vite que ne devrait le permettre l'humeur où vous êtes à présent de faire des sermons moraux sur la politique. Vous êtes de ces sages qui voient tout avec beaucoup de sang-froid jusqu'à ce que le sang leur monte à la tête, et alors... oh! alors, malheur à quiconque s'aviserait de leur rappeler leurs prudentes maximes!

— Peut-être lisez-vous mieux dans mon cœur que je ne puis le faire moi-même, reprit Ravenswood; mais je crois que penser avec justesse, c'est faire un grand pas pour se mettre en état d'agir de même. Mais écoutez. Je crois que Caleb sonne la cloche pour le dîner.

— Grand Dieu! au bruit qu'il fait je ne puis m'empêcher de trembler, s'écria Bucklaw; car il ne sonne jamais avec plus de fracas que lorsqu'il a résolu de nous faire faire maigre chère, comme si ce carillon infernal, qui, un jour ou l'autre, fera écrouler la vieille tour, pouvait changer une poule étique en un chapon gras, et un os de mouton en un pâté de venaison.

— A la solennité excessive avec laquelle Caleb place sur la table ce seul plat symétriquement couvert, je crains bien que vos conjectures ne soient encore loin de la réalité.

— Otez le couvercle, Caleb; au nom du ciel, ôtez le couvercle, dit Bucklaw; montrez-nous ce que vous nous avez préparé, sans préambule. Allons donc; le plat est fort bien posé, je vous assure, ajouta-t-il en s'adressant d'un ton d'impatience au vieux sommelier, qui, sans répondre, continua à le changer à chaque instant de place, jusqu'à ce qu'il l'eût posé avec une précision mathématique dans le beau milieu de la table.

— Qu'avez-vous là, Caleb? demanda Ravenswood à son tour.

— Assurément, Milord, vous auriez déjà dû le savoir; mais Son Honneur le laird de Bucklaw a tant d'impatience! répondit Caleb en tenant toujours le plat d'une main et le couvercle de l'autre, et éprouvant une répugnance évidente à le lever.

— Mais qu'est-ce enfin, au nom du ciel? J'espère que ce n'est pas une paire d'éperons dorés, suivant l'usage de nos ancêtres des frontières¹.

1. Voyez dans les ballades *l'Excursion*.

— Ah ! ah ! Votre Honneur aime à plaisanter... Néanmoins j'oserais dire que c'était une mode fort convenable et en usage, à ce que j'ai appris, dans une bonne et honorable famille. Mais quant au dîner actuel, j'ai pensé que comme c'était aujourd'hui la veille de Sainte-Marguerite, qui était de son vivant une brave et digne reine d'Écosse, Vos Honneurs pourraient juger à propos, sinon de jeûner entièrement, du moins de ne faire qu'une légère collation, de ne manger qu'un rien, un hareng salé, ou quelque chose de cette sorte. Et découvrant le plat, il laissa voir quatre des savoureux poissons qu'il venait de nommer, ajoutant d'un ton plus humble que ce n'étaient pas non plus des harengs communs, attendu qu'ils avaient été choisis et salés avec un soin particulier par la femme de charge pour l'usage spécial de Son Honneur.

— De grâce, épargnez-nous les excuses, dit son maître; et nous, mangeons les harengs, puisque c'est tout ce que nous pouvons avoir. Mais je commence à penser comme vous, mon cher Bucklaw, que nous mangeons la dernière feuille verte, et qu'en dépit de toutes les intrigues politiques du marquis, il nous faudra déloger, faute de vivres, sans en attendre l'issue.

CHAPITRE IX.

Quand le cor, aux chasseurs annonçant le signal,
Fait aux hôtes des bois entendre un son fatal,
Quiconque est animé du feu de la jeunesse
Sent tressaillir son cœur, s'arrache à la mollesse,
Se livre avec transport au plus noble plaisir.

JOANNA BAILLIE. *Ethwald*, acte I, scène 1.



NE nourriture légère procure, dit-on, un léger sommeil; si nous nous rappelons le repas que la conscience de Caleb, ou plutôt la nécessité, qui emprunte souvent ce nom pour se déguiser, avait destiné aux habitants de Volfcrag, nous ne serons pas surpris de voir Bucklaw déjà levé et habillé dès la pointe du jour.

— Debout! debout! s'écria-t-il en se précipitant dans la chambre de son hôte, et en poussant des cris qui auraient pu réveiller les morts; levez-vous, levez-vous vite, au nom du ciel! les chasseurs sont dans la plaine; c'est la seule partie de chasse que j'aie aperçue depuis un mois... Allons, allons, vous ne devez pas regretter beaucoup un lit

qui n'a d'autre mérite que d'être un peu plus doux que la pierre du caveau de vos ancêtres.

— J'aurais été charmé, monsieur Bucklaw, dit Ravenswood en levant la tête d'un air d'humeur, que vous eussiez remis à un autre moment vos plaisanteries; il n'est pas très-agréable de perdre un instant de sommeil que je commençais à peine à goûter, après une nuit consacrée à réfléchir sur ma cruelle position.

— Bah! bah! reprit son hôte, allons, levez-vous; j'ai sellé moi-même nos chevaux; car le vieux Caleb s'époumonait à appeler des palefreniers et des laquais; et avant de pouvoir obtenir de lui le moindre service, il m'eût fallu avaler pendant deux heures des excuses interminables sur l'absence d'hommes qui n'ont jamais existé... Allons, je vous répète que les meutes sont lancées; la chasse commence!

Et Bucklaw disparut comme un éclair.

— Et je vous répète aussi que rien ne peut m'être plus indifférent. Quel est donc le seigneur qui vient chasser si près de la tour?

— C'est l'honorable lord Littlebrain¹, répondit Caleb, qui avait suivi Bucklaw dans la chambre de son maître; et je voudrais bien savoir à quel titre il se permet de venir chasser sur les terres et dans les propres domaines de Votre Seigneurie!

— A quel titre, Caleb? Oh! par une raison toute simple: c'est qu'il a acheté les terres et les domaines, et qu'il se croit autorisé à exercer des droits qui lui ont été vendus, et à chasser sur des propriétés qui maintenant sont les siennes.

— Cela se peut, Milord; mais je n'en dirai pas moins que ce n'est pas agir en gentilhomme et en brave et digne seigneur, que de venir exercer ici de pareils droits, lorsque Votre Seigneurie est dans son château de Volferag. Lord Littlebrain ferait bien de se rappeler ce que ses ancêtres étaient autrefois.

— Et nous ce que nous sommes aujourd'hui, dit son maître en s'efforçant, mais en vain, de sourire. Mais donnez-moi mon manteau, mon cher Caleb, je vais contenter Bucklaw, et voir avec lui cette chasse. Il y aurait par trop d'égoïsme à sacrifier le plaisir de mon hôte à mon inclination.

— Sacrifier! répéta Caleb, indigné que son maître dérogeât à sa dignité au point de faire le moindre sacrifice par égard pour qui que ce fût; sacrifier, en effet!... Mais pardon, quel habillement vous plaît-il de porter aujourd'hui?

1. Peu de cervelle

— Celui que vous voudrez, Caleb. Il me semble que ma garde-robe n'est pas très-nombreuse.

— Pas nombreuse ! répéta le vieillard. Et qu'est-ce donc que l'habit gris que Votre Seigneurie donna à Hildebrand, son premier coureur ; et celui de velours français de lord votre père, de glorieuse mémoire ; et tous ses autres vêtements qui furent distribués, à sa mort, aux différents domestiques ; et le manteau de drap de Berry ?.....

— Que je vous ai donné, Caleb, et qui, je crois, est le seul que vous puissiez me proposer, à l'exception des habits que je portais hier, et que je vous prie de m'apporter sans autre discussion.

— Si c'est la volonté de Votre Honneur..., dit Caleb en les lui présentant : il est vrai qu'il est d'une couleur sombre, et par conséquent plus convenable, attendu que vous êtes en deuil. Néanmoins je crois que, dans ce moment, le manteau de drap de Berry, et je ne l'ai pas même essayé, sachant qu'il ne me convenait pas de le porter ; je crois, dis-je, que dans ce moment comme il est bien brossé, et qu'il y a des dames dans la plaine...

— Des dames ! dit Ravenswood ; et quelles dames, Caleb ?

— C'est ce que je ne sais pas, Votre Honneur ; je sais seulement que, comme je regardais les chasseurs de l'une des croisées de la tour, j'en ai aperçu quelques-unes qui avaient de grandes plumes blanches sur leurs chapeaux, et qui couraient au grand galop avec la même intrépidité que les plus braves cavaliers.

— C'est bien, c'est bien ! Caleb. Aidez-moi maintenant à mettre mon manteau, et donnez-moi mon ceinturon. Mais quel est ce bruit que j'entends dans la cour ?

— C'est le laird de Bucklaw qui amène les chevaux, dit Caleb après avoir regardé par la fenêtre ; comme s'il n'y avait pas assez de valets au château, ou que je ne pusse pas remplacer ceux qui ne se trouvent point à leur poste !

— Hélas ! Caleb, il nous manquerait peu de chose, si votre pouvoir égalait votre zèle et votre bonne volonté !

— Je me flatte que Votre Seigneurie n'a pas lieu d'être mécontente ; car il me semble que, tout considéré, nous soutenons l'honneur de la famille aussi bien que le permettent les circonstances. Seulement M. Bucklaw est toujours si brusque et si impatient ! Et tenez, voilà qu'il a amené le palefroi de Votre Honneur, sans que la selle fût décorée du drap écarlate dont je la couvre ordinairement, et que j'aurais pu brosser en une minute.

— Oh ! c'est très-bien, mon cher Caleb, dit son maître en s'échap-

pant et en descendant l'escalier étroit qui conduisait dans la cour.

— Il se peut que ce soit très-bien, dit Caleb un peu sèchement ; mais si Votre Seigneurie veut seulement m'écouter, je lui dirai ce qui vaudrait encore mieux.

— Eh bien ! qu'est-ce encore ? dit Ravenswood en se retournant d'un air d'impatience.

— C'est qu'il serait bon que vous prissiez vos mesures pour ne pas revenir dîner au château, ni vous ni M. Bucklaw ; car, quoique la reine Marguerite m'ait servi si bien hier, je ne saurais faire un jour de jeûne d'un jour de fête, et, grâce à ce moment de répit, j'aurais le temps d'aviser aux moyens de déjeuner demain. Si, par exemple, Votre Honneur pouvait s'arranger de manière à se faire inviter à dîner par le lord Littlebrain?... Ou bien, si vous alliez dîner avec eux à l'auberge, vous trouveriez toujours bien quelque excuse pour ne point payer votre écot ; vous pourriez dire que vous avez oublié votre bourse, ou bien que l'aubergiste ne vous a point payé sa redevance, et que cela entrera dans le compte.

— Ou tout autre mensonge qui me viendra le premier à l'esprit, n'est-ce pas Caleb ? lui dit son maître. Adieu ; j'admire vos expédients pour sauver, comme vous dites, l'honneur de la famille.

Et, se jetant sur son cheval, Edgar suivit Bucklaw, qui, au risque manifeste de se rompre le cou, s'était mis à descendre au grand galop un sentier étroit et presque perpendiculaire qui conduisait de la tour dans la plaine, dès qu'il l'avait vu mettre lui-même le pied dans l'étrier.

Caleb Balderston les suivit d'un œil inquiet, craignant à chaque instant qu'il n'arrivât quelque malheur à l'héritier du nom de Ravenswood, et il ne quitta la croisée que lorsqu'il le vit en sûreté dans la plaine.

Excité par l'impétuosité naturelle de son caractère, le jeune Bucklaw volait comme un tourbillon rapide que rien ne pouvait arrêter dans sa course. Ravenswood ne le suivait pas avec moins d'ardeur, car, bien qu'il ne sortît qu'à regret de l'inactivité contemplative qui formait comme la base de son existence, une fois qu'il en était tiré il était tout de feu. Sa fougue n'était pas toujours proportionnée au motif de l'impulsion ; elle était en quelque sorte purement machinale ; c'était comme une pierre qui roule avec la même vitesse du haut d'un roc dans un précipice, soit qu'elle ait été jetée par un enfant, ou lancée par la main d'un Hercule. Il se livrait donc impétueusement au plaisir de la chasse, passe-temps si naturel à la jeunesse de tous les rangs et

de toutes les conditions , qu'il semble être plutôt une passion inhérente à nous, qu'un goût acquis et inspiré par l'habitude.

Le son éclatant du cor, dont alors on se servait toujours pour animer et pour diriger les meutes, les aboiements prolongés des chiens, les cris des chasseurs qu'on entendait dans l'éloignement, la vue des cavaliers qu'on apercevait tantôt sortant de derrière les collines, tantôt courant dans la plaine, ou bien franchissant les marécages qui leur barraient le chemin, tout contribuait à animer le Maître de Ravenswood, et à bannir de son esprit, du moins pour le moment, les souvenirs pénibles qui le poursuivaient sans cesse.

La première chose qui réveilla dans son âme des idées amères et douloureuses, fut de s'apercevoir que son cheval, malgré tous les avantages que lui donnait la connaissance parfaite que son maître avait du pays, était incapable de suivre la chasse. Pour le ménager, il venait de le mettre au pas, et songeait avec amertume que sa pauvreté l'empêchait de goûter l'amusement favori de ses ancêtres, et même leur unique occupation en temps de paix, lorsqu'il se vit aborder par un cavalier bien monté, qui l'avait suivi depuis quelques moments sans qu'il s'en aperçût, et qui paraissait être une espèce d'intendant ou d'homme de confiance.

— Votre cheval est essoufflé, Monsieur, dit cet homme avec une complaisance qu'on trouve bien rarement dans un chasseur : oserais-je prier Votre Honneur de vous servir du mien ?

— Monsieur, dit Ravenswood plus surpris que flatté d'une pareille proposition, je ne sais en vérité comment j'ai pu mériter une pareille faveur de la part d'un étranger.

— Eh parbleu ! qu'importe comment vous l'avez méritée ? dit Bucklaw, qui, avec beaucoup de répugnance, avait jusqu'alors retenu son coursier fougueux pour ne point se séparer de son hôte ; il vous l'offre, c'est l'essentiel, et acceptez toujours, sauf à vous expliquer après la chasse. Prenez les biens que les dieux vous envoient, comme dit le grand Dryden ; ou plutôt... attendez... Écoutez, mon ami ; prêtez-moi ce cheval, je vois que vous avez de la peine à le gouverner, et je vous réponds qu'il sera d'une docilité charmante lorsque je vous le rendrai. Quant à vous, Ravenswood, montez sur le mien, et vous n'aurez pas besoin de lui faire sentir vos éperons pour lui donner de l'ardeur.

Et jetant la bride de son cheval au Maître de Ravenswood, il s'élança sur celui que l'étranger lui avait cédé, et continua sa course au grand galop.

— A-t-on jamais vu un pareil fou? dit son ami; et vous, Monsieur, comment avez-vous pu lui confier votre cheval?

— Le cheval appartient à quelqu'un qui se fera toujours un plaisir de le prêter à Votre Seigneurie ou aux personnes qu'elle honore de son amitié.

— Quel est le nom de celui...?

— Votre Honneur voudra bien m'excuser; mais vous l'apprendrez de lui-même, si vous voulez bien prendre le cheval de votre ami et me laisser le vôtre; je vous rejoindrai à la curée, qui ne tardera pas longtemps, car le son du cor me fait entendre que le cerf est déjà aux abois.

— Je crois, en effet, que ce sera le meilleur moyen de retrouver votre cheval, dit Ravenswood; et montant sur le coureur de Bucklaw, il se dirigea avec toute la vitesse possible vers l'endroit où les sons du cor annonçaient que le cerf était au moment de terminer sa carrière.

Hyke a Talbot, Hyke a Teviot, nowboys, now! Tels étaient les cris de l'ancien langage de la vénerie anglaise. A ces sons bruyants se mêlaient les cris des veneurs et les aboiements impatients des chiens, qui étaient alors presque suspendus sur leur proie. Les cavaliers épars commencèrent à accourir de différents côtés vers le lieu de l'action; mais Bucklaw, qui était parti avant les autres, conserva son avantage, et arriva le premier à l'endroit où le cerf, épuisé de fatigue et hors d'état de courir plus longtemps, s'était retourné sur la meute, et, comme disent les chasseurs, tenait les abois. La tête penchée en avant, les flancs couverts d'écume, les yeux étincelants, et exprimant tout à la fois la rage et la peur, il était à son tour devenu un objet d'alarme pour ceux qui le poursuivaient.

Les chasseurs arrivèrent l'un après l'autre, et semblaient épier l'occasion de l'attaquer; ce qui, dans ces circonstances, demande une certaine prudence. Les chiens se tenaient à l'écart, et redoublaient leurs aboiements, sans se hasarder à approcher de leur ennemi; chaque cavalier semblait vouloir céder à son camarade le dangereux honneur de lui porter le premier coup. Le terrain était creux dans cet endroit, ce qui offrait peu d'avantage pour approcher du cerf sans qu'il s'en aperçût; et l'air retentit de cris de joie lorsque Bucklaw, avec cette dextérité qui distinguait un cavalier accompli de ce temps, sauta tout à coup à bas de son cheval, courut sur le cerf, et le fit tomber en lui coupant le jarret avec un couteau de chasse. Les chiens, se préci-

1. Ce sont là plutôt des *onomatopées* que des mots traduits : En avant, Talbot! en avant, Teviot! allons, mes garçons! — Talbot et Teviot sont des noms de chiens.

pitant sur leur ennemi hors d'état de se défendre, eurent bientôt mis fin à ses souffrances, et proclamèrent sa mort par de longs aboiements ; tandis que les fanfares des cors de chasse et les cris de joie des cavaliers faisaient retentir une *mort*¹ jusque sur les vagues de la mer.

Le veneur rappela alors la meute et alla présenter, à genoux, son couteau à une dame montée sur un beau palefroi blanc, et qui, par crainte, ou peut-être par compassion, s'était tenue jusqu'alors à quelque distance. Elle avait un masque de soie noire, mode qui, dans ce temps, était généralement adoptée, tant pour préserver le teint contre les ardeurs du soleil, que d'après certaines idées de bienséance qui ne permettaient pas à une dame de paraître la figure découverte au milieu d'une troupe de chasseurs, ou de toute autre bande bruyante, dans laquelle il se trouvait nécessairement des personnes de toutes les classes.

A la richesse de sa parure, à la beauté de son palefroi, ainsi qu'au compliment champêtre que lui fit le veneur, Bucklaw reconnut que c'était la reine de la chasse. Mais ce ne fut pas sans un sentiment de pitié, qui approchait même du mépris, que ce chasseur enthousiaste la vit refuser le couteau que le veneur lui présenta pour qu'elle fit la première incision dans la poitrine du cerf afin de découvrir la qualité de la venaison. Il avait une sorte d'envie de lui présenter ses hommages ; mais par malheur la vie que Bucklaw avait menée jusqu'alors ne lui avait pas fait connaître parfaitement la bonne société, et les femmes dont il avait recherché l'intimité n'étaient pas précisément de la classe la plus honorable et la plus distinguée : aussi, malgré son audace naturelle, éprouvait-il de l'embarras et une sorte de honte lorsqu'il voulait parler à une dame de qualité.

A la fin, rassemblant tout son courage, il se décida à saluer la belle chasseresse, et à lui dire qu'il espérait que son amusement avait répondu à son attente. La réponse de la jeune dame fut modeste et polie, et elle témoigna quelque reconnaissance au brave cavalier qui avait terminé la chasse avec tant d'adresse, lorsque les chiens et les chasseurs semblaient intimidés et n'osaient avancer.

— Soit dit entre nous, Madame, reprit Bucklaw, que cette observation ramena sur son terrain, il n'y a pas grand mérite à ce que j'ai fait, attendu que rien n'est plus facile, pourvu seulement qu'on n'ait pas trop peur de recevoir une paire d'andouillers dans la poitrine. J'ai chassé cinq cents fois à forcer le cerf, Madame, et je ne l'ai jamais vu

¹. *Chant de mort*, expression de vénérie.

aux abois, que je ne me sois hardiment avancé sur lui : l'usage et la pratique, Madame, voilà tout le secret ; cependant il faut aussi de la prudence et de l'attention , et je vous conseille d'avoir toujours un couteau de chasse bien affilé à deux tranchants, afin de pouvoir frapper en avant ou en arrière, suivant l'occasion ; car une blessure faite par un coup de corne est dangereuse et sujette à s'envenimer.

— Je vous remercie de ce conseil, Monsieur, dit la jeune dame, tandis que son masque cachait à peine le léger sourire de ses lèvres ; mais je crains bien de n'avoir pas souvent occasion de le mettre en pratique.

— Ce que monsieur dit n'en est pas moins très-sensé, dit un vieux veneur qui avait écouté la harangue de Bucklaw avec beaucoup d'admiration ; et j'ai souvent entendu dire à mon père, qui était garde des bois, que les défenses du sanglier faisaient des blessures moins dangereuses que les cornes d'un cerf.

— Très-bien parlé, mon ami. Mais à présent, ajouta Bucklaw, qui était alors dans son élément, et qui désirait diriger toutes les opérations, il me semble que les chiens étant bien fatigués et ayant bien fait leur devoir, il faut songer à leur donner la curée ; et s'il m'est permis de dire mon avis, le veneur qui le dépècera doit commencer par vider, à la santé de madame, un pot de bière ou un verre d'eau-de-vie ; car, s'il néglige de remplir cette formalité, la venaison ne pourra pas se conserver.

Ce conseil très-agréable fut, comme on se l'imagine, suivi strictement par le veneur, qui, en revanche, présenta à Bucklaw le couteau que la jeune dame avait refusé ; et sa maîtresse pria celui-ci de ne point rejeter cet honneur.

— Je suis persuadée, Monsieur, dit-elle en se retirant du cercle qui s'était formé autour d'elle, que mon père, pour l'amusement duquel lord Littlebrain a fait sortir aujourd'hui ses meutes, s'en rapportera volontiers, pour tout ce qui est d'usage, à un homme qui a votre expérience.

A ces mots, elle le salua d'un air gracieux, et s'éloigna suivie de deux domestiques, qui semblaient attachés plus particulièrement à son service. A peine Bucklaw s'aperçut-il de son départ ; car il était trop enchanté de trouver l'occasion de déployer son talent, pour qu'il y eût homme ou femme au monde qui, dans un pareil moment, pût occuper la moindre place dans ses pensées. Déjà il s'était débarrassé de son habit ; retroussant les manches de sa chemise, il enfonça ses bras nus jusqu'au coude dans le sang et dans la graisse, coupant, taillant et

dépeçant avec toute la précision du chasseur ou du boucher le plus accompli, tandis qu'en même temps il avait soin de faire résonner tous les termes de l'art aux oreilles des chasseurs qui l'entouraient, ne parlant que de nombres, de dainties, et autres expressions techniques dont nous feron grâce à nos lecteurs.

Lorsque Ravenswood, qui avait suivi d'assez près son ami, vit que le cerf avait succombé, l'ardeur momentanée qui l'avait entraîné vers le lieu de la chasse fit place à ce sentiment de répugnance qu'il éprouvait à rencontrer, dans son abaissement, le regard de ses égaux ou de ses inférieurs. Il refint son cheval, et monta sur le sommet d'une colline peu élevée, d'où il observa la scène bruyante et animée qui se passait dans la plaine, écoutant les cris des chasseurs, les aboiements des chiens et les hennissements des chevaux.

Mais ces sons de joie n'inspiraient au jeune Edgar que des sentiments bien opposés. La chasse et tous ses plaisirs, depuis les temps féodaux, ont toujours été regardés comme des privilèges presque exclusifs des grands, et c'était autrefois leur principale occupation en temps de paix. Se voir privé, par ses malheurs, de prendre part à un amusement champêtre qu'il devait regarder comme une prérogative spéciale de son rang et de sa naissance; penser que des étrangers chassaient alors librement sur des domaines dont ses ancêtres s'étaient toujours réservé la jouissance exclusive, tandis que lui, qui aurait dû être l'héritier de leurs biens et de leurs titres, était obligé de se tenir à l'écart, et de dévorer en silence sa honte et son humiliation: c'était un spectacle, c'étaient des réflexions de nature à faire une impression profonde sur une âme telle que celle de Ravenswood, naturellement portée à la tristesse et à la mélancolie.

Sa fierté finit cependant par triompher de son abattement, qui fit place à une vive impatience lorsqu'il vit que Bucklaw, avec son étourderie ordinaire, ne pensait nullement à revenir et à ramener le cheval qu'on lui avait prêté, et que, lui Ravenswood, avant de s'éloigner, il désirait voir rendre à son maître complaisant. Il s'apprêtait à se diriger vers le groupe au milieu duquel Bucklaw s'évertuait pour montrer son talent, lorsqu'il fut rejoint par un cavalier qui, comme lui, s'était tenu à l'écart pendant la fin de la chasse.

Le personnage paraissait d'un âge avancé; il portait un grand manteau d'écarlate, qui était croisé jusque sous le menton, et son chapeau était rabattu sur ses yeux, sans doute par précaution contre les injures du temps. Sa monture, cheval d'amble, doux et docile, convenait à un cavalier qui se proposait de voir la chasse plutôt que d'y prendre part:

un domestique le suivait à quelque distance ; et tout semblait indiquer que c'était un seigneur de distinction. Il aborda Ravenswood très-poliment, mais non sans quelque embarras. — Vous paraissez plein d'ardeur et de courage, Monsieur, lui dit-il, et cependant vous semblez regarder ce noble amusement avec autant d'indifférence que si vous étiez chargé du poids de mes années.

— Il fut un temps où je m'y livrais aussi avec enthousiasme, répondit Edgar ; aujourd'hui, des événements récemment arrivés dans ma famille doivent me servir d'excuse... d'ailleurs, ajouta-t-il, j'étais assez mal monté au commencement de la chasse.

— Je crois, dit l'étranger, qu'un de mes domestiques a eu le bon sens de donner un cheval à votre ami.

— Il a eu en effet cette complaisance, et permettez-moi de vous en remercier, au nom de mon ami, M. Hayston de Bucklaw, l'un des chasseurs les plus intrépides qu'il soit possible de voir ; il ne tardera pas, je l'espère, à rendre le cheval à votre domestique, et joindra alors lui-même tous ses remerciements à ceux que je vous prie d'agréer de ma part.

En parlant ainsi, le Maître de Ravenswood salua l'étranger, et prit le chemin de Wolfcrag, de l'air d'un homme qui a fait ses adieux définitifs ; mais l'étranger n'était pas d'avis de se séparer de lui si promptement ; et, prenant la même route, il dirigea son cheval si près de celui de Ravenswood, que celui-ci, à moins de passer devant lui, ce que la civilité, l'étiquette du temps et le respect dû à l'âge ne lui permettaient guère de faire, ne pouvait aisément s'échapper de sa compagnie.

Le vieillard ne garda pas longtemps le silence. — Voici donc l'ancien château de Wolfcrag, dont il est si souvent parlé dans l'histoire d'Écosse, dit-il en regardant la vieille tour sur laquelle un épais nuage, qui s'était détaché de l'horizon, commençait à jeter un voile sombre ; car, à la distance de moins d'un mille, le cerf ayant fait un détour dans sa fuite, avait ramené les chasseurs à peu près au même endroit où ils étaient lorsque Ravenswood et Bucklaw étaient partis pour les rejoindre.

Ravenswood ne répondit à cette observation que par un signe de tête.

— C'est, à ce que j'ai entendu dire, ajouta l'étranger sans se laisser déconcerter par sa froideur, l'une des plus anciennes propriétés de l'honorable famille de Ravenswood.

— La plus ancienne, Monsieur, et probablement la dernière.

— Je... je... j'espère que non, Monsieur, dit le vieillard, toussant à plusieurs reprises pour s'éclaircir la voix, et faisant un effort sur lui-même pour surmonter une certaine hésitation; l'Écosse sait ce qu'elle doit à cette ancienne famille, et n'a pas oublié les exploits éclatants par lesquels elle s'est signalée. Je ne doute pas que si l'on représentait d'une manière convenable à Sa Majesté l'état de misère... je veux dire la décadence, où se trouve une famille si noble et si illustre, on ne pût trouver des moyens *ad reedificandam antiquam domum*...

— Je vous épargnerai la peine de pousser plus loin cette discussion, Monsieur, dit Edgar avec une noble fierté. Je suis l'héritier de cette malheureuse maison, je suis le Maître de Ravenswood; vous avez vous-même des sentiments trop nobles et trop généreux pour qu'il soit nécessaire de vous rappeler que, s'il est quelque chose de plus pénible que le malheur, c'est la mortification de se voir l'objet d'une pitié qu'on ne réclame point.

— Je vous demande mille fois pardon, Monsieur dit l'étranger: je ne savais pas... je sens fort bien que je n'aurais pas dû parler... rien n'était plus éloigné de ma pensée que de supposer...

— Aucune excuse n'est nécessaire, Monsieur, répondit Ravenswood; voici l'endroit où il faut sans doute nous séparer; et je vous assure que je n'emporte pas le moindre sentiment d'aigreur.

En disant ces mots, il s'apprêtait à prendre le sentier étroit qui conduisait à Wolfcrag, lorsque la jeune dame dont nous avons parlé arriva près du vieillard, suivie de ses domestiques.

— Ma fille, lui dit l'étranger, voici le Maître de Ravenswood.

Il semblait naturel qu'Edgar adressât quelques mots à celle à qui il se voyait ainsi présenté, ou qu'il s'informât du moins du nom du vieillard qui paraissait déterminé à faire, malgré lui, sa connaissance; mais quel que fût le sentiment qui le dominait il restait complètement muet et immobile. Dans ce moment, le nuage qui s'abaissait depuis longtemps sur Wolfcrag, et qui en s'avancant couvrait l'horizon de ténèbres de plus en plus épaisses, commença, par deux ou trois coups éloignés, à annoncer le tonnerre qu'il portait dans son sein, tandis que deux éclairs, se succédant presque aussitôt, firent voir dans le lointain les tourelles grises de Wolfcrag, et plus près les vagues agitées de la mer qui brillèrent un moment d'une lueur rouge.

Le cheval de la jeune dame se montra rétif, se mit à bondir et à se dresser sur ses pieds de derrière, au point de donner quelques inquiétudes; Ravenswood avait trop d'honneur, trop d'humanité, pour s'éloigner brusquement dans un pareil moment et l'abandonner aux soins

d'un faible vieillard et de ses domestiques. Il fut donc, ou du moins il se crut obligé par la politesse de saisir la bride du cheval indocile, et d'aider la belle chasseresse à le diriger. — Tandis qu'il remplissait ce devoir, le vieillard fit l'observation que l'orage semblait augmenter... Ils étaient très-éloignés de la maison de lord Littlebrain, chez lequel ils logeaient alors, et il serait fort obligé au Maître de Ravenswood de vouloir bien lui indiquer où il pourrait trouver quelque endroit pour se mettre à l'abri. En même temps il jeta un regard timide et embarrassé du côté de la tour, et il était impossible de n'en pas comprendre l'expression.

Dans une circonstance semblable, Ravenswood ne pouvait éviter avec bienséance d'offrir l'abri momentané de sa maison à un vieillard et à sa fille, surpris par l'orage et éloignés de toute autre habitation. L'état même où se trouvait la jeune dame rendait cet acte de politesse indispensable ; car, tandis qu'il tenait la bride de son cheval, il ne put s'empêcher de remarquer qu'elle tremblait beaucoup et qu'elle était extrêmement agitée : ce qui provenait sans doute de ce qu'elle redoutait l'orage, qui paraissait devoir être terrible.

Je ne sais si le Maître de Ravenswood partageait ses craintes, mais il ne paraissait pas non plus très-calme lorsqu'il répondit : — La tour de Wolfcrag n'a rien à offrir que l'abri de son toit ; mais s'il peut être agréable dans un pareil moment... Il s'arrêta, comme s'il lui eût été impossible de proférer le reste de l'invitation. Mais le personnage qui s'était constitué de son chef son compagnon ne lui laissa pas le temps de battre en retraite, quand même il en aurait eu envie, et regarda ce peu de mots comme une invitation suffisante.

— L'orage, dit-il, devait être une excuse pour bannir toute cérémonie... La santé de sa fille était très-faible, elle avait beaucoup souffert des suites d'une frayeur qu'elle avait eue récemment. Il espérait que ce ne serait pas une indiscretion d'accepter, en pareille circonstance, l'hospitalité que leur offrait le Maître de Ravenswood. La vie de son enfant devait lui être plus chère que l'étiquette.

Il ne restait plus aucun moyen d'employer quelque défaite. Ravenswood montra donc le chemin à ses hôtes, en continuant de tenir par la bride le cheval de la jeune dame, de peur qu'il ne prit de nouveau l'alarme à quelque explosion inattendue du tonnerre. Il n'était pas encore plongé assez profondément dans ses réflexions pour ne point remarquer que la pâleur mortelle qu'il avait aperçue sur la partie de son visage que le masque de soie ne cachait pas entièrement, avait fait place à une vive rougeur, et il sentait avec la plus grande confusion

que, par une sympathie secrète, ses joues se couvraient de couleurs non moins vives.

L'étranger épiait tous les mouvements de son jeune compagnon avec une attention que celui-ci attribuait à son inquiétude sur la santé de sa fille. Ils arrivèrent enfin devant l'antique forteresse, et Ravenswood semblait toujours en proie à des sentiments d'une nature très-compliquée; mais il fit un effort sur lui-même pour prendre son calme et son sang-froid, et, lorsqu'il fut entré dans la cour et qu'il appela Caleb, il y avait dans son ton et dans ses manières quelque chose de sec et de sévère qui pouvait surprendre de la part d'un gentilhomme auquel il arrive des hôtes de distinction.

Caleb ne se fit pas longtemps attendre; mais ni la pâleur de la belle étrangère, lorsque le tonnerre avait commencé à gronder, ni celle de toute autre personne dans quelque circonstance qu'elle se trouvât placée, n'était rien auprès de celle qui se répandit sur les joues amaigries du vieux sommelier lorsqu'il vit ces nouveaux hôtes, et qu'il réfléchit que l'heure du dîner approchait rapidement.

— Est-il fou? murmura-t-il tout bas; est-il complètement fou? Nous amener des seigneurs et des grandes dames, et une foule de laquais à leur suite, lorsque midi va sonner! il faut qu'il ait perdu la tête. S'approchant alors de son maître, il le pria de l'excuser s'il avait permis au reste de ses gens d'aller voir la chasse, et il ajouta que, comme il ne s'attendait point que Sa Seigneurie rentrerait avant la nuit, il craignait qu'ils ne revinssent que fort tard.

— Silence, Balderston! dit Ravenswood d'un ton ferme; vos folies sont déplacées. Monsieur, dit-il en se tournant vers son hôte, ce vieillard et une servante encore plus vieille et plus infirme composent toute ma maison. Les rafraîchissements que nous pouvons vous offrir sont encore plus chétifs que vous ne pourriez vous le figurer; mais, quels qu'ils soient, ils vous seront offerts de bon cœur.

L'étranger, frappé de la vétusté et du délabrement de la tour, à laquelle les ténèbres qui continuaient à couvrir l'horizon donnaient une couleur encore plus sombre, et peut-être aussi intimidé par le ton sévère et décidé dont son hôte avait parlé, jeta autour de lui un regard inquiet, comme s'il se repentait à demi d'avoir accepté si précipitamment l'hospitalité qui lui était offerte. Mais il n'était plus possible alors de revenir sur ses pas, ni de sortir d'une position dans laquelle il s'était placé lui-même.

Pour Caleb, il fut si étourdi de l'aveu public et sans réserve que son maître venait de faire de sa misère, que pendant deux minutes il ne

put que marmotter dans sa barbe hebdomadaire, car depuis six jours elle n'avait pas senti le rasoir : — Décidément il est fou... fou à lier... complètement fou! Mais que Caleb soit à jamais maudit, dit-il en appelant à son secours toutes les ressources de son génie inventif, que Caleb soit maudit s'il ne parvient pas à sauver l'honneur de la famille, mon maître fût-il à lui seul aussi fou que les sept sages étaient sages! Il s'avança alors hardiment; et, malgré les regards de dépit et d'impatience que lui lançait Edgar, il demanda gravement s'il ne servirait pas quelques rafraîchissements à la jeune dame, un verre de tokai ou de vieux vin d'Espagne, ou bien...

— Trêve encore une fois à vos folies, dit Ravenswood d'un ton sévère; conduisez les chevaux à l'écurie, et ne nous tourmentez pas davantage de vos absurdités.

— Votre Honneur sera toujours scrupuleusement obéi dans tout ce qu'il lui plaira de commander, dit Caleb; néanmoins, quant au tokai et au vin d'Espagne dont vos honorables hôtes paraissent ne pas vouloir...

Mais dans ce moment la voix de Bucklaw, qui perçait au milieu des aboiements des chiens et des hennissements des chevaux, annonça qu'il approchait à la tête de la plus grande partie des chasseurs.

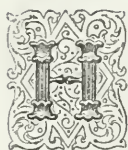
— Que je meure, dit Caleb prenant courage en dépit de cette nouvelle invasion de Philistins; que je meure s'ils parviennent à me dérouter! Cet écervelé ne saurait rien faire de bien. M'amener une pareille engeance qui va s'attendre à trouver ici de l'eau-de-vie en aussi grande abondance que de l'eau de puits! et cela lorsqu'il sait parfaitement la position dans laquelle nous nous trouvons! Voyons un peu..... Si nous pouvions nous débarrasser en même temps de ces faquins de laquais qui se sont faufilez dans la cour à la suite de leurs supérieurs..... Ce serait un coup de maître, et je pourrais alors parer encore à tout.

Le lecteur verra dans le chapitre suivant, quelles mesures le bon Caleb prit pour exécuter cette difficile entreprise.

CHAPITRE X.

Leur gosier altéré, leurs lèvres desséchées,
Leur estomac à jeun, semblaient déjà jouir
Du repas qu'ils croyaient qu'on allait leur offrir.

COLERIDGE. *Le poëme du vieux marin*



HAYSTON DE BUCKLAW était un de ces hommes inconsidérés qui n'hésitent jamais entre un ami et une plaisanterie. Quand on sut que le principal personnage s'était rendu à Wolferag, les chasseurs proposèrent, comme une marque de civilité, d'y porter le cerf qu'on venait de tuer. Bucklaw accepta cette offre avec empressement, car il s'amusait déjà de la consternation que le pauvre Caleb Balderston éprouverait en voyant arriver à la tour une troupe si nombreuse, et s'inquiétait fort peu de l'embarras dans lequel tant de nouveaux hôtes jetteraient son ami. Mais il avait dans le vieux Caleb un antagoniste aussi rusé qu'habile, et dont le génie fertile ne manquait jamais de trouver, en toute occasion, des défaites et des subterfuges propres, comme il le pensait, à sauver l'honneur de la famille.

— Dieu soit loué, pensa-t-il : un des battants de la grande porte de la tour a été solidement fermé ce matin à cause du grand vent ; et je crois qu'il ne me sera pas bien difficile de fermer l'autre.

Mais en gouverneur prudent, il pensa qu'il ferait sagement de se débarrasser d'abord des ennemis qui s'étaient déjà introduits dans la place (car il regardait comme ennemi tout ce qui mangeait et buvait), avant de prendre des mesures pour empêcher l'entrée de ceux dont les cris joyeux annonçaient la prochaine arrivée. Il attendit donc avec impatience que son maître eût fait entrer dans la tour ses deux principaux hôtes, et, arrêtant leur suite sur le seuil de la porte, il commença sur-le-champ ses opérations.

— Il me semble, dit-il, que les chasseurs apportent le cerf au château en grande cérémonie, et je crois qu'il convient que nous, qui pouvons en être considérés comme les habitants, nous restions à la porte pour les recevoir honorablement.

Cette proposition insidieuse n'éprouva point de contradiction ; mais le vieux Caleb, faisant adroitement quelques pas en arrière, rentra dans la tour, et ferma, sans perdre de temps, le second battant de la

porte avec une telle force que le bruit s'en fit entendre dans tout le bâtiment. Ayant ainsi pourvu à la sûreté de la place, il crut pouvoir parlementer avec l'ennemi; et ouvrant un petit guichet pratiqué dans la porte, et qui servait autrefois à reconnaître ceux qui s'y présentaient : — Messieurs, leur dit-il, Son Honneur le Maître de Ravenswood va faire servir un festin à votre maître et à quelques personnes de distinction qui se trouvent chez lui; mais c'est un usage observé de temps immémorial dans son château que jamais, pour quelque raison que ce soit, la porte ne s'en ouvre pendant qu'on est à table : précaution dont la sagesse a été reconnue plus d'une fois en temps de guerre, et dont nous ne nous écartons jamais, même en temps de paix. Il ajouta qu'à Wolfhope, au bas de la colline, il y avait une auberge où il leur conseillait de se rendre, attendu qu'ils y trouveraient d'excellente eau-de-vie. Il leur donna même à entendre que son maître ferait tous les frais de l'écot. Mais il prononça cette dernière partie de son discours d'une manière confuse, ambiguë, en style d'oracle, qu'on pouvait interpréter comme on le voulait; car, tel que Louis XIV, Caleb Balderston craignait de pousser la finesse jusqu'à la fausseté; et il évitait, autant que possible, de mentir directement pour tromper les autres.

Une pareille annonce surprit les uns, fit rire les autres, et indigna surtout les laquais, qui prétendirent que quant à eux, ils avaient le droit incontestable d'entrer pour servir à table leur maître et leur maîtresse. Mais Caleb n'était pas d'humeur à faire des distinctions. Il tint à sa résolution avec cette inébranlable opiniâtreté qui est sourde à tous les raisonnements et inaccessible à la conviction. Il leur dit que leur maître et leur maîtresse ne manqueraient pas au château de domestiques pour les servir. En vain Bucklaw, qui arriva en ce moment à la tête de l'arrière-garde, lui ordonna-t-il d'un ton courroucé d'ouvrir la porte à l'instant, il n'en resta pas moins inébranlable.

— Le roi sur son trône serait à la porte, lui dit-il, qu'il ne pourrait forcer mes dix doigts à l'ouvrir contre les règles établies dans la famille de Ravenswood, et qu'il est de mon devoir de faire observer, comme principal domestique de la maison.

Bucklaw, extrêmement irrité, jura avec plus d'énergie que nous n'oserions le rapporter; il dit à Caleb qu'il le ferait repentir de l'avoir traité de cette manière, demanda à parler au Maître de Ravenswood lui-même; mais rien ne put émouvoir l'inflexible vieillard.

— Il peut dire tout ce qu'il voudra, pensa-t-il; mais du diable s'il voit aujourd'hui la face de mon maître. Il peut aller diner, souper et

dormir où bon lui semblera. Demain en s'éveillant il se rendra justice. C'est bien à lui de m'amener ici une bande de chasseurs altérés, quand il sait qu'il s'y trouve à peine de quoi étancher notre soif. Et alors il ferma le guichet et rentra dans la tour, les laissant se consoler comme ils le voudraient de ce mauvais accuei.

Cette scène avait eu, à l'insu de Caleb, un témoin qui avait gardé le silence jusqu'alors ; c'était le principal domestique de l'étranger, son homme de confiance, celui qui, pendant la chasse, avait prêté son cheval à Bucklaw. Il avait suivi son maître de fort près, sans que Caleb s'en aperçût, avait conduit son cheval à l'écurie, pendant que le vieux domestique formait et exécutait son plan d'opérations, et avait ainsi évité d'être compris dans l'exclusion générale.

En voyant la manœuvre de Caleb, il devina le motif qui le faisait agir ; et, connaissant les intentions de son maître, il eut bientôt tracé la marche qu'il devait suivre. Il se tint à l'écart jusqu'à ce que Caleb fût parti, et dès qu'il le vit éloigné, il s'approcha du guichet, l'ouvrit à son tour, et dit aux domestiques et aux piqueurs, qui étaient encore rassemblés, que son maître l'avait chargé de donner ordre à ses gens ainsi qu'à ceux de lord Littlebrain d'aller se rafraîchir à Wolfhope à ses frais.

La troupe de chasseurs abandonna alors la porte inhospitalière de la tour de Wolferag, et descendit la colline en maudissant de bon cœur le vieux coquin qui les avait trompés, et en donnant au diable le château et tous ceux qui l'habitaient. Bucklaw, avec des qualités naturelles qui auraient pu en faire un homme estimable dans de plus heureuses circonstances, avait été si négligé dans toutes les parties de son éducation, qu'il était toujours porté à penser et à agir comme ceux dont il partageait les plaisirs. Les éloges qu'il venait de recevoir faisaient, dans son esprit, un contraste frappant avec les injures et les imprécations qu'il entendait prononcer généralement contre Ravenswood ; il se rappelait les jours ennuyeux et monotones qu'il avait passés à Wolferag, comparés à la vie joyeuse et dissipée à laquelle il avait été accoutumé, enfin son exclusion du château lui paraissait un affront impardonnable ; et de toutes ces réflexions résulta la résolution de rompre en visière avec le Maître de Ravenswood.

En arrivant à l'auberge du village de Wolfhope, il y rencontra inopinément une ancienne connaissance qui descendait de cheval. C'était le digne et respectable capitaine Craigengelt, qui, paraissant avoir perdu le souvenir de la manière au moins indifférente dont ils s'étaient séparés peu de temps auparavant, s'approcha de lui avec

empressement, et lui serra la main de l'air le plus cordial. C'était une politesse que Bucklaw ne se dispensait jamais de rendre ; et Craigengelt n'eut pas plus tôt senti la pression de sa main, qu'il vit qu'il pouvait encore lui parler sur le ton de l'intimité.

— Bonjour donc, mon cher Bucklaw, s'écria-t-il : je suis ravi de vous voir ; je vois qu'il y a encore place dans ce méchant monde pour les honnêtes gens.

Il faut savoir que les jacobites à cette époque, nous ne prétendons pas dire si c'est avec raison, avaient adopté le terme d'*honnêtes gens* pour désigner leur parti.

— Et pour d'autres aussi, à ce qu'il paraît, répondit Bucklaw. Sans cela, comment oseriez-vous vous hasarder ici, noble capitaine ?

— Qui ? moi ! je suis libre comme l'air, qui n'a ni rentes ni dîmes à payer. Tout a été expliqué et arrangé avec les vieux fous d'Auld-Reekie¹. Ils n'auraient pas osé détenir un homme comme moi en prison, même pour une seule semaine. Un homme d'une certaine sorte a plus d'amis que vous ne le pensez, Bucklaw, et dans l'occasion ils savent le servir.

— Allons, allons, dit Bucklaw, qui connaissait parfaitement le caractère de Craigengelt, et qui avait pour lui le plus souverain mépris, faites-moi grâce de vos fanfaronnades, et dites-moi si vous êtes bien véritablement libre et en sûreté.

— Aussi libre qu'un bailli whig peut l'être sur le pavé du bourg dont il a l'administration ; aussi en sûreté qu'un prédicateur presbytérien dans sa chaire ; et je vous cherchais pour vous apprendre que vous n'avez plus besoin de vous cacher : il n'y a eu ni amende ni condamnation prononcée contre vous.

— Alors je suppose que vous vous dites mon ami.

— Votre ami, Bucklaw ! je suis votre fidèle Achate, comme je l'ai entendu dire à des savants. Nous sommes le gant et la main, l'arbre et l'écorce, à la vie et à la mort.

— C'est ce que je vais voir dans un moment. Écoutez-moi : je sais que vous n'êtes jamais sans argent, quoique j'ignore comment il vous arrive. Prêtez-moi une couple de pièces d'or pour balayer la poussière qui s'est arrêtée au gosier de tous ces braves gens, et alors je pourrai croire .

— Une couple ! j'en ai vingt à votre service, mon garçon, et vingt autres encore par derrière.

¹ Edinb. burg.

— Parlez-vous sérieusement ? s'écria Bucklaw en le regardant fixement, car il avait assez de pénétration naturelle pour juger qu'un tel excès de générosité devait avoir quelque cause extraordinaire. Craigengelt, ou vous êtes réellement un brave garçon, ce que j'ai quelque peine à croire, ou vous êtes plus rusé que je ne soupçonnais, ce que je ne crois pas plus facilement.

— L'un n'empêche pas l'autre. Au surplus, voyez et jugez. Voilà de l'or qui ne craint pas la pierre de touche.

En parlant ainsi, il plaça dans la main de Bucklaw une poignée de pièces d'or, que celui-ci mit dans sa poche sans les compter, en disant seulement que, dans la circonstance où il se trouvait, il fallait qu'il empruntât, fût-ce du diable lui-même. Et se tournant alors vers les chasseurs : Allons, mes amis, leur dit-il, suivez-moi ; c'est moi qui régale.

— Longue vie au laird de Bucklaw ! crièrent-ils en chœur.

— Et au diable, s'écria un piqueur, en forme de corollaire, celui qui, après avoir couru la bête, laisse les chasseurs aussi secs que la peau d'un tambour.

— La maison de Ravenswood, dit un vieux domestique, était autrefois aussi bonne, aussi honorable qu'aucune du pays ; mais elle vient de perdre aujourd'hui tout ce qui lui restait de crédit, car celui qui la représente prouve qu'il n'est qu'un ladre.

Les applaudissements que reçut ce discours prouvèrent que tel était le sentiment général, et l'on se précipita dans l'auberge, où l'on resta à table jusqu'à la nuit. Le caractère jovial de Bucklaw ne lui permettait pas d'être fort délicat sur le choix de la compagnie qu'il fréquentait, et, après un régime de sobriété forcée, et presque d'abstinence, chez le Maître de Ravenswood, après avoir été privé plusieurs jours des jouissances qui faisaient le bonheur de sa vie, il se trouvait aussi content, aussi heureux en ce moment, de présider à une table autour de laquelle étaient assis des piqueurs et des laquais, que s'il avait eu pour convives des ducs et des princes. Craigengelt avait ses raisons pour se plier à son humeur ; il se mit donc à l'unisson avec lui, et comme il joignait à un grand fonds d'impudence une gaieté inaltérable, et le talent de chanter agréablement quelques couplets joyeux, il contribua beaucoup à l'allégresse générale, et s'établit complètement dans les bonnes grâces de Bucklaw.

Pendant ce temps, une scène toute différente se passait à Wolferag. Le Maître de Ravenswood, trop occupé de ses réflexions pour faire attention à la manœuvre de Caleb, après avoir traversé la cour, fit

entrer ses hôtes dans la grande salle où avait été servi le repas des funérailles.

L'infatigable Caleb, qui, par goût ou par habitude, travaillait du matin au soir, en avait fait disparaître peu à peu toutes les traces de l'orgie qui y avait eu lieu. Mais tout son talent et tout le soin qu'il avait pris pour placer de la manière la plus avantageuse le peu de meubles qui s'y trouvaient, n'empêchait pas que des murailles nues et dépourvues de tout ornement ne donnassent à cet appartement un air sombre et lugubre ; d'étroites fenêtres semblaient avoir été percées dans les murs plutôt pour favoriser le renouvellement de l'air que pour donner passage à la lumière, et les épais nuages qui voilaient le ciel ajoutaient encore à l'obscurité habituelle de cette salle.

Ravenswood, avec toute la grâce d'un jeune homme galant de cette époque, mais non sans une certaine raideur et sans un air d'embarras, conduisit la jeune personne à l'extrémité du salon, tandis que le père, debout près de l'entrée, semblait vouloir se débarrasser de son chapeau et de son manteau. En ce moment, le bruit de la porte que Caleb venait de fermer avec violence, se fit entendre ; l'étranger tressaillit, s'approcha assez vivement de la fenêtre, et jeta sur Ravenswood un coup d'œil qui annonçait l'alarme, quand il vit que ses gens étaient exclus de la tour.

— Vous n'avez rien à craindre, Monsieur, lui dit gravement Ravenswood, qui ignorait ce qui venait de se passer. Si ce château est trop pauvre pour recevoir dignement ses hôtes, il peut encore les protéger. Mais il me semble qu'il est temps que je m'informe quelles sont les personnes qui daignent honorer de leur présence ma modeste demeure.

La jeune dame resta en silence et immobile, tandis que son père, à qui cette question semblait plus particulièrement adressée, était dans la situation d'un acteur qui s'est chargé d'un rôle qu'il se sent incapable de jouer, ou que sa mémoire trahit à l'instant où il doit parler. Il s'efforça cependant de déguiser son embarras, en appelant à son secours toutes les cérémonies d'usage. Mais il est évident qu'après avoir fait sa révérence un pied en avant, comme pour s'approcher de son hôte, et l'autre en arrière comme s'il eût voulu en être bien loin, ses mains, en détachant son manteau et en ôtant son chapeau de dessus sa tête, semblaient avoir autant de peine que si l'un eût été attaché avec des agrafes de fer rouillé, et que l'autre eût été une lourde masse de plomb. L'impatience d'Edgar croissait en proportion des délais de l'étranger, et il paraissait éprouver une agitation qui partait probablement d'une cause toute différente. Il tâchait de réprimer son désir de parler, tandis

que l'étranger cherchait, suivant toute apparence, des termes pour exprimer ce qu'il avait à dire. Enfin Ravenswood, qui venait de le reconnaître, ne put garder plus longtemps le silence.

— Il me semble, dit-il, que sir William Ashton n'est pas disposé à décliner son nom dans le château de Wolferag!

— J'avais espéré que cette formalité ne serait pas nécessaire, répondit le lord garde des sceaux d'un ton aussi contraint qu'un malin esprit forcé de répondre à un exorciste, et je vous suis obligé, Maître de Ravenswood, d'avoir rompu la glace tout d'un coup. On est toujours maladroit quand il faut s'annoncer soi-même, surtout quand des circonstances, de malheureuses circonstances, permettez-moi de le dire...

— Je ne dois donc pas, dit Ravenswood, regarder l'honneur de cette visite comme purement accidentel?

— Distinguons un peu, reprit le garde des sceaux en affectant une assurance qui n'existait pas au fond de son cœur. C'est un honneur que j'ai vivement désiré depuis quelque temps, et que je n'aurais peut-être jamais eu sans l'accident de cet orage. Ma fille et moi, nous ne pouvions manquer de désirer de trouver une occasion pour offrir nos remerciements à l'homme brave et généreux à qui nous sommes tous deux redevables de la vie.

Les haines qui divisaient les grandes familles dans les siècles de la féodalité n'avaient encore perdu que bien peu de leur intensité, quoiqu'elles n'éclatassent plus en actes de violence ouverte. Ni les sentiments qu'Edgar avait commencé à concevoir pour Lucie, ni l'hospitalité dont il se faisait un devoir sacré, n'eurent le pouvoir de subjuguier entièrement les passions qui s'élevaient malgré lui dans son cœur en voyant le plus cruel ennemi de son père sous le toit d'une famille dont il avait en grande partie accéléré la ruine. Ses regards se portaient du père sur la fille avec un air d'irrésolution dont sir William ne jugea pas à propos d'attendre le résultat. Il s'était alors débarrassé de son manteau; et s'approchant de Lucie, il dénoua le ruban qui attachait son masque.

— Ma chère Lucie, lui dit-il, c'est sans déguisement et à visage découvert qu'il faut offrir nos remerciements à notre libérateur.

— Pourvu qu'il daigne les accepter, répondit seulement Lucie, mais d'une voix si douce, qu'elle semblait reprocher et pardonner en même temps au Maître de Ravenswood le froid accueil qu'il faisait à ses hôtes.

Ce peu de mots, prononcés par une créature aussi belle qu'ingénue, pénétrèrent jusqu'au fond du cœur d'Edgar; il s'accusa irté-

rieurement de dureté, murmura quelques mots d'excuses, parmi lesquels on distingua ceux de surprise et de confusion, et finit par lui exprimer avec chaleur et vivacité le bonheur qu'il éprouvait en lui offrant un asile chez lui. Il l'embrassa, suivant l'usage du temps en pareille circonstance; et, après avoir accompli cet agréable cérémonial, il ne put se résoudre à laisser échapper la main qu'il tenait entre les siennes, et Lucie sentit ses joues se couvrir d'une rougeur qui semblait donner à cet acte de politesse plus d'importance qu'on n'y en attachait ordinairement.

En ce moment un éclair si vif éclaira tout l'appartement, qu'il en bannit complètement l'obscurité. La taille légère et élégante de Lucie, qui, dans son émotion, pouvait à peine se soutenir; les traits prononcés de Ravenswood, et l'expression fière et encore incertaine de ses yeux, la figure pâle et l'air craintif du lord garde des sceaux, fixant ses regards sur les armoiries de la famille, qui étaient sculptées sur le plafond, comme elles l'étaient dans la bibliothèque du château de Ravenswood, furent éclairés tout à coup par une vive lueur immédiatement suivie d'un coup de tonnerre si violent, que la vieille tour en fut ébranlée jusque dans ses fondements. L'orage grondait précisément au-dessus du château : la suie, qui depuis des siècles s'était amassée paisiblement dans le tuyau de la cheminée du salon, s'en précipitait à gros flocons; des torrents de poussière et des fragments de plâtre se détachaient des murailles; et soit que le tonnerre fût véritablement tombé sur le toit, soit que ce ne fût que l'effet de la violente percussion de l'air, de grosses pierres arrachées du haut du bâtiment tombèrent dans la cour avec un fracas épouvantable. On aurait dit que l'ancien fondateur de la maison de Ravenswood excitait cette horrible tempête pour annoncer qu'il ne devait pas y avoir de réconciliation entre le représentant de sa famille et celui qui s'en était constamment montré l'ennemi.

La consternation devint générale, et il fallut tous les efforts du lord garde des sceaux et de Ravenswood pour empêcher Lucie de s'évanouir. C'était la seconde fois qu'Edgar se trouvait chargé de la plus délicate, de la plus dangereuse de toutes les tâches, celle de prodiguer ses soins à la beauté souffrante; tâche dont le danger s'accroît encore quand elle a pour objet une jeune personne que vos souvenirs pendant le jour, vos rêves pendant la nuit, présentent sans cesse à votre imagination. Si le génie de la maison de Ravenswood condamnait véritablement une union entre le descendant de sa famille et la jeune personne charmante qui se trouvait chez lui en ce moment, il faut

convenir qu'il prenait, pour exprimer sa désapprobation, des moyens aussi mal choisis que s'il n'eût été qu'un simple mortel : les petites attentions absolument indispensables pour tranquilliser l'esprit d'une jeune fille, et l'aider à calmer ses craintes, établirent nécessairement entre son père et Edgar des relations qui, du moins pour le moment, semblaient devoir briser la barrière qu'une inimitié féodale avait élevée entre eux. Parler avec humeur, avec froideur même à un homme dont la fille, et une fille telle que Lucie, était devant lui, accablée d'une terreur bien naturelle, et sous son propre toit, c'était une chose impossible; et tandis que Lucie tendait une main à chacun d'eux pour les remercier de leurs soins, Edgar sentit que la haine contre le garde des sceaux n'était pas le sentiment qui dominait dans son cœur.

Le tonnerre grondait encore, quoique moins violemment, la pluie tombait par torrents, et il n'était guère possible que miss Ashton, après la secousse que la frayeur venait de lui faire éprouver, retournât le soir même chez lord Littlebrain, dont le château était à plus de cinq milles de distance. Le Maître de Ravenswood ne pouvait donc, sans manquer aux règles les plus ordinaires de la politesse, se dispenser de lui offrir, ainsi qu'à son père, le couvert pour cette nuit. Il fit cette offre de la manière la plus agréable; mais ses traits prirent une expression plus sombre quand il ajouta qu'il regrettait de se trouver dépourvu de tout ce qui serait nécessaire pour recevoir dignement ses hôtes.

— N'y pensez pas, s'écria le lord garde des sceaux, empressé d'écarter de la conversation tout ce qui pouvait ramener à un sujet qui ne le laissait pas sans quelque inquiétude : je sais que vous projetez un voyage sur le continent, il est tout naturel que votre maison soit démeublée, et manque de bien des objets qui peuvent être regardés comme nécessaires. Tout cela se comprend aisément : ainsi donc, si vous nous parlez encore de cette manière, c'est nous dire que nous devons chercher à nous établir comme nous le pourrons dans quelque chaumière du village.

Comme le Maître de Ravenswood se disposait à lui répondre, la porte du salon s'ouvrit, et l'on y vit entrer précipitamment Caleb Balderston, les yeux égarés et le visage décomposé.

CHAPITRE XI.

Préparez un repas où tout soit à foison ;
La moitié d'un poulet, ce reste de saumon
Qui m'a servi trois jours, et qui doit être tendre ;
Et pour que l'odorat n'y puisse rien reprendre,
Joignez-y force oignons et n'épargnez point l'ail

Le Pèlerinage de l'Amour



Un coup de tonnerre qui avait étourdi tous ceux qui avaient pu l'entendre n'avait servi qu'à éveiller le génie hardi et fécond de la fleur des majordomes. A peine était-on bien assuré que la tour ne s'écroulait pas de fond en comble, que Caleb, se levant comme ravi en extase, s'écria : — Dieu soit loué ! cela arrive tout à point ; c'est comme un bouchon sur une bouteille. — Voyant alors le domestique du lord garde des sceaux qui s'avavançait vers la cuisine, il courut en fermer la porte à la clef, en murmurant entre ses dents : Comment diable celui-là est-il entré ? Mais n'importe, j'ai bien à penser à autre chose ! — Eh bien ! Mysie, que faites-vous là à geindre et à trembler au coin de la cheminée ? Venez ici bien vite, ou restez où vous êtes et criez bien haut ! tout aussi bien vous n'êtes bonne qu'à cela. Eh bien ! m'entendez-vous, vieille diablesse ? Criez donc plus haut ! encore plus haut ! il faut que les maîtres vous entendent du salon ; je vous ai entendue crier bien plus fort sans en avoir tant de raison. Un instant ! il faut que je fasse danser toute cette vaisselle.

Et en même temps, il se mit à jeter au milieu de la cuisine les plats, les assiettes, les marmites et tous les ustensiles de fer, d'étain, de cuivre et de fer-blanc, qui se trouvèrent sous sa main, épargnant avec soin la faïence et la poterie qui auraient pu se briser. Il poussait en même temps des cris ou plutôt des hurlements qui firent crier véritablement Mysie à son tour, convaincue que son vieux camarade avait perdu l'esprit.

— Eh mais ! que fait-il donc là ? Il a renversé l'émincé de mouton, reste du gigot d'avant-hier, et qui devait faire aujourd'hui le dîner de son maître. Bon, le voilà qui jette la demi-pinte de lait qui devait servir pour son déjeuner ! Il n'y a que le chat qui en profitera. Est-ce que le tonnerre lui a tourné la tête ?

— Taisez-vous, vieille folle, taisez-vous, dit Caleb à demi-voix, en

se frottant les mains d'un air de triomphe. Tout est arrangé maintenant. Le diner est prêt. Le tonnerre l'a préparé en un tour de main.

— Le pauvre homme est bien réellement fou, dit Mysie en le regardant d'un air de compassion et d'alarme. Je crains qu'il ne revienne jamais dans son bon sens.

— C'est vous qui êtes folle; mais écoutez-moi bien, dit Caleb, enchanté de pouvoir sortir avec honneur, grâce à son imaginative, d'un embarras qui lui avait paru insurmontable. D'abord, ayez soin de ne pas laisser entrer cet étranger dans la cuisine; ensuite, jurez que le tonnerre y est tombé par la cheminée, et vous a gâté le meilleur diner que vous ayez jamais apprêté. Bœuf, alouettes, veau, venaison, lard, levraut, volaille, tout ce que vous voudrez; ne craignez pas la dépense, faites un excellent diner. Moi, je vais au salon raconter tout ce désastre; mais surtout ne laissez pas entrer ici ce domestique étranger.

Après avoir donné ces instructions à son alliée, Caleb courut au salon; mais, avant d'y entrer, il voulut, en général habile, faire une reconnaissance. A cet effet, il appliqua l'œil contre une fente que le temps, par complaisance pour les domestiques curieux, avait faite à la porte, et voyant la situation de miss Ashton, il eut la prudence d'attendre quelques instants, de peur d'ajouter à ses craintes par son air effrayé, et parce qu'il désirait qu'elle fût en état d'écouter avec attention la relation qu'il avait à faire des effets désastreux du tonnerre.

Mais quand il la vit bien revenue à elle, et qu'il entendit la conversation rouler sur l'état de dénuement du château, il jugea qu'il était temps de se montrer, et il entra de la manière que nous avons décrite en finissant le chapitre précédent.

— Quel malheur! quel malheur! s'écriait-t-il; faut-il qu'un pareil accident soit arrivé au château de Ravenswood, et que j'aie vécu pour en être témoin!

— Qu'est-il donc arrivé, Caleb? demanda son maître un peu alarmé à son tour. Quelque partie du château est-elle écroulée?

— Écroulée? non; mais le tonnerre est tombé par la cheminée de la cuisine, a renversé toutes les casseroles, a jeté de la suie partout, et cela dans un moment où vous avez à recevoir des personnes de qualité, des hôtes respectables, ajouta-t-il en saluant profondément le lord garde des sceaux et sa fille; de sorte qu'il ne reste rien dans le château qui puisse servir pour le diner ou pour le souper, comme vous voudrez l'appeler.

— Il ne m'est pas difficile de vous croire, Caleb, lui dit son maître d'un air soucieux.

Caleb se tourna vers lui en lui adressant un regard moitié suppliant, moitié de reproche, et continuant sa harangue : — Ce n'est pas, dit-il, qu'on ait fait des préparatifs bien considérables. On avait seulement ajouté quelques bagatelles à votre ordinaire habituel, à votre *petit couvert*, comme on dit à Versailles, trois services et le dessert, voilà tout.

— Gardez pour vous vos ridicules sornettes, vieux fou, s'écria Ravenswood mortifié de le trouver si maladroitement officieux, et n'osant pourtant le contredire ouvertement, de peur de donner lieu à quelque scène plus ridicule encore.

Caleb comprit son avantage, et résolut d'en profiter. Mais d'abord, ayant remarqué que le domestique du lord garde des sceaux venait d'entrer dans le salon, et parlait à son maître dans l'embrasure d'une croisée, il saisit cette occasion pour dire de son côté quelques mots à l'oreille du sien. — Pour l'amour du ciel, Monsieur, lui dit-il, retenez votre langue. Si c'est mon plaisir de risquer mon âme pour sauver l'honneur de la famille, ce ne sont pas vos affaires. Si vous me laissez aller mon chemin tranquillement, je ne ferai pas de folles dépenses; mais, si vous me contrariez, du diable si je ne vous sers pas un dîner comme pour un prince.

Ravenswood pensa qu'en effet le parti le plus sage était de laisser couler le torrent, et de souffrir que son officieux maître d'hôtel dit tout ce que bon lui semblerait. Caleb, levant donc une main en l'air et comptant sur ses doigts, reprit la parole en ces termes : — Comme je vous le disais, on n'avait pas fait grande cérémonie, mais il y avait de quoi contenter trois personnes d'honneur. Premier service : deux chapons à la sauce blanche, du veau et du lard, sauf votre respect. Second service : un levraut à la broche, des écrevisses, une galantine. Troisième : un faisan d'une blancheur éblouissante, et qui est maintenant noirci de suie comme s'il avait été deux ans dans la cheminée; une tarte aux prunes et un flan. Dessert : quelques friandises, des confitures, et... et voilà tout, dit-il en remarquant l'impatience de son maître, voilà tout, sauf deux compotes de poires et de pommes.

Miss Ashton, assez bien remise alors de son mouvement de frayeur, avait écouté avec quelque attention le récit du vieux Caleb. Le sérieux imperturbable avec lequel il faisait le menu de son repas imaginaire, et les efforts qu'Edgar faisait pour cacher son impatience et son mécontentement, offraient un contraste si singulier, et lui parut si plaisante, qu'il lui fut impossible de retenir un grand éclat de rire. La gravité de son père échoua en ce moment, et il ne put s'empêcher d'imiter sa fille, quoique avec plus de modération : et Ravenswood

lui-même, quoique sentant fort bien que c'était rire un peu à ses propres dépens, prit part aussi à cette gaieté. Leurs éclats de rire firent retentir la voûte du vieux salon, car telle scène dont nous lisons quelquefois le récit sans émotion a souvent beaucoup diverti ceux qui en étaient témoins. Quand l'un avait repris, l'autre recommençait. La gravité silencieuse de Caleb, son air de surprise et presque de dépit, ajoutaient encore au ridicule de cette scène, et inspiraient une nouvelle envie de rire à ceux qui en étaient spectateurs.

— Je vois ce que c'est, s'écria Caleb sans cérémonie quand ils eurent repris un peu de sang-froid; les gens de qualité font de si bons déjeuners, que la perte du meilleur diner que cuisinier ait jamais apprêté ne leur paraît qu'une plaisanterie. Mais si Vos Honneurs avaient l'estomac aussi creux que l'est celui de Caleb Balderston, vous ne trouveriez pas le moindre sujet pour rire dans un événement si sérieux.

Ce discours ne fit que donner naissance à un nouvel accès de gaieté, ce que Caleb regarda non-seulement comme une agression contre la dignité de la famille, mais comme un acte de mépris spécial pour l'éloquence avec laquelle il avait fait le résumé des prétendues pertes occasionnées par le tonnerre, et la description d'un dîner qui, comme il le dit ensuite à Mysie, aurait donné de l'appétit à un mort, et dont ils ne firent que rire.

— Mais, dit miss Asthon avec autant de sérieux qu'elle en put montrer, toutes ces bonnes choses sont-elles tellement gâtées, qu'il n'en reste absolument rien qui soit en état d'être servi?

— Pas la moindre parcelle, Milady; tout est plein de suie et de cendres et n'est plus bon qu'à jeter aux chiens. Je voudrais que vous pussiez descendre à la cuisine, vous y verriez une belle confusion: les porcelaines brisées; les casseroles renversées; la cuisinière, qui a presque perdu l'esprit, occupée à remettre un peu d'ordre, et toutes les provisions absolument perdues. Il y avait pour le dessert un plat de blanc-manger qui devait être excellent, et que le tonnerre a renversé comme tout le reste au milieu de la cuisine; j'y ai trempé le bout du doigt pour y goûter, et l'on dirait que ce n'est que du lait aigre. Je voudrais pour beaucoup que Vos Honneurs descendissent afin de voir tout cela, à moins, ajouta-t-il par prudence, de crainte que sa proposition ne fût acceptée; à moins que la cuisinière n'ait déjà tout balayé, comme c'est son devoir. Il est impossible, Milord, dit-il à sir William, que votre domestique n'ait pas entendu le bruit qu'a fait la vaisselle en tombant, quand le tonnerre a tout renversé.

Le domestique du lord garde des sceaux, quoique au service d'un

grand , et par conséquent habitué à composer son visage en toute circonstance, fut cependant un peu décontenancé par cet appel imprévu, et se con'enta d'incliner respectueusement la tête.

— Je crois , monsieur le maître d'hôtel , dit le lord garde des sceaux, qui commençait à craindre que cette scène trop prolongée ne déplût au Maître de Ravenswood , je crois que vous feriez bien de tenir conseil à ce sujet avec Lockhard. Il a beaucoup voyagé , il est accoutumé aux inconvénients de toute espèce et aux accidents imprévus , et j'espère qu'en vous consultant ensemble vous trouverez quelque expédient pour sortir d'embarras.

— Son Honneur sait , répondit Caleb, qui, quoique sans espoir de se tirer d'affaire , plutôt que d'avoir recours à l'aide d'un étranger, serait mort à la peine , comme le généreux éléphant qui voulut à tout prix faire ce qu'attendait de lui son maître ; — Son Honneur sait que je n'ai pas besoin de conseiller, quand il s'agit de l'honneur de la famille.

— Je serais injuste si je disais le contraire , Caleb, lui dit son maître ; mais votre talent consiste principalement à trouver des excuses , et elles ne nous rassasieront pas plus que le menu de votre dîner frappé du tonnerre. Je désire donc que vous cherchiez avec M. Lockhard quelque moyen de suppléer à ce qui n'existe plus , à ce qui probablement n'a jamais existé.

— Votre Honneur a toujours le mot pour rire , dit Caleb. Bien certainement je n'aurais qu'à aller jusqu'à Wolfhope , et j'aurais bientôt de quoi donner à dîner à quarante personnes. Mais ces gens-là ne méritent pas qu'on s'adresse à eux. Ils ont été malavisés dans l'affaire du beurre et des œufs ; je ne l'ai pas oublié.

— N'importe , Caleb, allez au village et faites de votre mieux. Il ne faut pas laisser jeûner nos hôtes pour l'honneur de la famille , comme vous le dites , d'une famille ruinée. Et tenez , Caleb, prenez cette bourse ; je crois que ce sera votre meilleur conseiller.

— Votre bourse ! de l'argent ! s'écria Caleb en reculant d'un air d'indignation , que voulez-vous que j'en fasse ? Ne sommes-nous pas sur vos domaines ? Quel est celui de vos vassaux qui voudrait vous faire payer ses services ?

Les deux domestiques se retirèrent , et dès que la porte du salon fut fermée , le lord garde des sceaux crut devoir adresser quelques mots d'excuse à son hôte sur la manière dont il s'était permis de rire , et Lucie dit qu'elle espérait que sa gaieté n'avait ni offensé ni mortifié le bon vicillard.

— Caleb et moi, miss Ashton, nous devons apprendre à supporter avec résignation et patience le ridicule qui s'attache partout à la pauvreté.

— Vous ne vous rendez pas justice, Maître de Ravenswood, lui dit sir William : sur ma parole d'honneur, je crois que je connais vos affaires mieux que vous-même, et j'espère vous prouver que j'y prends intérêt, et que... en un mot que vous avez devant vous une perspective plus belle que vous ne le pensez. Cependant, permettez-moi de vous assurer que je ne trouve rien de plus respectable qu'un homme dont le caractère s'élève au-dessus de l'infortune, et qui préfère s'imposer d'honorables privations plutôt que de contracter des dettes ou de se soumettre à un état de dépendance.

Soit par désir de ne pas blesser la délicatesse du Maître de Ravenswood, soit par la crainte d'éveiller son orgueil, le lord garde des sceaux ne lui parla ainsi qu'avec une sorte de réserve timide. Il hésitait, et semblait à chaque mot appréhender d'aller trop loin, en touchant à un pareil sujet, quoique son hôte y eût lui-même donné occasion. En un mot, il semblait partagé entre le désir de donner des preuves d'amitié, et la crainte de déplaire. Il ne faut donc pas s'étonner qu'Edgar, n'ayant encore que peu d'expérience des hommes, supposât à ce courtisan consommé plus de sincérité qu'on n'en trouverait probablement dans une vingtaine de personnes de cette classe. Il lui répondit cependant avec assez de froideur qu'il était redevable à tous ceux qui voulaient bien avoir de lui une opinion favorable, et, lui faisant ses excuses ainsi qu'à sa fille, il sortit du salon pour aller donner quelques ordres indispensables.

Les arrangements pour la nuit furent bientôt faits, de concert avec la vieille Mysie ; et dans le fait on n'était pas tourmenté par l'embarras du choix. Edgar céda son appartement à miss Ashton, et il fut décidé que Mysie lui servirait de femme de chambre, et mettrait, pour jouer ce rôle, une robe de satin noir qui avait servi à l'aïeule de Ravenswood et figuré dans les bals de cour de Henriette-Marie. Il demanda ce qu'était devenu Bucklaw ; et ayant appris qu'il était à Wolfhope avec les chasseurs, il chargea Caleb d'aller lui expliquer l'embarras dans lequel il se trouvait, et de lui dire qu'il l'obligerait s'il pouvait trouver un lit pour cette nuit dans le village, attendu qu'il n'en existait pas d'autre au château que celui qui était dans la chambre secrète, et qu'il fallait bien offrir à sir William. Caleb dit qu'il donnerait son lit au domestique étranger, afin qu'il ne vît pas qu'on était un peu au dépourvu dans le château, et qu'il dormirait lui-même sur la paille

dans le grenier. Pour le Maître de Ravenswood, il se détermina à passer la nuit dans le salon, enveloppé d'un grand manteau.

Quant au reste, Lockhard avait reçu de son maître l'ordre d'aller chercher un morceau de venaison, à l'auberge où les chasseurs s'étaient rendus, et Caleb comptait sur ses ressources ordinaires pour sauver l'honneur de la famille. Son maître avait une seconde fois voulu lui donner sa bourse ; mais, comme c'était en présence du domestique étranger, il n'avait pas cru devoir l'accepter, quoiqu'il sentit que ce serait un secours bien utile. — Ne pouvait-il me la glisser en cachette ? pensa-t-il ; mais jamais Son Honneur ne saura comment il faut se conduire dans les circonstances délicates.

Cependant Mysie, d'après l'usage reçu en Écosse, offrit aux hôtes de son maître le produit de sa petite laiterie, en attendant que le diner fût prêt. Et suivant une autre coutume, qui n'est pas encore tout à fait en désuétude, Edgar, pour gagner du temps, promena ses hôtes dans tout le château ; et, comme l'orage était dissipé, il les fit monter au haut de la tour pour leur faire admirer la belle perspective dont on y jouissait.

CHAPITRE XII.

Une aile du poulet que vous avez nourri,
 Quelques morceaux du pain que vous avez pétri,
 De ce cochon de lait la tête appétissante,
 Ce serait près de vous une chair excellente.

CHAUCER.



Il ne fut pas sans quelque inquiétude secrète que Caleb partit pour son expédition. Dans le fait il se trouvait dans une situation assez embarrassante. Il n'osait dire à son maître la manière dont il avait fermé la porte du château à Bucklaw dans la matinée ; il ne voulait pas lui avouer qu'il avait eu tort de ne pas accepter sa bourse ; enfin, il craignait qu'il ne résultât quelques conséquences peu agréables de sa rencontre avec Bucklaw, dont la tête, probablement alors échauffée de vin ou d'eau-de-vie, n'en ressentirait que plus vivement l'affront qu'il avait reçu.

Caleb, pour lui rendre justice, était brave comme un lion quand il s'agissait de l'honneur de la famille de son maître ; mais il avait ce courage réfléchi qui n'aime point à s'exposer à des dangers inutiles. Ceci n'était pourtant qu'une considération secondaire ; le point impor-

tant était de cacher le dénuement de toutes choses qui régnait à Wolfcrag, et de prouver qu'il était en état de procurer de quoi dîner sans le secours de son maître. C'était un point d'honneur pour lui, comme pour le généreux éléphant avec lequel nous l'avons déjà comparé, qui, chargé d'une tâche au-dessus de ses forces, perdit la vie dans le dernier effort qu'il fit pour venir à bout de ce qu'on demandait de lui, quand il vit qu'on en amenait un autre pour l'aider.

Le village dans lequel il se rendait alors avec Lockhard lui avait plus d'une fois fourni des ressources dans des cas de détresse semblables; mais depuis quelque temps il n'y jouissait plus du même crédit.

C'était un petit hameau nommé Wolf's hope, c'est-à-dire Wolf's haven ¹, composé de quelques maisons éparses çà et là sur les bords d'une petite crique formée par un ruisseau qui se jetait dans la mer en cet endroit. C'était autrefois une dépendance de Wolfcrag, dont il était séparé par une petite colline formant un promontoire. Les habitants de ce village gagnaient une subsistance précaire en s'occupant de la pêche du hareng pendant la saison, et en faisant la contrebande le reste de l'année. Ils avaient une espèce de respect héréditaire pour les seigneurs de Ravenswood; cependant la plupart d'entre eux avaient profité du besoin d'argent de cette famille pour racheter à bon marché les rentes ² dont étaient grevées leurs maisons et leurs terres, de sorte qu'ils se trouvaient alors délivrés de toutes les chaînes de la dépendance féodale, et n'avaient plus à craindre les diverses exactions que, sous tous les prétextes possibles et même sans en avoir aucun, les lairds écossais, à cette époque, pauvres eux-mêmes, exerçaient sans pitié sur leurs vassaux plus pauvres encore.

Ils pouvaient donc, en somme, être regardés comme indépendants, ce qui était une mortification très-sensible pour Caleb, accoutumé autrefois à exercer sur eux, pour en exiger des contributions, une autorité aussi despotique que celle dont étaient investis en Angleterre, dans des temps plus reculés, « les pourvoyeurs royaux, qui, sortant de leurs châteaux gothiques, armés de leurs droits et de leurs prérogatives, s'en servaient, au lieu d'argent, pour acheter leurs provisions, rapportaient chez eux les dépouilles de cent marchés, avec tout ce qu'ils pouvaient arracher à une population tremblante, mise en fuite à

1. La baie du Loep. *Hope* signifie *espérance* en anglais, mais ce mot veut dire *baie* en écossais; étymologie aussi ingénieuse que poétique.

2. *Feu-Rights*, c'est-à-dire les droits absolus de propriété pour le paiement d'une somme annuelle qui est ordinairement une bagatelle dans le cas comme celui auquel il est fait allusion dans le texte.

leur approche, et déposaient dans cent cavernes le produit de leur pillage¹.

Caleb chérissait le souvenir de ce bon temps, et déplorait la chute d'une autorité qui imitait en petit les exactions des souverains féodaux ! Il se flattait que cette loi respectable et cette juste suprématie qui devaient rendre les barons de Ravenswood les premiers maîtres, les propriétaires incontestables de toutes les productions de la nature à quelques milles de leur château, ne faisaient que sommeiller, et se réveilleraient un jour armées de toute leur force. Aussi se permettait-il de temps en temps de rappeler aux habitants de Wolfhope le souvenir du temps passé, par quelques petites exactions. Ils s'y soumirent d'abord avec plus ou moins de bonne volonté, car ils étaient accoutumés depuis si longtemps à regarder les besoins du baron et de sa famille comme devant passer avant les leurs, que leur indépendance actuelle ne pouvait leur persuader qu'ils fussent libres. Ils ressemblaient à un homme qui, ayant été longtemps chargé de fers, s'imagine encore en sentir le poids, même après en avoir été délivré. Mais la jouissance de la liberté est naturellement bientôt suivie du sentiment intime des droits qui en sont la conséquence ; de même que le prisonnier élargi, en faisant librement usage de ses membres, ne tarde pas à reconnaître que ses chaînes sont véritablement tombées.

Les habitants de Wolfhope commencèrent donc à murmurer, à résister, et enfin à refuser positivement de se soumettre aux exactions de Caleb Balderston. Ce fut en vain qu'il leur rappela que, lorsque le onzième lord Ravenswood, surnommé le Marin, à cause du goût qu'il avait pour tout ce qui tenait à la marine, eut facilité le commerce de leur petit port en y faisant construire une jetée (espèce de digue en pierres grossièrement accumulées les unes sur les autres, qui mettait les barques des pêcheurs à l'abri des gros temps), il avait été entendu qu'il aurait droit, dans toute l'étendue de sa baronnie, à la première motte de beurre qui serait faite avec le lait de toute vache qui aurait vêlé, et aux œufs qui seraient pondus par chaque poule tous les lundis de l'année.

Les redevanciers l'écoutèrent paisiblement, se grattèrent la tête, se mirent à tousser, à bâiller, à éternuer, et étant pressés de faire une réponse, répondirent *qu'ils ne savaient que dire*, phrase qui est la ressource universelle des paysans d'Écosse quand on leur fait une demande dont leur conscience reconnaît la justice, mais contre laquelle s'élève la voix de leur intérêt.

1. Discours de Burke sur la réforme économique. Voyez ses Œuvres, vol. III, page 250.

Caleb remit pourtant aux notables de Wolfhope une réquisition de lui fournir tel nombre d'œufs et telle quantité de beurre pour les arrérages de la redevance qu'il réclamait; il eut même la complaisance de leur dire que, s'ils trouvaient quelque inconvénient à le payer en nature, il ne se refuserait pas à recevoir, en place, de l'argent ou quelques autres denrées, et il les laissa pour qu'ils pussent se concerter entre eux sur le mode qu'ils préféreraient adopter.

Ils prirent cependant une détermination toute différente, celle de résister opiniâtrément à cette demande. Le tonnelier, personnage fort important dans un village où la pêche des harengs était la principale occupation, et qui était un des pères conscrits de l'endroit, dit que leurs poules avaient assez longtemps caqueté pour les lords de Ravenswood, et qu'il était bien temps qu'elles caquetassent pour ceux qui leur donnaient de l'orge et des juchoirs. Des applaudissements universels témoignèrent l'approbation de l'assemblée; mais la seule difficulté était de savoir sur quoi ils motiveraient leur refus.

— Si vous le voulez, reprit le même orateur, je donnerai un coup de pied jusqu'à Danse; j'irai voir Davy Dingwall, et il y aura du malheur s'il ne trouve pas quelque bonne raison pour sauver notre beurre et nos œufs.

On convint donc d'un jour pour tenir une nouvelle assemblée dans laquelle on prendrait un parti définitif sur les réquisitions de Caleb, et on lui en donna avis en l'invitant à s'y trouver.

Il y arriva les mains ouvertes et l'estomac vide, comptant bien remplir les unes au profit de son maître, et se garnir l'autre pour son propre compte, le tout aux dépens des redevanciers de Wolfhope. Mais il ne tarda pas à perdre toute espérance quand, en entrant dans le village du côté de l'est, il y vit arriver par le bout opposé un homme qu'il n'avait que trop appris à connaître. C'était Davy Dingwall, rusé procureur, fin matois, qui avait conduit tous les procès de sir William Ashton contre lord Ravenswood, et qui, armé de toutes les chartes féodales de ce village, venait prendre fait et cause pour ses habitants.

— J'espère que je ne vous ai pas fait attendre, monsieur Balderston, lui dit le procureur d'un air goguenard. Je suis prêt à discuter, régler et terminer avec vous la petite contestation qui s'élève entre M. Norman Ravenswood...

— Entre le *très-honorable* Norman, lord de Ravenswood, s'écria Caleb avec emphase; car, quoique prévoyant que la victoire ne se déclarerait pas pour lui dans cette affaire, il voulait du moins sauver l'honneur, s'il fallait sacrifier l'intérêt.

— Soit, reprit Dingwall, je ne disputerai point avec vous sur ce qui n'est qu'affaire de politesse. Je dirai donc : Entre lord Ravenswood, propriétaire de la tour de Wolfcrag, d'une part, et John Whitefish et autres, habitants du hameau de Wolfhope, d'autre part.

Une fâcheuse expérience avait appris à Caleb qu'il avait affaire à forte partie, et que ce champion mercenaire était plus redoutable à lui seul que tous les redevanciers de la baronnie réunis ensemble ; car il aurait pu en appeler aux souvenirs de ceux-ci, mettre en jeu leur ancienne prédilection pour leurs seigneurs, faire valoir de vieux usages, et employer avec succès contre eux cent raisonnements qui ne devaient produire aucun effet sur leur impassible représentant. L'événement prouva que les craintes de Caleb n'étaient que trop bien fondées. En vain il mit en œuvre toutes les ressources de son esprit et de son éloquence, en vain il rassembla une masse d'arguments tirés des anciens usages, du respect dû aux lords de Ravenswood, des services qu'ils avaient rendus au village de Wolfhope, et de ceux qu'ils pourraient lui rendre encore par la suite ; le procureur s'en tenait à ses chartes : l'objet réclamé n'avait pas été excepté lors du rachat des rentes, il ne pouvait plus exister. Et quand Caleb, voulant voir si un peu d'audace pourrait réussir, parla des conséquences qui résulteraient si le lord retirait sa protection au village, et donna même à entendre qu'il pourrait bien prendre des mesures de rigueur pour faire valoir ses droits, l'homme de loi lui rit au nez.

— Mes clients, lui dit-il, veulent bien se contenter de la protection qu'ils peuvent assurer eux-mêmes à leur village ; et je crois que lord Ravenswood, puisqu'il faut l'appeler lord, a bien assez d'ouvrage à protéger le château qui lui reste. Quant aux menaces de voies de fait, d'actes arbitraires d'oppression dont M. Balderston semble vouloir nous inspirer la crainte, je le prie de faire attention que le temps actuel n'est pas comme le siècle où vivaient nos pères. Nous demeurons au sud du Forth, bien loin des Highlands ; mes clients se croient en état de se protéger eux-mêmes ; mais en cas de besoin ils demanderaient au gouvernement la protection d'un caporal et de quatre Habits-Rouges qui seraient plus que suffisants pour mettre le hameau à l'abri de tout acte de violence que le lord de Ravenswood ou les gens de sa suite pourraient vouloir exercer¹.

Si Caleb avait pu concentrer dans ses yeux toutes les foudres de l'aristocratie, il les aurait lancées contre ce rebelle aux privilèges féo-

1. L'auteur fait ici allusion au black-mail ou tribut forcé payé par les voisins des Highlands à quelque cateran ou à quelque chef, par composition.

daux, sans s'inquiéter des conséquences; mais il fut obligé de retourner au château, où il resta une demi-journée invisible et inaccessible pour qui que ce fût, même pour Mysie, s'étant enfermé dans sa chambre, où, en sifflant le même air pendant six heures de suite, il passa tout ce temps à frotter un seul plat d'étain, dans l'espoir de lui donner un brillant qui pût le faire passer pour de l'argenterie.

Le résultat de cette malheureuse réquisition avait été de priver Caleb de toutes les ressources que Wolfhope et sa banlieue, qui étaient pour lui le Pérou et l'Eldorado, lui présentaient dans les circonstances urgentes, et dont il avait plus d'une fois profité. — Que le diable m'emporte, avait-il dit, ce jour mémorable, dans un transport de colère, si jamais je remets le pied sur le pavé de ce misérable village!

Il avait tenu sa parole jusqu'alors; mais ce qui est assez étrange, c'est que cette mesure avait été, comme il se le proposait, une sorte de punition pour les redevanciers réfractaires. M. Balderston était à leurs yeux un homme qui n'était pas sans quelque importance: il avait des relations avec des êtres d'une condition supérieure; il daignait embellir leurs petites fêtes de sa présence, ses avis étaient utiles en bien des occasions; on l'écoutait comme un oracle. — Enfin, disait-on, il semble qu'il manque quelque chose au village, depuis que M. Caleb ne s'écarte plus du château. Mais quant au beurre et aux œufs, c'était une demande déraisonnable, comme M. Dingwall le lui a bien prouvé.

Telle était la situation respective des deux partis lorsque Caleb, à son grand désespoir, se trouva dans l'alternative d'avouer, en présence d'un homme de qualité, ou, ce qui était encore bien pire, de son domestique, l'impossibilité de se procurer à Wolfserag de quoi dîner, ou d'aller à Wolfhope recourir à la compassion des habitants. C'était une cruelle dégradation, mais il fallait bien se soumettre à la nécessité, et il passa tout le temps de son voyage de la tour au village à réfléchir sur les manœuvres qu'il devait employer.

Désirant se débarrasser le plus promptement possible de son compagnon, il conduisit Lockhard vers l'auberge ou cabaret de la mère Smalltrash, d'où partait un bruit causé par l'orgie de Bucklaw et de ses compagnons, et qu'on entendait du milieu de la rue. Un grand feu allumé dans la chambre dissipait l'obscurité du crépuscule et jetait vers les fenêtres une lucur rougeâtre qui se répandait sur un tas de vieux tonneaux, de cuves et de barils entassés dans la cour du tonnelier, et de l'autre côté de la rue.

— Si vous voulez, monsieur Lockhard, dit alors Caleb, entrer dans l'auberge où vous voyez cette clarté, et où il me paraît qu'on chante

en ce moment *Catherine d'Aberdeen*, vous pourrez faire la commission de votre maître relativement à la venaison, et je m'acquitterai de celle du mien pour le laird de Bucklaw, quand je me serai procuré le reste des vivres. Ce n'est pas que la venaison soit bien nécessaire, ajouta-t-il en le retenant par un bouton de son habit, mais vous sentez que c'est une politesse à faire aux chasseurs. Et je vous dirai aussi, monsieur Lockhard, que si par hasard on vous offre un verre de vin, vous ne ferez pas mal de l'accepter, dans le cas où le tonnerre aurait fait tourner le nôtre au château : ce qui me paraît fort à craindre, vu le ravage qu'il a fait à la cuisine.

Il permit alors à Lockhard de partir, et, traversant la rue d'un pas ralenti, le cœur accablé par ses sombres pensées, il s'arrêta un instant pour déterminer sur qui il ferait sa première attaque. Il fallait trouver quelqu'un moins flatté de son indépendance que de l'honneur de pouvoir rendre service à un homme de haute condition, et qui regardât sa demande comme un acte de dignité et de noble clémence. Mais à qui devait-il s'adresser? Quel était l'habitant du village qui fût dans de pareilles dispositions? Le ministre devait sa place au feu lord, mais ils avaient eu une querelle pour les dîmes. La veuve du brasseur avait fait crédit depuis longtemps, mais son mémoire était encore dû, et elle en avait demandé plusieurs fois le paiement. Enfin, de tous ceux à qui il pensait, il n'y en avait aucun dont le nom ne fût suivi de quelque *mais* qui devait empêcher Caleb de s'adresser à lui. Gilbert Girder, l'homme aux tonneaux, dont nous avons déjà parlé, était sans contredit le coq du village; personne n'était plus en état que lui de pourvoir en ce moment d'urgence à l'approvisionnement du château, mais personne n'était probablement moins disposé à le faire, car il avait été le chef de l'insurrection qui avait éclaté dans l'affaire du beurre et des œufs.

— Après tout, pensa Caleb, il ne s'agit que de savoir prendre les gens. Il est vrai que j'ai eu le malheur de lui dire qu'il n'était qu'un blanc-bec, et depuis ce temps il en a toujours voulu à la famille; mais il a épousé une brave jeune fille, Jeanne Lightbody, la fille du vieux Lightbody, qui avait lui-même épousé Marion, qui était alors au service de lady Ravenswood. J'ai ri plus d'une fois avec la mère de Jeanne, et l'on dit qu'elle demeure avec eux. Le drôle a des jacobus et des georges, mais il les tient bien serrés. Certainement, en m'adressant à lui, c'est lui faire plus d'honneur qu'il ne mérite; et quand il ne devrait pas être payé de ce que je pourrai en obtenir, il en serait encore quitte à bon marché, en état comme il l'est de faire cette perte.

Caleb se dépouille de son irrésolution, tourne tout à coup sur ses

talons, s'avance lestement vers la maison du tonnelier, lève le loquet sans cérémonie, et se trouve dans un corridor d'où il peut reconnaître l'intérieur de la cuisine par la porte, sans être lui-même aperçu.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était plus gai que celui dont il était journellement témoin à la tour de Wolfcrag. Un excellent feu brillait dans la cheminée. La femme du tonnelier, debout devant un dressoir sur lequel était rangée une vaisselle de faïence et d'étain brillante de propreté, mettait la dernière main à une toilette qui annonçait quelque recherche, à l'aide d'un petit miroir qu'elle y avait placé, et qui réfléchissait des traits assez agréables et un air de bonne humeur. Sa mère, la vieille Marion, la gaillarde la plus adroite qui fût à vingt milles à la ronde, au dire de toutes les commères du pays, était assise devant le feu, vêtue d'une robe deourgouran couverte d'un tablier blanc, fumant une pipe, et veillant aux soins de la cuisine; enfin, spectacle bien plus intéressant pour le cœur et l'estomac famélique du digne sommelier que celui de la jeune femme ou de la vieille mère, au-dessus du foyer était suspendue une grande marmite, dans laquelle Caleb soupçonna qu'il y avait du bœuf ou du lard, ou peut-être l'un et l'autre, et devant le feu étaient deux broches que faisaient tourner deux enfants assis à chaque coin de la cheminée, l'une chargée d'un quartier de mouton, l'autre d'une oie grasse et de deux canards sauvages.

La vue de cette terre d'abondance et le fumet qui frappait son odorat rendirent Caleb immobile, et, tournant la tête vers une porte qui conduisait dans une pièce servant de salle à manger, il y vit un tableau presque aussi intéressant : une grande table ronde, préparée pour dix à douze personnes, et *décorée*, pour nous servir de son expression favorite, d'une nappe blanche comme la neige; de grands pots d'étain contenant une liqueur probablement digne de leur extérieur brillant, des gobelets d'argent, des couteaux, des cuillers et des fourchettes, placés à des distances convenables : tout annonçait qu'on n'attendait plus que les convives d'un grand festin.

— A quoi, diable! songe donc ce rustre de tonnelier! pensa Caleb, qui contemplait tous ces préparatifs avec autant d'envie que d'étonnement. C'est une honte que de voir de pareilles gens se remplir le ventre d'une telle manière, tandis que... Mais patience! si une partie de cette bonne chère ne prend pas le chemin de Wolfcrag, mon nom n'est pas Caleb Balderston.

Dans cette résolution, il entra hardiment dans la cuisine et alla embrasser la mère et la fille avec un air de politesse et d'affection : Wolf-

crag était la cour des environs, et Caleb en était le premier ministre. Or, on a toujours remarqué que, quoique les sujets du sexe masculin, qui paient les taxes, voient souvent d'assez mauvais œil les courtisans qui les imposent, ceux-ci n'en sont pas moins favorablement accueillis par le beau sexe, à qui ils fournissent le détail des nouvelles modes, et des sujets de conversation. Les deux femmes sautèrent donc au cou du vieux Caleb; et il eut lieu d'être content de la cordialité de cette réception.

— Est-ce donc bien vous, monsieur Balderstone? dit la jeune dame. C'est un miracle que de vous voir ici! Asseyez-vous, asseyez-vous donc : mon mari sera bien content de vous voir; vous ne l'aurez jamais vu de si bonne humeur de toute votre vie. Nous faisons aujourd'hui le baptême de notre premier enfant qui a maintenant six semaines. Mais vous en avez sans doute entendu parler. Nous avons tué un mouton, et mon mari a été se promener dans les marais avec son fusil. J'espère que vous resterez à la cérémonie, monsieur Balderston, et que vous souperez avec nous?

— Non, non, la bonne femme¹, répondit Caleb, je ne suis venu que pour vous faire mon compliment de félicitation. J'aurais été bien aise de dire un mot à votre mari, mais je suis pressé, et puisqu'il n'est pas ici... Et il fit un mouvement comme s'il eût voulu partir.

— Vous ne vous en irez point comme cela, s'écria la vieille en l'arrêtant et usant du privilège de leur ancienne connaissance pour le retenir; vous ne vous en irez pas sans rien accepter : cela porterait malheur à notre nouveau-né.

— Je vous dis que je suis très-pressé, la bonne mère, répliqua le majordome en se laissant forcer à s'asseoir sans trop de résistance : mais quant à manger, ajouta-t-il en voyant la maîtresse de la maison s'empressez de mettre devant lui une assiette, une fourchette et un couteau, quant à manger, cela m'est impossible. Je crois qu'on nous trouvera quelque jour morts d'indigestion au château, car nous sommes à table du matin au soir. J'en suis honteux, en vérité.

— Oh! peu m'importe, monsieur Balderston, dit la jeune femme, il faut que vous goûtiez des puddings de ma façon. En voici : du noir, ou du blanc, voyez lequel vous préférez.

— Tous deux, ma chère amie, tous deux. Je garantis que l'un et l'autre sont excellents. Mais l'odeur m'en suffit après le diner que j'ai fait.

1. *Good-wife*, ménagère.

Le pauvre diable n'avait pris qu'un verre d'eau de toute la journée.

Cependant, continua-t-il, je ne veux pas vous faire un affront, et avec votre permission, je vais les envelopper dans une serviette, et je les emporterai pour mon souper; car je suis las des puddings de Mysie; elle y met tant d'ingrédients différents, tant de choses recherchées... Vous le savez bien, Marion, j'ai toujours aimé les puddings du pays, et les jolies filles du pays, dit-il en se tournant vers la femme du tonnelier. Savez-vous bien que votre fille est tout votre portrait? Voilà comme vous étiez lors de votre mariage avec Gilly. Il n'y avait pas une plus jolie fille dans notre paroisse. Mais, belle brebis, joli agneau, comme on dit.

Les femmes sourirent du compliment adressé à chacune d'elles, et un peu aussi du soin avec lequel Caleb enveloppait les deux puddings dans une serviette blanche qu'il avait apportée dans sa poche, comme un dragon qui va en maraude se charge d'un sac pour y entasser tout ce qu'il trouvera à piller.

— Et quelles nouvelles au château? demanda la femme du tonnelier.

— Quelles nouvelles? ma foi! aucune de bien importante, si ce n'est que nous y avons en ce moment le lord garde des sceaux avec sa fille qu'il est disposé à jeter à la tête du Maître de Ravenswood, à moins que celui-ci n'ouvre les bras pour la recevoir; et je garantis qu'il attachera à la queue de sa robe au moins tous nos anciens domaines.

— Vraiment! s'écrièrent en même temps les deux femmes. Est-elle jeune? est-elle jolie? quelle est la couleur de ses cheveux? comment s'habille-t-elle? à l'anglaise, ou à la mode du pays?

— Ta, ta, ta! Il me faudrait une journée pour répondre à toutes ces questions; et je n'ai pas une minute. Vous devez juger qu'avec de pareils hôtes je ne manque pas d'ouvrage au château. Mais où est donc Girder?

— Il est allé chercher le ministre, répondit mistress Girder, le digne et révérend Pierre Bidebent, demeurant à Mosshead. Le brave homme souffre d'un rhumatisme qu'il a gagné en couchant dans les cavernes pendant la persécution.

— Oui, oui; un whig; un puritain, dit Caleb avec un mouvement d'aigreur dont il ne fut pas maître. Mais je me souviens qu'autrefois, Marion, vous et vos enfants, vous ne vous chauffiez pas de ce bois, et que, comme tant d'autres braves femmes, vous vous contentiez des sermons et des prières d'un ministre de l'église du pays.

— Cela est bien vrai , monsieur Balderston ; mais que voulez-vous que j'y fasse ? il faut bien que Jeanne se coiffe de la manière qui convient à son mari , et qu'elle chante ses psaumes sur l'air qui lui plaît , et non autrement ; car il est le maître à la maison , monsieur Balderston , et plus que le maître , je puis vous l'assurer.

— Et tient-il aussi les cordons de la bourse ? demanda Caleb , aux projets duquel la suprématie masculine ne paraissait pas favorable.

— Il tient jusqu'au dernier sou. Cependant elle n'a pas à se plaindre ; elle est bien nourrie , bien vêtue , comme vous le voyez , monsieur Balderston , dix fois mieux que bien des femmes qui valent mieux qu'elle.

— Fort bien , fort bien ! Marion , dit Caleb un peu découragé , mais ne perdant pas tout espoir ; vous conduisiez votre mari tout différemment ; au surplus chacun à sa guise. Mais il faut que je m'en aille. J'aurais voulu voir un moment Girder , parce que j'ai entendu dire que Pierre Puncheon , tonnelier des magasins de la reine à Leith , vient de mourir , et je pensais qu'un mot que mon maître dirait au lord garde des sceaux pourrait être utile à votre gendre , Marion ; mais puisqu'il n'est pas ici...

— Oh ! vous attendrez qu'il revienne , n'est-ce pas ? Je lui ai toujours dit que vous lui vouliez du bien , mais il prend la mouche au moindre mot qui le pique.

— Eh bien , j'attendrai jusqu'à la dernière minute que j'aurai de libre.

— Et ainsi donc , dit la jeune épouse de M. Girder , vous pensez que miss Ashton est jolie ; il faut bien qu'elle le soit pour qu'elle puisse prétendre à notre jeune lord , qui est lui-même si beau garçon : il a une figure , une main , un maintien à cheval ! on le prendrait pour le fils d'un roi ! Il faut que vous sachiez , monsieur Balderston , qu'il lève toujours la tête du côté de ma fenêtre quand il passe dans le village ; ainsi vous jugez que je dois le connaître aussi bien que qui que ce soit.

— A qui dites-vous cela , ma chère amie ? mon maître ne m'a-t-il pas dit cent fois que la femme du tonnelier de Wolfhope a les plus beaux yeux noirs qui soient à vingt milles à la ronde ? — Ce sont les yeux de sa mère , Milord , lui dis-je , je les ai connus à mes dépens. Eh ! Marion ! ah ! ah ! ah ! combien de fois avons-nous ri ensemble dans notre jeune temps !

— Taisez-vous , vieux fou ! s'écria mistress Lightbody : est-ce ainsi qu'il faut parler devant de jeunes femmes ? Eh mais , Jeanne , n'entends-je pas crier l'enfant ? Oui , c'est bien lui. Qu'est-ce donc qu'il peut avoir ?

Et vite la mère et l'aïeule se précipitèrent hors de la cuisine , se cou-

doyant et courant à l'envi l'une de l'autre, pour voir ce qui pouvait avoir troublé le repos du jeune héros de la soirée, qui était dans une chambre au premier étage.

Dès que Caleb vit qu'il avait le champ libre, il prit une grosse prise de tabac pour se donner du courage et s'affermir dans sa résolution. — Je veux être pendu, pensa-t-il, si Girder et Bidebent touchent à cette oie et à ces deux canards sauvages. Et s'adressant alors à un enfant d'environ dix ans qui tournait la broche chargée de ces deux pièces friandes : — Mon garçon, lui dit-il en lui mettant deux pence¹ dans la main, allez m'acheter un peu de tabac chez mistress Smalltrash; elle vous donnera un morceau de pain d'épice pour votre peine; et ne soyez pas inquiet de la broche, je la tournerai jusqu'à ce que vous soyez de retour.

Dès qu'il fut parti, Caleb, regardant d'un air grave et sévère le second tourneur de broche, ôta du feu la broche dont il s'était chargé d'avoir soin, couvrit d'une seconde serviette qu'il avait en poche l'oie et les canards, et, enfonçant son chapeau sur ses yeux, sortit en triomphe de la cuisine et de la maison, appuyant sur son épaule la broche chargée des trophées de sa victoire.

Il ne fit que s'arrêter un instant à la porte de l'auberge, pour dire que le laird de Bucklaw ne pourrait avoir cette nuit un lit au château. Si ce message fut fait par Caleb d'une façon un peu trop laconique, il devint une véritable insulte en passant par la bouche d'une servante, et un homme plus calme et plus patient que Bucklaw aurait pu s'en fâcher comme lui. Le capitaine Craigengelt, aux applaudissements unanimes de la compagnie, proposa de donner la chasse au vieux renard, avant qu'il pût regagner son terrier, et de le faire danser sur une couverture. Caleb aurait couru de grands risques, si Lockhard n'eût intimé aux domestiques de son maître et à ceux de lord Littlebrain que sir William Ashton se trouverait très-offensé qu'on fit la moindre insulte à un serviteur du Maître de Ravenswaod. Leur ayant parlé d'un ton assez ferme pour leur ôter toute envie de se divertir aux dépens du vieux majordome, il partit de l'auberge avec deux domestiques portant les provisions qu'il avait pu s'y procurer, et rejoignit Caleb à la sortie du village.

1. *Moneta scotica scilicet*, deux sous d'Écosse.

CHAPITRE XIII.

Dois-je accepter de vous un semblable présent?
Mais ce que vous m'offrez de vous-même à présent,
Je vous l'ai demandé, j'ai même osé le prendre.

Esprit sans argent.



A figure de l'enfant seul témoin de l'infraction faite par Caleb aux lois de la délicatesse et de l'hospitalité aurait fourni le sujet d'un excellent tableau. Il resta immobile, comme s'il eût vu paraître devant lui un de ces spectres dont il avait entendu raconter l'histoire pendant les longues soirées d'hiver. Ne songeant plus aux devoirs dont il était chargé, il oublia de tourner la deuxième broche, et ajouta aux infortunes de cette journée celle de laisser brûler le quartier de mouton maintenant seul espoir du dîner du révérend Bidebent. Il ne sortit de son état de stupéfaction qu'à l'aide d'un vigoureux soufflet que lui appliqua la dame Lightbody, qui (n'importe dans quel autre sens elle justifiait son nom de corps léger ¹) était une femme fortement constituée, et savait parfaitement se servir de ses mains, comme on dit que son défunt mari en avait eu la preuve plus d'une fois à ses dépens.

— Pourquoi ce rôti est-il brûlé, petit vaurien ?

— Je n'en sais rien.

— Et qu'est devenu ce mauvais garnement de Giles ?

— Je n'en sais rien.

— Et où est M. Balderston?... Eh mais ! surtout, au nom du conseil et de l'assemblée de l'église, où est donc la seconde broche avec les deux canards sauvages ?

Mistress Girder, entrant en ce moment, joignit ses exclamations à celles de sa mère. Toutes deux criant en même temps aux oreilles du pauvre enfant, et l'étourdissant de questions sans lui laisser le temps d'y répondre, elles n'apprirent ce qui s'était passé qu'au retour de Giles, qui avait vu de loin Caleb, chargé de la broche, prendre d'un pas délibéré le chemin de Wolfcrag.

— Eh bien, Messieurs ² ! dit mistress Lightbody, qui eût jamais cru que Caleb Balderston jouerait un pareil tour à une ancienne connaissance.

1. *Light body*, corps léger, — 2. *Sirs!* exclamation.

— C'est une indignité, s'écria mistress Girder : et que vais-je dire à mon mari ? Il m'assomméra, quand je serais l'unique femme de Wolfhope.

— Vous êtes une folle, lui dit sa mère : c'est un malheur, sans doute ; mais il ne sera pas suivi d'un plus grand. Vous assommer ! il faudrait qu'il m'assommât auparavant, et j'en ai fait reculer de plus braves que lui. Pas de jeu de mains ; on ne doit pas avoir peur d'un peu crier.

Le bruit que faisaient des chevaux à la porte annonça l'arrivée du tonnelier et du ministre. Ils n'eurent pas plus tôt mis pied à terre qu'ils se rendirent dans la cuisine pour se chauffer, car l'orage avait refroidi le temps ; la route était mauvaise et les arbres de la forêt chargés encore de pluie. La jeune femme, forte de tous les charmes de ses atours des dimanches, se précipita en avant pour recevoir le premier choc, tandis que sa mère, comme la division de vétérans des légions romaines, se tenait à l'arrière-garde, prête à la soutenir en cas de nécessité. Toutes deux cherchaient à retarder la découverte de l'événement qui était arrivé, la mère en se plaçant devant le feu auquel elle faisait un rempart de sa personne, et la fille en faisant l'accueil le plus cordial à son mari et au ministre, et en leur exprimant son inquiétude qu'ils n'eussent pris froid.

— Froid ! dit brusquement Girder, qui n'était pas du nombre de ces seigneurs et maîtres qui ne sont que les humbles vice-rois de leurs femmes, c'est ce qui pourra bien nous arriver si vous ne nous laissez pas approcher du feu.

En parlant ainsi, il se fit jour à travers les deux lignes de circonvallation ; et, comme il avait le coup d'œil aussi sûr que rapide, il s'aperçut à l'instant même qu'une des deux broches n'était plus devant le feu.

— Pourquoi diable, ma femme ?... s'écria-t-il.

— Fi donc ! fi ! s'écrièrent en même temps mistress Girder et sa mère ; et devant le digne M. Bidebent !

— J'ai tort, dit le tonnelier ; mais...

— Prononcer le nom du plus grand ennemi de nos âmes, dit M. Bidebent, c'est...

— J'ai tort, répéta le tonnelier ; mais...

— C'est nous exposer, continua le révérend ministre, à toutes ses tentations ; c'est l'inviter, le forcer en quelque sorte à oublier les misérables qui sont l'objet de ses soins particuliers, pour s'occuper de ceux qui invoquent ainsi son nom.

— J'ai tort, dit une troisième fois le tonnelier : qu'est-ce qu'un homme peut faire de plus que de convenir qu'il a tort? Mais permettez-moi de demander à ces femmes pourquoi elles ont ôté de la broche les canards sauvages avant que nous fussions arrivés.

— Nous n'y avons pas touché, Gilbert, lui dit sa femme; c'est un accident qui...

— Un accident! dit Girder en lui lançant un regard courroucé. J'espère qu'il ne leur est point arrivé malheur... Eh bien, parlerez-vous?

Sa femme, qui en sa présence éprouvait toujours une crainte respectueuse, n'osa lui répliquer, mais sa mère vint courageusement à son secours.

— C'est moi, Gilbert, lui dit-elle, qui en ai fait présent à une de mes connaissances. Qu'avez-vous à dire maintenant?

L'excès d'assurance de mistress Lightbody rendit Girder muet pendant quelques instants.

— Et vous avez donné mes canards sauvages! s'écria-t-il enfin, le meilleur plat de mon repas de baptême, à un de vos amis, vieille sorcière! Et quel est donc cet ami, s'il vous plaît?

— Le digne M. Caleb Balderston de Wolferag, répondit Marion prête à soutenir l'assaut.

A ces mots, la rage de Girder ne connut plus de bornes. Si quelque chose pouvait ajouter à son ressentiment, c'était d'apprendre qu'on avait eu l'extravagance de faire un tel présent à notre ami Caleb; car il nourrissait contre lui le plus vif ressentiment, et nos lecteurs en connaissent déjà les motifs. Il leva sur la vieille une houssine qu'il tenait à la main; mais mistress Lightbody ne recula point, et faisant brandir une grande cuiller de fer avec laquelle elle venait d'arroser le mouton qui était à la broche, elle l'en menaça à son tour. Elle avait certainement l'avantage des armes, et son bras n'était pas le moins vigoureux des deux. Girder trouva donc plus prudent de tourner sa colère sur sa femme; celle-ci faisait entendre une espèce de gémissement hystérique qui excitait la compassion du digne ministre, le plus simple et le meilleur des hommes.

— Et vous, sotté que vous êtes, lui dit-il, vous avez regardé tranquillement donner mon dîner à un fainéant, à un vaurien, à un insolent, à un valet, parce qu'il vient chatouiller les oreilles d'une vieille femme par de belles paroles où il n'y a pas un mot de vérité! Eh bien, c'est vous que j'arrangerai comme...

La houssine fut encore levée en l'air. Le ministre lui retint le bras,

et mistress Lightbody se jeta devant sa fille, toujours sa formidable cuiller à la main.

— Est-ce qu'il ne me sera pas permis de châtier ma femme? s'écria le tonnelier.

— Vous pouvez châtier votre femme tant qu'il vous plaira, Girder, lui dit mistress Lightbody avec beaucoup de sang-froid, mais vous ne toucherez pas ma fille, seulement du bout du doigt, je vous assure.

— Fi! monsieur Girder, fi! dit le ministre; c'est à quoi je ne m'attendais guère de votre part. Eh quoi! vous abandonner ainsi à une colère criminelle contre la personne qui doit vous être la plus chère! et dans quel instant? quand vous êtes sur le point de remplir le devoir le plus important pour un père chrétien! et pourquoi? pour le plus misérable des biens de ce monde! pour une bagatelle frivole, superflue, inutile!

— Bagatelle! s'écria Girder; jamais plus belle oie n'a nagé sur un étang; jamais plus beaux canards sauvages n'ont été abattus par un chasseur.

— Soit, mon voisin, reprit le ministre, je veux bien le croire. Mais voyez combien il reste encore de superfluités devant votre feu. J'ai connu le temps où un seul de ces pains que je vois sur ce buffet aurait été un don précieux pour des hommes qui mouraient de faim en errant sur les rochers et dans les cavernes, pour l'Évangile.

— Et c'est là ce qui me vexe le plus, répondit le tonnelier, qui voulait tâcher de faire partager par quelqu'un une colère qui, il faut en convenir, n'était pas tout à fait sans fondement: je n'y penserais pas si la vieille coquine en avait fait présent à quelque saint en souffrance, à tout autre qu'à ce misérable tory, à ce mécréant, à ce menteur, qui autrefois faisait partie du corps de milice que ce vieux tyran, Allan de Ravenswood, leva contre le duc d'Argyle. Mais donner la meilleure partie de mon repas à un pareil garnement!...

— Eh bien, monsieur Girder, dit M. Bidebent, ne voyez-vous pas en cela le doigt de la Providence? On ne voit pas les enfants du juste mendier leur pain. Représentez-vous le fils d'un puissant oppresseur réduit à convrir sa table du superflu de la vôtre.

— Et d'ailleurs, dit mistress Girder, on ne l'a donné ni pour M. Balderston ni pour le sir de Ravenswood, comme Gilbert le saurait déjà s'il voulait nous laisser parler; c'est pour le lord garde des sceaux, comme on l'appelle, et qui est en ce moment à Wolferag.

— Sir William Ashton à Wolferag! s'écria d'un air étonné le fabricant de tonneaux.

— Oui, dit mistress Lightbody, et il est avec le Maître de Ravenswood comme le gant et la main.

— Et il va lui donner sa fille en mariage, dit la jeune femme.

— Et lui rendre tous ses biens, ajouta la mère.

— Allons! allons! dit le tonnelier, vous êtes deux idiots. Ce vieux fourbe vous ferait accroire que la lune n'est qu'un fromage mou. Le lord garde des sceaux et le Maître de Ravenswood amis ensemble! ils sont comme le chien et le chat, comme le lièvre et le lévrier.

— Je vous dis qu'ils sont aussi bien que mari et femme, dit la belle-mère, et encore mieux peut-être. Et puis voilà Pierre Puncheon, tonnelier des magasins de la reine à Leith, qui vient de mourir...

— Et sa place est à donner, dit mistress Girder.

— Et qui la donnera, si ce n'est le lord garde des sceaux? dit sa mère.

— Et qui parlera de vous au lord garde des sceaux, si ce n'est le Maître de Ravenswood? reprit la fille.

— Et comment le Maître de Ravenswood lui parlerait-il de vous, ajouta mistress Lightbody, si ce n'est à la prière de M. Balderston?

— Paix donc! paix donc! s'écria Girder, je ne sais à laquelle entendre, et vous ne me donnez pas le temps de vous écouter, ni de réfléchir à ce que vous me dites. Que pensez-vous de tout cela, William? demanda-t-il à son maître-ouvrier, qui était entré pendant la querelle.

— Notre maîtresse a raison, répondit celui-ci. Elle n'a rien dit qui ne soit vrai. J'ai vu les domestiques du lord garde des sceaux boire et manger aujourd'hui à l'auberge de la mère Smalltrash.

— Et leur maître est à Wolferag?

— Oui, sur ma foi, il y est.

— Et en bonne amitié avec Edgar Ravenswood?

— Il faut bien que cela soit, puisqu'il est chez lui.

— Et Pierre Puncheon est mort?

— Oui, oui; et plus d'une barrique d'eau-de-vie a été vidée par lui de son temps! et il a coulé enfin comme un vieux tonneau! — Mais quant à la broche et aux rôtis, la selle est encore sur le dos de votre cheval; et, si vous le voulez, en un temps de galop je rejoindrai aisément M. Balderston, et je lui ferai faire restitution. Il ne peut pas être encore bien loin du village.

— Fort bien, William, vous allez partir à l'instant. Mais d'abord suivez-moi, je vous instruirai de ce que vous aurez à lui dire quand vous l'aurez rejoint.

Il sortit pour lui donner ses instructions particulières, et ni les deux

femmes, ni même le ministre, ne furent très-fâchés de le voir s'éloigner.

— Voilà une belle imagination ! dit mistress Lightbody ; envoyer ce pauvre innocent à la poursuite d'un homme armé ! Ne sait-il pas que M. Balderston porte toujours une rapière ?

— Je ne sais, dit le ministre, si vous avez bien réfléchi à ce que vous avez fait. Vous voyez qu'il peut en résulter une querelle, et il est de mon devoir de vous dire que celui qui cause le mal par son imprudence ne peut prétendre qu'il en est innocent.

— Ne vous en inquiétez pas, monsieur Bidebent : entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt. Je sais comment je dois pétrir mon pain, et les ministres n'ont rien à voir entre la femme et le mari, la mère et les enfants. — Allons, Jeanne, servez le souper, et qu'on n'en parle plus.

On se mit à table, on soupa moins somptueusement qu'on ne l'avait espéré ; mais Girder avait repris sa belle humeur, et l'harmonie fut parfaitement rétablie entre toutes les parties

Cependant le premier ouvrier du tonnelier, monté sur un excellent cheval, et chargé des ordres spéciaux de son maître, courait à toute bride à la poursuite du maraudeur Caleb.

Le vieux majordome, comme on peut bien se l'imaginer, ne s'amusa pas en chemin. Quoiqu'il aimât un peu à bavarder, et surtout à raconter quelques vieilles histoires en l'honneur de la famille de Ravenswood, il s'en retournait silencieusement, afin de pouvoir aller plus vite, et il se contenta de dire à M. Lockhard qu'il avait fait donner quelques tours de broche au gibier par la femme du pourvoyeur, de crainte que Mysie, à qui la peur du tonnerre avait presque fait tourner la tête, n'eût pas un feu bien brillant quand ils arriveraient au château. Cependant, faisant valoir la nécessité d'y arriver le plus promptement possible, il prenait les devants avec une telle vitesse que ses compagnons avaient peine à le suivre.

Il commençait à se croire à l'abri de toute poursuite, car il se trouvait déjà au plus haut de la colline qui séparait Wolferag de Wolfhope, quand il entendit le bruit éloigné du pas d'un cheval et une voix qui criait par intervalles : — Monsieur Caleb, monsieur Balderston, monsieur Caleb Balderston, holà ! attendez-moi donc !

C'était ce que Caleb, comme on peut bien se l'imaginer, n'avait nullement envie de faire. D'abord il feignit de ne rien entendre, et soutint hardiment à ses compagnons que ce qu'ils entendaient n'était que le bruit du vent. Ensuite il leur dit que c'était quelque paysan qui l'appelait, et que ce n'était pas la peine de ralentir leur marche pour

l'attendre. Mais enfin, se voyant au moment d'être atteint par celui qui le poursuivait, il s'arrêta tout à coup, fit volte-face, et résolut de défendre sa proie avec autant de courage qu'il lui avait fallu d'adresse pour s'en emparer. Prenant une attitude formidable, il saisit des deux mains la broche, qui, chargée comme elle l'était, pouvait lui servir en même temps de pique et de bouclier, et résolut de mourir plutôt que de renoncer à son butin.

Mais quel fut son étonnement quand l'ouvrier tonnelier, s'avancant vers lui d'un air presque respectueux, lui dit que son maître était bien fâché de ne pas s'être trouvé chez lui lorsque M. Balderston lui avait fait l'honneur d'y passer, et regrettait beaucoup qu'il n'eût pu rester au repas du baptême; mais que, sachant qu'il y avait des hôtes au château, et qu'on n'avait pas eu le temps d'y faire les préparatifs nécessaires pour les recevoir, il avait pris la liberté de lui envoyer une petite barrique de vin d'Espagne et une autre d'eau-de-vie.

J'ai lu quelque part l'histoire d'un homme poursuivi par un ours qui avait trouvé moyen de se débarrasser de sa muselière; épuisé de fatigue et par le désespoir, l'homme se retourna sur *bruin*⁴ et leva sa canne; et à la vue de cet instrument, qu'il n'avait que trop bien appris à connaître, l'instinct l'emporta, et, se levant sur ses pattes de derrière, l'ours se mit à danser une sarabande. La surprise de cet homme, qui s'attendait à être déchiré par un animal furieux, et qui se trouvait tout à coup hors de péril, peut à peine être comparée à celle qu'éprouva Caleb quand il vit que celui qui le poursuivait, bien loin de vouloir lui disputer son butin, ne venait que pour y ajouter. Ce mystère cessa d'être un pour lui quand William, descendant du cheval sur lequel il était perché entre les deux barils, lui dit à l'oreille : — Si l'on pouvait faire quelque chose relativement à la place de Pierre Puncheon, Gilbert Girder agirait de manière à ce que le Maître de Ravenswood fût content de lui, et il serait bien aise de causer à ce sujet avec M. Balderston, qui le trouverait aussi souple qu'un jonc pour tout ce qu'il pourrait désirer de lui.

Caleb prit alors un air de dignité, et ne lui fit d'autre réponse que celle qui était souvent dans la bouche de Louis XIV : Nous verrons cela. Et il ajouta tout haut pour l'édification de Lockhard : — Votre maître a fait ce qu'il devait, en vous chargeant de m'apporter ces deux barils que je n'aurais pu emporter, et je ne manquerai pas de rendre compte de son attention au Maître de Ravenswood. Et maintenant,

4. *Bruin*, nom propre de l'ours dans le langage familier.

mon garçon, allez jusqu'au château, et s'il n'y a aucun domestique, ce qui est à craindre, attendu qu'ils courent les champs dès que j'ai les talons tournés, vous déposerez ces provisions dans la loge du portier, qui est à main droite de la porte d'entrée. Le portier n'y sera point, parce qu'on lui a permis d'aller voir ses amis, ainsi vous ne trouverez probablement personne à qui parler.

William continua sa course, et après avoir déposé les deux barils dans la loge déserte du portier, il revint sans avoir vu personne au château; ayant salué poliment Caleb et ses compagnons en repassant près d'eux, il retourna chez son maître, pour avoir sa part de la fête du baptême¹.

CHAPITRE XIV.

Ainsi qu'en nos forêts le souffle de l'automne
Aux arbres dépouillés fait perdre leur couronne,
De même les projets, les désirs d'un mortel
Sont confondus, changés, détruits, au gré du ciel.

Anonyme.



Nous avons laissé Caleb Balderston ivre de joie en voyant le succès des ruses qu'il avait imaginées pour sauver l'honneur de la famille de Ravenswood. Lorsqu'il eut posé sur le buffet les mets divers et qu'il en eut réglé la symétrie, il resta un instant comme en extase devant le repas le plus somptueux qu'il eût servi à Wolfcrag depuis les funérailles du feu lord.

Le cœur du sommelier battait d'orgueil tandis qu'il *décorait* la table de chêne d'une nappe bien blanche, et qu'il y étalait l'oie, les deux canards et les autres provisions, en jetant de temps en temps un regard sur son maître et sur ses hôtes comme pour leur reprocher leur incrédulité; et pendant la soirée Lockhard fut régalé de maintes et maintes histoires, plus ou moins vraies, sur l'ancienne grandeur des barons de Wolfcrag, et l'autorité qu'ils exerçaient sur tous les environs.

— Un vassal regardait à peine un veau ou un mouton comme à lui, monsieur Lockhard, avant d'avoir demandé d'abord si c'était le plaisir du Maître de Ravenswood de l'accepter; il était obligé d'obtenir le consentement du seigneur avant de se marier, et l'on raconte mille anecdotes plaisantes sur ce droit ainsi que sur d'autres. Hélas! ce bon

1. Voyez à la fin de cet ouvrage la note (a) sur l'excursion (*the raid*) de Caleb.

vieux temps n'est plus, ajouta Caleb en soupirant ; mais, quoique l'autorité ne jouisse plus de tous ses droits, encore est-il vrai, monsieur Lockhard, et vous avez pu vous-même le remarquer jusqu'à un certain point, encore est-il vrai que nous autres membres de la famille de Ravenswood nous faisons tous nos efforts pour maintenir ces relations convenables qui doivent exister entre un supérieur et ses vassaux, et qui sont en danger de se relâcher de plus en plus, grâce à la licence générale qui règne malheureusement aujourd'hui.

— Mais dites-moi, je vous prie, monsieur Balderston, les habitants du village qui est la dépendance de la tour sont-ils généralement assez traitables ? car je dois avouer qu'au château de Ravenswood, qui appartient aujourd'hui à mon maître, le lord garde des sceaux, vous n'avez pas laissé derrière vous les vassaux les plus complaisants et les plus dociles.

— Ah ! monsieur Lockhard, considérez que ces domaines ont changé de main, et l'ancien seigneur pouvait tout attendre d'eux, tandis que le nouveau venu n'en peut rien tirer. Ils ont toujours été inquiets et turbulents, ces vassaux de Ravenswood : il n'est point facile de les conduire lorsqu'ils n'aiment point leur maître, et si une fois ils prennent le mors aux dents, du diantre si personne vient jamais à bout de les arrêter.

— Ma foi, s'il en est ainsi, reprit Lockhard, je crois que ce qu'il y aurait de mieux à faire pour nous tous, ce serait de bâcler un mariage entre le jeune laird de Ravenswood et notre jeune et jolie maîtresse. Sir William pourrait coudre à la robe de la mariée votre ancienne baronnie, et il saurait bientôt s'en procurer quelque autre de manière ou d'autre, habile et savant comme il est.

Caleb secoua la tête. — Je souhaite, dit-il, que tout cela ne tourne pas à mal. Il y a sur cette famille d'anciennes prophéties... A Dieu ne plaise que je les voie s'accomplir à la fin d'une vie qui n'a déjà vu arriver que trop de malheurs !

— Bah ! bah ! laissez là les prédictions et les prophéties, lui dit son collègue le sommelier ; si ces jeunes gens viennent à s'aimer, ce sera un couple charmant. Allons, buvons à leur santé, et je suis sûr que mistress Mysie se joindra à nous ; n'est-ce pas, ma bonne mistress Mysie ? Approchez votre verre, que je vous donne du vin du brave M. Gir.

Tandis que l'harmonie et la joie régnaient ainsi à la cuisine, la compagnie du salon ne passait pas une soirée moins agréable. Dès que Ravenswood se fut déterminé à donner au lord garde des sceaux l'hos-

pitalité, telle du moins qu'il pouvait la lui offrir, il crut de son devoir de prendre un air ouvert et de paraître charmé de la visite qu'il recevait. C'est une remarque qu'on a souvent faite, que lorsqu'un homme commence par jouer un rôle, il finit presque toujours par s'identifier tout de bon avec son personnage. En moins d'une heure ou deux, Ravenswood, à sa propre surprise, se trouva dans la position d'un homme qui fait franchement tous ses efforts pour se rendre agréable à ses hôtes. A quelle cause fallait-il attribuer ce changement singulier? A la beauté de miss Asthon, à son aimable enjouement, à la facilité avec laquelle elle s'accommodait aux inconvénients de sa position, ou bien à la conversation douce et paisible du lord garde des sceaux, doué de cette éloquence insinuante qui flatte et captive le cœur? Nous ne prétendons pas prononcer positivement sur cette question; mais nous croyons qu'Edgar n'était insensible ni aux charmes de la fille ni aux avances du père.

Le lord garde des sceaux était un politique consommé, au fait de toutes les intrigues des cours et des cabinets, et connaissant à fond toutes les plus petites particularités des événements qui s'étaient succédé pendant les dernières années du dix-septième siècle. Il savait parler, d'après ce qu'il avait vu lui-même, des hommes et des choses d'une manière qui ne manquait pas de captiver l'attention; et sans dire jamais un mot qui pût le compromettre, il avait cependant l'art de persuader à l'auditeur qu'il lui parlait sans la moindre réserve et avec le plus grand abandon. Ravenswood, malgré ses préjugés et les motifs trop fondés de ressentiment qu'il avait contre lui, s'amusait et s'instruisait tout à la fois en l'écoutant, tandis que le lord garde des sceaux, qui avait éprouvé tant d'embarras lorsqu'il s'était agi de se faire connaître, parlait alors avec toute la facilité et l'élégance d'un avocat à la langue dorée.

Sa fille ne parlait pas beaucoup; mais elle souriait; et le peu qu'elle disait indiquait une douceur aimable et un désir de plaire qui, pour un homme aussi fier que Ravenswood, était plus séduisant que l'esprit le plus brillant. Il ne pouvait s'empêcher de remarquer aussi que, soit par reconnaissance, ou par quelque autre motif, il était pour ses hôtes, au milieu de son salon vide et délabré, l'objet d'attentions aussi respectueuses que s'il eût été entouré de la splendeur et de la magnificence qui convenaient à sa haute naissance.

Ils semblaient ne pas s'apercevoir que rien leur manquât, ou si quelquefois ils remarquaient l'absence de quelque objet d'utilité ou d'agrément, c'était pour louer l'adresse avec laquelle Caleb savait y

suppléer. Lorsqu'ils ne pouvaient s'empêcher de laisser échapper un sourire, il n'avait rien d'ironique ni d'injurieux, c'était un sourire de bonne humeur; et ils y joignaient alors quelque compliment pour montrer combien ils estimaient le mérite de leur généreux hôte, et combien ils pensaient peu aux privations qu'ils étaient forcés de s'imposer. Je ne sais si l'orgueil de voir reconnaître que son mérite personnel contre-balançait tous les avantages de la fortune ne fit pas une impression aussi favorable sur le cœur du Maître de Ravenswood que la conversation du lord garde des sceaux et la beauté de sa fille.

L'heure du repos arriva. Lucie Ashton et son père se retirèrent dans leurs appartements, qui avaient été *décorés* beaucoup mieux qu'on n'aurait pu s'y attendre. Il est vrai que, pour faire les arrangements nécessaires, Mysie avait eu l'aide d'une commère du village, qui était venue à la tour pour recueillir les propos et les nouvelles, mais que Caleb avait retenue pour l'enrôler sous ses ordres et en faire l'aide de camp de Mysie; de sorte qu'au lieu de retourner chez elle pour décrire l'habillement de la jeune dame et faire mille commentaires sur cette visite, elle se trouva obligée par le rusé Caleb de faire assaut d'activité avec la vieille femme de charge pour mettre tout en ordre dans les chambres destinées aux étrangers.

Suivant l'usage du temps, le Maître de Ravenswood accompagna le lord garde des sceaux jusque dans son appartement, suivi de Caleb, qui posa sur la table, avec toute la cérémonie réservée aux bougies, deux chandelles grossières, de celles dont se servaient à cette époque les paysans. Elles étaient dans des espèces de chandeliers en fil d'archal. Il servit aussi deux flacons de terre, car, dit-il, la porcelaine avait été rarement employée depuis la mort de Milady; l'un était rempli de vin d'Espagne, l'autre d'eau-de-vie (b). Pour le vin d'Espagne, sans s'arrêter à considérer combien il était facile de le convaincre d'imposture, il déclara effrontément qu'il était depuis vingt ans dans la cave de Wolfcrag; quant à l'eau-de-vie, quoique ce ne fût pas à lui à parler devant Leurs Honneurs, c'était bien la liqueur la plus précieuse qui eût jamais paru sur aucune table; elle était douce comme de l'hydromel, et forte comme Samson. C'était exactement la même qu'on avait servie le jour de cette fête mémorable dans laquelle le vieux Micklestob avait été tué sur le palier par Jamie de Jenklebrae, par suite d'une dispute qui intéressait l'honneur de lady Murend, dame alliée de la famille; néanmoins.....

— Mais pour abrégé, monsieur Caleb, dit le lord garde des sceaux, peut-être voudrez-vous bien me faire le plaisir de me donner un peu d'eau.

— De l'eau ! à Dieu ne plaise que Votre Honneur boive de l'eau dans cette maison, au déshonneur et à la honte d'une famille aussi illustre !

— Si tel est le plaisir de Sa Seigneurie, Caleb, dit Edgar en souriant, je crois que vous pouvez vous y conformer sans crainte ; car, si je ne me trompe, il n'y a pas très-longtemps qu'on a bu de l'eau ici, et même d'assez bon cœur.

— En effet, si c'est le plaisir de Milord, je ne vois pas grand inconvénient... Et Caleb revint, tenant à la main un pot rempli de l'élément désiré. — Il est bien vrai qu'on ne trouve point partout de l'eau pareille à celle du puits de Wolfcrag ; néanmoins...

— Néanmoins il est temps que nous laissions le lord garde des sceaux goûter quelque repos, dit Ravenswood en interrompant l'éloquence du sommelier, qui, se tournant aussitôt vers la porte, fit un profond salut, et se mit en devoir de reconduire son maître.

Mais le lord garde des sceaux s'opposa au départ de son hôte. — J'aurais un mot à dire au Maître de Ravenswood, monsieur Caleb, et je crois qu'il vous dispensera de l'attendre.

Caleb fit un second salut encore plus profond que le premier, et se retira, tandis que son maître, pâle et immobile, attendait avec beaucoup d'embarras le résultat d'une conversation qui devait terminer une journée déjà si fertile en accidents inattendus.

— Maître de Ravenswood, dit sir William Ashton d'un air un peu embarrassé, j'espère que vous connaissez trop bien la loi chrétienne pour souffrir que le soleil se couche sur votre colère ?

Edgar rougit, et répondit qu'il n'avait pas sujet ce soir-là de pratiquer ce devoir imposé par la religion.

— J'osais à peine m'en flatter, dit son hôte, après les différents sujets d'altercation qui, par malheur, ne se sont présentés que trop souvent entre le feu lord votre père et moi.

— Je désirerais, Milord, dit Ravenswood agité par une émotion qu'il avait peine à contenir, qu'aucune allusion à ces circonstances ne fût faite dans la maison de mon père.

— J'approuverais en toute autre occasion la justesse de cette remarque, dit sir William Ashton ; mais maintenant il est nécessaire que je m'explique sans réserve. Je n'ai déjà que trop souffert moi-même par suite de la fausse délicatesse qui m'empêcha d'insister avec assez de force sur ce que j'avais, il est vrai, demandé plusieurs fois... une entrevue avec votre père. Si je l'avais fait, que de malheurs et d'inquiétudes ne nous serions-nous pas épargnés mutuellement !

— Il est vrai, dit Ravenswood après un moment de réflexion, je me

rappelle avoir entendu dire à mon père que Votre Seigneurie lui avait proposé une conférence.

— Proposé! mon jeune ami (car c'est ainsi que je veux vous appeler); sans doute je l'ai proposée; mais ce n'était point assez; j'aurais dû la solliciter, l'implorer comme une grâce. J'aurais dû déchirer le voile que des gens intéressés à nous désunir avaient étendu entre nous, et me montrer, comme je l'étais en effet, prêt à sacrifier même une partie considérable de mes droits légaux, par égard pour des sentiments aussi naturels que ceux qui l'animaient. Mais je dois dire pour ma justification que si votre père et moi nous étions jamais trouvés ensemble le même espace de temps que ma bonne fortune m'a permis de passer aujourd'hui dans votre compagnie, ce pays posséderait peut-être encore l'un des membres les plus respectables de son ancienne noblesse, et je n'aurais pas eu la douleur de me séparer à jamais dans des sentiments d'inimitié, d'un homme dont j'admirai, dont j'honorai toujours le caractère.

Il porta son mouchoir à ses yeux. Ravenswood aussi était ému; mais il attendit en silence la suite de ces révélations extraordinaires.

— Il est juste, il est nécessaire que vous sachiez, ajouta le lord garde des sceaux, qu'il existe encore bien des points à régler entre nous, et que, quoique j'aie cru devoir consulter une cour de justice, afin de connaître l'étendue exacte de mes droits légaux, il n'a jamais été dans mon intention de les faire valoir au delà des bornes qu'impose l'équité.

— Milord, dit le Maître de Ravenswood, il est inutile de poursuivre plus loin ce sujet. Tout ce que la loi vous donne, tout ce qu'elle peut vous donner encore, vous en jouissez, personne n'y met obstacle. Ni mon père ni moi, nous n'aurions jamais rien accepté à titre de faveur.

— De faveur? Non, vous ne me comprenez pas, ou, pour mieux dire, vous n'êtes pas jurisconsulte. Des droits peuvent être valides aux yeux de la loi, et reconnus comme tels, sans qu'un homme d'honneur veuille dans tous les cas s'en prévaloir, ou même le puisse équitablement:

— J'en suis fâché, Milord.

— Allons, allons; vous parlez comme un jeune avocat qui s'échauffe sans sujet, au lieu de garder son sang-froid. Écoutez, mon jeune ami: il reste encore, je vous le répète, beaucoup de points à décider entre nous. Pouvez-vous blâmer un vieillard qui aime la paix et la tranquillité, et qui se trouve dans la maison d'un jeune seigneur qui a

sauvé sa vie et celle de sa fille, de désirer ardemment de tout régler à l'amiable et généreusement ?

Tout en parlant ainsi, il avait pris la main d'Edgar, et il la serrait dans les siennes. Quelque résolution que celui-ci eût pu former d'avance, il était impossible qu'il ne fit pas alors une réponse conforme aux désirs de son hôte, et ils se séparèrent, remettant la suite de la conférence au lendemain matin.

Ravenswood courut se renfermer dans le salon où il devait passer la nuit, et pendant quelque temps il le traversa d'un pas rapide et d'un air agité, sans savoir ce qu'il faisait. Son ennemi mortel était dans sa maison; cependant les sentiments qu'il éprouvait envers lui n'étaient ni ceux d'un ennemi déclaré, ni ceux d'un vrai chrétien. Il se disait qu'au premier de ces titres il eût dû donner un libre cours à sa vengeance, et qu'au second il devait lui pardonner; l'un et l'autre lui semblaient également impossibles; et il sentait qu'il faisait un compromis lâche et déshonorant entre son ressentiment contre le père et son affection pour la fille. Il se maudissait lui-même, tandis qu'il marchait précipitamment dans la chambre, où la lune, alors sur son déclin, et les restes d'un feu presque éteint, jetaient une faible lueur. Il ouvrait et refermait avec violence les fenêtres grillées de l'appartement, comme s'il eût eu besoin, tantôt de respirer un air frais, tantôt de l'exclure entièrement. A la fin cependant son agitation se calma en partie, et il se jeta sur le fauteuil qu'il avait choisi pour en faire son lit de repos pendant la nuit.

— S'il est vrai, se dit-il lorsque le calme eut enfin succédé à l'orage des passions; s'il est vrai que cet homme ne désire rien de plus que ce que la loi lui accorde; s'il est même prêt à régler d'après l'équité des droits valides et reconnus, quel sujet mon père pouvait-il avoir de se plaindre? quel sujet en ai-je moi-même? Ceux de qui nous obtînmes nos anciennes possessions succombèrent sous l'épée de mes ancêtres, et laissèrent leurs biens et leurs domaines aux conquérants; nous succombons sous la force de la loi, aujourd'hui trop puissante pour que rien ne puisse lui résister. Entrons donc en pourparler avec les vainqueurs du jour, comme si nous étions assiégés dans notre forteresse sans espoir d'être secourus. Peut-être cet homme est-il tout autre que je ne l'avais cru d'abord; et sa fille... mais j'ai résolu de ne point penser à elle.

Il s'enveloppa dans son manteau, s'assoupit, et rêva à Lucie Ashton jusqu'à ce que le point du jour perça à travers les barreaux des fenêtres.

CHAPITRE XV.

Nous autres gens du monde,
Quand nous voyons des amis, des parents
Ayant perdu rang, dignités, richesse,
Nous n'allons pas, pour charmer leur détresse,
Leur prodiguer des soins compatissants ;
Du pied plutôt nous leur frappons la tête :
C'est, j'en conviens, ce que j'ai toujours fait :
Mais aujourd'hui tout vous vient à souhait,
De la grandeur vous arrivez au faite ;
Comptez sur moi, je serai votre ami.

SHAKSPEARE. *Nouveau moyen de payer de
vieilles dettes.*



e lord garde des sceaux porta sur la couche la plus dure que peut-être il eût encore rencontrée les mêmes pensées ambitieuses et la même perplexité qui chassent le sommeil du lit de duvet. Il avait navigué assez longtemps sur l'océan politique pour connaître les écueils dont il était semé, et pour sentir la nécessité de faire manœuvrer sa barque dans la direction du vent dominant, afin d'éviter de faire naufrage dans la tempête. La nature de ses talents et son caractère timide et craintif lui avaient donné la flexibilité et la souplesse du vieux comte de Northampton, qui, pour expliquer comment il avait pu se maintenir en place pendant tous les changements de gouvernement, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à celui d'Élisabeth, avoua franchement qu'il tenait de la nature du saule plutôt que de celle du chêne.

Sir William Ashton avait donc toujours fait son étude d'épier les changements qui semblaient prêts à se manifester sur l'horizon politique, et, avant que le combat fût décidé, de se ménager un appui auprès du parti qu'il croyait devoir remporter la victoire. Son caractère vacillant et toujours prêt à se plier aux circonstances était bien connu et excitait le mépris des chefs plus entreprenants des deux factions qui divisaient l'état. Mais ses talents étaient utiles et ses connaissances en jurisprudence compensaient même tellement ce qui lui manquait sous d'autres rapports, que ceux qui étaient à la tête du pouvoir étaient bien aises de se prévaloir de ses services et de les récompenser sans lui accorder ni leur confiance ni leur estime.

Le marquis d'Athol avait employé toute son influence et mis en jeu tous les ressorts de l'intrigue pour effectuer un changement dans le

cabinet en Écosse, et ses projets étaient alors si bien conçus, et secondés avec tant de force et d'habileté, qu'il semblait très-probable qu'il finirait par réussir. Il n'était pas néanmoins assez sûr de la victoire pour négliger aucun moyen d'attirer des partisans sous son étendard. S'attacher le lord garde des sceaux était une mesure assez importante, et un ami qui connaissait parfaitement son caractère et sa disposition d'esprit lui répondit de sa conversion politique.

Lorsque cet ami arriva au château de Ravenswood, où il ne se présenta que sous le prétexte de rendre une simple visite, il vit que la crainte dominante qui agitait en ce moment le lord garde des sceaux était celle du danger qu'il courait personnellement de la part du Maître de Ravenswood. Le langage dont la sibylle aveugle, la vieille Alix, s'était servie, l'apparition d'Edgar, armé et dans l'enceinte de ses domaines, au moment même où elle venait de l'avertir de se méfier de lui, l'air de froideur et de dédain avec lequel il avait reçu l'expression de sa reconnaissance pour le secours qu'il lui avait accordé si à propos, ainsi qu'à sa fille; toutes ces circonstances réunies avaient fait une impression profonde sur l'imagination de lord Ashton.

Dès que l'agent politique du marquis vit de quel côté le vent soufflait, il commença à insinuer dans l'âme de sir William des craintes et des doutes d'une autre espèce, mais non moins propres à l'agiter. Il s'informa d'un air d'intérêt si le procès compliqué que le lord garde des sceaux avait avec la famille de Ravenswood était réglé définitivement, de manière à ce qu'il ne restât aucun moyen d'en appeler. Celui-ci répondit affirmativement; mais celui qui l'interrogeait était lui-même trop bien au fait de l'affaire pour se laisser aisément tromper. Il lui démontra, par des arguments sans réplique, que plusieurs des points les plus importants, qui avaient été décidés en sa faveur contre la maison de Ravenswood, pouvaient, si la partie lésée interjetait appel du jugement, subir un nouvel examen devant les états du royaume, c'est-à-dire le parlement d'Écosse, qui prononcerait en dernier ressort.

Sir William commença par soutenir qu'une pareille mesure serait illégale, et finit par avouer qu'il regardait comme impossible que le jeune Ravenswood eût dans le parlement des amis assez puissants pour proposer de prendre en considération une affaire si importante.

— Ne vous bercez point de cet espoir trompeur, lui dit son insidieux ami; il se peut que dans la prochaine session le jeune Ravenswood ait plus d'amis et de protecteurs dans le parlement que Votre Seigneurie elle-même.

— Ce serait quelque chose d'assez curieux, reprit sir William d'un air de dédain.

— Et cependant on a vu de pareilles choses avant nous et même de notre temps. Ne voyons-nous pas maintenant à la tête des affaires des gens qui, il y a quelques années, étaient obligés de se cacher pour sauver leur vie? Plus d'un homme qui se fait servir aujourd'hui dans une belle vaisselle d'argent, n'avait pas, il y a dix ans, une assiette de bois pour manger sa bouillie de farine d'avoine; et tel autre, à présent confondu dans la foule, levait alors la tête par-dessus tous les autres. *L'état chancelant des hommes d'état en Écosse*, ouvrage curieux de Scotstarvet, dont vous m'avez fait voir le manuscrit, est devenu de nos jours susceptible de nombreuses applications.

Le lord garde des sceaux répondit avec un profond soupir que ces vicissitudes n'étaient pas un spectacle nouveau en Écosse, et que ce royaume en avait été témoin longtemps avant la naissance de l'auteur satirique dont il venait de parler. Il y avait longtemps, dit-il, que Fordum avait cité ces mots, comme un ancien proverbe : *Neque dives, neque fortis, sed nec sapiens Scotus, prædominante invidia, diu durabit in terrâ*⁴.

— Et soyez assuré, mon estimable ami, que ni les longs services que vous avez rendus à l'état, ni vos connaissances profondes en jurisprudence, ne pourront vous conserver ni votre place ni votre fortune si le marquis d'Athol parvient à composer un parlement tel qu'il le désire. — Vous savez que le feu lord Ravenswood était son allié, car lady Ravenswood descendait, comme le marquis, du baron de Tullibardine; elle était sa cousine au cinquième degré. Je suis sûr qu'il épousera les intérêts du jeune héritier, et qu'il favorisera son avancement dans le monde. Pourquoi ne le ferait-il pas? C'est un jeune homme actif et intelligent, capable de s'aider de la langue et des mains; que ses amis et ses parents porteront avec plaisir, parce que ce n'est pas un de ces pauvres Mephibosheth qui vous restent comme un fardeau sur les bras. Or, si l'on vient à remuer encore dans le parlement tous ces anciens procès de Ravenswood, je vous réponds que le marquis vous donnera du fil à retordre.

— Ce serait bien mal récompenser les longs services que j'ai rendus à l'état, et le respect dont j'ai toujours fait profession pour l'honorable marquis et sa famille.

— Oh! oh! dit l'agent du marquis, il ne faut pas compter sur les

4. L'Écossais qui ne se conduira pas avec prudence ne sera ni longtemps utile, ni longtemps fort sur la terre, mais succombera sous les coups de l'envie.

services passés ni sur les anciens respects. Ce sont des services actuels, des preuves actuelles d'égards, qu'un homme comme le marquis attend dans les circonstances où nous nous trouvons.

Le lord garde des sceaux vit alors clairement où tendait tout ce que l'ami commun venait de lui dire; mais il était trop prudent pour se lier par une réponse positive.

— Il ne savait pas, dit-il, quels services le marquis d'Athol pouvait attendre de ses faibles talents, et qu'il n'eût pas toujours été disposé à lui rendre, saufs et réservés ses devoirs envers son roi et son pays.

N'ayant ainsi rien dit, tout en paraissant dire beaucoup, car l'exception était calculée de manière à pouvoir y faire entrer ensuite tout ce que bon lui semblerait, sir William choisit un autre sujet de conversation, et ne put être ramené à l'autre. Son hôte partit donc sans avoir pu tirer du rusé politique la promesse de favoriser les projets du marquis, mais avec la certitude qu'il avait excité ses craintes sur un sujet qu'il avait fort à cœur, et qu'il avait par là jeté les fondements d'un traité qu'on pourrait réaliser par la suite.

Lorsqu'il rendit compte au marquis du résultat de sa négociation, il fut convenu entre eux qu'on ne permettrait pas au lord garde des sceaux de reprendre son ancienne sécurité, mais qu'on l'entreprendrait dans cet heureux état d'inquiétude, surtout pendant l'absence de sa femme. Ils savaient que l'esprit orgueilleux et vindicatif de celui-ci lui fournirait le courage qui lui manquait; qu'elle était irrévocablement attachée au parti qui dominait alors, et avec les chefs duquel elle entretenait une correspondance active; enfin que, sans craindre la famille Ravenswood, elle la haïssait mortellement, parce que l'ancienne splendeur de cette maison tenait encore dans l'ombre la grandeur toute nouvelle de la famille Ashton; de sorte qu'elle aurait risqué sans hésiter ses propres intérêts, dans l'espoir de donner le dernier coup à la fortune de ses ennemis.

Mais lady Ashton était absente en ce moment. L'affaire qui l'avait retenue longtemps à Édimbourg l'avait déterminée ensuite à faire le voyage de Londres, non sans espoir de contribuer, pour sa part, à déjouer les intrigues du marquis à la cour, car elle était en grande faveur auprès de la célèbre Sarah, duchesse de Marlborough, dont le caractère avait avec le sien plus d'une ressemblance frappante.

Il était donc nécessaire de presser vigoureusement son mari avant son retour. La lettre que le marquis avait écrite au Maître de Ravenswood, et que nous avons rapportée dans un des chapitres précédents, était un des préliminaires de ce plan d'opération. Elle avait été rédi-

gée avec soin , de manière à laisser à celui qui l'écrivait la liberté de s'intéresser au sort de celui à qui elle était écrite , seulement autant que l'exigerait le succès de ses propres projets. Mais, quelque peu disposé que fût le marquis , comme homme d'état , à se compromettre , ou à se donner les airs de protecteur quand il n'avait aucune grâce à accorder , nous devons dire à son honneur que , tout en se servant du nom de Ravenswood pour entretenir des alarmes continuelles dans l'esprit du lord garde des sceaux , il désirait véritablement trouver l'occasion d'être utile à son jeune parent.

Comme le messenger chargé de cette lettre devait passer près du château de sir William , on mit dans ses instructions que son cheval devait se défermer dans le village situé près de l'avenue conduisant à Ravenswood , et on lui recommanda d'avoir soin , pendant que le forgeron du hameau ferait son métier , de se plaindre vivement du retard occasionné par cet accident , et de laisser échapper , dans son impatience , qu'il était porteur d'une dépêche très-importante du marquis d'Athol pour le Maître de Ravenswood.

Cette nouvelle , avec toutes les exagérations d'usage , parvint par différents canaux aux oreilles de sir William , et chacun appuya sur le temps que le courrier avait mis à son voyage , et sur l'impatience qu'il avait témoignée pour un délai d'une petite demi-heure. Sir William écouta ces rapports en silence ; mais Lockhard reçut ordre en particulier de guetter le messenger à son retour , de tâcher de l'enivrer , et , en tout état de cause , de s'emparer de ses dépêches de gré ou de force , pour en connaître le contenu. Le projet ne réussit pourtant point , parce qu'il avait été prévu , et que l'express avait reçu ordre de revenir par une autre route.

Lorsqu'on jugea qu'il était inutile de l'attendre plus longtemps , Lockhard reçut ordre de faire une enquête spéciale parmi ses clients de Wolfhope pour savoir si tel jour , vers telle heure , il était arrivé à la tour de Wolferag un messenger fait et vêtu de telle manière.

La chose ne fut pas difficile à constater , car le même jour Caleb s'était rendu dans ce hameau pour y emprunter de quoi donner à dîner à un express envoyé à son maître par le marquis d'Athol , et le pauvre diable avait été malade vingt-quatre heures chez la mère Smalltrash , pour avoir mangé de mauvais saumon salé , et bu de la petite bière aigre. Il était donc bien certain qu'il existait une correspondance entre le marquis et son jeune parent , ce que sir William avait quelquefois été tenté de regarder comme un épouvantail.

Les alarmes du lord garde des sceaux devinrent alors plus sérieuses

Le droit d'appeler au parlement des décisions des cours civiles d'Écosse avait été rarement exercé, mais il savait qu'il en existait des exemples, et si le cours des événements amenait un parlement disposé à accueillir l'appel du jeune Ravenswood, et à examiner attentivement l'affaire, sa conscience lui disait que l'issue pourrait bien n'en pas être favorable pour lui; car, dans ce cas, la contestation devait se juger, non pas d'après la lettre stricte de la loi, mais d'après les principes d'équité, ce qui ne lui permettait pas d'espérer un triomphe aussi complet que celui qu'il avait obtenu dans tous les tribunaux.

Cependant tous les rapports qu'il recevait ne tendaient qu'à rendre plus probable le succès des intrigues politiques du marquis, et sir William Ashton commença à penser qu'il était temps qu'il songeât à trouver une protection contre l'orage. Son caractère timide et irrésolu le portait toujours à des mesures de conciliation. Un compromis lui semblait préférable au meilleur procès. Il jugea que l'affaire du taureau, bien conduite, pouvait lui faciliter une entrevue et une réconciliation avec le Maître de Ravenswood. En ce cas, il lui serait aisé de tirer de lui quelles étaient ses idées sur l'étendue de ses droits, et sur les moyens de les faire valoir. Il pourrait peut-être lui faire accepter quelques propositions avantageuses d'arrangement à l'amiable, ce qui n'est jamais bien difficile quand une des parties est riche et l'autre pauvre. D'ailleurs une réconciliation avec Ravenswood lui donnerait les moyens de faire ses conditions avec le marquis d'Athol. Enfin, se disait-il à lui-même, ce sera un acte de générosité que de relever la fortune du chef de cette famille ruinée; et s'il arrive qu'il soit chaudement et efficacement protégé par un nouveau gouvernement, qui sait si cette générosité ne trouvera pas sa récompense?

C'était ainsi que pensait sir William Ashton; c'était ainsi qu'il donnait à ses vœux intéressés une couleur de générosité, comme cela se voit assez fréquemment; et son imagination, une fois arrivée à ce point, alla encore plus loin. Il commença à se dire que si Ravenswood devait obtenir quelque poste important dans une nouvelle administration, et si cette union pouvait le rendre plus disposé à être modéré dans ses réclamations contre lui, il pourrait y avoir de plus mauvais mariages pour sa fille Lucie. On pouvait obtenir la révocation de l'arrêt qui avait dégradé de noblesse la famille des lords de Ravenswood, dont le titre était fort ancien. Enfin, cette alliance même légitimerait, en quelque sorte, en sa personne, la possession de la plus grande partie des dépouilles de cette maison, et rendrait moins pénible la restitution du reste.

Pendant que ce plan compliqué se mûrissait dans la tête du lord garde des sceaux , il se rappela que le lord Littlebrain l'avait souvent invité avec instance à venir passer quelques jours chez lui. Le château de ce lord n'était situé qu'à très-peu de distance de Wolfcrag, et ce motif le décida à lui écrire sur-le-champ que , pouvant disposer de quelques jours , il se rendrait à son invitation dès le lendemain. Lors de son arrivée, le maître du logis était absent , mais il fut accueilli de la manière la plus aimable par lady Littlebrain , qui attendait incessamment son mari. Elle parut enchantée de voir miss Asthon, et ordonna une partie de chasse pour amuser le lord garde des sceaux. La chasse n'était pas le divertissement favori de sir William ; mais il accepta cette proposition avec empressement , parce qu'elle pouvait lui fournir l'occasion de reconnaître Wolfcrag, et peut-être de se rencontrer avec le propriétaire de cette tour en ruine , si le bruit des chiens et des cors lui inspirait le désir de se joindre à la chasse. Enfin il donna ordre à Lockhard de chercher toutes les occasions possibles de se lier avec quelques-uns des habitants de Wolfcrag, et nous avons déjà vu de quelle manière Lockhard s'acquitta de son rôle.

L'orage qui survint fut un incident qui favorisa plus que le lord garde des sceaux n'aurait osé l'espérer le plan qu'il avait formé de faire personnellement connaissance avec Edgar. La crainte qu'il avait eue que ce jeune homme, emporté par la soif de la vengeance, n'en vint à quelque voie de fait contre lui, était considérablement diminuée depuis qu'il le croyait spécialement protégé par le marquis d'Athol, ce qui pouvait lui donner les moyens de faire valoir ses droits par des voies légales ; car il pensait, avec assez de raison, qu'on ne se porte guère à des actes de violence que lorsqu'on se trouve absolument dépourvu de tout autre moyen pour atteindre son but. Ce ne fut pourtant pas sans un mouvement secret de terreur qui glaça son cœur malgré lui, qu'il se trouva enfermé dans la tour solitaire de Wolfcrag, espèce de château-fort situé dans un endroit isolé, et qui semblait fait exprès pour devenir un théâtre de vengeance. La froideur de l'accueil que le Maître de Ravenswood lui fit d'abord, ainsi qu'à sa fine, et la difficulté qu'il éprouvait à vaincre son embarras quand il fallut apprendre à un jeune homme habitué à le regarder comme le plus cruel ennemi de sa famille quels étaient les hôtes à qui il venait d'accorder un asile, ne calmèrent pas ses alarmes ; et lorsqu'il entendit fermer avec violence la porte de la tour, sans qu'on eût permis à ses domestiques d'y entrer, les paroles de la vieille Alix se représentèrent à son esprit ; il pensa qu'il avait porté les choses trop loin avec une race aussi fière

que celle des Ravenswood, et que le représentant de cette famille pouvait bien, comme Malisius Ravenswood, avoir attendu et trouvé le moment de la vengeance.

La franchise avec laquelle Edgar s'acquitta ensuite des devoirs de l'hospitalité, le changement qu'il remarqua dans son ton et dans ses manières, à mesure qu'il causait avec lui, calmèrent les appréhensions que ces souvenirs avaient fait naître, et sa pénétration découvrit sans peine que c'était aux grâces et à la beauté de Lucie qu'il était redevable des dispositions plus favorables de son hôte.

Toutes ces pensées se retracèrent à son esprit quand il eut pris possession de la chambre secrète. Une lampe de fer, un appartement sans meubles qui ressemblait à une prison plutôt qu'à une chambre à coucher; le bruit continu des vagues qui venaient se briser contre le rocher sur lequel la tour avait été construite : tout contribuait à jeter le trouble et la mélancolie dans son âme. C'était à lui, c'était à ses manœuvres adroites qu'était due en grande partie la ruine de la famille dont il habitait en ce moment le dernier asile; mais son caractère était plus intéressé que cruel, et la vue d'une détresse et d'une désolation qu'il avait occasionnées lui était aussi pénible qu'il le serait à une maîtresse de maison, d'un cœur tendre, de présider en personne à la mort des agneaux et des pigeons tués par ses ordres.

En même temps, quand il pensait à l'alternative de se trouver forcé, par une décision du parlement, de rendre à Ravenswood la plus grande partie de ses dépouilles, ou d'adopter comme membre de sa propre famille l'héritier de cette maison appauvrie, il éprouvait ce qu'on peut supposer qu'éprouve une araignée quand elle voit sa toile, fruit de tant de soins et de travaux, emportée par un malheureux coup de balai. D'une autre part, s'il s'engageait trop avant dans ses nouveaux projets, cela donnait lieu à une question que plus d'un bon mari, tenté d'agir comme s'il eût été le maître, s'est adressée sans pouvoir se faire une réponse satisfaisante : — Que dira ma femme? Sir William prit enfin la résolution qui sert de refuge aux esprits faibles : il se détermina à attendre les événements, à profiter des circonstances qui se présenteraient, et à y conformer sa conduite. Dans cet esprit de temporisation politique, il finit par dormir d'un sommeil paisible.

CHAPITRE XVI.

Vous voudrez bien m'excuser si je m'acquiesce d'un petit message que j'ai pour vous. C'est un service que l'amitié exige de moi, et qui ne doit pas vous offenser, puisque je ne veux que justice pour les deux parties.

Le Roi qui n'est pas roi, comédie.



Le Maître de Ravenswood avait repris en partie son humeur sombre quand il revit le lord garde des sceaux le lendemain matin. Il avait passé la nuit à réfléchir plutôt qu'à goûter quelque repos. Les sentiments qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour Lucie Ashton avaient eu à soutenir un terrible combat contre ceux qu'il avait voués à son père depuis si longtemps. Prendre avec amitié la main de l'ennemi de sa famille, le recevoir dans sa maison, faire avec lui l'échange des courtoisies d'une familiarité domestique, c'était à ses yeux une dégradation à laquelle il ne pouvait se soumettre sans révolter sa fierté.

Mais la glace ayant été rompue, sir William avait résolu de ne pas lui laisser le temps de se réunir. Il entra dans son plan de confondre toutes les idées de Ravenswood, et de l'étourdir en quelque sorte, en lui donnant une explication compliquée, en termes techniques, des querelles qui avaient divisé leurs familles; pensant avec raison qu'il serait difficile à un jeune homme de suivre un jurisconsulte adroit dans tous les détours du labyrinthe de la chicane, et que, tout en paraissant vouloir l'éclairer, il ne ferait que redoubler les ténèbres qui l'entouraient, et diminuerait peut-être la confiance qu'il pouvait avoir dans la justice de sa cause. — Par là, pensait sir William, j'aurai l'avantage de paraître agir à son égard avec une franchise sans réserve, tandis qu'il ne pourra tirer que peu de profit de tout ce que je voudrai bien lui dire.

Avant le déjeuner, il tira donc à part Ravenswood, et l'ayant conduit vers l'embrasement d'une croisée, il reprit la conversation qu'il avait commencée la veille, et exprima l'espérance que son jeune ami voudrait bien s'armer d'un peu de patience pour entendre un détail explicatif et circonstancié des causes malheureuses qui avaient donné naissance aux fâcheuses contestations des deux familles. Une vive rougeur monta au visage du Maître de Ravenswood à ce propos; mais

il garda le silence, et sir William Ashton, quoique peu satisfait de ce symptôme de mécontentement, qui ne lui avait pas échappé, commença l'histoire d'un prêt de vingt mille marts que son père avait fait au feu lord, et il allait expliquer les voies légales par lesquelles cette somme considérable était devenue *debitum fundi*, quand Edgar l'interrompit.

— Ce n'est point ici, lui dit-il, que je puis écouter l'explication que sir William Ashton peut vouloir me donner sur toutes ces affaires. Ce n'est pas dans le château où mon père mourut de chagrin que je puis m'occuper à rechercher la cause de ses malheurs. Je pourrais ne me rappeler que les devoirs de la piété filiale, et oublier ceux de l'hospitalité. Le moment viendra où ces objets seront discutés dans un lieu plus convenable, et en présence de personnes devant lesquelles nous aurons tous deux la liberté de parler et d'écouter.

— Le lieu, le temps et les personnes, dit sir William, sont des choses indifférentes pour ceux qui ne cherchent que la justice. Cependant, puisque je vous offre toutes les explications convenables, il me semble que de votre côté il serait juste que vous me donnassiez quelques renseignements sur les motifs que vous pouvez avoir pour revenir contre des décisions prononcées par les cours de justice compétentes.

— Sir William Ashton, répondit le Maître de Ravenswood avec un peu de chaleur, les domaines que vous occupez aujourd'hui ont été accordés à mes ancêtres par nos rois, pour les récompenser des services qu'ils avaient rendus en défendant leur pays contre les invasions des Anglais. Comment sont-ils sortis de nos mains? par une suite de transactions qui ne sont ni vente amiable, ni adjudication judiciaire, ni hypothèques, mais qui offrent un mélange confus et inconcevable de toutes ces choses? Comment les intérêts ont-ils dévoré le principal? comment tous nos biens ont-ils été fondus comme la neige aux rayons du soleil? C'est ce que vous pouvez concevoir plus facilement que moi. Je suis pourtant disposé à croire, d'après votre franchise à mon égard, que je puis m'être trompé sur vos motifs et sur votre caractère, et qu'un jurisconsulte éclairé comme vous a pu croire équitable ce qui a paru injuste et oppressif à un homme aussi ignorant que je le suis dans ces sortes de matières.

— Et permettez moi de vous dire aussi, mon cher Ravenswood, répondit le rusé sir William, que j'étais moi-même dans l'erreur à votre sujet. On m'avait appris à vous regarder comme un jeune homme fier, impétueux, bouillant, prêt, à la moindre provocation, à jeter votre épée dans la balance de la justice, et à recourir à ces actes de

violence, à ces voies de fait qu'une sage politique et une administration protectrice ne tolèrent plus en Écosse depuis bien des années. Puisque nous nous étions réciproquement mal jugés, pourquoi donc le jeune homme loyal ne voudrait-il pas écouter l'explication franche que le vieux jurisconsulte désire lui donner sur toutes les contestations qui ont eu lieu entre leurs familles.

— Non, Milord, répondit Edgar ; c'est dans la chambre des pairs (°), c'est devant la cour suprême du parlement que cette explication doit avoir lieu. Les barons et chevaliers, les lords et pairs doivent décider si une maison qui n'est pas une des moins nobles de ce royaume doit se trouver dépouillée de toutes ses possessions, de même qu'un misérable ouvrier est privé du gage qu'il a mis entre les mains d'un usurier, dès qu'il a laissé passer l'heure à laquelle il devait le racheter. Si les droits du créancier sont reconnus légitimes, s'il faut que la loi nous ravisse tous les biens que nous tenions à titre de récompense glorieuse, cet exemple sera peut-être d'une conséquence funeste pour la postérité de mes juges eux-mêmes ; mais je saurai m'en consoler ; il me restera mon épée, et je pourrai suivre la profession des armes partout où j'entendrai le son d'une trompette.

Comme il prononçait ces mots d'un ton ferme et pourtant mélancolique, il leva les yeux et rencontra ceux de Lucie Ashton, qui était survenue pendant leur entretien sans qu'il s'en fût aperçu. Ses regards étaient fixés sur Ravenswood avec une expression d'intérêt et d'admiration qu'elle ne cherchait pas à cacher. L'air noble et les traits distingués d'Edgar, animés par l'orgueil de sa naissance et par le sentiment de sa propre dignité, le ton doux et expressif de sa voix, la patience avec laquelle il semblait supporter l'indigence à laquelle il était réduit, l'indifférence qu'il témoignait sur l'avenir : tout contribuait à rendre sa présence dangereuse pour une jeune fille dont l'esprit n'était que trop disposé à se livrer à des souvenirs dont il était le principal objet. Lorsque leurs yeux se rencontrèrent, ils rougirent tous deux en éprouvant une secrète émotion, et ils évitèrent de se regarder de nouveau.

Sir William n'avait pas manqué d'examiner avec grande attention l'expression de leur physionomie. — Je n'ai besoin de craindre, pensait-il, ni appel ni parlement. J'ai un moyen sûr de me réconcilier avec ce jeune étourdi, dans le cas où il deviendrait formidable. Mon premier soin en ce moment doit être, avant tout, de ne me compromettre en rien. Le poisson a mordu à l'hameçon ; mais ne nous hâtons pas de tirer la ligne, afin de pouvoir couper le fil et le laisser dans l'eau, s'il ne vaut pas la peine d'en être retiré.

Dans ce calcul inspiré par un égoïsme cruel et fondé sur les symptômes d'attachement qu'il croyait remarquer en Ravenswood pour Lucie, il ne faisait entrer pour rien les chagrins qu'il pouvait occasionner à sa fille en se jouant ainsi de ses affections, et le danger de la laisser ouvrir son âme à une passion si dangereuse. On eût dit qu'il se flattait de pouvoir l'allumer et l'éteindre à son gré, comme la flamme d'un flambeau. Mais la Providence préparait une punition terrible à cet homme qui avait passé toute sa vie à faire servir les passions des autres à ses intérêts.

Caleb Balderston vint annoncer en ce moment que le déjeuner était prêt. Les restes du dîner ou plutôt du souper de la veille avaient abondamment pourvu à ce repas du matin, plus substantiel à cette époque que de nos jours; il n'oublia pas de présenter au lord garde des sceaux, avec tout le cérémonial d'usage, ce qu'on appelait le coup du matin, dans un grand gobelet d'étain, garni de feuilles de persil. Il lui demanda pardon de ne pas le lui avoir servi dans la grande coupe d'argent de son maître; mais, ajouta-t-il, on l'a envoyée il y a quelques jours chez un orfèvre à Édimbourg, pour y être dorée.

— Il est effectivement probable, dit Ravenswood en souriant, qu'elle est à Édimbourg; mais chez qui est-elle, et à quel usage y sert-elle? c'est ce que ni vous ni moi ne pouvons savoir.

— Ce que je puis savoir, du moins, dit Caleb d'un ton d'humeur, c'est qu'il y a déjà à la porte de la tour quelqu'un qui désire vous parler. Votre Honneur sait-il s'il veut le recevoir?

— Demande-t-il à me voir, Caleb?

— Il dit qu'il n'a affaire qu'à vous. Mais avant de le laisser entrer, je voudrais que vous jetassiez un coup d'œil sur lui par le guichet. Ce château n'est pas une auberge ouverte à tout venant.

— Craignez-vous que ce ne soit un officier de justice chargé de m'arrêter pour dettes?

— Un officier de justice! dans votre château, et pour vous arrêter! En vérité, Votre Honneur a bien envie de rire aux dépens du vieux Caleb, ce matin! Quoi qu'il en soit, dit-il tout bas à son maître en sortant avec lui, jetez un coup d'œil sur lui. Je ne voudrais nuire à personne dans l'esprit de Votre Honneur, mais c'est un homme de mauvaise mine, et j'y regarderais à deux fois avant de le laisser entrer dans la tour.

Ce n'était pourtant pas un officier de police, mais bien le respectable capitaine Craigengeit, le nez rougi par l'eau-de-vie dont il s'abreuvait largement; avec un chapeau galonné, un peu de côté sur le haut de sa

perruque noire, une épée, des pistolets aux arçons de sa selle, et un habit de chasse usé garni de vieux galons : le véritable portrait de l'homme qui, rencontrant la nuit un voyageur dans un endroit écarté, est prêt à lui dire : — La bourse ou la vie !

Lorsque le Maître de Ravenswood l'eut reconnu, il fit ouvrir la porte, et Craigengelt, étant entré dans la cour : — Je présume, capitaine, lui dit-il, que les affaires que nous avons ensemble ne sont pas assez importantes pour que nous ne puissions les discuter ici ; j'ai compagnie en ce moment au château, et la manière dont nous nous sommes séparés il n'y a pas longtemps doit me faire excuser si je ne vous invite pas à y entrer.

Quoique d'une impudence sans égale, Craigengelt fut un peu déconcerté par un accueil si peu flatteur. Il se remit pourtant bientôt. — Je ne viens pas ici, lui dit-il, demander l'hospitalité au Maître de Ravenswood. Je m'acquitte d'une mission honorable que m'a confiée un de mes amis ; sans ce motif le Maître de Ravenswood ne me verrait pas dans son château.

— Eh bien, Monsieur, terminons en peu de mots ; ce sera la meilleure apologie. Quel est l'homme assez heureux pour pouvoir vous employer à porter ses dépêches ?

— Mon ami M. Hayston de Bucklaw, répondit Craigengelt avec un air d'importance et avec la confiance que lui inspirait le courage reconnu de celui au nom duquel il parlait. Il trouve que vous ne l'avez pas traité avec les égards qui lui étaient dus, et il est résolu à en avoir satisfaction. Je vous apporte la mesure exacte de la longueur de son épée, et il vous somme de vous trouver aujourd'hui, accompagné d'un ami et muni d'armes égales, en tel endroit qu'il vous plaira de choisir, à la distance d'un mille de ce château. Je l'accompagnerai moi-même comme second.

— Satisfaction ! armes égales ! s'écria Ravenswood qui, comme le lecteur doit se le rappeler, n'avait aucune raison de croire qu'il eût offensé Bucklaw le moins du monde. Sur ma parole, capitaine Craigengelt, ou vous avez inventé la fausseté la plus invraisemblable que qui que ce soit ait jamais pu imaginer, ou votre coup du matin a été aujourd'hui trop copieux. Quel motif aurait pu engager Bucklaw à m'envoyer un pareil message ?

— Je suis chargé, Monsieur, de vous répondre que c'est l'insulte que vous lui avez faite en le chassant de votre maison sans lui en donner de raison.

— Cela est impossible : il ne peut être assez fou pour regarder comme

ne insulte ce qui était affaire de nécessité; et je ne puis croire que, connaissant ma façon de penser sur votre compte, capitaine, il eût choisi pour une telle mission un homme qui a droit à si peu d'égards et de considération. Où trouverais-je un homme d'honneur qui voulût agir comme second avec vous?

— A si peu d'égards et de considération! répéta Craigengelt en portant la main sur son épée, morbleu! si la querelle de mon ami ne devait être vidée la première, je vous ferais bien voir...

— Je n'ai rien de plus à écouter de votre part, capitaine. Vous avez entendu ma réponse, faites-moi le plaisir de vous retirer.

— Morbleu! répéta le fanfaron. Et voilà tout ce que vous avez à répondre à un message honorable?

— Si le laird de Bucklaw vous a réellement député vers moi, ce que j'ai peine à croire, dites-lui que lorsqu'il m'enverra quelque message par un homme digne de servir d'intermédiaire entre lui et moi, je lui donnerai toutes les explications convenables.

— Au moins, Monsieur, vous voudrez bien me faire remettre tous les bagages que mon ami a laissés dans votre château.

— Tout ce que Bucklaw peut y avoir laissé lui sera rapporté par mon domestique. Je ne vous remettrai rien, attendu que vous ne me justifiez pas de lettres de créances.

— Fort bien, Monsieur, s'écria Craigengelt emporté par la colère au delà des bornes de sa prudence ordinaire. Il faut convenir que vous m'avez reçu ce matin d'une manière fort honnête; mais la honte en retombera sur vous plutôt que sur moi. Un château! continua-t-il en jetant les yeux autour de lui, cette demeure ressemble plutôt à un de ces coupe-gorges où l'on reçoit les voyageurs pour s'emparer de leurs dépouilles!

— Insolent! s'écria Ravenswood en saisissant la bride de son cheval et en levant un bâton sur lui, si ne vous ne partez à l'instant sans proférer une syllabe, je vous ferai périr sous le bâton!

En voyant le bâton levé sur ses épaules, Craigengelt ne se fit pas prier une seconde fois de partir. Il donna à son cheval un si grand coup d'éperon, que l'animal se cabrant pensa le jeter hors de selle. Il parvint pourtant à s'y maintenir, et disparut en courant au grand galop.

Ravenswood, en se retournant pour rentrer dans la maison, vit à la porte du vestibule le lord garde des sceaux, qui, quoique à la distance que la politesse prescrivait, avait été témoin de cette scène.

— Je suis sûr, dit sir William, d'avoir vu cet homme il n'y a pas très-longtemps. Ne se nomme-t-il pas Crai... Craigen....

— Craigengelt, dit Ravenswood; c'est du moins le nom qu'il se donne à présent.

— Craig-en-danger, Craig-en-l'air, s'écria Caleb, en jouant sur le mot *Craig*, qui, en écossais, signifie *cou*. Le coquin a la potence gravée sur le front, et je gagerais deux sous contre un plack¹ que le chanvre qui doit lui filer une cravate est déjà semé.

— Vous êtes bon physionomiste, mon cher monsieur Caleb, dit le lord garde des sceaux en souriant; et je vous assure que ce brave homme a déjà été bien près de vérifier votre prédiction; car je me souviens parfaitement que, pendant un voyage que je fis à Édimbourg, il y a environ quinze jours, je vis M. Craigengelt, ou n'importe son nom, subir un interrogatoire très-sévère devant le conseil privé.

— Quel en était le sujet? demanda le Maître de Ravenswood avec quelque intérêt.

La réponse qu'exigeait cette question conduisait à une conversation à laquelle sir William était très-empressé d'arriver, et il ne pouvait en trouver une meilleure occasion. Il prit le bras d'Edgar, et l'entraînant vers le salon: — Cette affaire n'est d'aucune importance, lui dit-il; cependant je ne puis vous en parler qu'en particulier.

En arrivant dans le salon, il conduisit le maître de Ravenswood près d'une fenêtre située à l'une des extrémités, et l'on pense bien que miss Ashton, qui était à l'autre bout, n'osa pas changer de place pour aller prendre part à leur entretien.

CHAPITRE XVII.

Parlez-moi d'un tel père! il adore sa fille,
Et sans regret pourtant il la sacrifierait
A l'orgueil, à la crainte, au plus vil intérêt.
Si les flots irrités l'exigeaient pour victime,
Sa main la pousserait sans pitié dans l'abîme.

Anonyme.



Le lord garde des sceaux commença son discours avec l'air de la plus grande aisance, quoiqu'il eût soin d'examiner avec attention l'effet qu'il produisait sur le jeune Ravenswood.

— Vous savez, mon jeune ami, lui dit-il, que la méfiance

¹. Le tiers d'un sou d'Écosse.

est une maladie naturelle du temps où nous vivons, et qu'elle expose l'homme le plus vertueux et le plus sage à se laisser tromper par les artifices du premier intrigant. Si j'avais été disposé, il y a quelque temps, à ouvrir mon cœur au soupçon, si j'avais été le rusé politique pour lequel on m'a fait passer à vos yeux, au lieu d'être aujourd'hui bien tranquille dans votre château, en pleine liberté de solliciter et d'agir contre moi comme bon vous semble, pour faire valoir ce que vous croyez votre droit, vous seriez enfermé dans le château d'Édimbourg ou dans quelque autre prison d'état, à moins que vous n'eussiez réussi à vous sauver en pays étranger, au risque d'une sentence de confiscation des biens qui vous restent.

— Je crois, Milord, dit Ravenswood, que vous ne voudriez pas plaisanter sur un tel sujet. J'ai pourtant peine à croire que vous me parliez sérieusement.

— L'innocence est toujours pleine de confiance; elle la porte même quelquefois jusqu'à la présomption, quoique, au surplus, cela soit bien excusable en pareil cas.

— Je ne conçois pas que la confiance qu'on doit avoir en son innocence puisse jamais passer pour présomption.

— On peut du moins la traiter d'imprudence, dit sir William, puisqu'elle nous induit en erreur, en nous faisant croire que ce qui n'est connu que de notre conscience doit être évident aux autres. C'est pour cette raison que j'ai vu plus d'une fois un coquin se défendre beaucoup mieux qu'un honnête homme faussement accusé n'aurait pu le faire dans les mêmes circonstances. N'ayant pas pour soutien le sentiment de son innocence, un tel misérable ne perd aucun des avantages que la loi lui accorde; et si son avocat est un homme de talent, il parvient souvent à forcer ses juges à le déclarer innocent. Je me rappelle à ce sujet la fameuse affaire de sir Cooly Condiddle, qui avait été traduit en justice pour un abus de confiance dont tout le monde savait qu'il était coupable. Ses juges furent pourtant obligés de l'absoudre, et il jugea ensuite lui-même des gens qui valaient mieux que lui.

— Me permettez-vous, dit Edgar, de vous prier d'en revenir au sujet qui nous occupait? Il me semble que vous me disiez qu'on avait conçu contre moi quelques soupçons?

— Des soupçons, Maître de Ravenswood! oui, vraiment. Et je puis vous en montrer les preuves, si je les ai ici comme je le pense.

Il sonna et demanda qu'on fit venir Lockhard, qui se présenta à l'instant.

— Lockhard, lui dit-il, apportez-moi le portefeuille fermant à clef

dont je vous ai recommandé d'avoir un soin tout particulier. Vous savez ce que je veux vous dire?

— Oui, Milord, répondit Lockhard; et il sortit à l'instant pour exécuter les ordres de son maître.

— Je crois que ces pièces doivent s'y trouver, continua le lord garde des sceaux. Il me semble que je les ai laissées dans ce portefeuille, où j'avais mis quelques affaires pour les examiner pendant mon séjour chez lord Littlebrain. Au surplus, je suis bien sûr de les avoir au château de Ravenswood, et peut-être mon jeune ami pourrait-il consentir à me faire l'honneur...

Lockhard rentra en ce moment, et remit à son maître un portefeuille en maroquin vert, dont sir William avait la clef dans sa poche. Il en tira, en ayant l'air de chercher beaucoup, deux ou trois pièces relatives à ce qui s'était passé lors des funérailles du feu lord de Ravenswood, et aux démarches qu'il avait faites pour empêcher qu'on ne donnât suite à cette affaire. Il les avait choisies avec soin parmi plusieurs autres, comme étant propres à exciter, sans la satisfaire, la curiosité que son jeune ami devait naturellement éprouver à ce sujet, et à lui prouver que sir William Ashton lui avait servi d'avocat auprès du conseil privé, et avait joué le rôle de pacificateur.

Laissant ces papiers entre les mains d'Edgar pour qu'il les examinât, le lord garde des sceaux s'approcha de la table sur laquelle le déjeuner était servi; il entra en conversation, tour à tour avec sa fille et avec le vieux Caleb, dont le ressentiment contre celui qu'il appelait l'usurpateur des domaines de la famille commençait à s'adoucir par le ton de la familiarité avec lequel il daignait lui parler.

Après avoir lu ces pièces, le Maître de Ravenswood resta quelques instants le front appuyé sur une main, comme plongé dans de profondes réflexions. Il les relut ensuite avec encore plus d'attention, comme s'il eût voulu y découvrir quelque dessein secret, qu'une première lecture ne lui avait pas permis de pénétrer. Il paraît pourtant qu'elle ne servit qu'à confirmer l'opinion qu'il avait déjà conçue, car il quitta brusquement le banc de pierre sur lequel il était assis; et, s'avançant vers le lord garde des sceaux, il lui prit la main, la serra fortement, et lui demanda pardon à plusieurs reprises de l'avoir si mal jugé, et d'avoir été coupable d'injustice à son égard, dans le moment où il trouvait en lui, sans le savoir, un homme qui protégeait sa personne et qui défendait son honneur.

L'homme d'état l'écouta d'abord avec une surprise bien jouée, et ensuite avec toutes les démonstrations d'une franche cordialité. Des

pleurs coulaient des beaux yeux de Lucie, en voyant cette scène inattendue et attendrissante. Voir le Maître de Ravenswood, naguère si hautain et si réservé, et qu'elle avait toujours regardé comme la partie injuriée, supplier son père de lui accorder son pardon, c'était un changement inespéré, dont elle n'était pas moins flattée que surprise.

— Essuyez vos yeux, Lucie, lui dit sir William; faut-il pleurer parce qu'on reconnaît que votre père, quoique attaché au barreau, est un homme juste, un homme d'honneur? Vous ne me devez pas de remerciements, dit-il alors à Edgar; ce que j'ai fait pour vous, vous l'auriez fait pour moi, si vous aviez été à ma place. *Suum cuique tribuito* était la maxime favorite des jurisconsultes romains, et je l'ai apprise en étudiant Justinien. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas payé au centuple en sauvant la vie de cette chère enfant?

— Ah! répondit Ravenswood, continuant à s'accuser lui-même, le faible service que je vous rendis ne fut qu'un acte d'instinct, produit par l'impulsion du moment; mais vous, en prenant ma défense dans l'instant où vous connaissiez mes préventions contre vous, où vous saviez combien j'étais disposé à être votre ennemi, vous avez fait un trait de délicatesse et de générosité.

— Eh bien, dit le lord garde des sceaux, chacun de nous a agi comme il devait le faire naturellement d'après sa position et son caractère: vous en jeune homme un peu inconsideré, moi en vieillard réfléchi, en juge intègre. Nous n'aurions peut-être pas pu changer de rôle. Du moins, quant à moi, je suis sûr que j'aurais été un fort mauvais *toreador*; et, vous, mon jeune ami, malgré la bonté de votre cause, vous l'auriez peut-être moins bien plaidée que moi devant le conseil privé.

— Mon généreux ami! s'écria Edgar; et en donnant au lord garde des sceaux ce titre que celui-ci lui avait déjà prodigué si souvent, mais qu'il prononçait lui-même pour la première fois, il accorda à son ancien ennemi l'entière confiance d'un cœur où l'honneur ne régnait pas moins que la fierté. Il était d'un caractère réservé, opiniâtre et irascible, mais franc et plein de droiture; ses préjugés, quelque profondément enracinés qu'ils fussent, devaient céder devant l'amour et la reconnaissance. Les charmes réels de la fille, joints aux prétendus services que lui avait rendus le père, firent sortir de sa mémoire le vœu solennel de vengeance qu'il avait prononcé dans la nuit qui avait suivi les funérailles de son père; mais ce vœu avait été enregistré dans le livre du destin.

Caleb était présent à cette scène extraordinaire, il ne pouvait y assi-

gner d'autre raison qu'une alliance entre les deux familles, et le château de Ravenswood avec tous les domaines qui en dépendaient donnés en dot à miss Ashton. Quant à Lucie, lorsque Edgar lui adressa les excuses les plus passionnées pour l'air de froideur avec lequel il l'avait d'abord accueillie, elle versa encore quelques larmes à travers lesquelles brilla le plus doux sourire, et sans chercher à retirer une main qu'il lui avait prise, elle ne put que l'assurer, d'une voix entrecoupée, du plaisir avec lequel elle voyait une réconciliation complète entre son père et celui qui lui avait sauvé la vie.

Sir William lui-même fut un instant ému et affecté par l'abandon généreux et sans réserve avec lequel le fier Ravenswood abjurait en un instant toute son inimitié, et lui demanda sans hésiter pardon de l'injure dont il se croyait coupable. Ses yeux brillèrent en se fixant sur les deux jeunes gens qui paraissaient faits l'un pour l'autre, et déjà unis par les nœuds d'un secret attachement. Il songea à quel point d'élévation pourrait parvenir le caractère entreprenant et chevaleresque de Ravenswood dans des circonstances dont l'obscurité de sa naissance et sa timidité naturelle ne lui permettaient pas de profiter lui-même. Et sa fille, son enfant favori, sa compagne fidèle, ne semblait-elle pas formée pour trouver le bonheur avec un époux tel qu'Edgar? C'était une tendre vigne qui, pour pouvoir élever ses rameaux vers le ciel, avait besoin d'être soutenue par un ormeau vigoureux. Il se plaisait donc à regarder leur union comme un événement possible, et ce ne fut qu'une heure après que son imagination fut arrêtée dans ses rêves en songeant à la pauvreté du Maître de Ravenswood et à l'impossibilité de faire jamais consentir lady Ashton à un pareil mariage.

Il est certain que le sentiment extraordinaire de bienveillance et d'attendrissement par lequel sir William venait de se laisser surprendre fut une des circonstances qui contribuèrent le plus à donner un encouragement tacite à l'affection mutuelle qui commençait à s'établir entre Edgar et Lucie, en portant les amants à se flatter qu'il verrait leur union avec plaisir. Il parut reconnaître lui-même cette vérité par la suite; car, longtemps après la catastrophe qui termina leurs amours, on l'entendit déclarer plusieurs fois qu'on ne devait jamais permettre à la sensibilité de l'emporter sur le jugement, et assurer que le plus grand malheur de sa vie avait été dû à un instant de pareille faiblesse. Il faut convenir que si cette faute qu'il se reprochait fut de courte durée, il en fut longtemps et sévèrement puni.

Après quelques instants de silence, le lord garde des sceaux reprit la parole. — Dans la surprise que vous avez éprouvée en me trouvant

meilleur que vous ne me supposiez, dit-il à Edgar, vous avez perdu de vue la curiosité que vous m'aviez montrée relativement à ce Craigengelt, et cependant il fut encore question de vous dans cette affaire.

— Le misérable ! s'écria Ravenswood, je n'eus jamais avec lui qu'une liaison très-momentanée : mais il est vrai que jamais je n'aurais dû en avoir aucune. Et que peut-il dire de moi ?

— Assez pour exciter les appréhensions de quelques-uns de nos grands personnages qui, dans leur loyalisme exagéré¹, sont toujours disposés à prendre un parti violent sur de simples soupçons et d'après le rapport d'un délateur mercenaire. Ce furent quelques sottises déclarations sur votre projet d'entrer au service du roi de France ou du Prétendant, je ne saurais dire duquel des deux ; mais un de vos meilleurs amis, le marquis d'Athol, et un homme que vous regardiez comme votre ennemi acharné, et qui avait peut-être quelque intérêt à l'être, ne purent y ajouter foi, et prirent votre défense.

— J'en ai beaucoup d'obligation à mon honorable ami, dit Edgar en prenant la main du lord garde des sceaux, mais encore plus à mon estimable ennemi.

— *Inimicus amicissimus*, dit sir William en lui serrant la main à son tour. Mais j'ai entendu ce misérable prononcer le nom de M. Hayston de Bucklaw : je crains que ce pauvre jeune homme ne suive un bien mauvais guide.

— Il est assez âgé pour pouvoir se diriger lui-même.

— Assez âgé peut-être, mais je doute qu'il soit assez prudent s'il a choisi ce drôle pour son *fidus Achates*. Craigengelt avait fait au conseil privé une sorte de dénonciation directe et formelle ; et l'on aurait pu regarder sous ce point de vue certaines réponses qu'il fit lors de son interrogatoire, si nous n'avions eu moins d'égards à son témoignage qu'au caractère d'un pareil témoin.

— M. Hayston de Bucklaw, dit Ravenswood, est homme d'honneur, et je le crois incapable de bassesse et de trahison.

— Au moins est-il capable de beaucoup d'inconséquence, Maître de Ravenswood, et c'est ce que vous ne pouvez nier ; la mort le mettra bientôt en possession de superbes propriétés, si elle ne l'a pas déjà fait. Lady Girnington, excellente femme, si ce n'est que son caractère acariâtre la rend insupportable à tout le monde, est probablement morte à l'instant où je vous parle. Elle est immensément riche, et tous ses biens doivent passer à Bucklaw. Je connais ses propriétés : ce sont de nobles domaines, qui valent, ma foi, les miens.

1. Dans le sens déjà signalé de *fidélité au gouvernement*.

— J'en suis charmé, dit Ravenswood, et je le serais encore plus si j'espérais que les mœurs et les habitudes de Bucklaw changeassent avec sa fortune. Mais le choix qu'il vient de faire de Craigengelt pour servir d'intermédiaire entre nous ne me permet guère de compter sur sa conversion.

— C'est bien certainement un oiseau de mauvais augure, dit le lord garde des sceaux : son chant annonce la prison et la potence. Mais occupons-nous du déjeuner. Je vois dans les yeux du digne M. Caleb qu'il pense que nous l'oublions trop longtemps.

CHAPITRE XVIII.

Ne fermez pas l'oreille aux avis d'un vieillard.
 Quel motif avez-vous pour ce brusque départ ?
 Vous faites, j'en conviens, ici fort maigre chère,
 Et vous pourriez diner mieax sur une autre terre,
 Mais chez les étrangers si tout est à foison,
 Leurs mets les plus exquis sont souvent du poison.
 Restez chez vous. Leur feu vaut-il notre fumée ?

La Courtisane française.



e lord garde des sceaux et sa fille s'étant retirés après le déjeuner pour se préparer à partir, le Maître de Ravenswood profita de ce moment pour faire ses arrangements de manière à pouvoir aussi quitter Wolferag un jour ou deux. Il était indispensable qu'il fit part de ses intentions au vieux Caleb, et il trouva ce fidèle serviteur dans l'office, occupé à calculer combien de temps les restes du diner de la veille et du déjeuner du jour pourraient entretenir la table de son maître, en les ménageant avec économie. Heureusement, pensait-il, il ne se fait pas un dieu de son ventre, et pour comble de bonheur nous n'avons plus ici ce Bucklaw, qui aurait avalé en un seul repas un cheval avec sa selle. Pour le déjeuner, mon maître n'est pas plus difficile que Caleb; un peu de cresson ou de pourpier, et un morceau de pain d'avoine, en voila autant qu'il lui en faut. Quant au diner, voyons : il ne reste des deux canards qu'une carcasse un peu sèche; mais n'importe, cela suffira pour aujourd'hui. Oh! oui, cela suffira. Pour demain, cette cuisse d'oie...

Il fut interrompu dans ses calculs par l'arrivée du Maître de Ravenswood, qui l'informa, non sans quelque hésitation, qu'il avait dessein

d'accompagner sir William au château de Ravenswood, et d'y passer un jour ou deux.

— Que la bonté du ciel ne le permette pas ! s'écria le vieillard, devenant aussi pâle que la nappe qui avait servi pour le déjeuner, et qu'il s'occupait à plier.

— Et pourquoi, Caleb, lui demanda son maître, pourquoi désirez-vous que la bonté du ciel ne me permette pas de rendre à sir William la visite qu'il m'a faite ?

— Oh ! monsieur Edgar, répondit Caleb, je ne suis qu'un domestique, il ne me convient pas de parler ; mais je suis un vieux serviteur, j'ai servi votre père et votre grand-père ; j'ai même vu lord Randal, votre bisaïeul : il est vrai que je n'étais encore qu'un enfant.

— Et qu'est-ce que tout cela a de commun, Caleb, avec une visite d'honnêteté que j'ai dessein de rendre à un voisin ?

— Ce que cela a de commun, monsieur Edgar ? Votre conscience ne vous dit-elle pas que ce n'est pas au fils de votre père à aller chez de tels voisins ? Que deviendrait l'honneur de la famille ? Ah ! s'il venait à entendre raison, s'il vous rendait ce qui vous appartient, quand même vous penseriez à honorer sa famille de votre alliance, je ne dirais pas non ; car la jeune demoiselle est une créature bien douce, bien aimable. Mais jusque-là il faut vous tenir à votre place. Je les connais. Ils ne vous en priseront que plus

Caleb frappait assez juste, et Ravenswood le sentit ; mais, ne voulant pas en convenir, il tourna la chose en plaisanterie. — Vous allez plus vite en besogne que moi, Caleb, lui dit-il ; vous me cherchez déjà une épouse dans une famille où vous ne voulez pas que je rende une visite. Mais qu'avez-vous donc ? vous êtes pâle comme la mort.

— Vous vous moqueriez de moi, monsieur Edgar, si je vous le disais : et cependant Thomas le Rimeur n'a jamais menti ; jamais ses prédictions n'ont manqué de s'accomplir, et il en a fait une relative à votre famille, qui me fait trembler si vous allez à Ravenswood. Faudrait-il que j'eusse assez vécu pour en voir l'accomplissement !

— Et quelle est donc cette terrible prédiction, Caleb ? lui demanda Edgar, qui désirait calmer les craintes de son fidèle serviteur.

— Jamais, répondit Caleb, je n'ai récité ces vers à âme qui vive, pas même à Mysie : je les ai appris d'un vieux prêtre qui avait été confesseur de votre grand-père dans le temps que la famille était catholique. Mais combien de fois ne me suis-je pas répété ces paroles mystérieuses ! Je ne pensais guère, ce matin, qu'elles me reviendraient à l'imagination aujourd'hui.

— Trêve de sottises, Caleb ! s'écria son maître d'un ton d'impatience. Dites-moi ces vers sur-le-champ ; je veux les connaître.

Caleb, n'osant résister, leva les yeux et les mains vers le ciel, et, les joues pâles de crainte, récita d'une voix tremblante les vers suivants :

Quand le dernier des Ravenswood ira
 Dans le château qui ce nom portera,
 Pour fiancée une morte il prendra,
 Dans le Kelpy son coursier logera,
 Et pour jamais sa famille éteindra.

— Je connais le Kelpy, Caleb, dit le Maître de Ravenswood ; n'est-ce pas ainsi qu'on nommait autrefois les sables mouvants qui se trouvent le long de la mer entre Wolfcrag et Wolfhope ? Mais jamais homme de bon sens ne s'avisera d'y loger son cheval.

— Ne cherchez pas à expliquer la prophétie, monsieur Edgar. A Dieu ne plaise que nous en connaissions jamais le sens ! Mais restez chez vous, et laissez les étrangers retourner chez eux. Nous en avons fait pour eux bien assez ; et en faire davantage serait agir contre l'honneur de la famille.

— Je vous sais le meilleur gré de vos avis, Caleb ; mais je ne vais pas au château de Ravenswood pour y chercher une fiancée ni morte ni vivante, et je tâcherai de trouver pour mon cheval une meilleure écurie que le Kelpy. D'ailleurs, je ne me suis jamais hasardé dans cet endroit, depuis qu'une patrouille de dragons anglais y fut engloutie il y a environ dix ans. Mon père et moi nous les vîmes du haut de la tour lutter contre la marée qui s'avavançait, et qui les entraîna avant qu'on pût leur porter aucun secours.

— Et ils l'avaient bien mérité, les coquins ! dit Caleb. Qu'avaient-ils besoin d'aller faire le métier d'espions sur nos côtes, et d'empêcher d'honnêtes gens de rapporter chez eux un petit baril d'eau-de-vie ? Combien de fois n'ai-je pas été tenté de faire feu sur eux de la vieille coulevrine qui était alors sur la tourelle du sud ! Mais je craignais que le coup, en partant, ne fit crever la pièce.

Caleb était alors tellement occupé à maudire les soldats anglais qui empêchaient la contrebande, que son maître échappa à de nouvelles remontrances, et alla rejoindre ses hôtes. Tout était prêt pour leur départ. Lockhard avait sellé les chevaux, et l'on se disposa à se mettre en route.

Caleb avait, non sans peine, ouvert les deux battants de la grande porte, et, debout tout à côté, il tâchait, en prenant un air d'import-

tance respectueuse, de faire oublier qu'on n'y voyait ni portier, ni gardes, ni domestiques en livrée.

Le garde des sceaux lui rendit d'un air de bonté le salut qu'il lui adressa, et, se baissant sur son cheval, lui glissa dans la main le présent qu'il était alors d'usage que tout hôte en partant fit aux domestiques de la maison où il avait été reçu. Lucie sourit au vieillard avec sa douceur ordinaire, lui dit adieu, et lui remit aussi son présent avec tant de grâce, avec un accent si doux, qu'elle aurait entièrement gagné le cœur de Caleb s'il n'eût eu trop présente à l'esprit la prophétie de Thomas le Rimeur et le tort que la famille Ashton avait fait à celle de Ravenswood. Quoi qu'il en soit, il se serait volontiers écrié comme le due, dans *Comme il vous plaira*¹ :

Vous trouveriez bien mieux le chemin de me plaire,
Si vous aviez reçu le jour d'un autre père.

Ravenswood, à côté de Lucie, encourageait sa timidité, et, tenant la bride de son cheval, le guidait le long du sentier rocailleux et étroit par où l'on descendait du château, quand il entendit Caleb l'appeler à grands cris. Il craignit que ses compagnons de voyage ne trouvassent singulier qu'il ne voulût pas s'arrêter un instant pour écouter ce que son domestique pouvait avoir à lui dire, et, tout en maudissant le zèle déplacé de son fidèle serviteur, il retourna vers la porte de la tour, laissant Lockhard s'acquitter d'une fonction qui lui semblait si douce.

Il commençait à demander au vieillard, d'un ton brusque, pourquoi il l'appelait ainsi, quand Caleb s'écria à demi-voix : — Paix ! Monsieur, paix ! je n'ai qu'un mot à vous dire ; mais je ne pouvais pas le dire devant tous ces gens-là. Voilà trois bonnes pièces d'or, ajouta-t-il en lui mettant dans la main ce qu'il venait de recevoir ; prenez-les, vous aurez besoin d'argent là-bas. Mais chut ! dit-il en voyant son maître prêt à se récrier : il ne faut pas qu'on sache cela. Seulement ayez soin de les changer dans la première ville, car elles sont toutes neuves, et il est possible qu'elles gagnent quelque chose.

— Vous oubliez, Caleb, lui dit son maître en le forçant à reprendre cet argent, que ma bourse est encore suffisamment garnie. Gardez cela pour vous, mon vieil ami, et laissez-moi partir (car Caleb retenait son cheval par la bride) ; je vous assure que je ne manque pas d'argent. Vous savez que vous avez l'art d'arranger les choses de manière que nous ne dépensons rien, ou presque rien.

¹ *As you like it*. Shakspeare.

— Eh bien, elles serviront dans un autre moment. Mais êtes-vous bien sûr que vous avez assez d'argent? car, pour l'honneur de la famille, il faudra que vous fassiez une politesse aux domestiques en vous en allant, et il faut que vous puissiez montrer quelque chose quand on vous dira : Allons, Maître de Ravenswood, je vous parie une pièce d'or..... Alors tirez votre bourse, faites voir que vous pourrez tenir la gageure ; ayez soin de ne pas être d'accord sur les conditions, et remettez votre argent dans la poche.

— Cela devient insupportable, Caleb, il faut que je parte.

— Et vous partirez donc, dit Caleb passant rapidement du genre didactique au pathétique, vous partirez après tout ce que je vous ai dit de la prédiction, de la fiancée morte et du Kelpy? Allons! ajouta-t-il en soupirant et en lâchant la bride du cheval, il faut bien qu'un homme volontaire fasse ses volontés. Mais je vous en conjure, monsieur Edgar, si vous allez chasser dans le parc, ne buvez pas à la fontaine de la Sirène : vous savez..... Allons, le voilà parti aussi vite qu'une flèche. Oh! vraiment les Ravenswood ont perdu la tête aujourd'hui, aussi vrai que je ferais sauter celle d'une ciboule.

Le vieux majordome suivit des yeux son maître aussi longtemps qu'il lui fut possible de le distinguer, en essuyant de temps en temps une larme qui mouillait sa paupière. — A côté d'elle! dit-il, oui, tenant la bride de son cheval. Le saint homme a eu bien raison de dire : « — A cela vous reconnaîtrez que la femme a empire sur tous les hommes. » — Sans celle-ci, peut-être notre ruine n'aurait-elle pas été complète.

Le cœur plein de funestes présages, Caleb rentra dans la tour pour y reprendre ses occupations ordinaires, aussitôt que les voyageurs eurent disparu à ses yeux.

Cependant ceux-ci continuaient gaiement leur route. Le Maître de Ravenswood, ayant une fois pris son parti, n'était pas homme à chanceler dans sa résolution par un esprit de doute et d'inquiétude. Il s'abandonna sans réserve au plaisir qu'il trouvait dans la compagnie de miss Ashton, et montrait une galanterie empressée, qui approchait de la gaieté autant que le permettaient son caractère et la situation de ses affaires de famille. Le lord garde des sceaux avait été frappé de la justesse des observations d'Edgar et de la manière peu commune dont il avait profité de ses études. Il appréciait surtout en lui une qualité qu'il ne possédait nullement lui-même, un caractère ferme et décidé qui ne laissait entrer dans son cœur ni crainte ni hésitation. Sir William s'applaudissait secrètement de s'être réconcilié avec un en-

nemi si redoutable, et il jouissait d'avance de l'élévation à laquelle il prévoyait que son jeune compagnon de voyage pourrait parvenir si le vent de la faveur de la cour venait jamais à enfler ses voiles.

— Que peut-elle désirer? pensait-il, car son esprit évoquait toujours pour lui une opposition dans la personne de lady Ashton; que peut désirer de plus une femme en mariant sa fille, que d'assoupir une réclamation très-dangereuse, et de s'assurer un gendre noble, brave, doué de grands talents, allié à des hommes puissants, sûr de conduire sa barque au port, de quelque côté que vienne le vent, et fort précisément là où nous sommes faibles, par sa naissance et son courage? Certainement pas une femme raisonnable ne pourrait hésiter; mais, hélas!... Ici il s'arrêta dans ses raisonnements, parce qu'il ne pouvait se dissimuler que lady Ashton n'était pas toujours raisonnable, dans le sens qu'on doit attacher à ce mot. Préférer quelque laird campagnard, ajouta-t-il pourtant, à un jeune homme aussi noble que brave; négliger de s'assurer la paisible possession du château et de la majeure partie des domaines de Ravenswood par un compromis si facile, ce serait un acte de véritable folie!

Telles étaient les réflexions auxquelles se livrait ce vétéran en politique, lorsqu'ils arrivèrent au château du lord Littlebrain, où il avait été préalablement convenu qu'ils dîneraient afin de se reposer, pour se remettre ensuite en marche.

Ils y furent reçus par les maîtres du logis avec une politesse marquée. Lord Littlebrain, qui était revenu la veille après l'orage, fit en particulier l'accueil le plus flatteur au Maître de Ravenswood. Il n'avait été promu que depuis peu de temps à la dignité de pair d'Écosse, et il était arrivé à cette élévation autant par le bonheur qu'il avait eu de se faire une réputation d'éloquence, en employant dans ses discours une profusion de lieux communs, que par une attention suivie à l'état du baromètre politique, en cherchant constamment à rendre service à tous ceux de qui il pouvait en attendre. Se trouvant l'air un peu emprunté sous sa nouvelle grandeur, et ayant peine à en soutenir le poids, il faisait une cour assidue à tous ceux qui, étant nés dans cette sphère élevée, consentaient à rabaisser leur vol pour lui permettre de les atteindre. Les attentions que son épouse et lui eurent pour le jeune Ravenswood ne manquèrent pas de lui donner une nouvelle importance aux yeux du lord garde des sceaux, qui, quoiqu'il eût un certain degré de mépris pour les talents de Littlebrain, avait une haute opinion de la justesse de son jugement dans tout ce qui concernait son intérêt personnel.

— Je voudrais, pensa-t-il, que lady Ashton fût témoin de cette réception. Personne ne sait aussi bien que Littlebrain de quel côté le pain est beurré, et il a fait sa cour au Maître de Ravenswood comme un mendiant affamé la ferait à un cuisinier. Peut-être est-il au courant des intrigues du marquis d'Athol pour opérer un changement dans l'administration. Et sa femme ! elle met en avant ses quatre filles si gauches et si maussades, comme si elle voulait lui dire : Voyez et choisissez ; mais elles ne sont pas plus comparables à Lucie qu'une chouette à un cygne ; et elles peuvent chercher d'autres chalands pour leurs gros sourcils noirs.

A la suite du dîner, nos voyageurs, qui avaient encore à faire la plus grande partie de leur voyage, se mirent en route après que le lord garde des sceaux et le Maître de Ravenswood et les domestiques eurent bu ce qu'on appelle en Ecosse le *doch an dorroch*, ou le coup de l'étrier, avec les liqueurs réservées aux personnes de leur rang.

La nuit commençait à tomber lorsqu'ils entrèrent dans la longue avenue, bordée de vieux ormes, qui conduisait en droite ligne en face du château de Ravenswood. Les feuilles des arbres agitées par le vent du soir semblaient soupirer en voyant l'héritier de leurs anciens maîtres passer sous leur ombrage, dans la compagnie et presque à la suite de leur nouveau maître. Un secret sentiment, à peu près semblable, pesait aussi sur le cœur de Ravenswood. Il devint par degrés plus silencieux, et se trouva, sans s'en apercevoir, derrière Lucie, à côté de laquelle il avait toujours marché jusqu'alors. Quoiqu'il fût bien jeune à cette époque, il se rappelait encore le jour où, à la même heure, il avait suivi son père quittant, pour ne jamais y revenir, le château dont il tirait son titre et son nom. La facade de l'antique édifice, vers lequel il se souvenait de s'être retourné plusieurs fois, était ce jour-là aussi sombre qu'un vêtement de deuil ; mais à présent elle étincelait de lumières. Les unes étaient stationnaires comme des étoiles fixes, et les autres erraient de croisée en croisée, indiquant les préparatifs qu'on faisait pour recevoir le maître du logis, dont un courrier avait annoncé l'arrivée. Ce contraste produisit un effet pénible dans le cœur d'Edgar, et réveilla quelques-uns des sentiments qu'il nourrissait encore naguère contre le nouveau propriétaire du domaine de ses ancêtres. Sa physiologie avait un air de gravité sévère lorsque, étant descendu de cheval, il se trouva dans le château qui n'était plus le sien, entouré des nombreux domestiques de celui qui en était alors le maître.

Sir William Ashton se tourna vers lui pour lui dire, avec la courtoisie que leur nouvelle liaison semblait autoriser, qu'il était le bienvenu

au château de Ravenswood ; mais il s'aperçut des idées qui l'occupaient , et il se contenta de lui faire un profond salut, témoignant ainsi avec délicatesse qu'il savait apprécier les sentiments qui agitaient le cœur de son jeune hôte.

Deux domestiques, portant de superbes chandeliers d'argent, introduisirent la compagnie dans un salon que Ravenswood crut reconnaître, mais où de nombreux embellissements annonçaient l'opulence des habitants actuels du château. La vieille tapisserie qui, du temps de son père, couvrait les murs de ses lambeaux, avait été remplacée par une élégante boiserie ; les panneaux sculptés représentaient des guirlandes de fleurs et des oiseaux qui, quoique l'ouvrage du ciseau, étaient si bien imités, qu'ils semblaient battre des ailes et enfler leur gosier pour chanter. De vieux portraits de famille et quelques trophées d'armes avaient fait place aux portraits en pied du roi Guillaume et de la reine Marie, de sir Thomas Hope et de lord Stair, célèbres juriscultes écossais ; on y voyait aussi ceux du père et de la mère du lord garde des sceaux : celle-ci, à l'air guindé, rechigné et acariâtre, couverte d'un mantelet noir, avec un de ces bonnets de nos anciennes matrones, appelés *pinners*¹, et tenant à la main un livre de dévotion ; l'autre montrant, sous une calotte de soie noire à la genevoise, collant sur sa tête comme si elle eût été rasée, une véritable figure de puritain, où l'orgueil paraissait dans toute sa petitesse, et terminée par une barbe rousse taillée en pointe. C'était enfin une de ces physionomies dans l'expression desquelles l'hypocrisie semble le disputer à l'avarice et à la friponnerie.

— Et c'est pour faire place à de telles gens, pensa Ravenswood, que mes ancêtres ont été chassés de la place qu'ils avaient occupée si longtemps sur les murs qu'ils avaient construits ? Il les regarda encore une fois, et plus il les regardait, moins le souvenir de Lucie Ashton, qui n'était pas entrée avec eux dans le salon, avait de pouvoir sur son imagination. On y voyait aussi deux ou trois *drôleries hollandaises*, comme on nommait alors les tableaux de Van-Ostade et de Téniers, et un assez bon morceau de l'école italienne.

Mais on remarquait surtout deux grands portraits en pied, de grandeur naturelle, représentant : l'un, le lord garde des sceaux en grand costume ; l'autre, sa noble épouse couverte de soie et d'hermine : beauté altière exprimant tout l'orgueil de la maison des Douglas dont elle était descendue. La vérité avait triomphé du talent du peintre, et

1. Bonnets avec des bandes de chaque côté.

il n'avait pu donner sur la toile à la figure du mari cet air d'autorité légitime qui indique la pleine et entière jouissance du pouvoir domestique, de sorte qu'au premier coup d'œil il était facile de juger qu'en dépit de sa masse et de ses broderies en or, c'était le mari qui, dans l'intérieur de son ménage, portait les jupons. Le parquet de ce beau salon était couvert de riches tapis. De grands feux brillaient dans deux cheminées; et dix bras d'argent, réfléchissant, dans les plaques dont ils étaient garnis, la lumière des bougies, rendaient la clarté égale à celle du plus beau jour.

— Le Maître de Ravenswood voudrait-il accepter quelques rafraîchissements? demanda sir William Ashton, qui commençait à trouver le silence embarrassant.

Il ne reçut aucune réponse. Ravenswood était si occupé à examiner les divers changements qui avaient eu lieu dans cet appartement, qu'il ne s'aperçut pas que le lord garde des sceaux lui parlait. Celui-ci réitéra les mêmes offres en ajoutant que le souper ne tarderait pas à être servi.

Enfin, Edgar sortit alors de sa distraction, et vit qu'il jouait un rôle ridicule, ou du moins qu'il montrait trop de faiblesse en se laissant abattre par la pensée de sa fortune actuelle. Il fit donc un effort sur lui-même pour entrer en conversation avec sir William, et tâcha de prendre un air d'aisance, autant que cela lui fut possible.

— Vous ne pouvez être surpris, sir William, lui dit-il, de l'attention avec laquelle j'examine les changements que vous avez faits dans ce salon. Du temps de mon père, lorsque nos infortunes l'eurent forcé de vivre dans la retraite, il n'était guère habité que par moi. C'était ma salle de récréation, quand le temps ne me permettait pas de me promener dans le parc. Dans ce coin à gauche j'avais un établi de menuisier avec quelques outils que le vieux Caleb m'avait procurés et dont il m'apprenait à me servir; dans celui-ci, je suspendais ma ligne, mes filets, mon arc et mes flèches.

— J'ai un petit bambin qui a absolument les mêmes goûts, dit le lord garde des sceaux, qui désirait changer la conversation; il n'est heureux que lorsqu'il est dans le parc occupé à la chasse ou à la pêche. (Il sonna.) Qu'on fasse venir Henry! Je présume qu'il est pendu au tablier de sa sœur; car il faut que vous sachiez, Maître de Ravenswood, que cette petite fille est le bijou de toute la famille.

Cette allusion à Lucie, quoique faite avec adresse, ne suffit pas pour interrompre le cours qu'avaient pris les idées de Ravenswood.

— Nous fûmes obligés, dit-il, de laisser dans cet appartement quel-

ques portraits de famille et des trophées d'armes. Oserais-je vous demander ce qu'ils sont devenus?

— Cet appartement, répondit le lord garde des sceaux en hésitant, a été arrangé pendant notre absence, et vous savez que *cedant arma togæ* est la maxime favorite des jurisconsultes; je crains qu'on ne l'ait suivie un peu trop à la lettre. Cependant j'espère... je suis sûr que j'avais donné ordre... certainement on a pris soin... Puis-je me flatter que, lorsqu'on les aura retrouvés, vous voudrez bien les accepter en expiation de leur déplacement?

Edgar le salua d'un air raide et guindé, et, les bras croisés sur sa poitrine, il continua à examiner le salon.

Henry, enfant gâté d'environ quinze ans, y entra en ce moment en sautant. — Voyez comme Lucie est contrariante aujourd'hui, papa, s'écria-t-il; elle ne veut pas descendre à l'écurie pour voir le petit cheval que Bob Wilson m'a ramené de Galloway.

— Vous avez eu tort de lui en faire la demande : la place d'une demoiselle n'est pas à l'écurie avec les palefreniers.

— Eh bien, vous aussi vous êtes contrariant; mais patience! quand maman reviendra, elle vous dira votre fait à tous deux.

— Taisez-vous, petit impertinent! Où est votre précepteur?

— Il est allé à la noce à Dunbar; et Henry se mit à chanter :

De Dunbar vive le boudin!
 Tal de ral, tal de ral.
 De Dunbar vive le boudin,
 Quand on veut faire un bon festin.

— Je suis fort obligé à M. Corders de son attention. Et qui a eu soin de vous pendant mon absence?

— Norman, Bob Wilson... et moi-même.

— Un garde-chasse, un palefrenier! voilà d'excellents précepteurs pour un jeune avocat! Vous ne connaîtrez jamais que les lois sur la chasse et contre les braconniers.

— A propos de chasse, Norman a tué un daim pendant votre absence. Mais Lucie m'a dit que vous avez tué avec la mente de lord Littlebrain un cerf dix cors. Cela est-il vrai?

— Il me serait impossible de dire s'il en avait dix ou vingt. Mais voilà quelqu'un, ajouta-t-il en lui montrant Edgar, qui vous parlera de chasse beaucoup mieux que je ne pourrais le faire : allez le saluer et faites connaissance avec lui. C'est le Maître de Ravenswood.

Le père et le fils causaient ainsi près du feu, tandis qu'Edgar, le dos

tourné de leur côté, examinait un des tableaux qui étaient suspendus dans le salon. Henry courut à lui, le tira par le pan de l'habit, avec la liberté d'un enfant gâté. — Monsieur! Monsieur! s'écria-t-il, me direz-vous si c'était un cerf dix cors? — Mais dès que Ravenswood se fut retourné, et que Henry eut vu sa figure, celui-ci parut tout à coup déconcerté. Il se tut, fit quelques pas en arrière, et regarda Edgar avec un air de surprise et de crainte qui bannit de ses traits toute la vivacité qui y brillait habituellement.

— Approchez-vous, monsieur Henry, dit le Maître de Ravenswood; je me ferai un plaisir de répondre à toutes vos questions.

— Qu'avez-vous donc, Henry? lui demanda son père; vous n'avez pas coutume d'être si timide, si sauvage.

Tout fut inutile. Après avoir bien examiné Edgar, Henry décrivit autour de lui un demi-cercle pour s'en éloigner, marchant avec précaution sans le perdre de vue, et alla rejoindre son père près duquel il semblait vouloir se coller comme pour se mettre sous sa sauvegarde. Ravenswood, ne voulant pas écouter la discussion qui commençait à s'établir entre le père et le fils, se retourna vers les tableaux, et en continua l'examen sans faire attention à leur entretien, qui se passait à demi-voix.

— Pourquoi ne parlez-vous pas au Maître de Ravenswood, tête folle? dit le lord garde des sceaux.

— C'est qu'il me fait peur, répondit Henry.

— Peur! répéta son père en le secouant par le bras. Et qu'a-t-il de si effrayant?

— C'est qu'il ressemble au portrait de sir Malise Ravenswood, dit Henry à voix basse.

— Quel portrait, imbécile? Je croyais que vous étiez un écervelé, mais je crains que vous ne soyez qu'un idiot.

— Le portrait de sir Malise Ravenswood, vous dis-je. On croirait que c'est sa figure qui s'est détachée de la toile. Je l'ai vu assez souvent pour le connaître, puisqu'il est dans la pièce où les filles font la lessive. La seule différence, c'est que le portrait a une barbe, des moustaches, et je ne sais quoi autour du cou.

— Et qu'y a-t-il de si surprenant que M. Edgar ressemble à un de ses ancêtres?

— Rien du tout. Mais s'il vient ici pour nous chasser du château; s'il a avec lui vingt hommes déguisés; s'il s'écrie tout à coup avec une grosse voix : *J'attends le moment!* s'il vous tue comme sir Malise tua l'ancien maître du château...

— Sottises ! fadaïses ! s'écria le lord garde des sceaux, qui n'était pas très-charmé d'être forcé à se rappeler le souvenir de cette anecdote.

Heureusement Lockhard vint annoncer que le souper était servi, ce qui mit fin à cette conversation.

Lucie entra au même instant par une autre porte : elle avait changé de costume depuis son arrivée. Ses traits charmants, qui n'étaient voilés que par les boucles de ses beaux cheveux blonds, sa taille de sylphide couverte d'une robe de soie bleu de ciel, sa grâce enchanteresse et son sourire firent disparaître, avec une rapidité qui étonna Edgar lui-même, toutes les idées sombres qui avaient occupé son imagination depuis qu'il était entré dans le château. Il ne pouvait trouver en elle aucune trace de ressemblance ni avec le puritain à barbe rousse et son épouse à mine refrognée, ni avec l'air de duplicité du lord garde des sceaux et la physionomie impérieuse de lady Ashton. Lucie lui semblait un ange descendu du ciel, qui n'avait rien de commun avec les simples mortels parmi lesquels il daignait habiter. Tel est le pouvoir qu'exerce la beauté sur l'imagination d'un jeune homme ardent et enthousiaste.

CHAPITRE XIX.

Un coupable mépris pour les ordres d'un père
Ne doit-il pas du ciel attirer la colère
Sur la tête d'un fils qui lui désobéit ?
Oui, peut-être j'ai tort. Mais la raison nous dit
Qu'un fils peut de son père oublier la défense,
Quand, abusant des droits d'une juste naissance,
Ce père lui prescrit d'arracher de son cœur
Un penchant approuvé par le ciel, par l'honneur.

Le Pourceau qui a perdu sa perle.



Le repas servi au château de Ravenswood fut aussi remarquable par la profusion qui y régnait que celui de Wolfcrag l'avait été par une pénurie mal déguisée. Ce contraste pouvait inspirer en secret quelque sentiment d'orgueil à sir William ; mais il avait trop de tact pour le laisser percer. Au contraire, il parut se rappeler avec plaisir ce qu'il appelait le dîner le garçon apprêté par les soins de M. Balderston, et voir presque avec lé goût la prodigalité de sa table.

— Nous vivons ainsi, dit-il, parce que les autres en font autant ; mais j'ai été accoutumé à la table frugale de mon père, et je voudrais

que ma femme et ma famille me permettent de retourner à mon épaule de mouton (d) et à mon pudding de farine d'avoine.

Il y avait dans ce discours un peu d'exagération. Le Maître de Ravenswood se contenta d'y répondre : — La différence du rang, c'est-à-dire, reprit-il, la différence de fortune exige une manière de vivre différente.

Cette remarque faite d'un ton un peu sec, mit fin à toute conversation sur ce sujet, et il est assez inutile de rendre compte à nos lecteurs de celle qui y fut substituée. On passa la soirée avec gaieté et même avec cordialité, et Henry avait si bien oublié ses premières appréhensions, qu'il avait déjà arrangé une partie de chasse pour courre le cerf avec le représentant et l'image vivante de sir Malise de Ravenswood, surnommé le Vengeur. Elle eut lieu le lendemain matin. La journée était superbe, et la chasse fut aussi agréable qu'heureuse ; elle fut suivie d'un banquet et d'une invitation pressante de passer un jour de plus à Ravenswood. Edgar accepta, quoiqu'il eût cependant résolu de ne pas y rester plus longtemps ; mais il se souvint qu'il n'avait pas encore été voir la vieille Alix, l'ancienne protégée de sa famille, et il était bien aise de lui donner cette marque de souvenir et d'attention.

La matinée du lendemain fut donc destinée pour cette visite, et Lucie servit de guide. Il est vrai que Henry les accompagna, ce qui ôta à la promenade l'air d'un tête-à-tête. C'en fut pourtant bien véritablement un, attendu la multitude de circonstances qui empêchèrent ce jeune homme de donner la moindre attention à ses compagnons. Tantôt un corbeau perché sur un arbre l'engageait à s'arrêter pour essayer de l'abattre ; tantôt il se mettait avec son lévrier à la poursuite d'un lièvre qu'il apercevait dans la plaine ; une fois il se détourna pour examiner le terrier d'un laïreau ; ayant rencontré le garde des bois, il resta en arrière pour causer avec lui.

Cependant la conversation entre Lucie et Edgar prenait une tournure intéressante et presque confidentielle. Elle ne put s'empêcher de lui témoigner qu'elle avait bien compris tout ce qu'il avait dû éprouver de pénible en revoyant des lieux qui lui étaient si bien connus, et qui devaient avoir pour lui un aspect si différent. Elle lui montra une sympathie si douce, que Ravenswood se crut un instant amplement dédommagé de tous ses malheurs. Il laissa échapper quelques mots pour exprimer à mis Ashton ce qui se passait à cet égard dans son cœur, et elle l'écouta avec plus de confusion que de déplaisir. Si elle commettait une imprudence en prêtant l'oreille à un semblable langage, on peut la lui pardonner ; la situation dans laquelle son père l'avait placée

semblait autoriser Edgar à le lui adresser. Elle fit pourtant un effort pour détourner la conversation, et elle y réussit, car le Maître de Ravenswood, de son côté, s'était avancé plus qu'il n'en avait l'intention, et sa conscience lui fit de vifs reproches quand il se sentit sur le point de parler d'amour à la fille de sir William Ashton.

Ils approchaient alors de la chaumière de la vieille Alix : on y avait fait récemment des réparations qui lui donnaient un air moins pittoresque peut-être, mais qui la rendaient plus commode. La bonne femme était à l'ordinaire assise sur un banc placé sous le grand saule pleureur près de ses ruches, se réchauffant aux rayons bienfaisants d'un soleil d'automne, avec la douce insouciance d'une vieillesse infirme.

Dès qu'elle entendit arriver des étrangers, elle tourna la tête de leur côté : — Je reconnais le bruit de vos pas, miss Ashton, lui dit-elle, mais ce n'est pas le lord votre père qui vous accompagne.

— Et comment le savez-vous, Alix ? Comment est-il possible que le son des pas en plein air et sur la terre suffise pour vous faire distinguer quelles sont les personnes qui viennent vous voir ?

— La perte de mes yeux, ma chère enfant, a rendu mon ouïe plus fine, et je suis en état maintenant de juger de certaines choses d'après de légers bruits auxquels autrefois je ne faisais pas plus d'attention que vous-même. La nécessité est une maîtresse excellente, quoique sévère, et celle qui a perdu le secours de la vue doit chercher dans un autre sens les informations dont elle a besoin.

— Mais en supposant que vous puissiez reconnaître le pas d'un homme, comment pouvez-vous savoir que ce n'est pas celui de mon père ?

— Le pas de la vieillesse, miss Ashton, annonce toujours la prudence et la circonspection. Son pied se détache lentement de la terre, et n'y repose qu'avec une sorte d'hésitation. Mais c'est le pas hardi et déterminé de la jeunesse que je viens d'entendre ; et, si je pouvais admettre dans mon esprit une idée si étrange, je dirais que c'est celui d'un Ravenswood.

— Voilà, dit Edgar, une justesse d'organe à laquelle je n'aurais pu croire, si je n'en avais pas été témoin. Vous ne vous trompez pas, ma bonne Alix : je suis le Maître de Ravenswood, le fils de votre ancien maître.

— Vous ! s'écria la vieille aveugle en poussant un cri de surprise, vous le Maître de Ravenswood ! Ici ! en pareille compagnie ! je ne puis le croire. Permettez-moi de passer ma main sur votre visage, afin que

je voie si le témoignage du toucher confirmera celui de l'ouïe?

Edgar s'assit auprès d'elle, et lui permit de promener sa main tremblante sur tous ses traits.

— Cela est pourtant vrai ! dit-elle après avoir fini un examen auquel elle semblait apporter beaucoup d'attention : ce sont tous les traits des Ravenswood ; ces lignes saillantes qui indiquent leur fierté, d'accord avec l'accent impérieux de leur voix. Mais que faites-vous ici, sir de Ravenswood ? Pourquoi vous trouvez-vous sur les domaines de votre ennemi ? Pourquoi êtes-vous avec sa fille ?

En parlant ainsi, la figure d'Alix s'animait d'un nouveau feu. Elle éprouvait sans doute le même sentiment dont aurait été transporté un fidèle vassal dans les siècles de la féodalité, s'il avait vu son jeune seigneur suzerain déroger de la noblesse de ses ancêtres.

— Le Maître de Ravenswood est en visite chez mon père, dit Lucie à qui les questions faites par Alix ne plaisaient nullement, et qui désirait abrégé l'entretien.

— Est-il bien possible ! s'écria la vieille d'un ton de surprise.

— Je savais, continua Lucie, que je lui ferais plaisir en l'amenant chez vous.

— Et pour vous dire la vérité, Alix, dit Edgar, j'espérais y recevoir un meilleur accueil.

— Quoi de plus surprenant ! dit l'aveugle en se parlant à elle-même : mais les voies de la Providence ne ressemblent pas aux nôtres, et il ne nous appartient pas de sonder ses desseins. Écoutez-moi, jeune homme, dit-elle à Ravenswood : vos pères ont été ennemis, ennemis jurés, mais ennemis honorables. Ils n'ont jamais abusé des droits de l'hospitalité pour satisfaire leur vengeance. Qu'avez-vous de commun avec Lucie Ashton ? Pourquoi vos pas sont-ils tournés dans la même direction que les siens ? Les sons de votre voix devraient-ils être d'accord avec ceux de la fille de sir William ? Jeune homme, celui qui a recours, pour se venger, à des moyens honteux...

— Paix ! lui dit Edgar avec force ; paix ! de tels discours ne peuvent vous être inspirés que par l'ennemi du genre humain. Sachez que miss Ashton n'a pas sur la terre un seul ami qui serait plus empressé que moi à lui rendre service, à la protéger envers et contre tous.

— Cela n'est-il bien vrai ? dit l'aveugle, dont les traits et la voix prirent en ce moment une expression de mélancolie. En ce cas, que le ciel vous protège tous deux !

— Ainsi soit-il ! dit Lucie, qui ne connaissait pas le sens que la vieille femme attachait à ses paroles ; et puisse-t-il vous rendre votre bon sens

et votre bonne humeur ! car si vous tenez ce langage mystérieux aux amis qui viennent vous voir, vous les obligerez à penser de vous ce que les autres en pensent.

— Et qu'en pensent donc les autres ? demanda Ravenswood, qui commençait aussi à trouver quelque incohérence dans les discours d'Alix.

— Ils pensent, dit Henry Ashton qui venait d'arriver et qui parlait tout bas à Ravenswood : ils pensent que c'est une sorcière qui aurait dû être brûlée avec celles qui l'ont été il n'y a pas longtemps à Haddington.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'écria Alix en se tournant vers lui, le visage enflammé de colère : ne dites-vous pas que je suis une sorcière qu'on aurait dû traiter comme les malheureuses vieilles femmes qui ont été assassinées à Haddington ?

— Là ! dit Henry en parlant encore plus bas, vous voyez qu'elle ne peut pas m'entendre, et cependant elle sait ce que je vous dis.

— Si l'oppresser et l'usurier, continua Alix, si l'usurpateur du bien d'autrui et celui qui ruine d'anciennes familles étaient enchaînés au même poteau, je dirais : — Au nom du ciel, allumez le bûcher.

— Cela est épouvantable ! dit Lucie : je n'ai jamais vu l'esprit de cette pauvre femme dans une pareille agitation ; mais son âge et sa pauvreté font son excuse. Venez, Henry ; peut-être désire-t-elle parler en particulier au Maître de Ravenswood. Nous nous reposerons près de la fontaine de la Sirène, ajouta-t-elle en regardant Edgar.

— Alix, dit Henry en partant, si vous connaissez quelque sorcière qui coure nos bois sous la forme d'un lièvre pour faire avorter nos biches, faites-lui mes compliments, et dites-lui que si Norman n'a pas une balle d'argent à son service, je lui donnerai un des boutons de mon justaucorps.

Alix ne répondit rien jusqu'à ce que l'éloignement du bruit de leurs pas l'eût assurée qu'elle n'était entendue que du Maître de Ravenswood ; elle dit alors à Edgar :

— Et vous aussi, m'en voulez-vous parce que je vous suis attachée ? Que des étrangers soient offensés de mes discours, je le conçois facilement. Mais vous, pourquoi être en colère ?

— Je ne suis pas en colère, Alix : je suis seulement surpris que vous, dont j'ai souvent entendu vanter le bon sens, vous puissiez vous livrer à des soupçons offensants, si peu fondés.

— Offensants ! Cela est possible. La vérité offense souvent ; mais elle n'est jamais sans fondement.

— Il n'y en a pourtant aucun à tout ce que vous venez de dire.

— Alors le monde est bien changé, les Ravenswood ne sont plus ce qu'ils étaient jadis, et les yeux de l'esprit de la vieille Alix sont devenus encore moins clairvoyants que ceux de son corps. Quand est-il arrivé qu'un Ravenswood soit entré dans la maison de son ennemi sans quelque projet de vengeance? Je vous le dis, Edgar Ravenswood, vous avez été conduit ici par un funeste ressentiment, ou par un amour plus funeste encore.

— Ni par l'un ni par l'autre, Alix. Je vous assure, je vous proteste...

Alix ne put voir la rougeur qui couvrait les joues d'Edgar, mais elle remarqua qu'il balbutiait, qu'il hésitait, et qu'il ne finissait pas la phrase commencée.

— Voilà donc où en sont les choses! s'écria-t-elle douloureusement; et voilà pourquoi elle veut se reposer près de la fontaine de la Sirène! On a souvent dit que cet endroit était funeste à la maison de Ravenswood; il l'a été véritablement plus d'une fois; mais jamais il ne l'aura été autant qu'il va l'être aujourd'hui.

— Vous me rendriez fou, Alix; vous êtes encore plus bizarre et plus superstitieuse que le vieux Balderston. Voudriez-vous que je fisse une guerre sanglante à la famille Ashton, comme c'était l'usage des anciens temps? De ce que j'ai été la victime de l'injustice, s'ensuit-il que je veuille m'en venger par un crime? Enfin, me croyez-vous assez faible pour ne pouvoir me promener avec une jeune personne sans en devenir amoureux?

— Mes pensées n'appartiennent qu'à moi, répliqua Alix; et si les yeux de mon corps sont fermés sur tout ce qui m'entoure, ceux de l'esprit n'en sont peut-être que plus en état de percer les ténèbres qui couvrent l'avenir. Êtes-vous disposé à prendre la dernière place à la table où présidait autrefois votre père; à devoir votre existence aux bontés de son orgueilleux usurpateur? Êtes-vous prêt à le suivre dans les détours de la chicane et de l'intrigue, que personne ne peut mieux vous montrer; à ronger les os de la proie dont il aura dévoré la chair? Pourrez-vous penser comme sir William Ashton, parler comme lui, agir comme lui, être le gendre respectueux du meurtrier de votre père? Edgar Ravenswood, je suis depuis longtemps fidèlement attachée à votre maison; mais j'aimerais mieux vous savoir dans le cercueil.

Un trouble cruel s'éleva dans le cœur de Ravenswood; Alix venait de réveiller en lui des pensées qu'il avait heureusement assoupies depuis quelque temps. Il se promena à grands pas dans le petit jardin de l'aveugle, et s'arrêtant tout à coup vis-à-vis d'elle : — Alix, lui dit-il,

est-ce bien vous, vous qui touchez presque au tombeau, qui oseriez pousser le fils de votre maître à des actes de sang et de vengeance ?

— A Dieu ne plaise ! dit Alix d'un ton solennel ; et c'est pourquoi je voudrais vous voir bien loin d'un endroit où votre amour et votre haine ne peuvent occasionner que des malheurs pour vous et pour les autres. Je voudrais que cette main desséchée, étendue entre la famille Ashton et la vôtre, fût une barrière qu'aucun projet de vengeance de votre part ou de la sienne ne pût renverser. Je voudrais vous sauver tous de vos propres passions. Vous ne pouvez, vous ne devez rien avoir de commun avec eux. Fuyez-les donc, et si la vengeance du ciel doit s'appesantir sur la maison de l'oppresser, n'en devenez pas l'instrument.

— Je réfléchirai sur ce que vous venez de me dire, Alix, répondit Ravenswood d'un ton grave : je crois que vous m'avez parlé ainsi par affection, mais vous avez porté un peu loin la liberté que peut se donner un ancien domestique. — Adieu ; si jamais la fortune me devient favorable, je ne manquerai pas de rendre votre situation meilleure.

Il tira de sa bourse une pièce d'or, la lui mit dans la main, mais elle refusa de la prendre ; et, dans les efforts qu'il fit pour la lui faire accepter la pièce tomba par terre.

— Je n'en ai nul besoin, lui dit-elle, gardez-la : qui sait à quoi elle peut vous servir ? Mais laissez-la un instant par terre, ajouta-t-elle en entendant qu'il se baissait pour la ramasser. Croyez-moi, cette pièce d'or est l'emblème de celle que vous aimez. Lucie est d'un prix inexprimable, j'en conviens ; mais il faut que vous vous abaissiez pour l'obtenir. Quant à moi, les passions terrestres me sont étrangères ; et la meilleure nouvelle que je puisse apprendre, c'est qu'Edgar Ravenswood est à cent milles du château de ses ancêtres avec la ferme résolution de ne jamais le revoir.

— Alix, lui dit le Maître de Ravenswood qui commençait à croire qu'elle avait, pour parler ainsi, quelque secret motif qu'il ne pouvait concevoir, j'ai entendu ma mère faire l'éloge de votre fidélité, de votre bon sens, de votre justesse d'esprit ; vous n'êtes ni assez folle pour vous effrayer d'une ombre, ni assez superstitieuse pour craindre de vieilles prédictions, comme Balderston. Si donc vous craignez pour moi quelque danger, dites-moi précisément en quoi il consiste : si je me connais bien moi-même, je n'ai pas sur miss Ashton les vues que vous me supposez. J'ai des affaires indispensables à régler avec sir William ; dès qu'elles seront terminées, je partirai sans avoir, comme vous pouvez le croire, la moindre envie de revoir des lieux qui rem-

plissent mon esprit d'idées aussi funestes que celles que vous avez en me voyant ici.

Alix baissa la tête, et resta quelques instants plongée dans une profonde méditation.— Je vous dirai la vérité, lui dit-elle enfin en se tournant vers lui, je vous dirai quelle est la source de mes craintes, quoique je ne sache pas trop si j'ai tort ou raison de vous en informer. Lucie Ashton vous aime, lord de Ravenswood.

— Cela est impossible ! s'écria-t-il.

— Mille circonstances me l'ont prouvé. Ses pensées n'ont eu que vous pour objet, depuis que vous l'avez sauvé la vie, et mon expérience a deviné son secret en l'entendant parler. Instruit de sa faiblesse, si vous êtes un homme d'honneur, si vous êtes le fils de votre père, vous y trouverez un motif pour fuir sa présence : sa passion s'éteindra comme une lampe, faute d'aliment. Mais si vous restez ici, sa perte ou la vôtre, celle de tous les deux peut-être, sera la suite infaillible d'un attachement mal placé. Je vous dis ce secret malgré moi, mais il n'aurait pu vous être caché bien longtemps, vous l'auriez découvert vous-même, et il vaut peut-être mieux que vous l'ayez appris de moi. Partez donc, Ravenswood. Vous avez mon secret : si vous restez une heure sous le toit de sir William Ashton sans l'intention d'épouser sa fille, vous êtes un homme sans honneur ; si vous concevez le projet de vous allier à sa famille, vous êtes un insensé qui court à sa perte.

A ces mots, la vieille aveugle se leva, prit son bâton, et regagna sa chaumière, dont elle ferma la porte, abandonnant Edgar à ses réflexions.

CHAPITRE XX.

Jamais naïade, au bord d'un clair ruisseau,
Aux yeux surpris n'offrit autant de charmes.

WORDSWORTH.



RAVENSWOOD avait alors devant lui un vaste champ pour ses réflexions. Il se voyait placé tout à coup dans l'embarras où il craignait depuis quelque temps de se trouver. Il était en quelque sorte fasciné par le plaisir qu'il éprouvait dans la compagnie de Lucie, et cependant ce n'était jamais sans une répugnance secrète qu'il laissait approcher de son cœur l'idée qu'il pourrait un jour épouser la fille de l'ennemi de son père. Même en pardonnant à sir William Ashton les injures que sa famille en avait

reçues , en lui sachant gré des bonnes intentions qu'il lui montrait , il ne pouvait se résoudre à regarder comme possible une alliance avec lui.

Il sentit donc qu'Alix avait raison , et que l'honneur exigeait de lui qu'il quittât à l'instant le château de Ravenswood , ou qu'il se déclarât l'amant de Lucie. Mais , s'il faisait la demande de sa main à son père , cet homme , fier de ses richesses et de sa puissance , ne pourrait-il pas la lui refuser ? Un Ravenswood demander en mariage une Ashton , et ne pouvoir l'obtenir ! c'eût été une humiliation trop cruelle. Je désire qu'elle soit heureuse , pensa-t-il : je pardonne en sa faveur à son père tous les maux qu'il a faits à ma famille ; mais jamais , non , jamais je ne la reverrai.

Il venait de prendre cette résolution , non sans qu'il lui en eût coûté beaucoup , lorsqu'il arriva à un endroit où le chemin se divisait en deux branches , dont l'une conduisait à la fontaine de la Sirène où il savait que Lucie l'attendait , et l'autre directement au château. Avant de prendre ce dernier chemin , il s'arrêta un instant pour réfléchir sur le motif qu'il pourrait alléguer à sir William pour excuser un départ précipité : des lettres d'Édimbourg , n'importe le prétexte. Mais partons , se disait-il , quand il vit accourir vers lui Henry Ashton tout hors d'haleine.

— Arrivez donc , monsieur Edgar , arrivez donc ! Il faut que vous donniez le bras à ma sœur pour la reconduire au château. Je viens de rencontrer Norman , qui va faire sa tournée dans les bois , et je vais le suivre : c'est un plaisir auquel je ne renoncerais pas pour un jacobus d'or ; ainsi donc je ne puis accompagner Lucie , et elle a peur de s'en aller seule , quoiqu'on ait tué tous les taureaux sauvages. Allons , venez , venez bien vite.

Quand les deux bassins d'une balance sont chargés d'un poids égal , une plume jetée dans l'un suffit pour le faire pencher. — Il est impossible , pensa Edgar , que je refuse de servir d'escorte à miss Ashton jusqu'au château. Au surplus , après les nombreuses entrevues que nous avons eues ensemble , qu'importe que je la voie encore une fois ? D'ailleurs , la politesse exige que je lui apprenne l'intention où je suis de quitter aujourd'hui le château.

S'étant convaincu , par ce raisonnement , que non-seulement il prenait le parti le plus sage , mais même qu'il ne pouvait décentement en prendre un autre , il entra dans le chemin qui conduisait à la fontaine , et Henry ne l'eut pas plus tôt vu s'avancer de ce côté , qu'il disparut comme un éclair , et s'enfonça dans le bois pour y rejoindre le garde forestier et se livrer librement à son goût favori pour la chasse. Ravens-

wood, n'osant se hasarder à de nouvelles réflexions sur ce qu'il devait faire, doubla le pas pour les éviter, et ne tarda pas à arriver à l'endroit où Lucie l'attendait.

Elle était au milieu des ruines, assise sur une grosse pierre au bord de la fontaine, et semblait regarder les eaux se frayer un chemin à travers les débris de l'édifice dont un sentiment pieux, ou peut-être le remords, avait autrefois entouré cette source. En voyant Lucie seule, couverte du plaid écossais, avec ses longs cheveux, échappés en partie au snood¹, et retombant sur ses épaules de neige, un esprit superstitieux aurait pu la prendre pour la naïade immolée. Edgar ne vit en elle qu'une mortelle, mais la plus belle des mortelles; et elle le devenait encore davantage à ses yeux quand il songeait que, s'il pouvait en croire la vieille Alix, il était l'objet de son affection secrète. En la regardant, il sentait s'affaiblir dans son cœur la résolution qu'il venait de former, comme on voit fondre la cire aux rayons ardents du soleil. Il se hâta de s'approcher d'elle, et elle le salua d'une légère inclination de tête, sans changer de position.

— Mon étourdi de frère vient de m'abandonner, lui dit-elle; mais il ne tardera pas à revenir, car tout lui plaît: heureusement ses fantaisies ne sont pas de longue durée.

Ravenswood ne se sentit pas la force de lui dire qu'elle ne devait pas attendre son frère; et, s'abandonnant entièrement au dangereux plaisir de la voir, il s'assit sur le gazon à côté d'elle.

Tous deux restèrent quelques minutes sans se parler. — J'aime cet endroit, dit enfin Lucie, comme si ce silence lui eût paru embarrassant. Le murmure de ces belles eaux, le feuillage des arbres, le gazon et les fleurs champêtres qui croissent dans ces ruines, le rendent tout à fait pittoresque.

— Il passe pour être fatal à ma famille, dit Edgar, et j'ai quelque raison pour le croire, car c'est ici que j'ai vu miss Ashton pour la première fois, et c'est ici que je dois lui faire mes adieux pour toujours.

Une vive rougeur et une pâleur mortelle se succédèrent rapidement sur les joues de Lucie pendant ce peu de mots prononcés par Edgar.

— Vos adieux! s'écria-t-elle; quel motif peut donc vous obliger à nous quitter si promptement? Est-ce qu'Alix... Je sais qu'elle hait mon père, qu'elle ne l'aime pas du moins, et elle a tenu aujourd'hui des propos si singuliers, si mystérieux! Mais je sais que mon père est sincèrement reconnaissant du service signalé que vous nous avez rendu.

1. Ruban qui retient les cheveux des vierges écossaises.

Permettez-moi d'espérer qu'ayant gagné votre amitié depuis si peu de temps, nous ne la perdrons pas si vite.

— La perdre, miss Ashton ! oh ! non ! en quelque lieu que m'appelle la fortune , de quelque manière qu'elle me traite , je serai toujours votre ami , votre ami sincère. Mais il faut que j'obéisse à mon destin ; il faut que je parte , si je ne veux ajouter la ruine des autres à la mienne.

— Vous ne nous quitterez pas , dit Lucie en mettant la main , avec la simplicité de l'innocence , sur le pan de son habit , comme pour le retenir ; vous ne nous quitterez pas. Mon père est puissant ; il a des amis qui le sont encore davantage. Ne partez pas sans savoir ce que sa reconnaissance pourra faire pour vous. Je sais qu'il travaille déjà en votre faveur auprès du conseil privé.

— Cela peut être , dit Ravenswood d'un air de fierté ; mais ce n'est point à votre père , miss Ashton , c'est à mes propres efforts que je veux devoir des succès dans la carrière où je me propose d'entrer. Mes préparatifs sont déjà faits : un manteau et une épée , un cœur brave et un bras déterminé.

Lucie se couvrit le visage de ses deux mains , et des larmes coulèrent malgré elle entre ses doigts.

— Pardonnez-moi , lui dit Edgar en lui prenant la main droite qu'elle lui abandonna après une légère résistance , tandis qu'elle continuait à se cacher le front avec l'autre ; pardonnez-moi ; mon caractère est trop rude , trop sauvage , trop indomptable , pour un être si doux , si aimable , si sensible. Oubliez que j'ai paru un instant devant vos yeux ; laissez-moi obéir au destin. Il ne peut me préparer aucun chagrin plus amer que celui que j'éprouve en me séparant de vous.

Lucie continuait à pleurer ; mais ses larmes lui semblaient plus douces. Chaque tentative que faisait Edgar pour lui prouver la nécessité de son départ ne servait qu'à démontrer son désir de ne jamais la quitter. Enfin , au lieu de lui faire ses adieux , il lui engagea sa foi et reçut la sienne en échange. Tout cela se passa si soudainement , et fut tellement le résultat de l'impulsion irrésistible du moment , qu'avant que Ravenswood eût le temps de réfléchir à la démarche qu'ils venaient de faire , leurs lèvres , comme leurs mains , s'étaient donné le gage d'une tendresse éternelle.

— Maintenant , dit-il après un moment d'hésitation , il est convenable que je parle à sir William Ashton. Il faut qu'il connaisse nos sentiments. Ravenswood ne peut rester sous son toit pour s'emparer clandestinement du cœur de sa fille.

— Parler à mon père ! dit Lucie d'un air timide. Oh ! non, non ! ajouta-t-elle plus vivement : pas encore. Attendez que votre état et votre rang dans le monde soient déterminés et fixés. Mon père vous aime, j'en suis sûre ; je crois qu'il consentira... mais ma mère...

Elle s'arrêta, n'osant exprimer le doute qu'elle avait que son père osât prendre à ce sujet une résolution positive avant d'avoir obtenu le consentement de lady Ashton.

— Votre mère, Lucie, répliqua Ravenswood, est une Douglas. Elle est d'une famille qui, même lorsqu'elle était au plus haut point de sa gloire et de sa puissance, a contracté plusieurs alliances avec la mienne. Quelle objection pourrait faire votre mère ?

— Je ne dis pas qu'elle en ferait, répondit Lucie ; mais elle est jalouse de ses droits, et elle peut croire qu'une mère doit être consultée la première sur l'établissement de sa fille.

— Eh bien, dit Edgar, Londres, où votre père m'a dit qu'elle a été obligée de se rendre en quittant Édimbourg, est bien loin d'ici ; mais une lettre peut y arriver et la réponse nous parvenir en moins de quinze jours. Je ne presserai pas sir William d'accepter sur-le-champ mes propositions.

— Mais, dit Lucie en hésitant, ne vaudrait-il pas mieux attendre... attendre quelques semaines, jusqu'à ce que ma mère soit de retour ? Si ma mère vous voyait, si elle vous connaissait, je suis sûre qu'elle ne ferait pas d'objections, mais jusque-là... je crains que la haine qui a divisé les deux familles...

Ravenswood fixa sur elle ses yeux perçants, comme s'il eût voulu lire au fond de son âme.

— Lucie, dit-il, je vous ai sacrifié des projets de vengeance que j'avais longtemps nourris ; j'avais fait serment de les exécuter, avec des cérémonies qui auraient été plus convenables à un païen qu'à un chrétien : je les ai sacrifiés à votre image avant de connaître toutes vos vertus. Pendant la nuit qui suivit les funérailles de mon père, je me coupai une mèche de cheveux, je la jetai dans un brasier que j'avais allumé tout exprès, et je fis serment que ma rage et ma vengeance poursuivraient ses ennemis jusqu'à ce que je les visse s'anéantir de la même manière.

— Vous fûtes bien coupable, s'écria Lucie en pâlisant, de prononcer un vœu si fatal !

— Je me reprocherais bien davantage de songer à l'exécuter. Mais à peine vous eus-je vue, que je sentis ma fureur se calmer ; j'abjurai mes projets de vengeance, sans savoir encore quelle cause opérât ce

changement dans mon cœur, et ce ne fut que lorsque je vous revis que je reconnus l'influence que vous exercez sur moi.

— Et pourquoi, demanda Lucie, rappeler des sentiments si terribles, des sentiments si incompatibles avec ceux que vous prétendez avoir conçus pour moi, avec ceux dont vous venez de m'arracher l'aveu ?

— Parce que je veux que vous sachiez à quel prix j'ai acheté votre tendresse ; quel droit j'ai de compter sur votre constance. Je ne dis pas que j'y ai sacrifié l'honneur de ma maison, le seul bien qui lui reste ; mais, quoique je ne le dise ni ne le pense, le monde le pensera peut-être, je ne puis me le dissimuler.

— Si vous pensez ainsi, vous avez agi bien cruellement avec moi ; mais il n'est pas encore trop tard pour revenir sur vos pas. Reprenez cette foi que vous ne pouvez me donner sans qu'il vous en coûte votre honneur. Ne songeons plus au passé, oubliez-moi, et je m'efforcerai d'oublier moi-même...

— Vous ne m'entendez pas, Lucie ; vous me faites la plus cruelle des injustices. Si je vous ai parlé du prix auquel j'ai acheté votre tendresse, ce n'était que pour vous prouver combien elle m'est précieuse, — pour consacrer nos engagements par des nœuds encore plus solides, — pour vous montrer, par ce que j'ai fait pour obtenir votre affection, combien je serais à plaindre si vous deveniez inconstante.

— Et pourquoi, Edgar, croiriez-vous possible un tel événement ? Pourquoi me blesser par le seul soupçon d'inconstance ? Est-ce parce que je vous ai engagé à attendre quelque temps avant d'en parler à mon père ? Liez-moi par tels serments qu'il vous plaira : s'ils ne sont pas nécessaires pour assurer la constance, ils peuvent du moins bannir le soupçon.

Ravenswood eut recours aux prières et aux supplications ; il employa tous les moyens que l'amour put lui suggérer pour apaiser Lucie, et Lucie était incapable de conserver un ressentiment durable contre celui qu'elle aimait. Cette petite querelle ainsi terminée, les deux amants se donnèrent un gage de leur foi, de la manière qui était alors en usage, et dont il reste encore quelques traditions parmi le peuple en Écosse. Ils rompirent et partagèrent la pièce d'or qu'Alix avait refusée.

— Toujours elle restera sur mon cœur, dit Lucie en prenant la moitié qui lui était destinée ; et, la suspendant à un ruban, elle la passa autour de son cou en la cachant sous son fichu. Je la porterai toujours jusqu'à ce que vous me la redemandiez, et tant que je la porterai, jamais mon cœur n'admettra un autre amour.

Ravenswood plaça l'autre moitié sur son sein, en faisant les mêmes protestations. Ils s'aperçurent alors que le temps s'était écoulé bien vite pendant leur entretien; et, craignant que leur longue absence ne fût remarquée au château, si même elle n'y causait pas d'alarmes, ils se levèrent pour y retourner. Mais au même instant ils entendirent siffler une flèche; elle perça un corbeau perché sur le vieux chêne sous lequel ils venaient de s'asseoir, et l'oiseau tomba aux pieds de Lucie, dont la robe fut tachée de quelques gouttes de sang.

Miss Ashton fut fort alarmée. Ravenswood, surpris et mécontent, se retourna pour voir quel était celui qui venait de leur donner une preuve d'adresse aussi peu attendue que peu désirée, et il vit Henry Ashton qui accourait à eux avec un arc à la main.

— Ah! ah! dit-il, vous me voyez donc? vous aviez l'air si affairés que je croyais que le corbeau vous tomberait sur la tête sans que vous vous en fussiez aperçus. De quoi vous parlait donc le Maître de Ravenswood, Lucie?

— Je disais à votre sœur que vous êtes un jeune étourdi, de nous faire attendre ici si longtemps, répondit Edgar, voulant venir au secours de la confusion de Lucie.

— Vous faire attendre? Ne vous ai-je pas dit de reconduire Lucie au château, parce que j'allais faire une tournée dans les bois avec Norman? Nous avons couru pendant plus d'une heure tandis que vous étiez assis près de Lucie en vrai paresseux.

— Mais, Henry, dit Ravenswood, comment vous justifierez-vous envers moi d'avoir tué cet oiseau? Ne savez-vous pas que tous les corbeaux sont sous la protection spéciale des lords de Ravenswood¹, et qu'il est de mauvais augure d'en tuer un en leur présence?

— C'est ce que me disait Norman, car il m'a accompagné jusqu'ici, et il m'a dit qu'il n'avait jamais vu un corbeau perché aussi près de quelqu'un que celui-ci l'était de vous, et qu'il souhaitait que cela fût de bon augure, car c'est l'oiseau le plus farouche. Aussi je me suis avancé pas à pas bien doucement, et quand j'ai été à portée, paf! le trait est parti, et je n'ai pas trop mal visé, je crois; je n'ai pourtant pas tiré dix fois de l'arc.

— Parfaitement, dit Ravenswood, et vous promettez de devenir un bon tireur si vous vous exercez.

— C'est ce que dit Norman; et si je ne m'exerce pas davantage, ce n'est pas ma faute, car, par goût, je ne ferais pas autre chose du ma-

1. Raven en anglais signifie corbeau.

tin au soir ; mais mon père et mon précepteur se fâchent quelquefois, et miss Lucie elle-même, tandis qu'elle peut passer des heures entières au bord d'une fontaine, pourvu qu'elle ait un beau jeune homme pour babiller. C'est pourtant ce que je l'ai vue faire vingt fois, vous pouvez m'en croire.

Henry regardait sa sœur en parlant ainsi, et au milieu de son malin bavardage il avait assez de pénétration pour voir qu'il la contrariait, quoiqu'il n'en connût pas la véritable cause.

— Allons, allons, Lucie, lui dit-il, je n'ai pas voulu vous chagriner, je n'ai fait que plaisanter, et si j'ai dit quelque chose qui vous déplaît, je suis prêt à m'en dédire. D'ailleurs il n'y a ici que le Maître de Ravenswood, et quand vous auriez une centaine d'amoureux, qu'est-ce que cela lui fait ?

C'était tout au plus si Edgar était satisfait de ce qu'il venait d'entendre. Il avait cependant assez de bon sens pour ne regarder le propos que Henry venait de tenir que comme le babil d'un enfant gâté qui cherchait à tourmenter sa sœur en l'attaquant du côté où il la croyait le plus vulnérable. Il n'était pas d'un caractère à se livrer facilement aux premières impressions, quoiqu'il conservât longtemps celles qu'il avait une fois reçues. Cependant le bavardage du jeune Ashton servit à entretenir dans son cœur quelque vague soupçon, et il fut tenté de craindre que tout ce qu'il gagnerait à l'engagement qu'il venait de contracter serait d'être traîné comme les captifs des Romains à la suite du char de triomphe du vainqueur, pour satisfaire son orgueil aux dépens du vaincu. Cette crainte, nous le répétons, n'avait pas le moindre fondement, et l'on ne peut même dire que Ravenswood la conçut sérieusement. Il était impossible de regarder les yeux de Lucie et de conserver le plus léger doute sur sa sincérité ; cependant sa fierté naturelle, lui rendant plus pénible le sentiment de sa pauvreté, contribuait à ouvrir aux soupçons un cœur qui, dans des circonstances plus heureuses, aurait été inaccessible à un sentiment si bas.

Ils arrivèrent au château, où sir William Ashton, qui avait été un peu surpris de la longueur de leur promenade, se trouva dans le vestibule à leur arrivée.

— Si Lucie n'avait pas été si bien accompagnée, dit-il, j'aurais eu beaucoup d'inquiétudes, et j'aurais envoyé à la chaumière d'Alix pour en avoir des nouvelles ; mais avec le Maître de Ravenswood, avec un homme aussi brave et aussi généreux, je savais que ma fille n'avait rien à craindre.

Lucie chercha à alléguer quelque motif pour justifier leur longue

absence du château; mais sa conscience lui reprocha de tergiverser, et elle resta court au milieu de la première phrase. Le Maître de Ravenswood voulut venir à son secours, et s'efforça de compléter son explication d'une manière satisfaisante, mais il éprouva le même embarras. Il ressemblait à un homme qui, voulant tirer son compaguon du boubier, finit par s'y enfoncer lui-même.

On doit bien supposer que la confusion des deux amants ne put échapper aux regards pénétrants du rusé légiste, habitué par sa profession à suivre la nature humaine dans tous ses détours. Mais il n'entrait pas dans ses vues politiques de paraître s'en apercevoir. Il désirait voir Ravenswood complètement garrotté, tout en restant lui-même parfaitement libre, et il ne pensa point un instant que Lucie, en partageant la passion qu'elle inspirait, pouvait déconcerter tous ces plans. Il ne se dissimulait pas qu'il était possible qu'elle conçût pour Ravenswood ce qu'il appelait quelques sentiments romanesques, et que les circonstances ou la volonté positive et absolue de lady Ashton exigeassent qu'elle y renonçât; mais il s'imaginait qu'il serait bien facile de les lui faire oublier par un voyage à Édimbourg ou même à Londres, ou par un nouvel ajustement de dentelles, ou enfin par les soins empressés d'une demi-douzaine d'amants, jaloux de remplacer dans son cœur celui qui s'en serait rendu le maître, et auquel on lui prescrirait de renoncer. Ainsi, et sous tous les points de vue possible, il était plus disposé à favoriser le penchant mutuel des deux amants qu'à y opposer des obstacles.

D'ailleurs, en envisageant les choses sous un aspect plus agréable, le mariage de sa fille avec Ravenswood ne lui paraissait ni impossible ni à dédaigner. Il éteignait une haine de famille qui ne le laissait pas sans inquiétude; il confondait les intérêts de cette maison avec ceux de la sienne; il apaisait quelques secrets murmures de conscience, et il se donnait pour gendre un homme en qui il reconnaissait des talents et les moyens nécessaires pour s'élever aux premières dignités de l'état. Une lettre qu'il avait reçue dans la matinée, et qu'il s'empressa de communiquer à Edgar, l'avait encore confirmé dans ses dispositions.

Cette lettre lui avait été apportée par un exprès de l'ami dont nous avons déjà parlé, qui travaillait sous main à assurer le succès du parti des patriotes, à la tête duquel était l'homme qui inspirait le plus de terreur au lord garde des sceaux, l'actif et ambitieux marquis d'Athol. Celui-ci n'aurait pas été fâché d'enrôler sous la même bannière sir William Asthon; il avait chargé ce même ami de le sonder avec pré-

caution à ce sujet, et cet ami avait réussi, non pas à la vérité à obtenir du lord garde des sceaux une réponse directe et favorable, mais à s'en faire écouter avec patience. Il en avait informé le marquis, qui lui avait répondu en lui citant l'ancien adage français : *Château qui parle-mente et femme qui écoute sont bien près de se rendre*. Un homme d'état qui entend proposer un changement dans les mesures de l'administration, sans faire aucune objection, paraissait au marquis dans la même situation qu'un château qui parlemente et qu'une femme qui écoute, et il résolut de presser le siège du lord garde des sceaux.

En conséquence il chargea l'ami commun de faire parvenir à sir William Ashton une lettre par laquelle il lui mandait qu'il irait lui faire une visite sans cérémonie dans son château de Ravenswood. On savait que le marquis devait faire un voyage dans le sud de l'Écosse ; les routes étaient mauvaises, les auberges détestables ; quoiqu'il n'eût jamais eu de liaisons intimes avec le lord garde des sceaux, ils étaient membres de la même administration, et c'en était bien assez pour fermer la bouche de ceux qui auraient pu être tentés d'attribuer cette visite à quelque intrigue politique. Le lord garde des sceaux lui répondit sur-le-champ qu'il se ferait un honneur et un plaisir de le recevoir, quoique bien déterminé à ne pas faire un pas en avant pour favoriser les vues du marquis, à moins que la raison, c'est-à-dire son intérêt personnel, ne le lui prescrivît.

Deux circonstances lui faisaient un plaisir particulier en cette occasion : la présence de Ravenswood, l'absence de lady Ashton. En paraissant accueillir favorablement chez lui le parent et l'ami du marquis d'Athol, il pouvait faire passer sa conduite à cet égard comme la preuve du désir qu'il avait de prouver sa considération pour son collègue en administration, qui ne pouvait qu'en être flatté ; et dans le projet qu'il avait de tergiverser, de louvoyer, de gagner du temps, Lucie devait être une meilleure maîtresse de maison que sa mère, dont le caractère altier et indomptable aurait déconcerté de manière ou d'autre son système politique.

Edgar ne se fit pas prier longtemps pour rester au château jusqu'à l'arrivée du marquis, l'éclaircissement qui avait eu lieu près de la fontaine de la Sirène ayant banni de son cœur tout désir de départ. Lucie et Lockhard reçurent donc ordre de préparer, dans leurs départements respectifs, tout ce qui pouvait être nécessaire pour recevoir le marquis avec un luxe et une pompe qu'on ne connaissait guère en Écosse à cette époque.

CHAPITRE XXI.

Ne me répliquez point, faites ce que j'ordonne
Veillez à ce qu'il soit parfaitement reçu :
Un homme d'importance est toujours bien venu.
Nouveau moyen de payer de vieilles dettes.



IN William Ashton était un homme de bon sens ; il n'ignorait aucun des détours du dédale des lois, il avait une grande connaissance pratique du monde ; et cependant son caractère, sous plus d'un rapport, se ressentait de sa timidité naturelle et des moyens d'intrigue auxquels il devait son élévation. On pouvait remarquer souvent que, malgré le soin qu'il avait pris de cultiver son esprit, il était resserré dans une médiocrité dont il ne pouvait sortir, et que tous ses efforts ne pouvaient voiler la petitesse naturelle de son esprit. Il aimait à faire parade de ses richesses avec ostentation, moins en homme à qui l'habitude en fait une nécessité qu'en parvenu qui prend plaisir à étaler sa nouvelle opulence. Nul détail, quelque trivial qu'il fût, ne pouvait lui échapper, et Lucie ne put s'empêcher de remarquer la rougeur du mépris qui se peignait sur le visage de Ravenswood quand il entendait le lord garde des sceaux discuter gravement avec Lockhard, et même avec sa vieille femme de charge, des minuties dont on ne s'inquiète jamais chez les personnes de haut rang, parce qu'il est impossible qu'elles soient oubliées.

— Je pardonne à sir William, dit un soir Ravenswood à Lucie, le désir qu'il a de recevoir convenablement le marquis d'Athol, car cette visite est un honneur pour lui, et il doit prouver qu'il y est sensible ; je trouve fort bon qu'il veuille que rien ne manque à sa réception : mais quand je le vois descendre aux misérables détails du garde-manger, de l'office, et même du poulailler, j'avoue que je perds patience. J'aimerais mieux alors la pauvreté de Wolfcrag que toute l'opulence du château de Ravenswood.

— Et cependant, dit Lucie, ce fut en faisant attention à ces détails que mon père se trouva en état d'acquiescer....

— Les biens que mes ancêtres furent obligés de vendre, pour avoir fait autrement, ajouta Edgar. Soit ! mais un porteur ne peut soutenir que sa charge, fût-elle composée de l'or le plus pur.

Lucie soupira. Elle ne voyait que trop clairement que son amant méprisait les manières et les habitudes d'un père qu'elle avait toujours regardé comme son meilleur, comme son seul ami, et dont la tendre affection l'avait souvent consolée de la froideur et des dédains de sa mère.

Les amants ne tardèrent pas à découvrir encore qu'ils différaient aussi d'opinion sur un autre point non moins important. La religion, cette mère de la paix, était si mal entendue dans ces temps de discorde, que ses formes et sa discipline étaient un sujet de dissensions perpétuelles et de haine envenimée. Le lord garde des sceaux, attaché au parti des whigs, était par conséquent membre de l'église presbytérienne, pour laquelle il avait cru devoir, en plusieurs occasions, montrer plus de zèle qu'il n'en avait peut-être réellement; et, par une suite naturelle, sa famille avait été élevée dans les mêmes principes. Ravenswood, au contraire, partageait ceux des épiscopaux, et reprochait quelquefois à Lucie le fanatisme de quelques-uns des ministres du culte qu'elle professait; tandis que de son côté elle lui laissait entrevoir sans intention l'horreur que lui inspiraient les formes religieuses qu'on lui avait fait envisager comme contraires à l'esprit de la véritable piété.

Leur affection mutuelle n'en souffrait pourtant aucunement. Elle semblait même augmenter à mesure qu'ils se connaissaient mieux; mais elle n'était pas sans mélange de quelques sensations pénibles. Ravenswood avait l'âme plus élevée, plus fière, que les gens avec qui Lucie avait habituellement vécu jusqu'alors; ses idées étaient plus nobles, plus libérales; il méprisait ouvertement des opinions qu'on avait appris à Lucie à respecter; aussi une sorte de crainte se mêlait-elle à la tendresse qu'elle avait conçue pour lui. D'un autre côté, il voyait dans miss Ashton un caractère doux et flexible qui lui semblait trop susceptible de se prêter à toutes les formes que voudraient lui donner ceux avec qui elle vivait; il lui semblait qu'il aurait voulu trouver dans son épouse un esprit plus indépendant, plus prononcé, capable, en s'embarquant avec lui sur l'océan de la vie, de jouir du calme et de braver la tempête. Mais elle était si belle, elle lui était si tendrement attachée, elle avait une telle égalité d'âme, qu'en regrettant de ne pouvoir lui inspirer plus de résolution et de fermeté, en éprouvant parfois un peu d'impatience des craintes excessives qu'elle lui montrait que leur tendresse réciproque ne fût découverte trop tôt, il sentait que ce caractère de douceur, qui allait presque à la faiblesse, ne faisait que la lui rendre encore plus chère. C'était un être timide qui

s'était mis sous sa protection, qui avait fait de lui l'arbitre de sa destinée; enfin ses sentiments pour Lucie étaient ceux qui depuis ont été exprimés avec tant de charme par notre immortelle Joanna Baillie.

— « O ma douce bien-aimée! veux-tu t'attacher à moi comme une
« de ces frêles plantes qui fixent leurs légers rameaux sur un âpre
« rocher? J'ai été battu et endurci par les orages. — Cependant,
« aime-moi toujours comme tu m'aimes, — tendrement. — Je t'aimerai
« dans la sincérité de mon cœur, tout en me reconnaissant peu fait
« pour une compagnie si douce et si aimable. »

S'ils avaient eu le temps de se connaître parfaitement avant de s'abandonner à la passion qui les dominait, Ravenswood eût inspiré trop de crainte à Lucie pour qu'elle eût pu lui accorder de l'amour, et lui-même aurait regardé la douceur et la docilité de miss Ashton comme une faiblesse d'esprit qui la rendait peu digne de son attachement. Mais ils s'étaient donné leur foi, et ils se bornaient à craindre, Lucie, que l'orgueil de son amant ne lui fit regretter un jour de lui avoir accordé sa tendresse; et Edgar, que l'absence, les difficultés, les instances des parents de miss Ashton, ne pussent déraciner de son cœur trop facile l'attachement qu'elle lui avait voué.

— Bannissez une pareille crainte, lui dit-elle un jour qu'il la lui avait laissé entrevoir. Les miroirs, qui réfléchissent successivement tous les objets, sont faits de matériaux solides et compactes, comme le verre et l'acier; mais les substances d'une nature plus douce ne perdent jamais l'impression qu'elles ont une fois reçue.

— Ce que vous me dites est de la poésie, Lucie, répondit Edgar, et vous savez qu'elle se nourrit de fictions.

— Eh bien, croyez-moi donc, répliqua-t-elle, quand je vous dis en bonne prose qu'il est bien vrai que je n'épouserai jamais personne sans le consentement de mes parents, mais que ni la force ni la persuasion ne me feront jamais consentir à accorder ma main à un autre que vous, à moins que vous ne renonciez vous-même au droit que je vous y ai donné.

Les amants ne manquaient pas d'occasions pour avoir de semblables explications. Henry leur tenait rarement compagnie; car, ou la nécessité le forçait à écouter les leçons de son précepteur, ou son goût l'entraînait dans les bois avec Norman et les autres gardes forestiers. Quant à sir William, il passait toutes les matinées dans son cabinet, occupé à entretenir des correspondances de toute espèce, à réfléchir non sans inquiétude sur les différentes nouvelles qu'il recevait de toutes les parties de l'Écosse, et sur le changement qu'on prévoyait dans le sys-

tème d'administration publique; enfin à calculer la force des deux partis rivaux. Souvent il songeait aux préparatifs de la réception du marquis d'Athol, dont l'arrivée avait été retardée par une affaire imprévue, donnait à ce sujet des ordres à ses gens, les contremandait ensuite, et finissait encore par en revenir à ses premières idées.

Au milieu de ces diverses occupations politiques et domestiques, il ne semblait pas s'apercevoir que sa fille n'avait d'autre compagnie que celle de Ravenswood. Ses voisins, suivant l'usage des voisins de tous les pays, le blâmaient de souffrir qu'il s'établît une telle intimité entre ces deux jeunes gens, à moins qu'il ne les destinât l'un à l'autre, ce qu'on avait peine à croire. Le fait est qu'il n'avait d'autre but que de gagner du temps jusqu'à ce qu'il eût pu découvrir jusqu'à quel point le noble marquis prenait intérêt aux affaires d'Edgar, et pouvait lui être utile. Jusqu'à ce qu'il ne lui restât aucun doute sur ces deux objets, il ne voulait s'engager à rien, pour se conserver la liberté d'agir suivant que les circonstances et son intérêt pourraient l'exiger. Mais, de même que la plupart des personnes rusées et intrigantes, il avait dépassé le but qu'il se proposait d'atteindre.

Parmi ceux qui se trouvaient disposés à blâmer avec le plus de sévérité la conduite de sir William Ashton en permettant le séjour prolongé du Maître de Ravenswood et les soins constants qu'il rendait à miss Lucie, était le nouveau laird de Girnington et son fidèle écuyer ou compagnon de bouteille, personnages que nous avons déjà connus sous les noms d'Hayston de Bucklaw et du capitaine Craigengelt. Le premier avait hérité des biens immenses de sa vieille grand'tante, et avait trouvé dans ses coffres une somme d'argent assez considérable pour lui permettre d'éteindre toutes les hypothèques qui grevaient son domaine paternel de Bucklaw, dont il avait voulu continuer de porter le nom. Le capitaine Craigengelt lui avait pourtant proposé un moyen plus avantageux de faire valoir cette somme en la plaçant en France, où le système de Law était en ce moment dans la plus grande faveur; il lui avait même offert de se rendre à Paris pour cette opération. Mais Bucklaw avait reçu de l'adversité une leçon salutaire, et malgré tous les efforts de Craigengelt il ne voulut prêter l'oreille à aucun projet qui pourrait compromettre la nouvelle fortune qu'il venait d'acquérir. — Celui qui a mangé du pain d'avoine, bu de l'eau, et couché sur un matelas de bourre dans la tour de Wolferag, disait-il quelquefois, doit songer toute sa vie au mérite de la bonne chère, du bon vin et d'un bon lit, et ne jamais risquer d'avoir besoin de recourir à une pareille hospitalité.

Craigengelt se vit donc trompé dans l'espérance qu'il avait d'abord conçue de trouver une dupe dans son ami. Mais il ne laissait pas de tirer un avantage considérable de la fortune que Bucklaw venait d'acquérir. Celui-ci, qui n'avait jamais été bien délicat sur le choix de la compagnie qu'il fréquentait, était charmé d'avoir près de lui un homme avec lequel ou aux dépens duquel il pouvait rire quand bon lui semblait, dont la complaisance était inépuisable, qui se prêtait à toutes ses fantaisies, qui savait dissiper l'ennui par sa grosse gaieté, et qui était toujours prêt à lui épargner le désagrément de s'enivrer solitairement quand il lui prenait envie de boire une bouteille de vin, ce qui lui arrivait assez fréquemment. A ces conditions, Craigengelt était toujours bien reçu au château de Girington, et il y faisait sa résidence presque habituelle.

Dans aucun temps et dans aucune circonstance, une telle intimité ne pouvait être avantageuse pour Bucklaw : elle était pourtant moins dangereuse qu'elle aurait pu l'être s'il n'avait eu pour le capitaine le plus souverain mépris. Cette mauvaise société tendait néanmoins à détruire les bons principes que la nature avait eu intention de lui inspirer.

Craigengelt n'avait jamais pardonné au Maître de Ravenswood la manière méprisante dont il lui avait arraché le masque d'honneur et de courage dont il s'était couvert ; et son caractère, aussi méchant que lâche, ne trouvait pas de moyen plus commode pour assurer sa vengeance, que de tâcher d'enflammer contre lui le ressentiment de Bucklaw.

Il ne manquait donc aucune occasion de remettre sur le tapis l'histoire du duel qu'Edgar avait refusé d'accepter, et il cherchait à persuader à son patron, par toutes les insinuations possibles, que son honneur était intéressé à demander satisfaction ; mais Bucklaw finit par lui imposer péremptoirement silence à ce sujet.

— Je pense, lui dit-il, que Ravenswood ne m'a pas traité convenablement en cette occasion, et je ne vois pas quel droit il avait de m'envoyer une réponse si cavalière. Mais il m'a donné la vie une fois, et, en couvrant cette affaire des voiles de l'oubli, je me regarde comme quitte envers lui. S'il lui arrivait de me faire quelque nouvelle insulte, je regarderais notre ancien compte comme balancé, et alors je sais ce que j'aurais à faire et il pourrait prendre garde à lui.

— Bien certainement, s'écria Craigengelt, car avant la troisième botte vous l'auriez couché par terre.

— Ce que vous dites là ne prouve qu'une chose, c'est que vous ne l'avez jamais vu se battre, ou que vous n'y entendez rien.

— Que je n'y entends rien ! la plaisanterie est excellente ! N'ai-je pas pris des leçons de M. Sagou, qui était le premier maître en fait d'armes de Paris ; du signor Poco, à Florence ; de meinherr Durchstossen, à Vienne ?

— Je ne sais pas si tout cela est vrai ; mais en le supposant, qu'en résulte-t-il ?

— Que je veux être damné, Bucklaw, si dans tous ces pays j'ai jamais vu Français, Italien ou Allemand, se tenir sous les armes, pousser une botte et la parer aussi bien que vous.

— Je crois maintenant que vous mentez, Craigengelt. Cependant j'ose me flatter que je sais manier l'épée, le sabre et le pistolet tout aussi bien qu'un autre.

— Et mieux que quatre-vingt-dix-neuf autres sur cent, qui croient connaître le noble art de l'escrime quand ils ont appris à dégager le fer et à faire une feinte. Je me souviens qu'étant à Rouen en 1695, je me trouvais un jour à l'Opéra avec le chevalier de Chapon. Nous y vîmes trois freluquets anglais qui...

— Est-ce une longue histoire que vous allez me conter ? dit Bucklaw en l'interrompant sans cérémonie.

— Elle sera longue ou courte, comme vous le voudrez, répondit le parasite.

— Eh bien, qu'elle soit courte. Est-elle gaie, ou sérieuse ?

— Doublement sérieuse, car le chevalier et moi...

— En ce cas, j'aime mieux que vous ne la contiez pas du tout. Versez-moi un verre du bordeaux de ma bonne vieille tante, et, comme dit le Highlander, *skioch doch na skiaill*¹.

— C'est ce que me répétait le vieux sir Evan Dhu, lorsque je me mis en campagne avec les braves garçons en 1689 : Craigengelt, souvent vous êtes un aussi brave camarade que quiconque ait jamais manié l'épée ; mais vous avez un défaut : vous...

— Un défaut ! s'écria Bucklaw : s'il vous avait connu comme je vous connais, il en aurait trouvé vingt autres. Mais au diable vos longues histoires ! proposez-moi une santé.

Craigengelt se leva, alla sur la pointe des pieds jusqu'à la porte, passa la tête en dehors pour voir si personne n'était dans les environs, la ferma avec soin, revint à sa place, resta debout ; et tenant son verre d'une main, tandis qu'il plaçait l'autre sur la garde de son épée, il dit à demi-voix : A la santé du roi qui est de l'autre côté de l'eau.

1. Phrase guélique : *Interrompez le boire par une histoire*, ce qui équivaut à l'adage anglais : — *Bons compagnons ne prêchent pas sur leurs liqueurs*. En français : — *Ne prêchez pas sur la vendange*.

— Écoutez-moi, capitaine, reprit Bucklaw, je vous dirai que, pour ce qui est de la politique, je garde ma façon de penser dans mon cœur. J'ai trop de respect pour la mémoire de ma vénérable tante lady Girnington, pour exposer ses domaines à des amendes et à des confiscations, par quelque sottise étourderie. Amenez-moi le roi Jacques à Édimbourg à la tête de trente mille hommes, et je vous dirai ce que je pense de ses droits. Mais pour me jeter dans la masse corps et biens, c'est ce que vous ne me verrez pas faire. Ainsi quand vous voudrez porter des santés la main sur l'épée, de manière à ce qu'on puisse les faire passer pour des actes de trahison contre l'autorité établie, vous pouvez aller chercher fortune ailleurs.

— Eh bien, portez vous-même la santé qu'il vous plaira, Bucklaw : fût-ce celle du diable, je vous en ferai raison.

— Je vous en proposerai une qui vous semblera plus agréable. Que dites-vous de miss Lucie Ashton?

— De tout mon cœur ! s'écria le capitaine en levant son verre. C'est la plus jolie fille du Lothian. C'est bien dommage que son vieux radeur de père la jette à la tête de cet orgueilleux mendiant Edgar Ravenswood.

— Il ne la tient pas encore, dit Bucklaw d'un ton qui, quoique assez indifférent, excita vivement la curiosité de son compagnon, et même l'espoir de tirer de lui quelque confidence ; car il ne lui suffisait pas d'être souffert chez lui, il aurait voulu, en se rendant nécessaire, s'y établir sur un pied plus solide.

— Je croyais, dit Craigengelt après un moment de silence, que c'était une affaire arrangée. Ils sont toujours ensemble ; et l'on ne parle pas d'autre chose dans tout le pays entre Lammerlaw et Tra-prain.

— On peut dire ce qu'on veut, mon garçon, mais je sais ce qui en est, et je bois, vous dis-je, à la santé de miss Lucie Ashton.

— J'y boirais à genoux, si je pouvais croire que la demoiselle eût l'esprit de rouer ce damné fils d'Espagnol¹.

— Craigengelt, dit Bucklaw d'un ton sévère, je vous prie de ne jamais mettre le mot *rouer*² et le nom de miss Ashton dans la même phrase.

— Quoi ! ai-je dit *rouer* ?... Non, *écarter*, mon cher roi de trèfle. Par Jupiter, c'est *écarter* que j'ai voulu dire... Et j'espère qu'elle l'écartera comme une basse carte au piquet, et qu'elle prendra en sa

1. C'est-à-dire cet orgueilleux, ce *Don Bouff...*

2. *The jilt* ; duper, tromper un amant.

place le roi de cœur : vous savez qui je veux dire, le roi de cœur ? Mais...

— Mais quoi ?

— Mais je sais qu'ils passent des heures entières en tête-à-tête, dans les champs, dans les bois, et...

— C'est la faute de son radoteur de père ; mais cette folie sortira bientôt de la tête de miss Lucie, si elle y est jamais entrée. Et maintenant remplissez votre verre, capitaine, je veux vous rendre heureux. Je vais vous confier un secret, un projet dans lequel il s'agit d'un nœud coulant, d'un lien, mais au figuré.

— Quelque projet de mariage ! dit Craigengelt, dont la figure s'allongea considérablement en faisant cette question ; car il prévoyait que Bucklaw une fois marié, il se trouverait à Girnington dans une situation beaucoup plus précaire que pendant le joyeux célibat de son patron.

— Oui, mon garçon, un mariage. Mais pourquoi cela rend-il si pâles les rubis de vos joues ? Il y aura toujours un coin vacant à la table du château de Girnington. On placera sur ce coin une assiette, un couteau, une fourchette, un verre surtout, et vous serez toujours le bienvenu à vous y asseoir, quand tous les jupons du Lothian auraient juré le contraire. Croyez-vous que je sois homme à me remettre en lisières ?

— J'ai entendu dire la même chose à bien des braves gens, à de bons amis ; mais le diable m'emporte si je sais pourquoi les femmes ne m'ont jamais aimé. Elles ont toujours trouvé moyen de m'expulser avant la fin du premier mois de mariage.

— Il fallait tâcher de conserver votre terrain pendant ce mois, alors vous étiez sûr de la victoire.

— Je n'ai jamais pu y réussir, répondit le parasite d'un air abattu. J'étais ami intime de lord Castle Cuddy ; nous étions comme les deux doigts de la main ; je montais ses chevaux ; j'empruntais en son nom de l'argent pour lui et pour moi ; je dressais ses faucons, je lui apprenais à faire ses paris avec avantage ; quand il lui prit fantaisie de se marier, je lui fis épouser Katie Clegg, dont je me croyais aussi sûr qu'on puisse l'être d'une femme : eh bien, quinze jours après, la porte du château me fut fermée.

— Mais j'ose croire, dit Bucklaw, que je ne ressemble pas plus à lord Castle Cuddy que Lucie Ashton ne ressemble à Katie Clegg. D'ailleurs, que cela vous plaise ou non, ce n'est pas ce qui influera sur l'affaire. La question est de savoir si vous voulez m'obliger.

— Vous obliger ! vous, le meilleur de mes amis, pour qui je ferais au-pieds le tour du monde ! Mettez-moi à l'épreuve, nommez-moi le

temps, le lieu, les circonstances, et vous verrez si je ne vous suis pas entièrement dévoué en tout et partout.

— Eh bien, il faut que vous fassiez deux cents milles pour moi.

— Deux cents? j'en ferais cinq fois deux cents, et j'appellerais cela le saut d'une puce. Je vais faire seller mon cheval sur-le-champ.

— Un moment; il faut d'abord que vous sachiez où vous devez aller, et ce que vous aurez à faire. Vous savez, ou je vous apprend, que j'ai dans le Northumberland une parente nommée lady Blenkinsop. Pendant mon adversité elle perdit jusqu'au souvenir de mon nom; mais depuis qu'elle m'a vu réchauffé par le soleil de la prospérité, elle s'est parfaitement rappelé notre parenté.

— Au diable soient ces misérables à double face! s'écria le capitaine avec un ton d'emphase. Du moins on pourra dire de John Craigenfelt qu'il fut l'ami de ses amis dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dans la pauvreté comme dans l'opulence; et vous en savez quelque chose, Bucklaw.

— Je n'ai rien oublié, Craigenfelt: je me souviens parfaitement que, lorsque je me trouvais sans ressource, vous avez voulu me garrotter pour le service du roi de France et du Prétendant; et que, peu de temps après, vous m'avez prêté une vingtaine de pièces d'or, parce que, comme je le crois fermement, vous veniez d'apprendre que la vieille lady Girnington avait eu une attaque mortelle de paralysie. Mais n'importe, Craigenfelt, je ne vous dis pas cela par forme de reproche, c'est seulement pour vous prouver que je sais apprécier les choses, et je crois, après tout, que vous m'aimez assez à votre manière, c'est-à-dire parce que vous y trouvez votre intérêt. C'est ce qui fait que je m'adresse à vous en ce moment, parce que mon malheur veut que je n'aie pas de meilleur conseiller. Mais, pour en revenir à cette lady Blenkinsop, il faut que vous sachiez qu'elle est intime amie de la duchesse Sarah...

— De Sarah Jennings! Oh! c'en est une bonne en effet!

— Taisez-vous s'il est possible, et gardez pour vous vos sottises jacobites. Je vous dis que, grâce à une petite-fille de cette duchesse de Marlborough, cette mienne parente est devenue commère de lady Ashton, de la femme du lord garde des sceaux. Or, dans le moment où je vous parle, ladite duchesse est en visite chez ladite lady Blenkinsop, dans un château sur les bords du Wansbeck, et comme l'usage de ces grandes dames est de regarder leurs maris comme des zéros dans tout ce qui concerne l'intérieur, il a plu à celle-ci de mettre sur le tapis un projet d'alliance entre Ma Seigneurie et l'honorable Lucio

Ashton, lady Ashton agissant comme plénipotentiaire de son mari et de sa fille, sans autres pouvoirs que ceux qu'elle s'était donnés elle-même, et la mère Blenkinsop stipulant pour moi et en mon nom aux mêmes qualités. Vous pouvez bien penser que je fus un peu étonné quand j'appris qu'un traité dans lequel j'étais partie intéressée se trouvait presque conclu sans qu'on m'eût fait l'honneur de me consulter.

— Je veux être capot si cela est conforme aux règles du jeu. Mais quelle réponse faites-vous ?

— Ma première idée fut d'envoyer au diable le traité et celles qui l'avaient négocié. La seconde fut d'en rire. La troisième fut de penser que l'affaire n'était pas déraisonnable, et me convenait assez.

— Mais je croyais que vous n'aviez vu qu'une seule fois la demoiselle... à la chasse... sous un masque... je suis sûr que vous me l'avez dit.

— N'importe, Craigengelt, elle me plaît. Et puis la manière dont ce Ravenswood m'a traité! me fermer sa porte, me forcer à dîner avec des piqueurs et des laquais, parce qu'il avait l'honneur de recevoir dans son château de la Famine le lord garde des sceaux et sa fille, comme s'il eût rougi de ma compagnie! Dieu me damne! c'est un tour que je ne lui pardonnerai que quand je lui en aurai joué un autre.

— Fort bien pensé! s'écria Craigengelt, l'affaire commençant à prendre une tournure qui lui plaisait. Si vous l'emportez sur lui en cette occasion, il en crèvera de dépit!

— Non, non! son cœur est cuirassé de raison et de philosophie, ingrédients que vous ne connaissez pas plus que moi, Craigengelt; mais je mortifierai son orgueil, et c'est tout ce que je désire.

— Un instant! dit le capitaine, je vois maintenant pourquoi il vous a fermé la porte de sa misérable tour en ruine. Rougir de votre compagnie! non, non. Il craignait d'être supplanté par vous dans le cœur de la demoiselle.

— Croyez-vous? mais non, impossible. Que diable! il est évidemment plus bel homme que moi.

— Qui? lui! il est noir comme la crémaillère: et, quant à sa taille... c'est un grand gaillard, sans contredit: mais parlez-moi d'un homme de moyenne taille, vigoureux, bien proportionné.

— Que le diable vous emporte, s'écria Bucklaw, et qu'il m'emporte aussi pour me punir de vous écouter! Ne sais-je pas que, quand je serais bossu, vous m'en diriez tout autant? Mais, pour en revenir à Ravenswood, il ne m'a pas ménagé, je ne le ménagerai point, et si je puis lui souffler sa maîtresse, je la lui soufflerai.

— La lui souffler ! vous gagnerez la partie, avec point, quinte et quatorze, mon roi d'atout ; vous le ferez pic, repic et capot.

— Me ferez-vous la grâce de vous taire ? Les choses en sont venues au point que j'ai accepté les propositions de ma parente ; dot, douaire, tout est convenu, et l'affaire doit se conclure dès que lady Ashton sera de retour ; car c'est elle seule qui règle tout ce qui concerne ses enfants. Il ne me reste qu'à leur envoyer quelques papiers.

— Donnez-les-moi, et je pars. Diable ! j'en jure par ce verre de vin, j'irais pour vous au bout du monde, aux portes de Jéricho.

— Oui, je crois que vous feriez quelque chose pour moi, et beaucoup pour vous-même ; mais écoutez-moi. Vous sentez qu'il ne me faudrait qu'un commissionnaire pour envoyer ces titres ; si je désire que vous les portiez, c'est parce que dans la conversation vous pourriez, sans avoir l'air d'y attacher aucune importance, lâcher un mot du séjour que Ravenswood fait chez le lord garde des sceaux, et lui parler d'une visite que doit y faire le marquis d'Athol, pour arranger, comme c'est le bruit général, un mariage entre son parent et miss Ashton. Je serais bien aise de savoir ce qu'elle dira de tout cela, car je ne veux pas disputer le prix de la course, s'il est probable que Ravenswood arrive au but avant moi. Les paris sont déjà en sa faveur.

— N'en croyez rien, la jeune donzelle a trop de bon sens... Et à cause de cela, je vais boire à sa santé une troisième fois ; malheur à qui ne m'en fera pas raison !

— Écoutez-moi, Craigengelt. Songez que vous allez vous trouver avec des femmes comme vous n'en avez guère vu, des femmes d'un rang distingué ; songez qu'il ne faut pas jurer à chaque parole, avoir toujours le diable à la bouche. Au surplus, j'écrirai à lady Blenkinsop ; je lui dirai que vous êtes entré fort jeune dans l'état militaire, que votre éducation a été négligée.

— Oui, oui, dit Craigengelt : dites-lui que je suis un franc soldat ; loyal, brave, honnête.

— Non, pas des plus braves, pas des plus honnêtes ; mais tel que vous êtes... j'ai besoin de vous, parce qu'il faut donner de l'éperon dans les côtes de lady Ashton pour la faire marcher.

— Je les lui enfoncerai, s'écria le capitaine ; je lui ferai prendre le galop comme à une vache poursuivie par un essaim de guêpes.

— Maintenant, Craigengelt, il me reste à vous dire que vos bottes, votre chapeau, vos vêtements sont très-bons pour une société d'ivrognes, mais ne sont pas convenables pour paraître en bonne compagnie : il faut donc vous procurer un nouvel équipement. Et voici.

ajouta-t-il en lui présentant une bourse bien garnie, de quoi en payer les frais.

— En vérité, Bucklaw, dit Craigengelt, sur mon âme, mon ami, vous me traitez mal, vous ne me connaissez pas! Cependant, ajouta-t-il en prenant la bourse, puisque vous l'exigez, je ne veux pas vous désobliger.

— Fort bien. Maintenant à cheval, votre costume, et en route! prenez mon cheval noir aux courtes oreilles, je vous en fais présent.

— Je bois à l'heureux succès de ma mission, dit l'ambassadeur en se versant rasade.

— Je vous remercie, et je vous fais raison. Je ne vois à craindre qu'une fantaisie qui pourrait passer par la tête du père et de la fille; mais on dit que la mère les fait tourner l'un et l'autre du bout du petit doigt comme bon lui semble. Mais, à propos, songez bien à oublier auprès d'elle votre jargon jacobite.

— Diable! vous faites bien de m'y faire penser. La dame est whig et des amies de cette vieille Sarah de Marlborough. Grâce à mon étoile, je sais au besoin prendre toutes les couleurs. J'ai combattu sous les drapeaux de Churchill aussi bravement que sous ceux du vieux Dundee, ou du duc de Berwick.

— Pour cette fois, Craigengelt, je crois que vous dites la vérité. Mais il est bien tard; vous ne pouvez vous occuper ce soir des préparatifs de votre voyage, descendez dans le caveau, et montez une bouteille de vin de Bourgogne de 1678; c'est dans la quatrième case à main droite. Écoutez, montez-en une demi-douzaine, pendant que vous y êtes; nous en aurons pour toute la soirée.

CHAPITRE XXII.

On aperçut de loin un brillant attelage ;
Quatre chevaux fringants conduisaient l'équipage
Anonyme.



RAIGENGELT ne perdit pas de temps pour faire ses préparatifs de départ, et partit dès qu'ils furent terminés. Il fit son voyage avec toute la diligence possible, et s'acquitta de sa mission avec la dextérité que Bucklaw lui avait supposée. Comme il arrivait avec des lettres de crédit de M Hayston de Bucklaw, il fut parfaitement accueilli par les deux

dames, et l'on sait que ceux qui sont prévenus en faveur d'une nouvelle connaissance découvrent, pendant un certain temps, des perfections dans ses défauts, et même des vertus dans ses vices.

C'est ce qui arriva à lady Ashton et à lady Blenkinsop à l'égard du digne capitaine. Quoiqu'elles fussent accoutumées à la bonne société, comme elles s'étaient persuadé qu'elles devaient trouver dans l'ami de M. Hayston un homme aimable et de bonne compagnie, elles réussirent parfaitement à se tromper elles-mêmes. Il est vrai que Craigen-gelt, grâce à la bourse de Bucklaw, était bien mis, et c'était un point qui n'était pas de peu d'importance. Son abord impudent passa pour une honnête fierté, convenable à la profession des armes; ses fanfaronnades, pour du courage; son bavardage, pour de l'esprit. Afin que personne ne puisse croire que ceci s'écarte des règles de la vraisemblance, nous ajouterons, pour rendre justice à ces deux dames, que leur discernement fut aveuglé, et qu'elles se trouvèrent disposées à voir le capitaine d'un œil favorable, parce qu'il arriva dans un moment où, fatiguées de plusieurs jours de tête-à-tête, elles désiraient un tiers pour en rompre l'ennui et faire dans la soirée une partie de *trédrille*, jeu qu'il possédait parfaitement, de même que tous les autres.

Dès qu'il se vit sûr de la faveur de ses deux hôtes, il commença à dresser ses batteries pour exécuter les instructions qu'il avait reçues de son mandataire. Sa tâche ne fut pas très-difficile, car lady Ashton avait elle-même le plus grand désir de voir se réaliser l'alliance que lady Blenkinsop s'était empressée de lui proposer, tant parce qu'elle la croyait avantageuse pour la famille du lord garde des sceaux que par suite d'une manie qu'elle avait de faire des mariages. Bucklaw, héritier de lady Girnington, et ayant renoncé à ses habitudes de prodigalité, était précisément l'époux qu'elle désirait pour sa bergère de Lammermoor. Ce mariage donnait à Lucie un époux d'une naissance distinguée et d'une fortune considérable, c'était là son ambition pour elle.

Il arrivait aussi que par suite de la succession qu'il venait de faire, Bucklaw jouissait de quelque crédit dans un comté voisin, où les Douglas avaient des possessions considérables. Or un des désirs les plus ardents de lady Ashton était que Sholto, son fils aîné, fût élu représentant de ce comté au parlement, et elle voyait dans l'alliance projetée avec Bucklaw une circonstance qui devait être utile à ses vues.

Craigen-gelt, qui ne manquait pas de sagacité à sa manière, n'eut pas plus tôt découvert quel était le but des désirs de lady Ashton, qu'il dressa ses batteries et dirigea sa marche en conséquence. Rien n'em-

pêcherait Bucklaw d'être représentant du comté s'il le voulait. Il n'aurait qu'à se déclarer candidat. Il avait parmi les électeurs deux cousins germains, six parents plus éloignés, et une foule d'amis qui tous voteraient comme il le leur prescrirait. Le crédit des Girnington avait toujours tout fait dans ce comté. Mais son ami n'avait pas l'ambition d'entrer au parlement. On ne savait encore qui il appuierait de son crédit. Il n'avait pris d'engagement avec qui que ce fût. C'était dommage qu'il n'eût pas quelque personne de poids pour le guider.

Tous ces propos, jetés en avant comme sans intention, ne furent pas perdus pour lady Ashton. Elle se promit bien d'être la personne qui guiderait l'influence politique de Bucklaw, et de la diriger d'une manière favorable à son fils aîné Sholto et aux autres parties intéressées.

Quand le capitaine la vit si heureusement disposée, il commença, pour nous servir de l'expression de son patron, à lui donner de l'épéron, en hasardant quelques propos sur la situation où se trouvaient les affaires au château de Ravenswood. L'héritier de la famille qui portait ce nom y séjournait depuis longtemps; il paraissait au mieux avec le lord garde des sceaux; il ne quittait pas miss Lucie: cela faisait courir des bruits dans tous les environs; mais du diable s'il les croyait. Il n'entraît pas dans les vues du capitaine de montrer de l'inquiétude relativement à ces bruits: mais il vit aisément aux joues animées de lady Ashton, à ses yeux étincelants, à sa voix altérée, qu'elle avait pris l'alarme. Son mari depuis quelque temps ne lui avait pas écrit aussi souvent et avec autant de régularité que de coutume. Il ne lui avait parlé ni de la visite qu'il avait faite à Wolfcrag, ni du séjour du Maître de Ravenswood dans son château, ni de l'arrivée prochaine du marquis d'Athol. Il était bien singulier qu'elle n'apprit ces nouvelles étranges que par hasard et de la bouche d'un inconnu. Que signifiait ce mystère? projetait-il une rébellion contre l'autorité de sa femme? Elle saurait bien déconcerter ses projets, le punir comme un sujet coupable de révolte contre son souverain légitime. Son indignation était d'autant plus amère qu'elle ne voulait pas la laisser éclater devant lady Blenkinsop et le capitaine, l'une étant la parente et l'autre l'ami de Bucklaw, dont elle désirait doublement l'alliance, depuis qu'elle voyait qu'il était possible que son mari, par politique ou par timidité, lui préférât celle de Ravenswood.

Le capitaine était assez bon ingénieur pour voir que la mèche de la mine avait pris feu. En conséquence il entendit sans surprise lady Ashton déclarer, dès le même jour, qu'elle abrégèrait le séjour qu'elle comptait faire chez lady Blenkinsop, et qu'elle partirait le lendemain

matin de bonne heure, en faisant toute la diligence que l'état des routes et la manière dont elle devait voyager pourraient permettre.

Malheureux lord garde des sceaux ! il ne songeait guère à l'orage grondant dans le lointain, qui, poussé par un vent impétueux, s'avancait vers son château, et le souvenir de son aimable épouse ne se présentait pas à son esprit ; toutes ses pensées étaient absorbées par la visite qu'il attendait du marquis d'Athol. Le jour où ce personnage important devait honorer de sa présence le château de Ravenswood était enfin arrivé, et tout y était en mouvement pour le recevoir. Sir William courait d'appartement en appartement pour voir si tout était en ordre ; il entra en conférence avec le sommelier dans la cave, avec la femme de charge dans l'office, et se hasardait même à jeter un coup d'œil dans la cuisine, au risque d'essuyer une mercuriale de la part d'un cuisinier assez fier pour braver les avis de lady Ashton elle-même.

Après s'être convaincu par ses propres yeux que rien ne manquait pour la réception de son hôte, il monta sur la terrasse de son château afin d'épier l'arrivée du marquis, et engagea Edgar et Lucie à l'y accompagner. Cette terrasse, flanquée d'un mur épais construit en grosses pierres, s'étendait en face du château, de niveau avec le premier étage ; et l'on entra dans la cour par une grande porte cintrée, pratiquée par-dessous. On voyait que les lords de Ravenswood, en faisant construire cet édifice, avaient voulu lui donner quelques moyens de défense, mais que, dans la confiance que leur inspirait leur puissance, ils n'avaient pas songé à en faire précisément un château fort.

On y jouissait d'une vue aussi belle qu'étendue ; mais ce qui est le plus important pour notre histoire, c'est que de là on découvrait deux routes, l'une venant de l'est, et l'autre de l'ouest. Elles se rapprochaient graduellement l'une de l'autre, et à la descente d'une colline située en face de l'éminence sur laquelle était situé le château, elles se joignaient à peu de distance de l'avenue qui y conduisait. C'était par la route venant de l'ouest que le marquis devait arriver, et c'était de ce côté que se dirigeaient tous les yeux, le lord garde des sceaux y fixant ses regards par une sorte d'impatience inquiète, sa fille par soumission aux désirs de son père, et Ravenswood par complaisance, quoique non sans éprouver quelque mouvement de dépit intérieur.

Ils n'attendirent pas longtemps. Deux coureurs à pied vêtus de blanc, avec des chapeaux noirs de jockey, et de longues cannes à la main, précédaient le cortège, et telle était leur agilité qu'ils pouvaient sans peine marcher à la distance exigée par l'étiquette devant

la voiture et les hommes à cheval. Ils arrivaient donc d'un trot léger, et fournissant leur longue carrière sans perdre haleine. On trouve dans les anciennes comédies de fréquentes allusions à ces coureurs ¹, par exemple dans le *Mad world, my masters* (le monde est fou, mes maîtres) de Middleton, et quelques vieillards écossais peuvent se souvenir encore d'en avoir vu dans le cortège qui accompagnait les anciens seigneurs quand ils voyageaient en cérémonie. Derrière ces brillants météores qui couraient comme si l'ange des vengeances eût été à leur poursuite, on voyait un nuage de poussière que faisaient lever les cavaliers qui précédaient, accompagnaient ou suivaient la voiture du marquis.

Le privilège de la noblesse, à cette époque, avait quelque chose qui faisait impression sur l'imagination. Le costume, la livrée et le nombre des laquais, la manière de voyager, l'air imposant et presque belliqueux des hommes armés qui entouraient l'équipage, mettaient le grand seigneur bien au-dessus du simple laird suivi seulement de deux domestiques; et quant aux négociants, ils n'auraient pas plus songé à imiter le train des grands seigneurs qu'à se donner un équipage semblable à la voiture d'apparat du souverain. A présent c'est tout différent : la noblesse voyage comme la roture, et moi-même, moi, Pierre Pattieson, dans le dernier voyage que j'ai fait à Édimbourg, j'ai eu l'honneur de changer une jambe ² (phrase de diligence) avec un pair du royaume. Mais il n'en était pas de même dans le temps dont je parle, et ce marquis, attendu depuis si long'emps, arriva entouré de toute la pompe de l'ancienne aristocratie. Sir William était si occupé à réfléchir s'il n'avait rien oublié de tout ce qui devait avoir lieu pour le cérémonial de la réception, qu'il n'entendit pas la question que lui fit le jeune Henry, qui avait suivi le reste de la famille.

1. A ce sujet, moi, Jedediah Cleishbotham, je demande la permission de remarquer *primo* (ce qui signifie en premier lieu), qu'ayant vainement cherché dans le cabinet de lecture de Ganderclough ledit Middleton et son Monde fou, on me le montra enfin parmi d'autres fadaïses, soigneusement compilées par un certain Dodsley, qui sans doute est récompensé d'avoir perdu un temps précieux... Après avoir très-mal employé le mien dans cette recherche, je trouvai donc dans cette pièce qu'un acteur est introduit comme valet qu'un chevalier aborde facétieusement avec l'épithète de *Bas de coton, oizante milles par jour*.

Secundo (ce qui vulgairement revient au mot secondement), j'ajouterai, avec la permission de M. Pattieson, que quelques personnes moins vieilles qu'il ne le dit se souviennent de cette sorte de domestiques ou coureurs. La preuve en est que moi, Jedediah, qui ai encore de bons yeux, je me rappelle très-bien avoir vu un de ces valets habillés de blanc et une canne à la main, qui courait journellement devant la voiture de feu John, comte de Hapeton, père du comte actuel, Charles, de qui l'on peut dire avec raison, que la renommée fait pour lui l'office de courrier ou d'avant-coureur; et, comme dit le poète :

Le dieu Mars le proclame un valeureux guerrier,
Et la gloire le suit avec son bouclier.

2. *Tho change a leg*. Croiser les jambes avec, etc.

— Voilà une autre voiture qui vient par la route de l'est, papa, s'écria-t-il : appartient-elle au marquis d'Athol ?

Enfin le jeune homme ayant forcé son père à lui accorder quelque attention, en le tirant par le manche de l'habit, « il détourne la tête et soudain aperçoit une autre vision. » La chose n'était que trop sûre. Une autre voiture attelée de six chevaux et accompagnée de quatre laquais à cheval, venait au grand galop, et il aurait été difficile de décider lequel des deux équipages arriverait le premier à la porte de l'avenue. L'un était bleu, l'autre vert, et jamais les factions verte et bleue n'excitèrent autant de trouble dans les cirques de Rome ou de Constantinople que cette double apparition en fit naître dans l'esprit du lord garde des sceaux. Chacun se rappelle la terrible exclamation d'un homme qui, sur le point de terminer une vie coupable, croyait voir près de son lit un spectre épouvantable dont il faisait la description. Un de ses amis, pour essayer de guérir son imagination, y fit placer un homme costumé de la même manière : — « *Mon Dieu !* s'écria le « moribond voyant en même temps l'apparition véritable et celle qui « n'était qu'imaginaire, il y en a deux. »

La surprise que cette double arrivée fit éprouver au lord garde des sceaux ne fut guère moins désagréable. Il n'avait aucun voisin qui pût ainsi venir chez lui sans plus de cérémonie, c'est-à-dire sans y être invité ni attendu. Ce ne pouvait donc être que lady Ashton. Un pressentiment secret le lui disait, et l'avertissait en même temps du motif de ce retour subit, qui n'avait pas été annoncé. Il sentit qu'il était pris comme en flagrant délit. Il ne pouvait avoir le moindre doute qu'elle ne vît du plus mauvais œil la société dans laquelle elle venait le surprendre si inopinément ; et le seul espoir qui lui restât, c'était que l'importance que lady Ashton attachait à maintenir, en tout état de choses, le décorum de la dignité, préviendrait l'explosion publique de sa colère. Néanmoins il était tellement tourmenté de doutes, de craintes et d'inquiétudes, qu'il en oubliait jusqu'au cérémonial projeté pour la réception du marquis.

Mais il n'était pas le seul qui eût conçu ce sentiment d'appréhension. Lucie, le visage couvert d'une pâleur mortelle, et joignant les mains, se tourna vers le Maître de Ravenswood : — C'est ma mère ! lui dit-elle, c'est ma mère !

— Et quand ce serait lady Ashton, lui dit-il à voix basse, quel motif avez-vous pour concevoir tant d'alarme ? Le retour d'une mère dans le sein de sa famille qu'elle a quittée depuis si longtemps doit-il donc faire naître l'effroi et la consternation ?

— Vous ne connaissez pas ma mère, répondit miss Ashton d'une voix étouffée par la terreur : que dira-t-elle quand elle vous verra ici ?

— J'y suis resté trop longtemps, dit Ravenswood avec un peu de hauteur, si ma présence doit lui être si désagréable. Ma chère Lucie, ajouta-t-il avec douceur, votre crainte de lady Ashton est puérite. C'est une dame de haute naissance, d'un rang distingué, qui sans doute connaît le monde et sait ce qu'elle doit à son mari et aux hôtes de son mari.

Lucie secoua la tête ; et comme si elle eût craint que sa mère, qui était encore à plus d'un demi-mille de distance, ne pût la voir et suivre tous ses mouvements, elle s'éloigna de Ravenswood, prit le bras de son frère Henry, et l'entraîna d'un autre côté de la terrasse. Le lord garde des sceaux descendit sans inviter Edgar à le suivre, et ainsi ce dernier se trouva seul, abandonné en quelque sorte par tous les habitants du château.

Ce n'était pas ce qui convenait au caractère d'un homme non moins fier que pauvre, et qui croyait qu'en oubliant des ressentiments profondément enracinés, au point de consentir à recevoir l'hospitalité de sir William Ashton, il accordait une grâce au lieu d'en recevoir une.

— Je puis pardonner à Lucie, pensa-t-il ; elle est jeune, timide, et elle sait qu'elle s'est permis de contracter, sans l'aveu de sa mère, un engagement important : elle devrait pourtant songer quel est celui avec qui elle l'a contracté, et ne pas me donner lieu de croire qu'elle a honte de son choix. Quant au lord garde des sceaux, dès le premier instant qu'il a entrevu la voiture de lady Ashton, sa physionomie s'est décomposée, et il n'y est pas resté le moindre indice de bon sens et d'énergie. Il faut voir comment tout ceci finira : et si l'on me donne quelque raison de croire que ma présence ici n'est pas agréable, j'en aurai bientôt disparu.

L'esprit occupé de ces réflexions, il quitta la terrasse, et, se rendant aux écuries du château, il donna ordre qu'on sellât son cheval, afin de le trouver prêt dans le cas où il voudrait partir.

Pendant les cochers des deux voitures qui, en s'approchant, avaient jeté tant de confusion dans le château, reconnurent bientôt qu'ils se dirigeaient par des routes différentes vers un même point central, l'avenue de Ravenswood. Lady Ashton donna ordre à ses postillons de redoubler de vitesse, désirant avoir un moment d'entretien avec son mari avant l'arrivée des hôtes qui se rendaient chez lui, quels qu'ils pussent être. D'un autre côté, le cocher du marquis, jaloux de soutenir sa dignité et celle de son maître, et voyant son rival doubler

le pas , commença à presser ses chevaux pour se maintenir dans son droit de préséance ; de sorte que , pour compléter la confusion qui régnait dans la tête du lord garde des sceaux , il vit le peu de temps qui lui restait pour se faire un plan de conduite , considérablement abrégé par suite de la rivalité des deux cochers , qui , se regardant l'un l'autre d'un air d'animosité , fouettaient leurs chevaux à tour de bras , et descendaient la colline avec la rapidité de la foudre , tandis que les cavaliers qui les suivaient furent obligés de prendre le galop pour ne pas rester en arrière.

La seule chance qui restât alors à sir William était la possibilité que l'une des deux voitures fût renversée dans cette lutte , et que sa femme ou le marquis se cassât le cou. Nous ne pouvons assurer qu'il forma des vœux bien positifs à ce sujet , mais nous avons de bonnes raisons pour croire que , dans aucun de ces deux cas , il n'aurait été inconsolable. Cette chance lui fut bientôt enlevée. Lady Ashton , quoique insensible à la crainte , sentit le ridicule de jouter de vitesse avec un homme de haut rang dans une course dont le but était la porte de son propre château , et , en approchant de l'avenue , elle ordonna à son cocher de ralentir le pas et de laisser passer l'autre équipage. Il obéit avec grand plaisir à cet ordre qui venait à propos pour sauver son honneur , car les chevaux du marquis étaient meilleurs que les siens , ou moins fatigués. Le cocher se réduisit donc au petit trot , et laissa la voiture verte enfilier l'avenue , qu'elle parcourut avec la vitesse d'un tourbillon , le cocher du marquis se faisant un point d'honneur de prouver que , quoiqu'on lui eût cédé le pas , il n'aurait pas eu besoin de cet avantage pour gagner le prix de la course. Le marquis arriva donc au château avec tout son cortège , tandis que lady Ashton n'était encore qu'au commencement de l'avenue.

Sous le vestibule du château , sir William Ashton était debout , attendant l'arrivée du marquis d'Athol. A ses côtés étaient son fils et sa fille , et par derrière une troupe nombreuse de domestiques en grande livrée. Les nobles d'Écosse à cette époque portaient jusqu'à l'extravagance le nombre de leurs domestiques , dont les services ne coûtaient pas cher dans un pays où il se trouvait plus de bras que de moyens de les employer.

Un homme qui avait autant d'usage du monde que le lord garde des sceaux avait trop d'empire sur lui-même pour se laisser longtemps déconcerter par les circonstances les plus contrariantes. Lorsque le marquis fut descendu de voiture , il lui adressa les compliments d'usage ; en le faisant entrer dans le salon , il lui exprima le plaisir qu'il éprou-

vait en le recevant chez lui. Le marquis d'Athol était un homme de grande taille, bien fait, à l'air pénétrant, et dans les yeux de qui le feu de l'ambition avait depuis quelques années remplacé la vivacité de la jeunesse. Sa physionomie avait une expression fière et hardie, mais adoucie par l'habitude de la circonspection et par le désir qu'il avait, comme chef d'un parti, d'acquérir de la popularité. Il répondit avec politesse aux avances de sir William, qui le présenta formellement à sa fille; mais, en remplissant ce cérémonial, une distraction un peu forte fit voir quel était l'objet qui occupait en ce moment toutes ses pensées. — Voici mon épouse lady Ashton, dit-il au marquis en lui présentant Lucie.

Lucie rougit, le marquis parut surpris, et sir William, reconnaissant sa méprise, s'écria, non sans un nouveau trouble : — C'est ma fille, c'est miss Lucie Ashton que je voulais dire, Milord; mais le fait est que je viens de voir la voiture de lady Ashton entrer dans l'avenue, et... et...

— Ne faites point d'excuses, Milord, et permettez-moi de vous prier d'aller au-devant de lady Ashton. Pendant ce temps, je ferai connaissance avec votre charmante fille. Je suis honteux que mes gens aient pris le pas sur mon hôtesse à sa propre porte, mais Votre Seigneurie doit savoir que je croyais lady Ashton encore dans le sud. De grâce, Milord, point de cérémonie; allez recevoir votre épouse.

C'était précisément ce que désirait sir William, et il profita sur-le-champ de la permission obligeante du marquis. Il espérait qu'en voyant lady Ashton un moment en particulier, il essuierait la première bordée de sa colère, et qu'elle serait alors plus disposée à accueillir ses hôtes avec le décorum convenable. Lorsque la voiture s'arrêta, il s'avança pour l'aider à descendre, mais elle le repoussa, et demanda la main du capitaine Craigengelt, qui était à la portière, le chapeau sous le bras, et qui avait, pendant tout le voyage, joué le rôle de *cavaliere servente*. S'appuyant sur le bras de cet homme respectable, lady Ashton traversa le vestibule, donnant quelques ordres à des domestiques, mais sans adresser un seul mot à sir William, qui la suivit plutôt qu'il ne l'accompagna dans le salon. Elle y trouva le marquis d'Athol causant avec le Maître de Ravenswood, Lucie ayant saisi quelque prétexte pour s'échapper. Un air d'embarras régnait sur toutes les figures, à l'exception de celle du marquis; car toute l'impudence de Craigengelt ne suffisait pas pour bannir de son visage l'expression de la crainte que lui inspirait la vue d'Edgar; et toutes les personnes formant le reste de la compagnie sentaient qu'elles se trouvaient dans une situation embarrassante.

Le marquis, après avoir attendu un instant que sir William le présentât à sa femme, vit qu'il fallait bien qu'il se chargeât lui-même de ce soin. — Sir William, dit-il à lady Ashton en la saluant, m'a présenté tout à l'heure sa fille sous le titre de son épouse ; il aurait pu également me présenter son épouse comme sa fille, car lady Ashton est toujours telle que je l'ai vue il y a quelques années. Me permettra-t-elle de réclamer les droits d'une ancienne connaissance ?

A ces mots, il s'avança vers elle pour l'embrasser, avec une grâce qui n'admettait pas de refus. — Je viens chez vous, Milady, continua-t-il, en qualité de pacificateur. Permettez-moi donc de vous présenter mon jeune parent, le Maître de Ravenswood, et de vous demander vos bontés pour lui.

Lady Ashton ne put se dispenser de se tourner vers Edgar et de lui faire une révérence ; mais elle y mit un air de hauteur et de dédain qui annonçait très-clairement qu'elle ne le voyait pas chez elle avec plaisir ; et le salut qu'il lui rendit fut accompagné d'une froideur et d'une fierté qui prouvaient qu'Edgar lui vouait en ce moment les mêmes sentiments qu'elle avait pour lui.

— Permettez-moi, Milord, dit-elle alors au marquis, de présenter à Votre Seigneurie un de mes amis. — Craigengelt fit un pas en avant avec cette impudence effrontée que les gens de son espèce prennent pour de l'aisance, et salua le marquis d'Athol, qui fit à peine attention à lui. — Vous et moi, sir William, continua-t-elle, et ce furent les premiers mots qu'elle adressa à son mari, nous avons fait chacun de notre côté de nouvelles connaissances : je vous présente donc le capitaine Craigengelt.

Le capitaine salua de nouveau, et le lord garde des sceaux lui rendit son salut sans paraître se souvenir qu'il l'eût déjà vu, et de l'air d'un homme qui ne désire que la paix et une amnistie générale entre toutes les parties, en y comprenant les auxiliaires. D'après ce système de conciliation : — Permettez-moi, dit-il au capitaine, de vous présenter le Maître de Ravenswood. — Mais le Maître de Ravenswood, se redressant d'un air de hauteur, répondit d'un ton méprisant, et sans daigner regarder l'émissaire de Bucklaw : Le capitaine Craigengelt et moi, nous nous connaissons déjà parfaitement.

— Parfaitement, répéta le capitaine comme un écho, mais d'un ton qui annonçait qu'il n'était pas trop à l'aise, et il s'inclina pour le saluer, mais moins profondément qu'il ne l'avait fait à l'égard du marquis et du lord garde des sceaux.

Lockhard, suivi de trois domestiques, entra en ce moment pour

apporter le vin et les rafraîchissements qu'il était alors d'usage d'offrir avant qu'on se mit à table, et lady Ashton demanda la permission de se retirer un instant avec son mari, à qui elle avait à communiquer une affaire importante. Le marquis la pria de ne faire aucune cérémonie, et Craigengelt, ayant bu à la hâte un second verre de vin des Canaries, s'empressa de sortir du salon, quoique lady Ashton eût recommandé à Lockhard de prendre de lui un soin tout particulier. Mais il ne se souciait pas de rester en tiers avec le marquis et le Maître de Ravenswood, la présence du premier le tenant dans un état de gêne et de contrainte, et celle du second le frappant de terreur. Quelques arrangements à faire relativement à son cheval et à son bagage lui servirent de prétexte pour se retirer.

Le marquis et son jeune parent restèrent donc tête à tête, libres de se communiquer leurs réflexions sur l'accueil qu'ils avaient reçu de lady Ashton, tandis qu'elle sortait du salon, suivie de son mari, qui ressemblait à un coupable à qui l'on va prononcer sa condamnation.

Elle le conduisit dans son cabinet de toilette, et dès qu'ils y furent entrés, elle s'abandonna à la violence de son caractère, que jusque-là elle avait réprimée par égard pour les apparences. Tirant par le bras son mari alarmé pour le faire entrer plus vite, elle ferma la porte, mit la clef dans sa poche, et, levant avec fierté une tête que les années n'avaient pas encore dépouillée de tous ses charmes, elle lui adressa ces paroles en fixant sur lui des yeux qui annonçaient autant de résolution que de ressentiment :

— Je ne suis pas très-surprise, Milord, des liaisons qu'il vous a plu de former pendant mon absence; elles sont dignes de votre naissance et de votre éducation. J'avais tort d'attendre de vous une autre conduite; je reconnais ma faute, et je mérite le châtement que j'en reçois.

— Lady Ashton, ma chère Éléonore, écoutez la raison un instant, et vous verrez que j'ai agi avec tous les égards qui sont dus à la dignité et aux intérêts de notre famille.

— Je vous crois très en état, répliqua-t-elle d'un ton de mépris, de veiller aux intérêts et à la dignité de *vo*tre famille; mais comme l'honneur de la mienne s'y trouve inséparablement lié, vous m'excuserez si je me charge de veiller moi-même à tout ce qui peut lui porter atteinte.

— Mais que voulez-vous dire, lady Ashton? Qu'est-ce qui vous déplaît? Comment se fait-il qu'après une si longue absence votre premier soin, en arrivant au château, soit de porter une accusation contre moi?

— Demandez-le à votre propre conscience, sir William ; cherchez-y ce qui vous a rendu un renégat au parti et aux principes politiques que vous aviez suivis jusqu'ici ; ce qui vous a mis sur le point de marier votre fille à un misérable mendiant jacobite , à l'ennemi le plus invétéré de votre famille.

— Mais, au nom du bon sens et de la politesse , que vouliez-vous que je fisse , Madame ? m'était-il possible déceimment de fermer ma porte à un homme bien né qui venait de sauver la vie de ma fille et la mienne ?

— Sauver votre vie ! j'ai entendu parler de cette histoire. Le lord garde des sceaux s'est laissé effrayer par une vache , et il prend pour un Guy de Warwick le jeune homme qui l'a tuée. Le premier boucher d'Haddington pourrait avoir les mêmes droits à recevoir chez vous l'hospitalité.

— Lady Ashton ! Éléonore ! cela n'est point supportable ! quand je suis prêt à faire pour vous tous les sacrifices ! Dites-moi seulement ce que vous désirez que je fasse.

— Allez retrouver vos hôtes , répondit la dame impérieuse , et faites vos excuses à Ravenswood de ne pouvoir lui offrir plus longtemps un logement au château. Dites-lui que l'arrivée du capitaine Craigen-gelt et de quelques autres amis , de M. Hayston de Bucklaw entre autres , que j'attends incessamment , vous empêche de...

— Juste ciel ! Madame , s'écria le lord garde des sceaux , y pensez-vous ? Ravenswood céder la place à un Craigen-gelt ! Savez-vous que c'est un chevalier d'industrie , un joueur fieffé , un vil délateur ? Peu s'en est fallu que je ne le prisse par les épaules , et que je ne le misse à la porte , et j'ai été fort surpris de le voir à votre suite.

— Puisque vous l'y avez vu , répondit sa douce moitié , vous devez être sûr que sa société ne peut que vous faire honneur ; mais je sais à qui il doit l'estime que vous avez pour lui. Quant à ce Ravenswood , il ne recevra que le traitement qu'il a fait subir lui-même à un homme estimable , à un de mes amis qui a eu le malheur de loger quelque temps dans sa tour ruinée ; en un mot , prenez votre parti : si Ravenswood ne sort pas du château à l'instant , ce sera moi qui en sortirai.

Sir William se promenait à grands pas en long et en large , d'un air fort agité. La crainte , la honte , la colère , disputaient le terrain à la soumission avec laquelle il pliait ordinairement sous les moindres volontés de sa femme ; il finit , suivant l'usage des esprits faibles et timides , par adopter un *mezzo termine* , un moyen terme.

— Je vous dirai franchement , Madame , que je ne veux ni ne puis

me rendre coupable envers le Maître de Ravenswood de l'incivilité que vous me proposez ; il n'a pas mérité de moi ce traitement ; si vous êtes assez peu raisonnable pour insulter un homme de qualité sous votre propre toit , je ne puis vous en empêcher , mais je ne vous servirai pas d'agent pour un procédé si monstrueux.

— Bien décidément ?

— Très-décidément. Demandez-moi quelque chose qui soit d'accord avec les convenances, d'éloigner peu à peu les occasions de le voir, de nous dire absents quand il se présentera ici, bien volontiers ; mais lui dire de quitter ma maison à l'instant, c'est ce que je ne ferai point ; je n'y puis consentir.

— C'est donc sur moi que tombera la tâche de soutenir l'honneur de la famille , comme je l'ai déjà fait plus d'une fois.

Elle s'assit , écrivit à la hâte quelques lignes, et elle ouvrait une porte pour appeler une femme de chambre qui était dans la pièce suivante, quand le lord garde des sceaux résolut de faire encore un effort pour l'empêcher de hasarder un pas si décisif.

— Pensez bien à ce que vous faites, lady Ashton ; songez que vous allez nous faire un ennemi mortel d'un jeune homme ardent qui trouvera vraisemblablement les moyens de nous nuire...

— Avez-vous jamais connu un Douglas qui ait redouté un ennemi ? lui demanda-t-elle d'un air de mépris.

— Cela est fort bien , mais il est aussi fier et aussi vindicatif que cinq cents Douglas et cinq cents diables. Prenez seulement une nuit pour y réfléchir.

— Pas un seul instant... Mistress Patullo ! tenez , portez ce billet au jeune Ravenswood.

— Au Maître de Ravenswood ?

— A celui à qui l'on donne ce nom.

— Je m'en lave les mains , dit le lord garde des sceaux, et je vais au jardin voir si le jardinier a préparé les fruits pour le dessert.

— Allez, allez, lui dit-elle en le regardant d'un air méprisant ; et remerciez le ciel de vous avoir donné une femme aussi capable de songer à l'honneur de sa famille que vous l'êtes de vous occuper de poires et de raisins.

Le lord garde des sceaux resta dans le jardin le temps nécessaire pour que l'explosion pût avoir lieu en son absence, et pour laisser se refroidir la première chaleur du ressentiment de Ravenswood.

Quand il rentra au château , il trouva le marquis d'Athol dans le salon , donnant des ordres à quelques-uns de ses domestiques , et le

mécontentement peint sur le visage. Il commençait à balbutier quelques excuses pour l'avoir laissé seul si longtemps, mais le marquis l'interrompit :

— Je présume, sir William, que vous connaissez le billet véritablement étrange dont votre épouse a jugé à propos de favoriser mon jeune parent (prononçant avec emphase le mot *mon*), et par conséquent vous êtes préparé à recevoir mes adieux. Mon parent a cru pouvoir partir sans vous en faire part, les politesses qu'il a reçues de vous se trouvant effacées par cet affront inattendu.

— Je vous proteste, Milord, dit sir William en tenant à la main le billet de lady Ashton, que je suis étranger, complètement étranger au contenu de cette lettre. Je sais que lady Ashton a des préventions, qu'elle écoute trop un premier mouvement; et je suis sincèrement désespéré de ce qui vient de se passer; mais j'espère que vous considérerez, Milord, qu'une femme....

— Sait du moins ce qu'elle doit aux gens d'un certain rang, quand elle-même est bien née, dit le marquis en finissant la phrase.

— Cela est vrai, Milord, dit l'infortuné garde des sceaux, mais vous voudrez bien considérer que lady Ashton est une femme...

— Qui a besoin qu'on lui apprenne quels sont les devoirs d'une femme, dit le marquis en l'interrompant encore. Mais la voici, et je veux apprendre d'elle-même quel est le motif d'une insulte si extraordinaire faite à mon parent tandis que lui et moi nous nous trouvons sous votre toit.

Lady Ashton entra en ce moment. Sa discussion avec son mari, un entretien qu'elle avait eu ensuite avec sa fille, ne l'avaient pas empêchée de songer aux soins de sa toilette. Elle était en grande parure, et brillait de toute la splendeur dont les dames de qualité avaient coutume alors de s'entourer en pareilles occasions.

Le marquis d'Athol la salua d'un air de hauteur, et elle lui rendit sa politesse en même monnaie. Reprenant alors des mains passives de sir William le billet qu'il venait de lui donner, le marquis s'avança vers elle, mais, avant qu'il eût le temps de parler, elle le prévint en disant :

— Je vois, Milord, que vous êtes sur le point d'entamer un sujet de conversation fort désagréable; je suis fâchée qu'il se soit passé quelque chose qui ait pu déranger le moins du monde l'accueil respectueux dû à Votre Seigneurie. Mais j'ai été forcée d'agir comme je l'ai fait. M. Edgar Ravenswood a abusé de l'hospitalité qu'il avait reçue dans cette famille, et du caractère trop facile de sir William Ashton, pour

s'emparer du cœur d'une jeune personne sans le consentement de ses parents, consentement qu'il n'obtiendra jamais.

Tous deux se récrièrent en même temps.

— Mon parent est incapable... dit le marquis.

— Il est impossible que ma fille..... dit le lord garde des sceaux.

Lady Ashton les interrompit tous les deux.

— Votre parent, Milord, si M. Ravenswood a l'honneur de l'être, a fait des efforts clandestins pour séduire l'inexpérience d'une jeune fille. — Votre fille, sir William, a oublié ses devoirs en encourageant les soins d'un amant qui était le dernier des hommes auquel elle dût penser.

— Je crois, Madame, s'écria le lord garde des sceaux, perdant sa patience ordinaire, que si vous n'avez rien de mieux à nous dire, vous auriez mieux fait de garder pour vous ce secret de famille.

— Pardonnez-moi, sir William, répondit-elle avec calme : Milord a droit de connaître quelle a été la cause qui m'a obligée d'agir comme je l'ai fait à l'égard d'un homme qu'il appelle son parent.

— C'est une cause, pensa le lord garde des sceaux, qui n'est arrivée qu'après l'effet; car, si elle existe, je suis sûr qu'elle l'ignorait quand elle a écrit à Ravenswood.

— C'est la première fois que j'en entends parler, dit le marquis; mais, puisque vous avez entamé un sujet si délicat, Milady, vous me permettrez de vous dire que la naissance et les relations de mon parent lui donnaient le droit d'être écouté sans colère, d'être du moins refusé avec honnêteté, en supposant qu'il ait été assez ambitieux pour oser lever les yeux jusque sur la fille de sir William Ashton.

— J'espère, Milord, dit la mère, que vous n'oubliez pas quel sang coule dans les veines de ma fille du côté maternel?

— Je connais parfaitement votre généalogie, Milady. Je sais que vous descendez d'une branche cadette de la famille Douglas; mais vous devez savoir aussi que les Ravenswood sont trois fois alliés à la branche aînée. Venons au fait, Milady. Je sais qu'il est difficile de vaincre tout à coup d'anciennes préventions; je sais qu'il faut les excuser jusqu'à un certain point. Bien certainement je n'aurais pas laissé partir mon parent seul, après l'insulte qu'il a reçue, si je n'avais espéré de pouvoir servir de médiateur, et dans cette espérance je ne partirai que ce soir, ayant donné rendez-vous au Maître de Ravenswood à quelques milles d'ici. Parlons donc de cette affaire avec plus de sang-froid.

— C'est tout ce que je désire, Milord, s'écria vivement sir William.

Lady Ashton, joignez-vous à moi pour tâcher de faire à Sa Seigneurie les honneurs de notre maison.

— Le château, comme tout ce qu'il contient, dit lady Ashton, est aux ordres de Milord, aussi longtemps qu'il voudra l'honorer de sa présence. Mais quant à la discussion d'un sujet si désagréable, j'espère...

— Pardonnez-moi, Madame, dit le marquis; mais je ne veux pas vous laisser prendre à la hâte un parti définitif sur un objet si important. Oublions-le quelques instants pour nous occuper de choses plus agréables, et nous y reviendrons avec un esprit moins prévenu et moins aigri. Mais je vois qu'il vous est arrivé de la compagnie; permettez-moi de me prévaloir du renouvellement de notre connaissance pour vous offrir la main.

Lady Ashton sourit, et offrit la main au marquis, qui la conduisit dans la salle à manger avec toute la grâce et la galanterie de l'ancienne cour, qui ne permettaient pas encore à un homme bien élevé de se comporter envers une femme bien née avec aussi peu de cérémonie qu'un paysan en met pour danser avec sa maîtresse dans une noce de village.

Ils y trouvèrent Craigengelt, Bucklaw, et quelques voisins que le lord garde des sceaux avait invités pour tenir compagnie au marquis. Miss Ashton prétextait une indisposition pour se dispenser de descendre, et sa place resta vacante à table. Le repas fut splendide jusqu'à la profusion, et les convives ne se séparèrent que bien avant dans la nuit.

CHAPITRE XXIII.

Tel fut le sort de notre premier père.
 Mais le mien est bien plus sévère
 Dans son exil Ève l'avait suivi,
 Et moi tout seul je suis banni.

WALLER.



En essaierai pas de décrire le mélange d'indignation et de regret qu'éprouva Ravenswood en s'éloignant du château qui avait appartenu à ses ancêtres. Les termes dans lesquels était conçu le billet de lady Ashton étaient tels qu'il ne pouvait demeurer un instant de plus sans manquer de cette fierté dont il n'était peut-être que trop abondamment pourvu.

Le marquis d'Athol, de son côté, sentait cet affront rejaillir en partie sur lui; mais comme il désirait faire quelques efforts pour concilier les esprits, il laissa partir seul son parent, après lui avoir fait promettre de l'attendre à l'enseigne de *la Tanière du Renard*, petite auberge qui, comme on doit s'en souvenir, était située à peu près à mi-chemin entre le château de Ravenswood et la tour de Wolfcrag, c'est-à-dire à environ quatre milles de chacun de ces deux endroits. Il se proposait de l'y rejoindre dans la soirée, ou, au plus tard, le lendemain matin. S'il n'avait écouté que son ressentiment, il serait parti à l'instant même; mais sa visite couvrait des projets politiques auxquels il ne voulait pas renoncer sans essayer du moins de les mettre à exécution. Le Maître de Ravenswood lui-même, malgré tout son dépit, ne voulait pas fermer la porte à une réconciliation que pouvaient amener l'intercession de son noble parent et les sentiments favorables que le lord garde des sceaux lui avait toujours montrés. Il confirma donc le marquis dans l'intention que celui-ci avait de rester encore quelques heures chez sir William, et en partit lui-même sans mettre plus de délai que le temps nécessaire pour convenir de l'endroit où il attendrait son parent.

Il parcourut au grand galop toute l'avenue du château, comme s'il eût espéré, par la rapidité de sa course, échapper aux sentiments tumultueux auxquels son cœur était en proie. Mais quand les arbres lui cachèrent les tours élevées du château, il ralentit son pas peu à peu, et ne pouvant bannir les réflexions pénibles qui l'agitaient, il finit par s'y livrer. Le sentier dans lequel il se trouvait conduisait à la fontaine de la Sirène et à la chaumière d'Alix; cette circonstance lui rappela vivement les idées superstitieuses qu'on avait généralement de la prétendue influence de cette source sur la maison de Ravenswood, et les avis que la vieille aveugle lui avait inutilement donnés.

— Les vieux proverbes disent quelquefois la vérité, pensa-t-il; la fontaine de la Sirène a encore été fatale à la famille de Ravenswood, et elle a vu le dernier acte de folie de l'héritier de cette maison. Alix avait raison; je me trouve dans la situation qu'elle m'a prédite, ou plutôt dans une position plus honteuse encore: je ne suis point allié à la famille de celui qui a causé la ruine de la mienne, mais je me suis dégradé jusqu'à le désirer, et j'ai essayé l'humiliation d'être repoussé avec dédain.

Nous sommes obligés de raconter notre histoire telle que nous l'avons apprise; et si l'on fait attention à la distance des temps, à la disposition qu'avaient au merveilleux ceux par la bouche de qui ce récit a

successivement passé, on ne sera pas surpris d'y trouver une teinte de superstition : sans cela ce ne serait pas une histoire écossaise.

A environ deux cents pas de la fontaine, le cheval d'Edgar s'arrêta tout à coup, dressa les oreilles, se cabra, et malgré deux coups d'éperon refusa d'avancer, comme s'il eût aperçu quelque objet qui l'effrayait. Ravenswood, jetant les yeux de tous côtés, aperçut, à travers les décombres et les arbres, une femme assise sur la même pierre qui avait servi de siège à Lucie Ashton lorsqu'ils s'étaient fait l'aveu fatal de leur amour. La première idée qui se présenta à son esprit fut que Lucie, ayant présumé qu'il prendrait cette route, s'était rendue en cet endroit pour s'affliger quelques moments avec lui avant de le quitter. Il mit pied à terre après avoir fait inutilement de nouveaux efforts pour faire avancer son cheval, et, l'ayant attaché à un arbre, il courut vers la fontaine, en criant :

— Miss Ashton! Lucie!

La figure qu'il avait aperçue se tourna vers lui en ce moment : mais quelle fut sa surprise ! au lieu de voir les traits de la fille du lord garde des sceaux, il crut reconnaître ceux de la vieille Alix. Il resta immobile d'étonnement. La singularité de son vêtement, qui l'enveloppait de la tête aux pieds, et qu'on aurait pu prendre pour un linceul ; sa taille, qui lui parut plus grande et plus droite que de coutume ; l'étrange circonstance de trouver seule, à près d'un mille de sa demeure, une femme infirme, aveugle et décrépète, tout contribuait à le frapper de surprise et même d'une sorte de terreur. Elle étendit vers lui sa main flétrie, comme pour lui défendre d'avancer ; elle remuait les lèvres comme si elle eût prononcé quelques paroles, mais aucun son ne se faisait entendre. Ravenswood s'arrêta d'abord, et quand il voulut de nouveau s'avancer, Alix, ou son apparition, se glissa derrière les arbres, le visage toujours tourné vers lui, et disparut derrière le feuillage.

Le Maître de Ravenswood ne put maîtriser son émotion, et demeura quelques instants immobile à l'endroit où il avait cessé d'apercevoir la vieille aveugle. Enfin, rappelant tout son courage, il s'avança jusqu'à la pierre sur laquelle il l'avait vue assise ; mais rien n'annonçait qu'un être mortel en eût approché, et le gazon qui croissait tout autour ne paraissait pas même avoir été foulé aux pieds.

Plein de ces idées étranges et confuses qui naissent dans l'esprit d'une personne qui croit avoir vu une apparition surnaturelle, le Maître de Ravenswood retourna vers l'endroit où il avait laissé son cheval, non sans regarder plusieurs fois en arrière pour voir si cet être merveilleux ne reparaitrait point. Mais, soit que cette apparition fût réelle

ou fût l'ouvrage d'une imagination agitée, le même prodige ne se représenta point à ses yeux, et il trouva son cheval tout en sueur et comme tremblant de cette espèce d'inquiétude et de crainte qu'on supposait alors qu'inspire aux animaux la présence d'un spectre ou d'un esprit. Il le fit marcher au pas en le flattant de la main, mais l'animal tremblait encore, comme s'il eût craint d'apercevoir derrière chaque arbre quelque nouvel objet de terreur.

— Est-il possible, se dit Edgar, que mes yeux m'aient trompé de cette manière? N'ai-je pas reconnu les traits de la vieille Alix, quoiqu'elle me parût marcher plus légèrement que de coutume! Les infirmités de cette femme seraient-elles supposées, afin d'exciter la compassion? ou bien faut-il que je partage ce que j'appelais tout à l'heure les préjugés populaires, et que je croie qu'elle est en commerce avec les esprits des ténèbres? J'éclaircirai ce mystère; il faut que je sache sur quoi fixer mes idées.

En se livrant à de pareilles réflexions, il arriva près du jardin d'Alix. La porte en était ouverte; mais quoique la journée fût très-belle, et que le soleil répandit une chaleur bienfaisante, il ne la vit pas sur le banc où elle s'asseyait ordinairement, sous le grand saule pleureur. Il s'approcha de la chaumière, et y entendit une voix de femme qui semblait pleurer et gémir. Il frappa à la porte; personne ne lui répondit. Après avoir attendu quelques instants, il leva le loquet, entra dans la chambre, et se trouva dans un séjour de deuil et de solitude. Le corps inanimé de la malheureuse aveugle était étendu sur le grabat où elle venait de rendre le dernier soupir. La jeune fille qui demeurait avec elle, assise dans un coin de la chambre, se tordait les mains, poussait des sanglots, et semblait partagée entre la douleur et une terreur puérole.

La présence du Maître de Ravenswood parut encore l'effrayer davantage. Il tâcha de la consoler et de la calmer; enfin elle lui dit :

— Vous arrivez trop tard!

Ne pouvant concevoir le sens de ces mots, il lui fit diverses questions; et il apprit qu'Alix, s'étant trouvée fort mal pendant la nuit, avait envoyé un paysan au château pour demander une entrevue au Maître de Ravenswood, et avait témoigné la plus grande impatience de le voir arriver. Mais les messagers envoyés par les pauvres sont souvent coupables de négligence; le paysan n'était arrivé au château qu'après le départ de Ravenswood, et s'était trop amusé à regarder les beaux équipages des nouveaux-venus, pour se presser de venir rendre compte de son message.

Cependant l'inquiétude d'Alix croissait avec les angoisses de son agonie, et, comme le dit Babie, sa seule garde-malade, elle adressa au ciel la plus fervente prière pour qu'il lui fût permis de voir encore une fois le fils de son ancien maître, afin de lui rappeler des choses qu'elle lui avait déjà dites. Elle était morte comme la cloche du village voisin venait de sonner une heure.

Ces derniers mots firent tressaillir Ravenswood. Il avait entendu sonner une heure quelques instants avant de voir l'apparition qui avait si fort effrayé son cheval, et qu'il était assez disposé maintenant à regarder comme le spectre de la défunte.

Par égard tant pour les droits de l'humanité que pour la mémoire d'une femme qui avait été toujours si dévouée à sa famille, Ravenswood crut devoir veiller aux soins de ses obsèques. Il apprit de Babie qu'Alix avait exprimé plusieurs fois le désir d'être enterrée dans un cimetière situé près de l'auberge de *la Tanière du Renard*, au milieu duquel se trouvait le caveau destiné jadis à recevoir les dépouilles mortelles des membres de la famille de Ravenswood et de plusieurs de leurs vassaux. Edgar crut devoir satisfaire ce désir très-ordinaire aux paysans d'Écosse, et chargea Babie d'aller dans le village voisin chercher quelques femmes pour rendre les derniers devoirs à la pauvre aveugle, lui ayant promis de garder le corps jusqu'à son retour, ce qui passe en Écosse, comme autrefois en Thessalie, pour une chose absolument indispensable.

Babie partit, et Ravenswood, pendant une demi-heure ou environ se trouva seul, gardant le corps inanimé de celle dont l'esprit lui avait apparu quelques instants auparavant, à moins que ses yeux ne l'eussent étrangement trompé. Malgré son courage naturel, il était vivement affecté par un concours de circonstances si extraordinaires.

— Elle est morte, pensait-il, en adressant au ciel une ardente prière pour qu'il lui fût permis de me voir encore une fois. Serait-il donc possible qu'un désir ardemment conçu pendant la dernière angoisse de la mort survécût à la catastrophe, franchît les barrières imposantes du monde intellectuel, et en transportât devant nous les habitants avec les formes et les couleurs de la vie? — Mais pourquoi celle qui s'est montrée à mes yeux n'a-t-elle pu se faire entendre à mon oreille? Pourquoi cette violation des lois de la nature serait-elle permise? Vaines questions, que la mort seule pourra résoudre quand elle m'aura rendu semblable à l'être inanimé que j'ai sous les yeux.

En parlant ainsi, il jeta un regard sur la défunte; et, éprouvant une sorte de répugnance à voir ses traits plus longtemps, il lui couvrit la

figure d'un drap. Il s'assit alors dans un vieux fauteuil de bois de chêne sculpté, portant les armes de sa famille, dont Alix avait réussi à s'assurer la possession dans le pillage que les créanciers, les officiers de justice et les domestiques avaient fait du mobilier du château de Ravenswood, lorsque le feu lord avait été obligé de l'abandonner. Il chercha alors à écarter de son esprit, autant qu'il le put, les idées superstitieuses dont l'avait rempli l'incident que nous venons de rapporter. Les pensées qui l'occupaient étaient déjà assez lugubres, sans qu'une terreur causée par des événements surnaturels vint les rendre encore plus sombres, lorsque, après avoir été l'amant aimé de Lucie Ashton, l'ami estimé et honoré de son père, il se voyait seul, abandonné, gardien des dépouilles mortelles d'une vieille femme décédée au sein de l'indigence.

Il fut cependant remplacé dans cette triste fonction plus tôt qu'il ne pouvait raisonnablement l'espérer d'après la distance qui séparait la chaumière d'Alix et le village, et surtout en considérant l'âge et les infirmités de trois vieilles femmes qui, pour me servir d'une expression militaire, vinrent le relever de garde. Dans toute autre occasion, ces respectables sibylles se seraient moins hâtées. La première avait plus de quatre-vingts ans; la seconde était paralytique, et la troisième boiteuse; mais les honneurs à rendre aux morts sont un devoir que les paysans écossais des deux sexes se font une joie de remplir. Je ne sais si c'est une suite du caractère de ce peuple grave et enthousiaste, ou un souvenir des anciens usages catholiques et du temps où l'on regardait les funérailles comme une époque de réjouissance pour les vivants; mais la bonne chère et même l'ivresse accompagnaient et accompagnent encore souvent en Écosse la cérémonie des obsèques. Ce que la cérémonie funèbre, ou *dirgie*, comme on l'appelle, est pour les hommes, les tristes soins à donner au cadavre avant de le confier à la terre le sont pour les femmes. Étendre les membres raidis par la mort sur une table préparée à cet effet, envelopper le corps dans du linge blanc, le placer dans le cercueil, c'étaient là des opérations dont les vieilles étaient toujours chargées, et dont elles trouvaient un triste plaisir à s'acquitter.

Les trois vieilles saluèrent le Maître de Ravenswood avec un sourire sombre, qui lui rappela la rencontre de Macbeth et des sorcières sur les bruyères desséchées de Forres. Il leur remit quelque argent, et leur recommanda de donner les soins d'usage au corps d'Alix, ce dont elles se chargèrent bien volontiers, lui disant qu'il fallait qu'il sortit de la chaumière avant qu'elles commençassent leurs opérations. Edgar y

était très-disposé, et il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour leur demander où il pourrait trouver le sacristain ou le bedeau chargé du cimetière de l'Ermitage, afin de faire tout préparer pour la réception d'Alix dans le lieu de repos qu'elle avait elle-même choisi.

— Vous n'aurez pas grand'peine à trouver John Mortsheugh, lui dit la plus vieille des trois sibylles ; il demeure près de *la Tanière du Renard*, maison où il y a eu tant de joyeux repas ; car la mort est la proche voisine des banquets.

— C'est bien vrai, commère, dit la boiteuse en s'appuyant sur une béquille qui suppléait à sa jambe gauche plus courte que l'autre ; et je me rappelle encore que ce fut à l'un de ces festins que le père du Maître de Ravenswood, ici présent, tua le jeune Blackhall d'un coup d'épée pour un mot qu'ils s'étaient dit en buvant ensemble du vin, de l'eau-de-vie, ou n'importe quoi ; de sorte que le pauvre jeune homme, qui était entré gai comme l'alouette, sortit de l'auberge les pieds en avant. C'est moi qui fus chargée de l'ensevelir ; et, quand le sang eut été bien essuyé, c'était un des plus beaux corps qu'on pût voir.

On croira facilement que le récit d'une telle anecdote précipita le départ de Ravenswood, pour qui une telle compagnie était insupportable. Mais, en allant reprendre son cheval attaché à un arbre, pendant qu'il resserrait les sangles de la selle, et qu'il s'apprêtait à y monter, il ne put s'empêcher d'entendre une conversation à son sujet entre l'octogénaire et la boiteuse. Ce digne couple s'était rendu dans le jardin pour y cueillir du romarin, de la rue, du thym et d'autres herbes aromatiques pour en placer une partie sur le corps de la défunte, et pour faire avec le reste des fumigations dans la chambre. La paralytique, déjà fatiguée de la course qu'elle avait faite, était restée pour garder le corps, de crainte que les sorcières ou les esprits ne vissent s'en emparer. Le Maître de Ravenswood entendit donc le dialogue suivant, qui avait lieu à demi-voix :

— Voilà une superbe tige de ciguë, Ailsie Gourlay, dit la boiteuse : plus d'une sorcière autrefois n'aurait pas voulu une meilleure monture pour courir au clair de la lune à travers les airs, et descendre jusque dans la cave du roi de France.

— Vous avez raison, Annie Winnie, répondit l'octogénaire ; mais aujourd'hui le diable lui-même est devenu aussi dur que le lord garde des sceaux et les seigneurs du conseil privé, qui ont des cœurs de pierre ; tous, jusqu'aux enfants, nous traitent de sorcières ; et cependant vous auriez beau dire vingt fois vos prières à rebours, Satan ne daignerait point paraître devant vous.

— Avez-vous vu quelquefois le Noir Voleur ¹, Ailsie?

— Non; mais j'en ai rêvé bien souvent, et je crois bien que quelque jour on me brûlera pour cela. Mais n'importe, Winnie : voilà le dollar que nous a donné le Maître de Ravenswood; nous enverrons chercher du pain, de la bière et du tabac, un peu d'eau-de-vie que nous brûlerons avec du sucre; et que le diable vienne ou non, ma commère, nous n'en passerons pas la nuit moins gaiement.

Et à ces mots ses lèvres ridées laissèrent échapper un rire affreux semblable au cri d'un hibou.

— Le Maître de Ravenswood est un brave jeune homme, reprit Annie Winnie; il est généreux, et beau garçon par-dessus tout, large des épaules, étroit des reins. Ce sera un beau cadavre; je voudrais être chargée de l'ensevelir après sa mort.

— Il est écrit sur son front, Annie Winnie, dit l'octogénaire, que ni mains d'homme ni mains de femme ne le placeront dans son cercueil; son corps sera franc du dernier toucher; vous pouvez compter là-dessus, car je le tiens de bonne part.

— Mourra-t-il donc sur le champ de bataille, Ailsie Gourlay, comme la plupart de ses ancêtres? mourra-t-il par le fer, ou par le feu?

— Ne me faites plus de questions; je ne crois pas qu'il ait aussi cet honneur.

— Vous savez plus de choses que bien d'autres, Ailsie Gourlay; mais qui donc vous en a tant appris?

— Ne vous en inquiétez pas; mais croyez ce que je vous dis.

— Mais cependant vous prétendez que vous n'avez jamais vu le Noir Voleur?

— Je le tiens de bonne part, vous dis-je; son sort a été prédit avant qu'il eût mis sa première chemise.

— Paix! J'entends trotter son cheval; le bruit de son pas ne paraît guère de bon augure.

— Allons donc, mes commères, allons donc! s'écria la paralytique sans sortir de la chaumière; faisons et disons tout ce qui est nécessaire; si nous ne nous dépêchons pas, les membres se raidiront, et vous savez que cela porte malheur.

Ravenswood était alors trop loin pour en entendre davantage; il méprisait le plus grand nombre des préjugés ordinaires sur la sorcellerie, les présages et la divination, si généralement adoptés en Écosse à cette époque, que celui qui paraissait en douter était regardé comme

¹. Satan.

aussi coupable d'impiété que les Juifs et les Sarrasins mécréants; il savait aussi que la crainte de la mort et les tortures qu'on leur faisait subir avaient souvent forcé de vieilles femmes pauvres et infirmes à se déclarer sorcières; que cet aveu d'un crime imaginaire avait servi de motif à ces condamnations aussi absurdes que cruelles qui firent la honte des tribunaux d'Écosse pendant le dix-septième siècle. Mais l'apparition réelle ou imaginaire qu'il avait eue dans cette matinée lui avait rempli l'esprit d'idées superstitieuses qu'il s'efforçait en vain d'en bannir. La nature de l'affaire qui le conduisait à l'enseigne de *la Tanière du Renard*, où il ne tarda pas à arriver, n'était pas très-propre à les dissiper.

Il s'informa de la demeure de Mortsheugh, chargé du soin du cimetière appelé l'*Ermitage*, où devaient être déposés les restes d'Alix; et, ayant appris que sa maison était mitoyenne avec les murs de ce champ de repos, il en prit le chemin. Ce cimetière était situé entre deux montagnes, dans une petite et étroite vallée, arrosée par un ruisseau d'eau limpide sortant d'un rocher sous lequel la nature avait creusé une grotte à laquelle l'art avait ensuite donné intérieurement la forme d'une croix. C'était l'ermitage où quelque Saxon avait fait pénitence dans des siècles bien éloignés, et qui avait donné à ce lieu le nom qu'il portait encore. Plus récemment, la riche abbaye de Colclougham avait établi une chapelle dans cet endroit; mais il n'en restait d'autres vestiges que le cimetière qui l'entourait, et qui servait encore pour ceux qui de leur vivant avaient témoigné le désir d'y être enterrés. Quelques ifs solitaires croissaient dans cette enceinte sacrée. Là avaient été ensevelis autrefois nombre de guerriers illustres et de nobles barons; mais leurs noms étaient oubliés, et leurs monuments détruits, tandis qu'on voyait debout la pierre grossièrement taillée qui marque la sépulture des personnes d'une condition inférieure.

La demeure du bedeau était une chaumière appuyée sur le mur du cimetière, et si basse que le toit qui la couvrait touchait presque à terre des deux côtés. Ce toit avait été couvert en chaume: mais ce chaume avec le temps était devenu un terreau fertile qui nourrissait de nombreuses familles de pariétaires, de jubarbes et d'herbes de toute espèce, de sorte qu'au premier coup d'œil on aurait cru que c'était un tertre funèbre. Ravenswood frappa à la porte, et apprit que le bedeau était en ce moment à une noce, car aux fonctions de ménétrier il réunissait celles de fossoyeur. Il retourna donc à *la Tanière du Renard*, après avoir averti qu'il reviendrait le lendemain parler à

l'homme dont le double métier le rendait également utile dans la maison de deuil et dans celle des fêtes.

Un courrier du marquis arriva à l'auberge quelques instants après pour prévenir Ravenswood que son maître ne pourrait venir le joindre que le lendemain matin ; et Edgar, qui sans cette circonstance serait retourné dans sa tour de Wolfcrag, prit le parti de rester dans l'auberge pour y attendre son noble parent.

CHAPITRE XXIV.

HAMLET. Ce gaillard-là n'a-t-il donc pas le sentiment de ce qu'il fait ? Il chante en creusant un tombeau.

HORATIO. L'habitude lui a rendu cette occupation indifférente.

HAMLET. Voilà ce que c'est : la main qui travaille peu a le tact peu délicat.

HAMLET, acte V, scène 1.



Le sommeil de Ravenswood fut interrompu par des visions effrayantes ; et le temps qu'il passa sans dormir fut troublé par de tristes réflexions sur le passé , et agité par la crainte que lui inspirait l'avenir. Il fut peut-être le seul voyageur qui ait passé une nuit dans ce misérable chenil sans s'être plaint le lendemain de la manière dont il y avait été logé : c'est lorsque l'esprit est tranquille que le corps est délicat. Il se leva de très-bonne heure, dans l'espoir que la fraîcheur du matin lui accorderait le calme que la nuit lui avait refusé, et il se mit en marche vers le cimetière, qui était à environ à un demi-mille de *la Tanière du Renard*.

Une fumée bleuâtre et légère , qui commençait à s'élever au-dessus de la demeure du bedeau et distinguait le séjour des vivants de l'habitation des morts, lui apprit que Mortshough était de retour et déjà levé. En passant devant la porte du cimetière , qui était ouverte , il y vit un vieillard occupé à creuser une fosse , occupation qui le porta à croire que c'était le personnage qu'il cherchait.

— Ma destinée , pensa Edgar , semble se plaire à me présenter des scènes de mort et de deuil ; mais c'est une faiblesse que de me livrer à de pareilles idées ; je ne souffrirai pas qu'elles s'emparent de mon esprit , et qu'elles égarent davantage mon imagination.

Le vieillard , en voyant Ravenswood s'avancer , cessa de travailler ; et, les bras appuyés sur sa bêche, il semblait attendre qu'il lui expli-

quât ce qu'il désirait de lui ; mais , voyant que l'étranger gardait le silence, il entama lui-même la conversation à sa manière.

— Vous êtes une pratique qui venez pour un mariage, Monsieur, j'en réponds.

— Qui peut vous le faire croire, mon ami ? lui demanda Ravenswood.

— C'est que je mange à deux râteliers, Monsieur ; je manie tour à tour l'archet et la pioche, et je préside alternativement aux préliminaires de la naissance et aux suites du trépas. Je n'ai besoin que d'un coup d'œil pour voir ce que désire de moi celui qui vient me trouver.

— Pour aujourd'hui cependant vous vous êtes trompé.

— Vraiment ? dit le sacristain en le regardant avec plus d'attention : cela se peut bien ; tout homme est faible. Certainement je vois sur vos sourcils froncés un signe.... quelque chose enfin qui peut annoncer la mort tout aussi bien que le mariage. Au surplus, Monsieur, ma bêche et ma pioche sont à votre service, comme mon archet et mon violon.

— Je désire, dit Edgar, que vous prépariez un enterrement décent pour une pauvre vieille femme, nommée Alix Gray, qui demeurait à Craigfoot, dans le parc de Ravenswood.

— Alix Gray ! Alix l'aveugle ! elle est donc morte à la fin ! Allons, c'est encore un coup de cloche qui m'avertit de me préparer à partir. Je me souviens encore du temps où Hobby Gray l'a amenée dans le pays. Elle était jolie fille alors, et, parce qu'elle était du sud, elle avait l'air de nous regarder tous du haut en bas. Qu'est devenu son orgueil aujourd'hui ? la voilà donc morte !

— Hier à une heure. Elle a désiré être enterrée ici près de son mari. Vous savez sans doute dans quel endroit son corps a été placé ?

— Si je le sais ? je pourrais nommer tous ceux qui ont été enterrés ici depuis trente ans, et montrer la place où chacun d'eux a été déposé. Mais il faut lui creuser une fosse. Dieu me protège ! ce n'est pas une fosse ordinaire pour une pareille femme : il en faut une de six pieds de profondeur au moins, sans quoi, si tout ce qu'on a dit d'Alix dans sa vieillesse est vrai, ses commères les autres sorcières sauront bien l'en faire sortir pour la mener avec elles au sabbat. Mais que je fasse une fosse de trois pieds ou de six, qui est-ce qui me paiera, s'il vous plaît ?

— Je me charge de payer tous les frais raisonnables.

— Raisonnables ! Écoutez donc : il y a ma journée pour creuser la fosse, et puis la sonnerie (quoique la cloche soit cassée) ; ensuite le cercueil ; enfin la bière, et l'eau-de-vie pour arroser tout cela ; et je ne vois pas que vous puissiez la faire enterrer décemment, comme vous dites, à moins de seize livres d'Écosse.

— Les voici, et même quelque chose de plus. Veillez donc à ce que tout se passe convenablement.

— Vous êtes sans doute un de ses parents d'Angleterre? J'ai entendu dire qu'elle s'était mariée au-dessous de sa condition. Si cela est, vous avez bien fait de la laisser ronger son frein pendant sa vie, et vous faites bien de la faire enterrer convenablement après sa mort; car les honneurs qu'on rend aux défunts rejaillissent encore plus sur leur famille que sur eux-mêmes. On peut fort bien laisser ses parents se tirer d'affaire comme ils peuvent quand ils vivent, et porter la peine de leur folie; mais il n'est pas naturel de les laisser enterrer comme des chiens quand ils sont morts, parce que ce serait un déshonneur pour toute la parenté. Quant au défunt, qu'est-ce que cela lui fait?

— J'espère, dit Ravenswood, qui s'amusait des dissertations philosophiques du grave fossoyeur, que vous ne voudriez pas davantage qu'on négligeât les cérémonies des mariages?

Le vieillard leva sur lui ses yeux gris encore pleins de vivacité, d'un air qui semblait dire qu'il comprenait fort bien cette plaisanterie, mais reprenant sur-le-champ son ton de gravité :

— Des mariages? répéta-t-il, non vraiment. Négliger les solennités des mariages, ce serait manquer d'égards pour la population. On doit les célébrer avec toute la pompe possible, par la bonne chère, par la réunion des amis, par le son des instruments, tels que la harpe, la saquebute et le psaltérion, ou, à défaut de ces instruments antiques, par la flûte et le violon.

— Et j'ose dire, ajouta Ravenswood, que le violon seul dédommagerait de l'absence de tous les autres

Le bedeau le regarda encore d'un air malin : — Sans doute, sans doute, répondit-il, si l'on en jouait bien. Mais vous me parliez de la fosse d'Hobby Gray. La voilà là-bas, sous la sixième pierre à main gauche à partir de ce tombeau ruiné qui a été élevé à un Ravenswood; car, quoique ce ne soit plus leur sépulture ordinaire, il y en a ici un bon nombre; au diable soient-ils!

— Vous ne paraissez pas être grandement ami de ces Ravenswood? dit Edgar, médiocrement satisfait de cette bénédiction donnée en passant à son nom et à sa famille.

— Leur ami! et qui pourrait l'être? répondit Mortsheugh. Quand ils avaient des richesses et de la puissance, ils ne savaient pas s'en servir à propos, et aujourd'hui qu'ils ont la tête basse, on ne s'inquiète guère s'ils la relèveront jamais.

— Je ne savais pas que cette famille malheureuse inspirât si peu

d'intérêt dans le pays. Je conviens qu'elle est pauvre; mais est-ce une raison pour qu'elle soit méprisable?

— Cela y fait bien quelque chose, vous pouvez m'en croire. Tel que vous me voyez, je ne vois rien qui doive me faire mépriser; et cependant on est bien loin de me respecter comme si je demeurais dans une maison à deux étages. Mais quant aux Ravenswood, j'en ai vu trois générations, et du diable si l'une vaut mieux que l'autre.

— Je croyais qu'ils jouissaient d'une bonne renommée dans ce pays, dit leur descendant.

— Quant au vieux lord, père du dernier défunt, continua le bedeau sans répondre à cette question, je vivais sur ses terres quand j'étais encore jeune et vigoureux, et je pouvais sonner la trompette au plus fort, car j'avais bon vent alors. Et quant à la trompette marine que j'ai entendue en présence des lords du circuit, je ne fais pas plus de cas du musicien que d'un enfant qui souffle dans une flûte à l'oignon. Je le déferais de sonner comme moi le boute-selle ou la charge : il manque de goût.

— Mais en quoi tout cela a-t-il rapport au feu lord Ravenswood, mon cher ami? dit Edgar, qui éprouvait le désir, assez naturel dans sa position, de faire parler davantage le vieux musicien sur ce qui concernait sa famille.

— Le voici, Monsieur : c'est que j'ai perdu mon vent à son service. Il faut que vous sachiez que j'étais trompette au château. J'étais payé pour annoncer le point du jour, l'heure du dîner, le coucher du soleil, et pour amuser la compagnie dans d'autres instants. C'était fort bien. Mais quand il plut au lord de faire marcher sa milice vers le pont de Bothwell, pour livrer bataille aux whigs, qui ravageaient nos terres, il voulut à tort ou à raison que je montasse à cheval et que je suivisse les autres

— Il en avait le droit, puisque vous étiez son vassal et son serviteur.

— Son serviteur? Oui, sans doute, mais c'était pour annoncer que le dîner était chaud, ou qu'il arrivait de la compagnie, et non pour exciter des enragés à préparer de la pâture aux corbeaux. Mais, patience! vous allez voir ce qui en arriva, et vous me direz si je dois chanter les louanges des Ravenswood. Nous partîmes donc par une belle matinée d'été, le 24 juin 1679, car je m'en souviens comme si c'était hier; les tambours battaient, les fusils brillaient au soleil, les chevaux marchaient en bon ordre, quand ceux qui les montaient savaient les conduire. Hackston de Rathillet gardait le pont de Bothwell avec l'infanterie armée de mousquets et de carabines, de piques et de

faux, et l'on ordonna à la cavalerie de remonter la rivière pour la passer à gué. Jamais je n'avais aimé l'eau, mais je l'aimais encore bien moins quand je voyais sur l'autre rive des milliers de gens armés qui nous attendaient. Le vieux Ravenswood était à notre tête, brandissant son épée en criant d'une voix de tonnerre : — En avant ! en avant ! suivez-moi ! comme s'il nous eût menés à la foire. A l'arrière-garde il y avait Caleb Balderston, qui vit encore, et qui jurait par Gog et Magog qu'il passerait son épée au travers du corps du premier qui tournerait seulement la tête en arrière ; et à côté de moi le jeune Allan qui était alors le Maître de Ravenswood, un pistolet armé à la main (et c'est un grand bonheur qu'il ne soit point parti), me criait aux oreilles, tandis qu'il me restait à peine assez de vent pour entretenir l'air dans mes poumons : — Sonnez donc, poltron, sonnez donc, lâche, ou je vous brûle la cervelle ! — Bien certainement, alors, je sonnai de la trompette, mais le chant d'une poule qui vient de pondre est une meilleure musique que celle que je me trouvais en état de faire.

— Ne pourriez-vous abréger un peu ces détails ? dit Ravenswood.

— Les abréger ! peu s'en est fallu que je ne pusse jamais les raconter, et c'est justement ce dont je me plains. Enfin nous voilà tous dans l'eau, bêtes et gens, nous poussant les uns les autres et ayant tous à peu près même dose de bon sens. De l'autre côté de l'eau, tout était comme en flamme : tous ces enragés de whigs faisaient feu contre nous ! Enfin mon cheval venait de mettre le pied sur la rive quand un grand coquin... je vivrais deux cents ans que je me rappellerais encore sa figure, son œil comme celui d'un faucon, et sa barbe aussi large que ma bêche : tant il y a qu'à trois pas de distance il dirigea contre ma poitrine le bout de son long fusil ; je me croyais mort, quand, par un effet de la miséricorde divine, mon cheval se cabra, et je tombai à gauche, tandis que la balle sifflait à droite ; et au même instant le vieux lord lui donna sur la tête un si fier coup d'épée, qu'il la lui fendit en deux, et le misérable pensa m'écraser en tombant sur moi.

— Mais il me semble que vous devez savoir quelque gré de ce service au vieux lord.

— Vous croyez ? sans doute. D'abord pour m'avoir exposé, bon gré mal gré, à un pareil péril, ensuite pour m'avoir fait tomber sur le corps un damné de whig qui pesait au moins deux cents livres. Le fait est que c'est à cette aventure que j'ai perdu mon vent, et depuis ce temps je ne puis faire cent pas sans être essoufflé comme la vieille rosse d'un meunier.

— Et vous avez sans doute perdu la place de trompette au château ?

— Sans doute je l'ai perdue, puisque je n'avais plus de vent et que je n'aurais pu souffler dans un mirliton. Cependant j'avais une consolation, car je conservai mes gages, ma nourriture et mon logement au château, sans avoir autre chose à faire que de jouer de temps en temps du violon pour divertir la société; et sans cet Allan de Ravenswood, qui était encore pire que son père...

— Comment ! s'écria le Maître de Ravenswood, le feu lord Ravenswood vous priva-t-il de ce que la libéralité de mon aïeul... je veux dire son père, vous avait accordé ?

— Oui, ma foi, car il jeta aux chiens tout ce qu'il possédait, et il lâcha sur nous ce sir William Ashton. Celui-ci, ne donnant rien pour rien, me chassa du château ainsi que d'autres pauvres diables qui y trouvaient de quoi mettre un morceau sous la dent, et un trou pour y fourrer la tête comme dans le bon vieux temps.

— Mais si lord Ravenswood fit du bien à ses vassaux tant qu'il en eut le pouvoir, il me semble qu'il avait droit d'espérer tout au moins qu'ils respecteraient sa mémoire.

— Vous pouvez en penser ce qu'il vous plaira, reprit l'obstiné be-deau ; mais vous ne me persuaderez pas qu'il ait rempli ses devoirs envers lui-même ni envers les autres, en se conduisant comme il l'a fait. Est-ce qu'il ne pouvait nous donner à vie une petite cabane, un petit lopin de terre ? Faut-il qu'à mon âge et avec mes rhumatismes on me voie dans cette misérable hutte, qui serait un séjour plus convenable pour les morts que pour les vivants, et cela parce qu'Allan Ravenswood n'a pas su administrer ses biens raisonnablement ?

— Cela est pourtant vrai, pensa Ravenswood : le châtimeut du dissipateur ne se borne pas à ses souffrances personnelles ; les maux qui en résultent s'étendent encore bien plus loin.

— Au surplus, ajouta Mortsheugh, le jeune Edgar, le Maître de Ravenswood, va me venger de tout le mal que m'a fait sa race.

— Oui ! dit Edgar ; et comment cela, s'il vous plaît ?

— On dit qu'il va épouser la fille de lady Ashton. Mais qu'il mette une fois sa tête sous l'aile de la femme du lord garde des sceaux, et vous verrez s'il peut jamais relever le cou ! Du diable si j'en ferais rien à sa place. Je ne voudrais pas m'abaisser devant son orgueil, ni recevoir d'elle de quoi faire bouillir ma marmite ; et ce que je puis souhaiter de pire au jeune homme, pour son honneur et sa réputation, c'est qu'il s'allie aux ennemis de sa famille, à ceux qui ont usurpé ses domaines, et qui m'ont chassé du château ainsi que les légitimes propriétaires.

Cervantes remarque avec raison que la flatterie plaît, même dans la bouche d'un fou, et que nous sommes souvent sensibles aux louanges et à la censure, quoique nous méprisions les opinions qui en sont le motif et le fondement. Ravenswood réitéra brusquement au bedeau l'ordre de veiller aux funérailles d'Alix, et se retira, en faisant la réflexion pénible que le riche et le pauvre, le noble et le roturier, auraient sur son mariage avec miss Ashton, en supposant qu'il pût avoir lieu, les mêmes idées que ce paysan égoïste et ignorant.

— Et me suis-je abaissé jusqu'à faire penser et parler ainsi sur mon compte, pour me voir refuser! O Lucie! votre foi doit être aussi pure, aussi parfaite que le plus beau diamant, pour compenser la honte dont la conduite de votre mère et l'opinion des hommes me menacent!

En levant les yeux, il aperçut le marquis d'Athol, qui, étant arrivé à la *Tanière du Renard*, et ayant appris où était son parent, était venu à sa rencontre.

Après s'être salués de part et d'autre, le marquis fit quelques excuses à Edgar de n'être pas venu le rejoindre la veille. — J'en avais le projet, lui dit-il, mais une découverte que j'ai faite m'a déterminé à prolonger mon séjour au château. J'ai appris qu'il y avait une intrigue amoureuse sous jeu, et quoique je pusse vous blâmer jusqu'à un certain point, mon cher parent, de ne pas m'en avoir fait part, comme étant en quelque sorte le chef de la famille...

— Avec votre permission, Milord, dit gravement Ravenswood, je suis très-reconnaissant de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, mais je dois vous faire observer que c'est moi qui suis le chef de la famille.

— Je le sais, je le sais. Cela est vrai dans le sens strictement héraldique et généalogique. Tout ce que je veux dire, c'est que vous trouvant en quelque façon sous ma tutelle...

— Je dois prendre la liberté de vous dire, Milord, répondit Edgar... et le ton avec lequel il interrompit le marquis aurait pu faire craindre que la concorde ne régnât pas longtemps entre les deux parents; mais heureusement il fut interrompu à son tour par le bedeau, qui accourut en haletant pour leur demander si Leurs Honneurs ne voudraient pas avoir un peu de musique à l'auberge, pour les dédommager de la mauvaise chère qu'ils y feraient.

— Nous n'avons pas besoin de musique, répondit brusquement Ravenswood.

— Votre Honneur ne sait pas ce qu'il refuse, répliqua le ménétrier avec la liberté impertinente qui est un des attributs de cette profes-

sion : je puis vous jouer les plus jolis airs écossais mieux que ce le ferait aucun musicien à trente milles à la ronde ; je puis accorder mon violon en moins de temps qu'il n'en faudrait pour attacher une vis à un cercueil.

— Laissez-nous, Monsieur, lui dit le marquis.

— Et si Votre Honneur est du nord de l'Écosse, lui dit le musicien fossoyeur, comme votre accent me porte à le croire, je puis vous jouer tous les airs des comtés de Sutherland, de Caithness et du pays d'Athol.

— Retirez-vous, mon cher ami, vous interrompez notre conversation.

— Et si vous êtes du nombre de ceux qui se nomment *honnêtes gens*, ajouta Mortsheugh en baissant la voix, je vous jouerai *Vive notre roi légitime !* ou bien *Rendons aux Stuarts leur couronne*. Il n'y a nul danger : la maîtresse de l'auberge est prudente et discrète. Pourvu qu'on fasse de la dépense chez elle, peu lui importe qu'on soit whig ou tory. Elle n'entend rien de ce qui se dit ou se chante ; elle n'a d'oreille que pour le son des dollars.

Le marquis, qu'on avait quelquefois soupçonné d'être en secret partisan du roi Jacques, ne put s'empêcher de rire en jetant un dollar au ménétrier. Il lui dit aussi d'aller jouer du violon à ses gens, s'il lui fallait absolument des auditeurs, mais de se retirer sur-le-champ.

— Eh bien, Messieurs, dit le bedeau, je vous souhaite le bonjour ; j'aurai à m'applaudir d'avoir reçu un dollar, et vous aurez à regretter de n'avoir pas entendu ma musique, j'ose le dire. Je vais finir une fosse que j'ai commencée, après quoi je prendrai mon autre gagne-pain, et j'irai voir si vos domestiques ont de meilleures oreilles que leurs maîtres.

CHAPITRE XXV.

Je sais, par oui-dire et par expérience,
Que le temps, la raison, la fortune et l'absence
Ont souvent triomphé du pouvoir de l'amour.

HENDERSON.



MAINTENANT que nous voilà délivrés de cet impertinent ménétrier, dit le marquis, je désire vous dire en peu de mots ce que j'ai fait relativement à votre affaire de cœur avec la fille de sir William Ashton. Je n'ai vu la jeune dame que quelques minutes aujourd'hui, de sorte que, ne connais-

sant pas ses qualités personnelles, je puis dire sans l'offenser que vous auriez pu faire un meilleur choix.

— Je vous suis fort obligé, Milord, de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mes affaires, répondit Ravenswood; mais je n'avais pas le projet de vous donner cet embarras. Puisque vous connaissez mon attachement pour miss Ashton, tout ce que je puis dire, c'est que vous devez supposer que je savais toutes les objections qu'on pouvait faire à ce que je choisisse une épouse dans la famille de sir William, et que, si je me suis avancé si loin dans cette affaire, malgré cette circonstance, il faut que j'y aie été déterminé par des raisons qui m'ont paru plus puissantes que tout ce que le monde pourrait dire à ce sujet.

— Si vous m'aviez écouté jusqu'au bout, mon cher parent, vous m'auriez épargné cette observation, car j'ai si peu douté que vous n'eussiez des motifs suffisants et valables pour agir comme vous l'avez fait, que j'ai mis en œuvre tous les moyens que je pouvais convenablement employer pour engager les Ashton à concourir à vos vues.

— Je vous remercie, Milord, d'une intervention que je n'avais pas sollicitée; j'y suis d'autant plus sensible que je suis convaincu que le zèle de Votre Seigneurie ne l'a point emportée au delà des bornes qu'il ne me conviendrait pas de franchir.

— C'est ce dont vous pouvez être bien sûr. L'affaire était délicate, et je n'aurais pas voulu mettre un homme qui tient de si près à ma famille dans une situation dégradante, ou même équivoque, vis-à-vis de gens comme ces Ashton. Je leur ai représenté les avantages qu'ils trouvaient en donnant à leur fille un époux issu d'une famille ancienne et honorable, et alliée avec les premières maisons d'Écosse; je leur ai fait connaître, de la manière la plus exacte, le degré de parenté qui existe entre vous et moi; je leur ai même fait sentir qu'il n'était pas impossible que les affaires politiques prissent une autre tournure, et que les atouts d'aujourd'hui ne devinssent de mauvaises cartes dans le prochain parlement; je leur ai dit que je vous regardais comme un neveu, comme un fils, plutôt que comme un parent éloigné, et que je prenais à vos affaires le même intérêt qu'aux miennes.

— Et quelle a été l'issue de cette conférence, Milord? demanda Ravenswood, qui ne savait plus s'il devait se fâcher ou remercier le marquis de ses bons offices.

— Sir William aurait entendu raison, répondit le marquis: il n'a nulle envie de perdre sa place, et, sentant combien elle chancellerait dans le cas d'un changement d'administration, il ne serait pas fâché

de trouver un appui solide ; il apprécie parfaitement les avantages que lui assurerait cette alliance ; et , pour dire la vérité , il semble assez bien disposé en votre faveur ; mais lady Ashton , qui le tient continuellement sous sa domination...

— Continuez , de grâce , Milord , s'écria Ravenswood en voyant le marquis hésiter ; je désire connaître le résultat de cette singulière conversation. Ne craignez rien , je suis en état de tout supporter.

— J'en suis charmé , répondit le marquis ; mais je rougirais presque de vous rapporter la moitié de ce qu'elle m'a dit. Qu'il me suffise de vous apprendre que jamais maître de pension de premier ordre n'a refusé avec plus de hauteur un officier à demi-paie qui lui demande la permission de faire la cour à l'unique héritière d'un riche planteur des Indes occidentales , que lady Ashton n'a rejeté toutes les propositions que j'ai pu lui faire en votre faveur , mon cher parent , sans oublier ce que je me devais à moi-même. Je ne puis concevoir quels sont ses projets pour sa fille ; bien certainement elle ne peut la marier plus honorablement , et quant à la fortune , c'est un soin dont son mari s'occupe ordinairement plus qu'elle. Je crois véritablement qu'elle vous hait , parce que vous avez la noblesse d'extraction qui manque à son mari ; et peut-être aussi parce que vous n'avez plus les domaines dont il jouit. Mais terminons un entretien qui ne doit pas vous être agréable ; d'ailleurs nous arrivons à notre auberge.

Une épaisse fumée sortait par toutes les crevasses des murs de la *Tanière du Renard* , et elles étaient nombreuses ; c'était le résultat des efforts que faisait le cuisinier de voyage du marquis d'Athol pour préparer un dîner digne d'être servi à son maître , dîner tel que cette misérable auberge n'en avait jamais vu. Edgar s'arrêta un instant à la porte.

— Milord , lui dit-il , un accident seul a pu vous faire connaître un secret qui n'aurait pas cessé d'en être un , même pour vous , d'ici à quelque temps ; mais puisque ce secret , qui ne devait être connu que de la personne qui y est intéressée comme moi , devait parvenir aux oreilles d'un tiers , je ne suis nullement fâché que vous en ayez été instruit , rendant complètement justice à votre amitié pour moi.

— Vous pouvez croire , répondit le marquis , que ce secret est en sûreté avec moi. Mais je serais charmé de vous voir renoncer au projet d'une alliance qu'il est difficile que vous recherchiez davantage sans vous dégrader jusqu'à un certain point.

— C'est ce dont je jugerai moi-même , Milord ; et j'espère que j'y mettrai autant de délicatesse et de fierté qu'aucun de mes amis. Au

surplus, je n'ai rien demandé à sir William ni à lady Ashton ; c'est avec leur fille seule que j'ai contracté un engagement , et sa conduite décidera de la mienne. Si elle continue à me préférer , malgré ma pauvreté , aux riches partis que ses parents lui proposeront sans doute , je dois sacrifier quelque chose à son affection sincère ; je puis oublier pour elle l'orgueil de la naissance et les préjugés profondément enracinés d'une haine héréditaire : si , au contraire , miss Lucie change de sentiments à mon égard , j'espère que mes amis garderont le silence sur cette humiliation , et je saurai forcer mes ennemis à se taire.

— C'est parler comme il faut , dit le marquis : quant à moi , je vous avoue que je serais fâché que cette affaire allât plus loin. Qu'était ce sir William Ashton il y a vingt ans ? un petit avocat , qui n'était pas sans talent à la vérité , connaissant bien les lois , et possédant surtout l'art de les faire parler conformément à son intérêt. Il s'est élevé à force d'intrigues , et en se vendant toujours au plus offrant. Mais il est maintenant au bout de sa course , et , avec son indécision et l'insolence de sa femme , il aura beau vouloir se donner à bon marché , aucun gouvernement de l'Écosse ne voudra l'acheter. Quant à miss Ashton , je n'ai rien à en dire , mais je puis vous assurer que vous ne trouverez ni honneur ni profit dans une alliance avec cette famille ; peut-être vous restituerait-on , par forme de dot , une faible partie des dépouilles de votre maison ; mais je vous réponds que si vous avez assez de résolution pour faire valoir , devant le prochain parlement , vos droits contre sir William , vous lui ferez rendre gorge bien plus complètement ; et vous voyez en moi , mon cher parent , un homme disposé à chasser le renard pour vous , et à lui faire maudire le jour où il a refusé une composition très-honorable , offerte par le marquis d'Athol au nom d'un de ses parents.

Il y avait dans tout ce discours quelque chose qui dépassait le but que le marquis se proposait d'atteindre. Ravenswood reconnut parfaitement que le soin de son honneur et de ses intérêts n'était pas ce qui occupait uniquement son noble parent ; qu'il était personnellement offensé de la manière dont ses propositions avaient été reçues , et qu'il avait probablement , en outre , des raisons politiques pour ne pas voir de très-bon œil ce projet de mariage. Il ne pouvait cependant s'offenser de ce qui venait de lui être dit : il se contenta donc d'assurer le marquis que son attachement pour miss Ashton était purement personnel ; qu'il ne voulait rien devoir à la fortune ni à l'influence du lord garda des sceaux , et que la seule chose qui pût le déterminer à rompre son engagement serait de voir Lucie y renoncer elle-même. Il finit par lui

demander comme une grâce qu'il ne fût plus question entre eux de cette affaire quant à présent, en l'assurant qu'il lui ferait part de tout ce qui pourrait arriver pour favoriser cette union ou la faire échouer entièrement.

Le marquis eut bientôt à s'occuper d'idées plus agréables et qui lui fournirent un sujet de conversation beaucoup plus intéressant pour lui. Un exprès, qui lui avait été dépêché d'Édimbourg au château de Ravenswood, arriva en ce moment à *la Tanière du Renard*, et lui remit un paquet qui contenait les meilleures nouvelles. Les opérations politiques du marquis réussissaient tant à Londres qu'à Édimbourg, et il se voyait à la veille de renverser l'administration actuelle et d'être à la tête du gouvernement de l'Écosse, ce qui était le but de son ambition.

On servit le repas qui avait été préparé par les gens du marquis. Pour un épicurien, le contraste que ce repas recherché présentait avec la misérable auberge dans laquelle il était servi, aurait pu encore en augmenter le mérite. Le marquis fit avec gaieté une grande partie des frais de la conversation; il s'étendit avec complaisance sur le pouvoir et l'influence que les événements allaient vraisemblablement lui donner, et sur l'espérance qu'il avait de s'en servir d'une manière utile à son cher parent. Ravenswood ne pouvait s'empêcher de penser que le marquis revenait un peu trop souvent sur ce sujet, et cependant il crut devoir lui exprimer la reconnaissance que lui inspiraient ses bonnes intentions. Le vin était excellent, parce que le marquis, un peu gourmet, avait toujours soin d'en porter avec lui dans ses voyages; les deux amis restèrent à table assez longtemps, et le marquis ne s'en aperçut que lorsqu'il fut trop tard pour qu'il pût se rendre à l'endroit où il avait dessein de passer la nuit.

— Mais qu'importe? dit-il, votre château de Wolfcrag n'est qu'à environ cinq milles d'ici, et je crois que votre cousin d'Athol peut y recevoir l'hospitalité aussi bien que le lord garde des sceaux.

— Sir William Ashton a pris la citadelle d'assaut, répondit Ravenswood, et, de même que plus d'un autre vainqueur, il n'a pas eu lieu de se féliciter de sa victoire.

— Fort bien, fort bien, dit le marquis, que quelques verres de vin avaient mis en bonne humeur: je veux donc voir si je ne pourrai pas m'en emparer par adresse. Je vous porte la santé de la dernière jeune dame qui a couché à Wolfcrag, et qui ne s'en est pas mal trouvée. Je ne suis pas aussi délicat qu'elle, et je crois que le lit dont elle s'est contentée peut fort bien me servir. Au surplus, je suis curieux de voir

jusqu'à quel point l'amour a le pouvoir d'adoucir un matelas bien dur.

— Vous êtes bien le maître, Milord, de vous infliger telle pénitence qu'il vous plaira, mais je vous assure que j'ai un vieux serviteur qui est homme à se pendre ou à se précipiter du haut de la tour s'il vous voit arriver ainsi inopinément. Songez que nous n'avons rien, absolument rien, de ce qui serait le plus indispensable pour vous recevoir.

— Peu importe, mon cher parent; je vous assure que je ne suis pas difficile, et que je sais m'accommoder de tout. Je me souviens qu'un de mes ancêtres logea dans la tour de Wolferag, quand il partit avec votre bisaïeul pour la funeste bataille de Flodden Field, dans laquelle ils périrent tous deux. En un mot, il est bien décidé que vous me logerez ce soir.

Se trouvant pressé de cette manière, le Maître de Ravenswood ne crut pas pouvoir faire de nouvelles objections, et se borna à lui demander la permission de le précéder à Wolferag, afin de pouvoir faire quelques préparatifs pour l'y recevoir le moins mal qu'il lui serait possible; mais le marquis n'y voulut pas consentir; il insista pour que son jeune parent prît place dans sa voiture, et à peine voulut-il lui permettre de faire partir en avant un homme à cheval pour porter à son fidèle majordome, Caleb Balderston, la nouvelle inattendue de cette formidable invasion.

Le marquis, satisfait de pouvoir contenter cette fantaisie, ne paraissait pas pressé de quitter la table, et le jour était à son déclin quand ils montèrent en voiture. Chemin faisant le marquis expliqua à Edgar les vues qu'il avait pour son avancement, s'il réussissait à opérer un changement d'administration en Écosse. Elles consistaient à le charger d'une mission secrète et importante pour le continent, et qui ne pouvait être confiée qu'à une personne de haut rang, douée de talents distingués et en qui l'on pût avoir toute confiance, mission qui ne pouvait être qu'honorable et avantageuse pour Ravenswood. Il serait inutile d'entrer dans de plus longs détails sur cette affaire; il suffit de dire que ce projet devait plaire et plut effectivement beaucoup au jeune Edgar, qui saisit avec transport l'espoir de sortir de son état d'inaction et de devoir à ses propres services un rang et une élévation dignes de sa naissance.

Tandis qu'il écoutait avec le plus vif intérêt les détails que le marquis jugeait à propos de lui donner sur l'affaire dont il comptait le charger, ils rencontrèrent le courrier qu'on avait dépêché à Wolferag et qui en revenait. Il s'approcha de la voiture, et dit que M. Balderston l'avait chargé d'assurer son maître qu'il allait tout préparer pour le

revoir avec le noble marquis aussi bien que le permettait le peu de temps qui lui restait.

Ravenswood était trop accoutumé à la manière d'agir et de parler de son majordome pour compter beaucoup sur cette assurance ; il savait que Caleb avait les mêmes principes que ces colonels espagnols qui, dans la campagne de... représentaient dans tous les rapports au prince d'Orange, leur général en chef, leurs régiments comme au complet et bien pourvus de munitions de toute espèce, pensant que leur honneur et celui de l'Espagne exigeaient que leurs troupes parussent tenues dans le meilleur ordre ; et ce n'était que le jour de la bataille qu'on reconnaissait que les cadres n'étaient qu'à moitié remplis, et que leurs soldats manquaient de poudre, de plomb et de cartouches. En conséquence, Edgar crut devoir faire pressentir au marquis qu'il ne devait pas s'attendre à une brillante réception.

— Vous ne rendez pas justice au zèle de votre homme de confiance, lui dit le marquis, ou vous voulez me ménager une surprise agréable. J'aperçois là-bas une grande clarté, précisément du côté où je sais qu'est situé Wolfcrag, et je parierais que c'est une illumination préparée pour notre arrivée. Il faut qu'on n'ait pas épargné les lampes pour qu'elles produisent une si vive lumière. Ce fut ainsi que votre père me trompa, il y a bien des années, dans une partie de chasse que nous fîmes dans les environs de Wolfcrag. Il m'invita à dîner à la tour, en me faisant mille excuses de ne pouvoir m'y recevoir aussi bien qu'il l'aurait désiré, et nous y fîmes, ma foi, aussi bonne chère que dans mon propre château.

— Vous ne reconnaîtrez que trop tôt, Milord, que le propriétaire actuel de Wolfcrag est dans l'impossibilité de vous tromper de la même manière, et qu'il ne lui reste qu'un désir inutile de bien accueillir ses amis. Mais j'avoue que je ne sais comment expliquer la lueur brillante qui règne précisément au-dessus de la tour. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de croisées fort étroites ; elles sont cachées par les arbres et par la colline que nous allons monter, et aucune illumination ne pourrait produire une pareille clarté.

Le mystère fut bientôt expliqué, car au même instant on vit accourir Caleb, hors d'haleine, et on l'entendit crier d'une voix entrecoupée : — Arrêtez, Messieurs, — arrêtez, arrêtez ! tournez à droite ! n'allez pas plus loin ! — S'approchant alors d'une portière de la voiture : Faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour ? s'écria-t-il : Wolfcrag est en feu. Les riches tapisseries, les beaux tableaux, tous les meubles précieux sont la proie des flammes ! la tour brûle de fond en comble ; on

n'en pourra rien sauver ! Prenez à droite, Messieurs, je vous en supplie, et allez à Wolfhope; tout est préparé pour vous y recevoir. Oh ! malheureuse nuit ! Oh ! pourquoi ai-je vécu pour en être témoin ?

Ravenswood fut d'abord étourdi de cette nouvelle calamité à laquelle il était loin de s'attendre ; et, faisant ouvrir la portière, il descendit précipitamment de voiture, fit ses adieux à la hâte au marquis en le priant de l'excuser, et commença à monter la colline qui les séparait encore de Wolfcrag. A mesure que l'obscurité augmentait, l'incendie devenait plus visible ; et l'on voyait de temps en temps une colonne de flamme qui semblait s'élever jusqu'aux nues.

— Un instant ! s'écria le marquis en descendant aussi de voiture ; attendez-moi, Ravenswood ; nous allons monter à cheval, et courir ensemble au château. Et vous, dit-il à ses gens, prenez l'avance au grand galop, voyez si l'on peut donner quelques secours, sauver une partie des meubles. Courez comme s'il y allait de votre vie.

Tous les domestiques se tournèrent vers Caleb, et lui dirent de leur indiquer le chemin. Déjà quelques-uns, pressant les flancs de leurs chevaux, se dirigeaient du côté où paraissait la clarté, quand on entendit de nouveau le vieux majordome s'écrier : — Arrêtez, Messieurs, arrêtez ! voilà bien assez de malheurs pour un jour ; tâchons du moins qu'il n'arrive pas mort d'homme ! Il y a trente barils de poudre dans une tourelle voisine de l'endroit où le feu est le plus violent. Ils ont été débarqués d'un lougre venant de Dunkerque, du temps du feu lord, et d'un moment à l'autre vous entendrez sauter tout ce qui reste à Wolfcrag. A droite, Messieurs, à droite, je vous en supplie !

On juge bien que l'effet d'un tel avis fut de faire prendre sur-le-champ, et par le marquis et par toute suite, la route que Caleb indiquait ; et Ravenswood se laissa entraîner par son parent, quoiqu'il ne comprit rien à l'histoire que Caleb venait de conter. — Trente barils de poudre ! s'écria-t-il en saisissant par le bras son vieux serviteur, qui cherchait inutilement à s'échapper ; comment est-il possible qu'il s'en trouve au château une si grande quantité sans que j'en sache rien ? c'est ce que je ne puis concevoir.

— Moi, je le conçois fort bien, dit le marquis. Mais, je vous en prie, ne lui faites pas davantage de questions ; ce n'est ni le lieu ni le moment. Nous avons trop d'oreilles autour de nous, ajouta-t-il en baissant la voix.

— C'est bien parler, dit Caleb à son maître qui venait de lui lâcher le bras, et j'espère que Votre Honneur ne refusera pas d'ajouter foi à l'honorable témoignage de Sa Seigneurie. Sa Seigneurie se rappelle

fort bien que l'année qui suivit la mort de celui qu'on appelait le roi Guillaume...

— Paix ! paix , mon bon ami , dit le marquis ; j'expliquerai tout cela à votre maître. ' .

— Mais les habitants de Wolfhope , dit Ravenswood , ne sont-ils pas venus apporter du secours avant que les flammes eussent fait tant de ravage ?

— S'ils sont venus ? répondit Caleb ; oui ; mais je n'étais pas très-empressé de les laisser entrer dans un château où il y avait tant d'objets précieux , de bijoux , d'argenterie.

— Impudent menteur ! s'écria Edgar , vous savez qu'il n'y en avait pas une once.

— D'ailleurs , continua Caleb en élevant la voix assez haut pour couvrir celle de son maître , j'espérais d'abord que vos gens suffiraient pour éteindre le feu , qui paraissait peu de chose ; mais dès qu'il eut gagné la grande salle , où il y avait de si belles tapisseries et des broderies si richement sculptées , il ne fut plus possible d'en être maître , et tous les coquins ont pris la fuite en entendant parler de la poudre.

— Mais , au nom du ciel , s'écria Edgar , dites-moi , Caleb...

— Plus de questions à ce sujet , mon cher parent , dit le marquis , je vous en supplie.

— Encore une seule , Milord. Qu'est devenue la vieille Mysie ?

— Mysie ? je n'avais , ma foi , pas le temps de penser à Mysie. Elle est sans doute dans la tour , brûlant avec elle.

— Vous ne me retiendrez pas davantage , Milord , s'écria Ravenswood. La vie d'une pauvre vieille femme qui a fidèlement servi ma famille pendant quarante ans se trouve en danger : je veux voir par moi-même s'il n'existe aucune possibilité de la secourir.

— Comment ! comment ! dit Caleb , Mysie n'a pas besoin de secours. Je l'ai vue de mes propres yeux sortir du château avec tous vos autres domestiques. J'en suis parti le dernier. Il n'y reste plus âme qui vive , et l'on a sauvé vos chevaux. Croyez-vous que j'aurais laissé en péril ma vieille compagne de service ?

— Pourquoi donc me disiez-vous le contraire à l'instant ?

— Vous ai-je dit le contraire ? Il faut donc que j'aie rêvé ; mais dans un pareil moment il est difficile de ne pas perdre la tête. Au surplus , je vous proteste , aussi vrai que je mange du pain , que Mysie est en sûreté ainsi que le reste de vos gens.

Le marquis représenta à Edgar que , d'après une assurance si solennelle , il ne devait conserver aucune inquiétude , et parvint à le détour-

ner de s'approcher de l'ancien domicile de son père, qui, d'un instant à l'autre, pouvait être détruit par une explosion terrible. Ils se rendirent ensemble au village de Wolfhope, dont ils trouvèrent tous les habitants occupés à leur préparer une splendide réception. La famille de notre ami Girder le tonnelier montrait un empressement tout particulier, et jamais la cuisine de l'auberge de mistress Smalltrash n'avait vu son foyer si bien chauffé.

Il est bon d'expliquer ici quelle était la cause du mouvement de zèle qui transportait en ce moment les habitants de ce hameau.

Nous avons oublié de dire en temps et lieu que Lockhard, étant parvenu à découvrir la vérité sur la manière dont le sommelier du Maître de Ravenswood s'était procuré les provisions pour son banquet, amusa le lord garde des sceaux par le récit de cet exploit de Caleb. Sir William, jaloux de faire plaisir à Ravenswood, avait depuis lors recommandé le tonnelier pour l'emploi dont l'espérance l'avait consolé de la perte de son gibier.

Cet événement causa une agréable surprise au majordome de Wolfcrag. Quelques jours après le départ de son maître pour le château de Ravenswood, il s'était vu forcé de traverser le hameau de Wolfhope. Lorsqu'il fut près de la porte du tonnelier, Caleb doubla le pas, car il craignait qu'on ne lui demandât le résultat de ses sollicitations en faveur de Girder, ou qu'on ne lui fit un reproche du peu d'effet qu'elles avaient produit. Ce ne fut donc pas sans quelque appréhension qu'il s'entendit appeler en fausset, en haute-contre et en basse, trio qui était formé par les voix de mistress Girder, de sa mère, la vieille dame Loup-the-Dyke¹, et du tonnelier lui-même.

— Monsieur Caleb ! monsieur Caleb Balderston ! Arrêtez donc ! Est-ce que vous passerez devant la porte sans boire un coup, après le service que vous nous avez rendu ?

Cette invitation pouvait fort bien n'être qu'une ironie, et Caleb, la prenant dans ce sens, continua sa marche, son vieux castor enfoncé sur ses sourcils, ses yeux baissés à terre comme s'il eût voulu compter les cailloux dont était formé le détestable pavé de la rue ; mais il se vit tout à coup dans la même situation qu'un marchand pressé par trois corsaires barbaresques dans le détroit de Gibraltar (que les dames me pardonnent cette comparaison de marin²).

— Ne courez donc pas si vite, monsieur Balderston, dit mistress Girder se mettant devant lui pour lui barrer le chemin

1. Nom écossais, Saute-le-Fossé. — 2. *Tarpaulin*, qui sent le goudron.

— Qui aurait cru cela d'un ancien ami, d'un ami éprouvé? s'écria sa mère en l'arrêtant par l'habit. Passer par Wolfhope sans nous!

— Ne pas vouloir recevoir nos remerciements! dit le tonnelier en le saisissant par le bras. Et moi qui en fais si rarement! Certainement il ne peut y avoir de mauvaises graines semées entre nous¹, monsieur Balderston, et si quelqu'un vous a dit que je ne suis pas reconnaissant du service que vous m'avez rendu en me faisant nommer tonnelier de la reine, que je sache qui, et je lui brise mes cerceaux sur les épaules.

— Mes bons amis, mes chers amis, dit Caleb, qui ne savait pas encore trop comment interpréter ces discours, à quoi bon tout cela? On cherche à servir ses amis, quelquefois on y réussit et quelquefois on manque son coup; quant à moi, je ne demande jamais de remerciements pour ce que je fais, et de même je n'aime pas à entendre des reproches pour ce que je n'ai pas pu faire.

— Ce n'est pas de moi que vous en recevrez, monsieur Caleb, dit l'homme aux tonneaux. Si vous n'aviez eu pour moi que de la bonne volonté, je ne vous ennuierais pas de mes remerciements; cela réglerait le compte de mon oie, de mes canards sauvages, et des deux barils que je vous ai envoyés. La bonne volonté est comme un tonneau mal vent, monsieur Balderston; elle n'est bonne à rien; mais des services réels sont un tonneau dont les douves sont bien cerclées et qui peut contenir du vin digne de la bouche du roi.

— Est-ce que vous ne savez pas que Gilbert Girder est nommé tonnelier de la reine, dit la belle-mère, quoiqu'il n'y ait pas à vingt milles à la ronde un homme en état de relier un seau qui n'ait demandé cette place?

— Si je le sais! dit Caleb qui vit alors d'où venait le vent; si je le sais! répéta-t-il d'un ton qui annonçait son mécontentement d'un pareil doute; et rajustant avec un air de dignité son chapeau à bords retroussés, il laissa contempler sur son front tout l'orgueil aristocratique, comme on voit le disque du soleil sortir de dessous un nuage.

— Et comment ne le saurait-il pas? dit mistress Girder.

— Oui certes, comment ne le saurais-je pas? dit Caleb; ainsi donc je serai le premier à vous embrasser, ma commère, et à vous faire mon compliment à vous, tonnelier, ne doutant pas que vous ne sachiez qui sont vos amis et qui peut vous être utile! J'ai voulu avoir l'air un

¹. De *rancune*; expression proverbiale.

moment de ne pas vous comprendre d'abord, pour voir si vous étiez de bon aloi, mon garçon; mais vous ne craignez pas la pierre de touche, oni vraiment!

Il embrassa alors les deux femmes avec un air d'importance, et voulut bien permettre à la main calleuse du tonnelier de secouer la sienne cordialement. Cette explication terminée d'une manière si satisfaisante pour Caleb, il ne fit plus aucune difficulté pour entrer chez Girder, et il n'hésita pas à accepter l'invitation qui lui fut faite d'assister à un festin solennel par lequel le tonnelier de la reine voulut célébrer son installation. On invita à ce repas, non-seulement tous les *notables* du village, mais même le procureur Dingwal, l'ancien antagoniste de Caleb dans l'affaire du beurre et des œufs; et le vieux majordome y joua le rôle de l'homme important pour qui l'on réserve tous les égards et toutes les attentions.

Caleb amusa tellement les convives par l'histoire de tout ce qu'il pouvait sur l'esprit de son maître, de tout ce que son maître pouvait sur l'esprit du lord garde des sceaux, le lord garde des sceaux sur celui du conseil, et le conseil sur celui du roi, qu'avant que la compagnie se séparât (ce qui n'eut lieu que fort tard) chaque notable du village croyait déjà monter à quelque poste élevé par l'échelle que Caleb avait présentée à son imagination. Le rusé vieillard non-seulement regagna en ce moment toute l'influence qu'il avait autrefois possédée sur les habitants de Wolfhope lorsque l'astre des Ravenswood brillait encore de quelque éclat, mais il acquit même à leurs yeux une importance dont il n'avait jamais joui. — Le procureur lui-même, — telle est l'irrésistible soif des honneurs! — le procureur ne put résister à l'attraction, et, saisissant un moment favorable pour attirer Caleb dans un coin, il lui parla, avec le ton du regret, d'une maladie dangereuse dont le substitut du shérif du comté était attaqué alors.

— C'est un excellent homme, monsieur Caleb, un homme très-estimable. Mais que vous dirai-je? Nous ne sommes que de faibles mortels, bien portants aujourd'hui, demain, — au chant du coq, — à la porte du tombeau. Et s'il faut qu'il succombe, il faudra que quelqu'un remplisse sa place: — or, si elle pouvait, par votre moyen, — mon cher Balderston, tomber entre mes mains, — j'en serais reconnaissant: une belle paire de gants dont tous les doigts seraient remplis de belles pièces d'or... — et quelque chose de plus. Nous trouverions bien quelques moyens pour forcer tous ces rustres de Wolfhope à se conduire convenablement envers le Maître de Ravenswood, — lord Ravenswood, je veux dire. Que le ciel le protège!

Un sourire et un serrement de main furent la seule réponse que cette ouverture obtint de Caleb, et il se hâta de se retirer, de peur d'être obligé de faire des promesses qu'il n'aurait ni l'intention ni le pouvoir de remplir!

— Dieu me préserve! dit Caleb quand il se trouva en plein air et libre de donner l'essor à ses réflexions et au sentiment de plaisir dont il était en quelque sorte gonflé; a-t-on jamais vu une pareille troupe d'oisons? Les mouettes et les oies sauvages qu'on voit sur les bords de la mer ont dix fois plus de bon sens. — Si j'avais été le lord grand commissaire du parlement d'Écosse, ils n'auraient pu me faire mieux la cour. — Il faut convenir aussi que j'ai bien joué mon rôle. — Mais le procureur! ah! ah! Dieu me préserve! j'ai donc assez vécu pour attraper un procureur; — il veut être substitué du shérif; mais j'ai un vieux compte à régler avec lui; et, — pour lui faire payer les frais du passé, il faut lui vendre l'espérance de cette place, — aussi cher que vaudrait la place même, place qu'il n'aura jamais, à moins que le Maître ne devienne un peu plus savant dans les voies de ce monde, et c'est ce dont il m'est permis de douter.

CHAPITRE XXVI.

D'où vient que l'horizon brille de tant de feux?
Des astres éclatants descendent-ils des cieux?
Ou sur ce monument d'orgueil héréditaire
Le ciel fait-il pleuvoir le feu de sa colère?

CAMPBELL.



Le récit qui termine le chapitre précédent explique le bon accueil que le marquis d'Athol et le Maître de Ravenswood trouvèrent dans le village de Wolfhope. Dès que Caleb fut venu y annoncer l'incendie de la tour de Wolfcrag, tous les habitants furent sur pied pour y porter du secours.

Mais leur ardeur se refroidit aussitôt qu'ils eurent entendu parler de l'explosion que devaient probablement occasionner les trente barils de poudre. Leur enthousiasme ne fit cependant que prendre une autre direction, et ils s'évertuèrent pour préparer une réception digne du maître du château incendié, et de l'illustre seigneur qu'il y conduisait. Jamais on ne fit un massacre plus terrible de chapons, d'oies grasses et autres volatiles de basse-cour; jamais tant de jambons fumés n'avaient bouilli dans les marmites; jamais on ne fit tant de car-cakes,

de *sweet-scones*, de galettes de selkirk, de cookies, et de *petticoat-tails*¹, — friandises dont le nom même est inconnu à la génération actuelle; jamais on ne mit en perce tant de tonneaux de bière; jamais on ne déboucha tant de vieilles bouteilles dans le village de Wolfhope. Il n'existait pas une seule chaumière où l'on ne fit quelques préparatifs, dans l'espérance d'y recevoir quelques personnes de la suite du noble marquis, qu'on regardait comme l'avant-coureur des grâces qui allaient pleuvoir sur le village de Wolfhope de Lammermoor, en laissant à sec tout le reste de l'Écosse. Le ministre, qui convoitait un bénéfice vacant à peu de distance, voulut faire valoir ses droits pour recevoir au presbytère les deux personnages importants; mais Caleb avait destiné cet honneur au tonnelier, dont la femme et la belle-mère dansèrent de joie en apprenant cette préférence.

Le Maître de Ravenswood et le marquis furent reçus avec toutes les révérences et toutes les marques de distinction dont on put s'aviser; la vieille Marion, qui avait autrefois demeuré au château de Ravenswood, et qui savait, dit-elle, comment il faut agir avec la noblesse, se chargea d'arranger le cérémonial conformément à l'étiquette du temps. La maison du tonnelier était spacieuse, et chacun des deux nobles hôtes put y avoir son appartement séparé, où ils furent conduits pendant qu'on achevait les préparatifs d'un souper copieux.

Ravenswood ne se trouva pas plus tôt seul, que, poussé par un sentiment irrésistible, il sortit de la chambre où on l'avait fait entrer, quitta la maison, le village, et prit le chemin de la colline qui séparait Wolfhope de la tour, afin de voir la destruction définitive de la demeure de ses ancêtres. Quelques enfants du hameau avaient pris la même route par curiosité, après avoir vu arriver la voiture à six chevaux et les cavaliers nombreux qui l'escortaient. Quelques-uns d'entre eux passèrent près de Ravenswood, criant à ceux qui étaient derrière eux de se dépêcher, afin de voir la vieille tour sauter comme un marron cuit dans les cendres.

— Et voilà les enfants des vassaux de mon père! pensa Edgar; les enfants des hommes que les lois et la reconnaissance obligeaient à nous suivre à la guerre à travers l'eau et le feu! La ruine du château de leurs seigneurs-liges n'est pour eux qu'un spectacle, un but de divertissement!

Cette réflexion avait jeté une sorte d'aigreur dans son esprit, et se sentant tirer par l'habit, il s'écria avec colère: — Que me voulez-vous

¹ *Car-cakes*, gâteaux aux amandes; *sweet-scones*, petits biscuits de farine de froment ou d'orge; *cookies*, *coques* ou petits biscuits; *petticoat-tails*, queues de jupons, autre espèce de pâtisseries, etc.

chien?.... Et, se retournant en même temps, il reconnut Caleb, car c'était lui qui s'était permis cette liberté.

— Oui, je suis un chien, répondit-il, un vieux chier, et je me suis exposé à être traité comme un chien. Mais je ne m'en inquiète pas plus que d'une prise de tabac; car je suis un trop vieux chien pour apprendre de nouveaux tours et pour suivre un nouveau maître.

Ravenswood était arrivé en ce moment sur le haut de la colline, d'où l'on pouvait apercevoir le château. A sa grande surprise, il ne vit aucune apparence d'incendie; seulement les nuages au-dessus de la tour offraient cette teinte rougeâtre qui est l'effet ordinaire de la réverbération d'un grand feu qui s'éteint.

— Mais bien certainement, dit-il à Caleb, il n'y a pas eu d'explosion, car avec la quantité de poudre dont vous parliez tout à l'heure on l'aurait entendue à plus de vingt milles à la ronde.

— C'est vraisemblable, répondit Caleb avec le plus grand sang-froid.

— Le feu n'a pas atteint l'endroit où elle était déposée?

— C'est ce que je crois, répondit Caleb avec le même ton de gravité imperturbable.

— Caleb, dit Edgar, ma patience est à bout. Je vais à l'instant même à Wolferag, afin de juger des choses par mes propres yeux.

— Votre Honneur n'ira point, répondit Caleb avec fermeté.

— Et pourquoi n'irais-je point? qui pourrait m'en empêcher?

— Moi, dit Caleb d'un air déterminé.

— Vous! Vous vous oubliez, Balderston; j'irai.

— Je ne le crois pas, car je puis vous dire tout, et vous en saurez tout autant que si vous y alliez vous-même. Seulement ne vous mettez pas en colère, et ne me trahissez pas devant ces enfants, ou devant le marquis quand vous retournerez là-bas.

— Mais, au nom du ciel! expliquez-vous donc, vieux fou, et ne me laissez pas plus longtemps dans cette incertitude; apprenez-moi tout ce qu'il y a de plus heureux ou de pire.

— Eh bien, le plus heureux et le pire, c'est que la vieille tour est saine et sauve, mais aussi vide que vous l'avez laissée.

-- Comment se peut-il? L'incendie...

— L'incendie! quel incendie? Il n'y en a pas eu d'autre que le feu d'un peu de tourbe, et peut-être une étincelle de la pipe de M^{rs}ie.

— Mais cette flamme qu'on aurait pu voir de dix milles, d'où provenait-elle donc?

— Allons donc! il est un vieux dicton qui n'a rien que de vrai.

Petite flamme au loin reluit,
A l'heure noire de minuit.

Toute la flamme venait de quelques bottes de luzerne et de la litière de votre cheval que j'ai allumées dans la cour, après le départ du courrier ; et s'il faut parler vrai, au nom du ciel, quand vous amèneriez quelqu'un à Wolferag, que ce quelqu'un soit seul, et n'ait point de valet confident comme ce Lockhard, pour tout lorgner, voir le faible et le fort d'une maison, au grand discrédit de la famille, et me forcer de damner notre âme en leur contant mensonge sur mensonge aussi vite que je puis les inventer. J'aimerais mieux mettre le feu tout de bon à la tour, quitte à être brûlé moi-même par-dessus le marché, que de voir la famille déshonorée de cette manière.

— Bien obligé, Caleb, dit Ravenswood, ne sachant s'il devait rire ou se fâcher. Mais la poudre dont vous parliez, y en a-t-il réellement trente barils dans le château, le marquis semblait en être instruit.

— La poudre ! ha ! ha ! ha ! et le marquis donc ! ah ! ah ! ah ! quand Votre Honneur devrait me tuer, il faut que j'en rie. S'il y a de la poudre au château ? Oui, sans doute, il y en avait. Le marquis ne l'ignorait pas, et c'est là le meilleur de l'histoire ; car à peine en eus-je dit un mot, que, voyant que vous ne vouliez pas me croire, il prit la balle au bond, et vous parla comme s'il eût été mon compère. Ha ! ha ! ha !

— Mais comment cette poudre est-elle arrivée au château ? Où se trouve-t-elle placée en ce moment ?

— Comment elle y est arrivée ? répondit Caleb d'un air de mystère et en baissant la voix : vous étiez encore bien jeune quand il y eut un projet d'insurrection, dans lequel étaient entrés le marquis d'Athol et beaucoup d'autres seigneurs du nord de l'Écosse, et l'on apporta de Dunkerque bien des fusils et des épées, indépendamment de la poudre. Nous eûmes un fier ouvrage à faire entrer tout cela dans la tour pendant la nuit : car vous pensez bien que c'était une affaire qu'on ne pouvait pas confier à tout le monde. Mais le marquis va vous attendre pour souper, et si vous voulez retourner chez Girder, je vous conterai tout cela chemin faisant.

— Et tous ces pauvres enfants, dit Edgar, votre bon plaisir est-il qu'ils passent ici la nuit à attendre l'explosion d'une tour qui n'est pas même en feu ?

— Sûrement non, si c'est l'intention de Votre Honneur qu'ils s'en retournent chez eux. Cependant ce ne serait pas un grand malheur ; ils crieraient un peu moins haut demain matin et dormiraient mieux le soir. Mais comme il plaira à Votre Honneur.

S'approchant alors des enfants qui étaient tous sur les mamelons des hautes tours, il les informa d'un air d'autorité que le lord de Ravenswood et le marquis d'Athol avaient donné ordre que l'explosion de la tour n'eût pas lieu avant le lendemain à midi, assurance consolante qui les décida à retourner au village. Deux ou trois d'entre eux restèrent pourtant près de Caleb pour en obtenir plus de renseignements, et notamment celui qu'il avait envoyé chercher du tabac tandis qu'il remplissait les fonctions de tourne-broche chez le tonnelier.

— Monsieur Balderston, monsieur Balderston, lui criait-il, mais le château s'est éteint comme la pipe d'une vieille femme !

— Sans doute, sans doute, mon garçon, reprit le sommelier de Wolfcrag; croyez-vous donc que le château d'un aussi grand seigneur que le lord Ravenswood continuerait à brûler sous les propres yeux de son maître? — Et repoussant de lui l'enfant en haillons : Il est toujours bon, dit-il à Edgar en se rapprochant de lui, d'apprendre aux enfants le respect qu'ils doivent à leurs supérieurs.

— Mais avec tout cela vous ne m'avez pas dit ce que sont devenues la poudre et les armes, Caleb, dit le Maître de Ravenswood.

— Oh ! les armes, reprit Caleb, c'est tout juste comme la chanson :

L'une par-ci, l'autre par-là;
Et dans le nid de la corneille
Un autre encore s'en alla.

Et quant à la poudre, j'en ai fait des échanges dans l'occasion avec des contrebandiers de Dunkerque pour de l'eau-de-vie, ce qui a servi à approvisionner le château pendant bien des années. Ce qui réjouit l'âme de l'homme ne vaut-il pas mieux que ce qui lui ôte l'âme du corps? Cependant il en reste encore quelques livres, et c'est ce qui vous sert quand vous vous amusez à chasser; car, dans ces derniers temps, je n'aurais, ma foi ! su comment vous en procurer. Mais à présent que votre colère est passée, dites-moi si le marquis ne sera pas mieux reçu à Wolfhope qu'il ne l'aurait été dans un château où, au point où en sont les choses, — et c'est un vrai malheur ! — il ne reste pour ainsi dire que les murailles?

— Je crois que vous pouvez avoir raison, Caleb; mais, avant de brûler mon château, même de cette manière, il me semble que vous auriez dû me mettre dans le secret.

— Non, non, il donc, Votre Honneur ! c'est bien assez qu'un vieux manant comme moi conte des mensonges pour l'honneur de la famille :

il ne conviendrait pas que vous en fissiez autant, et d'ailleurs vous n'y consentiriez point. Les jeunes gens ne sont pas judicieux, ils ne savent pas broder comme il faut une histoire. Or, maintenant, cet incendie, car ce sera un incendie quand je devrais mettre le feu à la vieille écurie pour qu'on n'en puisse douter; cet incendie, dis-je, sera une excuse pour demander dans le pays tout ce dont nous aurons besoin, et il me dispensera de dire tous les jours de nouveaux mensonges pour l'honneur de la famille, et le plus souvent sans être cru, ce qui est bien le pis.

— C'était fort dur, en effet. Mais je ne vois pas trop, Caleb, ce que peut faire votre incendie pour votre véracité ou votre crédit.

— Ne vous disais-je pas que les jeunes gens ne sont pas judicieux? Ce que peut faire l'incendie, malepeste! je vous répète que ce feu sauvera l'honneur de la famille pendant des générations si l'on sait en tirer parti. Où sont les tableaux de famille? me demandera quelque curieux. Le grand incendie de Wolferag les a détruits, répondrai-je. N'y a-t-il donc pas d'argenterie au château? me dira un autre. Et le grand incendie! dirai-je; croyez-vous qu'on pense à l'argenterie quand on court risque de la vie? Mais que sont devenus les buffets, les tapis, les rideaux, les lits, tous les meubles précieux? L'incendie! l'incendie! l'incendie! ce sera une excuse toujours prête pour vous justifier de manquer de tout ce que vous devriez avoir. Jusqu'à un certain point cela vaudra mieux que toutes ces choses mêmes; car les plus beaux meubles s'usent et se détériorent avec le temps, au lieu qu'en mettant toujours l'incendie en avant avec adresse et prudence, l'honneur d'une noble famille peut se sauver Dieu sait pendant combien d'années!

Ravenswood connaissait trop bien l'opiniâtreté de son majordome et la bonne opinion qu'il avait de lui-même pour discuter plus longtemps ce point avec lui; le laissant donc s'applaudir du succès de sa ruse, il retourna au village, où il trouva tout le monde inquiet de son absence: le marquis, parce qu'il en ignorait la cause; les femmes, parce qu'elles craignaient que le souper ne se gâtât par un trop long retard. Chacun fut donc ravi de le voir arriver, et l'on apprit avec plaisir que le feu s'était éteint de lui-même avant d'avoir atteint l'endroit où la poudre avait été déposée, et sans avoir endommagé les murs extérieurs. Edgar ne jugea pas à propos d'entrer dans de plus grands détails sur le stratagème de son somnelier.

On leur servit un excellent souper; mais il ne fut pas possible de déterminer M. et mistress Girder à se mettre à table avec leurs hôtes, même dans leur maison; ils restèrent debout dans l'appartement, veil-

lant avec soin à ce que rien ne manquât. Telles étaient les mœurs du temps. La vieille mère fut un peu moins cérémonieuse, parce qu'elle avait connu Edgar dans son enfance, quand elle servait chez sa mère, et sa conduite tenait le milieu entre celle d'une aubergiste respectueuse, empressée de servir ses hôtes, et d'une maîtresse de maison qui reçoit chez elle une compagnie d'une condition supérieure à la sienne. Elle découpait, recommandait les meilleurs morceaux, pressait de manger, et elle se laissa persuader de s'asseoir à un coin de la table, afin de prêcher d'exemple. Elle s'interrompait souvent pour remarquer que Milord ne buvait pas; que le Maître de Ravenswood s'amusa à ronger un os bien sec; qu'elle regrettait de n'avoir à offrir à Leurs Seigneuries que des choses si peu dignes d'elles; que lord Allan, Dieu veuille avoir son âme! aimait par-dessus toutes choses une oie salée, disant qu'en latin une oie salée signifiait une tasse d'eau-de-vie¹; or, que l'eau-de-vie qu'elle leur offrait était excellente, attendu qu'elle venait directement de France; car, ajouta-t-elle, en dépit de toutes les lois et de tous les jaugeurs de l'Angleterre, les barques de Wolfhope n'ont pas encore oublié le chemin de Dunkerque.

Elle fut interrompue en ce moment par un grand coup de coude que son gendre le tonnelier lui donna dans le côté, et qui lui valut la réplique suivante :

— Vous n'avez pas besoin de me pousser ainsi, Gilbert : personne ne dit que vous sachiez d'où vient l'eau-de-vie, et il ne conviendrait pas que vous en fussiez instruit, vous qui êtes tonnelier de la reine. Mais qu'importe à reine, à roi et empereur, ajouta-t-elle en regardant alternativement le marquis et le Maître de Ravenswood, qu'une vieille femme comme moi achète quelques prises de tabac et son eau-de-vie pour se tenir le cœur gai ?

S'étant ainsi tirée de ce qu'elle regardait comme un mauvais pas, la dame Loup-the-Dyke continua pendant le reste de la soirée à faire les frais de la conversation presque seule. Enfin les deux personnages de considération se levèrent de table, et témoignèrent le désir de se retirer dans leur appartement.

On avait destiné au marquis la chambre d'apparat, celle qui, dans toutes les maisons qui s'élèvent un peu au-dessus de la simple chaumière, était sacrée et ne servait que dans les occasions importantes, comme celle-ci. On ne connaissait pas encore alors l'art d'enduire les murs d'un plâtre poli, et les tapisseries étaient d'un prix trop élevé

1. C'est-à-dire faisait souvenir d'en boire. Sorte de facétie populaire, comme on dit aussi plus simplement : Voulez-vous bien boire ? mangez du salé.

pour se trouver ailleurs que dans les demeures de la noblesse ou des personnes très-riches. Le tonnelier, qui n'était pas sans vanité, et qui jouissait de quelque aisance, avait donc imité l'usage des bons bourgeois à cette époque et du clergé des campagnes, pour orner cet appartement d'un cuir doré qu'on fabriquait dans les Pays-Bas, et sur lequel étaient représentés des arbres et des animaux, accompagnés de quelques maximes morales qui, quoique écrites en mauvais flamand, produisaient autant d'effet sur la conduite de ceux qui les avaient sous les yeux que si elles l'eussent été en excellent écossais.

L'ameublement avait un aspect un peu sombre; mais un excellent feu de vieilles douves brillait dans la cheminée; le lit était garni de linge d'une blancheur éclatante; les draps, de belle toile, n'avaient jamais servi, et n'auraient peut-être jamais quitté l'armoire sans cette grande occasion. Sur une toilette on voyait un miroir antique dans un cadre en filigrane, meuble qui avait autrefois appartenu au château voisin, et qui de là était venu chez le tonnelier, à défaut d'argent, en paiement de quelque ouvrage de son métier. Il était flanqué d'une bouteille à long cou de vin de Florence, près de laquelle était un verre de même taille que celui que Teniers se met ordinairement en main quand il place son portrait dans quelque fête de village. Pour pendant à ces sentinelles étrangères on voyait des factionnaires du pays monter la garde de l'autre côté du miroir, un pot rempli d'ale, et un quaigh d'ivoire et d'ébène, cerclé en argent, ouvrage des propres mains de Gilbert Girder, et qu'il montrait avec vanité comme un chef-d'œuvre. Outre les précautions contre la soif, on en avait pris d'autres contre la faim en plaçant sur la toilette un plat de gâteaux d'Écosse; de sorte que l'appartement semblait approvisionné de manière à pouvoir soutenir un siège de deux ou trois jours.

Le valet de chambre du marquis se trouvait déjà dans l'appartement, étalant la riche robe de chambre de brocart de son maître sur un grand fauteuil de cuir à roulettes, qu'on avait placé en face de la cheminée. Maintenant laissons ce noble personnage se délasser de ses fatigues en se mettant au lit, et jouir de tous les préparatifs qu'on avait faits pour le recevoir, et que nous avons détaillés un peu longuement, parce qu'ils servent à faire connaître les anciennes mœurs d'Écosse.

Nous ne nous appesantirons pas autant sur la description de la chambre à coucher du Maître de Ravenswood : c'était celle qu'occupaient ordinairement le tonnelier et sa femme; elle était ornée d'un portrait en buste, de grandeur naturelle, de Gilbert Girder lui-même, peint par un artiste français qui était venu, mourant de faim, et Dieu sait com-

ment et pourquoi ! de Flessingue ou de Dunkerque à Wolfhope sur un teugre contrebandier. Les traits étaient bien ceux de cet artisan grossier et opiniâtre qui ne manquait pourtant pas de bon sens ; mais le peintre avait donné à l'ensemble une tournure de grâces françaises qui faisaient un si plaisant contraste avec la gravité imperturbable de l'original , qu'il était difficile de les comparer sans rire. Girder et sa famille n'étaient pas peu fiers de ce chef-d'œuvre, qui les avait pourtant exposés à la censure de tous les voisins : on disait que, quoique le tonnelier fût l'homme le plus riche du village, il ne lui convenait pas d'avoir des objets de luxe que les gens d'une condition élevée doivent seuls se permettre, et qu'il s'était rendu coupable d'un acte de vanité et de présomption impardonnable dans un homme de son état. Mon respect pour la mémoire de feu mon ami M. Dick Tinto m'a obligé de parler de ce portrait avec quelque détail ; mais je fais grâce au lecteur de ses observations curieuses, quoique prolixes, sur le style de l'école française et sur l'état de la peinture en Écosse au commencement du dix-septième siècle.

Du reste , on avait fait dans la chambre à coucher du Maître de Ravenswood les mêmes apprêts que dans celle du marquis.

Le lendemain de très-bonne heure , les deux parents songèrent à partir, mais il fallut auparavant accepter un déjeuner où il ne régnait pas moins de profusion que dans le souper de la veille : des viandes chaudes et froides, des poudings de gruau d'avoine, du vin, des liqueurs, du lait préparé de maintes manières, prouvèrent le même désir de faire honneur à leurs hôtes que les propriétaires hospitaliers de cette demeure en avaient montré la veille. Tout le hameau de Wolfhope s'occupait alors des préparatifs du départ ; on payait les mémoires, on serrait la main, on attelait les chevaux à la voiture, on sellait ceux des gens de la suite. Le marquis laissa une pièce d'or, à titre de gratification, pour les gens du tonnelier, qui fut tenté un instant d'en faire son profit, Dingwall l'ayant assuré qu'il le pouvait en conscience, puisque c'était lui qui avait fait tous les frais de la réception du marquis. Mais, malgré cette décision légale, Girder ne put se résoudre à ternir l'éclat de son hospitalité, il se contenta de dire à ses domestiques qu'il les regarderait comme des ingrats s'ils achetaient pour un sou d'eau-de-vie avec ce argent ailleurs que chez lui ; et, comme le pour-boire devait probablement être employé à l'usage qui lui a fait donner ce nom, il se consola en pensant que , de cette manière, la donation du marquis retomberait dans sa poche, sans nuire le moins du monde à sa réputation de libéralité.

Tandis qu'on faisait tous les arrangements pour le départ, Ravenswood faisait épanouir le cœur de son vieux majordome en l'informant du changement favorable qui allait vraisemblablement s'opérer dans sa situation. Il ne l'en instruisit cependant qu'avec quelques précautions, car il savait combien son imagination prenait feu aisément. Il lui remit en même temps la majeure partie du peu d'argent qui lui restait, en l'assurant qu'il n'en aurait lui-même aucun besoin : ce qu'il fut obligé de lui répéter plusieurs fois. Il finit par lui recommander de la manière la plus positive de renoncer à toutes manœuvres contre les habitants de Wolfhope, leurs celliers, leurs poulaillers, leurs basses-cours, et généralement tout ce qui leur appartenait; et le vieux serviteur y consentit plus aisément que son maître ne s'y attendait.

— Sans doute, dit-il, sans doute, ce serait une honte, un péché, un déshonneur pour la famille, que de harceler ces pauvres créatures quand on peut s'en passer : d'ailleurs, ajouta-t-il, il est peut-être prudent de les laisser respirer pendant quelque temps, afin de les trouver plus disposées à bien se montrer quand le besoin pourra l'exiger.

Cette affaire étant ainsi réglée, le Maître de Ravenswood, après avoir fait des adieux affectueux à son vieux domestique, rejoignit son noble parent, qui était prêt à monter en voiture. Leurs deux hôtes, la jeune et la vieille, étaient à la porte, et faisaient encore des révérences que l'équipage, traîné par six excellents chevaux, était déjà au bout du village. Gilbert Girder était derrière elles, tantôt jetant les yeux sur sa main droite, qui avait eu l'honneur d'être serrée par celles d'un lord et d'un marquis, tantôt tournant la tête en arrière, comme si, en voyant le désordre et la confusion qui régnaient dans la maison, et qui étaient la suite inévitable de la visite qu'il venait de recevoir, il eût cherché à établir une balance entre la distinction qui lui avait été accordée et la dépense qu'elle lui avait occasionnée.

— Allons, allons, dit-il enfin d'un ton d'oracle, que chacun se mette à sa besogne comme s'il n'existait en ce monde ni marquis, ni Maître, ni duc, ni duchesse¹, ni lord, ni laird : qu'on balaie la maison, qu'on mette de côté le reste des repas; et s'il y a quelque chose qui ne puisse plus servir, qu'on le donne aux pauvres. Maintenant, ma mère et ma femme, il ne me reste à vous demander qu'une chose : c'est de ne jamais me rebattre les oreilles, en bien ni en mal, de la visite que nous avons reçue : faites entre vous et vos commères tous les bavardages

1. *Du ke or drake*, ni duc ni manant, ou un mot plus vulgaire; mais le tonnelier se sert ici d'un dialecte populaire dont le sel consiste à associer deux mots analogues par la prononciation.

qu'il vous plaira ; mais, quant à moi, je ne veux pas en avoir la tête rompue.

Un mot de Gilbert Girder était un ordre, car il était chez lui monarque assez absolu. Chacun reprit ses occupations ordinaires, et on le laissa bâtir des châteaux en Espagne, si bon lui semblait, sur les nouvelles faveurs qu'il pouvait espérer de la cour.

CHAPITRE XXVII.

Par les cheveux enfin j'ai saisi la fortune.
Si jamais de mes mains je la laisse échapper,
C'est moi seul à présent qu'il faut en inculper.
Mais celui qui longtemps fut battu par l'orage
Du retour du beau temps fait un meilleur usage.

Ancienne comédie.



os voyageurs arrivèrent à Edimbourg sans accident, et le Maître de Ravenswood établit son domicile chez le marquis, comme cela avait été convenu entre eux préalablement.

Cependant la crise politique qu'on attendait ne tarda point à arriver, et la reine Anne accorda aux torys, dans le gouvernement de l'Écosse, un ascendant qu'ils ne pouvaient pas conserver bien longtemps. Il n'entre pas dans notre plan de retracer ici les causes et les suites de cette révolution¹. Il nous suffit de dire que chaque parti en fut affecté conformément à ses principes et à ses intérêts. En Angleterre, un grand nombre d'évêques, ayant à leur tête Harley, depuis comte d'Oxford, affectèrent de se séparer des jacobites, et en acquirent le sobriquet de Whimsicals (capricieux) ; en Écosse, au contraire, le parti de la haute église ou les Cavaliers, comme ils s'appelaient, furent plus conséquents, quoique peut-être moins prudents dans leur politique ; car ils regardèrent tous les changements qui se firent alors comme un premier pas pour appeler au trône, lors du décès de la reine, son frère le chevalier de Saint-George. Ceux de ses partisans qui s'étaient trouvés froissés conçurent les espérances les plus déraisonnables, non-seulement de s'indemniser aux dépens de leurs ennemis, mais même d'en tirer une vengeance complète ; tandis que les familles attachées au parti whig entrevoyaient

¹ Voyez les détails de ces changements politiques dans les *Mémoires sur Swift*, par sir Walter Scott.

le renouvellement des maux qu'elles avaient soufferts sous les règnes de Charles II et de son frère, et craignaient de subir les mêmes confiscations qui avaient été prononcées contre les jacobites pendant le règne de Guillaume.

Mais ceux qui concevaient le plus d'alarmes étaient ces hommes prudents dont on trouve un certain nombre dans tous les gouvernements, et qui fourmillent dans une administration provinciale, telle qu'était alors celle d'Écosse; ces hommes, qui sont ce que Cromwell appelait *waiters upon Providence*, les serviteurs de la Providence, et, en d'autres termes, les constants adhérents du parti au pouvoir. La plupart d'entre eux se hâtèrent d'aller faire abjuration de leurs sentimens politiques entre les mains du marquis d'Athol; et, comme on vit bientôt le vif intérêt qu'il prenait aux affaires de son jeune parent, le Maître de Ravenswood, ils furent les premiers à lui suggérer les mesures à prendre pour le faire réintégrer au moins dans une partie des domaines de ses ancêtres, et pour obtenir la révocation de la sentence par laquelle sa famille avait été dégradée de noblesse.

Le vieux lord Turntippet fut un de ceux dont les discours montrèrent le plus d'ardeur en faveur de Ravenswood. Son cœur saignait, dit-il, en voyant un si brave jeune homme, d'une famille si noble et si ancienne, parent du marquis d'Athol, de l'homme qu'il honorait le plus sur la terre, réduit à une si triste situation. Et, pour contribuer autant qu'il le pouvait à relever cette antique maison, il envoya à Edgar trois vieux portraits de famille sans cadres et six grandes chaises à dossier garnies de coussins sur lesquels étaient brodées les armes de la maison de Ravenswood : il ne lui réclamait rien, observait-il, ni de l'intérêt, ni du principal, quoiqu'il les eût payés de son argent, depuis plus de seize ans, lors de la vente du mobilier de la maison du feu lord Ravenswood dans Canongate.

Lord Turntippet avait accompagné lui-même les porteurs de ce splendide présent; mais il fut encore plus déconcerté que surpris, quoiqu'il tâchât de ne montrer que de l'étonnement, en voyant l'air d'indifférence avec lequel il fut reçu par le marquis, qui lui dit que, s'il voulait faire une restitution qui pût avoir quelque mérite aux yeux du Maître de Ravenswood et de ses amis, il devait y comprendre une belle ferme qui lui avait été hypothéquée par le feu lord pour une somme qui ne montait pas au quart de sa valeur, et qu'il s'était fait adjuger en pleine et absolue propriété, grâce au désordre qui régnait dans les affaires de cette famille, et par des moyens que les hommes de loi connaissaient alors parfaitement.

Le vieux complaisant du pouvoir se récria sur cette proposition ; il prit Dieu à témoin qu'il ne voyait aucune raison pour que le jeune Ravenswood désirât de rentrer en possession de cette ferme, puisqu'il allait être réintégré dans les domaines que sir William Ashton avait usurpés sur sa famille, ce à quoi il était disposé à l'aider de tout son pouvoir, parce que c'était une chose juste et raisonnable. Enfin, il offrit d'en assurer, après son décès, la propriété à son jeune ami.

Il n'en fut pourtant pas quitte à si bon marché, et, plutôt que de se brouiller avec le marquis d'Athol, il rendit la ferme en recevant la somme qui lui était due originairement ; c'était le seul moyen qu'il eût pour faire la paix avec les hautes puissances du jour, et il retourna chez lui chagrin et mécontent, disant avec amertume à ses confidants intimes que tous les changements d'administration lui avaient toujours valu quelque petit avantage, mais que celui-ci lui coûtait la plus belle plume de son aile.

On employa les mêmes moyens à l'égard des autres personnes qui avaient profité des malheurs de la famille, et sir William Ashton, qui avait perdu la place de lord garde des sceaux, fut menacé d'un pourvoi devant le parlement pour la cassation des sentences par lesquelles les cours de justice civile lui avaient adjugé le château et la baronnie de Ravenswood. Avec lui pourtant le Maître de Ravenswood crut devoir agir avec la plus grande franchise, tant à cause de l'hospitalité qu'il en avait reçue que par suite de son amour pour Lucie. Il lui écrivit donc pour lui avouer l'engagement qui existait entre lui et miss Ashton, lui demanda son consentement à leur mariage, et l'assura que s'il l'accordait il réglerait lui-même, comme il le jugerait convenable, toutes les difficultés qui les divisaient.

Le même courrier qui devait porter cette lettre fut chargé d'en remettre une autre à lady Ashton. Ravenswood la suppliait d'oublier tous les sujets de ressentiment qu'il aurait pu lui donner involontairement, s'étendant fort au long sur l'attachement qu'il avait conçu pour sa fille, attachement qu'il était assez heureux pour croire réciproque, la conjurant de se montrer une véritable Douglas, en oubliant d'anciennes préventions, des haines sans fondement, et la priant de croire qu'elle trouverait toujours un serviteur fidèle et respectueux dans celui qui signait Edgar, Maître de Ravenswood.

Il écrivit une troisième lettre à Lucie, et le messenger fut chargé de chercher quelque moyen pour la lui remettre en mains propres. Elle contenait les plus fortes protestations d'une constance éternelle, et lui parlait du changement qui s'opérerait dans sa fortune comme d'une cir-

constance dont le plus grand prix à ses yeux était de tendre à écarter les obstacles qui pouvaient s'opposer à leur union. Il lui faisait part des démarches qu'il venait de faire pour obtenir le consentement de ses parents, et lui exprimait son espoir qu'elles ne seraient pas infructueuses. Dans le cas contraire, il se flattait que son absence d'Écosse pour une mission importante et honorable donnerait aux préjugés le temps de s'affaiblir, et les rendrait plus faciles à déraciner à son retour. Il comptait au surplus que la constance et la fermeté de miss Ashton triompheraient de tout ce qu'on pourrait tenter pour la faire manquer à la foi qu'elle lui avait promise. La lettre était fort longue; mais comme elle était plus intéressante pour les deux amants qu'elle ne pourrait l'être pour nos lecteurs, nous nous bornons à en rapporter ce qui précède.

Le Maître de Ravenswood reçut une réponse à chacune de ces lettres, d'un style bien différent et par trois voies différentes.

La réponse de lady Ashton lui parvint par l'express qu'il avait envoyé, et à qui elle ne permit de rester au château que le temps qui lui fut strictement nécessaire pour écrire la lettre suivante.

A M. Ravenswood à Wolfscrag

« Monsieur et inconnu, j'ai reçu une lettre signée Edgar, Maître de Ravenswood, et je ne sais trop à qui je dois l'attribuer, puisque la famille qui porte ce nom a été dégradée de noblesse pour cause de haute trahison en la personne d'Allan, feu lord Ravenswood.

« Si par hasard c'est vous, Monsieur, qui avez pris ce titre, vous voudrez bien savoir que je réclame le plein exercice des droits d'une mère sur miss Lucie Ashton, ma fille, que j'ai irrévocablement destinée à un homme digne d'elle. Quand il en serait autrement, je ne pourrais accueillir aucune proposition de cette nature de votre part ni de celle de qui que ce soit de votre famille, qui a constamment porté les armes contre la liberté du peuple et contre les immunités de l'église de Dieu. Ce n'est pas le souffle d'une prospérité passagère qui peut changer mes sentiments à cet égard. De même que le saint roi David, j'ai vu les méchants revêtus de grands pouvoirs s'élever comme le laurier au vert feuillage : je passai; ils n'existaient déjà plus.

« Je vous prie, Monsieur, de bien vous pénétrer de ces vérités, par égard pour vous-même, et je vous engage à ne pas vous adresser davantage à votre servante

« MARGUERITE DOUGLAS OU ASHTON. »

Deux jours après avoir reçu cette épître peu satisfaisante, le Maître de Ravenswood fut arrêté dans la grande rue d'Édimbourg par un homme qu'il reconnut pour le domestique de confiance de sir William Ashton : Lockhard ôta son chapeau, le salua respectueusement, lui demanda pardon de l'arrêter ainsi dans la rue, lui remit une lettre dont il avait été chargé par son maître, et disparut aussitôt. Elle contenait quatre pages in-folio couvertes d'une écriture très-serrée, et, comme cela arrive souvent dans les compositions des grands jurisconsultes, on aurait pourtant pu la réduire à bien peu de chose. Ce qui en résultait le plus évidemment, c'était que celui qui l'avait écrite s'était trouvé dans un grand embarras pour la rédiger.

Sir William commençait par s'étendre fort au long sur le cas tout particulier qu'il faisait de son jeune ami le Maître de Ravenswood, et sur la haute estime qu'il avait toujours eue pour son ancien ami le marquis d'Athol. Il espérait que quelques mesures qu'ils pussent adopter en ce qui le concernait, ils auraient les égards convenables à la sainteté des jugements obtenus *in foro contentioso*; il protestait devant Dieu et devant les hommes, que si les lois d'Écosse et les sentences rendues en conformité d'icelles devaient subir un affront devant telle assemblée que ce pût être, les maux qui en résulteraient pour le public feraient à son cœur une blessure plus profonde que tout le préjudice que des procédés si irréguliers pourraient apporter à ses intérêts personnels. Il appuyait beaucoup sur la générosité, sur le pardon mutuel des injures, et disait quelques mots sur l'instabilité des choses humaines, lieu commun toujours à l'usage du parti qui succombe. Il regrettait pathétiquement et blâmait avec douceur la précipitation avec laquelle on lui avait retiré la charge de lord garde des sceaux, qu'une longue expérience l'avait mis en état de remplir, il osait dire, au grand avantage du public, sans qu'on se fût même donné la peine de s'assurer jusqu'à quel point ses principes politiques différaient de ceux de l'administration actuelle. Il était bien convaincu que le marquis d'Athol n'avait en vue que le bien public, qu'il y travaillait aussi sincèrement que lui-même et que qui que ce fût, et si, dans une conférence, ils fussent convenus de la marche à suivre pour arriver à ce but si désirable, il l'aurait volontiers appuyé de tout son crédit et de tous ses moyens. Quant à l'engagement existant entre sa fille et Ravenswood, il n'en parlait que d'une manière contrainte. Il regrettait que cette démarche prématurée eût eu lieu; il prenait son jeune ami à témoin qu'il ne lui avait jamais donné aucun encouragement; il lui rappelait qu'une transaction *inter minores*, qu'un engagement con-

tracté par une fille sans le concours de ses curateurs naturels était de nul effet aux yeux de la loi. Cette mesure précipitée avait produit sur l'esprit de lady Ashton un très-mauvais effet; elle avait fortifié ses préjugés et il ne fallait pas songer à les détruire quant à présent. Son fils le colonel Sholto Douglas Ashton s'était rangé de la manière la plus prononcée du côté de sa mère : ainsi donc il ne pourrait accorder à son jeune ami le consentement qu'il lui demandait , sans se mettre en opposition contre toute sa famille , et sans risquer d'y opérer une rupture, danger auquel il ne pouvait s'exposer. Il finissait par espérer que le temps , ce grand médecin , remédierait à tout cela.

Dans un post-scriptum assez court , sir William disait un peu plus clairement que plutôt que d'exposer les lois d'Écosse à recevoir une blessure mortelle, dans le cas où, contre son attente, il plairait au parlement de casser des jugements solennellement rendus, il consentirait à faire extrajudiciairement des sacrifices considérables.

Quelques jours après, un inconnu remit à la porte du marquis d'Athol la lettre suivante, adressée au Maître de Ravenswood :

« J'ai reçu votre lettre, mais ce n'a pas été sans danger. Ne m'écrivez plus jusqu'à ce qu'il arrive un temps plus heureux. Je suis obsédée, mais je serai fidèle à ma parole, tant que le ciel me conservera l'usage de la raison. C'est une consolation pour moi de savoir que la fortune vous favorise , et j'en ai grand besoin. » Ce billet était signé L. A.

Ce peu de lignes remplit Ravenswood des plus vives alarmes. Malgré la défense de Lucie , il fit de nouvelles tentatives pour lui faire parvenir de nouvelles lettres, et même pour en obtenir une entrevue , mais il ne put y réussir , et il n'eut que la mortification d'apprendre qu'on avait pris les plus grandes et les plus efficaces précautions pour empêcher toute possibilité de correspondance entre eux.

Toutes ces circonstances contrariaient d'autant plus Ravenswood qu'il ne pouvait différer plus longtemps à partir d'Écosse pour s'acquitter de la mission importante qui venait de lui être confiée. Avant son départ il remit la lettre de sir William entre les mains du marquis d'Athol , qui , après l'avoir lue , lui dit en souriant que l'ancien lord garde des sceaux avait laissé passer ses jours de grâce, et qu'il fallait qu'il apprît maintenant de quel côté se levait le soleil. Ce fut avec la plus grande difficulté qu'Edgar arracha de lui la promesse que , dans le cas où sir William consentirait à son mariage avec Lucie , il transigerait avec lui sur toutes ses prétentions, sans porter l'affaire devant le parlement.

— C'est sacrifier les droits de votre naissance, lui dit le marquis, et

j'aurais bien de la peine à y consentir, si je n'étais bien convaincu que lady Ashton, lady Douglas, ou n'importe quel nom elle se donne, n'en démordra point, et que jamais son mari n'osera la contrarier.

— J'espère cependant, Milord, que vous voudrez bien songer que je regarde mon engagement comme sacré.

— Je vous donne ma parole d'honneur que je veux vous servir jusque dans vos folies. Je vous ai fait connaître mon opinion, mais je vous promets d'agir d'après la vôtre, si l'occasion s'en présente.

Le Maître de Ravenswood ne put que faire les plus vifs remerciements à ce parent généreux, à cet ami véritable, et il lui laissa plein pouvoir d'agir pour lui, en toute circonstance, comme il jugerait à propos. Il lui fit alors ses adieux, et partit pour le continent, où la mission qu'il avait à remplir paraissait devoir le retenir quelques mois.

CHAPITRE XXVIII.

Désarme-t-on ainsi les rigueurs d'une belle ?

SHAKSPEARE. *Richard III.*



Un an s'était passé depuis le départ du Maître de Ravenswood pour le continent. On ne croyait pas qu'il dût y rester si longtemps, cependant il y était encore retenu par les affaires de la mission dont il avait été chargé, ou, suivant un bruit généralement répandu, par d'autres affaires qui le concernaient personnellement. Pour faire connaître à nos lecteurs en quel état se trouvaient alors les choses dans la famille de sir William Ashton, nous allons rapporter une conversation confidentielle qui eut lieu à cette époque entre Bucklaw et son complaisant compagnon de bouteille, le fameux capitaine Craigengelt.

Ils étaient assis aux deux côtés d'une immense cheminée, dans la salle à manger du château de Girnington. Un grand feu de bois brillait dans l'âtre; une table ronde, placée entre eux, soutenait deux verres et quelques bouteilles d'excellent bourgogne, et cependant le maître du château avait l'air sérieux, pensif et réfléchi, tandis que le parasite songeait à ce qu'il pourrait dire ou faire pour prévenir ce qu'il redoutait le plus au monde, un accès d'humeur de celui dont il cultivait assidûment les bonnes grâces. Après un long silence, qui n'était interrompu que par le bruit que faisait Bucklaw en battant la mesure contre

terre avec la semelle de sa botte, Craigengelt se hasarda enfin à le rompre le premier.

— Je veux être damné, dit-il, si l'on vous prendrait en ce moment pour un homme qui est sur le point de se marier. Que le diable m'emporte si vous n'avez pas plutôt l'air d'un malheureux condamné au gibet !

— Grand merci du compliment, répondit Bucklaw ; mais je suppose que vous pensez à ce qui peut vous arriver quelque jour. Je vous prie, capitaine, pourquoi aurais-je l'air gai et joyeux, quand je me sens mélancolique, et diablement mélancolique ?

— Et c'est ce qui fait que je me donne au diable. Vous êtes à la veille de faire le meilleur mariage du pays, un mariage que vous avez vivement désiré, et vous avez l'air rechigné comme une ourse à qui l'on vient d'enlever ses petits !

— Je ne sais, répondit Bucklaw d'un ton d'humeur, si je conclurais ce mariage ou non, si je ne me trouvais trop avancé pour reculer.

— Reculer ! s'écria Craigengelt d'un air d'étonnement bien joué. Ce serait jouer à qui perd gagne. Reculer ! La dot de la fille...

— Dites de la jeune lady, s'il vous plaît, dit Bucklaw en l'interrompant.

— Oh bien ! bien ! je n'ai pas dessein de lui manquer de respect ; mais la dot de miss Ashton n'est-elle pas égale à celle que pourrait vous apporter quelque autre héritière que ce fût dans tout le Lothian ?

— Cela peut être vrai, mais que m'importe sa dot ? ne suis-je pas assez riche ?

— Et la mère, qui vous aime comme un de ses enfants !

— Même un peu plus que quelques-uns d'entre eux, à ce que je pense. Au surplus, je ne crois pas qu'elle fasse une grande dépense d'affection.

— Et le colonel Sholto Douglas Ashton, qui désire ce mariage plus qu'aucune chose au monde !

— Parce qu'il pourra contribuer à le faire arriver au parlement.

— Et le père, qui est aussi impatient de voir ce mariage se conclure, que je l'aie jamais été de voir la fin d'une partie que je suis près de gagner !

— Sans doute, dit Bucklaw avec le même ton d'indifférence. Il désire assurer à sa fille le meilleur parti possible, puisqu'il ne lui est pas permis de la vendre pour sauver le domaine de Ravenswood que le parlement va arracher de ses griffes.

— Mais que direz-vous de la jeune demoiselle ? Il n'en existe pas de

plus jolie dans toute l'Écosse. Vous en étiez fou quand elle ne voulait pas de vous, et aujourd'hui qu'elle consent à vous épouser, et à renoncer à son engagement avec ce Ravenswood, voilà que vous faites le dédaigneux ! Je ne puis m'empêcher de le dire, il faut que vous ayez le diable au corps. Vous ne savez ni ce qu'il vous faut, ni ce que vous voulez.

— Je vais vous le dire en deux mots, reprit Bucklaw en se levant, et en se promenant dans l'appartement : je voudrais savoir pourquoi diable miss Ashton a changé d'avis si subitement.

— Pourquoi vous en inquiéter, puisque le changement est en votre faveur ?

— Vous pouvez avoir raison. Je n'ai jamais beaucoup connu les belles dames, et pourtant je sais qu'elles sont souvent capricieuses en diable. Mais il y a dans le changement de miss Ashton quelque chose de trop soudain, de trop sérieux, pour que ce ne soit que l'effet d'un caprice. C'est l'ouvrage de lady Ashton. Elle connaît toutes les manœuvres qu'il faut employer pour réduire l'esprit humain, de même qu'on emploie les martingales, les cavessons, pour dompter un jeune cheval

— Comment pourrait-on le dresser sans cela ? Comment le rendrait-on soumis et docile ?

— Cela est pourtant vrai, dit Bucklaw en suspendant sa marche et en s'appuyant sur le dos d'une chaise. D'ailleurs Ravenswood est encore sur mon chemin. Croyez-vous qu'il renonce à l'engagement de Lucie ?

— Bien certainement il y renoncera. Que signifie cet engagement quand ils sont sur le point, lui de prendre une autre femme, elle de choisir un autre mari ?

— Et vous croyez bien sérieusement qu'il va se marier en pays étranger, comme nous l'avons entendu dire ?

— N'avez-vous pas entendu vous-même le capitaine Westenho parler des préparatifs qu'on fait pour cet heureux hymen ?

— Le capitaine Westenho vous ressemble un peu trop, Craigengelt, pour qu'il puisse être ce que sir William appellerait un témoin irrécusable. Personne ne peut mieux boire, mieux jouer, mieux jurer ; et je crois que lorsqu'il s'agit de mentir et de tromper il ne s'en acquitte pas moins bien. Toutes ces qualités peuvent être utiles, Craigengelt, quand elles s'exercent dans une sphère convenable ; mais elles sentent un peu trop le fibustier pour figurer comme il faut dans une cour de justice.

— Eh bien, n'en croiriez-vous pas le colonel Douglas Ashton? Ne nous a-t-il pas assuré qu'il avait entendu le marquis d'Athol dire publiquement, sans savoir qu'il fût présent, que son jeune parent avait arrangé ses affaires de manière à ne pas être obligé de sacrifier le domaine de ses pères pour obtenir la fille langoureuse d'un vieux fanatique sans crédit, et que Bucklaw était le bienvenu à porter les vieux souliers de Ravenswood?

— A-t-il bien osé parler ainsi? s'écria Bucklaw en se livrant à un de ces accès de colère auxquels il s'abandonnait assez souvent : si je l'avais entendu, de par le ciel! je lui aurais arraché la langue du gosier devant ses courtisans, ses flatteurs et sa garde de montagnards. Comment Sholto ne lui a-t-il point passé son épée au travers du corps?

— Je veux être capot si je le sais. Très-certainement le marquis le méritait bien; mais c'est un vieillard, un ministre d'état; il y aurait plus de danger que d'honneur à avoir une affaire avec lui. Pensez à dédommager miss Ashton du tort que de pareils propos peuvent lui faire, plutôt que de songer à un homme trop vieux pour se battre, et placé trop haut pour que vous puissiez l'atteindre.

— Je l'atteindrai pourtant quelque jour, ainsi que son cher parent Ravenswood. Mais en attendant je ferai ce qu'exige l'honneur de miss Ashton : il ne faut pas qu'il souffre de tout ce qu'ils peuvent dire. C'est pourtant une sottise affaire, et je voudrais bien qu'elle fût terminée. Allons, Craiengelt, remplissez nos verres, et buvons à sa santé. Une bonne bouteille de vin vaut mieux que tous les bonnets des plus nobles têtes de l'Europe.

CHAPITRE XXIX.

Tel était le sujet de tous nos entretiens :
 Étions-nous tête à tête ou bien en compagnie,
 Sans cesse elle en était plus ou moins poursuivie;
 Enfin elle perdait à table l'appétit,
 Et ne pouvait compter sur le sommeil au lit.

SHAKESPEARE. *Les Méprises.*



Le lendemain matin vit Bucklaw et son fidèle Achate, Craiengelt, arriver au château de Ravenswood. Ils y furent reçus avec de grandes démonstrations d'amitié par sir William, lady Ashton et leur fils aîné le colonel Sholto Douglas Ashton. Après avoir longtemps rougi et bégayé,

car Bucklaw, malgré son caractère ferme et intrépide sur bien des points, avait cette timidité puérile qui est le partage assez ordinaire de ceux qui ont peu vécu dans la bonne société, il parvint enfin à dire qu'il désirait avoir un entretien avec miss Ashton relativement à leur futur mariage. Sir William et son fils jetèrent les yeux sur lady Ashton, qui répondit avec un air d'aisance qu'elle allait faire venir sa fille sur-le-champ : — Mais j'espère, ajouta-t-elle en souriant agréablement, qu'attendu la grande jeunesse de Lucie, et la circonstance qu'elle a eu la faiblesse de se laisser déjà persuader de contracter un engagement dont elle rougit aujourd'hui, notre ami M. Bucklaw lui pardonnera si elle désire que je sois présente à cette entrevue.

— Je vous proteste, ma chère dame, répondit Bucklaw, que c'est précisément ce que je souhaite moi-même, car j'ai si peu d'habitude de ce qu'on appelle la galanterie, que je commettrai certainement quelque misérable bévue si je n'ai l'avantage d'avoir un interprète tel que vous.

Ce fut ainsi que le trouble et l'embarras que Bucklaw éprouvait en ce moment lui firent oublier les craintes qu'il avait eues la veille, que lady Ashton n'eût employé quelque manœuvre pour déterminer sa fille à consentir tout d'un coup à un mariage pour lequel elle avait témoigné jusqu'alors le plus grand éloignement; et il perdit par là l'occasion de s'assurer par lui-même des véritables sentiments de Lucie.

Le père et le fils sortirent du salon avec le capitaine, et lady Ashton ne tarda pas à y rentrer suivie de sa fille. Lucie parut à Bucklaw telle qu'il l'avait vue précédemment, plutôt calme qu'agitée; mais un meilleur juge que lui aurait eu peine à décider si ce calme avait pour cause l'indifférence ou le désespoir. Il était d'ailleurs trop ému lui-même pour pouvoir soumettre à un examen attentif les dispositions de la jeune personne; il bégaya deux ou trois phrases incohérentes, confondit tout ce qu'il voulait dire, et resta court avant d'avoir pu finir son discours.

Miss Ashton l'avait écouté, ou du moins avait eu l'air de l'écouter. Mais elle ne lui fit aucune réponse, et continua de s'occuper d'un ouvrage de broderie auquel elle paraissait donner toute son attention, soit par instinct, soit par habitude. Lady Ashton était assise à peu de distance dans une embrasure de croisée, et voyant que Bucklaw était au bout de son rôle, et que sa fille gardait le silence, elle s'écria d'un ton qui tenait le milieu entre la douceur et le reproche : — Lucie ! eh bien, ma chère, à quoi pensez-vous donc ? N'avez-vous pas entendu ce que M. Bucklaw vient de vous dire ?

L'esprit de la malheureuse fille paraissait n'avoir pas conservé le souvenir de la présence de sa mère. Elle tressaillit à sa voix, laissa tomber son aiguille et prononça à la hâte et presque tout d'une haleine ces paroles contradictoires : — Non, Madame. Si, Milady. Je vous demande pardon. Je n'ai pas entendu.

— Vous n'avez pas besoin de rougir, mon enfant, et encore moins de pâlir et de trembler, dit lady Ashton en s'approchant d'elle. Nous savons qu'une jeune demoiselle bien née ne doit pas se montrer empressée d'écouter les compliments des jeunes gens. Mais vous devez songer que M. Bucklaw est autorisé par vos parents à vous parler comme il vient de le faire, et que vous avez consenti à l'écouter favorablement. Vous savez combien votre père et moi nous avons à cœur de vous voir faire un mariage si sortable.

Le ton avec lequel lady Ashton prononçait ces paroles respirait la douceur et la tendresse maternelle ; mais ses regards, dirigés vers sa fille, lui intimaient en même temps un ordre rigoureux et sévère. Il s'agissait de tromper Bucklaw, ce qui n'était pas très-difficile ; mais la pauvre Lucie s'était accoutumée à lire dans les yeux de sa mère ses moindres volontés, même quand celle-ci jugeait à propos de n'en instruire qu'elle.

Miss Ashton, assise sur sa chaise dans un complet état d'immobilité, paraissait frappée de terreur, roulant autour d'elle des yeux égarés, et continuant de garder le silence. Bucklaw, qui, pendant tout ce temps, s'était promené en long et en large dans le salon, était parvenu à retrouver sa présence d'esprit, et s'arrêtant tout à coup en face de Lucie : — Je crois, miss Ashton, lui dit-il, que j'ai joué le rôle d'un sot. J'ai voulu vous parler comme on dit que les jeunes filles aiment qu'on leur parle ; vous n'y avez rien compris, et cela ne m'étonne point, car du diable si j'y comprends rien moi-même ! Mais une fois pour toutes, je veux m'expliquer en bon écossais. Votre père et votre mère consentent que je vous épouse ; je vous dirai donc que si vous voulez accepter pour mari un jeune homme franc et loyal, qui jamais ne vous contrariera en la moindre chose, vous n'avez qu'un mot à dire. Je vous mettrai à la tête du plus bel établissement qui soit dans le Lothian ; vous choisirez entre le château de Girnington et celui de Bucklaw ; vous aurez la maison de lady Girnington à Édimbourg, dans Canongate ; vous irez où il vous plaira ; vous ferez ce que vous voudrez ; vous verrez qui bon vous semblera. Cela est clair. Seulement je réserve un coin au bas bout de la table pour un mauvais sujet de mes amis, de la compagnie duquel je me passerais fort bien si ce coquin n'avait eu l'art de

me persuader qu'elle m'est absolument nécessaire; ainsi j'espère que vous ne bannirez pas Craigengelt, quoique certainement il ne soit pas difficile de trouver meilleure société.

— Fi donc ! Bucklaw, fin donc ! s'écria lady Ashton : comment pouvez-vous supposer que Lucie ait la moindre idée de bannir de chez vous cette franche et honnête créature, le brave capitaine Craigengelt ?

— Il est vrai, Milady, que la franchise, l'honnêteté et la bravoure sont trois qualités qu'il possède au même degré. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Le drôle connaît ma manière d'être; il sait se rendre utile, il se plie à toutes mes fantaisies; et, comme je vous le disais, j'aurais peine à m'en passer. Mais encore un coup ce n'est pas ce dont il s'agit, et puisque j'ai eu assez de courage pour vous faire directement ma proposition, miss Ashton, je serais charmé de recevoir une réponse de votre propre bouche.

— Mon cher Bucklaw, dit lady Ashton, permettez-moi de venir au secours de la timidité de ma fille : je vous dis en sa présence qu'elle a déjà consenti à se laisser guider par son père et par moi dans cette affaire. — Ma chère Lucie, ajouta-t-elle en combinant, suivant son usage, un ton de tendresse avec un regard impérieux, parlez vous-même; ce que je dis n'est-il pas l'exacte vérité ?

— J'ai promis de vous obéir, répondit sa victime d'une voix faible et tremblante, mais à une condition.

— Elle veut dire, reprit sa mère, qu'elle attend la réponse à la demande qu'elle a adressée à Ratisbonne, ou à Vienne, ou à Paris, pour être dégagée de la promesse qu'un homme artificieux avait eu l'art d'obtenir d'elle. Je suis sûre, mon cher Bucklaw, que vous ne la blâmez point d'avoir sur cet article une délicatesse que nous devons tous apprécier et partager.

— Cela est juste, parfaitement juste, dit Bucklaw; et il fredonna en même temps ce refrain d'une vieille chanson :

Oublions le premier amour,
Et puis un autre aura son tour.

Mais il me semble, ajouta-t-il, que vous auriez déjà eu le temps de recevoir cinq ou six réponses de Ravenswood. Du diable si je ne vais pas lui en demander une moi-même, si miss Ashton veut m'en charger.

— C'est à quoi nous ne pouvons consentir, dit lady Ashton. Nous avons eu déjà bien de la peine à empêcher mon fils Douglas de faire cette démarche, et elle serait peu convenable de votre part. Nous vous aimons trop pour souffrir que vous alliez faire une telle demande à un

homme du caractère de celui dont il s'agit. Mais, au fait, tous les amis de notre famille sont d'avis que, comme cet homme, indigne de tant d'égards, n'a pas daigné faire de réponse, son silence doit être regardé comme un consentement. Un contrat n'est-il pas censé rompu quand les parties intéressées n'insistent pas pour qu'il soit exécuté? C'est l'opinion bien prononcée de sir William, qui doit s'y connaître, et ma chère Lucie elle-même devrait partager.....

— Madame, s'écria Lucie avec une énergie dont on ne l'aurait pas crue capable, ne me pressez pas davantage. Si ce malheureux engagement est annulé, je vous ai déjà dit que vous disposerez de moi comme vous le voudrez. Mais jusqu'alors je serais coupable aux yeux de Dieu et des hommes si je faisais ce que vous me demandez.

— Mais, ma chère amie, si cet homme s'opiniâtre à garder le silence...

— Il me répondra. Il y a six semaines que je lui ai envoyé par une voie très-sûre un duplicata de ma première lettre.

— Vous ne l'avez pas fait, vous n'auriez pas osé le faire, s'écria lady Ashton avec un emportement qui n'était guère d'accord avec le ton de douceur qu'elle avait affecté de prendre; mais reconnaissant sa faute sur-le-champ : — Ma chère Lucie, ajouta-t-elle en reprenant un ton mielleux, comment avez-vous pu faire une telle démarche?

— Peu importe, dit Bucklaw; j'approuve et je respecte la façon de penser de miss Ashton : tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pas été le porteur de sa dépêche.

— Et combien de temps, miss Ashton, lui demanda sa mère d'un ton ironique, devons-nous attendre le retour de votre Pacolet? car vous avez sans doute employé quelque substance aérienne : nos simples courriers de chair et d'os n'étaient pas dignes d'être chargés d'un message si important.

— J'ai compté les semaines, les jours, les heures et les minutes, répondit Lucie; et si je n'ai pas une réponse dans huit jours, j'en conclurai qu'il est mort. Jusqu'à ce moment, Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Bucklaw, je vous aurai une obligation véritable si vous pouvez obtenir de ma mère qu'elle ne me presse pas davantage à ce sujet.

— J'en fais la demande formelle à lady Ashton, s'écria Bucklaw : sur mon honneur, miss Lucie, je respecte vos sentiments, et quoique je désire plus vivement que jamais de voir la fin de cette affaire, je vous jure que j'y renoncerais si l'on vous pressait de manière à vous causer un seul instant de désagrément.

— Monsieur Bucklaw ne doit craindre rien de semblable, dit lady

Ashton pâlisant de colère, quand c'est le cœur d'une mère qui veille au bonheur de sa fille. — Me permettez-vous de vous demander, miss Ashton, dans quels termes était conçue la lettre que vous avez jugé à propos d'écrire ?

— Ce n'était, répondit Lucie, que la copie exacte de celle que vous m'aviez précédemment dictée.

— Ainsi donc, ma chère Lucie, dit sa mère en reprenant un accent affectueux, nous pouvons espérer que dans huit jours vous mettez fin à toute cette incertitude ?

— Je n'entends pas que miss Ashton soit serrée de si près, Madame, s'écria Bucklaw, qui, quoique bizarre, étourdi et inconséquent, n'était pas dépourvu de sensibilité : des messagers peuvent être arrêtés, retardés en route par des événements imprévus. Un cheval défermé m'a une fois fait perdre une journée entière. Permettez-moi de consulter mon agenda. C'est d'aujourd'hui en vingt jours la fête de Saint-Judes. J'ai plus d'une affaire d'ici là, et il faut que je sois la veille à Caverton-Edge pour voir une course entre la jument noire du laird de Kittlegrith et le cheval bai de quatre ans de Johnston le marchand de farine. Mais n'importe, en courant toute la nuit, je puis être ici le lendemain. J'espère donc que comme d'ici à cette époque, je n'importunerai pas davantage miss Ashton, vous, Milady, sir William et le colonel Douglas, vous voudrez bien aussi lui laisser la tranquillité nécessaire pour faire ses réflexions et prendre son parti.

— Vous êtes généreux, Monsieur, dit Lucie.

— De la générosité ! non. Je ne suis, comme je vous l'ai dit, qu'un jeune homme un peu étourdi, mais franc et loyal, et je travaillerai à vous rendre heureuse, si vous me le permettez et que vous m'en donniez les moyens.

A ces mots, il la salua avec plus d'émotion qu'on n'en devait attendre de son humeur habituelle, et se prépara à sortir. Lady Ashton le suivit en l'assurant que Lucie rendait justice à la sincérité de son attachement, et en l'engageant à voir sir William avant son départ. — Puisque nous devons être prêts, ajouta-t-elle en se retournant vers sa fille, à signer, le jour de la Saint-Judes, le bonheur de toute la famille...

— Le bonheur de toute la famille, s'écria douloureusement Lucie tandis que la porte du salon se fermait : dites plutôt l'arrêt de ma mort ! Et joignant sur sa poitrine ses mains desséchées par le chagrin, elle se laissa tomber sur un fauteuil dans un état voisin de l'anéantissement.

Elle en fut bientôt retirée par les cris bruyants de son jeune frère Henry, qui venait lui rappeler la promesse qu'elle lui avait faite de lui donner deux aunes de ruban écarlate pour lui faire des nœuds de jarretières.

Lucie se leva d'un air résigné, et ouvrant une petite boîte d'ivoire, y prit le ruban que son frère désirait, en coupa la longueur convenable, et lui en fit deux nœuds de jarretières, comme il le voulut.

— Ne fermez pas votre boîte si vite, s'écria Henry ; il faut que vous me donniez encore de votre fil d'argent pour attacher les sonnettes aux pattes de mon faucon. Ce n'est pas qu'il le mérite, car, malgré le mal que j'ai eu à le dénicher, malgré la peine que j'ai prise à l'élever, je crains qu'il ne soit jamais bien dressé ; en effet, après avoir enfoncé ses serres dans le corps d'une perdrix, il la lâche tout à coup et la laisse échapper. Or que peut devenir le pauvre oiseau blessé de cette manière ? Il faut qu'il aille mourir sous le premier genêt ou la première bruyère qu'il peut rencontrer.

— Vous avez raison, Henry, vous avez bien raison, dit tristement Lucie en tenant toujours la main de son frère, après lui avoir donné le fil qu'il venait de lui demander. Mais il existe dans le monde d'autres oiseaux de proie que votre faucon, et encore plus d'oiseaux blessés qui ne désirent que de mourir en paix, et qui cherchent en vain une bruyère ou un genêt pour y cacher leur tête.

— Ah ! voilà une phrase que vous avez trouvée dans quelqu'un de vos romans, dit Henry, et Sholto prétend que cela vous tourne la tête. Mais j'entends Norman siffler le faucon, il faut que j'aille lui attacher ses sonnettes.

A ces mots, il partit avec la joyeuse insouciance de la jeunesse, laissant sa sœur à l'amertume de ses réflexions.

— Il est donc décidé, dit-elle, que je dois être abandonnée par tout ce qui respire, même par ceux qui doivent me chérir le plus ! Je ne vois près de moi que ceux qui m'entraînent à ma perte. Cela doit être ainsi : seule, et sans prendre conseil de personne, je me suis précipitée dans le danger ; il faut, seule et sans conseil, que j'en sorte ou que je meure.

CHAPITRE XXX.

. . . Que s'ensuit-il enfin ?

Une triste apathie, un sombre et noir chagrin,
Un morne désespoir, précurseur ordinaire
De la mort qui bientôt finit votre misère.

SHAKSPEARE. *Les Méprises*



POUR justifier la facilité avec laquelle Bucklaw, qui réellement n'était pas dépourvu de bonnes qualités, laissait égarer son jugement par les manœuvres de lady Ashton, tandis qu'il faisait à sa manière la cour à Lucie, il faut que le lecteur se rappelle le régime intérieur auquel les femmes étaient soumises à cette époque dans les familles d'Écosse.

Les mœurs de ce pays, sous ce rapport comme sous plusieurs autres, étaient les mêmes que celles de la France avant la révolution. Les jeunes personnes d'un rang distingué voyaient très-peu la société avant d'être mariées, et elles étaient tenues par les lois comme par le fait sous une dépendance absolue de leurs parents, qui, lorsqu'il s'agissait de leur établissement, consultaient plus souvent l'intérêt et les convenances que l'inclination de leurs enfants. En pareilles circonstances celui qui devait épouser n'attendait guère de sa future qu'un consentement tacite aux volontés de ceux qui avaient le droit de disposer d'elle ; et, comme il avait peu d'occasions de la connaître, il se décidait ordinairement d'après l'extérieur, de même que les amants de Portia, dans *le Marchand de Venise*, choisissent, d'après le métal dont elle est composée, chacune des cassettes dont l'intérieur doit décider de leur sort : en un mot, c'était une loterie laissant au hasard le soin de décider s'ils devaient perdre ou gagner.

Telles étaient les mœurs générales du siècle ; il n'était donc pas étonnant que Bucklaw, que des habitudes de dissipation avaient tenu éloigné jusqu'alors de la bonne société, ne cherchât pas dans celle qui devait être son épouse des sentiments que des gens ayant plus d'expérience et de délicatesse auraient à peine songé à y trouver. Il savait, ce qui était généralement regardé comme le point principal, que les parents et les amis de Lucie s'étaient prononcés ouvertement en sa faveur, que cette prédilection était fondée sur de puissants motifs, et il ne croyait pas à avoir à s'inquiéter d'autre chose.

Il est certain que depuis le départ de Ravenswood la conduite du marquis semblait avoir été calculée tout exprès pour mettre une barrière insurmontable entre son parent et miss Ashton. Il aimait sincèrement Edgar, mais cette affection n'était pas dirigée par le jugement ; ou, pour mieux dire, de même que tant d'amis et de protecteurs, il consultait ce qu'il regardait comme les vrais intérêts de son jeune parent, quoiqu'il sût qu'en agissant ainsi il contrarierait ses inclinations et ses désirs.

Il avait employé tout le crédit dont il jouissait comme ministre pour faire accueillir par le parlement d'Écosse un appel qu'il interjeta, au nom de Ravenswood, des jugements qui avaient accordé à l'ancien garde des sceaux la propriété de la baronnie dont il portait le nom. Cette mesure, étant appuyée de toute la force de l'autorité ministérielle, fit jeter les hauts cris à tous les membres du parti opposé, qui la représentèrent comme un empiétement inouï, arbitraire et tyrannique, sur le pouvoir judiciaire. Mais si tel fut l'effet que cette démarche produisit sur des gens qui n'avaient d'autre liaison avec la famille Ashton qu'une conformité de sentiments politiques, on peut juger de l'irritation qu'elle occasionna dans le sein de celle-ci. Sir William, encore plus intéressé que timide, était réduit au désespoir par la perte dont il était menacé. Le ressentiment de son fils le colonel, nourri dans les idées d'orgueil de sa mère, devint une rage à la seule idée qu'il pouvait perdre les biens qu'il regardait comme son patrimoine. Mais l'esprit encore plus vindicatif de lady Ashton y trouva de nouveaux aliments pour sa haine, et regarda cette demande judiciaire comme une offense qui devait nourrir à jamais le désir de la vengeance dans tous les cœurs de sa famille.

Lucie même, la douce et confiante Lucie, entraînée par l'opinion de tout ce qui l'entourait, ne put s'empêcher de regarder la conduite de Ravenswood, ou pour mieux dire celle de son parent, comme précipitée et fermant la porte à toute conciliation. — Il avait été accueilli par mon père, pensait-elle ; c'est en sa présence et sous ses yeux que notre attachement prit naissance. Aurait-il dû l'oublier si promptement ? Ne devait-ce pas être une raison pour qu'il fît valoir avec plus de modération ce qu'il regarde comme ses droits légitimes ? J'aurais renoncé pour lui à des biens vingt fois plus considérables que ceux dont il cherche à recouvrer la propriété avec une ardeur qui prouve qu'il a oublié combien je me trouve intéressée dans cette affaire.

Lucie était pourtant forcée de renfermer ces plaintes dans son cœur, car elle n'aurait pas voulu augmenter encore l'animosité qu'avaient

conçue contre son amant tous ceux dont elle était entourée, qui se récriaient hautement contre les mesures adoptées par le marquis d'Athol, comme étant illégales, vexatoires, tyranniques, et pires que les actes les plus arbitraires commis dans les plus mauvais temps des Stuarts.

Par une conséquence naturelle, on employa auprès d'elle tous les moyens, tous les raisonnements possibles pour la déterminer à rompre son engagement avec Edgar, engagement qu'on lui peignait comme honteux, scandaleux, criminel, étant formé avec l'ennemi de sa famille, et calculé pour ajouter encore à l'amertume de la disgrâce que son père venait d'essuyer.

Miss Ashton ne manquait pourtant pas de résolution, et, quoique seule et sans secours, elle aurait pu résister à bien des choses. Elle aurait pu endurer les plaintes de son père, ses murmures contre ce qu'il appelait la conduite tyrannique du parti dominant, ses éternels reproches d'ingratitude contre Ravenswood, ses dissertations sans fin pour prouver la nullité de l'engagement qui subsistait entre lui et sa fille, ses citations des lois romaines et de celles d'Écosse, du droit canon, et ses instructions sur l'étendue que devait avoir la puissance paternelle, *patria potestas*.

Elle aurait pu souffrir avec patience, ou écouter avec l'indifférence du mépris les railleries amères, et même les emportements de son frère le colonel Ashton, et à peine aurait-elle fait attention aux propos impertinents et déplacés des amis et des parents de sa famille.

Mais il n'était pas en son pouvoir de résister ou d'échapper aux persécutions constantes de l'infatigable lady Ashton, qui, oubliant tout autre projet, tendait tous les ressorts de son esprit pour rompre l'engagement de sa fille et de Ravenswood, et pour élever entre eux une barrière insurmontable, en unissant Lucie à Bucklaw. Sachant pénétrer plus avant que son mari dans les replis du cœur humain, elle n'ignorait pas que sa vengeance ne pouvait porter un coup plus terrible à celui qu'elle regardait comme son ennemi mortel, et elle n'hésita point à lever le bras pour le frapper, quoiqu'elle sût que son poignard devait percer en même temps le sein de sa fille. Inébranlable dans ses projets, elle rouvrit toutes les blessures du cœur de Lucie, et les fit cruellement saigner en les sondant sans pitié. Enfin elle employa toutes les ruses, se couvrit de tous les déguisements qui pouvaient favoriser ses desseins, et prépara à loisir toutes les manœuvres dont il est possible de faire usage pour déterminer dans l'esprit d'un autre un changement auquel on attache une grande importance. Quel-

ques-unes de ces manœuvres étaient toutes simples, et nous n'aurons besoin d'en parler qu'en passant ; mais elle en employa qui étaient caractéristiques du temps et du pays où ces événements se passaient, et des personnages qui jouaient un rôle dans cette singulière tragédie.

Il était de la plus grande importance pour la réussite des projets de lady Ashton qu'il ne pût exister aucune correspondance entre les deux amants. Elle employa donc toute son autorité sur les gens qui composaient sa maison, et y ajouta le moyen auxiliaire et non moins puissant des récompenses pécuniaires, pour que toute intelligence entre eux devint impossible. Lucie paraissait jouir d'une entière liberté, et cependant jamais forteresse assiégée n'a subi un blocus aussi rigoureux. Le château de son père était comme entouré d'un cercle magique et invisible dans l'enceinte duquel rien ne pouvait entrer, et d'où rien ne pouvait sortir sans la permission expresse de la fée qui l'avait tracé. Ainsi toutes les lettres que Ravenswood avait écrites à Lucie pour l'informer des causes qui prolongeaient si longtemps son absence, toutes celles que la pauvre Lucie lui avait adressées par des voies qu'elle croyait sûres, pour lui demander les motifs de son silence, étaient tombées entre les mains de sa mère. Il n'était guère possible que dans ces lettres interceptées, et surtout dans celles d'Edgar, il ne se trouvât quelque chose qui irritât encore l'animosité et fortifiât l'obstination de celle qui s'en emparait ; mais les passions de lady Ashton étaient trop violentes pour avoir besoin de ce nouvel aliment. Elle brûlait toutes ces épîtres aussitôt qu'elle en avait pris lecture, et en les voyant se réduire en cendres, s'évaporer en fumée, un sourire se peignait sur ses lèvres, la joie du triomphe brillait dans ses yeux, et elle disait avec orgueil que les espérances de ceux qui les avaient écrites s'anéantiraient de la même manière.

Il arrive assez souvent que la fortune favorise les combinaisons de ceux qui sont prompts et habiles à profiter de toutes les chances que le hasard leur présente. Il se répandit un bruit qui, comme cela est assez ordinaire, paraissait fondé sur des circonstances plausibles, et qui cependant n'avait aucun fondement solide. On disait que le Maître de Ravenswood était sur le point d'épouser sur le continent une jeune demoiselle d'une naissance distinguée et d'une fortune considérable. Cette nouvelle fut bientôt le sujet de toutes les conversations ; car deux partis qui se disputent l'autorité et la faveur populaire manquent rarement de profiter de tous les événements de la vie privée de leurs adversaires, pour en faire des sujets de discussion politique.

Le marquis d'Athol savait mieux que personne que ce bruit n'était

nullement fondé ; mais il n'entrait pas dans ses vues de le démentir, puisqu'il n'y voyait rien que d'honorable pour son jeune parent. Il s'expliqua donc à ce sujet publiquement et sans détour, non pas dans les termes grossiers que le capitaine Craigengelt lui avait attribués, mais d'une manière assez offensante pour la famille Ashton. — Son jeune parent, dit-il, ne lui avait pas encore annoncé cette nouvelle ; mais il n'y voyait rien que de vraisemblable, et il souhaitait de tout son cœur qu'elle se confirmât : un tel mariage convenait beaucoup mieux et ferait infiniment plus d'honneur à ce jeune homme plein de talents et de moyens, qu'une alliance avec la famille d'un vieux légiste whig qui avait ruiné le père.

L'autre parti, au contraire, oubliant le refus que le Maître de Ravenswood avait éprouvé de la famille Ashton, jeta feu et flammes contre lui, et lui reprocha son inconstance et sa perfidie, l'accusant de n'avoir cherché à s'emparer du cœur de Lucie que pour l'abandonner lâchement ensuite.

Lady Ashton ne manqua pas d'arranger les choses pour que cette nouvelle arrivât au château de Ravenswood par différents canaux. Elle savait qu'elle produirait plus d'impression sur sa fille, et qu'elle prendrait mieux les couleurs de la vérité quand elle aurait été répétée par des personnes qui n'avaient entre elles aucune relation. Les uns en parlèrent comme d'un bruit courant ; les autres avaient l'air d'y attacher beaucoup d'importance. Tantôt on en parlait à l'oreille de Lucie sur le ton de la plaisanterie ; tantôt on l'en informait gravement comme d'un sujet qui devait lui faire faire de sérieuses réflexions.

Henry même, quoiqu'il aimât véritablement sa sœur, devenait un instrument dont on se servait pour la tourmenter. Un matin il accourut dans sa chambre, une branche de saule à la main, en lui disant qu'on venait de l'envoyer du continent tout exprès afin qu'elle la portât¹. Lucie avait la plus vive affection pour son jeune frère, et ce sarcasme, qui n'était qu'une étourderie irréfléchie, lui fit plus de peine que les insultes étudiées de son frère aîné. Mais elle ne fit voir aucun ressentiment : — Pauvre Henry ! s'écria-t-elle en lui jetant ses bras autour du cou, vous ne faites que répéter ce qu'on vous a appris ! — et en même temps elle versa un torrent de larmes.

Malgré l'étourderie de son âge et de son caractère, Henry fut ému. — Lucie, s'écria-t-il, ne pleurez pas ainsi ; je vous jure que je ne me

1. Porter la branche de saule, est une phrase proverbiale en Angleterre. Elle s'applique principalement aux vieilles filles qui n'ont pu trouver de mari, et aux jeunes gens qui ont été trompés dans leurs amours.

chargerai plus de leurs messages , car je vous aime mieux toute seule qu'eux tous ensemble. — Et l'embrassant tendrement : Quand vous voudrez vous promener, ajouta-t-il, je vous prêterai mon petit cheval, et vous pourrez sortir du village si bon vous semble , et sans que personne puisse vous en empêcher, car je vous répons qu'il galope joliment.

— Et qui pourrait m'empêcher de me promener hors du village? lui demanda Lucie.

— Oh! c'est un secret, lui répondit son frère : mais essayez d'en sortir, et vous verrez qu'à l'instant même votre cheval se défertera, ou deviendra boiteux, ou que la cloche du château sonnera pour vous appeler, ou enfin qu'il surviendra quelque accident qui vous empêchera d'aller plus loin. Mais j'ai eu tort de vous dire tout cela, car si Sholto le savait, il ne me donnerait pas la belle écharpe qu'il m'a promise. Adieu, ma sœur.

Ce dialogue ne fit que redoubler l'accablement de Lucie, en lui prouvant, ce qu'elle avait déjà soupçonné, qu'elle était en quelque sorte prisonnière dans la maison de son père. Nous l'avons représentée au commencement de notre histoire comme ayant un caractère un peu romanesque, aimant les récits où l'amour régnait au milieu des merveilles, et s'identifiant quelquefois avec les héroïnes de roman dont les aventures s'étaient gravées dans sa mémoire, faute d'avoir eu de meilleurs livres à lire. La baguette de fée dont elle s'était servie jusqu'alors pour se procurer des visions enchanteresses devint celle d'un magicien, esclave soumis à un mauvais génie, et dont le pouvoir se borne à faire paraître des spectres effrayants qui glacent de terreur celui qui les évoque. Elle se regarda comme l'objet du soupçon, du mépris, de l'indifférence, peut-être de la haine de sa propre famille, et, pour comble de malheur, elle se crut abandonnée même par celui pour l'amour duquel elle avait encouru l'animadversion de tout ce qui l'entourait. En effet, l'infidélité de Ravenswood semblait devenir chaque jour plus évidente.

Un officier de fortune, nommé Westenho, ancien camarade de Craigenfelt, arriva du continent précisément à cette époque. Le digne capitaine, sans agir de concert avec lady Ashton, qui était trop fière pour recourir à des auxiliaires et trop adroite pour dévoiler ses manœuvres aux yeux d'un ami de Bucklaw, avait pourtant l'adresse d'agir constamment de manière à favoriser tous ses plans. Il engagea son ami à répéter tout ce qu'il avait entendu dire du prétendu mariage que Ravenswood était, disait-on, sur le point de contracter, à y ajou-

ter d'autres circonstances de son invention, et il donna ainsi à cette calomnie une nouvelle apparence de vérité.

Assiégée de toutes parts, presque réduite au désespoir, Lucie changea alors tout à fait de caractère, et céda aux souffrances et aux persécutions. Elle devint sombre et distraite : tantôt silencieuse, et tantôt oubliant sa timide douceur, elle répondait avec courage et même avec fierté à ceux qui ne cessaient de la harceler. Sa santé commença aussi à décliner ; la pâle maigreur de ses joues et son regard égaré témoignèrent qu'elle était atteinte de ce qu'on appela une fièvre nerveuse. Tout cela eût touché la plupart des mères ; mais lady Ashton, inébranlable dans ses projets, voyait tous ces signes de dépérissement sans éprouver plus de pitié que l'ingénieur quand il voit les tours d'une ville assiégée ébranlées par la foudre de ses batteries ; ou plutôt elle considérait les inégalités d'humeur de sa fille comme une preuve que sa constance allait expirer : tel le pêcheur reconnaît, par les convulsions du poisson qu'il a harponné, qu'il sera bientôt temps de le tirer à terre.

Pour accélérer la catastrophe, lady Ashton eut recours à un expédient qui était d'accord avec le caractère et la crédulité de ce temps-là, mais que le lecteur déclarera véritablement diabolique.

CHAPITRE XXXI.

Couverte de baillons, l'inférieure sorcière
Vivait, manquant de tout, dans cette humble chaumière,
Sans voisins, sans amis, cachant à tous les yeux
Les horribles secrets de son art odieux.

SPENCER.



La santé de Lucie exigea bientôt les soins d'une personne plus au fait du métier de garde-malade que ne l'était aucune des femmes employées au service de sa mère. Ailsie Gourlay, appelée *la savante* de Bowden, fut celle que choisit lady Ashton, qui avait de puissants motifs pour la préférer à toute autre. Cette femme s'était fait une grande réputation parmi les ignorants, par les prétendues cures qu'elle opérait, surtout dans ces maladies mystérieuses qui bravent l'art du médecin. Ses remèdes consistaient en herbes cueillies pendant la nuit sous l'influence de telle ou telle planète, en formules de mots bizarres, en signes et en charmes qui peut-être produisaient quelquefois un effet salutaire sur

l'imagination du malade. Telle était la profession avouée d'Ailsie Gourlay, et l'on croira aisément qu'elle était devenue suspecte, non-seulement à ses voisins, mais même au clergé des environs. En secret cependant elle faisait aussi trafic des sciences occultes; car, malgré les châtimens terribles dont on punissait le crime imaginaire de sorcellerie, il se trouvait assez souvent des femmes qui, d'une tournure d'esprit particulière, et pressées par le besoin, s'exposaient volontairement au danger de passer pour sorcières, afin de se procurer de l'influence dans leur voisinage par la terreur qu'elles inspiraient, et de gagner un misérable salaire par leur prétendue science.

Ailsie Gourlay n'était pas assez folle pour reconnaître qu'elle avait fait un pacte avec le malin esprit; c'eût été courir trop vite au poteau et au tonneau goudronné. Sa magie, suivant elle, était une magie innocente comme celle de Caliban¹. Cependant elle disait la bonne aventure, expliquait les songes, composait des philtres, découvrait les vols, faisait et rompait des mariages avec autant de succès que si elle eût eu pour coopérateur Satan lui-même, comme on le croyait dans tous les environs. Le plus grand mal qui résultait des connaissances supposées de ces prétendus adeptes dans les sciences occultes, c'est que la plupart d'entre eux, se voyant devenus l'objet de la crainte et de la haine de leurs concitoyens, ne se faisaient pas scrupule de commettre des actes qui justifiaient les sentimens qu'on leur avait voués. Ainsi, quand on lit les nombreuses condamnations prononcées dans ce siècle par les tribunaux d'Écosse contre de prétendues sorcières, on se trouve soulagé d'une partie de l'horreur dont on est pénétré, en voyant que la plupart d'entre elles avaient mérité, comme empoisonneuses et complices diaboliques d'une foule de crimes secrets, le supplice auquel elles étaient condamnées comme coupables de sorcellerie.

Telle était Ailsie Gourlay, que lady Ashton jugea à propos de placer auprès de sa fille comme garde-malade, pour achever de subjuguier entièrement son esprit. Une femme d'une condition moins élevée n'aurait osé appeler dans sa maison une créature si suspecte; mais son rang la mettait au-dessus de la censure du monde et son caractère la lui faisait braver. On dit qu'elle avait agi très-prudemment en appelant près de sa fille la femme savante, la garde-malade la plus entendue qu'on pût trouver dans tous les environs; tandis que, si tout autre en avait fait autant, on lui aurait reproché d'avoir recours à l'assistance de l'alliée et de la complice de l'ennemi du genre humain.

1. Shakspeare. *Le Temple*.

Lady Ashton n'eut pas besoin d'entrer dans de longues explications pour apprendre à Ailsie le rôle qu'elle devait jouer. Un mot suffit pour la mettre au fait. La nature l'avait douée des qualités propres au métier qu'elle faisait, et qu'elle ne pouvait exercer avec succès sans quelques connaissances du cœur humain et des passions qui l'agitent. Elle s'aperçut bientôt que Lucie frémissait à son aspect. Elle conçut une haine mortelle contre la pauvre fille qui n'avait pu la voir sans une horreur involontaire; elle s'en trouva plus disposée à seconder lady Ashton, et elle commença ses opérations par tâcher d'écarter ces préventions qu'elle regardait comme une offense impardonnable.

Cette tâche ne lui fut pas difficile. Lucie oublia bientôt l'extérieur hideux de sa vieille garde pour ne songer qu'aux marques d'intérêt et d'affection qu'elle en recevait, et auxquelles elle était depuis quelque temps si peu accoutumée. Les soins attentifs et réellement bien entendus qu'Ailsie lui prodiguait vainquirent sa répugnance, s'ils n'attirèrent pas sa confiance entière, et elle écoutait avec plaisir les histoires que lui contait la sibylle sous le prétexte de la désennuyer. C'étaient, pour la plupart, des légendes merveilleuses du même genre que celles qui autrefois avaient fait sa lecture favorite, et où il ne respirait qu'une douce langueur et un tendre intérêt.

Dans le vallon éclairé par la lune,
 Le peuple des follets dansait sur le gazon;
 Un tendre amant pleurait son infortune;
 Un vieux nécromancien, dans un affreux donjon
 Martyrisait une beauté captive.....

Peu à peu cependant ces histoires prirent un caractère sombre et mystérieux, et lorsqu'elle les racontait à la lueur d'une lampe, sa voix entrecoupée, ses lèvres livides et tremblantes, son doigt desséché levé en l'air, sa tête branlante, auraient pu produire quelque effet sur une imagination moins impressionable et dans un siècle moins superstitieux.

La vieille sibylle s'aperçut de son ascendant, et elle resserra graduellement son cercle magique autour de la victime dévouée à ses artifices. Elle commença à lui conter les anciennes légendes de la famille Ravenswood, où la terreur et la superstition jouaient un grand rôle. Elle n'oublia pas l'histoire de la fatale fontaine de la Sirène, en y ajoutant des embellissements de son invention pour la rendre plus lugubre encore; elle fit des commentaires à sa manière sur la prophétie que Caleb avait citée à son maître sur le dernier des Ravenswood; enfin elle lui parla même du spectre qui avait apparu à Edgar près de la

fontaine de la Sirène : les questions empressées qu'il avait faites, en entrant dans la chaumière d'Alix, avaient fait deviner en partie cette étrange aventure.

Si la situation de Lucie eût été moins malheureuse, ou si ces histoires eussent eu rapport à toute autre famille, elles n'auraient fait sur son esprit qu'une impression momentanée; mais, dans les circonstances où elle se trouvait, l'idée qu'un mauvais destin poursuivait son attachement devint celle qui l'occupait nuit et jour; et toutes les horreurs de la superstition s'appesantirent sur un esprit déjà trop accablé par le chagrin, l'incertitude, la détresse, et l'état d'abandon et d'isolement où elle se voyait réduite, même au sein d'une famille qui ne semblait occupée qu'à la tyranniser. Enfin, dans les autres histoires qu'Ailsie lui contait, elle trouvait des événements qui avaient tant d'analogie avec ceux qui lui étaient arrivés, qu'elle finit par trouver un intérêt qui l'attachait malgré elle à la conversation mystérieuse de la vieille. Celle-ci ne l'entretenait plus que de sujets tragiques, et elle obtint une sorte de confiance, malgré l'éloignement et le dégoût qu'elle avait d'abord inspirés à Lucie.

Ailsie s'aperçut de ce changement favorable, et sut en profiter. Elle dirigea toutes les pensées de Lucie vers les moyens de connaître l'avenir, voie qui est peut-être la plus sûre pour pervertir l'esprit et égarer le jugement. Elle lui expliquait ses songes, elle trouvait dans les moindres choses des présages de ce qui devait arriver, et mettait en usage contre elle tous les ressorts que faisaient jouer à cette époque les prétendus adeptes de la magie noire pour s'emparer de l'esprit de ceux qu'ils voulaient tromper.

C'est une consolation peut-être que de savoir que cette misérable fut mise en jugement l'année suivante comme sorcière, devant une commission du conseil privé, qu'elle fut condamnée au feu, et exécutée à North-Berwick. Parmi les crimes qui servirent de base à ce jugement, on voit dans l'histoire de ce procès qu'elle fut accusée d'avoir, par l'aide et les illusions de Satan, fait voir, dans un miroir magique, à une demoiselle de qualité, un jeune homme avec qui elle était fiancée, et qui était alors en pays étranger, recevant au pied des autels la main d'une autre dame. Le nom de la jeune personne qu'elle trompa de cette manière ne se trouve pas dans les pièces du procès, sans doute par égard pour la famille. Quoi qu'il en soit, les soins de l'inférieure vieille produisirent sur miss Ashton l'effet qu'on devait naturellement en attendre; son esprit se déranger de plus en plus, sa santé devint de jour en jour plus chancelante; on remarqua dans son caractère de

fréquentes inégalités, et elle prit une humeur bizarre, mélancolique et fantasque. Son père ne put fermer les yeux sur ce changement, sa tendresse s'en alarma : il présuma que la dame Gourlay pouvait y contribuer; et faisant un acte d'autorité pour la première fois de sa vie dans l'intérieur de sa famille, il la chassa du château : mais le coup était porté, et le trait demeurait dans le cœur de la victime.

Ce fut peu de temps après le départ de cette femme que Lucie, toujours persécutée par sa mère, lui annonça un jour, avec une vivacité qui fit tressaillir lady Ashton elle-même, qu'elle savait que le ciel, la terre et l'enfer avaient conspiré contre son union avec Ravenswood. — Et cependant, ajouta-t-elle, l'engagement que j'ai contracté avec lui est obligatoire pour moi, et je ne m'en croirai relevée que par son consentement. Que j'apprenne de lui-même qu'il consent qu'il soit annulé, et vous disposerez de moi comme il vous plaira. Qu'importe ce que devient l'écrin quand les diamants ont disparu !

La manière énergique dont elle avait prononcé ces paroles, le feu presque surnaturel qui brillait dans ses yeux, les mouvements convulsifs qui agitaient tous ses nerfs, ne permettaient aucune observation; et tout ce que put obtenir l'artificieuse lady Ashton, fut qu'elle dicterait la lettre que sa fille écrirait au Maître de Ravenswood pour lui demander s'il consentait à annuler ce qu'elle appelait leur malheureux engagement. Elle profita pourtant avec adresse de l'avantage qu'elle venait de s'assurer, car, en s'arrêtant au sens littéral des expressions de la lettre qu'elle dicta, on aurait pu croire que Lucie demandait à son amant de renoncer à un engagement contraire à ses intérêts et à son inclination.

Cet artifice ne satisfit pourtant pas entièrement lady Ashton, et, d'après de nouvelles réflexions, elle se détermina à supprimer la lettre, dans l'espoir que Lucie, voyant qu'elle ne recevait pas de réponse, condamnerait Ravenswood en son absence, et sans l'avoir entendu. Elle fut cependant trompée dans son attente. Lorsque l'époque où l'on aurait dû recevoir une réponse d'Edgar fut passée, le faible rayon d'espoir qui brillait encore au fond du cœur de Lucie s'éteignit presque entièrement; mais jamais elle ne put se résoudre à croire que son amant eût été assez cruel pour ne daigner lui faire aucune réponse. Elle se persuada que sa lettre, par suite de quelque accident imprévu, ne lui était jamais parvenue, et une nouvelle manœuvre de sa mère lui fournit le moyen de s'assurer de ce qu'elle désirait savoir.

L'agent femelle de l'enfer ayant été renvoyé du château par sir William, lady Ashton, qui suivait en même temps plusieurs sentiers tor-

tueux pour arriver à son but , résolu de voir ce que pourrait produire sur l'esprit de sa fille un agent d'un caractère bien différent. Comme le tyran d'une tragédie, elle disait :

Un prêtre, au nom du ciel,
Lui prescrira de rompre un serment solennel,
Gravera dans son cœur pour première maxime,
Qu'un vœu qui me déplait ne peut être qu'un crime.

Ce nouvel agent, ce prêtre, n'était autre que le révérend M. Bidebent, avec qui nous avons déjà fait connaissance chez le tonnelier Girder. C'était un ministre presbytérien, professant les principes les plus rigides et les plus austères de cette secte, un fanatique, si vous le voulez, mais un fanatique de bonne foi; et lady Ashton s'était complètement trompée sur son caractère. Elle profita adroitement de ses préjugés pour l'attirer dans son parti, et il ne lui fut pas difficile de lui faire regarder avec horreur un projet d'union entre une fille issue d'une famille distinguée, craignant Dieu, professant la foi presbytérienne, et l'héritier de seigneurs épiscopaux dont les ancêtres avaient trempé leurs mains dans le sang des martyrs, et qui lui-même appartenait au même parti. C'eût été, dans l'opinion de M. Bidebent, permettre l'union d'un Moabite avec une fille de Sion. Mais, quoique imbu des principes outrés d'une secte intolérante, il avait un jugement droit et s'était instruit à la pitié dans l'école de la persécution, où si souvent s'endurcit le cœur.

Dans une entrevue particulière qu'il eut avec miss Ashton par ordre de sa mère, il fut vivement ému de sa détresse, et il ne put disconvenir qu'elle n'eût eu raison de vouloir s'assurer positivement si Ravenswood consentait à annuler leur engagement. Quand elle lui eut fait part ensuite du doute qu'elle avait que sa lettre lui fût parvenue, le vieillard se promena quelque temps en silence dans sa chambre, frotta sa tête couverte de cheveux blancs, s'arrêta, s'assit, appuya son menton sur sa canne à pomme d'ivoire, et, après avoir réfléchi et hésité quelque temps, lui dit que ses doutes lui paraissaient si raisonnables, qu'il voulait l'aider lui-même à les dissiper.

— Le zèle et l'empressement que votre respectable mère met dans cette affaire, miss Lucie, lui dit-il, n'a sans doute pour cause que sa tendresse pour vous et le désir qu'elle a d'assurer votre bonheur dans ce monde et dans l'autre; car que pourriez-vous espérer en épousant un homme né du sang des persécuteurs, et attaché lui-même à leurs principes et à leur parti? Cependant il nous est ordonné de rendre jus-

tice à tous les hommes, aux gentils et aux païens comme à ceux qui sont nos frères en Dieu, et nos promesses doivent être aussi sacrées envers les uns qu'à l'égard des autres. Ainsi donc, je me chargerai moi-même de faire parvenir une lettre de vous à Edgar Ravenswood, dans la ferme confiance que le résultat de cette démarche sera de vous délivrer des liens dont il a eu l'art de vous charger. Et pour que je ne fasse en cela que ce qui vous a été permis par vos honorables parents, ayez la bonté de copier littéralement, sans addition ni retranchement, la lettre que vous avez déjà écrite sous la dictée de votre respectable mère; je prendrai les mesures nécessaires pour qu'elle lui soit remise en mains propres; et si vous n'y recevez pas de réponse après un délai convenable, vous devez en conclure qu'il fait une renonciation tacite à l'exécution de votre promesse, quoiqu'il puisse avoir quelques motifs secrets pour ne pas vouloir la donner par écrit.

Lucie saisit avec empressement l'occasion que lui offrait le digne ministre. Elle copia exactement la lettre dont elle avait conservé le brouillon, et M. Bidebent confia cette mission aux soins de Saunders Moonshine, ancien de son église, aussi zélé pour les intérêts du presbytérianisme qu'intrépide contrebandier quand il était à bord de son brick. A la recommandation de son pasteur, il se chargea de la faire parvenir sûrement au Maître de Ravenswood, dans la cour étrangère où il se trouvait alors.

Cette explication était nécessaire pour faire comprendre une conférence qui eut lieu subséquemment entre Bucklaw, miss Ashton et sa mère, conférence que nous avons rapportée dans un des chapitres qui précèdent.

Lucie était alors dans la même situation que le matelot qui, ayant fait naufrage, n'a d'espoir que dans la faible planche qu'il tient embrassée au milieu de l'océan furieux. Ses forces l'abandonnent graduellement, et la lueur des éclairs qui dissipent de temps en temps l'obscurité profonde n'offre à ses yeux que les vagues écumantes prêtes à l'engloutir.

Les jours et ces semaines s'écoulèrent; le jour de Saint-Judes arriva, terme fatal du dernier délai qui avait été accordé à Lucie, et elle n'avait encore reçu aucune réponse de Ravenswood.

CHAPITRE XXXII.

Quelle belle écriture !
Mon registre n'a point pareille signature.
Les lettres dont l'époux vient de former son nom
Semblent de nobles pins alignés au cordon ;
Et celui de l'épouse, en plus fin caractère,
Ressemble à des jasmints plantés dans un parterre.

CRAEPE.



Le jour de Saint-Judes étant arrivé, Lucie elle-même avait paru consentir à ne pas attendre plus longtemps la réponse de Ravenswood, et, comme nous l'avons dit en finissant le chapitre précédent, on n'avait reçu de lui aucune nouvelle. Mais on n'en reçut que trop tôt de Bucklaw. Il avait couru la poste toute la nuit avec son inséparable acolyte, le capitaine Craigengelt; il arriva dès le matin de très-bonne heure, pour réclamer la main de celle qui lui avait été promise, et signer le contrat de mariage.

Ce contrat avait été rédigé avec grand soin sous l'inspection immédiate de sir William Ashton lui-même; et la santé de miss Ashton avait servi de prétexte pour n'admettre à cette cérémonie que les parties intéressées et les témoins nécessaires pour la validité de l'acte. Il avait aussi été déterminé que le mariage aurait lieu le quatrième jour après la signature du contrat, mesure suggérée par lady Ashton pour ne pas laisser à sa fille le temps de faire de nouvelles réflexions, de changer d'avis, enfin d'avoir ce que sa mère appelait un nouvel accès d'opiniâtreté.

Il n'existait pourtant aucune raison pour avoir quelque appréhension à cet égard. Elle écouta proposer tous ces arrangements avec le calme et l'indifférence du désespoir, ou plutôt avec cette apathie insouciante qu'éprouverait un homme condamné à mort en entendant discuter par quel chemin on le conduira au supplice. Sa conduite et son air n'annonçaient pas aux yeux peu pénétrants de Bucklaw une répugnance prononcée; il n'y voyait que cette réserve timide qu'une jeune fille montre souvent en pareil cas. Il ne pouvait cependant se dissimuler qu'elle semblait agir plutôt par suite de l'obéissance qu'elle devait à ses parents que par un sentiment de prédilection en sa faveur.

Après les premiers compliments à Bucklaw lors de son arrivée, on laissa quelques moments de liberté à miss Asthton pour qu'elle pût

faire sa toilette, sa mère prétendant que le contrat devait être signé avant midi pour que le mariage fût heureux.

Lucie se laissa habiller pour la cérémonie, d'après le goût des femmes qui la servaient, sans faire une observation, sans prononcer une parole, et on la revêtit des plus riches atours. On lui passa une robe de satin blanc, garnie en superbes dentelles de Bruxelles, et l'on couvrit sa tête d'une profusion de diamants dont l'éclat faisait un étrange contraste avec son teint pâle, ses yeux ternes et son regard égaré.

Sa toilette était à peine terminée que Henry vint chercher sa sœur, victime résignée, pour la conduire dans le salon où tout était préparé pour la signature du contrat.

— Savez-vous, ma sœur, lui dit-il, qu'après tout j'aime mieux que vous épousiez Bucklaw que ce Ravenswood, qui était fier comme un grand d'Espagne, et qui semblait n'être venu ici que pour nous couper le cou et nous marcher ensuite sur le corps? Je ne suis pas fâché que nous soyons aujourd'hui séparés de lui par la mer, car je n'oublierai jamais combien je fus effrayé, la première fois que je le vis, de sa ressemblance avec sir Malise Ravenswood. On aurait juré que c'était le portrait lui-même détaché du cadre. Au vrai, Lucie, n'est-ce pas un plaisir pour vous d'en être débarrassée?

— Ne me faites pas de questions, Henry, lui répondit sa sœur d'un air accablé. Il y a bien peu de choses à présent dans le monde qui puissent me causer du plaisir ou du chagrin.

— C'est ce que disent toutes les nouvelles mariées, s'écria Henry; mais ne vous inquiétez pas, Lucie : je vous attends dans un an, et je vous réponds qu'alors vous chanterez sur un autre ton. Mais savez-vous que je dois être le premier garçon de la noce? C'est moi qui marcherai à la tête de tous nos parents et alliés, et de ceux de Bucklaw. Nous serons tous à cheval, sur deux files, rangés par ordre. J'aurai un habit écarlate brodé, un chapeau à plumes, et un ceinturon galonné en or avec un point d'Espagne, auquel sera suspendu un couteau de chasse : j'aurais mieux aimé une épée, mais Sholto ne veut pas en entendre parler. Girder doit m'apporter tout cela ce soir d'Édimbourg, où il est allé chercher l'équipage et les six chevaux qui vous sont destinés. Je vous les ferai voir dès qu'ils seront arrivés.

Il fut interrompu par lady Ashton, qui, toujours sur le qui-vive, était inquiète de ne pas voir arriver sa fille, et venait s'informer de la cause de ce retard. Voyant qu'elle était prête, elle la prit sous le bras en lui adressant un de ses plus gracieux sourires, et la conduisit dans l'appartement où elle était attendue.

Elles y trouvèrent sir William Ashton, son fils le colonel, en grand uniforme, Bucklaw paré comme un marié, le capitaine Craigengelt, équipé de neuf de la tête aux pieds, grâce à la libéralité de son patron, et paraissant un peu gauche sous la quantité de dentelles dont il était couvert; enfin le révérend M. Bidebent, la présence d'un ministre étant regardée comme indispensable par les familles presbytériennes dans toutes les occasions importantes.

Des vins et des rafraîchissements furent placés sur la table, où l'on voyait déjà le contrat, auquel ne manquait plus que les signatures.

Mais auparavant M. Bidebent, à un signal que lui fit sir William, invita toute la compagnie à s'unir à lui d'intention dans une prière qu'il allait adresser au ciel, d'abondance de cœur, pour le supplier de répandre ses bénédictions sur le contrat que les honorables parties étaient sur le point de signer.

Suivant l'usage du temps, qui permettait les allusions personnelles, et avec toute la simplicité de son caractère, le digne ministre pria Dieu de guérir le cœur d'une des nobles personnes qu'il allait unir, pour la récompenser de sa soumission et de sa docilité aux avis de ses honorables parents. Puisqu'elle a, dit-il, obéi aux préceptes divins en honorant son père et sa mère, qu'elle obtienne la bénédiction promise aux enfants respectueux, c'est-à-dire de longs jours sur la terre, et une éternité de bonheur dans une meilleure patrie. Il pria ensuite le ciel de faire que l'autre ne retombât plus dans ces erreurs de jeunesse qui détournent du droit sentier de la grâce, et qu'elle renonçât à la société de ces gens de mauvaise vie, libertins, joueurs, souillés de tous les excès de l'intempérance, et qui pourraient inspirer l'amour du vice à la vertu même.

En cet endroit du discours, Bucklaw jeta un coup d'œil malin sur Craigengelt, qui, occupé à remonter ses manchettes, ne parut pas s'en apercevoir.

Une prière convenable en faveur de sir William, de lady Ashton et de toute leur famille, fut la conclusion de cette invocation religieuse, qui, comme on le voit, s'étendait sur tous ceux qui y assistaient, à l'exception du capitaine Craigengelt, que le digne ministre regardait peut-être comme sans espoir de rédemption.

On passa ensuite à l'affaire principale pour laquelle on était assemblé. Sir William signa le contrat avec une précision et une gravité ministérielle, lady Ashton avec un air de triomphe, son fils avec une nonchalance militaire; et Bucklaw, ayant posé son paraphe sur toutes les pages aussi rapidement que Craigengelt pouvait les tourner, finit

par essayer sa plume à la cravate neuve de ce respectable personnage.

C'était alors le tour de miss Ashton. Sa mère vigilante la conduisit elle-même vers la table, et eut soin de lui indiquer les endroits où elle devait signer. A la première tentative qu'elle fit, elle allait écrire avec une plume sans encre. Sa mère l'en ayant fait apercevoir, elle essaya de la tremper dans l'encrier qui était devant elle, sans pouvoir y réussir; et lady Ashton fut encore obligée de se charger de ce soin.

J'ai vu moi-même ce fatal contrat. Le nom de Lucie Ashton est tracé en caractères très-distincts au bas de chaque page, si ce n'est que l'écriture en paraît tracée par une main tremblante. Mais la dernière signature est presque illisible; et le *t* du mot Ashton est barré de telle sorte qu'on pourrait croire qu'elle avait intention de le biffer. C'est que, tandis qu'elle le traçait, un cheval qui arrivait au grand galop s'arrêta à la porte. Au même instant on entendit marcher dans le vestibule, et une voix impérieuse répondit avec mépris aux domestiques qui voulaient défendre l'entrée du salon.

— C'est lui! s'écria Lucie, il est arrivé! et la plume lui tomba des mains.

CHAPITRE XXXIII.

Ce son impérieux annonce un Montaigu.
 Donnez-moi mon épée. Il m'est permis, je pense,
 De le sacrifier à ma juste vengeance.
 On immole sans crime un pareil ennemi
 ROMÉO ET JULIETTE.



peine miss Ashton avait-elle laissé tomber sa plume, que la porte du salon s'ouvrit, et Ravenswood parut.

Lockhard et un autre domestique, qui avaient inutilement tenté de lui fermer le passage, étaient immobiles de surprise, et ce sentiment se communiqua bientôt à tous ceux qui se trouvaient dans l'appartement. La surprise du colonel était mêlée de colère; Bucklaw n'exprimait la sienne que par un air d'indifférence hautaine; sir William était déconcerté, lady Ashton évidemment consternée; Craigengelt, à demi caché derrière le colonel et Bucklaw, semblait réfléchir s'il ne ferait pas prudemment de s'absenter; le ministre, les mains levées vers le ciel, paraissait lui adresser une prière mentale; et Lucie, immobile comme une statue, semblait sous le charme fatal d'une apparition surnaturelle. La présence d'Ed-

gar pouvait bien en donner l'idée, car son air pâle et défait le faisait ressembler à un spectre plutôt qu'à une créature vivante.

Il s'arrêta au milieu du salon, vis-à-vis de la table près de laquelle Lucie était encore, et, comme si elle eût été seule dans la chambre, il fixa les yeux sur elle avec l'expression d'un profond chagrin et d'une vive indignation. Son manteau de voyage à l'espagnole, qui ne tenait plus qu'à une de ses épaules, déployait ses larges plis. Le reste de son riche costume était souillé de toute la boue qu'il avait ramassée dans une longue course faite à franc étrier jour et nuit. Il avait une épée au côté et des pistolets à sa ceinture. Un chapeau rabattu, qu'il n'avait pas ôté en entrant, donnait un air encore plus sombre à ses traits maigris par le chagrin et par une longue maladie; sa physionomie naturellement fière et sérieuse avait quelque chose de farouche et de sauvage. Sa chevelure en désordre, dont son chapeau laissait échapper une partie, et la fixité de son regard, donnaient à sa tête le caractère d'un buste en marbre. Il ne prononça pas un seul mot, et deux minutes se passèrent dans un profond silence.

Ce silence fut enfin rompu par lady Ashton, à qui ce court intervalle avait suffi pour reprendre une partie de son audace naturelle. Elle demanda la raison de cette brusque arrivée.

— C'est à moi, Madame, dit le colonel, qu'il appartient de faire cette question, et je prie le Maître de Ravenswood de me suivre dans un endroit où il pourra m'y répondre à loisir.

— Personne au monde, s'écria Bucklaw, ne peut me disputer le droit de demander au Maître de Ravenswood l'explication de sa conduite. Craigengelt, dit-il à demi-voix en se tournant vers le capitaine, que diable avez-vous donc à trembler? Allez me chercher mon épée dans la galerie.

— Je ne céderai à qui que ce soit, dit le colonel, le droit que j'ai de demander raison à l'homme qui vient de faire une insulte sans exemple à ma famille.

— Patience, Messieurs, dit Ravenswood en fronçant le sourcil et en étendant la main vers eux comme pour leur imposer silence et faire cesser leur altercation; patience: si vous êtes aussi las de vivre que je le suis, je trouverai le temps et le lieu de jouer ma vie contre l'une des deux vôtres ou contre toutes les deux; mais, quant à présent, je n'ai pas le temps d'écouter des querelles de têtes légères.

— De têtes légères! répéta le colonel en tirant son épée à demi hors du fourreau, tandis que Bucklaw recevait la sienne des mains de gengelt et en saisissait la poignée.

Sir William Ashton , alarmé pour la sûreté de son fils, s'élança entre les jeunes gens et Ravenswood, en s'écriant : — Mon fils , je vous l'ordonne ; Bucklaw, je vous en conjure ! La paix, Messieurs , je la réclame au nom de la reine et de la loi.

— Au nom de la loi de Dieu , dit Bidebent s'avancant aussi entre le colonel et Bucklaw et l'objet de leur ressentiment ; au nom de celui qui a proclamé la paix sur la terre et la charité parmi les hommes , je vous supplie, je vous conjure, je vous ordonne de ne commettre aucun acte de violence ! Dieu hait l'homme altéré de sang ; celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

— Monsieur, dit le colonel en se tournant brusquement vers lui, me prenez-vous pour une brute ou quelque chose de plus stupide encore, vous qui m'invitez à supporter un tel affront dans la maison de mon père ? Laissez-moi, Bucklaw ; il faut qu'il me rende raison à l'instant, ou, de par le ciel ! je lui passe mon épée au travers du corps dans cette salle même.

— Vous ne le toucherez pas, répondit Bucklaw en portant la main à son épée ; il m'a une fois donné la vie ; et quand le diable devrait vous emporter, vous, le château et toute la famille, personne ne l'attaquera en ma présence, si ce n'est de franc jeu.

Les passions de ces deux jeunes gens se contredisant ainsi donnèrent à Ravenswood le temps de s'écrier : — Silence ! Messieurs ! Si l'un de vous a réellement envie de mettre mon bras à l'épreuve, qu'il ait un peu de patience, il n'aura pas longtemps à attendre. Je n'ai affaire ici que pour quelques instants. Est-ce bien là votre écriture, Madame ? demanda-t-il à Lucie d'un ton plus doux, en lui présentant la lettre qu'il en avait reçue.

Un oui balbutié, plutôt que prononcé, s'échappa comme à regret de ses lèvres tremblantes.

— Et ceci est-il aussi votre écriture ? lui demanda-t-il en lui montrant la promesse de mariage qu'elle lui avait donnée.

Lucie garda le silence. La terreur, l'amour, le regret, le désespoir, tous les sentimens agissant en ce moment sur son cœur, troublèrent son esprit plus que jamais, et il est probable qu'elle ne comprit pas même la question qui venait de lui être adressée.

— Si vous avez dessein, Monsieur, dit sir William, de fonder sur cette pièce quelques prétentions légales, vous ne devez pas vous attendre à recevoir de réponse à des questions extrajudiciaires.

— Sir William Ashton, répondit Ravenswood, je vous prie, ainsi que tous ceux qui m'entendent, de ne pas vous méprendre sur mes inten-

tions. Si miss Ashton, de son plein gré, désire que notre engagement soit annulé, comme sa lettre semble l'indiquer, il n'existe pas sur la terre une feuille flétrie par le vent d'automne qui n'ait plus de valeur à mes yeux que le papier que je tiens en main; mais je veux entendre la vérité de sa bouche. Je ne sortirai pas d'ici sans avoir eu cette satisfaction. Vous pouvez m'écraser pas le nombre, je le sais; mais prenez-y garde, je suis armé, je suis au désespoir, et je ne périrai pas sans vengeance. Voici ma résolution; pensez-en ce qu'il vous plaira: j'apprendrai d'elle-même quels sont ses sentiments; je l'apprendrai d'elle seule, de sa propre bouche, sans témoins. Maintenant voyez ce que vous avez à faire, ajouta-t-il en tirant son épée d'une main et en prenant de l'autre un pistolet qu'il arma, mais en tournant vers la terre la pointe de l'une et le bout de l'autre; voyez si vous voulez que le sang ruisselle dans ce salon, ou si vous m'accorderez avec ma fiancée l'entrevue décisive que les lois de Dieu et de notre pays m'autorisent à exiger.

Le son de sa voix et l'action dont elle était accompagnée imposèrent à tout le monde. L'accent énergique du vrai désespoir manque rarement de faire taire les passions plus faibles qui le combattent. Le ministre fut le premier à rompre le silence.

— Au nom de Dieu, s'écria-t-il, ne rejetez pas l'ouverture de paix que va vous faire le plus humble de ses serviteurs. L'honorable Maître de Ravenswood met beaucoup de violence dans la demande qu'il vient de vous faire, mais elle n'est pourtant pas tout à fait déraisonnable. Souffrez qu'il apprenne de la propre bouche de miss Ashton qu'elle s'est fait un devoir de céder aux désirs de ses parents, et qu'elle se repent de l'engagement inconsidéré qu'elle a contracté avec lui. Alors il se retirera chez lui en paix, et ne vous fatiguera plus de sa présence. Hélas! les suites du péché de notre premier père se font bien sentir chez ses enfants régénérés; comment pourrions-nous espérer d'en trouver exempts ceux qui, étant encore garrottés des liens de l'iniquité, se laissent entraîner par le torrent des passions humaines! Accordez-lui donc l'entrevue sur laquelle il insiste. Elle ne peut occasionner qu'une douleur momentanée à cette honorable jeune demoiselle; et cette peine d'un instant est-elle à comparer avec l'effusion de sang qui peut résulter d'un refus? je le répète encore, consentez à ma demande. Il est de mon devoir d'agir en ce moment comme médiateur, comme pacificateur. Consentez-y.

— Jamais, répondit lady Ashton, dans le cœur de laquelle la surprise et la terreur avaient fait place à la rage; jamais cet homme n'aura un entretien secret avec ma fille, avec la fiancée d'un autre.

Sortira d'ici qui voudra : quant à moi, j'y reste. Je ne crains ni sa violence ni ses armes, quoique les gens qui portent mon nom, ajouta-t-elle en jetant un regard courroucé sur le colonel, aient l'air d'en être intimidés.

— Pour l'amour du ciel ! Madame, s'écria le digne ministre, ne jetez pas d'huile sur le feu. Je suis certain que le Maître de Ravenswood, prenant en considération l'état de la santé de miss Ashton, et les devoirs que vous avez à remplir en qualité de mère, ne s'opposera point à ce que vous soyez présente à cet entretien. Je lui demanderai aussi la permission de m'y trouver. Qui sait si mes cheveux blancs ne serviront pas à rétablir la paix !

— Je consens de tout mon cœur que vous y assistiez, Monsieur, dit le Maître de Ravenswood, et lady Ashton peut y rester aussi, si bon lui semble ; mais il faut que tous les autres se retirent.

— Ravenswood, dit le colonel en passant près de lui, vous me rendrez raison de cette conduite avant qu'il soit longtemps.

— Quand il vous plaira, répondit Edgar.

— Mais auparavant, lui dit à son tour Bucklaw, n'oubliez pas que nous avons un compte à régler ensemble, et qu'il ne date pas seulement d'aujourd'hui.

— Arrangez cela comme vous l'entendrez, répondit Ravenswood, mais laissez-moi en paix aujourd'hui. Demain je n'aurai rien de plus à cœur que de vous donner toutes les satisfactions que vous pourrez désirer.

Bucklaw et le colonel sortirent du salon, précédés par le capitaine Craigengelt.

Sir William les suivit, mais il s'arrêta à la porte, et se retournant vers Edgar : — Maître de Ravenswood, lui dit-il d'un ton conciliant, je crois que je n'avais rien fait pour mériter un tel affront. Si vous voulez remettre votre épée dans le fourreau et me suivre dans mon cabinet, je me flatte de pouvoir vous démontrer, par les arguments les plus satisfaisants, l'irrégularité de votre démarche, l'inutilité....

— Demain, Monsieur, demain ! s'écria Ravenswood en l'interrompant, j'écouterai demain tout ce qu'il vous plaira : mais cette journée est dévolue à un affaire sacrée.

En même temps il fit un geste de la main pour lui montrer la porte, et sir William se retira.

Edgar alors remit son épée dans le fourreau, désarma son pistolet, le replaça dans sa ceinture, s'avança d'un pas assuré vers la porte du salon, en poussa le verrou, revint près de la table, ôta son chapeau,

et fixant sur Lucie des yeux où l'on ne voyait plus que l'expression d'un violent chagrin, sans mélange de colère : — Me reconnaissez-vous, miss Ashton ? lui demanda-t-il en rejetant en arrière les cheveux qui lui couvraient le front : je suis encore Edgar Ravenswood.

Lucie ne répondit rien.

— Oui, je suis encore, continua-t-il avec un ton dont la véhémence augmentait à mesure qu'il parlait, cet Edgar Ravenswood qui, pour l'amour de vous, a manqué au serment de vengeance qu'il avait solennellement prononcé, et dont tout lui faisait un devoir sacré ; qui a oublié ce que l'honneur exigeait de lui, qui a pardonné, qui a même serré avec amitié la main de l'opresseur de sa famille, de l'usurpateur de ses biens, du meurtrier de son père.....

Lady Ashton l'interrompit. — Ma fille n'a pas dessein, dit-elle, de contester l'identité de votre personne. Si elle en pouvait douter, le fiel qui distille de votre bouche suffirait pour la convaincre qu'elle entend parler en ce moment le plus mortel ennemi de son père.

— Encore un instant de patience, Madame, dit Ravenswood : ce n'est pas avec vous que j'ai demandé à avoir un entretien. Il faut que j'obtienne une réponse de la bouche de votre fille. Encore une fois, miss Ashton, je suis ce Ravenswood avec qui vous vous êtes liée par un engagement solennel. Est-il bien vrai que vous désiriez aujourd'hui qu'il soit annulé ?

Tout le sang de la pauvre Lucie s'était glacé dans ses veines ; ses lèvres restaient muettes. Enfin, faisant un effort sur elle-même, elle prononça d'une voix faible ces mots à peine articulés : — C'est ma mère.....

Lady Ashton se hâta de l'interrompre.

— C'est la vérité, s'écria-t-elle, c'est moi qui, m'y trouvant autorisée par toutes les lois divines et humaines, lui ai conseillé de rompre un engagement aussi malheureux qu'inconsidéré, un engagement déclaré nul par l'autorité des saintes Écritures.

— Des saintes Écritures ! répéta Ravenswood en la regardant d'un air de mépris.

— Citez-lui, monsieur Bidebent, dit lady Ashton, le texte d'après lequel vous-même, après de mûres réflexions, avez déclaré la nullité de l'engagement dont cet homme emporté prétend s'attacher la validité.

Le ministre prit une petite Bible dans sa poche, et y lut ce qui suit :

Si une femme fait un vœu devant le Seigneur, et s'engage par une promesse tandis qu'elle habite la maison de son père, pendant sa jeu-

nessé, et que son père apprenne le vœu et la promesse dont elle a chargé son âme, et n'en témoigne pas de mécontentement, ce vœu et cette promesse seront valides.

— Et n'est-ce pas précisément ce qui nous est arrivé ? s'écria Ravenswood.

— Ne m'interrompez pas, jeune homme, répondit le ministre, et écoutez la suite du texte sacré.

Mais si son père la désapprouve le jour même qu'il en est instruit, aucun des vœux, aucune des promesses dont elle aura chargé son âme, ne seront valides. Et le Seigneur lui pardonnera, parce que son père l'aura désapprouvée.

— Eh bien ! s'écria lady Ashton d'un air triomphant, en répétant par dérision les propres paroles d'Edgar, n'est-ce pas précisément ce qui nous est arrivé ? ne sommes-nous point dans le cas prévu par le livre saint ? Cet homme niera-t-il que le père et la mère de miss Ashton aient désapprouvé le vœu et la promesse dont elle avait chargé son âme, aussitôt qu'ils en ont été instruits ? ne l'ai-je pas informé par écrit, et dans les termes les plus exprès, de notre détermination à cet égard ?

— Est-ce là tout ? dit Ravenswood. — Et se tournant vers Lucie : Et vous, miss Ashton, ajouta-t-il, êtes-vous disposée à renoncer à la foi que vous m'avez jurée, aux sentiments d'une mutuelle affection, à l'exercice de votre libre volonté, pour les misérables sophismes de l'hypocrisie ?

— L'entendez-vous ? dit lady Ashton en s'adressant au ministre ; entendez-vous le blasphémateur ?

— Que Dieu lui pardonne ! répondit Bidebent, et qu'il daigne éclairer son ignorance !

— Avant de sanctionner ce qui a été fait en votre nom, dit Edgar en continuant de s'adresser à Lucie, n'oubliez pas que je vous ai sacrifié l'honneur d'une ancienne famille. En vain mes amis les plus sincères m'ont fait de fortes représentations : je ne les ai point écoutés. Ni les arguments de la raison, ni les terreurs de la superstition, n'ont pu ébranler ma fidélité. Les morts mêmes sont sortis de leurs tombeaux pour me conjurer de vous oublier : j'ai méprisé cet avertissement. Voulez-vous aujourd'hui me punir de ma constance, percer mon cœur avec les armes mêmes que ma confiance imprudente vous a mises entre les mains ?

— Monsieur Ravenswood, dit lady Ashton, vous avez fait toutes les questions que vous avez jugées convenables ; vous voyez que ma fille

est absolument hors d'état d'y répondre ; mais je vais le faire pour elle , et d'une manière qui ne vous laissera , je crois , rien à répliquer. Vous voulez savoir si Lucie Ashton, librement et volontairement, désire annuler l'engagement qu'elle a eu la faiblesse de se laisser persuader de contracter ? vous avez sous les yeux la lettre qu'elle vous a écrite pour vous le demander. Mais si cela ne suffit pas pour vous convaincre, je puis vous en donner une preuve encore plus forte. Jetez les yeux sur ce papier : c'est le contrat de mariage de ma fille avec M. Hayston de Bucklaw, et elle vient de le signer en présence de ce respectable ministre.

Ravenswood prit un instant le contrat , et le rejeta avec indignation sur la table. — Et n'a-t-on pas employé la fraude, la contrainte, demanda-t-il à M. Bidebent, pour déterminer miss Ashton à signer ce papier ?

— Non , répondit-il, je l'atteste sur mon honneur, sur mon caractère sacré.

— Vous aviez raison , Madame, dit alors Edgar à lady Ashton : cette preuve est véritablement sans réplique, et il serait aussi honteux pour moi qu'inutile de perdre un seul instant de plus à faire des remontrances et des reproches. — Voici, miss Ashton, dit-il en plaçant devant elle sa promesse de mariage et la moitié de la pièce d'or qu'ils avaient rompue près de la fontaine de la Sirène, voici les gages de votre premier engagement. Puissiez-vous être plus fidèle au second que vous venez de former ! Je vous prierai maintenant de me rendre les mêmes preuves de ma confiance mal placée ; je devrais dire de mon insigne folie.

En lui parlant ainsi, il jetait sur elle un regard qui peignait le dépit et le mépris ; et les yeux égarés de Lucie semblaient annoncer que son esprit troublé concevait à peine ce qui se passait. Il paraît pourtant qu'elle comprit en partie ce qu'il lui demandait, car elle leva les mains vers son cou comme pour détacher un ruban bleu auquel était suspendue la seconde moitié de la pièce d'or. Elle ne put y réussir ; et lady Ashton, prenant des ciseaux, coupa le ruban, et remit au Maître de Ravenswood, en le saluant d'un air de hauteur, le gage de l'engagement qu'il avait contracté, ainsi que la promesse de mariage qu'il avait donnée à Lucie et dont elle s'était emparée depuis longtemps.

— Est-il possible, s'écria Edgar d'un ton adouci, qu'elle portât encore ainsi ce gage de ma foi dans son sein ! contre son cœur ! même à l'instant où elle... Mais à quoi bon faire de nouvelles plaintes ? Et, essuyant une larme qui venait de mouiller ses yeux, il reprit sa sombre

fierté. Saisissant les deux promesses et les deux moitiés de la pièce d'or, il s'approcha de la cheminée, les jeta dans le feu avec un mouvement de violence, et frappa les charbons du taon de sa botte, comme pour assurer leur prompte destruction.

— Je ne vous importunerai pas plus longtemps de ma présence, Milady, dit-il alors à lady Ashton, et je ne me vengerai de tous les maux que vous avez voulu me faire et que vous m'avez faits qu'en souhaitant que ce soient les dernières manœuvres que vous employiez contre l'honneur et le bonheur de votre fille. Quant à vous, miss Ashton, je n'ai rien de plus à dire, si ce n'est que je conjure le ciel de ne pas vous punir d'un parjure dont vous vous êtes rendue coupable volontairement et de propos délibéré.

A peine avait-il ainsi parlé, qu'il sortit brusquement de la salle.

Sir William avait employé tour à tour les prières et l'autorité pour retenir son fils et Bucklaw dans une autre partie du château, afin qu'ils ne rencontrassent plus Ravenswood avant son départ. Mais, comme celui-ci traversait le vestibule, il y trouva Lockhard, qui lui remit un billet signé Sholto Douglas Ashton, qui lui demandait où il pourrait trouver le Maître de Ravenswood dans quatre ou cinq jours, attendu qu'il avait une affaire essentielle à régler avec lui aussitôt après un événement important qui devait se passer incessamment dans sa famille.

— Dites au colonel Ashton, répondit-il avec sang-froid, qu'il me trouvera à Wolfcrag quand bon lui semblera.

Comme il descendait l'escalier extérieur qui conduisait de la terrasse dans la cour, il fut encore arrêté par le capitaine Craigengelt, qui lui exprima l'espérance qu'avait le laird de Bucklaw que M. Ravenswood ne quitterait pas l'Écosse avant huit ou dix jours, attendu qu'il avait dessein de lui offrir les remerciements qu'il lui devait pour toutes les bonnêtetés qu'il en avait reçues, tant ce jour-là qu'antérieurement.

— Dites à votre maître, répondit Edgar avec un air de fierté méprisante, qu'il peut choisir le temps qui lui conviendra; il me trouvera à Wolfcrag, si quelque autre ne l'a pas prévenu dans ses projets.

— Mon maître! répéta Craigengelt, encouragé par la présence du colonel et de Bucklaw, qu'il aperçut au bas de la terrasse. Permettez-moi de vous dire que je ne souffrirai pas qu'on me parle de la sorte, et que je ne connais personne sur la terre qu'on puisse nommer mon maître.

— Va donc le chercher dans les enfers! s'écria Ravenswood, s'abandonnant à la colère qu'il avait réprimée jusqu'alors. Et en même temps


il poussa le capitaine avec une telle force, que celui-ci roula sur les escaliers jusqu'au bas de la terrasse, et y resta quelques minutes comme étourdi, jusqu'à ce que Bucklaw fût venu le relever en riant aux éclats.

— Que je suis insensé! pensa Ravenswood en continuant à s'éloigner. Un tel misérable n'est-il pas indigne de ma colère?

Il monta alors sur son cheval, qu'en arrivant il avait attaché à une balustrade en face du château, marcha au petit pas jusqu'à ce qu'il fût arrivé près du colonel et de Bucklaw, les salua d'un air fier en passant près d'eux, et les regarda fixement l'un après l'autre, comme pour leur dire : — Je suis prêt maintenant, avez-vous quelque chose à me dire? Ils lui rendirent son salut en silence, et il continua de marcher très-lentement jusqu'à l'avenue qui conduisait au château, pour leur prouver qu'il ne cherchait pas à les éviter. Quand il y fut entré, il se retourna un instant, et, ne les apercevant plus, il pressa de l'éperon les flancs de son cheval, et disparut avec la même promptitude qu'un démon chassé par un exorciste.

CHAPITRE XXXIV.

De la chambre nuptiale
 Quel est donc celui qui sort?
 C'est Azraël, c'est l'ange de la mort.
 SOUTHEY. *Thalaba.*

 PRÈS cette scène terrible, on transporta Lucie dans sa chambre, et elle y resta quelque temps plongée dans une sorte d'anéantissement. Le lendemain elle parut avoir recouvré ses forces et sa résolution; mais on découvrit en elle de nouveaux symptômes qui firent concevoir des alarmes même à lady Ashton. Tantôt elle montrait une légèreté une gaieté même qui n'était d'accord ni avec son caractère habituel, ni avec la situation où elle se trouvait; tantôt elle était sombre et morose, et refusait de répondre à toutes les questions qu'on pouvait lui faire; tantôt enfin elle était capricieuse, opiniâtre, et parlait avec une volubilité que rien ne pouvait arrêter: changements qui se succédèrent plusieurs fois dans la journée. On fit venir des médecins, qui ne comprirent rien à sa maladie, assurèrent qu'elle ne souffrait que d'une violente agitation mentale, et qu'il ne lui fallait qu'un exercice modéré et de la dissipation.

Jamais Lucie ne parla de ce qui s'était passé le jour de la signature de son contrat de mariage avec Bucklaw ; il paraît même que sa mémoire n'en avait conservé aucune trace , car on la vit plusieurs fois porter la main à son cou, comme si elle eût cherché le ruban qu'on avait détaché ; et elle disait avec un accent de surprise et de mécontentement : — C'était le lien qui m'attachait à la vie !

Malgré ces symptômes affligeants, lady Ashton n'en persista pas moins dans ses projets, et ne voulut pas même en retarder l'exécution. Elle n'était pourtant pas sans quelque embarras pour sauver les apparences à l'égard de Bucklaw, car elle savait parfaitement que, s'il voyait dans sa fille une répugnance prononcée pour ce mariage, il y renoncerait sans hésiter, ce qu'elle regardait comme un affront et une honte pour elle-même, après tout ce qu'elle avait fait pour le faire réussir. Elle résolut donc que le mariage aurait lieu le jour qui avait été déterminé, si Lucie continuait à se prêter passivement à ce qu'on exigeait d'elle. Elle se flatta que le changement de séjour et une nouvelle situation dans le monde la guériraient plus promptement que les lentes mesures conseillées par les médecins.

Les vues ambitieuses de sir William pour l'agrandissement de sa famille, le désir qu'il avait de trouver dans Bucklaw, dans ses parents et ses amis, un nouvel appui contre le parti du marquis d'Athol, le portèrent à approuver une précipitation à laquelle il n'aurait peut-être pas osé s'opposer quand même il en aurait eu la volonté. Bucklaw et le colonel protestèrent qu'après ce qui s'était passé, ce serait une honte de retarder d'une heure l'époque fixée pour le mariage, attendu qu'on pourrait attribuer ce délai à la crainte que leur auraient inspirée la visite inattendue et les menaces de Ravenswood.

Il est pourtant juste de dire ici que si Bucklaw eût été instruit de la santé, ou, pour mieux dire, de la situation d'esprit de miss Ashton, il n'aurait jamais consenti qu'on brusquât les choses de cette manière ; mais à cette époque il était d'usage en Écosse, que pendant les jours qui précédaient immédiatement le mariage, les futurs époux n'eussent que des entrevues très-rares et très-courtes ; lady Ashton profita si bien de cette circonstance, que Bucklaw ne vit et même ne soupçonna rien.

La veille du jour du mariage, Lucie eut un accès de légèreté qui fut d'assez longue durée, et elle passa une partie de la soirée à examiner avec la curiosité et le plaisir d'un enfant tout ce qui devait servir à sa parure et à celle de tous les membres de sa famille.

La matinée de ce jour mémorable fut superbe ; toutes les personnes invitées à la cérémonie arrivèrent successivement ; et le château, quel-

que spacieux qu'il fût, suffisait à peine pour les contenir. Non-seulement les parents de sir William Ashton, toute la nombreuse famille des Douglas, tous les amis et alliés de Bucklaw, se réunirent pour assister à la célébration du mariage, mais encore presque toutes les familles presbytériennes de distinction à cinquante milles à la ronde, se firent un point d'honneur de s'y trouver, parce que c'était une occasion de jouir d'un triomphe remporté sur leur ennemi politique, le marquis d'Athol, en la personne de son jeune parent.

On servit aux conviés un déjeuner splendide, après quoi l'on songea à monter à cheval pour se rendre à l'église. La fiancée fut amenée dans le salon par sa mère et son frère Henry. Sa gaieté de la veille était alors remplacée par une sombre mélancolie; mais un air grave et sérieux n'est pas extraordinaire dans une occasion si solennelle, et personne n'y fit attention; d'ailleurs ses yeux brillaient du feu le plus vif, et ses joues étaient animées de couleurs qu'on ne lui avait pas vues depuis longtemps. Sa beauté, l'élégance de sa parure, l'éclat des bijoux dont elle était couverte, la firent accueillir par le murmure le plus flatteur, et les dames elles-mêmes ne purent lui refuser leurs éloges.

Pendant que la compagnie montait à cheval, sir William demanda à Henry pourquoi il avait attaché à son côté une épée d'une grandeur démesurée qui appartenait à son frère le colonel.

— Pourquoi, lui dit-il, n'avez-vous pas pris celle que je vous ai fait acheter tout exprès à Édimbourg?

— Je ne sais ce qu'elle est devenue, répondit Henry; il m'a été impossible de la trouver.

— Vous l'aurez cachée vous-même, lui dit son père, afin d'avoir un prétexte pour porter une épée qui aurait pu servir à sir William Wallace. Mais n'importe, ayez soin de votre sœur et montez à cheval.

Henry lui obéit, et se plaça à côté de Lucie au centre de la brillante cavalcade. Il était en ce moment trop occupé de sa grande épée, de son habit brodé, de son chapeau à plumes, et d'un beau cheval qu'il montait pour la première fois, pour faire attention à quelque autre chose; mais il se souvint ensuite, et ne l'oublia jamais, que lorsqu'il avait pris la main de sa sœur pour l'aider à monter à cheval, il l'avait trouvée froide et humide comme le marbre qui couvre un tombeau.

Après avoir gravi les collines et traversé des vallons, la procession arriva à l'église paroissiale, qui fut bientôt remplie, non-seulement par les conviés qui étaient au nombre de plus de cent, et par leurs domestiques, mais par les curieux que cette cérémonie avait attirés.

Le mariage fut célébré conformément aux rites de l'église presbytérienne, dont Bucklaw, depuis peu, avait jugé à propos d'adopter les dogmes.

A la porte de l'église on fit une libérale distribution de vivres aux pauvres des paroisses voisines. On avait chargé de ce soin John Mortsheugh, qui avait été récemment promu au grade important de sacristain de l'église paroissiale de Ravenswood, poste qu'il avait échangé sans regret contre celui de bedeau du cimetière de l'Ermitage.

Sur une pierre plate couvrant un tombeau étaient assises la vieille Ailsie Gourlay et deux de ses commères, les mêmes qui l'avaient aidée à ensevelir la pauvre Alix. Elles examinaient la part qu'elles avaient reçue dans la distribution des comestibles et la comparaient avec envie à celles qui avaient été données à d'autres.

— Tout brave qu'est John Mortsheugh avec son habit neuf, il aurait dû avoir un peu plus d'égards pour ses vieilles commères, dit Annie Winnie ; il ne m'a donné que cinq harengs au lieu de six ; encore ont-ils l'air de ne pas valoir une pièce de six sous ; et ce morceau de bœuf, je répons qu'il pèse une once de moins qu'aucun de ceux qui ont été distribués ; et le vôtre est d'une meilleure apparence.

— Le mien ! dit la paralytique, il y a moitié d'os. Si les riches aiment à voir les pauvres accourir à leurs noces et à leurs funérailles, ils devraient du moins leur donner quelque chose qui en valût la peine, ce me semble.

— Croyez-vous qu'ils nous fassent des présents par amour pour nous ? dit Ailsie ; croyez-vous qu'ils s'inquiètent beaucoup si nous mourons de faim et de froid ? Ils nous donneraient des pierres au lieu de pain si cela pouvait de même satisfaire leur vanité ; ils voudraient que nous eussions de la reconnaissance pour eux, comme s'ils nous faisaient du bien par bonté d'âme.

— Et c'est bien vrai, dit Maggie.

— Mais, Ailsie, dit la boiteuse, vous qui êtes la plus âgée de nous trois, avez-vous jamais vu une plus belle noce ?

— Je ne dirai pas j'en ai jamais vu de plus belle, mais je pense que nous verrons bientôt d'aussi belles funérailles.

— J'en serais tout aussi contente, dit Winnie ; nous ne sommes pas obligées de faire les hypocrites pour souhaiter toutes sortes de prospérités à ces gens de qualité qui nous regardent comme des bêtes brutes. J'aime à mettre dans mon tablier ma part de la gratification des funérailles et à fredonner mon vieux refrain :

Mon pain est sur mon cœur,
Et mon sou dans ma tirelire ;
Tu n'en es pas meilleur
Et je n'en suis pas pire ¹.

— Et vous avez raison, dit la paralytique : que le ciel nous envoie une bonne fête de Noël et un cimetière plein.

— Mais je voudrais que vous nous dissiez, mère Gourlay, dit la boiteuse tandis que toute la compagnie remontait à cheval à la porte de l'église après la cérémonie, car vous êtes la plus âgée et la plus savante de nous, quelle est, parmi tout ce beau monde, la personne à l'enterrement de laquelle vous croyez que nous viendrons bientôt ?

— Voyez-vous cette jeune fille toute brillante d'or et de bijoux, qu'on aide à monter sur un cheval blanc, et qui a derrière elle un jeune homme en habit d'écarlate avec une épée plus grande que lui ?

— Juste ciel, c'est la mariée ! s'écria Anna Winnie, dont le cœur de marbre ne put se défendre d'un premier mouvement de compassion ; c'est la mariée elle-même ! Quoi ! si jeune, si belle, si riche !... et vous croyez que son temps est si proche ?

— Je vous dis que le linceul qui doit l'ensevelir lui monte déjà jusqu'au cou. Il n'y a plus que quelques grains de sable dans son horloge, et cela n'est pas étonnant, on l'a assez secouée pour le faire tomber plus vite. Les feuilles commencent à se faner sur les arbres, mais elle ne verra pas le vent de la Saint-Martin les éparpiller et les faire voler en tourbillon.

— Vous l'avez gardée trois mois, dit la paralytique, et vous avez reçu trois pièces d'or pour vos peines, ou je suis bien trompée.

— Oui, oui, répondit Ailsie en faisant une affreuse grimace, et sir William m'a promis ensuite une belle chemise rouge, des chaînes, un poteau et un baril de poix, tout cela pour avoir passé quatre-vingt-dix jours et autant de nuits auprès de sa grande sotte de fille. Que dites-vous d'un pareil présent ? Mais il fera tout aussi bien de le garder pour sa femme.

— J'ai entendu murmurer tout bas, dit Anna Winnie, que lady Ashton n'était pas une femme à qui l'on pût se fier.

— La voyez-vous là-bas, dit Ailsie Gourlay, faire caracoler son cheval gris en sortant du cimetière ? Il y a plus de diablerie dans cette

¹ Reginald Scott parle d'une vieille femme qui guérit tant de malades par le moyen d'un charme, qu'elle fut accusée de sorcellerie. On s'informa de la manière dont elle pratiquait, et l'on apprit que la seule récompense qu'elle acceptât était un pain et un sou d'argent, et que le charme avec lequel elle opérât tant de cures était le couplet que nous venons de citer.

femme toute seule que dans toutes les sorcières écossaises qui ont jamais passé par-dessus le Law de Nört-Berwick, au clair de la lune.

— Qu'est-ce que vous parlez de sorcières ? sorcières vous-mêmes ! s'écria Mortsheugh, qui venait de finir sa distribution. Est-ce que vous venez faire des sortilèges dans mon cimetière pour jeter un charme sur le marié et la mariée ? Allez-vous-en bien vite, car si je prends une courroie, je vous ferai trouver le chemin plus promptement que vous ne le voudriez.

— Eh, mon Dieu ! dit Ailsie Gourlay, comme nous sommes donc fier de notre bel habit neuf et de notre perruque bien poudrée, comme si nous n'avions jamais eu ni soif ni faim nous-même ! Et nous irons sans doute racler de notre violon au château toute la nuit, avec tous les autres musiciens de vingt milles à la ronde ? Mais prenez garde que votre chanterelle ne se rompe. John Mortsheugh, je ne vous dis que cela.

— Bonnes gens ! s'écria Mortsheugh en s'adressant aux pauvres qui l'entouraient encore, je vous prends tous à témoin qu'elle me menace de me porter malheur. S'il arrive quelque accident cette nuit à mon violon ou à son maître, elle m'aura jeté une pierre qui lui retombera sur la tête, car je la dénoncerai au presbytère et au synode⁴. Il faut qu'on sache que je suis à moitié ministre, à présent que me voilà sacristain d'une paroisse habitée.

Quoique la haine qui tenait ces vieilles séparées du reste de l'espèce humaine eût fermé leur cœur à toutes les joyeuses impressions d'une fête, il n'en était pas de même pour le reste des villageois. La splendeur des costumes, l'éclat des bijoux, le bel ordre d'une cavalcade nombreuse, et surtout l'attente des divertissements qui se préparaient au château où tous les paysans devaient être admis, n'avaient pas manqué de produire sur le peuple leur effet ordinaire. L'air retentissait des cris de *vivent Asthon et Bucklaw* ! Et des décharges continuelles de pistolets, de fusils et de carabines, pour donner aux époux ce qu'on appelait le coup de feu de la mariée, annonçaient l'enthousiasme de la foule qui entourait et qui suivait les principaux personnages. Il y avait bien çà et là un vieux paysan, une vieille femme, qui ricanait tout bas en voyant la pompe déployée par une famille qui, disaient-ils, n'était née que d'hier ; mais, tout en regrettant les nobles et antiques Ravenswood, ils n'en suivaient pas moins le cortège, attirés par la bonne chère qui se préparait au château pour les pauvres comme

4. Voyez les notes de *Waverley* sur ces tribunaux ecclésiastiques, qui ont fait jadis brûler plus d'une sorcière.

pour les riches, et reconnaissaient par là, malgré leurs préventions, l'influence de *l'Amphitryon où l'on dîne*.

Ce fut ainsi qu'accompagnée d'une suite nombreuse de gens de tout âge, de tout rang et de toute condition, Lucie retourna dans la maison de son père. Bucklaw usa du privilège qu'il venait d'acquérir de se placer à la droite de sa jeune épouse ; mais, peu habitué à la galanterie, il songeait à faire remarquer qu'il était bon écuyer plutôt qu'à l'entretenir et à lui faire la cour. Ils arrivèrent donc tous deux en silence au château, au milieu de mille acclamations de joie.

On sait que les noces se célébraient jadis avec une publicité à laquelle se refuse la délicatesse du siècle où nous vivons. Les convives furent traités avec une profusion que nous n'entreprendrons pas de décrire ; les domestiques dinèrent sur la desserte, et les restes furent distribués à la foule avec assez de tonneaux d'ale pour rendre la fête générale. Pendant que les dames se préparaient pour le bal qui devait avoir lieu dans la soirée, les convives de sir William, réunis dans la salle à manger, portaient avec les meilleurs vins des toasts fréquemment réitérés. Ils restèrent à table fort tard, et un message leur ayant appris que les dames les attendaient avec impatience, ils se levèrent enfin, se débarrassèrent de leurs épées, et se rendirent dans la salle du bal, où déjà la musique se faisait entendre. D'après l'étiquette rigoureuse, la mariée aurait dû ouvrir le bal ; mais lady Ashton excusa sa fille sur sa mauvaise santé, et, offrant la main à Bucklaw, se chargea de la suppléer.

Mais, comme elle levait la tête avec grâce, en attendant le coup d'archet qui devait lui donner le signal pour commencer la danse, elle fut frappée d'une telle surprise en voyant le changement qu'on avait opéré dans un des ornements du salon, qu'elle laissa échapper l'exclamation : — Qui a osé placer ici ce portrait ?

Tous les yeux suivirent à l'instant la direction qu'avaient prise ceux de lady Ashton, et les personnes qui connaissaient l'ameublement ordinaire de cet appartement s'aperçurent qu'on avait retiré le portrait du père de sir William de la place qu'il occupait encore le matin, et qu'on y avait substitué celui de sir Malise Ravenswood, dont les sombres regards semblaient menacer d'une terrible vengeance la compagnie rassemblée.

Cet échange devait avoir été fait pendant le diner, et l'on ne s'en était aperçu que lorsque le lustre et les candélabres eurent été allumés pour le bal. Le colonel voulait qu'on fit sur-le-champ les recherches les plus exactes pour découvrir l'auteur de ce qu'il regardait comme

an affront pour sa famille et pour toute la société qui se trouvait chez son père; mais lady Ashton, plus prudente, dit qu'on ne pouvait en soupçonner qu'une servante subalterne à demi-folle, dont l'imagination susceptible avait été exaltée par les histoires qu'Ailsie avait racontées dans la cuisine sur la *dernière famille*; car c'est ainsi qu'elle désignait toujours la famille de Ravenswood. Le portrait de mauvais augure fut emporté, et lady Ashton ouvrit le bal. Sa grâce et sa dignité justifiaient presque les éloges de quelques vieillards qui prétendaient qu'aucune dame de la nouvelle génération n'aurait pu lui disputer la palme de la danse.

Lorsque lady Ashton s'assit, elle vit sans surprise que sa fille avait quitté le salon, et elle la suivit elle-même, craignant que le mystérieux incident de la transposition des portraits n'eût fait une impression funeste sur elle. Elle trouva probablement que ses craintes étaient sans fondement, car elle rentra au bout d'une heure, d'un air calme et serein; et, ayant dit à Bucklaw quelques mots à l'oreille, celui-ci ne tarda pas à s'éclipser pour aller rejoindre son épouse.

Le son joyeux des instruments continuait de se faire entendre, et les danseurs se livraient au plaisir avec toute l'ardeur qu'inspirent la jeunesse et la gaieté, quand un cri aigu et perçant arrêta tout à coup la danse et la musique. Un silence profond régna dans l'appartement; chacun resta immobile dans la position qu'il occupait; et le même cri s'étant répété, le colonel Ashton saisit un candélabre; croyant avoir remarqué que ces cris étaient partis de la chambre destinée aux deux époux, il en demanda la clef à son frère Henry, qui en avait la garde comme premier garçon de la noce, et s'y précipita, suivi de sir William et de lady Ashton, et de deux proches parents de la famille, tandis que toute la compagnie attendait leur retour avec autant d'inquiétude que d'impatience.

Arrivé à la porte de la chambre, le colonel y frappa, appela sa sœur et Bucklaw, et ne reçut d'autre réponse qu'un faible et long gémissement. Il n'hésita plus à ouvrir la porte; mais quelque chose opposait un obstacle qui céda pourtant facilement aux efforts que fit le colonel pour la pousser. On entra dans l'appartement, et la première chose qu'on aperçut fut le corps de Bucklaw, étendu par terre derrière la porte, et nageant dans son sang. Tous poussèrent à l'instant un cri de surprise et d'horreur qui fut entendu dans le salon; et toute la compagnie, concevant de nouvelles alarmes, se précipita vers l'appartement d'où venait ce bruit.

— Elle l'a tué! dit tout bas à sa mère le colonel Ashton. Cherchez-

la. Et, tirant son épée, il sortit de la chambre, se mit à la porte, et jura que personne n'y entrerait que le ministre et un chirurgien qui se trouvait au château. Bucklaw respirait encore; on s'empressa de le relever; on le transporta dans une autre pièce, où ses amis le suivirent afin de connaître plus tôt ce que le chirurgien pensait de ses blessures.

Cependant sir William, lady Ashton et les deux parents qui les avaient suivis n'avaient pas trouvé Lucie dans le lit nuptial, ni dans la chambre. Comme il n'y existait d'autre porte que celle par laquelle ils étaient entrés, et qu'ils avaient trouvée fermée, ils commencèrent à craindre qu'elle ne se fût jetée par la fenêtre, quand l'un d'eux, faisant des yeux une revue plus attentive de l'appartement, découvrit quelque chose de blanc dans le coin d'une grande cheminée. C'était la malheureuse fille qui était accroupie, ou plutôt blottie, dans les cendres. Ses cheveux étaient épars, ses vêtements déchirés et souillés de sang; ses yeux brillaient d'un éclat terne, et les convulsions de la démence agitaient ses traits. Quand elle se vit découverte, elle grinça des dents, tendit ses mains ensanglantées avec les gestes frénétiques d'un démoniaque.

On fut obligé d'appeler quelques servantes, car ce ne fut qu'en recourant à la force qu'on put la tirer de la retraite qu'elle avait choisie. Elle n'avait pas jusqu'alors prononcé une seule parole distinctement articulée, et ce ne fut que dans le moment où on la transportait hors de cette chambre qu'elle s'écria avec une espèce de joie sinistre : — Vous avez donc emmené votre beau fiancé? — On la déposa dans un autre appartement, où plusieurs femmes la suivirent pour veiller sur elle et lui donner les soins qu'exigeait sa situation.

Il serait impossible de décrire la douleur inexprimable de sa famille, l'horreur et la confusion qui régnèrent dans tout le château, les provocations entre les amis de Bucklaw et ceux de la famille Ashton, les excès de la table ayant échauffé tous les esprits.

Le chirurgien fut le seul qui put obtenir de se faire écouter des deux partis. Il déclara que la blessure de Bucklaw, quoique très-dangereuse, ne serait pas mortelle si l'on pouvait lui procurer un repos complet. Cette déclaration réduisit au silence ses amis et ses parents, qui avaient insisté jusqu'alors pour qu'on le transportât sur-le-champ dans celui de leurs châteaux qui était le plus voisin de Revenswood. Ils exigèrent cependant qu'attendu ce qui venait de se passer, il fût permis à quatre d'entre eux de rester dans le lieu qui avait été le théâtre de cette scène sanglante, et d'y conserver une suite nombreuse et bien armée. Sir

William ayant consenti à cette demande par timidité, et le colonel parce qu'il ne put mieux faire et en rongant son frein, tous les autres amis du marié quittèrent le château à l'instant même, malgré l'obscurité de la nuit.

Après avoir mis le premier appareil sur la blessure de Bucklaw, le chirurgien donna ses soins à miss Ashton, qu'il déclara dans le danger le plus imminent. On appela d'autres médecins qui partagèrent son opinion. Elle passa toute la nuit dans le délire. Le lendemain matin, elle était dans un état d'insensibilité complète, et les médecins déclarèrent qu'elle subirait dans la soirée une crise qui déciderait de son sort. La crise arriva en effet. Elle sortit de son état de léthargie avec une apparence de calme et de tranquillité; elle souffrit qu'on la changeât de linge; mais ayant porté la main à son cou, comme pour y chercher son fatal ruban, une foule de cruels souvenirs parurent l'accabler, souvenirs au-dessus de ses forces. D'affreuses convulsions se succédèrent les unes aux autres, et ne se terminèrent que par la mort, sans qu'elle eût pu dire un seul mot pour expliquer la scène fatale qui s'était passée.

Le juge provincial du canton arriva le lendemain de la mort de miss Ashton, pour faire une enquête sur les tristes événements qui venaient de se passer dans le château, et il remplit ce devoir pénible avec tous les égards dus à une famille plongée dans une profonde affliction. Mais la seule chose qu'on put imaginer fut que Lucie avait frappé Bucklaw dans un accès de délire. On trouva dans sa chambre l'arme dont elle s'était servie, et qui était encore teinte de sang. C'était le poignard qu'Henry devait porter, et que probablement la fiancée avait retenu quand on lui montra la veille tous les préparatifs de la noce.

Les amis de Bucklaw comptaient bien que, lors de sa convalescence, il jetterait quelque jour sur cette sombre histoire. Dès qu'il fut en état de soutenir une conversation, ils le pressèrent de questions à ce sujet; mais il se servit du prétexte de l'état de faiblesse où il était encore, pour se dispenser d'y répondre. Enfin, quand il fut de retour chez lui et qu'il put être regardé comme ayant parfaitement recouvré la santé, il réunit un jour toutes les personnes des deux sexes qui lui avaient montré plus ou moins de curiosité à ce sujet; et après leur avoir fait ses remerciements de l'intérêt qu'elles lui avaient témoigné, et des offres de service qu'il en avait reçues: — Je vous prie, mes chers amis, leur dit-il, de bien vous mettre dans l'esprit que je n'ai point d'histoire à raconter, point d'injures à venger, point de ressentiment à exercer. Si donc quelque dame me questionne désormais sur les événements de

cette malheureuse nuit, je garderai le silence, et je considérerai sa demande comme une preuve qu'elle désire rompre toute liaison avec moi; et si un homme me montre la même curiosité, ce sera pour moi une invitation de me rencontrer tête à tête avec lui derrière les murs de la Promenade du Duc¹, au lever du soleil, le lendemain du jour où il m'en aura parlé, et j'espère qu'il agira en conséquence.

Une déclaration si décisive n'admettait pas de commentaire, et Bucklaw ne fut plus importuné de questions indiscretes. On reconnut bientôt qu'il était revenu des portes du tombeau plus sage et plus prudent qu'il ne l'avait jamais été; car sa conduite fut aussi rangée qu'elle avait été dissipée. Il ferma sa porte à Craigengelt, en lui assurant cependant un revenu suffisant pour le mettre à l'abri du besoin, et pour le garantir des tentations; mais le capitaine perdit tout au jeu en peu de temps, s'associa avec des contrebandiers, fut fait prisonnier avec deux de ses camarades dans une attaque à main armée contre des officiers de la douane, fut condamné comme eux à être pendu, et obtint la commutation de cette peine en celle du bannissement à perpétuité, parce qu'il avait été prouvé, par l'inspection de ses armes, qu'il n'avait pas même brûlé une amorce. Bucklaw ne tarda pas à quitter l'Écosse, passa sur le continent le reste de sa vie, et ne se permit jamais la moindre allusion aux circonstances de son fatal mariage.

Bien des lecteurs trouveront ce qui précède invraisemblable, romanesque, et le regarderont comme le fruit de l'imagination extravagante d'un auteur qui veut plaire à ceux qui aiment les scènes lugubres et terribles; mais ceux qui connaissent en détail l'histoire d'Écosse, à l'époque où nous avons placé notre histoire, reconnaîtront, malgré le soin que nous avons pris de changer les noms, et au milieu des incidents que nous y avons ajoutés, que LE FOND N'EN EST MALHEUREUSEMENT QUE TROP VRAI².

1. Promenade dans les environs d'Holy-Rood, ainsi appelée parce qu'elle fut souvent fréquentée par le duc d'York, depuis Jacques II, pendant sa résidence en Écosse. Ce fut pendant longtemps un lieu de rendez-vous pour les affaires d'honneur.

2. Les deux faits qui forment le dénouement de cette histoire sont arrivés en Écosse au commencement du dix-septième siècle.

CHAPITRE XXXV.

Il faut qu'il ait le cœur ou de marbre ou d'acier
Celui qui, sans verser des larmes bien amères,
Voit le destin frapper des coups aussi sévères!
Un jeune homme accompli, plein de grâces, d'honneur,
Subir si promptement un sort si plein d'horreur!

Poème cité dans le Blason de NISBET.



Nous avons anticipé le cours des événements pour parler de la guérison de Bucklaw et de ce qu'il devint ensuite, afin de pouvoir reprendre sans interruption le détail des incidents qui suivirent la mort de l'infortunée Lucie Ashton. La triste cérémonie de ses funérailles eut lieu de très-bonne heure, dans une matinée d'automne chargée de brouillards, avec aussi peu d'éclat et de pompe qu'il fut possible. Ses plus proches parents suivirent son corps dans la même église où, quelques jours auparavant, ils l'avaient accompagnée comme fiancée, ou plutôt victime déjà aussi passive que ses froides dépouilles. Une aile de cet édifice avait été disposée par sir William pour servir de sépulture à sa famille, et sa fille fut déposée la première dans le caveau qu'il y avait fait creuser. Là, dans un cercueil qui ne portait ni le nom de la défunte ni la date de sa mort, furent descendus les restes de la jeune fille la plus aimable, la plus douce, la plus innocente, malgré l'acte cruel d'un délire occasionné par une suite de persécutions.

Tandis qu'on procédait à l'inhumation dans l'intérieur de l'église, les trois sibylles, qui, malgré l'heure peu ordinaire où se faisait l'enterrement, s'y étaient rendues, comme des vautours qui flairaient un cadavre, étaient assises sur la même pierre sépulcrale qu'elles avaient occupée le jour du mariage.

— Eh bien, dit Ailsie Gourlay, ne vous avais-je pas dit que cette belle noce serait bientôt suivie de belles funérailles?

— Je n'y vois rien de si beau, répliqua Winnie d'un air mécontent; on n'a distribué ni vivres ni boisson. Une misérable pièce de deux pence d'argent¹ qu'on a donnée aux pauvres, voilà tout. Ce n'était pas la peine de venir de si loin pour si peu de chose!

— Taisez-vous, reprit Ailsie. Tout ce qu'on aurait pu me donner

¹. Huit sous de France environ.

m'aurait fait moins de plaisir que ce moment de vengeance. Les voilà ceux qui dansaient et qui chantaient il y a quatre jours ! Ils ont maintenant la tête basse, et sont aussi tristes que ceux qu'ils méprisent. Ils étaient reluisants d'or et de pierreries, les voilà noirs comme des corbeaux. Et cette miss Lucie, qui était si fière, qui faisait la grimace quand une honnête femme s'approchait d'elle; un crapaud peut s'asseoir sur sa bière aujourd'hui, et elle ne se plaindra pas s'il coasse. Lady Ashton a le cœur dévoré par les feux de l'enfer; et sir William, avec son gibet, ses fagots et ses chaînes dont il menaçait les sorcières, que pense-t-il maintenant des sortilèges de sa propre maison ?

— Est-il donc vrai, demanda la paralytique, que la mariée a été tirée hors de son lit et emportée par la cheminée, par de malins esprits, qui déchirèrent avec leurs griffes le visage du marié ?

— Que vous importe, Maggie ? répondit Ailsie : ce que je puis vous dire, c'est que c'est une affaire qui n'est pas dans l'ordre naturel des choses, et on le sait bien au château.

— Mais puisque vous êtes si bien instruite, dit Winnie, dites-nous donc s'il est vrai que le portrait de sir Malise Ravenswood descendit tout seul dans le salon, et y répandit le trouble et la confusion ?

— Non, non, dit Ailsie, il n'y est pas venu tout seul, et je sais parfaitement par qui il a été placé. C'était pour les avertir que leur orgueil serait bientôt puni; mais ils ne sont pas encore au bout. Ils verront encore autre chose, je le leur promets. Avez-vous vu douze personnes en deuil, avec des crêpes et des pleureuses, entrer dans l'église deux à deux ?

— Je ne me suis pas amusée à les compter, dit la boiteuse.

— Mais je les ai comptées, moi, dit Ailsie d'un air de triomphe et comme si ce spectacle avait pour elle trop d'attraits pour qu'elle en laissât échapper la moindre circonstance. Je vous dis qu'il y en avait douze; mais il en est survenu un treizième sur qui l'on ne comptait point; et si les vieux proverbes sont vrais, il y en a un de la compagnie qui ne restera pas longtemps dans ce monde. Mais allons-nous-en, mes commères : s'il leur arrive malheur, on ne manquerait pas de nous en accuser; et il en arrivera, c'est moi qui vous le prédis.

A ces mots les trois sibylles se levèrent, et, croassant comme des corbeaux qui prédisent une peste, sortirent du cimetière.

Lorsque la cérémonie funèbre fut terminée, ceux qui y avaient été invités s'aperçurent en effet qu'il se trouvait parmi eux une personne de plus que lorsqu'ils étaient partis du château. Ils s'en firent la remarque à voix basse l'un à l'autre, et les soupçons tombèrent sur un

homme qui était en grand deuil comme les autres, et qui, appuyé contre un pilier près de la voûte sépulcrale, paraissait plongé dans une sorte d'anéantissement. Aucun des parents de la famille Ashton ne le connaissait; et, surpris de voir un étranger parmi eux, ils appelèrent sur lui l'attention du colonel, qui conduisait le deuil en l'absence de son père.

— Je sais qui est cet homme, leur dit-il à demi-voix, et j'ose dire que c'est son propre deuil qu'il porte lui-même en ce moment. Mais laissez-moi lui parler, et ne troublez pas la cérémonie funèbre par un inutile esclandre.

A ces mots, il se sépara de ses parents, et tirant l'étranger par le manteau noir qui l'enveloppait : — Suivez-moi ! lui dit-il d'un ton violemment agité.

L'étranger tressaillit au son de sa voix, et parut sortir tout à coup d'une profonde rêverie ; il lui obéit sans trop savoir ce qu'il faisait, et ils arrivèrent tous deux au bas des degrés par lesquels on montait à l'église, les parents étant restés groupés sur le portail et surveillant avec inquiétude tous les mouvements du colonel et de l'étranger, qui, à l'ombre d'un grand if placé à l'un des bouts du cimetière, paraissaient avoir une conversation animée.

Le colonel, après l'avoir conduit en silence dans cet endroit écarté, se tourna tout à coup vers lui, et lui dit d'une voix entrecoupée : — Vous êtes le Maître de Ravenswood ?

Il ne reçut aucune réponse.

— Je n'en puis douter, s'écria-t-il avec fureur : je parle au meurtrier de ma sœur.

— Vous ne m'avez que trop bien nommé, répondit Edgar d'une voix sourde et tremblante.

— Si vous vous repentez de ce que vous avez fait, dit le colonel, puisse votre repentir vous servir devant Dieu ! mais il ne vous servira point avec moi. Voici la mesure de mon épée, ajouta-t-il en lui donnant un morceau de papier. N'oubliez pas que je vous attends demain à la pointe du jour sur les bords de la mer, sur les sables à l'est de Wolfhope.

Le Maître de Ravenswood tenait en main le papier qu'il venait de recevoir, et paraissait irrésolu. — Ne poussez pas au dernier terme du désespoir, s'écria-t-il enfin, un malheureux qui en est déjà accablé ; jouissez d'une vie que je n'ai nulle envie de vous arracher, et laissez-moi chercher ailleurs la mort que je désire.

— Non ! s'écria le colonel : c'est de ma main que vous la recevrez.

ou vous achèverez la ruine de ma famille en me perçant le cœur. Si vous refusez d'accepter le cartel honorable que je vous offre, je vous suivrai partout, en tous lieux je vous couvrirai d'affronts et d'insultes, jusqu'à ce que le nom de Ravenswood devienne l'emblème du déshonneur, comme il est déjà celui de la perfidie.

— Il ne sera jamais ni l'un ni l'autre, dit vivement Ravenswood. Si je suis le dernier qui le portera, je dois à mes ancêtres de ne pas souffrir qu'il s'éteigne avec ignominie. J'accepte votre défi, l'heure et le lieu du rendez-vous. Nous nous y verrons seuls, je présume?

— Seuls, reprit le colonel Ashton; et seul celui qui survivra doit en revenir.

— Alors Dieu fasse grâce à l'âme de celui qui succombera, dit Ravenswood.

— Eh bien, soit! répondit le colonel. Je puis encore par charité former ce vœu pour l'homme que je hais le plus au monde et avec le plus de motifs. Maintenant séparons-nous, car on viendrait nous interrompre. Les sables à l'est de Wolfhope, — au lever du soleil, avec nos épées pour seules armes.

— Il suffit; je ne me ferai pas attendre.

Le colonel rejoignit ses parents; Ravenswood alla prendre son cheval qu'il avait attaché à un arbre près du cimetière et chacun se retira de son côté.

Le colonel retourna au château de son père avec ses parents; mais dans la soirée il imagina un prétexte pour les quitter, et, ayant ôté son uniforme pour prendre un habit de voyage, il alla passer la nuit dans la petite auberge de Wolfhope, dont nous avons déjà parlé, afin de se trouver plus près du lieu qu'il avait fixé pour le rendez-vous du lendemain.

On ne sait ce que fit le Maître de Ravenswood pendant le reste de cette malheureuse journée. Il n'arriva que fort tard dans la nuit à Wolfcrag, et fut obligé d'éveiller son fidèle serviteur Caleb Balderston, qui ne l'attendait plus. Le vieillard avait déjà entendu parler, mais d'une manière confuse et peu exacte, de la mort de miss Ashton et des événements mystérieux qui s'étaient passés au château, et il mourait d'inquiétude en songeant à l'effet qu'ils pouvaient produire sur l'esprit de son maître.

La conduite de Ravenswood n'était pas faite pour calmer ses craintes: quand le vieux sommelier lui proposa de prendre quelques rafraîchissements, il ne lui fit d'abord aucune réponse, et un instant après il lui demanda tout à coup, d'un ton brusque, du vin, dont,

contre son usage, il but plusieurs grands verres. Voyant qu'Edgar ne voulait rien manger, Caleb le pria affectueusement de lui permettre de le conduire dans sa chambre. Ce ne fut qu'après s'être fait répéter trois ou quatre fois cette prière, que son maître lui témoigna par un signe de tête qu'il y consentait; mais quand Balderston l'eut conduit dans un appartement qui avait été meublé depuis peu, et où il avait couché les nuits précédentes, il s'arrêta à la porte.

— Non, dit-il en fronçant le sourcil, point ici; conduisez-moi dans la chambre où mon père mourut; dans la chambre où *elle* coucha la nuit qu'*elle* passa au château.

— Qui, Monsieur? dit Caleb, trop effrayé de l'état où il voyait son maître pour conserver sa présence d'esprit.

— *Elle*, Lucie Ashton, vous dis-je : voulez-vous me tuer, vieillard, en me forçant à prononcer son nom?

Caleb aurait bien voulu lui faire quelques observations sur l'état de délabrement où se trouvait la chambre dans laquelle il recevait l'ordre de le conduire; mais l'impatience et l'irritation qu'il vit dans tous les traits de son maître le déterminèrent à une obéissance passive. Il le précéda la lampe à la main, plaça cette lampe d'une main tremblante sur la table de la chambre déserte, et il s'approchait du lit pour voir s'il n'y manquait rien, quand l'ordre de se retirer lui fut intimé d'un ton qui n'admettait ni délai ni réplique.

Le vieillard, rentré dans sa chambre, ne songea pas à prendre de repos, mais se mit en prières. De temps en temps il allait à la porte de celle de son maître pour s'assurer s'il dormait, mais le bruit que faisaient ses bottes sur le plancher de l'appartement, dans lequel il marchait à grands pas, et les gémissements profonds qu'il poussait à chaque instant, lui apprirent chaque fois qu'il était en proie au plus violent désespoir. Le vieillard crut que le jour, qu'il lui tardait de voir naître, n'arriverait jamais : mais les heures, dont le cours est toujours le même, quoiqu'elles paraissent plus rapides ou plus lentes suivant la situation d'esprit de ceux qui les comptent, ramenèrent enfin l'aurore; elle répandit une rouge lueur sur la surface de l'océan qui bordait l'horizon. On était au commencement de novembre, et le temps était beau pour la saison, mais il faisait un vent d'est très-violent qui poussait les vagues avec force sur le sable, et qui les faisait avancer beaucoup plus loin que de coutume.

Dès la pointe du jour, Caleb retourna à la porte de la chambre de son maître, et, à travers la fente, il le vit mesurer la longueur de deux à trois épées. En ayant choisi une : — Elle est plus courte, dit-il à

demi-voix ; mais n'importe ; laissons-lui cet avantage, il en a déjà plus d'un autre.

Caleb, d'après ces préparatifs, ne vit que trop bien ce que son maître méditait, et il savait parfaitement que toute intervention à ce sujet serait complètement inutile. Il n'eut que le temps de se retirer précipitamment pour ne pas être surpris, quand il vit Edgar s'avancer tout à coup vers la porte ; Ravenswood l'ouvrit, descendit à l'écurie, et son fidèle domestique ne tarda pas à l'y suivre. Son air pâle et fatigué, le désordre de ses cheveux et de ses vêtements, étaient des preuves suffisantes qu'il avait passé toute la nuit sans prendre de repos. Il s'occupait à seller son cheval, et Caleb, d'une voix tremblante, l'ayant prié de lui en laisser le soin, il lui annonça par un signe qu'il n'avait pas besoin de ses services. Il conduisit alors son cheval dans la cour, et il se préparait à y monter, quand le vieillard, oubliant la crainte de déplaire à son maître, et cédant à la force de l'attachement qu'il lui avait voué et qui semblait le seul lien qui l'attachât à la vie, se précipita tout à coup à ses pieds et embrassa ses genoux. — Mon cher maître, s'écria-t-il, monsieur Edgar, tuez-moi si vous le voulez, mais ne sortez pas à présent. Je connais votre projet, ne l'exécutez point. Le marquis d'Athol a fait dire hier qu'il viendrait vous voir aujourd'hui. Attendez-le, mon cher maître, écoutez ce qu'il peut avoir à vous dire.

— Vous n'avez plus de maître ! Caleb, dit Ravenswood. Pourquoi vous attacher à un édifice qui s'écroule ?

— Je n'ai plus de maître ! répéta Caleb ; j'en aurai un tant qu'il existera un Ravenswood. Je suis votre serviteur, j'ai été celui de votre père, de votre aïeul ; je suis né dans la famille, j'ai vécu pour elle, et je mourrai pour elle. Ne sortez pas, monsieur Edgar, et tout finira heureusement.

— Heureusement ! dit Ravenswood ; pauvre vieillard ! Ah ! désormais il n'est plus de bonheur pour moi dans la vie, et ma dernière heure sera la plus heureuse.

Il dit, et s'arrachant des bras du vieux sommelier, il monta sur son cheval et le mit au galop ; mais soudain, se retournant, il jeta devant Caleb une bourse pleine d'or.

— Caleb, lui dit-il avec un affreux sourire, je vous fais mon héritier ; — et, tournant bride, il descendit la colline.

L'or tomba par terre, et le vieillard courut pour voir par où s'en allait son maître. Edgar prit à gauche un petit sentier dégradé qui conduisait du côté de la mer jusqu'à une espèce de crique où, dans les anciens temps, les barques du château étaient amarrées.

Caleb monta en toute hâte sur le rempart de l'est, qui commandait toute la vue des sables jusqu'au village de Wolfhope : il vit son maître s'éloignant, toujours dans la même direction, de toute la vitesse de son cheval, et il se souvint de la prophétie qui menaçait le dernier des Ravenswood de périr dans le flux du Kelpie, au nord de Wolfhope, entre la tour et les sables mouvants. Il le vit atteindre cet endroit fatal, et là il cessa de l'apercevoir.

Le colonel Ashton, altéré de vengeance, était déjà au rendez-vous, se promenant à grands pas et cherchant des yeux son antagoniste : le soleil était levé et montrait son large disque au-dessus de la mer, de sorte que le colonel put facilement reconnaître le cavalier qui accourait vers lui avec une ardeur égale à la sienne. Tout à coup le cheval et celui qui le montait devinrent invisibles, comme s'ils s'étaient évanouis dans les airs.

Il passa la main sur ses yeux, comme s'il avait vu une apparition ; et il s'avançait vers cet endroit lorsqu'il rencontra Caleb Balderston, qui arrivait de l'autre côté. On ne put découvrir aucune trace du cheval ni du cavalier ; il paraît que les vents et la haute marée, la veille, avaient étendu les limites des sables mouvants, et que le malheureux Edgar, dans sa précipitation, avait suivi la route la plus droite et la plus dangereuse. Le seul indice de son sort fut une plume noire qui surmontait son chapeau, et que la marée, qui commençait à revenir, jeta aux pieds de Caleb. Le vieillard la ramassa, la fit sécher, et la plaça sur son cœur.

On donna l'alarme aux habitants de Wolfhope, qui accoururent tous, les uns du côté de la terre, les autres par mer dans des barques ; mais tous leurs soins, tous leurs efforts, toutes leurs recherches furent inutiles. Les profondeurs des sables mouvants ne lâchent jamais leur proie.

Notre histoire approche de sa conclusion. Le marquis d'Athol arriva quelques heures après ce funeste événement. Il venait dans l'intention d'emmener avec lui son jeune parent, pour chercher à le distraire des idées sombres qu'il jugeait bien que la mort de Lucie Ashton avait fait naître dans son esprit ; mais il n'arriva que pour déplorer sa perte. Après avoir ordonné de nouvelles recherches, qui furent aussi infructueuses que les précédentes, il repartit pour Édimbourg, où le tumulte des affaires politiques bannit bientôt de son esprit le souvenir des malheurs qui venaient d'arriver.

Il n'en fut pas de même de Caleb Balderston. Si les calculs de l'intérêt avaient été capables de le consoler, il allait se trouver dans sa

vieillesse, grâce à la libéralité de son maître, beaucoup plus heureux qu'il ne l'avait jamais été; mais la vie avait perdu pour lui tous ses attraits. Toutes ses idées, toutes ses sensations d'orgueil et de crainte, de plaisir et de peine, avaient une liaison intime avec la famille qui venait de s'éteindre. Il cessa de porter la tête haute; il oubliait ses occupations et ses habitudes; son seul plaisir était d'errer de chambre en chambre dans la tour de Wolfcrag, et de se rappeler les différentes scènes dont elles avaient été témoins pendant la vie de ses anciens maîtres. Il dormait sans prendre de repos, mangeait sans recouvrer ses forces, et, avec une fidélité que montre quelquefois la gent canine, mais dont on trouve peu d'exemples dans la race humaine, il languit quelque temps, et mourut avant qu'une année se fût écoulée depuis les malheureux événements que nous venons de rapporter.

La famille Ashton ne survécut pas longtemps à celle de Ravenswood. Sir William Ashton ne mourut qu'après son fils aîné, qui fut tué en duel en Flandre; et Henry, qui succéda à ses titres et à ses biens, mourut sans s'être marié. Lady Ashton poussa sa carrière jusqu'à une extrême vieillesse, et survécut seule à tous les infortunés dont elle avait fait le malheur par son caractère implacable. Peut-être éprouva-t-elle quelques remords intérieurs, peut-être essaya-t-elle en secret de se réconcilier avec le ciel qu'elle avait si grièvement offensé; mais il est certain qu'elle ne montra jamais le moindre symptôme de repentir à ceux qui l'entouraient. Elle afficha toujours à l'extérieur le même caractère fier, hautain et intraitable, dont elle avait fait preuve avant ces terribles événements. Un superbe monument en marbre rappelle son nom et ses titres, et ses victimes n'ont reçu les honneurs ni d'un tombeau ni d'une épitaphe.

NOTES

(a) Page 142. — LE RAID (EXCURSION) DE CALEB BALDERSTON.

L'excursion de Caleb dans la cuisine du tonnelier, a été généralement regardée, du côté méridional de la Tweed, comme une extravagance aussi grotesque qu'absurde. L'auteur doit simplement répondre qu'une anecdote semblable lui fut racontée, avec le nom des personnages et la date, par un noble comte mort depuis peu. Les souvenirs des anciens temps d'Écosse et d'Angleterre étaient non-seulement racontés avec une éloquence et une gaieté qui ne seront jamais oubliées de ceux qui ont eu le bonheur d'avoir été admis dans sa société intime, mais ils avaient encore le mérite d'une parfaite exactitude.

Je vais répéter les paroles de cet homme aimable et regretté, en omettant seulement les noms. Voici l'anecdote ;

Dans un des comtés du milieu de l'Écosse, il y avait un certain célibataire, fils cadet d'une ancienne famille, qui vivait de la fortune d'un cadet, *videlicet*. Ses misérables rentes étaient cependant si bien administrées par son domestique John, qu'il pouvait tenir son rang parmi les gentilshommes du comté. Il chassait, dinait, jouait aux dés, buvait avec eux, à termes égaux en apparence.

Il est vrai que, comme la société du maître était très-amusante, les amis avaient l'art de faire accepter au domestique, à la dérobée, des secours de différente espèce. Cependant, malgré ces dispositions favorables envers John et son maître, les jeunes chasseurs s'imaginèrent que ce serait une excellente plaisanterie que de prendre John en faute.

Remplis de ce projet, et, je crois, animés par un pari, une bande composée de quatre ou cinq de ces jeunes gens arriva au petit manoir du pauvre gentilhomme, qui était voisin d'un village considérable. Ils s'y arrêtrèrent un peu, en attendant l'heure du dîner, car il fut jugé convenable de donner à John un avertissement régulier. Ils parurent aux yeux du domestique stupéfait, entrèrent dans le petit salon, et, racontant quelque histoire concertée pour excuser leur invasion, ils demandèrent à leur hôte s'il voulait leur faire servir à dîner. Le jeune homme les reçut avec cordialité et sans embarras, et quant au dîner, il s'en rapporta à son intendant. John fut appelé et reçut de son maître l'ordre de faire préparer à dîner pour la société qui venait d'ar-

river d'une façon si inattendue. John promet une prompt obéissance, sans qu'il se peignît le moindre changement sur son visage. Les visiteurs et l'hôte lui-même attendirent avec une grande impatience l'effet de ces belles promesses. Quelques-uns d'entre eux, parmi les plus curieux, avaient été faire un tour à la cuisine, et ne virent rien qui pût réaliser les assurances du majordome. Mais aussitôt que l'heure du dîner sonna, le ponctuel John place sur la table un somptueux morceau de bœuf bouilli avec un accompagnement convenable de légumes, suffisant amplement pour rassasier la société, et pour décider que ceux qui avaient cru prendre John au dépourvu avaient perdu leur pari. L'explication fut la même que celle de Caleb Balderston. John avait pris la liberté de soustraire la fortune du pot d'un riche paysan du village, et de l'emporter dans la maison de son maître, exposant le propriétaire du bœuf et ses amis à dîner avec un morceau de pain et du fromage; et, comme John le disait, « assez bon pour eux. » La crainte d'offenser tant de personnes de distinction empêcha le paysan de faire du bruit, et il fut récompensé de sa modération par une protection indirecte. Ainsi la plaisanterie fut trouvée bonne des deux côtés. En Angleterre, à toutes les époques, et dans quelques parties de l'Écosse de nos jours, cela ne se passerait pas aussi tranquillement.

(b) Page 145. — ANCIENNE HOSPITALITÉ.

C'était autrefois une coutume générale de placer de l'ale, du vin ou quelque liqueur forte, dans la chambre d'un hôte de distinction, pour apaiser sa soif s'il en éprouvait en s'éveillant dans la nuit, ce qui n'était pas improbable, si l'on considère que l'on poussait alors jusqu'à l'excès les devoirs de l'hospitalité. L'auteur a retrouvé jadis cette habitude dans quelques familles qui suivaient encore les modes de l'ancien temps. Ce ne fut peut-être pas une fiction poétique qui fit dire :

« Mon hôte et moi nous allâmes nous coucher. On mit deux larges pintes
« au pied de notre lit; nous les vidâmes pendant la nuit. Que pensez-vous de
« moi et de mon hôte? »

C'est une histoire connue que, dans la maison d'une ancienne famille de distinction très-dévouée à la cause presbytérienne, on mettait toujours dans la chambre à coucher d'un hôte une Bible avec une bouteille d'ale. Dans une occasion, il y eut une assemblée d'ecclésiastiques dans les environs du château; tous furent invités à dîner par le digne baronnet, et plusieurs passèrent la nuit chez lui. Suivant l'usage de l'époque, sept des révérends furent campés dans une espèce de baraque qui servait de chambre dans ce temps d'hospitalité. Le sommelier prit soin que les ecclésiastiques fussent pourvus, suivant la coutume, d'une Bible et d'une bouteille d'ale chacun. Mais on assure qu'après une légère délibération, ils rappelèrent le domestique au moment où il quittait l'appartement : « Mon ami, dit un des vénérables hôtes, vous savez que lorsque nous nous rassemblons en commun, comme frères, le plus jeune ecclésiastique lit tout haut quelques chapitres de l'Écriture au

reste de la société. Ainsi une Bible nous suffira ; emportez les six autres , et apportez en place six bouteilles d'ale de plus. »

Ce synode eût très-bien convenu au sage ermite de Johnson , qui répondit à un élève s'informant de la véritable route à suivre pour être heureux , par cette ligne célèbre :

« Venez, mon garçon, et buvez de la bière. »

(c) *Page 159.* — APPEL AU PARLEMENT.

Le droit d'en appeler de la cour des sessions, cour suprême de l'Écosse, au parlement écossais, dans les cas de droit civil, fut violemment combattu avant l'Union. C'était un privilège bien favorable aux sujets, puisque la facilité de faire examiner et révoquer ses sentences par le parlement servait de frein à des juges qui en avaient grandement besoin, à une époque où ils étaient plus célèbres par leurs connaissances en jurisprudence que par leur justice et leur intégrité.

Les membres de la faculté des avocats (c'est ainsi qu'on appelle les avocats plaidants écossais), dans l'année 1674, encoururent le mécontentement de la cour des sessions, pour avoir refusé de renoncer au droit d'en appeler au parlement; et, par une procédure fort arbitraire, la plus grande majorité fut bannie d'Édimbourg, et conséquemment privée de sa profession pendant plusieurs sessions ou termes. Par un article du traité de l'Union, un appel à la chambre des pairs d'Angleterre a été assuré aux Écossais, et ce droit eut sans doute une grande influence à former le caractère impartial et indépendant, qu'en opposition à leurs prédécesseurs les juges de la cour des sessions ont montré depuis.

Il est facile de concevoir qu'un vieux avocat comme le garde des sceaux, dans le texte, soit alarmé que les jugements prononcés en sa faveur, sur des points de strictes lois pénales, soient appelés, par une procédure nouvelle et redoutée, devant une cour éminemment impartiale et mue par des principes d'équité. Dans les premières éditions de cet ouvrage, cette distinction légale n'était pas assez expliquée.

(d) *Page 181.* — L'ÉPAULE DE MOUTON DU PAUVRE.

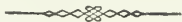
Le paleron d'une épaule de mouton est appelé en Écosse « un pauvre homme »; de même que dans quelques parties de l'Angleterre on l'appelle « un pauvre chevalier de Windsor », comme contraste, on doit le présumer, du baronnet sir Loin. On dit que, dans l'ancien temps, un vieux pair d'Écosse, et qui n'était pas des plus distingués, avait jusqu'à l'excès l'expression sauvage des habitants des hautes terres. Il tomba malade à Londres où il s'était rendu pour remplir ses devoirs de pair. Le maître de l'hôtel où il logeait, désirant prouver son intérêt à son noble convive, lui faisait l'énumération de tout ce que contenait son garde-manger bien garni, comme pour rencontrer

quelque chose qui pût flatter l'appétit du malade. « Je crois, monsieur l'hôte », dit Sa Seigneurie en se levant sur son séant, et en jetant en arrière le plaid de tartan qui dérobait aux regards ses traits et l'expression féroce de son visage ; « je crois que je pourrais manger un morceau de pauvre homme. » L'hôte s'enfuit de frayeur, ne faisant aucun doute que Sa Seigneurie ne fût un cannibale qui avait l'habitude de manger un morceau de paysan, comme mets léger, lorsqu'elle était au régime.

FIN DES NOTES.

CONTES DE MON HOTE

TROISIÈME SÉRIE



L'OFFICIER DE FORTUNE

ou

UNE LÉGENDE DE MONTROSE

Ahora bien, dijo el cura; traedme, señor huesped, aqueles libros que los quiero ver. — Que me place, respondió él: y entrando en su aposento, sacó dél una maletilla vieja cerrada con una cadenilla, y abriendola, halló en ella tres libros grandes y unos papeles de muy buena letra escritos de mano.

DON QUIJOTE, *parte primera*, *capitulo 32.*

A merveille, dit le curé; je vous prie, seigneur hote, d'aller me chercher ces livres, j'ai envie de les voir. — De tout mon cœur, répondit l'hôte; et il monta à sa chambre. Il en rapporta une vieille petite valise, fermée par un cadenas, qu'il ouvrit, et il en tira trois gros volumes et quelques manuscrits en beaux caractères.

INTRODUCTION



LA LÉGENDE DE MONTROSE a été écrite dans le but spécial de placer sous les yeux du lecteur la douloureuse destinée de lord Kilpont, fils aîné de Guillaume, comte d'Airth et de Men-teith, et les singulières circonstances qui se lient à la naissance et à l'histoire de James Stewart d'Arvoirlich, dont la main frappa l'infortuné et noble lord.

Amené par notre sujet à parler de haines irréconciliables, nous commencerons par une qui remonte à une époque plus éloignée que celle dont il est question dans notre histoire. Sous le règne de Jacques IV, la mortelle inimitié des puissantes maisons de Drummond et de Murray divisait le comté de Perth ; les premiers, supérieurs en force et en nombre, enfermèrent cent soixante des Murray dans l'église de Monivaird et y mirent le feu. Ces malheureux périrent avec leurs femmes et leurs enfants, qui s'étaient réfugiés dans ce même édifice. Un seul homme, David Murray, fut sauvé par l'humanité d'un Drummond qui le reçut dans ses bras au moment où il s'élançait du milieu des flammes. Comme Jacques IV déployait plus d'activité que la plupart de ses prédécesseurs, cette cruauté fut sévèrement punie, et plusieurs des coupables furent décapités à Stirling. Par suite des persécutions dirigées contre le clan des Drummond, celui auquel David Murray devait la vie chercha un asile en Irlande ; sa fuite d'abord, puis son retour dans sa patrie, furent protégés par David : lui et ses descendants portèrent le surnom de Drummond-Eirinich, ou Ernoch, c'est-à-dire d'Irlande ; et le même titre s'appliqua aussi à leurs biens.

Le Drummond-Ernoch, du temps de Jacques VI, était un des forestiers du roi dans la forêt de Glenartney ; on l'employa par hasard à la recherche du gibier vers l'année 1588 ou 89. Cette forêt touchait à la principale retraite des Mac-Gregor, race particulière, connue sous le titre de Mag-Eagh, ou les Enfants du Brouillard. La chasse du forestier dans leur voisinage leur parut une agression, ou peut-être était-il déjà l'objet de leur haine, par suite de menaces ou de violences contre un des leurs, ou par d'autres motifs du même genre. Cette tribu de Mac-Gregor était hors la loi et persécutée, comme le lecteur peut le voir dans l'introduction de *Rob-Roy*, et la main de

tous étant prête à se lever contre eux, la leur était naturellement disposée à frapper aussi tout ce qu'elle rencontrait. En un mot, ils surprirent et tuèrent Drummond-Ernoch, lui coupèrent la tête qu'ils emportèrent dans le jan d'un de leurs plaids.

Au milieu des transports de la vengeance satisfaite, ils s'arrêtèrent à la demeure d'Ardoirlich et demandèrent des rafraîchissements, que la dame du lieu, qui était sœur du Drummond qu'on venait d'assassiner, n'osa pas ou ne voulut pas refuser; son mari se trouvait absent; elle fit poser devant eux du pain et du fromage, et ordonna qu'on leur préparât des aliments plus substantiels. Tandis qu'elle s'occupait de ces soins hospitaliers, les barbares placèrent la tête de son frère sur la table, remplirent sa bouche de pain et de fromage, lui disant de les manger en souvenir des joyeux repas qu'il avait faits dans cette maison.

La pauvre femme aperçut en rentrant cet affreux spectacle; elle poussa un cri perçant et s'enfuit dans les bois, où, suivant le récit du roman, elle erra en proie à un horrible délire, et resta pendant quelque temps sans nul rapport avec aucune créature humaine. Quelques vestiges d'anciennes sensations la conduisirent enfin à jeter de loin un coup d'œil sur les filles qui venaient traire les vaches; on l'observa, et son mari Ardoirlich réussit à la prendre et à l'emporter chez elle, où on la garda jusqu'au moment où elle donna le jour à un enfant qu'elle portait dans son sein; depuis lors on la vit recouvrer par degrés ses facultés mentales.

Durant ce temps, le clan réprouvé ne mit aucune borne à ses insultes contre l'autorité royale, qui dans le fait était exercée de manière à inspirer peu de respect. Le trophée sanglant qu'ils avaient montré avec tant de barbarie à la dame d'Ardoirlich fut porté dans la vieille église de Balquhider, presque au centre de leur territoire; le laird Mac-Gregor et toute la tribu y étaient rassemblés; tous posèrent successivement la main sur la tête de l'homme assassiné et prêtèrent serment, avec une formule païenne et cruelle, de défendre l'auteur du meurtre. Cette ligue sauvage et vindicative a fourni à sir Alexandre Boswal, baronnet, ami bien regretté de l'auteur, le sujet d'un poëme composé avec talent, intitulé : « Vœu du clan d'Alpin. » Il a été imprimé, mais non, je crois, publié, en 1814 ¹.

Le fait est avéré par une proclamation du conseil privé, datée du 4 février 1589, qui ordonne de mettre à feu et à sang les possessions des Mac-Gregor ². Cette redoutable mission fut remplie avec une furie peu ordinaire. L'excellent John Buchanan de Cambusmore, qui n'existe plus, a montré à l'auteur une correspondance entre son ancêtre le laird de Buchanan et le lord Drummond, au sujet de certains vallons qui doivent être dépeuplés à un temps fixé; ils se donnent *rendez-vous* « pour prendre une douce vengeance de la mort de leur cousin Drummond-Ernoch. » Mais, en dépit de tous leurs efforts, le clan ne disparut pas en entier; quelques rejetons sur-

1. Voyez l'appendice n° 1. -- 2. Voyez l'appendice n° 11.

vécurent pour supporter et infliger tour à tour de nouvelles cruautés et de nouvelles injures ⁴.

Pendant ce temps, le jeune James Stewart d'Ardoirlich avait atteint l'âge viril ; sa taille surpassait de beaucoup la hauteur ordinaire ; fort et actif, il avait une telle puissance dans la pression de la main, qu'il pouvait faire jaillir le sang de dessous les ongles des personnes qui essayaient de lutter avec lui. Son caractère était bizarre, fier et irascible ; il devait avoir cependant quelques bonnes qualités ostensibles, car il était tendrement aimé de lord Kilpont, fils aîné du comte d'Airth et de Menteith.

Ce vaillant et jeune seigneur joignit Montrose lorsqu'il leva l'étendard en 1644, avant la bataille décisive de Tippermuir, livrée le 1^{er} septembre de cette même année. Stewart d'Ardoirlich était alors le compagnon inséparable du lord Kilpont, durant le jour, et il partageait son lit durant la nuit ; cinq ou six jours après le combat, Ardoirlich, cédant à un accès subit de fureur, ou à un profond ressentiment, entretenu depuis longtemps contre un ami rempli de confiance, frappa au cœur lord Kilpont, et s'enfuit du camp de Montrose en tuant la sentinelle qui cherchait à l'arrêter. L'évêque Guthrie donne pour motif de ce crime le refus fait avec horreur par lord Kilpont à Ardoirlich, qui lui proposait d'assassiner Montrose ; mais rien ne prouve la justesse de cette accusation, qui est restée un simple soupçon. L'assassin se réfugia près des ligueurs, et fut employé et protégé par eux. Il obtint des lettres de grâce pour le meurtre de lord Kilpont, qui furent confirmées par le parlement en 1644 ; et il fut nommé major dans le régiment d'Argyle en 1648. Tels sont les faits de l'histoire, donnés ici comme une légende des guerres de Montrose. Le lecteur s'apercevra qu'ils ont subi dans la narration du roman une forte altération.

L'auteur s'est efforcé d'animer la teinte tragique du récit en introduisant un personnage qui ait la couleur locale de l'époque et du pays. Sous ce rapport, d'excellents juges ont pensé qu'il n'avait pas tout à fait échoué. Le mépris que les jeunes gens qui avaient quelque prétention à la noblesse éprouvaient pour le commerce, la pauvreté de l'Écosse, le penchant natio-

4. Je profite de l'occasion qui m'est donnée par une seconde mention de cette tribu, pour relever l'erreur qui attribue à un individu nommé Ciar Mohr Mac-Gregor le carnage des étudiants à la bataille de Glenfruin. J'ai reçu de John Gregorson, Esq., l'assurance que le chef de ce nom est mort près d'un siècle avant cette bataille ; il ne peut, par conséquent, avoir commis l'action cruelle dont il s'agit. Cette méprise ne doit pas m'être imputée, car j'ai décliné toute responsabilité de cette tradition, en la citant ; et l'on ne doit s'en prendre qu'à cette renommée populaire toujours portée à attacher aux actions remarquables des noms remarquables aussi. — Voyez ce passage erroné dans l'introduction de *Rob-Roy*, p. 7 ; et puisse l'ombre offensée de Dugald Ciar Mohr reposer désormais en paix.

C'est avec un plaisir mêlé de confusion que je me rappelle l'erreur plus importante qui m'a fait annoncer la mort du révérend docteur Grahame, ministre d'Aberfoil. — Voyez *Rob-Roy*. Je ne puis me souvenir à présent du motif précis qui m'a engagé à priver de l'existence mon savant et excellent ami, à moins que, suivant l'exemple de M. Kirke, son prédécesseur dans la paroisse, le bon docteur n'ait fait une courte excursion dans le pays des fées, dont les merveilles lui sont si familières ; mais quelle que soit la cause qui m'ait induit en erreur, je n'en regrette pas moins sincèrement d'avoir répandu un tel bruit, et personne n'a pu être plus heureux que moi en apprenant la fausseté de la nouvelle que j'avais accréditée, et en acquérant la certitude que le docteur Grahame est encore le passeur vivant d'Aberfoil, pour les délices et l'instruction de ses frères les antiquaires.

nal vers une vie errante et aventureuse, tout tendait à conduire les Ecossais à quitter leur pays et à prendre du service dans les contrées étrangères qui étaient en guerre les unes contre les autres. On les distinguait sur le continent à leur bravoure; mais en se soumettant au trafic de soldats mercenaires, le caractère national se trouvait nécessairement altéré. La teinture de savoir que la plupart possédaient dégénérait en pédanterie, l'aménité de leurs manières n'était plus qu'un simple cérémonial; leur crainte de blesser l'honneur ne les tenait pas longtemps éloignés de ce qui l'offense réellement, mais se portait sur certaines observances minutieuses, sans plus s'occuper de ce qui est en soi vraiment digne de louange. Un homme d'honneur, qui courait après la fortune, pouvait par exemple changer de service aussi facilement que d'habit, se battre comme le vaillant capitaine Dalgetty, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, sans égard à la justice de la cause, piller avec la rapacité la plus inflexible les campagnes que le sort de la guerre mettait en son pouvoir; mais il devait prendre garde à la manière dont il supportait le plus léger reproche, même d'un ecclésiastique, s'il avait pour objet une négligence dans le service. Le passage suivant prouvera la vérité de cette assertion :

« Je ne dois pas omettre de parler ici d'un prédicateur, Master William Forbesse, qui prêchait les soldats, et même devenait capitaine au besoin pour les conduire dans les bonnes occasions, étant plein de courage, et surpassant en prudence et en bon sens maints capitaines que j'ai connus et qui n'étaient pas aussi capables que lui dans ce temps-là. Non-seulement il pria pour nous, mais il marchait avec nous pour observer, je crois, la conduite de nos hommes. Ayant trouvé un sergent, que je ne veux pas nommer, qui négligeait à la fois son devoir et son honneur, il le réprimanda et le prévint qu'il allait m'en avertir, ce qu'il fit en effet après le service. Le sergent, étant mandé devant moi et accusé, nia l'accusation et affirma que, si elle était soutenue par un autre que par le ministre, il ne supporterait pas cette injure. Le prédicateur lui offrit le combat en preuve de la vérité de ce qu'il avançait. Sur ces entrefaites, je cassai le sergent et donnai sa place à un autre plus digne de l'occuper, appelé Mungo Gray, gentleman, d'un grand mérite et très-courageux. Le sergent destitué ne défia jamais Master William au combat, ce qui le perdit de réputation, si bien qu'il se retira dans ses foyers et quitta la carrière des armes. »

Cette citation est prise d'un ouvrage souvent consulté par l'auteur lorsqu'il composait les feuilles qu'on va lire. Il est écrit d'une manière qui se rapproche beaucoup du caractère du capitaine Dugald Dalgetty; il porte le formidable titre qui suit : — « Campagnes de Monro dans le digne régiment ecossais appelé le régiment de Mac-Keye, levé en août 1626, par le colonel sir Donald Mac-Keye, lord Ress, pour le service de S. M. le roi de Danemark, et licencié après la bataille de Northlingue, en septembre 1634, à Worms, dans le Palatinat; employé à diverses actions et services, d'abord sous le magnanime roi de Danemark, durant ses guerres contre l'Empire,

ensuite sous l'invincible roi de Suède, durant la vie de S. M.; et depuis sous le directeur général le royal chancelier Oxenstiern et ses généraux; recueillies et rassemblées, à des heures de loisir, par le colonel Robert Monro, comme premier lieutenant au susdit régiment; dédiées au noble et digne capitaine Thomas Mack-Kenzie de Kildon, frère du noble lord le lord comte de Seaforth, pour l'usage de tout noble cavalier suivant l'honorable profession des armes; auxquelles est joint un abrégé d'exercices, et diverses pratiques et observations pour les jeunes officiers, terminées par les méditations d'un soldat allant monter sa garde. — London, 1637. »

Un autre personnage, digne de la même école, et qui envisage l'état militaire à peu près sous le même point de vue, est sir James Turner, soldat de fortune qui parvint à occuper un rang élevé sous le règne de Charles II, fut chargé de la mission de supprimer les conventicules dans les comtés de Galloway et de Dumfries, et fut fait prisonnier, par les covenantaires insurgés, dans le soulèvement qui précéda le combat de Pentland. Les prétentions de sir James surpassent même celles du lieutenant-colonel Monro; il est l'auteur d'un traité sur l'exercice de la pique, intitulé « Pallas Armata. » De plus il a été élevé au collège de Glasgow, ce qui ne l'a pas empêché d'obtenir le grade d'enseigne dans les guerres germaniques, au lieu de prendre son diplôme de maître ès-arts dans cette savante université.

A une époque plus rapprochée de nous, il composa plusieurs discours sur des sujets historiques et littéraires; le club Bannatyne en a extrait et publié quelques passages concernant sa vie et son siècle, sous le titre de « Mémoires de sir James Turner. » J'ai tiré de ce curieux livre le récit suivant, comme une preuve de combien de traits semblables le capitaine Dalgetty aurait pu conserver le souvenir, s'il eût écrit un journal; disons encore, pour en donner une idée plus juste, qu'il est tel que le génie de De Foe l'aurait imaginé pour répandre sur une fiction l'exactitude et l'attrait de la vérité elle-même.

« Je veux raconter ici une mésaventure qui m'est arrivée; quoiqu'elle n'ait rien de très-extraordinaire, les détails en sont cependant fort bizarres. Mes deux brigades étaient dans un village situé à un demi-mille d'Applebie; et j'occupais la maison d'un gentleman, capitaine de cavalerie, qui était alors avec sir Marmaduke; sa femme ne sortait pas de sa chambre, se trouvant au moment de faire ses couches. Le château étant abandonné et Lambert assez loin, je pris la résolution de me coucher toutes les nuits, pour me reposer des fatigues précédentes. Je dormis assez bien la première nuit. Le matin en me levant, je m'aperçus qu'il me manquait un bas de fil, un de filoselle et une chaussette: trois objets qui couvraient une de mes jambes sous la botte; il fut impossible de les trouver. En ayant d'autres du même genre, je m'abillai et je me rendis à cheval au quartier général. Au retour je ne pus avoir aucune nouvelle de mes chaussures. Le soir je me couchai, et le matin suivant la même perte se renouvela; les trois bas d'une seule jambe avaient disparu; les trois autres étaient à la même place où je les avais laissés.

sés la veille. On chercha avec plus de soin encore que la première fois, mais sans succès. J'avais en réserve une paire de bas et une de chaussettes plus larges que les autres, je les mis à mes jambes. Le troisième matin fut semblable aux deux qui l'avaient précédé; je ne pus me chauffer qu'à moitié. Nous imaginâmes alors, moi et mes domestiques, que c'étaient sans doute des rats qui me dévalisaient ainsi. La maîtresse de la maison ne l'ignorait pas, mais elle n'avait pas voulu me le dire. La chambre, qui était une salle basse, étant bien examinée avec des lumières, on aperçut au bord d'un trou le haut de la large chaussette dans laquelle ils avaient fourré tout le reste. Je sortis alors, et donnai ordre de lever le plancher, afin de voir comment les rats avaient disposé de mes effets. La maîtresse du logis envoya une de ses servantes pour assister à cette opération qu'elle savait devoir l'intéresser. Une des planches étant tant soit peu entr'ouverte, l'enfant d'un de mes gens y mit la main et retira vingt-quatre vieilles pièces d'or et un angel ¹. La servante affirma que le tout appartenait à sa maîtresse. Le petit garçon m'apporta sa trouvaille. Je me rendis sur-le-champ près de la dame, et je lui dis qu'il était probable que Lambert avait logé dans sa maison, ce qui était en effet; que l'un de ses domestiques avait pu cacher cet or, qu'ainsi il était à moi; mais que si elle prouvait qu'il lui appartenait, je le lui rendrais aussitôt. La pauvre femme me répondit, en pleurant, que son mari n'étant pas très-rangé, et à la vérité c'était un prodigue, elle avait caché cette somme à son insu pour s'en servir dans l'occasion, et surtout pour celle qui s'approchait; elle me conjura au nom de l'affection que j'avais pour le roi, pour qui elle et son mari avaient déjà beaucoup souffert, de ne pas retenir son argent; elle ajouta que s'il se trouvait plus ou moins de vingt-quatre pièces entières et deux demies, elle n'en réclamait aucune; elle dit aussi les avoir mises dans une bourse de velours rouge. Après que je l'eus rassurée sur le compte de l'or, on procéda à une nouvelle recherche, et l'on trouva l'autre angel et la bourse de velours rouge toute rongée, ainsi que mes bas. L'argent fut à l'instant remis à la dame. J'ai souvent entendu dire que c'était un mauvais présage d'avoir ses vêtements rongés par les rats, et que ceux dont les habits souffraient de leurs morsures étaient menacés de quelque malheur; je remercie Dieu de n'avoir jamais ajouté foi à de tels pronostics. Il est vrai que peu de temps après il m'arriva plus d'une infortune; mais j'aurais pu les prévoir moi-même mieux que des rats ou tout autre animal, et cependant je ne le fis pas. On m'a, à la vérité, raconté plusieurs belles histoires de rats qui ont abandonné des maisons et des vaisseaux, lorsque les unes devaient être brûlées et les autres submergées. Les naturalistes disent que ce sont des créatures douées d'un tact très-fin, et je le crois; mais je ne penserai jamais qu'ils puissent prévoir les événements futurs, que je ne suppose pas que le diable lui-même puisse connaître ni prédire, ces choses étant du domaine de celles que le Tout-

1. Sorte de monnaie qui vaut dix schellings d'Angleterre.

Puissant garde ensevelies dans le sein de sa divine prescience. Si les vicissitudes de la vie sont réglées d'avance par Dieu, si elles sont prédestinées et doivent arriver par la loi d'une nécessité irrésistible, c'est une question qui n'est pas encore décidée ¹. »

En citant ces anciennes autorités, je ne dois pas oublier l'esquisse plus moderne d'un soldat écossais de la vieille mode, tracée de main de maître dans le rôle de Lesmahagow; car l'existence de ce brave capitaine prive seule l'auteur actuel de tout droit à une entière originalité. Cependant Dalgetty, comme le produit de sa propre imagination, est devenu pour lui l'objet d'une prédilection paternelle si prononcée, qu'il est tombé dans cette erreur d'assigner au capitaine un rang trop marquant dans l'histoire. C'est l'opinion d'un critique placé sur une de nos sommités littéraires les plus élevées. L'auteur ne peut que se féliciter d'avoir encouru cette censure, puisqu'elle fournit à sa modestie un prétexte décent de citer quelques lignes qu'il n'aurait pu mettre en évidence sans blesser les convenances, si l'éloge eût été sans restriction. Ce passage se trouve dans la *Revue d'Édimbourg*, n° 55, et contient une critique d'*Ivanhoe* :

« Dalgetty se rencontre peut-être trop souvent, — ou plutôt il occupe, proportion gardée, une trop grande place dans l'ouvrage, — car, en lui-même, nous pensons qu'il est toujours amusant; — et l'auteur n'a montré nulle part plus d'affinité avec le génie incomparable qui a pu amener en scène ses Falstaffs et ses Pistols dans un si grand nombre d'actes et de pièces successives, les exerçant chaque fois en d'interminables dialogues, sans jamais épuiser leur verve, ni s'écarter d'une note du ton caractéristique, que dans les longs et réitérés échantillons d'éloquence du redoutable Ritmeister. L'idée générale de ce caractère est familière aux auteurs comiques et dramatiques qui ont écrit après la restauration, et il peut en quelque sorte être regardé comme un composé de celui des capitaines Fluellen et Bohadil; — mais la plaisante combinaison du *soldado* avec l'étudiant en théologie du collège Mareschal est tout à fait originale, et jamais on n'a mis en action avec autant de bonheur un tel mélange de talent, d'amour-propre, de courage, de grossièreté et d'imagination. Il n'y a pas une seule de ses nombreuses harangues qui ne soit marquée du cachet qui lui est propre, et toutes paraissent, à nous du moins, très-divertissantes. »

1. Voyez les mémoires de sir James Turner, édition Bannatyne, page 50.

APPENDICES

N. I.

La difficulté de se procurer le poëme de l'ami que j'ai perdu me servira d'excuse pour placer ici le morceau plein de vie qui termine le vœu du clan d'Alpin. Le clan Gregor est rassemblé dans l'ancienne église de Balquhiddy. La tête de Drummond-Ernock, posée sur l'autel, est couverte, pour quelques instants, par la bannière de la tribu. Le chef s'avance vers l'autel :

« Il s'arrête, et jetant un coup d'œil sur le drapeau, il s'écrie d'une voix dédaigneuse et en l'indiquant du doigt : C'est le don d'un roi d'Écosse ! Son geste rapide rejette au loin la brillante bannière, la tête de l'homme mort est devant lui, il contemple sans émotion ce visage immobile, ces cheveux raidis que le sang a noircis, ces traits défigurés, ces yeux renversés et éteints ; inaccessible à l'effroi. Le chef, abaissant ses sourcils, place sur la tête sa main droite nue ; de l'autre, il saisit son glaive, et s'agenouillant il s'écrie : Je jure au ciel d'avouer cette action, de la considérer comme mienne, aussi bien que si ma main eût porté le coup ; que l'ennemi vienne à présent ! qu'un seul ou que tous s'avancent ! Si, pour venger ce misérable, une épée est tirée, un arc est tendu, j'engage mon repos éternel de réclamer de lui, ou de réclamer d'eux tous, membre pour membre, en combat singulier ou en bataille rangée ; ce fer vendra vie pour vie.

« Il se tait ; obéissant à un signe, le clan s'avance vers l'autel ; on n'entend pas un souffle, pas un son mortel, si ce n'est le bruit des armes qui retentit sur les dalles de marbre ; chaque guerrier vient, d'un pas pressé, poser sur la tête sa main droite : tous, les lèvres pâles et le front chargé de nuages, répètent à leur tour le serment. Le farouche Malcolm, spectateur de la scène, fixe sur eux ses regards perçants ; une larme alors s'échappe de ses yeux ; elle vient d'elle-même. — Pourquoi ? Il l'ignore. Il tressaille, et dominant l'assemblée : Mes amis, s'écrie-t-il, sortis du sang d'Alpin et dignes du nom du clan d'Alpin, que la honte et la crainte n'ont jamais souillé, suivez la même route : ne rien épargner en temps de guerre doit être toujours la devise du clan d'Alpin. »

N. II.

On a mis en doute si les Enfants du Brouillard étaient les Mac-Gregor actuels, ou s'ils n'étaient pas les proscrits nommés Mac-Donald, appartenant à Ardnamurchan. L'acte suivant du conseil privé semble décider la question :

Édimbourg, 4 février 1589.

« — Ce même jour, les lords du conseil étant dûment informés des cruelles et punissables actions du pernicieux clan Gregor, qui depuis si longtemps persiste à se livrer au meurtre, au pillage, à des larcins manifestes sur les

Bons et paisibles sujets de Sa Seigneurie, habitant, les années passées, la contrée contiguë aux défilés des Highlands; ledit conseil ayant appris le cruel meurtre du ci-devant John Drummond de Drummond-Ernoch, propretenant de Sa Majesté et un de ses forestiers de Glenartney, commis ce..... jour de..... dernier, étant certain que ledit clan, par le conseil et la détermination de tous, s'est décidé à soutenir et à défendre cet acte contre lequel on chercherait à venger ledit John, qui était occupé à se procurer de la venaison pour Sa Seigneurie par l'ordre de Pat, lord Drummond, intendant de Stratharne et principal forestier de Glenartney, la reine, très-chère épouse de Sa Majesté, devant arriver sous peu dans son royaume; étant également certain que les auteurs de l'assassinat ont coupé la tête dudit John Drummond, l'ont portée au laird de Mac-Gregor, qui, avec le clan entier des Mac-Gregor, s'est rendu le dimanche d'après dans l'église de Balquhiddy; la tête du ci-devant John leur a été présentée, et ils ont juré que le meurtre avait été commis par leur permission, leur conseil et leur volonté; la main posée sur cette tête, et employant des expressions païennes et barbares, ils ont prêté le serment de défendre les auteurs dudit meurtre, au mépris de notre souverain seigneur et de son autorité, et au pernicieux exemple d'autres misérables, qui les imiteraient si l'on souffrait qu'un tel excès demeurât impuni. »

Le conseil charge ensuite les comtes de Huntly, Argyle, Athol, Montrose, Pat, lord Drummond, Ja. commandeur d'Incheffray, And. Campbell de Lochinnel, Duncan Campbell of Ardkinglas, Lauchlane Mac-Intosh de Dunnauchtane, sir Jo. Murray de Tullibardin, Knight, Geo. Buchanan de Buchanan, et Aud. M'Farlane de Ariquocheff, de poursuivre et d'arrêter Alaster Mac-Gregor de Glenstrae (et d'autres dont les noms suivent) : « Et tous ceux dudit clan Gregor et de ses adhérents, qui sont coupables de cet odieux meurtre, ou de vol, de recel, de pillage et d'escroquerie, peuvent être saisis, et s'ils refusent d'obéir et qu'ils se réfugient dans des forts ou des maisons, on doit les poursuivre et s'en rendre maître avec le fer et le feu; cette mission doit durer l'espace de trois ans. »

Tel était le système de police en usage en 1589; tel était l'état de l'Écosse, près de trente ans après la réformation.

POST-SCRIPTUM

Tandis que ces feuilles étaient sous presse, l'auteur reçut une lettre de Robert Stewart d'Ardvoirlich actuel, contenant une relation de la malheureuse mort de lord Kilpont, qui diffère de celle que nous a transmise l'évêque Wishart, et paraît beaucoup plus vraisemblable; le récit de ce dernier porterait à accuser de folie ou de la plus noire trahison James Stewart d'Ardvoirlich, ancêtre de la famille actuelle du même nom. Il me semble convenable de donner en entier le document que j'ai reçu de mon respectable correspondant, qui est plus détaillé que ne le sont les histoires de l'époque.

« Bien que je n'aie pas l'honneur d'être personnellement connu de vous, j'espère que vous voudrez bien pardonner la liberté que je prends de m'adresser à vous au sujet d'un événement que votre plume a rappelé plus d'une fois, et dans lequel un de mes ancêtres se trouve malheureusement intéressé. Je parle du meurtre de lord Kilpont, fils du comte d'Airth et de Menteith, par James Stewart d'Ardvoirlich, en 1644. La cause de cette déplorable action et la querelle qui y donna lieu n'ayant jamais été rapportées avec exactitude par les historiens contemporains; voyant d'ailleurs que vous aviez adopté, dans la seconde série de vos admirables ouvrages sur l'histoire de l'Écosse, la version de Wishart, et bien persuadé, dès lors, qu'elle recevrait de vous, Monsieur, une authenticité qu'elle ne mérite pas; désirant aussi rendre, autant que possible, justice à la mémoire de mon infortuné aïeul, je me suis décidé à vous envoyer le rapport de cette affaire tel qu'il s'est transmis dans la famille.

« James Stewart d'Ardvoirlich qui vivait au commencement du dix-septième siècle, et qui fut la malheureuse cause de la mort de lord Kilpont, avait été choisi pour commander une des compagnies indépendantes levées dans les Highlands, à la naissance des troubles du règne de Charles 1^{er}. Une autre de ces compagnies était sous les ordres du lord Kilpont, et une grande intimité, fortifiée par les liens d'une parenté éloignée, existait entre eux. Lorsque Montrose leva l'étendard royal, Ardvoirlich se déclara un des premiers pour lui, et l'on dit qu'il fut le principal mobile qui entraîna lord Kilpont dans la même cause; tous les deux, avec sir John Drummond et leurs troupes respectives, joignirent Montrose à Buchanty, comme le dit Wishart. Leur liaison était alors si étroite qu'ils passaient les jours et les nuits sous la même tente.

« Les Irlandais conduits par Alexandre Mac-Donald arrivèrent au camp à

la même époque; ils avaient durant leur marche commis quelques excès sur des terres appartenant à Ardvoirlich, qui se trouvaient sur la ligne qu'ils avaient suivie en venant de la côte occidentale. Ardvoirlich s'en plaignit à Montrose qui, désirant sans doute concilier autant que possible ses nouveaux alliés, traita l'affaire d'une manière évasive. Ardvoirlich, dont les passions étaient violentes, n'ayant pas obtenu la satisfaction qu'il demandait, appela Mac-Donald en combat singulier. Mais avant que ce combat pût avoir lieu, Montrose, averti et conseillé, dit-on, par lord Kilpont, les fit mettre tous deux aux arrêts. Montrose, prévoyant les maux qui pouvaient résulter de leur inimitié, dans des temps si critiques, effectua entre eux une espèce de rapprochement, et les contraignit de se donner la main en sa présence. On prétend qu'Ardvoirlich, qui était doué d'une force remarquable, pressa avec une telle vigueur la main de Mac-Donald que le sang jaillit de ses doigts. Il paraît donc que la réconciliation n'était nullement sincère.

« Peu de jours après la bataille de Tippermuir, Montrose, campé avec son armée près de Collace, donna un repas à ses officiers en réjouissance de la victoire qu'il avait remportée; Kilpont et son ami étaient du nombre des convives; en retournant à leurs quartiers, Ardvoirlich, qui semblait toujours préoccupé de sa discussion avec Mac-Donald, et qui dans ce moment était échauffé par le vin, se mit à blâmer lord Kilpont de l'avoir empêché d'obtenir satisfaction, et s'emporta contre Mac-Donald qui lui avait refusé ce qu'il regardait comme une réparation convenable. Naturellement lord Kilpont chercha à justifier sa conduite et celle de Montrose, son parent; de vives paroles s'échangèrent, et l'état où ils étaient tous les deux rendant la transition facile, on passa des injures aux voies de fait, et lord Kilpont tomba sans vie sous le poignard d'Ardvoirlich. Il prit aussitôt la fuite, et, favorisé par un épais brouillard, échappa à toutes poursuites, laissant sur son lit de mort l'aîné de ses fils, Henry, blessé mortellement à la bataille de Tippermuir.

« Ceux qui suivaient sa bannière quittèrent sur le champ Montrose, et il ne lui resta d'autre parti à prendre que celui de se jeter dans la faction opposée, où il fut bien accueilli. Son nom est souvent cité dans les campagnes de Leslie, et l'on voit qu'il se servit plus d'une fois de sa liaison avec lui pour protéger ses anciens amis, lorsque la cause royale devint désespérée.

« Je n'ignore pas que cette relation diffère essentiellement de celle de Wishart, qui rapporte que Stewart avait formé le projet d'assassiner Montrose, et qu'il tua Kilpont pour avoir refusé d'entrer dans ce complot. Qu'il me soit à présent permis d'observer qu'en outre Wishart a toujours été regardé comme un écrivain partial, dont l'autorité est très-incertaine quand il s'agit des motifs et de la conduite de ceux qui ne sont pas d'une opinion conforme à la sienne, et que lors même que Stewart eût conçu un tel dessein, Kilpont était, par son nom et ses relations, le dernier des hommes qu'il pût choisir pour confident et pour complice. D'un autre côté, quoique j'aie la certitude que les détails que je viens de donner n'ont jamais été di-

vulgués, ils se sont conservés dans la famille par une tradition constante, et en comparant la date du fait avec celle de la source d'où dérive la tradition, je n'ai nul motif de douter de son authenticité. Il y a plusieurs années que toutes ces circonstances ont été racontées à mon père, M. Stewart, à présent d'Ardvoirlich, par un homme qui nous était allié de fort pres, et qui vécut cent ans. Cet individu était arrière-petit-fils de James Stewart, par John, son fils naturel, dont plusieurs aventures se racontent encore dans le pays, et qu'on y désigne sous le nom de *John Dhu Mhor*. Ce John était avec son père à l'époque de l'événement, et fut témoin des faits; il survécut longtemps à la révolution, et c'est de lui que l'interlocuteur de mon père, qui était parvenu à l'âge d'homme avant la mort de son grand-père, John Dhu Mhor, recueillit les renseignements que je vous transmets.

« Je vous dois plus d'une excuse pour avoir tant abusé de votre patience; mais j'ai cédé au désir bien naturel de détruire, s'il est possible, l'imputation que je crois portée sans fondement sur la mémoire de mon ancêtre, avant qu'elle ait acquis la sanction de l'histoire. Je ne prétends pas nier l'impétuosité ni la bizarrerie de son caractère, trop ouvertement attestées par les nombreuses traditions conservées encore dans ce pays; mais qu'il ait formé le projet d'assassiner Montrose, c'est ce que démentent la conduite et les principes de sa vie entière. Sa réunion au parti opposé fut purement une mesure de sûreté, Kilpont ayant un grand nombre d'amis et de parents qui tous pouvaient et voulaient venger sa mort.

« Il ne me reste qu'à ajouter que vous avez pleine permission de faire de cette communication l'usage qui vous conviendra; libre à vous de la rejeter tout à fait, ou de lui accorder la confiance que vous penserez qu'elle mérite; vous me trouverez en tout temps disposé à vous fournir les renseignements que vous pourrez désirer lorsqu'il sera en mon pouvoir de vous les offrir.

« Ardvoirlich, 25 janvier 1830. »

La publication d'un document si intime, et probablement si exact, est une dette due à la mémoire de James Stewart, victime, à ce qu'il paraît, de la violence de ses propres passions, mais incapable peut-être d'un acte de trahison prémédité.

Abbotsford, 4^{re} août 1830.



L'OFFICIER DE FORTUNE

OU

UNE LÉGENDE DE MONTROSE

Gens du pays fameux par ses gâteaux,
S'il est des trous à vos manteaux,
Cachez-les bien ; votre compatriote
Vous observe, et de tout prend note.
Et puis, ma foi, le jour viendra
Où tout s'imprimera.

BURNS.

INTRODUCTION.



Le sergent More M'Alpin était, pendant qu'il vécut parmi nous, un des plus honorables habitants de Gandercleugh. Personne, le samedi soir, ne songeait à lui disputer le grand fauteuil de cuir « au meilleur coin de la cheminée », dans la salle commune de l'auberge des *Armes de Wallace*, et notre sacristain John Duirward n'aurait jamais souffert que quelqu'un usurpât le banc à gauche de la chaire, occupé par le sergent chaque dimanche. C'était là qu'il s'asseyait avec son uniforme bleu des invalides, brossé avec le soin le plus scrupuleux. Deux médailles de mérite à la boutonnière, et la manche que ne remplissait plus son bras droit, attestaient ses pénibles et honorables services. Ses traits hâlés, ses cheveux blancs, réunis en queue effilée, suivant l'ancienne mode militaire, et la tête un peu inclinée à gauche pour mieux entendre le ministre, étaient encore des indices de sa profession et de ses infirmités. Près de lui était assise sa sœur Jeannette, petite vieille fort propre, avec une coiffe à la highlandaise et un plaid de tartan, attentive à tous les regards de son frère, qui pour elle était le plus grand homme du monde, et pour qui elle cherchait dans sa bible aux fermoirs d'argent les textes que le prédicateur citait ou expliquait.

Je crois que ce fut le respect qu'on avait généralement à Ganderleugh pour ce digne invalide, qui l'engagea à résider dans notre village; car telle n'avait pas été d'abord son intention.

Il s'était élevé au rang de sergent-major d'artillerie après avoir fait la guerre dans diverses parties du monde, et il passait pour un des plus braves soldats de l'artillerie écossaise. Une balle qui lui cassa le bras dans la Péninsule lui procura enfin une honorable retraite avec une gratification provenant des fonds patriotiques et une pension de Chelsea¹. En outre, le sergent More M'Alpin ayant été aussi prudent que brave, le butin et ses économies l'avaient rendu possesseur d'une certaine somme aux trois pour cent consolidés.

Il se retira, avec l'intention de jouir de ses rentes, dans le vallon agreste des Highlands où, dans sa jeunesse, il avait gardé les vaches et les chevaux, avant que, séduit par le roulement du tambour, il eût mis son chapeau sur l'oreille pour en suivre la musique pendant près de quarante ans. D'après ses souvenirs, ce lieu retiré était bien supérieur en beauté aux plus riches paysages qu'il eût vus dans ses campagnes; la Vallée Heureuse de Rasselas² n'aurait même pu soutenir la comparaison. Il vint, — il revit ce lieu chéri, — ce n'était qu'une stérile vallée entourée d'âpres rochers et traversée par un torrent. Bien plus! les feux de trente foyers avaient été éteints. — Il ne retrouva que quelques pierres de la cabane de ses pères. — La langue qu'il parlait dans sa jeunesse y était presque oubliée. — L'ancienne race dont il se vantait de descendre avait cherché un refuge au delà de l'Atlantique. Un fermier du sud, trois pâtres en plaid gris, et six chiens, habitaient seuls le vallon qui jadis nourrissait dans le contentement, sinon dans l'aisance, plus de deux cents habitants.

Le sergent More M'Alpin trouva néanmoins dans la maison du nouveau tenancier une source inattendue de plaisir et un objet capable d'occuper ses affections sociales. Sa sœur Jeannette heureusement était si persuadée que son frère reviendrait un jour, que, refusant d'accompagner sa famille dans son exil, elle avait consenti, non sans soupirer de sa dégradation, à prendre du service chez l'intrus des basses-terres, qui, quoique Saxon, disait-elle, était un assez bon maître. Cette rencontre inattendue avec sa sœur fut une consolation pour More M'Alpin, quoiqu'il ne pût retenir ses larmes en entendant raconter par la dernière habitante de la vallée l'histoire de l'expatriation de toute sa famille.

¹ Hospice des invalides de terre.

² Voyez la description de cette vallée dans le roman de Samuel Johnson.

Jeannette raconta en détail les vaines offres que ces malheureux émigrants avaient faites de payer l'avance d'une rente, avance qui les aurait réduits à la misère, mais ils auraient tout bravé pour vivre et mourir sur leur sol natal. Elle n'oublia pas les présages qui avaient précédé le départ de la race celtique et l'arrivée des étrangers. Pendant deux années antérieures à l'émigration, quand le vent de la nuit mugissait dans le défilé de Ballachra, c'était sur l'air de *Ha til wi tulidh* (*nous ne reviendrons plus*), chant d'adieu des Highlanders qui s'exilent de leur patrie. Les cris sinistres des pâtres étrangers et les aboiements de leurs chiens avaient souvent retenti dans les brouillards de la montagne avant leur arrivée. Un barde, le dernier de sa race, avait consacré à l'expulsion des habitants du vallon un chant qui arracha des larmes aux yeux de l'invalidé, et dont la première stance peut être rendue ainsi :

Malheur, malheur à toi, fils des riches Saxons!
 Pourquoi quitterais-tu tes fertiles frontières ?
 Pourquoi venir troubler l'habitant de nos monts,
 Et désoler ces lieux calmes et solitaires ?

Ce qui ajoutait aux chagrins de More M'Alpin, c'était que le chef qui avait effectué ce changement était, selon la tradition et l'opinion générale, le représentant des chefs et des ancêtres de la famille bannie; et un des plus grands sujets d'orgueil du sergent avait été jusqu'alors d'établir par les calculs généalogiques jusqu'à quel degré il était allié à ce personnage.

— Je ne puis le maudire, dit-il en se promenant à grands pas dans la chambre quand Jeannette eut fini son récit. — Je ne le maudirai pas, il est le descendant et le représentant de mes pères; mais jamais homme mortel ne m'entendra prononcer son nom.

Il tint parole, car jusqu'à sa mort il s'abstint de nommer ce chef au cœur dur et égoïste.

Après avoir consacré un jour à de tristes souvenirs, le courage mâle qui avait accompagné le sergent dans sa longue carrière de dangers fortifia son cœur contre ses cruels regrets. — J'irai, dit-il, au Canada rejoindre ma famille, qui a donné à une vallée transatlantique le nom de la vallée de ses pères. Jeannette retroussera ses jupons comme la femme d'un soldat. — Au diable la distance! C'est le saut d'une puce, comparée aux marches et aux voyages que j'ai faits pour de moindres intérêts.

Dans ce dessein il quitta les Highlands, et vint avec sa sœur jusqu'à

Gandercleugh pour se rendre à Glasgow, où il voulait s'embarquer. Mais l'hiver était survenu, et réfléchissant qu'il ferait mieux d'attendre que la belle saison eût ouvert le Saint-Laurent, il s'établit parmi nous pendant le peu de mois qu'il comptait séjourner dans la Grande-Bretagne. Comme je l'ai déjà dit, le respectable vieillard fut comblé d'égarde et de témoignages de déférence par les personnes de tous rangs, et quand le printemps revint, il fut si content de ses quartiers d'hiver, qu'il changea d'avis sur son voyage. Jeannette avait peur de la mer; le sergent lui-même ressentait les infirmités de la vieillesse et les suites de ses longs services, beaucoup plus qu'il ne s'y était attendu; enfin il avoua au ministre et à mon digne chef, M. Cleishbotham, qu'il valait mieux rester avec des amis connus, que d'aller plus loin pour s'y trouver moins bien peut-être.

Il élut donc son domicile à Gandercleugh, à la grande satisfaction de tout ce village, où sa science militaire, non moins que ses savants commentaires sur les gazettes et les bulletins, le rendirent un véritable oracle explicatif de toutes les guerres passées, présentes et futures.

Il est vrai que le sergent avait ses inconséquences. C'était un jacobite déclaré, opinion de son père et de ses quatre oncles en 1745; mais il n'en était pas moins un ferme adhérent du roi George, au service duquel il avait perdu trois frères et fait sa petite fortune; de sorte que vous risquiez également de lui déplaire en appelant le prince Charles le Prétendant, ou en disant quelque chose qui pût blesser la dignité du roi George. En outre il est inutile de nier que, lorsque le jour de toucher ses dividendes arrivait, le sergent était assez enclin à rester à l'auberge de Wallace plus avant dans la soirée qu'il ne convenait à sa tempérance ou même à ses intérêts pécuniaires; car, dans ces occasions, ses compagnons de table flattaient quelquefois ses opinions en chantant des refrains jacobites, ou en buvant à la ruine de Bonaparte et à la santé du duc de Wellington; si bien que M'Alpin n'était pas seulement flatté de solder tout le compte, mais se laissait aller jusqu'à prêter de petites sommes à ses amis intéressés. Après ces frasques, comme il les appelait, il manquait rarement de remercier Dieu et le duc d'York¹ qui avaient empêché qu'un vieux soldat se ruinât par sa folie aussi facilement que cela lui était arrivé dans son jeune temps.

Ce n'était pas dans ces occasions-là que je me mêlais à la société du sergent More M'Alpin; mais souvent, quand j'en avais le loisir,

1. Plus estimé comme ministre de la guerre que comme général; prince et homme, le duc d'York a fait plusieurs réglemens de discipline dont la sagesse est rarement contestée.

j'aimais à lui tenir compagnie dans sa parade du matin et du soir : c'est ainsi qu'il appelait sa promenade, à laquelle il était aussi exact, chaque fois qu'il faisait beau temps, que s'il eût obéi à l'appel du tambour et des trompettes.

Sa promenade du matin avait lieu sous les ormes du cimetière ; car la mort, disait-il, avait été sa voisine pendant un si grand nombre d'années, qu'il n'avait aucun motif d'abandonner une vieille connaissance.

Son rendez-vous du soir était une petite esplanade sur le bord de la rivière, où on le voyait souvent, les lunettes sur le nez, lisant les papiers publics à un cercle de politiques du village, expliquant les termes militaires, et venant au secours de l'intelligence de ses auditeurs par des figures tracées sur le sable avec sa canne. Dans d'autres occasions, il était entouré d'un bataillon d'écoliers qu'il dressait à la manœuvre, et qu'il instruisait quelquefois, ce qui plaisait moins aux parents, dans l'art des feux d'artifice ; car, lors des réjouissances publiques, le sergent était le pyrotechniste du village de Gandercleugh (c'est, je crois, le terme qu'emploie l'Encyclopédie¹).

C'était le matin que je me promenais le plus fréquemment avec l'invalidé ; encore aujourd'hui je puis à peine regarder le sentier ombragé par les ormeaux, sans penser que je le vois s'avancer vers moi, d'un pas mesuré, avec sa canne, et prêt à me rendre le salut militaire. — Mais il est mort, et repose avec sa fidèle Jeannette sous le troisième arbre à l'extrémité occidentale du cimetière.

Le plaisir que je goûtais dans la conversation du sergent M'Alpin ne tenait pas seulement aux nombreuses aventures de sa vie errante, mais encore au souvenir qu'il avait conservé de plusieurs traditions des Highlands, telles que sa jeunesse les avait apprises de ses parents, et dont il croyait qu'on ne pouvait sans hérésie contester l'authenticité.

Plusieurs de ces traditions avaient rapport aux guerres de Montrose, dans lesquelles quelques-uns des ancêtres du sergent s'étaient distingués. Quoique dans les commotions civiles les Highlanders eussent acquis leur plus grande gloire, puisque ce fut la première fois qu'ils se montrèrent supérieurs ou du moins égaux en bataille rangée à leurs voisins des basses-terres, cette époque a été moins célébrée parmi eux qu'on n'aurait pu s'y attendre en considérant l'abondance des traditions qu'ils ont conservées sur des sujets moins intéressants. Ce fut donc avec le plus grand plaisir que j'empruntai de mon ami l'invalidé quelques

1. Pour artificier.

particularités curieuses de ce temps-là. On y trouvera le mélange de ce goût pour le merveilleux, qui appartient au temps et au narrateur, mais que je permets au lecteur de ne pas accueillir en toute confiance, pourvu qu'il veuille bien croire du moins les événements naturels de mon histoire, fondés sur la vérité, comme dans ceux que j'ai eu l'honneur de soumettre à sa critique ¹.

CHAPITRE PREMIER

Gens que l'on voit appuyer leur croyance
Des textes saints, du sabre et du canon;
D'un cas douteux, en toute confiance,
Par ce moyen trancher la question.

BUTLER.



'EST à l'époque de la célèbre et sanglante guerre civile qui agita la Grande-Bretagne pendant le commencement du dix-septième siècle que commence notre histoire. L'Écosse n'avait pas encore souffert de ces troubles, quoique ses habitants fussent divisés par les opinions politiques, et qu'un grand nombre d'entre eux, lassés du contrôle des états du parlement, et désapprouvant la démarche hardie que ce corps avait faite en envoyant une armée considérable au secours du parlement d'Angleterre, fussent déterminés à saisir la première occasion de se déclarer pour le roi, et de faire une diversion qui forcerait au moins de rappeler le général Leslie, si elle ne réussissait pas à rétablir complètement en Écosse l'autorité royale ². Ce plan avait été principalement adopté par la noblesse du nord, qui s'était opiniâtrément refusée à entrer dans la ligue solennelle du *Covenant*, et par la plupart des chefs des clans highlandais, convaincus que le maintien de leur puissance dépendait de celui de l'autorité royale; d'ailleurs ces clans, qui avaient une aversion décidée pour les formes de la religion presbyté-

1. Cortes les critiques qui ont condamné en masse comme insignifiantes les introductions des *Contes de mon hôte*, auraient pu faire une exception en faveur de la première (celle des *Puritains*) et de cette dernière, tableau charmant qui pourrait offrir une série de scènes naturelles à un Charlet écossais.

2. Le parlement d'Écosse, en 1640, se montra moins révolutionnaire que celui d'Angleterre, et profita des troubles du royaume voisin pour viser à l'indépendance et à l'omnipotence. L'auteur fait ici allusion au *Comité des états* (*Committee of estates*) auquel le parlement écossais délègua le pouvoir exécutif en 1640. Voyez *l'Histoire d'Écosse* de Laing.

rienne, étaient dans cet état à demi sauvage de société où la guerre est toujours la bienvenue plutôt que la paix.

De ces diverses causes on s'attendait généralement à voir résulter de grandes commotions; et les déprédations que les montagnards écossais avaient commises de tout temps dans les Lowlands commençaient à prendre une forme plus avouée et plus régulière, et semblaient faire partie d'un système militaire généra.

Ceux qui étaient à la tête des affaires ne fermaient pas les yeux sur les dangers que la situation des esprits annonçait, et ils faisaient, non sans inquiétude, les préparatifs nécessaires pour y résister. Ils voyaient pourtant avec satisfaction qu'il ne s'était encore déclaré aucun chef porteur d'un nom assez imposant pour attirer sous ses bannières une armée de royalistes, ou même pour réunir en un seul corps ces bandes éparses à qui l'amour du pillage, autant que l'opinion politique, inspirait des mesures hostiles. On espérait encore qu'en plaçant dans les basses-terres un nombre de troupes suffisant pour garder les débouchés des montagnes, on contiendrait les chefs des montagnards; tandis que les forces des divers barons du nord, qui s'étaient déclarés pour le Covenant, tels que le comte Mareschal et les grandes familles des Forbes, des Leslie, des Irvine et des Grant, et autres clans presbytériens, pourraient balancer et tenir en bride, non-seulement les Ogilvie et autres *cavaliers* d'Angus et de Kincardine, mais encore la puissante famille des Gordons, dont l'autorité était aussi étendue que leur haine contre les presbytériens était violente.

Dans les Highlands de l'ouest, le parti dominant, c'est-à-dire celui des presbytériens, comptait beaucoup d'ennemis; mais on regardait les mécontents comme réprimés, et leurs chefs turbulents comme intimidés par l'influence supérieure du marquis d'Argyle, à qui la convention des états¹ accordait la plus entière confiance, et dont l'autorité, déjà exorbitante, avait reçu de nouveaux accroissements par les concessions arrachées au roi en sa faveur lors de sa dernière pacification. On n'ignorait pas que le marquis d'Argyle était plus recommandable par ses talents politiques que par son courage personnel, et qu'il était plus propre à conduire une intrigue parmi des courtisans qu'à maintenir l'ordre parmi des montagnards animés de dispositions hostiles; mais la force de son clan et l'esprit belliqueux des principaux seigneurs qui lui étaient subordonnés paraissaient compenser suffisamment ce qui pouvait manquer au chef lui-même. Les Campbells avaient

1. Le parlement transformé en convention nationale.

d'ailleurs tellement humilié déjà la plupart des clans de leur voisinage, qu'on supposait que ceux-ci réfléchiraient longtemps avant de s'exposer au ressentiment d'ennemis si redoutables.

La convention des états d'Écosse, voyant ainsi son autorité bien établie sur l'ouest et le sud de ce royaume, qui en forment incontestablement la plus riche partie, étant maîtresse absolue dans le comté de Fife, et ayant des amis puissants et nombreux même au nord du Forth et du Tay, ne regardait pas le péril comme assez urgent pour changer la marche que sa politique s'était tracée. La convention ne songea donc pas à rappeler l'armée auxiliaire de vingt mille hommes qu'elle avait envoyée à ses frères du parlement d'Angleterre, dont le parti, devenu plus formidable par cet accroissement de forces, avait réduit les royalistes à la défensive dans un moment où ils croyaient pouvoir compter sur un triomphe assuré.

Les causes qui avaient décidé, à cette époque, la convention d'Écosse à prendre un intérêt si actif et si immédiat aux guerres civiles d'Angleterre sont détaillées dans nos historiens; mais il est bon de les rappeler ici en peu de mots. Il n'existait aucun motif de plainte contre le roi. Loïn de commettre quelque agression contre ses sujets d'Écosse, il avait fidèlement exécuté toutes les conditions de la paix qui avait été faite entre eux et lui; mais le parti dominant n'ignorait pas que c'était la force des armes et l'influence du parlement d'Angleterre qui avaient arraché au roi Charles la signature de cette paix. Il est vrai que, depuis, ce monarque avait visité la capitale de son ancien royaume: il avait consenti à l'organisation de l'église presbytérienne; il avait distribué des honneurs et des récompenses aux chefs qui s'étaient montrés les plus contraires à ses intérêts; mais on lui soupçonnait l'intention de retirer, dès que l'occasion s'en présenterait, des faveurs qu'il n'avait accordées que malgré lui. On voyait avec inquiétude la puissance du parlement d'Angleterre s'affaiblir, et l'on prévoyait que si Charles triomphait par la force des armes des insurgents anglais, il ne perdrait pas de temps pour faire tomber sur l'Écosse le châtiement qu'il pouvait regarder comme mérité par ceux qui avaient donné l'exemple de prendre les armes contre lui.

Telles étaient les raisons politiques qui avaient déterminé l'envoi d'une armée auxiliaire en Angleterre, et on les avouait dans le manifeste qui expliquait les motifs d'après lesquels on avait donné au parlement de ce royaume un secours si important. Le parlement d'Angleterre, y disait-on, avait déjà rendu des services à l'Écosse, et pouvait lui en rendre encore, au lieu que le roi, quoiqu'il y eût établi la religion

comme on le désirait, n'avait jamais agi de manière à faire croire à la sincérité de ses déclarations, ses promesses et sa conduite ne s'étant jamais trouvées d'accord ensemble.—Notre conscience, finissait-on par dire, et Dieu qui est au-dessus de notre conscience, nous forcent à déclarer que notre seul but est la gloire de la religion, la paix des deux royaumes, et l'honneur du roi, en cherchant par des voies légales à abattre la puissance et à assurer la punition de ceux qui sont les perturbateurs d'Israël, les tisons de l'enfer, les Coré, les Balaam, les Doeg, les Rabshaken, les Aman, les Tobie, les Samballat de notre siècle. Cet acte de justice une fois accompli, nous sommes satisfaits. Ce n'est qu'après avoir vu échouer tous les autres moyens auxquels nous avons pu songer, que nous nous sommes déterminés à envoyer une armée en Angleterre, mesure qui nous a paru devoir produire les heureux effets que notre piété s'en promet : mais il ne nous en restait point d'autre ; c'était l'unique et le dernier remède à tous les maux, *ultimum et unicum remedium*.

Nous laissons aux casuistes le soin de décider si une partie contractante est excusable de rompre un traité solennel, sous prétexte qu'elle soupçonne chez l'autre le projet d'y contrevenir un jour, si telle ou telle circonstance se présente, et nous allons parler de deux autres circonstances qui eurent au moins autant de poids sur l'esprit du gouvernement d'Écosse et du peuple que tous les doutes qu'on pouvait concevoir sur la sincérité du roi.

La première était l'état et la composition de l'armée écossaise commandée par des nobles pauvres et mécontents, sous lesquels servaient des officiers, la plupart soldats de fortune, qui avaient fait les guerres d'Allemagne, y avaient perdu toute idée de principes politiques, et ne connaissaient même plus de patrie. Leur profession de foi mercenaire portait que le premier devoir du soldat était la fidélité au prince ou au gouvernement qui le prenait à sa solde, sans s'inquiéter de la justice de la cause pour laquelle il portait les armes, et sans songer aux relations qu'il pouvait avoir avec le parti qui lui était opposé. C'est des hommes de cette trempe que Grotius dit avec sévérité : — *Nullum vitæ genus est improbiis quàm eorum qui sinè causæ respectu, mercede conducti militant* ⁴.

Ces guerriers mercenaires et les nobles indigents qui partageaient avec eux le commandement, et qui prenaient sans peine les mêmes opinions, n'avaient pas oublié les succès qu'ils avaient obtenus en An-

4. Il n'est pas de genre de vie plus méprisable que celui de ces hommes qui combattent sans s'inquiéter de la cause, conduits par le seul appât d'un salaire.

gleterre dans la courte invasion de 1641, et c'était pour eux une raison bien suffisante de désirer d'y tenter une seconde fois la fortune. La paie avantageuse qu'ils avaient reçue en Angleterre, la licence dans laquelle ils avaient vécu, avaient fait une impression durable sur l'esprit de ces aventuriers, et l'espoir de retrouver les mêmes avantages ne leur permettait pas d'écouter aucun des arguments qu'auraient pu leur opposer la politique, la morale et l'humanité.

Mais si l'appât des richesses de l'Angleterre était pour la soldatesque une tentation attrayante, une autre cause ne contribuait pas moins à enflammer l'esprit de la nation en général. On avait tant discoursu et tant écrit de part et d'autre sur les formes extérieures du gouvernement et de l'église, que cette matière était devenue, aux yeux de la multitude, beaucoup plus importante que la doctrine de l'Évangile que professaient les deux partis. Les épiscopaux et les presbytériens les plus violents s'étaient rendus aussi ridicules dans leurs prétentions que les papistes, et ils admettaient à peine la possibilité du salut pour ceux qui ne partageaient pas leurs opinions religieuses. En vain l'on objectait à ces fanatiques que si le divin auteur de notre religion avait voulu qu'une forme particulière dans le gouvernement de l'église fût indispensable au salut, il nous l'aurait révélée avec la même précision que le culte de l'ancien Testament; les deux partis n'en continuaient pas moins à se quereller avec la même fureur que si un précepte formel du ciel leur eût imposé la loi de l'intolérance.

Laud, dans les jours de sa domination, avait allumé l'incendie en voulant forcer les Écossais à adopter des cérémonies d'église contraires à leurs habitudes et à leurs opinions. Le succès avec lequel on lui avait résisté, et le triomphe de l'église presbytérienne, avaient contribué à rendre chères au peuple les formes de ce culte, et cette cause était devenue nationale. La ligue solennelle du Covenant s'étant répandue avec rapidité sur toute la surface du royaume; les uns y étaient entrés par zèle, les autres comme forcés à la pointe de l'épée. Son principal objet était d'établir la doctrine et la discipline de l'église presbytérienne, et d'anéantir ce que le parti appelait l'erreur et l'hérésie. Ayant réussi à allumer dans leur pays ce qu'ils nommaient le candélabre d'or, les Écossais, dans leur zèle ardent et furieux, voulaient en propager la lumière jusqu'en Angleterre. Or, ils croyaient que le meilleur moyen pour y réussir était de fournir au parlement de ce pays une armée écossaise. Les presbytériens formaient un parti nombreux et puissant dans le parlement d'Angleterre; ils dirigeaient alors l'opposition qui s'était déclarée contre le roi, tandis que les indépendants et

Les autres sectaires, qui s'emparèrent ensuite de l'autorité du glaive sous Cromwell, et qui renversèrent l'église presbytérienne en Écosse et en Angleterre, étaient encore forcés de se couvrir des couleurs du parti dominant, dont l'opulence et le crédit les éclipsaient. La perspective de pouvoir établir dans ces deux royaumes une uniformité de culte et de discipline paraissait donc aux Écossais aussi probable qu'ils pouvaient le désirer.

Le célèbre Henri Vane, l'un des commissaires qui avaient négocié la paix entre l'Écosse et l'Angleterre, vit combien cet appât aurait de force sur les esprits des Écossais; et, quoiqu'il fût lui-même un indépendant exagéré, il trouva le moyen de satisfaire et de tromper en même temps le zèle ardent des presbytériens, en qualifiant de changement qui devait s'exécuter suivant la parole de Dieu et la pratique des églises réformées — l'obligation de réformer l'église d'Angleterre. — Trompés par la fougue même de leurs désirs, n'ayant aucun doute que l'établissement de leur culte ne fût de droit divin, et ne croyant pas que d'autres pussent en douter, les membres de la convention des états de l'église d'Écosse s'imaginèrent que de telles expressions ne pouvaient s'appliquer qu'au presbytérianisme, et ils ne furent détrompés que lorsque les autres sectaires, n'ayant plus besoin de leurs secours, leur apprirent que ces paroles pouvaient aussi bien s'entendre de toute autre forme de culte que ceux qui étaient alors à la tête des affaires pouvaient regarder comme conforme à *la parole de Dieu et à la pratique des églises réformées*. Leur projet était de resserrer l'autorité royale dans des bornes plus étroites, mais non de l'anéantir; et ils ne furent pas moins surpris quand ils reconnurent que le dessein des sectaires anglais était de détruire entièrement la constitution monarchique de la Grande-Bretagne. Mais il était trop tard pour qu'ils réparassent le mal qu'ils avaient fait. Ils avaient agi à cet égard comme ces médecins imprudents qui, à force de remèdes, réduisent leur malade à un tel état d'épuisement, qu'ils ne trouvent plus ensuite de cordial assez efficace pour lui rendre des forces.


Mais ces événements étaient encore cachés dans le sein de l'avenir. Le parlement écossais croyait, à l'époque dont nous parlons, que ses liaisons avec celui d'Angleterre étaient fondées sur la justice, sur la prudence et sur la religion, et l'armée écossaise en Angleterre exécuta tout ce qu'on attendait d'elle. Ayant effectué sa jonction avec celles de Fairfax et de Manchester, elle mit les forces parlementaires en état d'assiéger la ville d'York et de livrer la bataille sanglante de Long-Mars-ton-Moor, où la victoire fut si vivement disputée, et qui se termina par

la défaite du prince Rupert et du marquis de Newcastle. Ce triomphe fut pourtant moins glorieux pour les auxiliaires écossais que leurs compatriotes ne l'auraient désiré. David Leslie, à la tête de leur cavalerie, combattit vaillamment, et partagea l'honneur de cette journée avec la brigade des Indépendants de Cromwell ; mais le vieux comte de Leven, général de la ligue du Covenant, fut repoussé bien loin du champ de bataille par la charge impétueuse du prince Rupert, et il en était déjà à trente milles, et en pleine fuite vers l'Écosse, quand il apprit que l'armée dont il faisait partie avait remporté une victoire complète.

L'absence des troupes occupées à cette croisade pour l'établissement du presbytérianisme en Angleterre avait considérablement diminué le pouvoir de la convention des états d'Écosse, et occasionné parmi les royalistes l'agitation dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre.

CHAPITRE II.

Quel fut donc le berceau dont se servit sa mère ?
Ce fut, assure-t-on, un corselet rouilleux,
Dont jadis aux combats s'était couvert le père.
Endermi chaque jour par ce son belliqueux,
L'enfant rêvait déjà des exploits de la guerre,
Lorsqu'il marchait encor tenu par la lisière.

 fut vers la fin d'une soirée d'été, à l'époque dont nous venons de parler, qu'un jeune homme de noble naissance, bien monté, bien armé, suivi de deux domestiques, dont l'un conduisait en laisse un cheval de bagage, gravissait lentement un de ces défilés escarpés des Highlands qui conduisent aux Lowlands de Perthshire⁴. Depuis quelque temps il avait côtoyé les bords d'un lac dont l'eau profonde réfléchissait les rouges rayons du soleil couchant. Le sentier inégal qu'il suivait, non sans peine, était en certains endroits ombragé par des bouleaux et des chênes séculaires, et dans d'autres dominié par d'énormes fragments de rochers. Plus loin, la colline qui formait le bord septentrional de cette belle nappe d'eau, s'élevait en rampe moins rapide, et elle était couverte de bruyères dont les fleurs brillaient d'un pourpre étincelant. Aujourd'hui ce paysage romantique n'offrirait que des charmes au

4. Le magnifique site de Leny, près Callender, dans le comté de Menteith, répondrait, sous quelques rapports, à cette description.

voyageur, mais celui qui voyage dans les temps de troubles et de dangers n'accorde que bien peu d'attention au site le plus pittoresque.

Le cavalier, autant que le sentier le permettait, se tenait à côté d'un de ses domestiques, et semblait s'entretenir familièrement avec lui, sans doute parce que les distinctions de rang s'oubliaient aisément parmi les hommes qui partagent les mêmes périls. Les dispositions des principaux chefs qui habitaient ce pays sauvage, et la probabilité qu'ils prendraient part aux convulsions politiques auxquelles on s'attendait, étaient le sujet de la conversation.

Ils étaient encore sur le bord du lac, et le jeune homme montrait à ses domestiques l'endroit où la route qu'il comptait suivre tournait vers le nord en quittant les rives du lac, et montait à droite par une ravine, quand ils aperçurent un cavalier qui suivait aussi les rives du lac, mais en sens contraire, et qui s'avancait vers eux. Les rayons du soleil, frappant sur son casque et son armure, faisaient voir qu'il était armé de pied en cap, et nos voyageurs avaient intérêt à ne pas le laisser passer sans le questionner.

— Il faut que nous sachions qui est cet homme, et où il va, dit le jeune seigneur; et, pressant le pas de son cheval, il marcha aussi vite que le permettait le chemin qu'il suivait. Ses deux domestiques en firent autant; et ils s'avancèrent ainsi jusqu'à l'endroit où le sentier régnaient le long du lac était coupé par celui qu'ils devaient prendre ensuite, empêchant par là que l'étranger pût les éviter en prenant cette dernière route.

L'inconnu avait doublé le pas quand il avait aperçu les trois cavaliers. Mais quand, après les avoir vus s'avancer rapidement, il les vit faire halte et former un front qui occupait tout le sentier, il retint son cheval d'un air qui annonçait, non pas de la crainte, mais de la circonspection, ce qui donna aux deux partis le temps de s'examiner. Son cheval paraissait très-propre au service militaire, et le poids qu'il portait ne semblait pas le fatiguer; le cavalier lui-même se tenait en selle de manière à prouver que ce siège lui était familier; il avait sur la tête un casque étincelant, surmonté d'un panache de plumes, et il était couvert d'une cuirasse assez épaisse par devant pour être à l'épreuve de la balle, et moins solide par derrière. Il portait cette arme défensive par dessus une jaquette de buffle, avec des gantelets qui lui montaient jusqu'au coude, et qui, comme le reste de son armure, étaient d'acier brillant et poli. Au devant de sa selle étaient suspendus des pistolets d'une taille peu ordinaire, ayant près de deux pieds de longueur, et dont le calibre était calculé pour des balles de vingt à la livre. Un cein-

turon de buffle avec une large boucle d'argent soutenait à son côté gauche une large épée garnie d'une forte garde, et dont la lame à deux tranchants était propre à frapper d'estoc et de taille¹; à sa droite pendait une dague d'environ dix-huit pouces. Un baudrier passant sur une épaule fixait un mousquet sur son dos, et était croisé par une bandoulière à laquelle était suspendue une giberne contenant ses munitions. Enfin ses cuisses étaient couvertes de lames d'acier nommées cuissarts, qui joignaient le haut de ses grosses bottes, ce qui complétait à cette époque l'équipage d'un guerrier bien armé.

L'air du cavalier lui-même était parfaitement assorti à tout cet attirail militaire. Il était de grande taille, et d'une force suffisante pour porter avec aisance le poids de toutes ses armes défensives et offensives; il paraissait avoir quarante et quelques années; tout son extérieur annonçait un vétéran qui avait fait plus d'une campagne et en avait rapporté pour gage plus d'une cicatrice. A la distance d'environ soixante pas il s'arrêta, se leva sur ses étriers comme pour reconnaître quels étaient ceux qui semblaient vouloir lui disputer le passage, et plaça son mousquet sous son bras droit pour être prêt à s'en servir si l'occasion l'exigeait. Sauf le nombre, il avait tous les avantages sur ceux qui venaient à lui.

Le chef de cette petite troupe était, à la vérité, bien monté. Il portait un justaucorps de buffle richement brodé, qui était alors le petit uniforme militaire; mais ses domestiques n'étaient vêtus que d'une espèce de gros feutre, qui n'aurait opposé qu'une bien faible résistance au tranchant d'une épée maniée par un homme vigoureux, et ils n'avaient d'autres armes que des épées et des pistolets, sans lesquels, dans ces temps de troubles, on se hasardait rarement à se mettre en route.

Quand ils se furent examinés environ une minute, celui de nos personnages que nous avons présenté le premier à nos lecteurs adressa à l'étranger la question qui était alors dans toutes les bouches en pareille circonstance : — Pour qui êtes-vous?

— Dites-moi d'abord pour qui vous êtes, répondit le militaire : c'est au parti le plus fort à parler le premier.

— Nous sommes pour Dieu et pour le roi Charles. Maintenant que vous savez de quel parti nous sommes, dites-nous quel est le vôtre?

— Je combats pour Dieu et mon étendard.

— Et quel est votre étendard? celui du roi ou celui du parlement?

1. *Broadsword*. C'est à peu près la claymore des Highlands.

Étes-vous Cavalier ou Tête-Ronde? pour le roi, ou pour la convention?

— Par ma foi, Monsieur, je ne voudrais pas vous faire un mensonge, car c'est une chose qui ne convient guère à un soldat; mais, pour répondre à votre question avec vérité, il faudrait que je susse moi-même auquel des partis qui règnent en ce royaume je finirai par appartenir, et c'est sur quoi je n'ai pas encore pris une résolution définitive.

— J'aurais cru, dit le jeune homme, que, quand il s'agit de religion et de loyauté, il ne fallait pas longtemps à un gentilhomme ou à un homme d'honneur pour choisir un parti.

— Par ma foi, Monsieur, si vous parlez ainsi pour élever des doutes sur ma naissance et sur mon honneur, je suis prêt à vous en donner des preuves en combattant moi seul contre vous trois : mais si ce n'est qu'une forme de raisonnement de logique, science que j'ai étudiée dans ma jeunesse au collège Mareschal à Aberdeen, je puis vous prouver *logicè* que ma détermination de différer pendant un certain temps à m'enrôler dans l'un ou l'autre de ces deux partis est fondée sur des principes qui conviennent non-seulement à un gentilhomme et à un homme d'honneur, mais à un homme qui a du bon sens et de la prudence, qui a étudié les belles-lettres dans sa première jeunesse, et qui ensuite a fait la guerre sous les drapeaux du lion du Nord, de l'invincible Gustave, et d'autres illustres guerriers luthériens ou calvinistes, papistes ou arméniens.

Après avoir dit deux mots à l'un des hommes de sa suite, — je serais charmé, Monsieur, lui dit le jeune homme, d'avoir avec vous une plus longue conversation sur un sujet si intéressant, et je me féliciterais si je pouvais vous déterminer à embrasser la cause que j'ai moi-même épousée. Je vais ce soir chez un ami qui ne demeure qu'à trois milles d'ici; si vous voulez m'y accompagner, vous trouverez un bon gîte pour cette nuit, et vous serez parfaitement libre de continuer votre route, si vous ne vous trouvez pas disposé à vous joindre à nous.

— Et de qui recevrai-je parole à cet égard? demanda le prudent cavalier. Un homme doit connaître quelle est sa garantie, sans quoi il peut tomber dans une embuscade.

— Je suis le comte de Menteith, répondit le jeune homme; et j'espère que ma parole d'honneur vous paraîtra une sûreté suffisante.

— Sans contredit, répliqua le cavalier. Ce nom ne m'est pas inconnu, et celui qui le porte ne peut manquer à sa promesse. — En même temps il rejeta son mousquet en arrière, rendit le salut militaire au jeune comte, et continuant à parler en s'avancant vers lui : Je me flatte aussi, ajouta-t-il, que l'assurance que je vous donne que je serai pour

Votre Seigneurie un *buen camarado*, en paix ou en guerre, tant que ja serai avec elle, ne vous paraîtra pas à mépriser dans ces temps de troubles, où l'on dit avec raison que la tête d'un homme est plus en sûreté sous un casque d'airain que dans un palais de marbre.

— Je vous assure, Monsieur, dit lord Menteith, qu'à en juger d'après les apparences je fais le plus grand cas de votre escorte; mais je me flatte que nous n'aurons pas besoin de donner des preuves de valeur, car je vous conduis à de bons quartiers, chez des amis.

— De bons quartiers, Milord, sont toujours agréables, et l'on ne doit leur préférer qu'une bonne paie ou un bon butin, pour ne pas parler de l'honneur d'un soldat et des devoirs du service. Et pour vous dire la vérité, Milord, votre offre obligeante vient d'autant plus à propos que je ne savais pas trop où je pourrais trouver un logement cette nuit, tant pour moi que pour mon pauvre compagnon, ajouta-t-il en caressant le cou de son cheval.

— Puis-je vous demander à présent, dit lord Menteith, à qui j'a l'avantage de servir de quartier-maître?

— Cela est juste, Milord, très-juste. Je me nomme Dalgetty, Dugald Dalgetty, le ritmeister Dugald Dalgetty de Drumthwacket, à votre service et à vos ordres. C'est un nom que vous pouvez avoir trouvé plus d'une fois dans le journal gallo-belge, dans la *Gazette de Suède*, et dans le *Mercure de Leipsick*. Mon père, Milord, ayant, je ne sais trop comment, réduit à rien un assez beau patrimoine, je n'eus pas de meilleur parti à prendre, à l'âge de dix-huit ans, que de porter dans les guerres d'Allemagne la science que j'avais acquise au collège Mareschal à Aberdeen, ma noblesse et le nom de Drumthwacket, avec deux bras vigoureux et deux jambes non moins bonnes, pour tâcher d'y faire mon chemin comme soldat de fortune : et le fait est, Milord, que mes bras et mes jambes m'ont été plus utiles que ma noblesse et ma science. Je m'y suis trouvé portant la pique comme soldat sous le vieux sir Ludowick Leslie, et j'y ai si bien appris les règles du service, Milord, qu'il ne me serait pas facile de les oublier. Croiriez-vous qu'il me fit monter une fois la garde devant la porte du palais, huit heures consécutives, depuis midi jusqu'à huit heures du soir, armé de pied en cap, couvert de fer des pieds à la tête, par la gelée la plus forte, quand la glace était dure comme de l'airain, et tout cela pour m'être arrêté un instant et avoir dit un mot à mon hôtesse, au lieu d'aller répondre à l'appel?

— Mais si vous avez été exposé au froid ce jour-là, vous avez sans doute vu aussi de chaudes journées?

— Sans contredit, Milord. Ce n'est pas à moi qu'il convient d'en parler; mais celui qui a vu les journées de Leipsick et de Lutzen peut se vanter d'avoir vu des batailles rangées; et celui qui a été témoin de la prise de Francfort, de Spanheim, de Nuremberg et de tant d'autres places, doit se connaître un peu en sièges et en assauts.

— Mais votre mérite et votre expérience, Monsieur, ont sûrement obtenu l'avancement qui leur était dû?

— Lentement, Milord, diablement lentement; mais comme nos compatriotes, les pères de la guerre, qui avaient levé ces braves régiments écossais devenus la terreur de l'Allemagne, tombaient les jours de bataille comme les mouches à la fin de l'automne, nous autres, qui étions comme leurs enfants, nous recueillîmes leur héritage. Je fus six ans premier soldat de ma compagnie, Milord, trois ans speisade, dédaignant de porter la hallebarde comme arme indigne de ma naissance; enfin je fus nommé fahndrager, c'est-à-dire porte-enseigne, dans le régiment des chevaux noirs de la garde du roi, et je m'élevai ensuite aux grades de lieutenant et de ritmeister sous cet invincible monarque, le boulevard de la foi protestante, le lion du Nord, la terreur de l'Autriche, Gustave le Victorieux.

— Si je vous comprends bien, capitaine.... car je crois que ce titre correspond à celui de ritmeister....

— Précisément, répondit Dalgetty: c'est exactement le même grade ritmeister signifiant littéralement chef de file.

— Je voulais vous faire observer, reprit le comte, que, si je vous comprends bien, il me semble que vous avez quitté le service de ce prince.

— Après sa mort, Milord, après sa mort, et lorsque aucun lien ne m'y retenait plus. Il y avait dans son service des choses qu'un homme d'honneur a peine à digérer, quand ce n'eût été que la paie, qui n'était pas très-grasse, car celle d'un ritmeister n'allait qu'à environ soixante dollars par mois. Et cependant jamais l'invincible Gustave n'en paya plus du tiers, qu'on nous distribuait tous les mois par forme de prêt, quoique, à bien considérer les choses, ce fût un emprunt que ce grand monarque faisait des deux tiers, qui restaient dus à ses soldats. J'ai vu quelques régiments de la Hollande et du Holstein se révolter sur le champ de bataille, et crier: *Gelt! Gelt!* ce qui marquait leur désir de recevoir leur paie avant de s'exposer aux coups comme nos braves Écossais, qui, comme vous le savez, Milord, ont toujours préféré l'honneur à un gain sordide.

— Mais cet arriéré n'a-t-il pas été payé au soldat à une époque plus éloignée?

— Je puis dire sur ma conscience, Milord, que dans aucun temps et de quelque manière qu'on pût s'y prendre, il fut impossible d'en recouvrer un seul kreutzer. Jamais je n'ai possédé vingt dollars pendant tout le temps que j'ai servi sous l'invincible Gustave, si ce n'est après quelque victoire, lors du sac d'une ville, ou en faisant une sommation à quelque bourg ou à quelque village, occasions dans lesquelles un officier qui connaît les usages de la guerre manque rarement de faire quelque profit.

— Je commence à ne plus être étonné que vous ayez fini par quitter le service suédois; je le suis seulement que vous y soyez resté si longtemps.

— Ce qui me détermina, Milord, ce fut que ce grand capitaine, cet illustre monarque, le lion du Nord, le boulevard de la foi protestante, avait une manière de gagner des batailles, de prendre des villes, de battre le pays et de lever des contributions, qui donnait à son service des attraits irrésistibles pour tous les officiers entreprenants qui suivent la noble profession des armes. Tel que vous me voyez ici, j'ai commandé la ville de Dunklespiel, sur le Bas-Rhin, occupant le palais du landgrave, buvant ses meilleurs vins avec mes camarades, faisant des réquisitions, imposant des contributions, et ne manquant pas, en préparant ainsi le diner de mon maître, de tremper mes doigts dans la sauce, comme doit le faire un bon cuisinier. Mais toute cette prospérité ne tarda pas à déchoir quand ce grand roi eut péri, frappé de trois balles, sur le champ de bataille de Lutzen; de sorte que, voyant que la fortune avait changé de côté, que notre paie continuait à ne consister qu'en prêts ou emprunts, comme je viens de vous le dire, et qu'on ne trouvait plus ni réquisitions ni contributions, je rendis ma commission, et j'entrai au service de l'Autriche, sous Wallenstein, dans le régiment irlandais de Walter Butler.

— Et puis-je vous demander, dit lord Menteith qui semblait prendre intérêt au récit des aventures de ce soldat de fortune, si vous eûtes à vous applaudir de ce changement de maître?

— Pas trop, répondit le capitaine; je ne puis pas dire que l'empereur payât beaucoup mieux que le grand Gustave. Pour de bons coups, nous n'en manquions pas : j'étais souvent obligé de me battre la tête contre mes anciennes connaissances, les plumes suédoises; par quoi vous devez entendre des pieux à double pointe, garnis de fer à chaque bout, et plantés devant les piquiers pour arrêter les charges de cavalerie, lesquelles plumes suédoises, quoiqu'elles produisent un effet agréable à l'œil, ressemblant aux petits arbrisseaux d'une forêt, tandis

que les piques redoutables, rangées en bataille par derrière, en semblent les pins et les chênes, ne sont pourtant pas aussi douces à caresser que le plumage d'un oison. Quoi qu'il en soit, en dépit des coups à recevoir et de la paie à attendre, un officier peut se trouver passablement à son aise au service impérial, parce qu'on n'y regarde pas d'aussi près qu'en Suède pour mille petits détails minutieux; de sorte que, pourvu qu'il fasse son devoir sur le champ de bataille, du diable si Wallenstein, Pappenheim ou le vieux Tilly écoutent le bourgeois ou le paysan qui se plaignent d'avoir été tondus de trop près. Ainsi un cavalier expérimenté qui sait comment s'y prendre, comme dit le proverbe écossais, — pour lier la tête de la truie à la queue du marcassin, — peut se faire tenir compte par le pays de la solde qu'il ne reçoit pas de l'empereur.

— Ce qu'il ne manquait sans doute pas de faire, sans oublier les intérêts?

— Bien certainement, Milord, répondit gravement Dalgetty. Il serait aussi honteux pour un officier de ne pas savoir se faire rendre justice, que de se voir demander raison des moindres bagatelles.

— Et, je vous prie, Monsieur, quel motif vous détermina à quitter un service si profitable?

— Je vais vous le dire. Le major de notre régiment était un officier irlandais nommé O'Quilligan. Un soir j'eus une querelle avec lui relativement au mérite et à la prééminence de nos nations respectives; le lendemain il lui plut de me donner l'ordre la pointe de sa canne en l'air, au lieu de la tenir baissée, comme c'est l'usage de tout officier commandant qui sait vivre, quand il s'adresse à son égal en rang, quoiqu'il puisse être son inférieur en grade militaire. Il en résulta un duel dans lequel nous fûmes blessés tous deux. Walter Butler, notre *oberst* ou colonel, en fut informé; il nous punit, mais ne nous infligea pas le même châtement; et il me réserva la peine la plus sévère, parce que le major était son concitoyen. Je ne pus digérer une telle partialité, je donnai ma démission, et j'entrai au service de l'Espagne.

— J'espère que vous n'eûtes qu'à vous applaudir de ce changement? dit lord Menteith.

— De bonne foi, je n'eus guère à m'en plaindre. La paie était assez régulière, les fonds en étant faits par de riches Flamands et Wallons des Pays-Bas. Nos quartiers d'hiver étaient excellents; le pain de froment de la Flandre valait beaucoup mieux que le pain de seigle de Suède, et le vin du Rhin coulait avec beaucoup plus d'abondance dans notre camp que la bière de Rostock dans celui de Gustave. Du reste,

nous n'avions pas de service à faire, et nous pouvions même nous dispenser du peu qu'on exigeait de nous. C'était une excellente retraite pour un cavalier un peu fatigué de la vie active des camps, qui avait acheté au prix de son sang autant d'honneur qu'il en pouvait désirer, et qui voulait vivre à l'aise et faire bonne chère.

— Et puis-je vous demander, capitaine, pourquoi, vous trouvant, comme je le suppose, dans une pareille situation, vous quittâtes aussi le service de l'Espagne ?

— Il faut faire attention, Milord, que l'Espagnol est toujours bouffi d'importance, gonflé de son prétendu mérite, et qu'il n'accorde pas une attention convenable aux officiers étrangers qui veulent bien servir sous ses drapeaux. Vous conviendrez qu'il est bien dur pour un honorable *soldado* d'être toujours mis de côté et de se voir marcher sur le corps par tous les fiers *Señors* du régiment, qui, s'il s'était agi de monter à l'assaut ou de descendre dans une tranchée, auraient bien volontiers cédé leur place à un cavalier écossais. D'ailleurs, Milord, je n'étais pas sans quelques scrupules de conscience du côté de la religion.

— Je n'aurais pas cru, capitaine, qu'un vieux soldat qui avait si souvent changé de service pût être si scrupuleux à cet égard.

— Ce n'est pas que je le sois, Milord, s'écria le capitaine ; je pense que c'est à l'aumônier du régiment à s'occuper de ces sortes d'affaires ; c'est son devoir d'y songer pour moi comme pour tout brave cavalier, et il ne fait en cela, à mon avis, que gagner sa paie et ses honoraires. Mais ceci était un cas particulier, ce que je puis appeler, Milord, *casus improvisus*, et je n'avais pas un chapelain de ma religion dont je pusse prendre les avis. On voulait bien fermer les yeux sur ce que j'étais protestant, parce que j'étais toujours prêt à agir, et que j'avais plus d'expérience que tous les *Dons* du régiment mis ensemble ; mais quand j'étais en garnison on prétendait me faire aller à la messe avec mes camarades : or, Milord, comme franc Écossais, comme élevé au collège de Mareschal à Aberdeen, j'étais tenu de regarder la messe comme un acte d'hérésie, de papisme, d'idolâtrie, que je ne devais pas sanctionner par ma présence. Il est vrai que je consultai sur cette question un de mes dignes concitoyens, un père *Fatsides* du couvent écossais de Wurtzbourg.

— Et vous obtintes sans doute de ce révérend religieux une décision qui fixa vos doutes ?

— Sa décision fut aussi claire qu'elle pouvait l'être, si l'on considère que nous avions bu six flacons de vin du Rhin et une bouteille

de kirsch-wasser. Le père Fatsides me signifia que , s'agissant d'un hérétique comme moi , il importait peu , autant qu'il en pouvait juger , que j'allasse à la messe ou non , attendu que je n'en irais pas moins à tous les diables , vu mon impénitence finale et mon obstination dans une hérésie damnable. Cette réponse me découragea , et je m'adressai à un ministre hollandais de l'église réformée , qui me dit qu'il pensait que je pouvais légalement aller à la messe , puisque le prophète avait permis à Naaman , homme d'honneur et officier distingué au service du roi de Syrie , de suivre son maître dans le temple de Rimmon , faux dieu ou idole , et d'incliner la tête tandis que le roi s'appuyait sur son bras. Mais cette décision ne me satisfait pas encore , parce que je trouvais une grande différence entre un roi de Syrie qui avait été sacré et un colonel espagnol que j'aurais fait voler en l'air comme une plume en soufflant sur lui , et aussi parce que ce qu'on exigeait de moi ne m'était prescrit par aucune des règles du service militaire. D'ailleurs aucune considération secondaire ne pouvait m'arrêter , et la paie que je recevais n'était pas assez forte pour apaiser les murmures de ma conscience.

— Et que devîntes-vous alors ?

— J'essayai du service de Prusse et de celui de Russie ; mais ni l'un ni l'autre ne m'ayant convenu , j'y restai très-peu de temps et j'entrai à celui de leurs Hautes Puissances les états de Hollande.

— Et ce dernier service vous convint-il mieux ?

— Oh ! Milord , s'écria le capitaine avec enthousiasme , on ne voit là ni prêts , ni emprunts , ni arriéré ; tout est payé comptant , et balancé comme le compte d'un banquier ; les quartiers d'hiver y sont bons , les vivres d'excellente qualité : mais , Milord , c'est un peuple pointilleux , scrupuleux , et qui ne passe pas la moindre peccadille ; de manière que si l'on fait quelque plainte contre un soldat , si un paysan a la tête cassée , si les pots d'un cabaretier sont brisés , si une coquine parle assez haut pour qu'on l'entende , on vous conduit un homme d'honneur , non pas devant une cour martiale , seul tribunal compétent pour prononcer sur sa conduite , mais devant un misérable bourguemestre , un vil marchand , qui le menacera de la prison et de la corde comme si c'était un de ses peu énergiques concitoyens. Ainsi , ne pouvant me résoudre à vivre plus longtemps parmi ces ingrats plébéiens qui , quoique incapables de se défendre eux-mêmes , ne veulent accorder au noble officier étranger qui entre à leur service rien au-delà de sa paie , qui , pour un homme d'honneur , ne peut entrer en comparaison avec une licence libérale honorablement soutenue , je fis mes adieux aux

Mynheers. Ayant appris alors, à ma grande satisfaction, qu'il y aurait probablement quelque chose à faire cet été dans ce pays, dans ma chère patrie, j'y suis venu, comme on dit, comme un mendiant à une noce, afin de faire profiter mes concitoyens de l'expérience que j'ai acquise dans les pays étrangers. Tel est, Milord, l'abrégé de mon histoire; car, vous parler de mes faits d'armes sur le champ de bataille, dans les assauts et lors des prises de villes et de citadelles, cela nous mènerait trop loin, et ce récit, d'ailleurs, serait mieux placé dans une autre bouche que dans la mienne.

CHAPITRE III.

C'est à l'homme d'état à se creuser la tête
 Pour pouvoir distinguer l'injuste de l'honnête
 Je ne sais discuter que le sabre à la main,
 Et ne veux m'en servir que pour gagner mon pain.
 Pourquoi tant raisonner? Je suis, comme les Suisses,
 Pour quiconque voudra mieux payer mes services.

DONNE.



e chemin devint alors si étroit et si tortueux, que l'impossibilité d'y marcher deux de front interrompit la conversation de nos voyageurs. Lord Menteith, ayant arrêté son cheval, parla un moment à ses domestiques, tandis que le capitaine, formant alors l'avant-garde, continuait à s'avancer. Après avoir suivi pendant un quart de mille un sentier raboteux et escarpé, ils se trouvèrent dans une belle vallée traversée par un ruisseau qu'on voyait descendre d'une montagne peu éloignée; et s'étant réunis sur ses rives, ils purent reprendre leur entretien.

« — J'aurais cru, dit lord Menteith à Dalgetty, qu'un officier comme vous, qui a si longtemps et si honorablement servi le vaillant roi de Suède, et qui a conçu un si juste mépris pour ces vils trafiquants de Hollande, n'aurait point hésité à donner la préférence à la cause du roi Charles sur celle de ces misérables Têtes-Rondes, de ces fanatiques révoltés contre son autorité légitime.

— Vous avez raison, Milord, répondit le capitaine, et *cæteris paribus*, je serais assez porté à voir les choses sous le même point de vue. Mais, Milord, il y a un proverbe écossais qui dit que — de belles paroles ne mettent pas de beurre sous les navets. — J'en ai appris assez depuis que je suis arrivé dans ce pays, pour m'être convaincu

que, dans ce moment de divisions intestines, un homme d'honneur peut embrasser le parti qui lui convient le mieux sans avoir de reproches à se faire. Votre mot d'ordre est loyauté, Milord; liberté est celui des autres. Vive le roi! crie le Cavalier; vive le parlement! crie la Tête-Ronde. Montrose pour toujours! crie Donald ¹ en agitant sa toque; Argyle et Leven! crie un Saunders ² du sud se pavanant avec son chapeau à plumes. Soutenez les prélats! dit un prêtre avec sa robe et son rochet; combattez pour l'église! dit un ministre à rabat de Genève. Tout cela est fort bon, excellent. Quelle est la meilleure des deux causes? Je n'en sais rien; mais ce dont je suis bien certain, c'est que j'ai versé mon sang bien des fois pour des causes dix fois plus mauvaises que la plus mauvaise des deux.

— Mais puisque les prétentions des deux partis vous paraissent si égales, capitaine Dalgetty, vous plairait-il de m'informer des motifs qui pourront influer sur votre détermination?

— Deux considérations toutes simples, Milord. D'abord, de quel côté pourrai-je obtenir le grade le plus honorable? Ensuite, ce qui en est un corollaire évident, quel parti récompensera mes services le plus libéralement? Et pour vous parler avec franchise, Milord, mon opinion sur ces deux points penche à cette heure du côté du parlement.

— Pourriez-vous me faire connaître sur quoi est fondée votre opinion? Peut-être pourrai-je la combattre par d'autres raisons non moins puissantes.

— Vous verrez que je ne suis pas sourd à de bonnes raisons, Milord, quand elles s'adressent à mon honneur et à mon intérêt. Voici donc, Milord, une espèce d'armée des Highlands, assemblée ou prête à s'assembler dans ce pays sauvage. Vous savez quel est le caractère des Highlanders: je ne leur refuse ni la force du corps ni le courage de l'âme: je conviens qu'ils se battent assez bien à leur manière, qui est aussi différente des usages et de la discipline de la guerre que l'était jadis celle des Scythes, et que l'est encore aujourd'hui celle des sauvages du nord de l'Amérique. Ils n'ont pas même un sifre, pas un tambour pour battre le réveil, l'alarme, la générale, la charge ou la retraite; et les airs barbares de leurs maudites cornemuses, qu'ils prétendent comprendre, sont inintelligibles pour les oreilles d'un cavalier habitué à faire la guerre parmi des nations civilisées. Ainsi donc, si j'entreprenais de discipliner cette armée de soldats sans-eulottes, il me serait impossible de m'en faire entendre; et, quand ils m'entendraient,

1. Un Écossais des montagnes — 2. Nom général des Lowlanders.

comment pourrais-je me faire obéir par une bande de demi-sauvages, habitués par instinct au respect et à la soumission pour leurs propres lairds, ou chefs, mais qui n'accorderaient ni l'un ni l'autre à l'officier commissionné¹ qui les commanderait? Si je leur apprenais à se ranger en bataille en extrayant la racine carrée, c'est-à-dire en formant votre bataillon carré d'un nombre d'hommes égal de front et de profondeur, correspondant à la racine carrée du nombre total de vos soldats, qu'obtiendrais-je d'eux pour leur communiquer ce précieux secret de tactique militaire? Peut-être un coup de poignard dans mon sein, pour avoir placé au front ou à l'arrière-garde quelque Mac-Alister More, quelque Mac-Shemei, ou Mac-Capperfae, à qui il plairait d'être au premier rang. — « Jetez des perles aux pourceaux, dit l'Écriture, ils se retourneront contre vous, et vous déchireront. »

— Je crois, Anderson, dit lord Mentelth à un de ses domestiques qui le suivait de très-près, que vous pouvez mieux que personne assurer le capitaine que nous aurons besoin d'officiers expérimentés pour des troupes qui seront plus disposées à profiter de leurs instructions qu'il ne paraît le croire.

— Avec la permission de Votre Honneur, dit Anderson en ôtant avec respect son chapeau, je ferai observer que, lorsque nous aurons été rejoints par l'infanterie irlandaise que nous attendons, et qui doit déjà être débarquée depuis plusieurs jours, il nous faudra d'habiles officiers pour discipliner nos recrues.

— Et j'aimerais assez, dit Dalgetty, j'aimerais infiniment à être employé à ce service. Les Irlandais sont de braves gens, très-braves, dis-je. Je ne demande pas de meilleurs soldats dans une armée. Lors de la prise de Francfort-sur-l'Oder, je me souviens d'avoir vu une brigade irlandaise charger à l'épée et à la pique jusqu'à ce qu'elle eût fait lâcher pied aux brigades suédoises bleue et jaune, dont on faisait autant de cas que d'aucune de celles qui avaient combattu sous l'immortel Gustave. Et, quoique le brave Hepburn, le vaillant Lumsdale, l'intrépide Monroe, avec d'autres cavaliers et moi, nous nous fussions fait jour ailleurs à la pointe de la pique, si nous avions trouvé la même résistance nous nous en serions retournés avec beaucoup de perte et peu de profit. Tous ces braves Irlandais furent passés au fil de l'épée, comme c'est l'usage en pareil cas; mais ils ne s'en sont pas moins couverts d'une gloire immortelle. Aussi j'ai toujours aimé et honoré les soldats de cette nation, après ceux de la mienne, bien entendu.

1. Commission, brevet.

— Je crois, dit Menteith, que je puis vous promettre un grade dans un des corps irlandais, si vous êtes disposé à embrasser la cause royale.

— Fort bien ; mais il reste ma seconde et ma plus grande difficulté ; car, quoique je regarde comme une bassesse indigne d'un soldat de n'avoir en vue et à la bouche que de l'argent et toujours de l'argent, comme ces vils coquins de lansquenets d'Allemagne dont je vous ai déjà parlé ; quoique je sois prêt à soutenir l'épée à la main que l'honneur doit passer avant la paie, cependant, *à contrario*, la paie d'un soldat étant l'équivalent des services qu'il s'engage à rendre, un homme sage et prudent doit réfléchir sur la récompense qu'il a droit d'attendre pour ses services, et savoir sur quels fonds il en sera payé. Or, d'après tout ce que j'ai vu et entendu, il me paraît que le parlement tient les cordons de la bourse. Nous pouvons maintenir les montagnards en belle humeur en leur permettant de voler des bestiaux suivant leur coutume ; et quant aux Irlandais, vous et vos nobles associés, Milord, vous pouvez, suivant l'usage de pareilles guerres, les payer aussi peu que vous le voudrez ; mais ce n'est pas ainsi qu'on peut traiter avec un cavalier comme moi, qui doit entretenir ses chevaux, ses domestiques, ses armes, son équipage, et qui ne peut ni ne veut, dans aucun cas, faire la guerre à ses dépens.

Anderson, le domestique qui avait déjà parlé, s'approchant alors et s'adressant à son maître, lui dit d'un air de respect : — Je crois, Milord, qu'avec la permission de Votre Seigneurie je puis répondre à la seconde objection du capitaine. Il désire savoir quels sont nos moyens pour solder nos troupes. Il me semble que nous n'avons pas moins de ressources que l'armée du Covenant : elle taxe le pays à son gré ; elle pille les biens des amis du roi. Mais, si nous étions une fois dans les basses-terres, à la tête de nos montagnards et de nos Irlandais, et le sabre à la main, nous trouverions plus d'un traître dont les richesses mal acquises rempliraient nos coffres et satisferaient nos soldats. D'ailleurs, les confiscations pleuvront comme la grêle, et, en faisant des donations sur les biens de ses ennemis aux braves officiers qui auront joint ses étendards, le roi récompensera ceux-ci et punira en même temps les autres. En un mot, celui qui embrassera le parti des Têtes-Rondes pourra toucher peut-être une misérable paie ; mais celui qui servira sous nos drapeaux courra la chance de devenir chevalier, lord, comte, si la fortune le favorise.

— Avez-vous jamais servi, camarade ? lui demanda le capitaine.

— Un peu, Monsieur, dans nos troubles intérieurs.

— Mais jamais en Allemagne, jamais dans les Pays-Bas ?

— Oh! non, Monsieur, répondit Anderson.

— Je vous proteste, Milord, dit Dalgetty à lord Menteith, que votre domestique a des idées justes, raisonnables et naturelles sur le service militaire. Peut-être s'y trouve-t-il un peu de légèreté; il me rappelle l'homme qui veut vendre la peau de l'ours avant de se mettre en chasse. Au surplus, je réfléchirai sur cette affaire.

— Faites-le, capitaine, dit lord Menteith; vous aurez toute la nuit pour y réfléchir, car nous voilà près de la demeure de mon ami, où je me flatte que vous serez reçu suivant toutes les lois de l'hospitalité.

— Et c'est ce dont je ne serai nullement fâché, répondit le capitaine, car depuis la pointe du jour je n'ai pris d'autre nourriture qu'un morceau de pain d'avoine que j'ai partagé avec mon cheval, de sorte que j'ai été obligé de resserrer mon ceinturon, par exténuation, de crainte qu'il ne tombât par suite du poids qu'il supporte, et de la faim qui m'a creusé les entrailles.

CHAPITRE IV.

Un jour, n'importe quand, quelques bons compagnons
 Prirent leur rendez-vous dans un de nos vallons;
 Jamais on n'avait vu, descendant des montagnes,
 De plus fiers maraudeurs inonder nos campagnes.
 Ils étaient tous couverts du tartan montagnard;
 Ils avaient la claymore avec un long poignard,
 Le jupon court, la targe et la toque écossaise.

MESTON.



os voyageurs étaient alors au pied d'une montagne couverte d'une forêt d'antiques pins d'Écosse, dont les cimes, étendant leurs rameaux stériles du côté du couchant, étaient encore frappées des derniers rayons du soleil. Au centre de ce bois s'élevaient les tours, ou plutôt les cheminées, de la maison ou château, comme on l'appelait, qui était le terme du voyage.

Suivant l'usage du temps, quelques bâtiments étroits se croisant et se coupant les uns les autres, formaient le principal corps de logis. On y avait ajouté, dans les angles, de petites tours qui ressemblaient beaucoup à des poivrières¹, et qui avaient valu à Darnlinvarach le titre

1. Cette comparaison, que nous avons déjà vue employée dans *Waverley*, mérite une explication; car les poivrières ne sont pas dans tous les pays, comme en Angleterre, de petites bouteilles de forme ronde et oblongue, avec un couvercle en argent percé de petits trous par où le poivre s'échappe grain à grain.

honorable de château. Il y avait encore les bâtiments destinés aux offices, et le tout était entouré d'un mur de terre très-peu élevé.

À mesure qu'ils approchaient, nos voyageurs reconnaissaient divers travaux qu'on avait faits récemment pour ajouter à la force de la place, précaution probablement prise à cause du peu de sécurité qui régnait dans ces temps de troubles : on avait percé dans le mur de clôture et dans différentes parties des bâtiments, des meurtrières pour le service de la mousqueterie; toutes les fenêtres étaient garnies de gros barreaux de fer croisés comme les grilles d'une prison; la porte de la cour était fermée, et ce ne fut qu'après qu'on eut fait décliner le nom des hôtes qui arrivaient, qu'un des deux battants fut ouvert avec précaution par deux robustes Highlanders armés de toutes pièces, qui, comme Bitias et Pandarus dans l'Énéide, semblaient prêts à défendre l'entrée contre tout ennemi qui tenterait d'y pénétrer.

En entrant dans la cour, ils y remarquèrent encore d'autres préparatifs de défense; des échafauds avaient été établis le long des murailles pour faciliter l'usage des armes à feu; et un de ces petits canons nommés fauconneaux avait été placé sur la plate-forme de chacune des tourelles.

Des domestiques portant le costume, les uns des Highlands, les autres des Lowlands, sortirent à l'instant de la maison, et s'avancèrent vers les étrangers, soit pour prendre leurs chevaux et les mener à l'écurie, soit pour conduire les nouveaux venus en présence de leur maître. Mais le capitaine Dalgetty refusa de confier à qui que ce fût le soin de son cheval.

— C'est ma coutume, mes amis, de prendre soin moi-même de Gustave (car c'est le nom que je lui ai donné, celui de mon invincible maître). Nous sommes de vieux amis, des compagnons de voyage, et comme j'ai besoin du service de ses jambes, il est juste que je lui prête celui de mes bras quand il lui est nécessaire. — Et sans autre apologie, il prit avec son coursier le chemin de l'écurie.

Ni lord Menteith ni les deux hommes de sa suite n'eurent les mêmes égards pour leurs montures, et, les abandonnant aux domestiques, ils entrèrent dans la maison. Sous la voûte d'un grand vestibule obscur était un énorme tonneau de two-penny-ale¹, devant lequel étaient placés deux ou trois quaighs ou gobelets de bois, au service, à ce qu'il paraissait, de quiconque voudrait en faire usage. Lord Menteith en prit un, tourna le robinet, emplit sa tasse, la vida sans cérémonie, et

¹. *Two penny-ale*, petite bière.

la passa ensuite à Anderson, qui suivit l'exemple de son maître, mais qui commença d'abord par rincer sa coupe avec quelques gouttes de bière qu'il jeta ensuite.

— Que diable a-t-elle donc ?¹ s'écria Donald, vieux montagnard qui était depuis bien longtemps au service de la famille; est-ce qu'elle ne peut pas boire après son maître sans rincer sa tasse et sans perdre notre bière? Qu'elle s'en aille au diable !

— J'ai été élevé en France, répondit Anderson, et dans ce pays personne ne boit dans la même coupe après un autre, si ce n'est après une jeune dame.

— Au diable cette délicatesse ! répliqua Donald ; si la bière est bonne, qu'importe que la barbe d'un autre ait trempé dans le quaigh avant la vôtre ?

Le compagnon d'Anderson but sans observer le cérémonial qui avait donné lieu à la boutade de Donald, et tous deux suivirent leur maître dans une grande salle voûtée, qui servait en même temps de salle à manger et de salon de compagnie dans une maison des Highlands. Cette pièce était éclairée par un grand feu de bois qui brûlait dans une énorme cheminée au bout de l'appartement, et utile même au cœur de l'été, attendu l'humidité qui y régnait. Vingt ou trente boucliers, autant de claymores, des couteaux de chasse, des fusils, des piques, des haches de Lochaber, des arcs, des casques, des cottes d'armes et des armures de toute espèce garnissaient les murailles, auxquelles elles étaient suspendues confusément, et auraient fourni de l'amusement pour un mois aux membres d'une société moderne d'antiquaires. Mais à l'époque dont nous parlons les yeux étaient trop familiarisés avec ces objets pour qu'on y fit beaucoup d'attention.

Sur une grande table de bois de chêne, grossièrement façonnée, le vieux Donald, après avoir placé, du côté de la cheminée, du lait, du beurre, du fromage de lait de chèvre, un pôt de bière et un flacon d'usquebaugh, invita lord Menteith à se rafraîchir en attendant le dîner. Un autre domestique faisait les mêmes préparatifs à l'autre bout de la table pour les deux serviteurs du jeune comte ; car à cette époque les domestiques mangeaient à la table de leurs maîtres, quel que pût être le rang de ceux-ci, et la distinction entre eux paraissait suffisamment marquée par le côté de la table qu'ils occupaient. Pendant ce temps, lord Menteith s'était approché du feu, et s'était placé sous le manteau

¹ Elle pour il, locution familière aux Highlanders, que nous avons plus d'une fois remarquée dans *Rob-Roy*.

de la cheminée, tandis que ses deux domestiques étaient à une distance respectueuse.

— Anderson, dit le comte, que pensez-vous de notre compagnon de voyage ?

— Je crois que c'est un homme qui ne manque ni d'expérience ni de bravoure. Je voudrais que nous eussions une vingtaine d'officiers semblables pour les mettre à la tête de nos Hibernois ¹.

— Je ne pense pas tout à fait comme vous, Anderson ; je regarde ce drôle comme une de ces sangsues qui, s'étant gorgées de sang en pays étranger, viennent maintenant pour s'engraisser de celui de leurs concitoyens. Ces soldats mercenaires sont une honte pour la profession des armes. C'est grâce à eux que le nom écossais est déshonoré dans toute l'Europe ; qu'on nous considère comme des gens qui n'ont ni honneur ni principes, qui ne songent qu'à la paie qu'ils reçoivent, qui sont toujours prêts à changer de parti suivant que leur intérêt l'exige, et dont la soif pour le pillage est insatiable. C'est à cet esprit que nous devons en partie ces dissensions intestines qui nous font tourner nos armes contre notre propre sein. Je ne sais si, en écoutant l'histoire de ce gladiateur dont le bras est à vendre, je n'avais pas autant de peine à réprimer le mépris qu'il m'inspirait qu'à ne pas rire de son impudence.

— Vous m'excuserez, Milord, répondit Anderson, si, dans les circonstances présentes, je vous recommande de cacher au moins une partie de cette généreuse indignation. Nous ne pouvons malheureusement venir à bout de notre glorieuse entreprise sans prendre des coopérateurs qui agissent d'après des motifs moins relevés que les nôtres. Nous avons besoin du secours de gens semblables à notre ami le *soldado* ; et, pour parler le jargon biblique du parlement anglais, les fils de Zerniah sont trop nombreux pour nous.

— Je continuerai donc à dissimuler autant qu'il me sera possible, et cependant je voudrais du fond du cœur qu'il fût à tous les diables.

— N'oubliez pourtant pas, Milord, que pour guérir la blessure faite par un scorpion, il faut en écraser un autre sur la plaie... Mais chut ! on pourrait nous entendre.

On vit alors entrer dans la salle un Highlander armé de toutes pièces, que son air de fierté et la plume qui décorait sa toque annonçaient pour être d'un rang supérieur. Il s'avança lentement vers la table.

— Comment vous portez-vous, Allan ? lui demanda lord Menteith.

1. Pour *Teagues*, sobriquet donné aux Irlandais. On appelle aussi l'Irlande *Teagueland*.

Allan ne lui fit aucune réponse.

— Il ne faut pas lui parler à présent, dit le vieux Donald à demi-voix.

Le Highlander s'approcha du feu, se laissa tomber sur un banc, fixa les yeux sur le foyer, et parut enseveli dans de profondes réflexions. Ses yeux noirs, ses traits sauvages, son air d'enthousiasme, annonçaient un homme qui, profondément occupé de l'objet de ses méditations, n'accordait que peu d'attention aux objets extérieurs. Son air austère et sombre, qui était peut-être le résultat d'une vie solitaire et ascétique, aurait pu, dans un habitant des Lowlands, être attribué au fanatisme religieux; mais les montagnards écossais à cette époque étaient rarement atteints de cette maladie de l'âme, si commune alors dans toute la Grande-Bretagne. Ils avaient pourtant des superstitions qui leur étaient particulières, et qui, couvrant souvent leur esprit d'un épais brouillard, produisaient sur eux le même effet que le puritanisme sur leurs voisins.

— Il ne faut pas, répéta Donald à lord Menteith à voix basse, que Votre Honneur parle en ce moment à Allan; le nuage est sur son esprit.

Le comte lui fit un signe de tête annonçant qu'il comprenait, et ne fit plus attention au montagnard.

Tout à coup celui-ci se leva; et se tournant vers Donald: — N'ai-je pas dit qu'il viendrait quatre personnes? pourquoi n'en vois-je que trois?

— Vous l'avez dit, Allan, répondit le vieux domestique, et vous ne vous êtes pas trompé. Le quatrième est arrivé; il est à l'écurie, couvert de fer des pieds à la tête comme une écrevisse de son écaille. Lui préparerai-je une chaise près de lord Menteith, ou à l'autre bout de la table avec ces braves gens?

Le comte répondit lui-même à cette question en lui faisant signe de le placer près de lui.

— Et le voici justement qui vient, ajouta Donald en voyant Dalgetty entrer dans la chambre. J'espère, Messieurs, que vous prendrez un morceau de pain et de fromage pour vous mettre en appétit, comme nous disons dans nos vallons, en attendant que le dîner soit prêt, et que le Tiernach¹ revienne de la montagne avec ses amis du midi. Alors vous pourrez juger si Dougald-Cook² sait apprêter un plat de venaison.

1. Titre donné aux chefs de clan chez les montagnards écossais.

2. Dougald-le-cuisinier.

Cependant le capitaine, étant entré dans la salle, s'approcha de lord Menteith, et s'appuya sur le dos de la chaise qui lui avait été préparée près de celle destinée au comte. Anderson et son compagnon, à l'autre bout de la table, attendaient avec respect qu'on leur permit de s'asseoir, et trois ou quatre Highlanders, sous les ordres du vieux Donald, étaient debout, prêts à servir les étrangers.

Au milieu de ces préparatifs, Allan se leva une seconde fois, et prenant une lampe qu'on avait placée sur la table, l'approcha du visage de Dalgetty et considéra tous ses traits avec la plus grande attention.

— Sur mon honneur, dit Dalgetty en secouant la tête d'un air mécontent quand Allan eut fini son examen, je réponds que ce gaillard et moi nous nous reconnaitrons si jamais nous nous revoyons une seconde fois.

Cependant Allan s'avança vers l'autre bout de la table, et ayant, à l'aide de sa lampe, soumis au même examen Anderson et son compagnon, resta un moment comme enseveli dans ses réflexions; puis, se frappant le front, il prit Anderson par le bras avant que celui-ci pût lui opposer aucune résistance, le conduisit vers le haut bout de la table, ou plutôt l'y traîna, et lui fit signe de s'asseoir sur la chaise préparée pour Dalgetty; saisissant enfin celui-ci par le bras sans plus de cérémonie, il le poussa brusquement vers l'extrémité inférieure.

Le capitaine, irrité de cette conduite, avait voulu résister; mais, quoiqu'il fût lui-même vigoureux, sa force n'était pas comparable à celle du géant montagnard, qui le lança en quelque sorte avec tant de violence qu'il tomba sur le carreau et fit retentir toute la salle du bruit de son armure. Dès qu'il se fut relevé, son premier mouvement fut de tirer son épée et de courir contre Allan, qui, les bras croisés sur sa poitrine, semblait attendre son attaque avec une indifférence dédaigneuse. Les Highlanders qui étaient présents saisirent parmi les armes suspendues le long de la muraille la première qui leur tomba sous la main, et lord Menteith se précipita au-devant du capitaine pour l'arrêter.

— Il est fou, lui dit-il à demi-voix, complètement fou, et vous ne le seriez pas moins si vous vous querelliez avec lui.

— Si vous m'assurez, lui répondit Dalgetty, qu'il n'est pas *mentis compos*, ce que son air et sa conduite semblent prouver, l'affaire en finira là; car un fou ne peut ni faire une insulte ni en donner satisfaction. Mais, sur mon âme, il est heureux pour lui que je n'aie pas eu deux bouteilles de vin du Rhin dans la tête et mes pistolets à ma ceinture. C'est pourtant dommage qu'il ait l'esprit dérangé : car il semble

avoir une grande force de corps ; il serait en état de manier la pique, le *morgenstern*¹, et toute autre arme que ce puisse être.

La paix étant ainsi rétablie, on se mit à table, et le capitaine reprit la place qui lui avait d'abord été destinée. Allan, retiré sur le banc près du feu, semblait absorbé dans de profondes réflexions, et il ne songea plus à rien changer à cet arrangement. Lord Menteith, voulant écarter le souvenir de ce qui venait de se passer, se hâta de chercher quelque sujet de conversation ; et s'adressant au vieux montagnard : — Ainsi donc, Donald, lui dit-il, le laird est dans les montagnes avec quelques amis ?

— Oui, Votre Honneur, oui ; il est dans les montagnes avec deux cavaliers saxons, c'est-à-dire avec sir Miles Musgrave et Christophe Hall, qui viennent tous deux du Cumraik, comme je crois qu'on appelle ce pays².

— Hall et Musgrave ! dit Menteith en jetant un coup d'œil à Anderson ; précisément les hommes que nous désirons voir.

— Quant à moi, reprit Donald, je voudrais ne les avoir jamais vus ; car ils ne viennent ici que pour la ruine de la maison.

— Que dites-vous donc, Donald ! Vous n'avez pas coutume d'être si chiche de votre bœuf et de votre bière. Tout Anglais qu'ils sont, ils ne mangeront pas tous les bestiaux qui paissent sur vos collines.

— Du diable si je m'inquiète de ce qu'ils mangeront ! ils avaleraient tout ce que nous possédons, que nous ne mourrions pas de faim ; nous avons ici de braves Highlanders qui ne nous laisseront manquer de rien, tant qu'il se trouvera une vache ou un mouton dans le comté de Perth. Ce n'est pas cela, Votre Honneur, c'est bien autre chose, ma foi, ni plus ni moins qu'une gageure.

— Une gageure ! répéta lord Menteith d'un ton de surprise.

— Oui, sur ma foi, dit Donald qui n'avait pas moins d'envie de conter ses nouvelles que lord Menteith de les apprendre. Mais, comme Votre Honneur est un ami de la maison, et que d'ici à une heure vous ne l'apprendrez que de reste, autant vaut que je vous le dise d'avance. Vous saurez donc que la dernière fois que le laird alla en Angleterre, ce qui lui arrive plus souvent que ses amis ne le voudraient, il dinait

1. C'était une sorte de massue dont on se servait au commencement du seizième siècle pour la défense des brèches et des murailles. Quand les Allemands insultèrent des soldats écossais, alors assiégés dans Stralsund, en disant qu'ils avaient appris qu'il leur arrivait du Danemark un vaisseau chargé de pipes, — un de nos soldats, dit le colonel Robert Monroe, leur montra de dessus les murailles un *morgenstern* fait d'un gros bâton cerclé en fer, comme le manche d'une hallebarde, et armé par le bout d'une grosse boule garnie de pointes de fer, en leur disant : Voici une des pipes avec lesquelles nous vous fendrons le crâne quand vous monterez à l'assaut.

2. Les Écossais appelaient *Cumraik* le comté de Cumberland.

un jour chez ce sir Miles Musgrave, où il y avait sur la table six chandeliers qu'on dit deux fois plus grands que ceux qui sont dans l'église de Dumblane, et ils n'étaient ni de fer ni de cuivre, Votre Honneur, mais de bel et bon argent massif; si bien qu'ils commencèrent à goguenarder et à dire au laird que dans son pauvre pays on ne trouverait point de pareilles richesses. Le laird voulut soutenir l'honneur de son pays, et jura en bon écossais que rien que dans son château il y avait plus de chandeliers, et des chandeliers plus précieux qu'on en ait jamais vus dans une salle du Cumberland, si Cumberland ce pays-là s'appelle.

— C'était du patriotisme, dit lord Menteith.

— Sans doute, Votre Honneur. Mais le laird aurait mieux fait de se mordre la langue et de fermer la bouche; car il faut que vous sachiez que si vous dites à un Saxon quelque chose qui soit tant soit peu extraordinaire, une gageure est au bout, aussi vite qu'un maréchal des Lowlands attacherait un fer au pied d'un cheval des montagnes. Il fallait donc que le laird se rétractât, ou qu'il acceptât une gageure de deux cents mares d'argent : et c'est ce qu'il fit, car il aurait été honteux pour lui de reculer devant des Saxons. Mais à présent comment faire? C'est là l'embarras, et je crois que c'est ce qui fait que le laird tarde si longtemps à revenir.

— Ma foi, Donald, dit lord Menteith, d'après ce que je connais de l'argenterie de la famille, je crains fort que votre maître ne perde la gageure.

— Vous le craignez! vous pouvez bien en faire serment; mais trouvera-t-il l'argent pour la payer? Il fouillerait dans vingt bourses que cela ne lui suffirait pas. Je lui avais conseillé de descendre dans le puits de la tour les deux Saxons et leurs domestiques, et de les y laisser jusqu'à ce qu'ils annullassent la gageure de bonne volonté; mais il ne veut pas en entendre parler.

Allan se leva tout à coup, s'avança vers la table, et interrompit la conversation en disant à Donald d'une voix de tonnerre : — Comment osez-vous donner à mon frère un conseil si déshonorant? Comment osez-vous dire qu'il perdra cette gageure, ou toute autre qu'il lui plaira de faire?

— Bien certainement, Allan M'Aulay, répondit le vieux domestique, ce n'est pas au fils de mon père qu'il appartient de contredire le fils du vôtre. Je ne demande pas mieux que le laird gagne sa gageure; mais tout ce que je sais, c'est que du diable s'il y a dans la maison un chandelier ou quelque chose qui y ressemble, si ce n'est les deux

vieilles branches de fer qui sont là à la cheminée depuis le temps du laird Kenneth, et les deux bougeoirs d'étain que votre père a fait faire il y a près de trente ans par Willie Winkie le chaudronnier. Quant à l'argenterie, du diable si j'en ai jamais vu une autre pièce dans la maison que la vieille tasse de feu votre mère, encore y manque-t-il l'anse et le couvercle.

— Paix, vieillard ! dit Allan d'un air de fierté ; et vous, Messieurs, si vous avez fini de vous rafraîchir, passez dans un autre appartement, afin que je puisse préparer celui-ci pour la réception de nos hôtes du sud.

— Allons, allons ! dit Donald à lord Menteith en le tirant par la manche, et jetant un coup d'œil sur Allan ; je vous ai dit que son heure est venue, et il ne faut pas le contrarier.

Lord Menteith se leva de table à l'instant : le capitaine en fit autant, et le vieux Donald les conduisit dans une salle voisine, tandis que les deux domestiques du comte suivirent à la cuisine les autres montagnards.

A peine lord Menteith et son compagnon étaient-ils entrés dans l'appartement où on les avait conduits, que le maître de la maison, Angus M'Aulay, y arriva avec deux hôtes anglais : les démonstrations de joie furent réciproques et générales ; car le comte connaissait parfaitement les deux Anglais, et le capitaine Dalgetty, présenté par lord Menteith, fut parfaitement accueilli par le laird. Mais, après la chaleur du premier moment, le comte ne put s'empêcher de remarquer que le front de son ami des Highlands était couvert d'un nuage.

— Vous avez sans doute appris, dit Christophe Hall, que tous nos beaux projets dans le Cumberland sont à vau-l'eau ; nos milices n'ont pas voulu entrer en Écosse, et les partisans du Covenant dans les comtés du midi ont l'oreille trop fine pour qu'on puisse y parler ; de sorte que, sachant qu'il y aura de la besogne, Musgrave et moi, plutôt que de rester chez nous les bras croisés, nous sommes venus pour faire la campagne avec vous.

— Je me flatte que vous arrivez avec des troupes, des armes, des munitions, et surtout de l'argent, dit lord Menteith en souriant.

— Rien qu'une quarantaine d'hommes que nous avons laissés au village voisin, répondit sir Miles Musgrave, et ce n'est pas sans peine que nous les avons déterminés à nous suivre jusque-là.

— Quant à l'argent, dit son compagnon, nous n'en sommes pas très-chargés ; mais nous espérons toucher une petite somme de notre cher hôte.

Le rouge monta au visage du laird ; et , tirant à part lord Menteith, il lui dit qu'il était presque honteux d'avoir à lui faire part d'une folle gageure qu'il avait faite. Il allait entrer dans plus de détails , quand le comte , retenant à peine un sourire , lui dit : — Je sais cela ; Donald m'a tout appris.

— Que le diable emporte le vieux bavard ! s'écria Mac-Aulay : il s'agirait de la vie d'un homme qu'il ne pourrait se taire. Mais je sais , Milord , que cette affaire ne sera pas pour vous un sujet de plaisanterie. Je compte sur votre secours , comme ami de notre famille , pour m'aider dans cette circonstance , et me prêter une bonne partie de la somme dont j'ai besoin ; car , pour ne vous rien déguiser , j'aimerais mieux devenir covenantaire que de me trouver en face de deux Saxons sans les avoir payés. Et dans tous les cas je n'en serai pas quitte à bon marché ; car il m'en coûtera mon argent pour faire rire à mes dépens.

— Vous pouvez bien croire , cousin , dit lord Menteith , que dans un moment comme celui-ci , je n'ai pas plus d'argent qu'il ne m'en faut ; soyez pourtant bien assuré que je m'efforcerai de vous aider autant qu'il me sera possible , par égard pour notre parenté , pour notre voisinage , pour notre amitié.

— Je vous remercie , je vous remercie mille fois , dit Angus Mac-Aulay en lui serrant la main ; au surplus , cet argent sera employé pour le service du roi : qu'importe donc qu'il sorte de leur poche , de la vôtre ou de la mienne ? Nous sommes tous les enfants d'un même père , à ce qu'il me semble ; mais il faut que vous m'aidiez à sortir d'embarras , sans quoi , comme je vous le disais , je pars à l'instant pour joindre l'armée du Covenant : je ne puis supporter l'idée de m'asseoir au haut bout de ma table pour y être regardé comme un fanfaron ou un mendiant , quand Dieu sait que je n'ai eu d'autre dessein que de soutenir l'honneur de mon pays.

A peine finissait-il de parler que Donald entra. Bien loin d'avoir l'air triste et sombre qu'aurait dû lui inspirer l'idée de la gageure que son maître allait avoir à payer , sa figure était épanouie , et il semblait triompher. — Messieurs , dit-il , le diner est servi ; et ajouta-t-il en élevant la voix avec une emphase gutturale , *les chandeliers sont en place*.

— Que diable veut-il dire ? dit Musgrave en regardant son compagnon.

Les yeux de lord Menteith faisaient aussi cette question au même instant à Mac-Aulay , qui n'y répondit qu'en secouant la tête d'un air d'abattement.

Une querelle de politesse sur la préséance les retarda quelques instants. Lord Menteith, attendu qu'il se trouvait dans son pays, chez des amis et presque dans sa famille, insista pour céder la place à laquelle son rang lui donnait droit. Les deux Anglais entrèrent donc les premiers dans la salle du festin, où un spectacle inattendu les surprit. La grande table de chêne était couverte de viandes de toute espèce, des chaises étaient placées tout autour pour les convives, et derrière chaque siège se tenait debout un Highlander de haute stature, complètement armé et équipé à la mode du pays, tenant de la main droite une claymore nue, la pointe baissée vers la terre, et de la gauche une torche de sapin allumée et jetant une lueur resplendissante. Ce bois, qui croît dans les marais, est si plein de térébenthine, que, lorsqu'il est sec et fendu, les Highlanders s'en servent souvent en guise de chandelles. Ce spectacle imprévu et tout nouveau devenait encore plus imposant à la clarté rougeâtre que répandaient les torches, et qui faisait ressortir la physionomie sauvage, le costume bizarre et les armes étincelantes des montagnards.

Avant que les deux étrangers fussent revenus de leur surprise, Allan Mac-Aulay s'avança vers eux, et leur désignant de la main les porteurs de torches, leur dit d'un ton grave et sentencieux : — Vous voyez, Messieurs, les chandeliers de la maison de mon frère, ceux qui conviennent à notre antique famille; aucun de ces hommes ne connaît d'autre loi que les ordres de son chef; oseriez-vous leur comparer l'or le plus précieux qu'on puisse tirer d'une mine? Qu'en dites-vous, Messieurs? votre gageure est-elle gagnée ou perdue?

— Perdue, perdue, s'écria gaiement sir Miles Musgrave; mes chandeliers d'argent ont été fondus, ils sont en ce moment à cheval dans le village voisin, et je voudrais que les drôles que j'ai enrôlés avec le prix qu'ils ont produit valussent la moitié de ce que valent ces braves gens. Vous allez être payé à l'instant, ajouta-t-il en s'adressant à Mac-Aulay : ce paiement fera une brèche aux finances de Hall et aux miennes, mais il faut acquitter ces dettes d'honneur.

— Que la malédiction de mon père tombe sur son fils, s'écria Allan, s'il reçoit de vous un seul denier! il suffit que vous reconnaissez que vous n'avez pas le droit de rien exiger de lui.

Lord Menteith se déclara du même avis. Mac-Aulay dit que toute cette affaire était une folie dont on ne devait pas s'occuper plus longtemps : et les deux Anglais, après avoir insisté quelques instants par politesse, se laissèrent persuader de garder leur argent, et consentirent à regarder la chose comme une plaisanterie.

— Maintenant, Allan, dit Mac-Aulay, faites retirer vos chandeliers. A présent que ces messieurs les ont vus, ils aimeront probablement mieux dîner à la lueur de nos lampes que de se laisser enfumer comme des jambons.

Allan fit un signe, et les chandeliers vivants, levant leurs claymores et les appuyant sur leurs épaules, se retirèrent en bon ordre, et laissèrent les convives s'occuper de la besogne qui les rassemblait¹.

CHAPITRE V.

. . . Farouche et téméraire,
Il faisait devant lui trembler son propre père.
Amoureux des dangers, il allait dans les bois,
Attaquer le lion, le réduire aux abois.
Vainement on voulait retenir son courage,
Et du tigre lui-même il eût bravé la rage;
On vit plus d'une fois le loyal léopard
Se soumettre et ramper, dompté par son regard.

SPENCER.



MOIQUE le bon appétit des Anglais fût alors passé en proverbe en Écosse, le capitaine Dalgetty laissa bien loin derrière lui, par sa prodigieuse voracité, ceux qui se trouvaient en ce moment au château de Darnlinvarach, malgré l'attaque assez vive qu'il avait dirigée contre les mets servis lors de son arrivée. Il ne dit pas un seul mot pendant le dîner, et ce ne fut que lorsqu'on commença à desservir qu'il expliqua à la compagnie, qui admirait ses prouesses, pourquoi il mangeait si vite et si longtemps.

— J'en ai pris la première habitude, dit-il, au collège de Mareschal à Aberdeen, lorsque j'y occupais une place à la table des boursiers; car à moins de remuer les mâchoires aussi vivement qu'une paire de castagnettes, vous risquiez de n'avoir pas un morceau à mettre sous la dent. Quant à la quantité des mets, cette honorable compagnie ne peut ignorer qu'il est du devoir d'un commandant de place d'y faire entrer, quand l'occasion s'en présente, autant de vivres et de munitions que ses magasins peuvent en contenir, afin de se mettre en garde contre le danger d'un siège ou d'un blocus. D'après ce principe, Messieurs, quand un soldat trouve abondance de bonne provende, il fait sage-

1. On dit que Macdonald de Keppok fit une gageure semblable à celle qui est mentionnée dans le texte, et s'en tira de la même manière.

ment de s'avitailler au moins pour trois jours, afin de se précautionner contre une disette future.

Le laird s'écria que ce raisonnement était des plus justes, et recommanda au vétéran d'ajouter aux provisions substantielles dont il s'était déjà muni une bouteille de vin et quelques verres d'eau-de-vie, proposition que le capitaine se garda bien de rejeter.

Lorsqu'on eut desservi, et que les domestiques se furent retirés, à l'exception du page ou henchman du laird¹, qui resta derrière sa chaise pour recevoir les ordres des convives, faire venir ce qui pourrait leur manquer, en un mot servir de cordon de sonnette, la conversation tomba sur la politique et sur la situation intérieure du pays. Lord Menteith demanda quels étaient les clans qui pourraient se joindre aux amis du roi.

— Il faut d'abord savoir qui lèvera la bannière, dit Angus : c'est de là que tout dépend : car vous savez, Milord, que nous autres Highlanders nous ne nous soumettons pas aisément, même à un chef choisi parmi nous, ou pour mieux dire à aucun chef. Il est vrai qu'on assure que Colkitto, c'est-à-dire le jeune Colkitto, ou Alaster Mac-Donald, a débarqué d'Irlande à la tête d'un corps de troupes du comté d'Antrim, et qu'il est déjà arrivé à Ardnamurechan : il devrait être ici à présent, mais je suppose qu'il s'occupe à piller le pays en passant.

— Eh bien ! dit lord Menteith, Colkitto ne pourrait-il pas être votre chef ?

— Colkitto ! s'écria Allan Mac-Aulay d'un air de mépris ; qui parle de Colkitto ? Il n'existe qu'un homme que nous puissions reconnaître pour chef, et cet homme est Montrose.

— Mais vous oubliez, Monsieur, dit sir Miles Musgrave, qu'on n'a pas entendu parler de Montrose depuis que nous avons échoué dans notre projet d'insurrection dans le Cumberland. On prétend même qu'il est retourné à Oxford pour prendre de nouveaux ordres du roi.

— A Oxford ! dit Allan avec un sourire dédaigneux : je pourrais vous dire où il est en ce moment ; mais on le saura avant peu.

— Sur mon honneur, Allan, dit lord Menteith, vous êtes aujourd'hui dans un accès d'humeur sombre. Mais je sais pourquoi, ajouta-t-il en souriant, c'est que vous n'avez pas vu Annette Lyle de la journée.

— Qui dites-vous que je n'ai pas vu ? demanda Allan d'un ton brusque.

— Annette Lyle, l'aimable reine du chant et des ménestrels.

1. Voyez dans *Waverley* la définition de cet office domestique des Highlands.

— Plût à Dieu que je ne la revise jamais , à condition que la même sentence fût prononcée contre vous !

— Et pourquoi contre moi ? demanda le comte d'un air d'indifférence.

— Parce qu'il est écrit sur votre front que vous causerez notre ruine réciproque. — Et, se levant de table, Allan sortit de l'appartement.

— Y a-t-il longtemps qu'il est dans cette humeur ? demanda lord Menteith à Mac-Aulay.

— Environ trois jours , répondit celui-ci ; l'accès est presque passé ; il sera mieux demain. Mais allons, Messieurs, ne laissez pas les tasses vides. Je vous propose la santé du roi , la santé du roi Charles , et puisse la Tête-Ronde qui refuse d'y boire s'en aller au diable par la route de Grass-Market ¹.

Les tasses furent remplies et vidées à l'instant , et l'on porta d'autres santés, toutes inspirées par l'esprit de parti. Le capitaine Dalgetty n'en oublia pas une, mais il crut à propos de faire ses réserves.

— Messieurs les Cavaliers, dit-il, je bois toutes ces santés avec plaisir, d'abord par respect pour cette honorable compagnie et par égard pour l'hospitalité que j'y reçois, et ensuite parce que je pense qu'il est inutile d'être rigoriste *inter pocula*; mais je proteste que, conformément au traité que j'ai conclu avec cet honorable lord, je serai le maître, malgré cet acte de complaisance, de prendre parti demain pour le Covenant, si tel est mon bon plaisir.

Mac-Aulay et les deux Anglais froncèrent le sourcil en entendant cette déclaration, qui aurait pu avoir des suites désagréables si lord Menteith, prenant la parole, n'eût raconté la manière dont il avait rencontré Dalgetty et ce qui s'était passé entre eux. — J'espère pourtant, ajouta-t-il, que nous parviendrons à attacher le capitaine au service de notre parti.

— Et dans le cas contraire, dit Mac-Aulay, je proteste, comme dit le capitaine, que rien de ce qui s'est passé ce soir, ni mon pain et mon sel qu'il a mangés, ni mon eau-de-vie, mon vin et mon usquebaugh qu'il a bus, ne m'empêcheront de lui fendre la tête jusqu'aux épaules.

— Vous y serez le bienvenu, dit le capitaine, pourvu que mon sabre puisse la défendre, comme il l'a fait dans de plus grands dangers que ceux que j'aurais à courir avec vous.

L'intervention de lord Menteith empêcha que la querelle n'allât plus loin, et la concorde s'étant rétablie, non sans difficulté, on la cimenta

¹. Place des exécutions à Édimbourg

par de nouvelles libations. Le comte fut le premier à se lever de table, et prétextant la fatigue du voyage, il demanda à se retirer plus tôt que ce n'était la coutume au château. Le capitaine en fit autant, quoique avec quelque regret ; car parmi les habitudes qu'il avait contractées dans les Pays-Bas, il comptait celle de pouvoir boire une quantité prodigieuse de bière, de vin et de liqueurs spiritueuses, sans s'en trouver incommodé.

Mac-Aulay conduisit lui-même ses hôtes dans une sorte de dortoir en forme de galerie. Il s'y trouvait un lit à quatre colonnes, garni de rideaux de *tartan*, et le mur, dans toute sa longueur, offrait une suite de lits formés par des planches jointes ensemble en forme de caisse, dont trois remplis de bruyère fraîche, et garnis de draps et de couvertures, avaient été préparés pour le capitaine et les deux domestiques du comte.

— Je n'ai pas besoin de vous instruire de nos usages, dit Mac-Aulay à lord Menteith après l'avoir tiré à part. Je n'aurais pas dû faire coucher vos domestiques dans votre chambre, mais je n'ai pas voulu vous laisser seul avec ce vagabond allemand que personne ne connaît. Sur ma foi, Milord, dans le temps où nous vivons, tel qui se couche avec le gosier sain et entier peut l'avoir le lendemain matin échancré et béant comme une huître.

— Je vous remercie, lui dit lord Menteith, vous avez arrangé les choses précisément comme je le désirais. Ce n'est pas que je croie avoir la moindre violence à craindre du capitaine Dalgetty ; mais Anderson a toute ma confiance ; c'est une espèce de gentilhomme, et j'aime à l'avoir toujours près de moi.

— Je n'ai pas remarqué cet Anderson, dit Mac-Aulay. L'avez-vous pris à votre service en Angleterre ?

— Oui, répondit le comte : au surplus vous le verrez demain ; en attendant, je vous souhaite une bonne nuit.

Mac-Aulay lui serra la main, et se tourna vers le capitaine pour lui faire le compliment d'usage en le quittant. Mais celui-ci avait trouvé sur une table un pot d'eau-de-vie qui attirait toute son attention ; et le laird, ne voulant pas le troubler dans cette louable occupation, se retira sans cérémonie.

Les deux domestiques de lord Menteith arrivèrent à l'instant où Mac-Aulay venait de se retirer. Le vaillant capitaine, un peu surchargé de bonne chère, éprouva quelque difficulté pour détacher les agrafes de son armure, et adressa à Anderson les paroles suivantes, entrecoupées de quelques hoquets.

— Anderson, mon bon ami, vous pouvez lire dans l'Écriture que celui qui ôte son armure ne doit pas se glorifier autant que celui qui la met. Je ne crois pas que ce soit le véritable mot d'ordre. Mais la vérité est qu'il faudra que je dorme dans ma cuirasse, comme l'ont fait tant d'honnêtes gens qui ne se sont jamais réveillés, à moins que vous ne puissiez me desserrer cette boucle.

— Détachez son armure, Sibbald, dit Anderson à l'autre domestique.

— De par saint André? s'écria le capitaine en regardant lord Menteith d'un air de surprise, voilà un plaisant drôle! Un gaillard qui porte la livrée, et qui gagne peut-être quatre livres par an, se croit trop grand seigneur pour servir le ritmeister Dugald Dalgetty de Drumthwacket, qui a fait ses humanités au collège de Mareschal à Aberdeen, et qui a servi presque tous les princes de l'Europe!

— Capitaine, dit le comte, qui semblait toujours destiné à jouer le rôle de pacificateur, il faut que vous sachiez qu'il est convenu qu'Anderson ne doit servir que moi. Mais j'aiderai moi-même Sibbald avec plaisir à détacher votre armure.

— Non, Milord, s'écria Dalgetty, je ne souffrirai pas que vous preniez cette peine; et cependant il n'y aurait pas de mal à ce que vous apprissiez comment on peut mettre et ôter une bonne armure. La mienne me va comme un gant. Je puis y entrer et en sortir avec la plus grande aisance. Seulement ce soir, quoique je ne sois pas *ebrius*, je me trouve, suivant la phrase classique, *vinoque ciboque gravatus*⁴.

Pendant ce temps Sibbald l'avait débarrassé de ses armes, et il était devant le feu à réfléchir avec une gravité d'ivrogne, sur les divers événements de la soirée. Le caractère d'Allan Mac-Aulay était ce qui l'occupait le plus. — Il n'est pourtant pas maladroit, dit-il : remplacer six chandeliers d'argent par douze grands gaillards sans cuvettes, c'est une bonne ruse de guerre, un excellent tour de passe-passe! et avec cela être fou : j'ai besoin d'y réfléchir encore, Milord, et, malgré l'honneur qu'il a d'être parent de Votre Seigneurie, il faut que j'examine si une canne peut réparer suffisamment l'insulte qu'il m'a faite, ou si je dois lui proposer les armes d'une personne raisonnable.

— Quoiqu'il soit un peu tard, répondit lord Menteith, si vous voulez écouter une assez longue histoire, je vous ferai voir que les circonstances de la naissance d'Allan suffisent seules pour expliquer son caractère singulier, et vous conviendrez que vous ne devez exiger de lui aucune espèce de satisfaction.

4. Un peu alourdi par le vin et la bonne chère.

— Une longue histoire, Milord, est, après une bouteille d'eau-de-vie, la meilleure chose du monde pour procurer un excellent sommeil; et si Votre Seigneurie veut prendre la peine de raconter celle dont il s'agit, me voici prêt à vous écouter avec patience et attention.

— Anderson, dit lord Menteith, et vous aussi, Sibbald, approchez-vous et asseyez-vous près du feu. Il n'est pas inutile que vous appreniez à connaître Allan, afin que vous sachiez comment vous comporter à son égard dans les différentes relations que vous aurez nécessairement avec lui.

S'étant ainsi assuré d'un auditoire, lord Menteith s'assit sur le bout de son lit, en face de la cheminée, aux deux coins de laquelle ses domestiques s'étaient établis, tandis que le capitaine, ayant essuyé un reste d'eau-de-vie dont ses moustaches étaient encore mouillées, et ayant récité le premier verset d'un psaume luthérien, *Alle guter geister loben den herrn*, s'enfonça dans un des lits qui étaient préparés, et écouta le comte dans un état de béatitude parfaite, à demi endormi, à demi éveillé.

— Le père des deux frères Angus et Allan Mac-Aulay, dit lord Menteith, était un homme de considération, d'une naissance distinguée, chef d'un des clans montagnards, et avait épousé une femme d'une famille honorable, s'il m'est permis de parler ainsi, puisqu'elle était ma parente. Le frère de son épouse, jeune homme brave et entreprenant, obtint du roi Jacques VI la conservation des forêts royales dans une étendue de terrain assez considérable tout autour de son château, et dans l'exercice de ses fonctions il eut le malheur d'avoir des querelles avec quelques-uns de nos maraudeurs ou caterans highlandais, dont je présume, capitaine, que vous avez entendu parler.

— Bien certainement, dit le capitaine, faisant un effort pour répondre. Avant que je quittasse le collège Mareschal à Aberdeen, Dugald Garr et Farquharson faisaient déjà le diable dans le Garioch et du côté de Dee; et les Grants et les Camérons mettaient au pillage les terres des Morays et des Gordons. Depuis ce temps, j'ai vu les Cravates en Pannonie, les Pandours en Transylvanie, les Cosaques sur les frontières de Pologne, des brigands et des bandits dans tous les pays de l'Europe; vous devez donc croire que je puis me faire une idée assez distincte de ce que sont vos montagnards sans culottes.

— Le clan avec lequel l'oncle maternel des Mac-Aulay était en querelle, continua lord Menteith, formait une petite troupe de bandits, surnommés les Enfants du Brouillard, parce qu'ils étaient sans toit et sans asile, et continuellement errants dans les montagnes et les vallons.

C'est une race féroce et hardie qui a toutes les passions irritables et sauvages qu'on trouve chez des hommes qui n'ont jamais connu les lois répressives de la civilisation. Ils épièrent toutes les démarches du malheureux conservateur des forêts, le surprirent un soir à la chasse sans aucune suite, et le massacrèrent avec tous les raffinements de la cruauté. Lui ayant ensuite coupé la tête, ils résolurent, par bravade, de la porter au château de son beau-frère. Le laird était absent quand ils s'y présentèrent, et son épouse effrayée, n'osant leur refuser la porte, leur fit servir des rafraîchissements.

La dame étant sortie un instant pendant qu'ils étaient à table, ils prirent la tête de son frère, qu'ils avaient apportée enveloppée dans un plaid, la placèrent sur la table, lui mirent un morceau de pain dans la bouche, en lui disant de manger sur cette table qui avait servi à tant de bons repas. Tel fut le premier objet qu'aperçut sa malheureuse sœur quand elle ouvrit la porte pour rentrer; elle poussa un cri horrible, s'enfuit avec la rapidité d'une flèche, et disparut au milieu des bois.

Les brigands, satisfaits de leur affreux triomphe, se retirèrent sans commettre d'autres excès; et, dès que les domestiques furent revenus de leur première alarme, ils cherchèrent de tous côtés leur infortunée maîtresse, mais sans réussir à la trouver. Son mari, étant revenu le lendemain, fit de nouvelles recherches avec le plus grand soin, mit en campagne tous ses vassaux, et ne fut pas plus heureux. On crut généralement que, dans le premier moment de terreur et de désespoir, elle s'était jetée du haut des rochers dans un lac profond qui n'était qu'à environ un mille du château. Cette perte était d'autant plus déplorable, qu'elle était alors enceinte de quelques mois; elle avait donné le jour à Angus deux ans auparavant. Mais je vous fatigue, capitaine; vous me paraissez avoir envie de dormir.

— Nullement, répondit-il, nullement. J'entends beaucoup mieux quand j'ai les yeux fermés. C'est une habitude que j'ai prise lorsque j'étais en sentinelle.

— Et je réponds, dit tout bas lord Menteith à Anderson, que la hallebarde du sergent faisant sa ronde les lui a fait ouvrir plus d'une fois.

Mais se trouvant probablement en humeur de raconter, le jeune comte n'en continua pas moins son histoire en adressant la parole à Anderson, sans s'inquiéter si le capitaine veillait ou dormait.

— Tous les chefs du pays jurèrent de tirer vengeance de ce forfait abominable. Ils prirent les armes ainsi que le frère et les parents du

malheureux qui avait été assassiné, et traitèrent, je crois, les Enfants du Brouillard avec autant de barbarie que ceux-ci en avaient montré. Dix-sept têtes, trophées sanglants de vengeance, se distribuèrent entre les alliés, et furent attachées au-dessus de leurs portes pour servir de pâture aux corbeaux. Le reste de ce clan se dispersa, et chercha sa sûreté parmi des rochers inaccessibles dans une contrée plus éloignée.

— Demi-tour à droite, contre-marche et en place ! s'écria Dalgetty. Ce que je dis, ajouta-t-il, n'est que pour vous prouver que je vous écoute. Poursuivez, je ne perds pas un seul mot.

— C'est l'usage en été, continua lord Menteith, de laisser les vaches paître en liberté dans les vallons, et soir et matin les filles du village s'y rendent pour les traire. Quelques mois après le funeste événement dont je viens de parler, les servantes de cette famille, s'occupant de cette besogne, aperçurent à quelque distance, sur la lisière du bois, une figure pâle et maigre qui semblait épier leurs mouvements. C'était une femme à demi nue, dont les traits leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de leur maîtresse. La plupart furent saisies d'épouvante, et crurent que c'était son spectre qui leur apparaissait; quelques-unes plus hardies s'avancèrent vers elle pour la voir de près; mais, dès qu'elle les vit s'approcher, elle s'enfonça dans le plus épais du bois, ou l'on n'osa la suivre.

Le mari, informé de cette apparition, ne douta pas que ce ne fût sa malheureuse femme, et il prit si bien ses mesures que, dès le lendemain, il la découvrit et s'en empara; mais elle avait entièrement perdu la raison. Jamais elle ne put rendre compte comment elle avait vécu pendant quatre mois qu'avait duré son absence. Il est probable qu'elle avait fait sa nourriture de racines et de fruits sauvages, et peut-être du lait des vaches dont elle pouvait approcher pendant la nuit sans être vue de personne; mais le vulgaire supposa qu'elle avait été nourrie par les fées ou de toute autre manière miraculeuse.

Environ un mois après son retour chez son mari, elle donna le jour à un second fils, qui fut nommé Allan. Non-seulement cet enfant ne paraissait avoir aucunement souffert des maux physiques que sa mère avait eu nécessairement à supporter, mais il annonçait une force et une santé peu communes. Sa malheureuse mère, après ses couches, recouvra la raison en partie, mais jamais la santé et la gaieté. La vue d'Allan pouvait seule lui procurer un sentiment de plaisir; elle ne le quittait pas un instant, et elle lui communiqua sans doute dès sa plus tendre enfance une partie de ces idées superstitieuses dont son caractère sombre et atrabilaire le rendait naturellement susceptible. Il avait

environ dix-sept ans quand elle mourut. Elle voulut , à ses derniers moments, avoir un entretien secret avec lui, et il y a tout lieu de croire que c'était pour lui recommander la vengeance contre les Enfants du Brouillard , injonction à laquelle il n'obéit que trop fidèlement par la suite.

Depuis ce moment, les habitudes d'Allan Mac-Aulay changèrent entièrement. Il avait été le compagnon fidèle de sa mère, écoutant ses rêves, lui répétant les siens, et son imagination, naturellement un peu dérangée , sans doute par les circonstances qui précédèrent sa naissance, se nourrissait de toutes les étranges et terribles superstitions des montagnards, auxquelles sa mère s'était livrée avec passion depuis la mort de son frère. Par ce genre de vie, l'enfant avait pris un air timide et distrait, il aimait à rêver dans les retraites les plus profondes des bois. Il tressaillait et prenait la fuite quand un enfant de son âge voulait approcher de lui. Quoique je fusse plus jeune que lui de quelques années, mon père m'ayant une fois amené ici, je me souviens qu'il rejeta fièrement toutes mes avances, et qu'il me fut impossible de l'engager à prendre part à aucun des jeux si naturels à l'enfance. Il agissait de même avec son frère. Son père se plaignit au mien plus d'une fois du caractère sombre et atrabilaire de son fils; il sentait que la compagnie habituelle de sa mère contribuait à entretenir en lui ces dispositions ; mais il ne pouvait se résoudre à la priver du seul plaisir qui lui restât , et qui semblait avoir calmé en partie la cruelle maladie dont elle était atteinte.

Mais, comme je vous le disais tout à l'heure, après la mort de sa mère, il sembla changé tout à coup. Il est vrai qu'il resta sérieux et pensif comme auparavant ; il était distrait, souvent rêveur et silencieux, mais quelquefois aussi il cherchait la compagnie de la jeunesse de son clan, qu'il avait évitée jusqu'alors. Il prenait part à tous ses exercices, et sa force extraordinaire, son adresse peu commune, le rendirent bientôt supérieur, même aux jeunes gens d'un âge plus avancé que le sien. Il commença, sinon à se faire aimer, du moins à se faire craindre, par ceux qui l'avaient méprisé jusque-là ; et, au lieu de regarder Allan comme un enfant efféminé, faible d'esprit, ses compagnons se plainquirent qu'à la lutte, et dans tous les jeux qui avaient pour objet de développer la force du corps, il oubliait souvent qu'il ne s'agissait que d'un amusement et y apportait une ardeur qui les faisait dégénérer en véritables querelles.

— Mais je parle à des oreilles qui ne m'écoutent pas, dit lord Merleth en interrompant le fil de son récit ; car le capitaine, par le brui-

sonore de sa respiration, prouvait sans réplique qu'il était dans les bras de l'oubli.

— Si vous voulez parler des oreilles de ce ronfleur, dit Anderson, elles sont en effet fermées pour tout ce que vous pourriez dire. Cependant ce lieu étant on ne peut plus favorable à des entretiens secrets, veuillez bien, en faveur de Sibbald et de moi, achever une histoire qui m'intéresse vivement.

— Vous saurez donc, poursuivit lord Menteith, que la force et l'activité d'Allan continuèrent à augmenter ainsi jusqu'à sa quinzième année. Son caractère devint alors tout à fait indépendant : il ne pouvait souffrir aucune espèce de contrainte, et ce nouveau changement causa de nouvelles alarmes à son père. Souvent il passait les jours et les nuits dans les bois, sous prétexte d'aller à la chasse, et cependant il n'en rapportait pas toujours du gibier. Son père en était d'autant plus inquiet que plusieurs Enfants du Brouillard avaient reparu dans les environs; et l'on n'avait pas jugé prudent de les irriter en les attaquant de nouveau. Le risque que courait Allan, dans ses excursions, de rencontrer ces brigands, était une source perpétuelle d'appréhension.

Il se préparait cependant une crise qui ne se fit pas attendre longtemps. Un jour que j'étais au château, j'étais rentré vers le soir, après avoir inutilement cherché Allan dans les bois des environs, où il s'était rendu avant le lever du soleil. La nuit était obscure et orageuse. Son père, véritablement inquiet, parlait d'envoyer à sa recherche un détachement de montagnards, quand tout à coup, tandis que nous finissions de souper, la porte s'ouvrit, et Allan entra d'un air radieux, fier et content de lui-même. Son caractère intraitable et l'égarément accidentel de son esprit avaient tant d'influence sur son père, qu'il n'osa lui donner aucune marque de mécontentement. Il se borna à lui dire que je n'avais été que quelques heures dans les bois où j'avais tué un daim superbe, et que probablement il n'en rapportait rien, lui qui y avait passé toute la journée.

— En êtes-vous bien sûr? lui demanda Allan d'un air de fierté. J'ai ici quelque chose qui vous prouvera le contraire.

Nous remarquâmes alors que ses mains et ses habits étaient ensanglantés, et nous attendions avec impatience le résultat de cette annonce mystérieuse, quand, ouvrant le pan de son plaid, il fit rouler sur la table la tête d'un homme encore toute sanglante et nouvellement séparée du corps, en disant : — Trouvez-moi un daim qui vaille celui-là ! — A sa barbe et à ses cheveux roux, un peu blanchis par l'âge, et à ses traits bien connus, quoique échangés par la pâleur de la mort,

Angus, son père et quelques amis qui étaient présents, reconnurent cette tête pour celle du chef des Enfants du Brouillard, redoutable par sa force, son courage et sa férocité, qui avait pris la part la plus active au meurtre de l'infortuné conservateur des forêts, et qui avait eu l'adresse d'échapper au massacre de la plus grande partie de ses compagnons. Nous fûmes tous, comme vous pouvez le penser, frappés de surprise; mais Allan refusa de satisfaire notre curiosité, et ne voulut nous donner aucun détail sur ce combat. Il nous fut pourtant facile de juger qu'il n'avait tué son ennemi qu'après une vigoureuse résistance; car nous nous aperçûmes qu'il avait reçu plusieurs blessures, quoique aucune ne fût dangereuse.

On prit toutes les mesures possibles pour le mettre à l'abri de la vengeance de ces bandits; mais ni ses blessures, ni les ordres positifs de son père, ni même la fermeture de la porte de sa chambre, ne purent l'empêcher d'aller chercher encore les gens dont il devait redouter l'animosité. Tous les jours il trouvait quelque nouveau moyen pour se soustraire à la surveillance de son père, et plus d'une fois il sortit du château, au milieu de la nuit, par la fenêtre de sa chambre. Il rapporta encore plusieurs têtes des enfants du Brouillard, et ces hommes, malgré leur férocité, finirent par être épouvantés de l'audace et de la haine invétérée avec laquelle Allan les cherchait dans leurs retraites les plus cachées. Comme il avait toujours l'avantage dans toutes les rencontres, ces hommes superstitieux finirent par en conclure qu'il possédait un charme qui le rendait invincible, ou que sa vie était protégée par quelque puissance surnaturelle. Ils disaient que ni le fusil, ni le poignard, ne pouvaient rien contre lui. Enfin les choses en vinrent au point que le son de sa voix ou le bruit de son cor aurait suffi pour mettre en fuite une demi-douzaine de ces caterans des Highlands.

Cependant ils avaient repris le cours de leurs déprédations, et les exerçaient principalement contre les Mac-Aulay, leurs parents et leurs amis, à qui ils faisaient tout le mal dont ils étaient capables; de sorte qu'il fallut faire contre ce clan une nouvelle croisade, à laquelle je pris une part active. Nous nous emparâmes de tous les défilés, et les ayant ainsi en quelque sorte enfermés, nous les attaquâmes le fer à la main, sans faire aucun quartier: tout fut mis à feu et à sang; les vieillards, les femmes et les enfants n'échappèrent même pas à cette terrible vengeance, et cette tribu fut presque entièrement exterminée.

Seale, une petite fille qui regardait en souriant le glaive nu d'Allan, fut épargnée à mon instantane prière. Il l'amena dans le château de son père, où elle fut élevée sous le nom d'Annette Lyle, et jamais plus

charmante fée n'a dansé dans une prairie, au clair de la lune. Il se passa quelque temps avant qu'Allan pût souffrir sa vue; mais un beau jour il s'imagina, peut-être d'après ses traits, qu'elle n'était pas issue du sang odieux de ses ennemis, et qu'elle était devenue leur captive en son enfance dans quelqu'une de leurs excursions; circonstance qui n'est pas impossible, mais qu'il croit aussi fermement que l'Évangile. Depuis ce temps-là il l'a prise en affection; il l'écoute avec ravissement quand elle pince de la harpe; et il est certain qu'elle a tant de talent sur cet instrument, qu'il n'existe personne dans le pays qui puisse lui disputer la palme. Dans les accès de sombre misanthropie auxquels Allan est souvent sujet, le son de la harpe d'Annette suffit pour l'en tirer, et il ressemble en cela à l'ancien monarque célèbre parmi les Juifs. Le caractère de cette jeune fille est si aimable, il y a tant d'attraits dans son innocence et dans sa gaieté, qu'elle est regardée ici plutôt comme la sœur du maître du château que comme l'objet de sa bienfaisance. Il est certain qu'il est impossible de la voir sans prendre à elle le plus tendre intérêt, tant elle a d'ingénuité, de douceur et de vivacité.

— Prenez garde, Milord, dit Anderson en souriant, de tels éloges ne sont pas sans danger. D'après le portrait que vous faites d'Allan Mac-Aulay, ce serait un rival avec lequel on pourrait courir quelque risque.

— Bon! bon! dit lord Menteith riant et rougissant en même temps, l'amour est une passion dont le cœur d'Allan n'est pas susceptible; et quant à moi, ajouta-t-il d'un air plus grave, la naissance inconnue d'Annette Lyle ne me permettant jamais d'avoir sur elle des projets honorables, son innocence et sa vertu m'empêcheront toujours d'en former d'autres.

— C'est parler d'une manière digne de vous, Milord. Mais j'espère que vous continuerez cette histoire intéressante.

— Elle est presque achevée; tout ce que j'ai à y ajouter c'est que la force et le courage d'Allan, son caractère énergique et absolu, l'opinion généralement reçue que, dans ses accès d'humeur sombre, il est inspiré par des êtres surnaturels, et qu'il peut prédire l'avenir, font que son clan lui accorde plus de déférence et de respect qu'à son frère même, qui, quoique fier et vaillant Highlander, n'a pas les qualités qu'il lui faudrait pour obtenir, dans l'esprit de ses vassaux, la supériorité sur lui.

— Un tel caractère, dit Anderson, ne peut manquer de produire beaucoup d'effet sur des hommes ignorants et superstitieux comme les

montagnards. Il faut à tout prix nous assurer sa bonne volonté. Sa bravoure d'une part, sa seconde vue de l'autre...

— Paix ! dit lord Menteith à demi-voix, voici notre hibou qui s'éveille.

— Ne parlez-vous pas de seconde vue, de *deuteroscopia*? dit Dalgetty. Je me souviens que le major Monro me disait un jour que Murdoch Mackensie, soldat de son régiment, et bon soldat, ma foi ! avait prédit que Donald Tough, du Lochaber, serait tué avec certains autres dans une sortie au siège de Stralsund, et que le major lui-même y serait blessé, ce qui ne manqua pas d'arriver.

— J'ai souvent entendu parler de ce don de seconde vue, dit Anderson ; mais j'ai toujours pensé que ceux qui s'en prétendent doués sont des fanatiques ou des imposteurs.

— Je crois qu'Allan Mac-Aulay n'est ni l'un ni l'autre, dit lord Menteith. Il a montré en bien des occasions trop de bon sens et d'adresse, comme vous en avez eu une preuve ce soir, pour pouvoir passer pour fanatique ; et il a trop d'honneur et de franchise pour jamais jouer le rôle d'imposteur.

— Ainsi donc, vous croyez à ses inspirations surnaturelles ?

— Pas du tout, répondit le jeune comte ; mais je crois qu'il se persuade à lui-même que ses prédictions, qui ne sont que le résultat du jugement et de la réflexion, sont des impressions surnaturelles produites sur son esprit, de même que certains fanatiques finissent par croire que les rêves de leur imagination sont des inspirations divines. Au surplus, Anderson, je désire que cette explication vous satisfasse, car je n'en ai pas de meilleure à vous donner, et je crois qu'après une journée si fatigante il est bon que nous pensions à prendre un peu de repos.

CHAPITRE VI.

L'avenir vient toujours précédé de son ombre.

CAMPBELL.



ORD Menteith se leva le lendemain de très-bonne heure. Le capitaine était déjà debout, et s'occupait dans un coin de la chambre à frotter toutes les pièces de son armure avec un morceau de peau de chamois, pour les rendre plus brillantes, fredonnant en même temps la vieille chanson qu'on avait faite en l'honneur de Gustave-Adolphe :

Entendez-vous l'airain mugir ?

Braves soldats, prenez les armes.

Celui qui veut l'honneur a-t-il peur de périr ?

Après avoir causé un instant avec Anderson, le comte s'avança vers Dalgetty. — Capitaine, lui dit-il, le moment est arrivé où il faut que nous devenions compagnons d'armes ou que nous nous séparions.

— Pas avant d'avoir déjeuné, j'espère ! dit Dalgetty.

— Je croyais que vous aviez ravitaillé la place au moins pour trois jours.

— Oh ! il y a encore des magasins réservés pour le bœuf et les grâ-teaux d'avoine, et je ne manque jamais l'occasion de renouveler mes provisions.

— Mais songez aussi qu'un général prudent ne souffre pas qu'un corps neutre reste dans son camp plus longtemps qu'il n'est absolument nécessaire. Il faut donc que nous sachions précisément quelles sont vos intentions, après quoi vous aurez un sauf-conduit pour vous retirer honorablement en paix, ou vous serez le bienvenu à rester avec nous.

— Vous avez raison, dit le capitaine; et cela étant de toute justice, je ne chercherai pas à retarder la capitulation en feignant de parlementer, comme le fit avec beaucoup d'adresse sir James Ramsay au siège d'Hanau, en l'an de grâce 1636. Je conviendrai donc franchement que si votre paie me convient autant que votre compagnie et votre provende, je suis prêt à m'enrôler sous vos drapeaux.

— Nous ne pouvons assurer qu'une paie modique quant à présent, dit lord Menteith, attendu que nous ne possédons d'autres fonds que ceux qui ont été versés dans la caisse commune par chacun de nous, en proportion de ses moyens. Je n'oserais donc, capitaine, vous promettre, avec le grade de major et adjudant, plus d'un demi-dollar par jour.

— Au diable les demis et les quarts ! s'écria le capitaine ; je n'aime pas à faire les choses à demi. Je vous jure que je ne suis pas plus disposé au partage d'un dollar, que la bonne femme du jugement de Salomon ne l'était à celui de son enfant.

— La comparaison n'est pas juste, capitaine ; car je suis convaincu que vous aimeriez mieux partager le dollar avec votre compétiteur, que de le lui abandonner tout entier. Cependant, puisque les divisions ne vous plaisent pas, je puis vous promettre que le second demi-dollar s'accumulera à votre profit, et vous sera payé à la fin de la campagne.

— Ah ! encore de l'arriéré ! s'écria Dalgetty. En Espagne, en Au-

triche, en Suède, c'est partout la même chanson; toujours des promesses, jamais d'effets. Vivent les mynheers! ils ne sont ni officiers ni soldats, mais ils paient avec une régularité... Et cependant, Milord, si je pouvais croire que mon domaine héréditaire de Drumthwacket, ce domaine qui devait naturellement m'appartenir, fût entre les mains d'un de ces coquins du Covenant, dont on pourrait faire un traître si nos armes avaient du succès, j'ai tant d'affection pour cette propriété, que je n'hésiterais pas à faire la campagne avec vous.

— Me permettez-vous de vous demander, capitaine, dit Sibbald, si le domaine dont vous parlez est celui qui est situé à cinq milles au sud d'Aberdeen, et qui porte le même nom?

— Précisément.

— Eh bien, je puis vous informer qu'il a été récemment acheté par Élie Strachan, le rebelle le plus déterminé qu'on puisse trouver dans les rangs des Covenantaires.

— Le voleur! s'écria Dalgetty avec emportement. Comment diable a-t-il osé acheter un domaine qui était dans ma famille depuis plus de quatre cents ans! *Cynthus aurem vellet*, comme nous disions au collège d'Aberdeen, ce qui veut dire que je le traînerai par les oreilles hors de la maison de mon père. Ainsi, Milord, je suis à vous, épée et bras, corps et âme, jusqu'à ce que la mort nous sépare, ou jusqu'à la fin de la campagne, quoi qu'il puisse arriver.

— Et moi, dit le comte, je mets le sceau au marché en comptant un mois de paie d'avance.

— C'est plus qu'il n'était nécessaire, dit Dalgetty en ayant soin d'empocher l'argent. Maintenant il faut que je descende à l'écurie pour mettre en état ma selle, mes harnais et mes armes, voir si Gustave a eu son déjeuner, et l'avertir que nous venons de prendre du service.

— Vous voilà assuré de votre admirable recrue, dit lord Menteith à Anderson lorsque le capitaine fut parti. Je crains qu'il ne vous fasse pas grand honneur.

— C'est un homme comme il nous en faut dans le moment actuel, répondit Anderson. Sans de pareilles gens nous ne pouvons réussir dans notre entreprise.

— Descendons, dit le comte, et voyons s'il nous arrive du monde, car j'entends du bruit dans le château.

Ils trouvèrent Angus et Allan dans la salle où ils avaient dîné la veille. Le premier leur fit les compliments d'usage avec cordialité, tandis que son frère, assis sur le même banc qu'il avait occupé le soir

précédent, ne faisait attention à personne, et gardait un sombre silence. Les domestiques du comte l'avaient suivi, et se tenaient respectueusement à l'écart.

— Le vieux Donald entra presque au même instant, et s'adressant à son maître : — Vich-Alister More¹, lui dit-il, vient d'envoyer dire qu'il arrivera bien certainement dans la soirée.

— Avec combien de monde ?

— Vingt-cinq à trente hommes, sa suite ordinaire.

— Faites jeter de la paille fraîche dans le fournil.

Un autre domestique entra au même instant, et annonça que sir Hector Mac-Lean allait arriver avec une suite nombreuse.

— Mettez-les dans la grande grange, dit le laird ; ils seront loin de la brasserie, où nous avons placé les Mac-Donalds qui sont arrivés ce matin : ces deux clans ne s'aiment pas, et il pourrait survenir quelque querelle entre eux.

Donald revint alors, avec une figure considérablement allongée.

— Du diable si toutes les montagnes ne sont pas en marche ! dit-il : voilà Evan Dhu de Lochiel qui sera ici dans une heure avec je ne sais combien de soldats.

— Dans la grande grange, avec les Mac-Leans, répondit le chef.

Pendant plusieurs heures on annonça ainsi successivement l'arrivée d'un grand nombre de chefs avec une suite plus ou moins nombreuse, mais dont le moindre aurait cru déroger à sa dignité s'il n'avait été accompagné de dix ou douze hommes. Chaque fois qu'on annonçait une nouvelle troupe, Angus désignait un endroit pour les placer. L'étable, l'écurie, le grenier à foin, les hangars, reçurent ainsi tour à tour des habitants. Mais enfin l'arrivée de Mac-Dougal de Lorn, à la tête de soixante hommes, quand il ne restait plus une pièce vacante dans la maison, le mit dans un grand embarras.

— Il tiendrait cent hommes de plus dans la grange, dit le vieux Donald, s'ils voulaient se coucher les uns dessous et les autres en travers ; mais ce seraient des disputes sans fin à qui serait par-dessus, et l'on pourrait bien jouer des couteaux.

— Que signifie tout cela ? s'écria Allan d'un ton brusque, en se levant tout à coup, suivant son usage. Le Gaël d'aujourd'hui a-t-il le sang moins rouge, la chair plus délicate que ne l'avaient ses pères ! Défoncez un tonneau d'usquebaugh, et avec cela que la terre soit leur lit, leurs plaids leurs couvertures, et le firmament leurs rideaux. Qu'il en vienne encore mille, deux mille, et ils ne manqueront pas de place.

1. Nom de famille de Mac-Donnell de Glengarry.

— Allan a raison, dit Angus; et s'approchant de sir Miles Musgrave : — Mon frère, lui dit-il à l'oreille, a souvent un vrai délire, et cependant il semble quelquefois avoir plus de bon sens qu'aucun de nous. Examinez-le en ce moment.

— Oui, dit Allan en roulant de côté et d'autre des yeux égarés, autant vaut qu'ils commencent comme ils doivent finir. Plus d'un homme couchera cette nuit sur la terre, qui lorsque le vent d'hiver soufflera, en sera couvert à son tour, et ne se plaindra plus du froid.

— Ne parlez pas ainsi, mon frère, lui dit Angus : cela ne porte pas bonheur.

— Et quel est le bonheur que vous espérez? dit Allan, dont les yeux semblaient prêts à sortir de leurs orbites. — Et au même instant il tomba entre les bras d'Angus et de Donald, saisi d'une violente convulsion. On l'assit sur un banc; et, dès qu'il revint à lui, son frère, qui savait quelle impression ses discours faisaient toujours sur l'esprit des montagnards, lui dit : — Pour l'amour de Dieu, mon frère, ne dites rien qui puisse nous décourager!

— Est-ce moi qui vous décourage? s'écria-t-il en se levant de nouveau. Que chacun combatte aussi courageusement que moi, et que chacun se soumette comme moi à sa destinée. Il faut que ce qui doit arriver arrive; mais nous entendrons encore plus d'un chant de victoire avant l'heure du massacre ou de l'échafaud.

— Quel massacre? quel échafaud? s'écrièrent plus d'une voix; car il existait à peine un montagnard qui ne le regardât comme doué de don de seconde vue.

— Paix! répondit Allan. Vous ne le saurez que trop tôt. Vos questions me fatiguent. — Et appuyant la main sur son front et le coude sur son genou, il tomba dans une profonde rêverie.

— Dites à Annette Lyle de venir avec sa harpe, dit Angus à Donald; et vous, Messieurs, si un déjeuner des Highlands ne vous effraie pas, je vous invite à me suivre.

Toute la compagnie se rendit alors avec lui dans une salle voisine, à l'exception de lord Menteith, qui s'arrêta dans l'embrasure d'une croisée, et d'Allan, qui ne changea pas de position. Quelques instants après Annette Lyle arriva avec sa harpe, et elle ressemblait bien, suivant la description qu'en avait faite le comte, à la plus charmante fée qui eût jamais dansé dans une prairie au clair de la lune : sa taille peu élevée lui donnait un air d'extrême jeunesse; et quoiqu'elle eût alors près de dix-huit ans, on aurait pu croire qu'elle n'en avait que quatorze; sa figure, ses mains et ses pieds étaient dans une si parfaite harmonie

avec sa taille légère, que Titania n'aurait pu choisir une mortelle plus digne de la représenter. Ses cheveux blonds et bouclés ajoutaient à l'éclat de son teint et à l'expression aimable et naïve de ses traits. La charmante Annette, quoique orpheline, semblait la plus gaie et la plus heureuse des filles, et inspirait l'intérêt le plus pur à tous ceux qui la voyaient. Il était impossible de trouver un être plus universellement aimé; elle était au milieu des habitants à demi sauvages du château, ainsi que le disait Allan dans ses moments de verve poétique, comme un rayon de soleil sur une mer couverte de nuages, et elle communiquait aux autres l'enjouement qui faisait le fond de son caractère.

Annette, telle que nous venons de la décrire, entra dans l'appartement en souriant, quand lord Menteith en la saluant fit naître sur ses joues des roses plus vermeilles.

— Bonjour, Milord, lui dit-elle en lui offrant la main, il y a longtemps qu'on ne vous avait vu, et je crains bien que pour cette fois votre voyage n'ait pas été entrepris dans des vues pacifiques.

— Si mon arrivée est un signal de guerre, dit le comte, elle ne doit pas du moins empêcher l'harmonie de régner en ces lieux : voilà mon cousin Allan qui a besoin du secours de votre voix et de votre harpe.

— Il a bien droit à tout ce que je puis faire pour lui; et vous aussi, Milord, vous avez pris intérêt à mes jours, et ma vie doit être consacrée à mes protecteurs.

En parlant ainsi, elle s'assit sur un banc à quelque distance d'Allan, et se mit à chanter une ancienne mélodie gaëlique dont nous allons donner à nos lecteurs une traduction faite par notre ami M. Secundus Macpherson, esq. de Glenforgen¹, et qu'ils peuvent regarder comme aussi fidèle que celle des poésies d'Ossian par l'illustre Écossais qui porte le même nom, quoique soumis aux entraves du mètre anglais.

LA NUIT.

Noirs oiseaux de sinistre augure,
 Cessez de troubler par vos cris
 Le seul repos que la nature
 Accorde à nos sens assoupis;
 Fuyez sur la tour féodale
 Que noircit la rouille des temps;
 De l'alouette matinale
 La voix a réjoui nos champs.

1. Par Macpherson second. Manière ironique de doubler son anonyme.

Fuyez dans vos sombres repaires,
 Loups cruels, terreur des troupeaux :
 Déjà les timides agneaux
 En bêlant réveillent leur mère.
 Craignez que le bras du pasteur
 Ne soit fatal à votre rage :
 Le cor sonore du chasseur
 A retenti dans le village.

De la lune sur l'horizon
 Déjà pâlit le diadème,
 Et bientôt l'aurore elle-même
 Va montrer son premier rayon.
 Renonce à ton flambeau perfide,
 De nos marais méchant lutin,
 Toi qui du pèlerin timide
 Égarais le pas incertain.

Dissipez-vous, sombres présages,
 Spectres ennemis du sommeil ;
 Fuyez, semblables aux nuages,
 Au retour brillant du soleil.
 Monstre hideux dont la présence
 Accable le cœur attristé,
 Du jour reconnais l'influence
 Qui nous rend la sérénité.

A mesure qu'Annette chantait, Allan semblait recouvrer sa présence d'esprit et donner plus d'attention aux objets qui l'entouraient ; les rides dont son front était profondément sillonné s'effacèrent, et tous ses traits, qui étaient comme contractés par une agonie intérieure, reprirent un calme plus naturel : il leva la tête ; et, quoique l'expression de son visage fût encore mélancolique, il n'avait plus rien de farouche : sans être doués de beauté, ses traits étaient mâles et pleins de noblesse ; un léger espace séparait ses sourcils noirs et épais, qui avaient été jusqu'alors rapprochés l'un de l'autre ; ses yeux n'étaient plus égarés ni étincelants, et leur regard était en même temps ferme et tranquille.

— Dieu soit loué ! dit-il après avoir gardé le silence quelques instants lorsque Annette eut cessé de chanter ; mon âme n'est plus obscurcie : le brouillard qui couvrait mon esprit s'est dissipé.

— Cousin Allan, dit lord Menteith en s'avancant vers lui, vous pouvez rendre grâce à Annette Lyle et au ciel de cet heureux changement.

— Mon noble cousin Menteith, dit Allan en lui prenant la main avec une affection respectueuse, vous connaissez depuis si longtemps mon malheureux état, que je n'ai pas besoin de vous faire mes excuses

pour ne pas vous avoir exprimé plus tôt le plaisir que j'éprouve en vous voyant dans ce château.

— Nous sommes de trop vieilles connaissances, Allan, et de trop bons amis pour être sur le cérémonial. Mais vous aurez ici aujourd'hui la moitié des chefs montagnards, et vous savez qu'avec eux il ne faut pas négliger l'étiquette. Que donnerez-vous à la petite Annette pour vous avoir mis en état de paraître convenablement devant Evan Dhu, Mac-Dougal, et je ne sais combien d'autres chefs?

— Ce qu'il me donnera? dit Annette en souriant, rien de moins, j'espère, que le plus beau ruban qu'il pourra trouver à la foire de Doune.

— A la foire de Doune, Annette! dit Allan d'un air triste. Il y aura bien du sang répandu d'ici à cette époque; peut-être ne la verrai-je jamais. Mais vous me rappelez ce que j'avais dessein de faire depuis longtemps.

Après avoir parlé ainsi, il sortit de l'appartement.

— A en juger par la manière dont il parle, ma chère Annette, dit lord Menteith, je crois qu'il ne faut pas vous éloigner, et que vous ferez bien de voir si votre harpe est d'accord.

— J'espère que nous n'en aurons pas besoin, répondit Annette, d'un ton qui annonçait qu'elle n'était pas sans inquiétude. L'accès dont il sort a été fort long, et il n'est pas à croire qu'il se renouvelle si promptement. Qu'il est triste de voir un homme naturellement aimant et généreux attaqué d'une maladie si cruelle!

Elle parlait ainsi à voix basse, de crainte qu'Allan ne revint tout à coup et ne l'entendit. Lord Menteith s'était approché d'elle, et s'était penché pour mieux l'écouter. Il était encore dans cette situation quand Allan parut à la porte. Annette et le comte eurent l'air interdit, reculèrent involontairement de quelques pas, comme s'ils eussent craint de lui donner à penser qu'ils étaient en conférence secrète. Allan s'aperçut de leur trouble, il s'arrêta tout à coup : ses sourcils se froncèrent, ses yeux roulèrent dans leurs orbites; mais ce paroxysme ne dura qu'un instant; il passa la main sur son front comme pour en effacer toute trace d'émotion, et s'approcha d'Annette, tenant en main un petit coffre en bois de chêne, dont le couvercle était un ouvrage de marqueterie très-bien exécuté.

— Cousin Menteith, dit-il au comte, je vous prends à témoin que je donne à Annette Lyle cette cassette et tout ce qu'elle contient : ce sont quelques ornements qui appartenaient à ma pauvre mère, ornements de peu de valeur, comme vous pouvez le croire; l'épouse d'un chef montagnard a bien rarement des bijoux précieux.

— Mais ces bijoux, dit Annette en repoussant la cassette avec douceur et timidité, appartiennent à la famille ; Allan, je ne puis ni ne dois...

— Ils n'appartiennent qu'à moi, Annette, dit-il avec fierté en l'interrompant ; c'est un don que ma malheureuse mère m'a fait sur son lit de mort. C'est tout ce qui m'appartient au monde avec mon plaid et ma charybde : prenez-les donc ; ils n'ont aucune valeur pour moi, conservez-les pour l'amour d'Allan, si le sort de la guerre ne lui permet pas de vous revoir.

A ces mots il ouvrit la boîte, et la présenta de nouveau à Annette. — Si ces bijoux ont quelque valeur, lui dit-il, ils pourront vous être utiles quand ce château aura été détruit par le fer et le feu, et que vous vous trouverez sans asile ; mais conservez une bague en souvenir d'Allan, qui a fait, pour mériter votre affection, sinon tout ce qu'il aurait voulu, au moins tout ce qui lui a été possible.

— Je n'accepterai de vous qu'une bague, Allan, dit Annette en s'efforçant en vain de retenir ses larmes, je n'en accepterai qu'une seule, comme une marque de votre amitié pour moi. Ne me pressez pas davantage de recevoir un présent d'une telle valeur : je n'y puis consentir, Allan ; en vérité, je ne le puis.

— Eh bien, faites donc votre choix : votre délicatesse est peut-être bien placée ; le reste prendra une forme sous laquelle il pourra vous devenir utile.

— Ne pensez pas à cela, dit Annette en choisissant dans la boîte la bague qui lui parut la moins précieuse : gardez ces bijoux pour votre épouse, pour celle de votre frère. Mais, juste ciel ! s'écria-t-elle en s'interrompant ; quelle bague ai-je donc choisie !

Allan, dont les yeux exprimèrent une sombre appréhension, y jeta un regard empressé : c'était une bague qui portait une petite plaque en émail représentant une tête de mort placée sur deux poignards croisés. Dès qu'il l'eut aperçue, il poussa un gémissement si profond qu'Annette épouvantée laissa tomber la bague, qui roula sur le plancher : Menteith la lui rendit.

— Je prends Dieu à témoin, Milord, s'écria Allan, que c'est votre main, et non pas la mienne, qui lui a rendu ce don de mauvais augure. C'est la bague de deuil que portait ma mère en mémoire de son frère assassiné.

— Je ne crains pas les augures, dit Annette un sourire sur les lèvres, tandis que ses yeux étaient baignés de larmes. Rien de ce qu'elle tient de ses protecteurs (c'est ainsi qu'elle nommait toujours Allan et lord Menteith) ne peut porter malheur à la pauvre orpheline.

Mettant la bague à son doigt en achevant ces paroles, elle prit sa harpe, et chanta sur un air gai les deux couplets suivants d'une chanson à la mode, tirée de quelque Masque ¹ de la cour, et qui était parvenue jusque dans les solitudes du Perthshire avec le caractère d'hyperbole bizarre qui signale le goût du temps de Charles II.

O toi qui lis dans le livre des cieux,
Sage astrologue, hélas! je plains ta peine :
Ces astres-là valent-ils deux beaux yeux ?
Fais comme moi, consulte ceux d'Hélène.

Mais non, arrête, et craignons, imprudent,
D'en trop savoir sur le malheur d'un autre.
Si nous risquons de faire ainsi le nôtre,
C'est trop payer ce funeste talent.

— Elle a raison, Allan, dit lord Menteith, et ces couplets valent mieux que tout ce que nous pourrions gagner à la connaissance des choses futures.

— Elle a tort, Milord, dit Allan d'un air sombre, elle le reconnaîtra; mais vous qui traitez avec tant de légèreté les avis que je vous ai donnés plusieurs fois, vous ne vivrez peut-être pas assez pour en être témoin. Ne riez pas d'un air si dédaigneux, ajouta-t-il, ou plutôt riez aussi fort et aussi longtemps que vous le pourrez, car l'instant où vous ne pourrez plus rire n'est pas éloigné.

— Je m'inquiète peu de vos visions, Allan. Quelque courte que puisse être ma carrière, l'œil d'un montagnard, malgré sa seconde vue, ne peut en apercevoir la fin.

— Pour l'amour du ciel! dit Annette, ne le contrariez pas; vous connaissez sa situation, vous savez qu'il ne peut endurer...

— Ne craignez rien, Annette, dit Allan, mon esprit est calme et tranquille. Quant à vous, cousin Menteith, mon amitié vous a cherché partout dans l'avenir. J'ai vu des champs de bataille jonchés de cadavres en aussi grand nombre que les grolles qui couvrent ces vieux arbres. — Il montrait du doigt un bouquet d'arbres qui servait de repaire à une foule de ces corbeaux qu'on appelle aussi freux. — Je vous ai cherché, répéta-t-il, mais je ne vous ai pas trouvé. J'ai vu des foules de captifs blessés, désarmés, sans défense, entraînés dans les cachots et dans les citadelles; vous n'étiez point parmi eux. J'ai vu des tribu-

¹ Espèce de petit poème dramatique, le plus souvent allégorique, et assez analogue à certains opéras-comiques ou pièces féeriques. Les *Masques* de Ben Johnson eurent surtout le plus grand succès. Le célèbre Inigo Jones était le Cicéri du temps pour les décorations si nécessaires à ces pièces.

naux iniques condamner à être fusillés des hommes qu'ils nommaient des rebelles ; j'ai vu partir les éclairs qui lançaient contre eux le feu de la mort ; mais vous n'étiez point encore là. J'en ai vu d'autres conduits sur des échafauds, j'ai vu la hache sanglante faire tomber successivement leur tête ; mais je n'ai pas reconnu la vôtre.

— C'est donc le gibet qui m'est réservé, dit lord Menteith : j'aurais désiré qu'on m'épargnât la corde, pour l'honneur de mon nom et de ma famille.

Il prononça ces mots d'un ton de plaisanterie, mais non sans désirer involontairement de recevoir une réponse : car le désir de connaître l'avenir exerce souvent quelque influence, même sur l'esprit de ceux qui n'admettent pas la possibilité de semblables prédictions.

— Le genre de votre mort, Milord, ne sera une tache ni pour votre nom ni pour votre famille. J'ai vu, à trois fois différentes, un Highlander vous plonger son poignard dans le sein, et tel sera votre sort.

— Je voudrais bien que vous m'en fissiez le portrait, je lui épargnerais la peine d'accomplir votre prophétie, si son plaid n'est pas à l'épreuve du sabre ou de la balle.

— Vous ne feriez peut-être qu'avancer votre destin ; au surplus je ne puis vous donner les détails que vous désirez, car dans aucune de ces visions il n'a eu le visage tourné vers moi.

— Soit ! laissons donc cette affaire dans l'incertitude où votre augure la place ; cela ne m'empêchera pas de dîner gaiement aujourd'hui au milieu des montagnards armés de poignards.

— Cela peut être ; il peut se faire aussi que vous ayez raison de jouir des moments qui vous restent, tandis qu'ils sont empoisonnés pour moi par de funestes présages. Mais je vous le répète, ajouta-t-il en mettant la main sur son poignard, voilà l'instrument qui doit vous donner la mort.

— En attendant, dit lord Menteith, vous avez flétri toutes les roses des joues de notre pauvre Annette. Changeons donc de discours, mon cher Allan, ou plutôt occupons-nous d'affaires que nous entendons tous deux également bien, et allons voir où en sont nos préparatifs de guerre.

Ils allèrent rejoindre Angus, avec lequel ils trouvèrent plusieurs chefs montagnards, les deux Anglais et le capitaine Dalgetty. Dans la discussion qui eut lieu sur les mesures militaires qu'il convenait de prendre, Allan montra une force d'esprit, une clarté de raisonnement, une précision de pensée, qui le plaçaient dans un jour tout différent de celui sous lequel on l'a vu figurer jusqu'ici.

CHAPITRE VII.

Le signal des combats vient de se faire entendre ;
Les chefs sont assemblés, Moray, Ranald, Alban,
Tous vêtus de tartan, la claymore à la main
CAMPBELL, Lochiel.



Le matin de ce jour, le château de Darnlinvarach offrit un spectacle brillant et animé.

Les différents chefs, arrivant tour à tour avec leur suite, qui, quoique plus ou moins nombreuse, n'était pourtant guère que le cortège qui les accompagnait ordinairement dans les occasions d'apparat, et qui formait une espèce de gardes du corps, saluèrent le seigneur du château et se saluèrent les uns les autres avec une affection cordiale ou avec une réserve hautaine, suivant les relations d'amitié qui existaient entre leurs clans respectifs, ou les querelles qu'ils avaient pu avoir les uns avec les autres. Chaque chef, quelque mince que fût son importance, semblait disposé à exiger des autres la déférence due à un prince souverain indépendant, tandis que les plus puissants étaient forcés par la politique d'accorder quelque chose aux prétentions des autres, afin d'en rallier sous leurs étendards le plus grand nombre possible en cas de besoin. Cette assemblée de chefs ressemblait assez à ces anciennes diètes de l'empire germanique, où le moindre *Fray-Graf* qui possédait un castel perché sur un rocher stérile, entouré de quelques centaines d'acres de terre, prétendait au rang et aux honneurs de prince souverain, et au droit de siéger parmi les dignitaires de l'Empire.

La suite de chaque chef avait été logée aussi bien que les circonstances et les localités le permettaient; mais chacun d'eux avait conservé son henchman ou page qui le suivait comme son ombre, prêt à exécuter tous les ordres qui pourraient lui être donnés.

L'extérieur du château offrait une scène singulière. Les Highlanders, venus d'îles, de vallées, de montagnes différentes, s'observaient réciproquement à distance avec un air de curiosité, de jalousie inquiète ou de malveillance décidée. Mais la classe la plus étourdissante de cette assemblée, au moins pour une oreille qui n'y était pas habituée, c'était celle des joueurs de cornemuse, qui faisaient assaut de talent. Ces ménestrels guerriers, dont chacun avait la plus haute opinion de la supé-

riorité de sa tribu et de l'importance de sa profession, jouèrent d'abord leurs différents pibrocks chacun à la tête de son clan. Enfin, de même que des coqs animés de l'ardeur des combats sont attirés l'un vers l'autre quand ils s'entendent chanter, nos musiciens, secouant leurs plaids et leurs tartans comme ces oiseaux hérissent leurs plumes, commencent à s'approcher les uns des autres, de manière à donner à leurs confrères un échantillon de leur savoir-faire. S'avancant toujours de plus en plus, et semblant se défier mutuellement, chacun jouait de toutes ses forces son air favori sur son instrument criard, d'où il résultait un tel charivari, que si un musicien italien eût été enterré à dix milles de distance, il serait ressuscité d'entre les morts pour fuir le bruit de cette musique barbare.

Cependant les chefs s'étaient assemblés dans la grande salle du château. Parmi eux se trouvaient les personnages les plus importants des Highlands, attirés, quelques-uns par leur zèle pour la cause royale, le plus grand nombre par leur haine contre le marquis d'Argyle, qui, depuis l'influence qu'il avait obtenue dans l'état, voulait exercer une sorte de suprématie sur les chefs ses voisins. Ce politique, doué de grands talents et jouissant d'une puissance considérable, avait aussi des défauts qui le rendaient impopulaire parmi les autres chefs montagnards. La dévotion dont il faisait profession était d'un caractère sombre et fanatique; son ambition paraissait insatiable, et les chefs inférieurs l'accusaient de n'être ni généreux ni libéral. Il faut ajouter que, quoique Highlander et issu d'une famille où la valeur était héréditaire et où elle s'est conservée depuis ce temps, Gillespie Grumach ¹ (il devait ce surnom qu'il portait dans les Highlands au peu d'accord qui régnait entre ses yeux) était soupçonné d'être plus habile politique que vaillant guerrier. Lui et son clan étaient surtout l'objet de la haine des Mac-Donalds et des Mac-Leans, les deux tribus les plus puissantes après la sienne, qui, quoique divisées par d'anciennes querelles, étaient réunies par leur aversion contre les Campbells, autrement nommés les enfants de DIARMID.

Les chefs réunis restèrent quelque temps en silence, attendant que quelqu'un expliquât les motifs de l'assemblée. Enfin, personne ne prenant la parole, un des plus distingués d'entre eux ouvrit la diète en disant :

— Nous avons été convoqués ici, M'Aulay, pour délibérer sur les affaires du roi et sur celles de l'état; nous désirons savoir qui va nous exposer l'objet de nos délibérations.

¹ Grumuch, maltraité.

Les talents oratoires n'étant pas le côté le plus brillant d'Angus M'Anlay, il pria lord Menteith de répondre, et le jeune comte, y ayant consenti, s'expliqua avec autant de dignité que de modestie.

— J'aurais désiré, Messieurs, dit-il, que ce que j'ai à vous dire vous fût adressé par une personne plus connue et d'une réputation mieux établie. Mais puisque je me trouve chargé de porter la parole, j'ai à annoncer aux chefs assemblés que ceux qui désirent secouer le joug déshonorant dont le fanatisme s'efforce de charger leurs têtes n'ont pas un instant à perdre. Les covenantaires, après avoir fait deux fois la guerre à leur souverain, et en avoir extorqué toutes les concessions raisonnables ou injustes qu'il leur a plu d'exiger, après avoir vu leurs chefs comblés de faveurs et de dignités, après avoir publiquement déclaré, lorsque le roi, ayant fait un voyage en Écosse, était sur le point de repartir pour l'Angleterre, qu'il s'en retournait roi satisfait d'un peuple satisfait; sans aucun motif de plaintes, sans autre prétexte qu'un des doutes et des soupçons déshonorants pour le roi, et qui n'ont pas en eux-mêmes le moindre fondement, ont envoyé en Angleterre une armée nombreuse au secours de ses sujets révoltés, pour soutenir une querelle qui est aussi étrangère à l'Écosse que les guerres d'Allemagne. Il est heureux pourtant que l'ardeur avec laquelle on s'est porté à cet acte de trahison ait aveuglé les chefs qui ont usurpé le gouvernement de notre patrie sur les dangers auxquels elle les exposait. L'armée qu'ils ont envoyée en Angleterre, sous les ordres d'un vieux comte de Leven, est composée de ces vieilles troupes levées dans les deux dernières guerres, et qui faisaient la force de l'armée écossaise....

Le capitaine Dalgetty, se levant en ce moment, allait l'interrompre pour dire qu'il était à sa connaissance personnelle qu'un grand nombre de vétérans, formés dans les guerres d'Allemagne, se trouvaient dans l'armée de Leven. Mais Allan, qui était près de lui, le tirant rudement par le bras, le força à se rasseoir, et se mettant un doigt sur les lèvres, lui fit entendre, non sans quelque difficulté, qu'il devait garder le silence. Le capitaine jeta sur lui un regard de mépris et d'indignation, qui ne troubla nullement sa gravité, et lord Menteith continua en ces termes :

— L'instant est donc favorable. Les bons et loyaux Écossais peuvent prouver maintenant que les reproches qu'on a eu à faire récemment à leur patrie ne tombent que sur un petit nombre de séditeux et d'hommes turbulents, dont l'ambition et l'égoïsme ont voulu profiter du fanatisme qui, de la chaire de cinq cents énergumènes, s'est répandu comme un torrent sur l'Écosse. J'ai reçu des lettres du marquis de Huntly dans

le nord, et je les montrerai séparément à chacun de vous. Ce noble seigneur, aussi loyal que puissant, est déterminé à faire usage de tous ses moyens pour faire triompher la cause royale, et le comte de Seaforth est prêt à se ranger sous les mêmes étendards. J'ai des nouvelles semblables du comte d'Airly et des O'Gilvies du comté d'Angus, et je ne doute pas qu'ils ne montent bientôt à cheval avec les Hay, les Leith, les Burnets et d'autres gentilshommes loyaux qui formeront un corps plus que suffisant pour tenir en respect les covenantaires du nord, à qui ils ont déjà donné des preuves de leur valeur en les mettant en déroute dans la fameuse rencontre connue sous le nom de Trot de Turiff. Au sud du Forth et du Tay, le roi compte un grand nombre d'amis qui, mécontents des taxes et des serments qu'on leur impose, et des levées qu'on en exige, n'attendent qu'un signal pour réprimer, les armes à la main, la tyrannie du comité des états et l'insolence inquisitoriale des ministres presbytériens. Douglas, Traquhair, Roxburgh, Hume, tous dévoués à la cause royale, contre-balanceront dans le sud le crédit des partisans du Covenant, et les hommes distingués par leur rang et leur naissance, présents en cette assemblée, et venus tout exprès du nord de l'Angleterre, vous répondront du zèle des comtés de Cumberland, de Westmoreland et de Northumberland. Que peuvent opposer les covenantaires du sud aux efforts de tant de vaillants gentilshommes? — De nouvelles recrues, les Whigamores¹ des comtés de l'ouest, les laboureurs et les ouvriers des Lowlands aux Highlands de l'ouest. Quel ami y ont les covenantaires? On ne m'en citera qu'un seul, aussi connu qu'il est odieux. Mais peut-il exister un homme qui, en jetant les yeux autour de cette salle, et en reconnaissant la puissance, la bravoure et la loyauté des chefs qui y sont assemblés, puisse douter un instant que les forces dont peut disposer Gillespie Grumach ne soient promptement anéanties? Je dois vous dire aussi qu'on s'est assuré de l'argent et des munitions nécessaires pour l'armée qu'il s'agit de former, et que des officiers du premier mérite, ayant acquis dans les guerres étrangères une expérience consommée, et dont l'un est en ce moment devant vos yeux, se sont chargés de discipliner les nouvelles recrues qu'il pourra être nécessaire de lever. —

Ici Dalgetty se redressa et tourna les yeux tout autour de la salle, semblant dire par son attitude et ses regards : Voyez, Messieurs, le voici !

— Un corps de troupes auxiliaires d'Irlande, continua lord Menteith, envoyé d'Ulster par le comte d'Antrim, a effectué son débarquement, et s'est emparé du château de Mingarry avec le secours du clan Ro-

1. Des whigs. Voyez sur ce mot la note de *Waverley*.

naid ; en dépit de tous les efforts d'Argyle, ce corps est dans ce moment en marche pour se rendre à Darnlinvarach. Il ne me reste plus, Messieurs, qu'à engager les nobles chefs qui m'entendent à oublier toutes les considérations secondaires, à réunir leurs efforts pour la cause commune, à donner dans leurs clans respectifs le signal des combats, et à rassembler toutes leurs forces avec une célérité qui ne laisse à nos ennemis ni les moyens de faire des préparatifs contre nous, ni le temps de revenir de la terreur que leur inspirera le premier son de la cornemuse guerrière. Quant à moi, quoique ni ma puissance ni mes richesses ne me mettent au premier rang de la noblesse d'Écosse, je sens ce que je dois à la dignité d'une ancienne et honorable maison, et je dévoue ma vie et ma fortune au succès de la cause que j'embrasse. Que chacun en fasse autant, et nous mériterons les remerciements de notre roi et la reconnaissance de la postérité. —

Les applaudissements réitérés qui suivirent ce discours prouvèrent au comte que l'opinion générale était d'accord avec la sienne. Cependant aucun chef ne prenait la parole, et ils se regardaient les uns les autres, comme s'il fût resté quelque point important à régler. Chacun d'eux causait à voix basse avec ses voisins. Enfin un d'entre eux, respectable par ses cheveux blancs, quoiqu'il ne fût qu'un chef de second rang, se leva, et répondit en ces termes à lord Menteith :

— Thane de Menteith, dit-il, vous avez bien parlé ; il n'est aucun d'entre nous dans le cœur duquel les mêmes sentiments ne brûlent comme une flamme inextinguible. Mais ce n'est pas la force seule qui gagne les batailles : la tête du général enfante la victoire aussi bien que les bras du soldat. Qui donc lèvera la bannière autour de laquelle vous nous invitez à nous rallier ? Croit-on que nous risquerons la vie de nos enfants, que nous hasarderons la fleur de nos concitoyens, sans savoir sous les ordres de qui ils combattront ? Ce serait conduire à la boucherie ceux que les lois divines et humaines nous ordonnent de protéger. Où est la commission du roi en vertu de laquelle ses fidèles sujets sont appelés aux armes ? Quelques simples et quelques grossiers qu'on nous suppose, nous connaissons les lois de la guerre comme celles de notre pays, et nous ne nous porterons à aucune démarche qui puisse troubler la paix générale, sans les ordres exprès du roi, et sans avoir un chef qui soit digne de nous commander.

— Et où trouveriez-vous ce chef, s'écria un autre chef, si ce n'est le représentant des Lords des Iles, dont la famille a toujours joui du droit de commander tous nos clans réunis ? et quel est celui qui a droit à ce titre, si ce n'est Vich-Alister-More ?

— Je conviens, dit un autre chef avec véhémence, que le représentant des Lords des Iles aurait droit de nous commander; mais je nie que Vich-Alister-More soit ce représentant. S'il prétend à être regardé comme tel, qu'il me prouve d'abord que son sang est plus rouge que le mien.

— C'est une chose bien facile, répondit Vich-Alister-More en portant la main sur sa claymore.

Lord Menteith se précipita entre eux, et les conjura de ne pas oublier que les intérêts de l'Écosse, la liberté de leur pays, la cause de leur roi, devaient passer avant toutes querelles sur leur rang et leur noblesse respective. Plusieurs chefs qui ne se souciaient pas d'être sous les ordres d'aucun des deux concurrents, joignirent leurs efforts aux siens; mais personne ne s'expliqua avec plus d'énergie que le célèbre Evan Dhu.

— J'arrive des bords de mes lacs, dit-il, comme le torrent qui descend des montagnes. Il ne remonte pas vers sa source, et je ne prétends point faire un pas rétrograde. Ce n'est point en nous occupant de nos propres prétentions que nous servirons notre patrie et notre roi. Ma voix sera pour le général que le roi aura nommé, et qui possédera sans doute les qualités nécessaires pour être digne de commander à des hommes comme nous. Il faut qu'il soit d'une haute naissance, ou nous nous dégraderions en servant sous ses ordres; il doit être sage et expérimenté, ou la sûreté de nos concitoyens serait en danger; il faut qu'il soit le plus brave des braves, pour que nous lui soyons attachés, et qu'il joigne la fermeté à la prudence pour maintenir l'union parmi nous. Thane de Menteith, pouvez-vous nous dire où nous trouverons un pareil général?

— Il ne faut pas l'aller chercher bien loin, s'écria Allan Mac-Aulay; il est devant vos yeux; le voici, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule d'Anderson, qui était debout derrière lord Menteith.

La surprise de l'assemblée se manifesta par un profond silence; tous les yeux se tournèrent sur Anderson, et celui-ci, jetant un grand manteau qui couvrait en partie sa figure, et s'avancant au premier rang, dit: — Messieurs, je n'avais pas le projet d'être longtemps spectateur silencieux de cette scène intéressante; mais mon bouillant ami m'oblige de me faire connaître un peu plus tôt que je n'en avais l'intention. Ce que je pourrai faire pour le service du roi prouvera si je mérite l'honneur qui m'est accordé par cette commission. C'est un ordre revêtu du grand sceau de l'état, chargeant James Graham, comte de Montrose, de prendre le commandement des forces qui doivent s'assembler en Écosse pour le service de Sa Majesté.

Des applaudissements unanimes et prolongés retentirent à l'instant dans toute l'assemblée. Dans le fait le comte de Montrose était peut-être le seul homme auquel ces fiers montagnards auraient consenti à obéir. Sa haine héréditaire et invétérée contre le marquis d'Argyle les assurait qu'il conduirait la guerre contre lui avec énergie, et sa valeur éprouvée leur faisait concevoir les plus flatteuses espérances de succès¹.

CHAPITRE VIII.

Votre plan est le meilleur des plans. Nos amis sont braves et fidèles. Un bon plan, de bons amis et de grandes espérances; un excellent plan, d'excellents amis.

SHAKSPEARE. *Henri IV*, partie 1



PRÈS avoir donné quelques moments à une joie bruyante, on demanda le silence pour entendre la lecture de la commission royale; et tous les chefs, qui avaient jusque-là gardé leurs toques surmontées de panaches, probablement parce qu'aucun ne voulait être le premier à ôter la sienne, se découvrirent simultanément la tête par respect pour les ordres du roi. La commission était conçue dans les termes les plus honorables: elle autorisait James Graham, comte de Montrose, à appeler aux armes les sujets du roi en Écosse, pour éteindre le feu de la rébellion que des traîtres et des séditeux y avaient allumé, ayant par là rompu la pacification conclue entre les deux royaumes, et encouru la forfaiture. Elle enjoignait à toutes les autorités d'obéir à Montrose et de l'aider dans son entreprise; elle lui donnait le droit de faire des proclamations, de rendre des ordonnances, de récompenser, de punir, de faire grâce, de destituer et de nommer les gouverneurs et les commandants. Enfin elle lui conférait les pouvoirs les plus étendus qu'un monarque ait jamais pu confier à un de ses sujets.

Dès que cette lecture fut terminée, de nouvelles acclamations annoncèrent l'approbation unanime des chefs et leur entière soumission aux volontés du roi. Après avoir reçu ces honorables témoignages de satisfaction générale, Montrose s'adressa tour à tour à chacun des chefs.

1. Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer ici la couleur tout homérique de ce tableau: peut-être aussi cette assemblée des chefs des Highlanders rappelle-t-elle en même temps le fameux conseil des chefs sauvages dans l'Araucana, de don Alonzo d'Ercilla.

Il connaissait déjà principalement les principaux d'entre eux ; mais il ne négligea pas même de parler à ceux qui n'avaient qu'une importance secondaire, et par la connaissance qu'il leur montra de l'histoire, des intérêts et de la situation de leurs clans, il gagna leur bienveillance, et prouva qu'il s'était préparé depuis longtemps à remplir le poste qu'il occupait alors, en étudiant le caractère et les mœurs de ces montagnards.

Tandis qu'il s'occupait de ces actes de courtoisie, ses traits expressifs et la dignité de son maintien offraient un contraste frappant avec l'humble costume dont il était revêtu. Montrose avait ce genre de physionomie dans laquelle on ne découvre rien d'extraordinaire à la première vue, mais qui fait naître un intérêt de plus en plus vif. Il n'était guère que de moyenne taille ; mais tous ses membres étaient bien proportionnés, pleins de vigueur, et capables d'endurer la fatigue. Il avait une constitution de fer, et il en avait eu besoin dans ses campagnes, où il s'était soumis à tous les devoirs du simple soldat. Tous les exercices militaires lui étaient familiers ; il n'était pas moins habile dans les arts de la paix, et il possédait cette aisance qui, lorsqu'on l'a une fois acquise, se fait remarquer dans toutes les situations de la vie. Ses longs cheveux bruns, séparés sur le sommet de sa tête, suivant l'usage des nobles royalistes, tombaient sur chaque épaule en nombreuses boucles, dont l'une, descendant à deux ou trois pouces plus bas que les autres, prouvait qu'il avait adopté cette mode, contre laquelle il avait plu à un ministre puritain, M. Prynne, d'écrire un volumineux traité intitulé : *la Mode profane des boucles*.

Ses traits étaient de nature à intéresser plutôt par le caractère de l'homme même que par leur régularité ; mais un nez aquilin, un œil vif et bien fendu, un teint animé, compensaient les défauts qu'on pouvait remarquer dans quelques autres parties de sa figure, de manière que l'impression qu'il produisait était généralement en sa faveur. Mais ceux qui le voyaient quand son âme entière passait dans ses yeux pleins d'énergie et du feu du génie, ceux qui l'entendaient parler avec l'autorité du talent, avec l'éloquence de la nature, prenaient même de son extérieur une opinion beaucoup plus favorable que nous ne serions tentés de le croire à en juger seulement par les portraits qui lui survivent. Tel fut du moins l'effet qu'il produisit sur tous les chefs montagnards, qui, comme tous les hommes à demi civilisés, n'attachaient pas peu d'importance aux avantages extérieurs.

Dans la conversation qui suivit, Montrose raconta les risques qu'il avait déjà courus pour l'entreprise qu'il s'agissait d'exécuter. Il avait

d'abord espéré entrer en Écosse à la tête d'un corps de royalistes qui s'étaient rassemblés dans le nord de l'Angleterre par obéissance pour les ordres du marquis de Newcastle, mais jamais les Anglais n'avaient voulu passer les frontières, et cette petite armée s'était débandée. Le délai qu'avait éprouvé ensuite le débarquement du corps irlandais du comte d'Antrim avait causé de nouveaux obstacles; et divers plans qu'il avait conçus ayant successivement échoué, il avait été obligé de se déguiser pour traverser les Lowlands, et avait été aidé dans ce dessein par son ami et son parent le comte de Menteith. Comment Allan Mac-Aulay l'avait-il reconnu? C'était, dit-il, ce qu'il ne pouvait expliquer. Ceux qui attribuaient à Allan le don de seconde vue sourirent d'un air mystérieux; mais Allan se contenta de faire observer qu'il n'était pas étonnant que le comte de Montrose fût connu de milliers de personnes qu'il ne connaissait pas.

— Sur l'honneur d'un cavalier, Milord, dit Dalgetty, trouvant enfin l'occasion de prendre part à la conversation, je suis fier et heureux de pouvoir tirer l'épée sous les ordres de Votre Seigneurie. Je bannis de bon cœur toute animosité, tout fiel, toute rancune contre Allan Mac-Aulay, je lui pardonne de m'avoir jeté hier au bas bout de la table. Certes il a si bien parlé aujourd'hui, il a tellement prouvé qu'il est en pleine et entière possession de sa raison, que j'avais résolu de ne pas lui accorder les privilèges qui ne sont dus qu'à la folie; mais puisqu'il ne voulait me déplacer que par honneur pour le comte de Montrose, pour mon futur général en chef, je reconnais en face de tous que cette préférence était juste, et je salue Allan de tout mon cœur, en homme qui veut être son *buen camarado*.

Après avoir fait ce discours, qui ne fut guère écouté ni entendu, il saisit la main d'Allan sans ôter son gantelet, et la pressa fortement; et celui-ci, pour ne pas être en reste de politesse, lui serra la sienne, comme si c'eût été dans la tenaille d'un serrurier, avec une telle force, que le fer du gantelet s'en trouva bossué.

Le capitaine Dalgetty aurait probablement regardé comme un nouvel affront ce signe équivoque d'amitié, si, tandis qu'il soufflait en secouant la main, son attention n'eût été détournée par la voix de Montrose qui l'appelait.

— Capitaine Dalgetty, c'est-à-dire major Dalgetty, j'apprends à l'instant que les Irlandais, qui doivent recevoir des leçons de votre expérience, ne sont en ce moment qu'à quelques lieues d'ici.

— Les chasseurs que j'ai envoyés dans les bois, dit Angus, afin d'en rapporter de la venaison pour l'honorable compagnie, ont appris qu'on

avait vu en marche une troupe nombreuse d'étrangers qui ne parlent ni notre langue ni celle de l'Écosse. Ils sont armés et conduits, dit-on, par Alaster Mac-Donald, communément nommé le jeune Colkitto.

— Ce sont certainement nos gens, dit Montrose; il faut nous hâter de leur envoyer des messagers pour leur servir de guides, et leur fournir ce dont ils peuvent avoir besoin.

— Ce dernier point ne sera pas le plus facile, dit Angus; car, à ce qu'on m'assure, à l'exception d'un petit nombre de mousquets et de quelques munitions, ils sont dépourvus de tout ce qui est nécessaire à une armée; ils n'ont ni argent ni souliers, et ils sont à moitié nus.

— C'est ce qu'il était inutile de proclamer si hautement, dit Montrose; au surplus, les tisserands puritains de Glasgow nous fourniront d'excellent drap quand nous ferons une descente dans les Lowlands; et si les ministres ont pu réussir à persuader aux vieilles femmes des bourgs d'Écosse de donner leurs toiles pour faire des tentes pour leurs soldats à Dunse-Law¹, j'espère que mes talents oratoires pourront les déterminer à renouveler ce don patriotique, et décider leurs Têtes-Rondes de maris à nous ouvrir leurs bourses.

— A l'égard des armes, dit le major Dalgetty, comme nous l'appellerons dorénavant, si Votre Seigneurie permet à un vieux soldat d'exprimer sa façon de penser, il suffit qu'un tiers des soldats porte le mousquet; mon arme favorite pour les autres serait la pique, arme excellente, soit pour soutenir une charge de cavalerie, soit pour enfoncer un bataillon d'infanterie. Tout ouvrier serrurier est en état de fabriquer cent têtes de piques par jour, et il ne manque pas de bois pour faire des manches. Je garantis qu'un bon bataillon de piquiers, formé à la manière du lion du Nord, de l'immortel Gustave, battraît la fameuse phalange macédonienne, dont j'ai lu les exploits quand j'étais au collège de Mareschal à Aberdeen. De plus, je suis en état de vous démontrer...

La dissertation du major sur la tactique fut interrompue en ce moment par Allan Mac-Aulay, qui, étant sorti un instant, rentra en s'écriant : — Silence! place pour un hôte dont la présence n'était ni attendue ni désirée.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que la porte de l'appartement rouvrit, et l'on y vit entrer un homme à cheveux gris, de grande taille, d'un maintien imposant, et dont l'air plein de dignité, avec un mélange de hauteur, annonçait l'habitude du commandement. Il jeta

1. Les covenantaires campèrent à Dunse-Law durant les troubles de 1639.

sur les chefs assemblés un regard sévère et presque menaçant. Les principaux d'entre eux le lui rendirent par un coup d'œil d'indifférence méprisante ; mais il était facile de voir que quelques chefs inférieurs, surtout ceux dont les possessions étaient voisines des domaines du marquis d'Argyle, auraient voulu être partout ailleurs dans ce moment.

— A qui de vous, Messieurs, dois-je m'adresser comme au chef reconnu par cette assemblée ? Peut-être, au surplus, ajouta-t-il d'un air qui touchait à la dérision, n'êtes-vous pas encore d'accord sur le choix de celui qui doit remplir un poste qui sera sans doute aussi honorable que dangereux.

— Adressez-vous à moi, sir Duncan Campbell, dit Montrose en s'avançant vers lui.

— A vous ! répondit sir Duncan Campbell d'un air de mépris.

— A moi, répéta Montrose ; au comte de Montrose, si vous l'avez oublié.

— J'aurais eu du moins quelque peine à le reconnaître sous le déguisement d'un valet ; et cependant j'aurais dû supposer qu'il fallait une mauvaise influence aussi puissante que celle de Votre Seigneurie, d'un homme reconnu comme un des perturbateurs de la paix d'Israël, pour former dans ce château ce rassemblement d'hommes abusés.

— J'emprunterai, pour vous répondre, sir Duncan, le jargon de vos puritains. Je n'ai pas troublé la paix d'Israël ; c'est vous et la maison de votre père. Mais laissons cette altercation, qui n'a d'importance que pour nous, et apprenez-nous ce que vous avez à nous dire de la part d'Argyle, dont nous voyons sans doute en vous l'envoyé.

— C'est au nom du marquis d'Argyle, comte de Montrose, au nom du parlement d'Écosse, que je demande à connaître les causes qui ont déterminé à tenir cette assemblée. Si elle a pour but de troubler la paix du pays, les relations de voisinage et les lois de l'honneur auraient dû vous engager à nous informer de vos intentions.

— Ainsi donc quelques-uns des chefs les plus distingués des montagnes d'Écosse ne peuvent se réunir chez un ami commun, sans être exposés à une visite inquisitoriale, sans qu'on vienne leur demander le motif de leur réunion ? C'est un état de choses aussi nouveau que singulier en Écosse, ajouta-t-il en se tournant du côté des chefs. Il me semble que nos ancêtres étaient accoutumés à se réunir pour des parties de chasse, ou pour tout autre objet, sans en demander la permission au grand Mac-Callum-More, et sans avoir à en rendre compte à aucun de ses émissaires ou de ses subordonnés.

— On a vu en Écosse le temps dont vous parlez, dit un chef dont

les terres touchaient à celles du marquis d'Argyle, — on le reverra encore lorsque les usurpateurs des anciennes possessions seront réduits à n'être que lairds de Lochow, comme l'étaient leurs ancêtres, et qu'ils ne s'étendront plus comme une nuée de sauterelles pour dévorer nos possessions.

— Faut-il donc que je croie, dit sir Duncan, que c'est contre mon nom seul, contre le clan des Campbells, que se font ces préparatifs, ou devons-nous souffrir en commun avec tous les habitants paisibles de l'Écosse?

— Avant que le laird d'Ardenvohr avance plus loin dans son audacieux catéchisme, s'écria un chef avec violence, j'ai aussi une question à lui faire. A-t-il apporté plus d'une vie en ce château, pour venir nous y braver, nous y insulter?

— Messieurs, dit Montrose, je réclame de vous un peu de patience. Un homme qui vient à nous comme ambassadeur doit pouvoir tout dire, et a droit à un sauf-conduit; mais puisque sir Duncan Campbell est si pressant, je veux bien l'informer qu'il se trouve ici au milieu d'une assemblée de fidèles sujets du roi, convoqués par moi, au nom, sous l'autorité et en vertu des ordres spéciaux de Sa Majesté.

— Nous allons donc, je présume, dit Duncan, avoir une guerre civile dans toutes les formes. J'ai fait trop longtemps le métier de soldat pour apprendre cette nouvelle avec inquiétude; mais il aurait été honorable pour le comte de Montrose de consulter en cette occasion un peu moins son ambition et un peu plus la paix du pays.

— Quels sont ceux qui ont consulté leur ambition et leur intérêt, sir Duncan? Ce sont ceux qui ont réduit l'Écosse à la situation où elle se trouve; c'est à eux qu'il faut s'en prendre si les plaies qu'ils ont faites à leur patrie ont rendu indispensable le terrible remède que nous allons employer à regret.

— Et parmi ceux dont vous parlez, quel rang assignerons-nous à un noble comte qui a été partisan si outré du Covenant, qu'en 1639 il fut le premier à passer le Tweed pour charger l'armée royale à la tête de son régiment? N'est-ce pas encore lui qui fit ensuite signer le Covenant, à la pointe de l'épée, aux bourgeois de la ville d'Aberdeen?

— Je vous entends, sir Duncan, répondit Montrose avec modération; mais si, dans ma première jeunesse, j'ai commis les fautes que vous me reprochez, si je me suis laissé égarer par les discours insidieux d'ambitieux hypocrites, mon repentir peut en avoir acheté le pardon. Me voici, l'épée à la main, prêt à verser tout mon sang pour réparer mes erreurs, et c'est tout ce qu'on peut exiger d'un simple mortel.

— Je suis fâché, Milord, d'avoir à faire un tel rapport au marquis d'Argyle ; il m'avait chargé en outre, pour prévenir les maux qui résultent toujours d'une guerre entre montagnards, de vous proposer de conclure une trêve pour l'intérieur de nos montagnes. L'Écosse est assez grande pour nous fournir ailleurs des champs de bataille, sans que des voisins aillent ravager leurs territoires respectifs.

— C'est une proposition pacifique, dit Montrose en souriant d'un air ironique, telle qu'on devait l'attendre d'un homme dont les actions ont toujours démontré, plus que ses conseils et ses intentions, qu'il est ami de la paix. Cependant si l'on pouvait fixer avec justice et impartialité les conditions de cette trêve, si nous pouvions avoir une garantie, car il nous en faut une, sir Duncan, que le marquis les exécutera fidèlement, je consentirais, quant à moi, à laisser la paix derrière nous, puisque nous ne voulons que porter la guerre en avant. Mais, sir Duncan, vous avez trop d'usage et d'expérience pour croire que nous puissions vous permettre de rester plus longtemps dans ce château, et d'y être témoin de nos opérations. On va vous servir des rafraichissements, après quoi vous retournerez à Inverary avec un officier que nous chargerons de régler les conditions d'une trêve dans nos montagnes, si c'est bien sérieusement que le marquis en fait la proposition.

Sir Duncan ne répondit qu'en saluant.

— Lord Menteith, continua Montrose, voulez-vous avoir la bonté de suivre sir Duncan Campbell d'Ardenvohr, tandis que nous allons délibérer sur le choix de l'officier qui l'accompagnera ? Mac-Aulay me permettra de le prier de donner des ordres pour que sir Duncan soit traité conformément aux lois de l'hospitalité.

— J'y veillerai, dit Allan en s'avançant ; j'aime sir Duncan, les mêmes mains nous ont fait souffrir autrefois ; je ne l'ai point oublié.

— Comte de Menteith, dit sir Duncan, j'ai bien du regret de vous voir à votre âge engagé dans une entreprise désespérée, et prenant parti pour des rebelles.

— Je suis jeune, répondit Menteith, mais je suis assez âgé pour distinguer la bonne cause de la mauvaise, la loyauté de la rébellion. Quand on entre de bonne heure dans le bon chemin, on a l'espoir d'y marcher plus longtemps.

— Et vous aussi, mon cher Allan, dit sir Duncan en lui serrant la main, faut-il que nous levions le sabre l'un contre l'autre après avoir si souvent combattu ensemble un ennemi commun ?

Se tournant alors vers les chefs : — Messieurs, leur dit-il, je reconnais parmi vous bien des gens qui ont toute mon affection, et j'ai le

plus vif regret de voir que vous rejetiez toute médiation. Dieu, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, sera juge de nos motifs et de ceux des hommes qui sont les brandons de cette guerre civile.

— Amen, dit Montrose. Nous nous soumettons à ce tribunal.

Sir Duncan sortit accompagné d'Allan Mac-Aulay et de lord Menteith.

— Voilà bien un véritable Campbell, dit Montrose en le voyant partir; il y a longtemps qu'on a dit d'eux : Tout promettre, ne rien tenir.

— Pardonnez-moi, Milord, dit Evan Dhu; quoique ennemi héréditaire des Campbells, j'ai toujours connu le laird d'Ardenvohr brave à la guerre, honnête pendant la paix, et sage dans les conseils.

— Je sais, dit Montrose, que son caractère personnel mérite l'éloge que vous en faites; mais il ne parle ici que comme l'organe et l'interprète de son chef le marquis, le plus faux de tous les hommes qui aient jamais existé. Mac-Aulay, dit-il tout bas à son hôte, de crainte que ses discours artificieux ne fassent quelque impression sur l'inexpérience de Menteith ou sur les dispositions singulières de votre frère, vous ne feriez pas mal d'envoyer des musiciens, afin d'empêcher qu'il ne les engage dans une conférence particulière.

— Des musiciens! répondit Angus, je n'en ai pas d'autre que mon joueur de cornemuse; et à peine peut-il respirer, tant il est essoufflé d'avoir fait assaut avec ses confrères; mais je vais y envoyer Annette Lyle avec sa harpe.

Et il sortit un instant pour aller donner des ordres à ce sujet.

Pendant ce temps une discussion assez chaude s'entama sur le choix à faire d'un envoyé pour accompagner sir Duncan à Inverary. On ne pouvait faire cette proposition aux principaux chefs, accoutumés à se considérer comme les égaux de Mac-Callum-More, et ceux qui n'avaient pas le même prétexte n'étaient nullement tentés de se charger de cette mission. On aurait dit qu'Inverary était la vallée de Josaphat, tant chacun montrait de répugnance à en approcher. Il fallut finir, après beaucoup d'hésitation, par en donner la raison; et l'on déclara que, quel que fût le montagnard qui se chargeât d'une ambassade si peu agréable à Mac-Callum-More, celui-ci conserverait dans son cœur le souvenir de cette offense, et ne manquerait pas de trouver tôt ou tard le moyen de l'en faire repentir.

Dans cet embarras, Montrose, qui ne regardait cette proposition de trêve que comme un stratagème d'Argyle, quoiqu'il n'eût pas osé la rejeter purement et simplement en présence de ceux qui étaient le plus intéressés à ce qu'elle fût acceptée, résolut de confier à Dalgetty

cette mission honorable, mais dangereuse ; et pour le déterminer à l'accepter, il lui fit observer qu'il n'avait dans les montagnes ni clan ni possessions sur lesquelles Argyle pût faire tomber sa vengeance.

— Mais si je n'ai ni clan ni domaine, dit Dalgetty, j'ai une tête, et je ne me soucie nullement qu'il fasse tomber sa vengeance sur elle. Je connais plus d'un cas où un honorable ambassadeur a été pendu comme un espion. Les Romains eux-mêmes ne traitèrent pas fort bien les députés qui leur furent envoyés lors du siège de Capoue, quoique je me rappelle qu'ils se contentèrent de leur couper le nez et les mains, et de leur arracher les yeux.

— Sur mon honneur, major, dit Montrose, si le marquis, au mépris des lois de la guerre, vous faisait quelque insulte, j'en tirerais une vengeance si terrible que le bruit en retentirait dans toute l'Écosse.

— La consolation serait assez mince, répliqua Dalgetty; mais n'importe, *coragio*, comme dit l'Espagnol. Ayant en vue la terre promise, le domaine de Drumthwacket, *mea paupera regna*, comme nous le disions au collège de Mareschal, je me charge de la mission de Votre Excellence, sachant qu'un chevalier d'honneur doit toujours obéir aux ordres de son général, au risque de périr par le sabre ou même par le gibet.

— Bravement résolu ! dit Montrose. Maintenant suivez-moi, je vous remettrai vos instructions, et je vous informerai des conditions auxquelles nous pourrions conclure une trêve pour l'intérieur de nos montagnes.

Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs des détails de ces instructions : elles étaient d'une nature évasive, comme semblait le demander une proposition que Montrose jugeait n'avoir été faite que pour gagner du temps. Lorsqu'il eut fini d'expliquer à Dalgetty ses intentions, celui-ci, en se retirant, lui rendait le salut militaire à la porte de l'appartement quand Montrose lui fit signe de rentrer.

— Je présume, lui dit-il, que je n'ai pas besoin de rappeler à un officier qui a servi sous le grand Gustave, qu'un envoyé, dans le cas où vous allez vous trouver, ne doit pas se borner à exécuter littéralement ses instructions, et que son général s'attend à recevoir de lui, à son retour, quelque rapport sur l'état des affaires dans le camp des ennemis, autant qu'il pourra s'en assurer; en un mot, major, il faut que vous soyez *un peu clairvoyant*.

— Ah ! ah ! Votre Excellence, répondit Dalgetty en donnant à ses traits durs une expression inimitable de ruse et d'intelligence. Si l'on ne me met pas la tête dans un sac, ce que j'ai vu pratiquer à l'égard

d'honorables officiers soupçonnés de venir dans des intentions à peu près semblables, Votre Excellence peut compter sur une relation bien exacte de tout ce que Dugald Dalgetty aura vu et entendu, quand il s'agirait même de vous dire combien d'airs jouent les cornemuses de Mac-Callum-More, et combien il se trouve de raies sur l'étoffe de son plaid et de son jupon, en supposant qu'il s'habille comme tous ces braves chefs.

— Fort bien ! répondit Montrose ; adieu, major : on dit que la pensée d'une dame se trouve toujours dans le *post-scriptum* de ses lettres ; songez donc que de même la partie la plus importante de votre mission consiste dans les dernières instructions que je viens de vous donner.

Dalgetty lui exprima par un coup d'œil qu'il le comprenait parfaitement, et se retira pour se mettre, lui et son cheval, en état de commencer leur voyage en faisant entrer des vivres dans les magasins.

A la porte de l'écurie, car ses premiers soins étaient toujours pour Gustave, il trouva Angus Mac-Aulay et sir Miles Musgrave qui venaient de rendre une visite à son coursier ; et, après en avoir fait l'éloge, ils se réunirent pour engager le major à ne pas emmener ce bel animal dans un voyage qui devait être très-fatigant.

Angus lui peignit sous les couleurs les plus effrayantes l'état des routes, ou, pour mieux dire, des sentiers presque impraticables qu'il fallait suivre à travers les bois dans tout le comté d'Argyle, les huttes misérables où il serait obligé de passer la nuit, et où son cheval ne pourrait trouver aucun fourrage, et serait réduit à sa repaire de quelques bruyères desséchées ; de sorte que, s'il pouvait résister à un pareil pèlerinage, il en reviendrait incapable d'aucun service militaire.

L'Anglais confirma gravement tout ce que son ami venait de dire, et jura qu'il se donnait au diable, corps et âme, s'il ne regardait pas comme un acte de démence complète le seul projet d'emmener dans une pareille expédition un cheval auquel on attachait le moindre prix.

Dalgetty les regarda l'un après l'autre, comme s'il eût été indécis. — Que me conseillez-vous donc de faire en pareille circonstance ? leur demanda-t-il.

— Par la main de mon père, dit Angus, si vous voulez me confier la garde de votre cheval, vous pouvez compter qu'il sera nourri et soigné comme il le mérite, et que vous lui trouverez, à votre retour, le crin aussi lisse qu'un oignon cuit dans du beurre.

— Ou bien, dit sir Miles Musgrave, si ce digne cavalier veut s'en défaire à un prix raisonnable, j'ai encore une partie de mes chande-

liers d'argent qui danse dans ma bourse, et je suis disposé à la faire passer dans la sienne.

— C'est-à-dire, mes honorables amis, dit Dalgetty en les regardant avec un air de pénétration comique, que vous ne seriez pas fâchés d'avoir quelque souvenir du vieux soldat, dans le cas où il prendrait fantaisie à Mac-Callum-More de le faire pendre devant la porte de son château, et, sans contredit, ce ne serait pas une faible satisfaction pour moi en pareille circonstance de laisser pour mon héritier un noble et loyal cavalier comme sir Miles Musgrave, ou un digne chef de clan comme notre excellent hôte.

Tous deux s'empressèrent de protester que rien n'était plus éloigné de leur pensée, et ils insistèrent plus fortement que jamais sur le mauvais état des routes. Angus Mac-Aulay lui cita les noms gaéliques d'une multitude de bois, de rochers et de précipices qu'il rencontrerait en chemin, et le vieux Donald, qui arriva en ce moment, confirma les assertions de son maître en levant au ciel les yeux et les bras, et en secouant la tête à chaque mot que le laird prononçait. Mais rien de tout cela ne fit impression sur l'impassible major.

— Mes dignes amis, leur dit-il, Gustave n'est pas novice en voyage. Il est endurci aux fatigues; il a vu les montagnes de la Bohême, et, n'en déplaît à celles dont M. Angus fait un tableau si affreux, confirmé dans tous les points par sir Miles, qui ne les a jamais vues, elles peuvent le disputer aux plus mauvaises routes de toute l'Europe. Il faut que vous sachiez encore que mon cheval a une excellente qualité, une qualité sociale. Il est vrai qu'il ne peut boire avec moi dans la même coupe; mais nous partageons notre pain ensemble, et partout où il s'en trouvera, je vous réponds qu'il ne souffrira pas de la famine. Mais pour couper court à cette discussion, mes chers amis, faites-moi le plaisir d'examiner le palefroi de sir Duncan qui est là, à côté du mien : voyez comme il est gras et bien portant. Or, pour calmer vos inquiétudes, je vous dirai que, tant que nous suivrons la même route, ce palefroi et son chevalier manqueront de vivres avant Gustave et moi.

À ces mots, il remplit une large mesure d'avoine, et la plaça devant son coursier qui, hennissant, dressant les oreilles et battant du pied en apercevant son maître, fournissait ainsi la preuve des relations amicales qui existaient entre eux, et il ne toucha pas à sa provende avant de lui avoir rendu ses caresses en lui léchant les mains et le visage, après quoi il se mit à dépêcher son avoine avec une célérité qui était une suite de ses habitudes militaires. Son maître, après l'avoir regardé quelques minutes d'un air de complaisance, lui dit : — Bon appétit.

Gustave ; à présent il faut que j'aie aussi m'avitailler pour la campagne.

Il se retira alors en saluant gravement Angus et sir Miles, qui, après s'être regardés quelques instants en silence, partirent en même temps d'un grand éclat de rire.

— Le drôle fera son chemin dans le monde , dit sir Miles.

— Oui, répondit Angus, s'il parvient à se tirer des mains de Mac-Callum-More aussi facilement que des nôtres.

— Croyez-vous, dit l'Anglais, que le marquis ne respecte pas en sa personne le droit des gens et les lois de la guerre ?

— Pas plus que je ne respecterais une proclamation du parlement d'Écosse, répondit Mac-Aulay. Mais rentrons ; il est temps de rejoindre la compa-gnie.

CHAPITRE IX.

Quand la guerre civile aiguise ses poignards,
Chacun pour guide alors ne suit que son caprice,
Et ce qui lui convient à ses yeux est justice.
En des temps plus heureux le bon droit a son tour.
Et nous voyons déchoir ces potentats d'un jour.

SHAKSPEARE. *Coriolan.*



ORD Menteith et Allan Mac-Aulay avaient conduit sir Duncan Campbell dans un appartement écarté où on lui servi toutes sortes de rafraîchissements. Sir Duncan commença par rappeler à Allan une campagne, ou plutôt une espèce de chasse qu'ils avaient faite ensemble contre les Enfants du Brouillard, auxquels ils portaient l'un et l'autre une haine irréconciliable ; mais il ne tarda pas à revenir au point essentiel, et à ramener la conversation sur l'objet de son voyage au château.

— Il était profondément affligé, dit-il, de voir que des amis, des voisins, qui devraient se soutenir mutuellement, allèrent à tourner leurs armes les uns contre les autres pour une cause qui les concernait si peu. Qu'importe aux chefs des Highlands, ajouta-t-il, qui triomphe, du roi ou du parlement ? Ne valait-il pas mieux les laisser vider entre eux leurs différends sans prendre fait et cause pour aucun parti, tandis que les chefs saisiraient cette occasion pour raffermir leur propre autorité de manière à la mettre à l'abri du parti dominant, quel qu'il fût ?

Il rappela ensuite à Allan-Mac-Aulay que les mesures prises sous le dernier règne pour établir, disait-on, la paix parmi les Highlanders,

étaient dans le fait dirigées uniquement contre le pouvoir patriarcal de leurs chefs ; et il cita l'établissement de ces colons qui vinrent se fixer dans le Lewis, comme faisant partie d'un plan délibéré, formé pour introduire des étrangers parmi les tribus celtes, détruire par degrés leurs anciens usages, et les dépouiller de l'héritage de leurs pères ¹ ; et cependant, ajouta-t-il en s'adressant toujours à Allan, c'est pour donner une autorité despotique au monarque qui a conçu de pareils desseins, que tant de chefs des Highlands attisent le flambeau de la discorde, et sont sur le point de tirer l'épée contre leurs voisins, leurs alliés et leurs anciens compagnons d'armes !

— C'est à mon frère, dit Allan, c'est au représentant de notre famille que le laird d'Ardenvohr doit adresser ces remontrances : je suis, il est vrai, le frère d'Angus, mais, en cette qualité, je ne suis que le premier homme de son clan ; et la première obligation que m'imposent les liens du sang, c'est de donner aux autres l'exemple d'une obéissance aveugle à ses ordres.

— La cause est d'ailleurs beaucoup plus générale que sir Duncan Campbell ne paraît le croire, dit lord Menteith, à qui sa bouillante ardeur ne permettait pas de garder le silence dans une pareille occasion : elle ne regarde point tel ou tel clan, telle ou telle peuplade, les Highlands ou les Lowlands ; il s'agit de savoir si nous continuerons de nous laisser gouverner par l'autorité illimitée que s'arrogue une secte d'hommes qui ne nous sont supérieurs sous aucun rapport, au lieu de nous soumettre au gouvernement naturel du prince contre lequel ils se sont révoltés. Quant à ce qui regarde l'intérêt des Highlands en particulier, ajouta-t-il, je prie sir Duncan d'excuser ma franchise ; mais il me paraît très-clair que le seul avantage qui résultera de l'usurpation actuelle, ce sera l'agrandissement d'un seul clan aux dépens de l'indépendance de tous les chefs de ces montagnes.

— Je ne vous répondrai point, Milord, dit sir Duncan, parce que je connais vos préjugés, et que je sais de quelle source ils proviennent ; cependant vous me permettrez de vous dire qu'un comte de Menteith, étant à la tête d'une branche rivale de la famille de Graham, aurait pu, comme l'a fait un de ses ancêtres, dédaigner de se mettre en tutelle, et de n'avoir d'autre opinion que celle qu'on lui veut imposer,

1. On fit, sous le règne de Jacques VI, une tentative d'un genre fort étrange, pour civiliser la portion la plus au nord de l'archipel des Hébrides. Ce monarque accorda la propriété de l'île de Lewis, comme s'il se fût agi d'une contrée sauvage et inconnue, à quelques gentlemen des Lowlands, appelés *entrepreneurs*, la plupart du comté de Fife, pour s'y établir en colonie. L'entreprise réussit d'abord, mais les naturels de l'île, Mac-Leods et Mac-Kensies, se soulevèrent contre les aventuriers des basses-terres, et les tuèrent presque tous.

et il aurait rougi d'être soumis aux ordres d'un comte de Montrose.

— C'est en vain, sir Duncan, reprit fièrement lord Menteith, que vous cherchiez à soulever ma vanité contre mes principes. Le roi donna à mes ancêtres leur titre et leur rang. Ces distinctions ne m'empêcheront jamais de combattre pour la cause royale sous un homme plus digne que moi d'être commandant en chef. Un vil sentiment de jalousie ne m'empêchera jamais de servir sous les ordres du plus brave, du plus généreux et du plus loyal des Écossais.

— Il est fâcheux, dit le vieux chevalier, que vous ne puissiez ajouter à ces éloges celui de la fermeté et de la persévérance. Mais je ne veux point entrer à ce sujet dans une discussion inutile, Milord; le sort en est jeté pour vous, je le sais : permettez-moi seulement de déplorer le funeste ascendant qu'Angus Mac-Aulay et Votre Seigneurie exercent sur mon noble ami, le malheureux Allan, que l'impétuosité naturelle de son frère entraîne à sa perte, ainsi que sur le clan de son père et sur tant d'autres braves.

— Le sort en est jeté pour nous tous, sir Duncan, reprit Allan d'un air sombre. La main de fer du destin imprime l'arrêt de notre sort sur notre front avant que nous puissions former un désir ou lever un doigt pour notre défense. S'il en était autrement, comment le prophète ¹ distinguerait-il l'avenir au milieu de ces présages et de ces ombres qui le poursuivent pendant ses veilles et pendant son sommeil? On ne peut prévoir que ce qui doit nécessairement arriver.

Sir Duncan s'app préparait à répondre, et le point le plus obscur et le plus contesté de la métaphysique allait être l'objet d'une vive discussion entre les deux controversistes highlandais, lorsque la porte s'ouvrit, et Annette Lyle, sa clairshach ² ou sa harpe en main, entra dans l'appartement. La liberté d'une jeune Écossaise des montagnes animait son regard et sa démarche. Vivant dans la plus grande intimité avec le laird de Mac-Aulay, son frère, lord Menteith, et d'autres jeunes seigneurs qui venaient souvent au château de Darnlinvarach, elle n'avait point cette timidité qu'une femme élevée au milieu des personnes de son sexe eût éprouvée naturellement, ou du moins qu'elle eût cru nécessaire de feindre en pareille occasion.

Son costume tenait de l'antique, car les nouvelles modes pénétraient rarement dans les Highlands, et il leur eût été encore plus difficile d'arriver dans un château presque exclusivement habité par des hommes dont la seule occupation était la guerre et la chasse; néanmoins les

1. *The Seer*, le Voyant. — 2. Harpe avec des cordes de métal.

vêtements d'Annette étaient distingués et même riches; son corset ouvert, avec un collet montant, était d'une étoffe bleue, richement brodée, et avait des agrafes d'argent au moyen desquelles elle pouvait le fermer à volonté; les manches en étaient larges, ne descendaient que jusqu'au coude, et étaient bordées d'une frange d'or; par-dessus elle portait un second corset de satin bleu, également brodé, mais d'une couleur plus pâle. Ce corset était un *tartan* de soie à grandes raies où le bleu dominait encore, ce qui était de meilleur goût que la forte opposition des couleurs qu'on trouve plus souvent dans les *tartans* ordinaires. A une chaîne d'argent d'un goût antique qui lui entourait le cou, on voyait suspendu le *wrest* ou clef qui servait à mettre son instrument d'accord. Au-dessus du collet de sa robe s'élevait une petite fraise qui était attachée sur le devant par une épingle de quelque prix, présent que lord Menteith lui avait fait il y avait déjà longtemps; ses longs cheveux blonds tombaient en boucles jusque sur ses sourcils, qu'ils cachaient en partie, et le sourire sur les lèvres, une légère rougeur sur les joues, elle annonça qu'elle venait de la part de Mac-Aulay demander si l'on désirait entendre un peu de musique.

Sir Duncan regardait avec autant de surprise que d'intérêt la jeune beauté dont l'arrivée soudaine avait interrompu sa discussion avec Allan Mac-Aulay. — Se peut-il, lui dit-il à l'oreille, qu'une personne aussi charmante, ayant autant de grâce et de noblesse, soit une musicienne aux gages de votre frère?

— Aux gages! répondit Allan avec vivacité; non, non! sir Duncan, c'est une.... (et il parut hésiter un moment) une proche parente de notre famille; et elle est traitée, ajouta-t-il d'un ton plus ferme, comme la fille d'adoption de la maison de notre père.

A peine eut-il dit ces mots qu'il se leva de table, et avec cet air de courtoisie que tous les Highlanders savent prendre lorsqu'ils le veulent, il céda sa place à la jeune Annette, et lui offrit en même temps des rafraîchissements avec un zèle et des attentions dont le motif était sans doute de donner à sir Duncan une idée favorable du rang et de la naissance de sa protégée. Si telle était son intention, ces soins n'étaient point nécessaires: sir Duncan avait les yeux continuellement fixés sur Annette, et il régnait dans ses regards une expression qui annonçait un intérêt beaucoup plus vif que celui qu'eût pu inspirer la simple idée que la jolie musicienne était une personne bien née. Annette même éprouvait un certain embarras en se voyant observée si attentivement par le vieux chevalier, et ce ne fut pas sans beaucoup d'hésitation qu'après avoir accordé sa harpe et reçu un regard d'encouragement

d'Allan et de lord Menteith, elle chanta la ballade suivante, en langue celtique, que notre ami, M. Secundus Macpherson, dont nous avons déjà eu l'occasion de reconnaître les bons offices, nous a fait l'amitié de traduire.

L'ORPHELINE.

Le vent d'hiver a flétri le feuillage ;
L'astre du jour, de ses pâles rayons,
A lentement pénétré le nuage
Qui nous voilait la cime de nos monts.

La châtelaine au pied du chêne antique
Voit l'orpheline, elle gémit tout bas ;
Ses pieds sont nus, son air mélancolique,
Et ses cheveux hérissés de frimas.

— Hélas ! dit-elle, ô bonne châtelaine !
Au nom du ciel, au nom de vos enfants,
Daignez venir au secours de ma peine,
Moi qui jamais n'ai connu mes parents !

— Ma pauvre enfant, je plains votre misère,
Répond la dame, et gémit avec vous ;
Mais plus à plaindre est encore la mère
Qui pleure, hélas ! sa fille et son époux.

Voici douze ans que, pour fuir la vengeance
D'un chef cruel que le ciel a maudit,
J'errais au loin ; et, ma seule espérance,
Dans un torrent ma fille s'engloutit.

— Voici douze ans, dit la pauvre petite ;
C'était le jour que les chrétiens zélés
Ont appelé jour de sainte Brigitte :
Quatre pêcheurs tendirent leurs filets.

La sainte fit que des flots ils sauvèrent
Un pauvre enfant qui s'en allait mourir ;
Ces bonnes gens sous leur toit l'élevèrent.
C'est moi, daignez à mes maux compatir.

La châtelaine un seul instant hésite,
Et puis soudain l'embrasse avec transport
— Je te bénis, bonne sainte Brigitte,
Toi qui sauvas ma fille de la mort.

La châtelaine a retrouvé sa fille ;
Riches atours remplacent les haillons :

Dans ses cheveux c'est la perle qui brille,
Ces beaux cheveux hérissés de glaçons¹.

Tandis qu'Annette chantait avec une grâce infinie, lord Menteith remarqua non sans quelque surprise que cette ballade paraissait faire sur l'esprit de sir Duncan une impression beaucoup plus vive qu'elle n'aurait dû en produire sur un homme de son âge et de son caractère : il savait fort bien que les Highlanders de cette époque écoutaient une ballade ou une romance avec beaucoup plus de sensibilité que leurs voisins les Lowlands ; mais cette raison même ne lui semblait pas suffisante pour expliquer l'embarras avec lequel le vieillard évitait alors de tourner les yeux vers la musicienne, comme s'il eût craint de les laisser reposer sur un objet aussi intéressant. Encore moins devait-on s'attendre qu'une circonstance aussi simple eût causé une altération si visible dans des traits où se peignaient ordinairement la fierté la plus austère et une rigide inflexibilité : il baissa peu à peu ses longues paupières grises jusqu'à ce qu'elles couvrirent presque entièrement ses yeux, dont on voyait s'échapper furtivement une larme, et resta en silence dans la même position une minute ou deux après que le dernier accord de la harpe se fut fait entendre. Alors il leva la tête et regarda Annette Lyle comme s'il eût voulu lui parler ; puis, changeant tout à coup d'idée, il allait adresser la parole à Allan, lorsque la porte s'ouvrit et le seigneur du château parut.

4. Malgré l'élégance de la traduction ci-dessus, les amateurs de l'antique littérature celtique peuvent être curieux de connaître la version littérale de l'original. Nous la joignons ici, en prévenant le lecteur que ledit original est déposé chez M. Jedediah Cleishbotham.

TRADUCTION LITTÉRALE.

La grêle avait volé sur les ailes du vent d'automne ; le soleil brillait entre deux nuages, pâle comme le guerrier qui soulève languissamment sa tête sur la bruyère quand le torrent des batailles a passé sur lui.

Finele, la dame du château, aperçut une jeune orpheline sous le vieux chêne du rendez-vous. Les feuilles flétries tombaient autour d'elle, et son cœur était plus flétri qu'elles.

Le père de la glace (*nom poétique du froid*) gelait les gouttes de pluie dans sa chevelure. Elles ressemblaient à des taches de cendres blanches sur les rameaux du chêne noirci et presque consumé par le feu.

La jeune fille dit : — Donnez-moi quelques consolations, châteline, je suis une orpheline. Et la dame répondit : — Comment puis-je donner ce que je n'ai pas ? Je suis la veuve d'un époux assassiné, j'ai mère d'un enfant qui a péri. Quand je fuyais, tremblante, la vengeance de l'ennemi de mon seigneur, notre barque fut engloutie dans les flots, et ma fille ne se retrouva plus. C'était le jour de sainte Brigitte, près du torrent de Campsie. Maudit soit ce triste jour !

Et la jeune fille répondit : — C'était le jour de sainte Brigitte, il y a eu douze moissons depuis ce temps-là, les pêcheurs de Campsie ne trouvèrent dans leurs filets ni truite ni saumon, mais un enfant à demi mort, qui depuis a vécu dans la misère, et qui va mourir si vous ne le secourez.

Et la dame répondit : — Bénie soit sainte Brigitte et le jour qui porte son nom : car je reconnais les yeux noirs et le regard d'aigle de mon époux, et l'héritage de sa veuve t'appartient.

Et elle appela ses suivantes, et leur dit de revêtir cette jeune fille d'une robe de soie ; et les perles qu'elles placèrent dans ses cheveux surpassèrent en blancheur les glaçons qui y brillaient naguère.

CHAPITRE X.

Le chemin était long, pénible, dangereux ;
Et plus ils approchaient du but de leur voyage,
Plus le pays était désert, sombre et sauvage.

Les voyageurs, romance.



ANGUS MAC-AULAY était chargé d'un message dont il ne savait trop comment s'acquitter, et son embarras était même assez visible ; car ce ne fut qu'après beaucoup de phrases détournées et ambiguës, après avoir retourné sa harangue de mille manières différentes, qu'il parvint à faire comprendre à sir Duncan que l'officier qui devait l'accompagner attendait ses ordres, et que tout était prêt pour son départ. Sir Duncan se leva d'un air indigné, et l'affront qu'il ressentait d'un pareil message fit succéder la colère à l'émotion que la musique avait fait naître.

— Je ne m'attendais guère à une réception semblable, dit-il en jetant un regard irrité sur Angus Mac-Aulay : je n'aurais pas cru qu'il y eût parmi les Highlanders de l'ouest un chef qui, pour faire sa cour à un Saxon, eût la bassesse de venir intimer au laird d'Ardenvohr l'ordre de quitter son château, lorsque le soleil s'éloignait du méridien, et avant que la seconde coupe ait été vidée. — Mais, adieu, Monsieur, je vois à présent comment on remplit ici les devoirs de l'hospitalité ; et la première fois que je reviendrai dans le château de Darnlinvarach, ce sera une épée nue dans une main et une torche ardente dans l'autre.

— Venez, dit Angus, et quand vous auriez cinq cents Campbells à votre suite, je m'engage à vous recevoir d'une manière plus convenable, et telle sera la fête qui vous sera préparée, que vous ne vous plaindrez pas une seconde fois de vos hôtes.

— Gens menacés vivent longtemps, reprit le vieux chevalier ; vos fanfaronnades sont trop bien connues, laird de Mac-Aulay, pour que les gens d'honneur y fassent attention. Pour vous, Milord, et vous, Allan, qui avez remplacé mon hôte peu cérémonieux, recevez, je vous prie, mes remerciements. Et vous, charmante fille, ajouta-t-il avec quelque émotion en s'adressant à Annette Lyle et en lui mettant au doigt une petite bague, j'espère que vous ne me refuserez point cette

légère marque de mon souvenir ; vous avez rouvert une source que je croyais tarie depuis longtemps.

A ces mots, il sortit de l'appartement, et fit appeler les gens de sa suite. Angus Mac-Aulay, offensé des reproches qu'il lui avait faits, et en même temps un peu confus, ne songea pas à le suivre. Sir Duncan trouva dans la cour son palefroi et ses domestiques qui étaient prêts à partir. Le noble major Dalgetty l'attendait aussi un pied sur l'étrier ; dès que sir Duncan parut, il s'élança sur son cher Gustave, et la cavalcade s'éloigna du château.

Le voyage fut long et ennuyeux, sans être néanmoins aussi pénible que le laird de Mac-Aulay l'avait prédit. A dire vrai, sir Duncan avait grand soin d'éviter ces sentiers secrets par lesquels le comté d'Argyle était accessible du côté de l'ouest, quoiqu'ils eussent abrégé beaucoup le chemin : car son parent et son chef, le marquis d'Argyle, avait coutume de dire qu'il ne voudrait pas pour cent mille couronnes qu'aucun mortel connût les défilés par lesquels une force armée pouvait pénétrer dans son pays.

Sir Duncan évita donc presque toujours les Highlands, et se dirigea vers le port de mer le plus proche, où il avait plusieurs galères à demi-pont à ses ordres. Ils s'embarquèrent à bord de l'une d'elles, suivis de Gustave, qui était tellement fait aux aventures, qu'aller sur mer ou sur terre lui paraissait tout aussi indifférent qu'à son maître.

Le vent était favorable, et ils poursuivirent rapidement leur route en déployant toutes leurs voiles. La traversée ne fut pas de longue durée ; et le lendemain de grand matin on annonça au major Dalgetty, qui était alors dans une petite cabane sous le demi-pont, que la galère était sous les murs du château de sir Duncan Campbell.

Lorsqu'il monta sur le tillac, il vit Ardenvohr qui s'élevait presque sur sa tête : c'était un château carré, d'un aspect sombre et imposant, d'une étendue considérable et d'une grande hauteur, situé sur un promontoire qui s'avance dans le bras de mer dans lequel ils étaient entrés la veille. Un mur flanqué de tourelles de chaque côté entourait le château du côté de la terre ; mais du côté du lac il était bâti si près du bord d'un roc escarpé, qu'il n'avait été possible d'y établir qu'une batterie de sept canons, destinée à protéger la forteresse, quoiqu'elle fût à une trop grande hauteur pour devenir d'une grande utilité contre une attaque dirigée d'après le système militaire moderne.

Le soleil, se levant derrière la vieille tour, en projetait l'ombre sur la surface du lac et sur le tillac de la galère où le major Dalgetty se promenait alors en attendant avec quelque impatience le signal du dé-

barquement. Sir Duncan était déjà , lui dit-on , dans les murs du château, et lorsqu'il demanda de le suivre à terre , on lui répondit qu'il fallait attendre pour cela la permission ou les ordres du lord d'Ardenvohr.

L'ordre désiré arriva bientôt après , et une barque vint chercher l'envoyé de Montrose pour le conduire au château, tandis qu'un joueur de cornemuse, assis à la proue et portant sur le bras les armes du laird brodées en argent, jouait à perte d'haleine la marche du clan des Campbells. La distance entre la galère et le rivage était si courte, que la barque , conduite par huit rameurs vigoureux , entra dans la petite crique où ils étaient dans l'usage de débarquer, avant que le major se fût aperçu qu'il avait quitté la galère. Deux des matelots, malgré la résistance de Dalgetty, le chargèrent sur les épaules d'un troisième Highlander, qui, traversant à gué les dernières vagues, déposa son noble fardeau sur le roc escarpé que le château couronnait.

Sur le devant de ce rocher on apercevait comme l'entrée d'une caverne basse et ténébreuse, vers laquelle les montagnards s'apprêtaient à entraîner notre ami Dalgetty, lorsque, se dégageant avec quelque peine de leurs mains, il déclara qu'il ne ferait point un pas de plus avant d'avoir vu débarquer Gustave et de s'être assuré qu'il ne lui était point arrivé d'accident. Les montagnards ne pouvaient comprendre ce qu'il voulait dire, lorsqu'un d'eux, qui avait appris quelques mots d'anglais, s'écria :

— Dieu me préserve! je crois qu'il parle de son cheval; qu'en veut-il faire?

Le major allait renouveler ses remontrances lorsque sir Duncan parut à l'entrée de la caverne que nous avons déjà décrite, pour inviter son hôte à venir dans son château, lui donnant en même temps sa foi que Gustave serait traité avec tous les égards dus au héros dont il portait le nom, ainsi qu'au personnage important auquel il avait l'honneur d'appartenir. Malgré cette garantie satisfaisante, telle était l'inquiétude du major pour son compagnon Gustave, qu'il hésitait encore, lorsque deux montagnards le saisirent par les bras, deux autres le poussèrent par derrière, tandis qu'un cinquième s'écriait dans son jargon : — C'est cela, camarades; courage! Est-il sourd, ce Sassenach? n'entend-il pas que le laird l'appelle? et n'est-ce pas trop d'honneur pour lui d'être admis dans le château du laird d'Ardenvohr?

Ainsi entraîné, le pauvre major ne put que jeter un regard en arrière sur le bâtiment où il avait laissé le compagnon de ses travaux militaires. Au bout de quelques minutes il se trouva dans une obscurité

complète, sur un escalier tournant qui était taillé dans le roc, et qui donnait sur la caverne dont nous avons déjà parlé.

— Maudits soient ces sauvages de Highlanders ! murmura le major à demi-voix. Que deviendrai-je si mon pauvre Gustave, qui porte le nom du lion invincible de la ligue protestante, est estropié par de pareilles brutes ?

— Ne craignez rien, dit sir Duncan, qui était beaucoup plus près de lui que notre major ne le croyait ; mes gens sont accoutumés à débarquer et à soigner des chevaux, et vous reverrez bientôt Gustave sain et sauf. En attendant, suivez-moi, et soyez sans inquiétude.

Le major connaissait trop bien le monde pour pousser plus loin les remontrances, quelque anxiété qu'il pût éprouver intérieurement. Dans ce moment, il commença à distinguer une faible clarté qui augmenta de plus en plus jusqu'à ce que, sortant par une porte fermée par une grille de fer, il se trouva sur une galerie taillée sur le devant du roc, occupant un espace de quatre à cinq toises. Suivant toujours son hôte, il passa sous une autre porte également défendue par une herse de fer.

— Voilà une traverse admirable, dit le major ; si elle était commandée par une pièce de campagne, ou même seulement par quelques mousquets, elle suffirait pour mettre la place à l'abri d'un coup de main.

Sir Duncan ne répondit rien dans le moment ; mais lorsqu'ils furent entrés dans la seconde caverne, il frappa, avec la canne qu'il avait à la main, de l'un et de l'autre côté de la grille ; et, au son prolongé qui retentit sous la voûte, le major reconnut qu'il y avait de chaque côté une pièce de canon pointée sur la galerie qu'ils venaient de traverser, quoique les embrasures devant lesquelles elles étaient placées fussent masquées à l'extérieur par des mottes de terre et des pierres détachées. Ayant monté le second escalier, ils se trouvèrent encore sur une plate-forme ouverte ; et ils se seraient vus exposés à un double feu d'artillerie et de mousqueterie, si, venant avec des intentions hostiles, ils avaient fait un pas de plus.

De nouvelles marches, taillées dans le roc comme les précédentes, les conduisirent enfin au pied de la tour. Ce dernier escalier n'était ni moins étroit ni moins perpendiculaire que les autres ; et, sans parler des batteries qui le dominaient, deux hommes déterminés, armés de piques et de haches, auraient pu défendre ce passage contre une armée ; car deux personnes ne pouvaient y marcher de front, et l'escalier n'était bordé d'aucune balustrade du côté où il était comme suspendu sur le précipice, au fond duquel les vagues se brisaient avec un

fracas effroyable ; de sorte que, grâce aux précautions prises pour la sûreté de cette ancienne forteresse, une personne sujette à des vertiges, ou d'un caractère un peu timide, eût pu éprouver assez de peine à parvenir jusqu'au château, quand même on ne lui eût opposé aucune résistance.

Dalgetty, trop vieux soldat pour éprouver de semblables terreurs, ne fut pas plus tôt arrivé dans la cour qu'il protesta que, de toutes les places fortes qu'il avait eu le bonheur de défendre dans le cours de ses voyages, il n'y en avait aucune qui ressembiât plus au château de sir Duncan que la célèbre forteresse de Spandaw, dans la marche de Brandebourg. Néanmoins il critiqua fortement la batterie de sept canons qui était devant la tour, et la manière dont ils étaient placés, disant que, lorsque les canons étaient perchés comme des cormorans ou des mouettes, sur le haut d'un rocher, il avait toujours remarqué qu'ils faisaient plus de bruit que de mal.

Sir Duncan ne répondit rien, et conduisit son hôte dans la tour, qui était défendue par une grille et par une grosse porte de chêne doublée en fer. Le major ne fut pas plus tôt arrivé dans une salle dont les murs étaient ornés de tapisseries, qu'il continua ses critiques militaires, et il ne les interrompit qu'à la vue d'un excellent déjeuner auquel il s'empressa de faire honneur avec une avidité qui ne lui permit plus de prononcer un seul mot ; mais, dès qu'il eut terminé son repas, il fit le tour de la chambre, et examina très-attentivement par chaque fenêtre le terrain qui entourait le château, Il retourna alors à sa place ; et se renversant en arrière sur sa chaise, il étendit une jambe, caressa sa grosse botte avec la houssine qu'il tenait à la main, de l'air d'un homme qui veut affecter de l'aisance dans la société de ses supérieurs, et se mit d'un ton doctoral à donner son avis sans qu'on le lui demandât.

— Votre château, sir Duncan, est susceptible d'être mis en état de défense ; il en est certainement susceptible ; mais permettez-moi de vous dire que dans son état actuel il est impossible qu'il résiste longtemps à un assaut bien dirigé ; car, sir Duncan, remarquez bien que ces fortifications sont rendues nulles, parfaitement nulles, par cette hauteur qui les commande du côté de la terre ; qu'un ennemi glisse une batterie de canons sur cette éminence, et je veux que mille boulets me fracassent la tête si dans les vingt-quatre heures vous n'êtes pas obligé de battre la chamade.

— Il n'y a point de route par laquelle on puisse amener de l'artillerie contre Ardenvohr, reprit le chevalier d'un ton un peu sec. Les environs sont si marécageux, qu'à l'exception de quelques sentiers,

qu'il est facile en quelques heures de rendre impraticables, à peine pourriez-vous y passer à cheval.

— Très-bien, sir Duncan, très-bien; c'est votre façon de penser : chacun la sienne. Nous autres gens de guerre, nous disons que partout où il y a un rivage, il y a un côté découvert; car, lorsque l'artillerie et les munitions ne peuvent être transportées par terre, il est fort aisé de les apporter par eau près de l'endroit où elles sont nécessaires. On ne peut jamais dire non plus, sir Duncan, qu'une citadelle, quelque excellentes que soient sa position et ses défenses, soit à jamais invincible, ou, comme on dit vulgairement, imprenable; car j'ai vu vingt-cinq hommes, par un coup de main et par une attaque aussi vigoureuse qu'inattendue, emporter à la pointe de l'épée un fort tout aussi bien défendu que celui d'Ardenvohr, et faire mettre bas les armes à une garnison de plus de deux cents hommes.

Malgré l'empire que sir Duncan possédait sur lui-même, et l'art avec lequel il savait cacher ordinairement les sentiments qui l'agitaient, il parut piqué de ces réflexions que le major faisait avec la gravité la plus imperturbable; car Dalgetty n'avait choisi ce sujet de conversation que parce qu'il le croyait propre à faire briller ses connaissances militaires, et du reste il ne s'était guère inquiété s'il devait plaire ou non à son hôte.

— Pour couper court à tout ceci, Monsieur, dit sir Duncan d'un ton d'aigreur et d'ironie, je sais fort bien, sans que vous me le disiez, qu'on peut prendre d'assaut un château qui n'est pas valeureusement défendu, qu'on peut le surprendre, si la garnison n'est pas toujours sur ses gardes; mais j'espère que, grâce à Dieu, il n'en sera jamais ainsi de ma pauvre maison, quand même le major Dalgetty me ferait lui-même l'honneur de l'assiéger.

— Néanmoins, sir Duncan, reprit le major opiniâtre, je vous conseillerais en ami d'élever une redoute sur l'éminence dont je vous parlais, et de l'entourer d'un large fossé, ce qui est très-facile à exécuter en mettant en réquisition les bras des paysans du voisinage; car, voyez-vous, le grand Gustave-Adolphe devait ses victoires autant à la pelle et à la pioche qu'à l'épée, à la pique et au mousquet. Aussi vous conseillerais-je de fortifier ladite redoute, non-seulement comme je vous le disais, par un fossé, mais encore par de nombreuses palissades... (Dans cet endroit, sir Duncan, dont l'impatience était parvenue à son comble, sortit de la chambre, et le major le suivit jusqu'à la porte, élevant la voix à mesure que le vieux chevalier s'éloignait, jusqu'à ce que celui-ci fût hors de vue); lesquelles palissades devront être faites de manière à permettre aux troupes de la garnison de tirer

à couvert; de sorte que, lorsque l'ennemi approcherait... La brute! la vieille brute de montagnard! il est aussi fier qu'un paon et aussi entêté qu'une mule. Voilà qu'il laisse échapper l'occasion de faire de son château le plus joli fort irrégulier... Mais que vois-je? ajouta-t-il en regardant par la fenêtre qui donnait sur la mer, on a enfin débarqué Gustave : le noble animal ! à la manière dont il porte sa tête, je le reconnâtrai au milieu de tout un escadron. Il faut que j'aie vu un peu comment on le traite.

Il se rendit aussitôt dans la cour, et il s'apprêtait à descendre l'escalier, lorsque deux sentinelles, lui présentant la pointe de leurs piques, lui firent sentir qu'il s'engageait dans une entreprise périlleuse.

— *Diavolo!* s'écria-t-il, et moi qui n'ai pas le mot d'ordre! Quand il s'agirait de demander double paie, ou de me tirer des griffes du grand prévôt, du diable si je pourrais dire une syllabe de leur maudit baragouin.

— Je vous accompagnerai, major, dit sir Duncan, qui s'était approché de nouveau de lui sans qu'ils s'en aperçût, et nous irons voir ensemble votre coursier favori.

Ils descendirent ensemble jusque sur le rivage, et sir Duncan lui fit prendre un petit passage donnant derrière un roc qui cachait les écuries et les autres bâtiments dépendants du château. Dalgetty vit alors que, du côté de la terre, le château était rendu entièrement inaccessible par un profond ravin qu'on ne pouvait traverser que sur un pont-levis. Mais, malgré l'air triomphant avec lequel sir Duncan le lui faisait remarquer, il n'en persista pas moins à soutenir qu'il fallait ériger une redoute sur Drumsnab (c'était ainsi que s'appelait l'éminence en question), parce que, si l'ennemi s'en rendait une fois maître, il pourrait de là lancer sur le château des boulets ardents, vomissant le feu, suivant l'invention curieuse d'Étienne Bathiam, roi de Pologne, qui employa ce moyen pour détruire la grande cité de Moseou. J'avoue, ajouta le major, que je n'ai pas encore vu employer cette invention; mais j'éprouverais une joie infinie à en voir faire l'essai sur Andervohr, ou sur tout autre château d'égale force; et il fit la remarque qu'une épreuve aussi curieuse ne pourrait manquer d'intéresser vivement tous les admirateurs de l'art militaire.

Sir Duncan détourna la conversation en le conduisant dans les écuries, et en le laissant soigner Gustave à sa fantaisie. Après s'être acquitté avec soin de ce devoir, le major proposa de retourner au château, en disant qu'il serait bien aise de polir son armure avant le dîner, qui aurait sans doute lieu vers midi, immédiatement après la

parade; l'humidité de l'air de la mer l'avait un peu ternie, et il désirait qu'elle pût paraître le lendemain devant Mac-Callum-More de manière à lui faire honneur. Mais tandis qu'ils retournaient au château, il ne manqua pas de faire sentir à sir Duncan tout le tort que pourrait lui faire une invasion soudaine de ses ennemis, qui s'empareraient sans peine de ses bestiaux et de ses provisions; et il le conjura de nouveau de construire une redoute sur l'éminence appelée Drumsnab, et lui offrit généreusement ses services pour en tracer l'emplacement.

Sir Duncan ne répondit à cette offre amicale qu'en reconduisant son hôte dans sa chambre, et en lui disant que la cloche du château l'avertirait lorsque le dîner serait servi.

CHAPITRE XI.

Est-ce là ton château? Déployant sa bannière,
L'ennui triste et pensif y tient sa cour plénière;
Des oiseaux de la nuit c'est le digne séjour;
Les ténèbres jamais n'y font place au grand jour;
Le plus vil paysan, dans son humble chaumière,
Voit au moins les rayons du Dieu qui nous éclaire

Browns.



NOTRE brave ritmeister aurait volontiers employé ses moments de loisir à examiner l'extérieur du château de sir Duncan, et à reconnaître s'il avait bien jugé la nature de ses fortifications; mais un robuste montagnard qui montait la garde à la porte de sa chambre avec une hache de Lochaber, lui fit comprendre par des gestes très-expressifs qu'il était dans une espèce de captivité honorable.

— Il est étrange, pensa le major, que ces sauvages entendent si bien les règles de la pratique de la guerre. Qui se serait jamais imaginé qu'ils connaissent la maxime du grand, du divin Gustave-Adolphe, qu'un ambassadeur doit être tout à la fois messenger et espion! — Et, ayant achevé de polir ses armes, il s'assit tranquillement pour calculer combien un demi-dollar par jour produirait au bout de six mois de campagne. Lorsqu'il eut résolu ce problème, il se mit à faire des calculs plus abstraits pour ranger en bataille un corps d'armée de deux mille hommes sur le principe de l'extraction de la racine carrée.

Il fut agréablement tiré de ses méditations par le son de la cloche qui annonçait le dîner; et le montagnard qui gardait sa porte, de sen-

finelle devenu son introducteur, le conduisit dans une salle où une table à quatre couverts, magnifiquement servie, offrait une preuve irrécusable de l'hospitalité des maîtres du château. Sir Duncan entra accompagné de son épouse, femme grande et maigre, vêtue d'habits de deuil, et paraissant livrée à une profonde mélancolie. Ils étaient suivis d'un prêtre presbytérien portant son manteau de Genève et sa calotte de soie noire, qui couvrait de si près ses cheveux courts, qu'on ne pouvait en apercevoir une seule mèche; de sorte que les oreilles, qui jouissaient de toute leur liberté, s'élevant fièrement à côté de la calotte, formaient le point dominant dans sa physionomie. Cette mode peu élégante était générale à cette époque, et donna lieu en partie aux surnoms de Têtes-Rondes, de chiens aux oreilles dressées, et autres sobriquets que l'insolence des Cavaliers ou royalistes prodiguait libéralement à leurs ennemis politiques.

Sir Duncan présenta le major à son épouse, qui répondit à son salut militaire par une révérence froide et silencieuse dans laquelle on n'aurait su dire lequel l'emportait, de l'orgueil ou de la tristesse. Le ministre, auquel il le présenta ensuite, l'examina d'un air de dédain et en même temps de curiosité. Dalgetty, accoutumé à se voir regarder de plus mauvais œil par des personnes plus dangereuses, s'inquiétait fort peu des regards du ministre et de la dame; toutes ses facultés étaient occupées d'un superbe morceau de bœuf qui fumait à l'un des bouts de la table, qu'il dévorait des yeux et qu'il brûlait d'attaquer. Il se vit obligé de différer l'assaut jusqu'à la fin d'une très-longue prière, entre chaque partie de laquelle il maniait son couteau et sa fourchette, comme il eût pris sa lance ou son épée pour se préparer au combat; mais chaque fois il lui fallait déposer les armes à la voix du chapelain diffus qui commençait un autre verset. Sir Duncan l'écoutait avec une attention révérencieuse, quoiqu'on pensât qu'il s'était joint aux partisans du Covenant plutôt par dévouement pour son chef que par un zèle véritable pour la cause soit de la liberté, soit du presbytérianisme. Son épouse seule écoutait la prière avec le maintien de la véritable piété.

Le dîner se passa dans un silence presque pythagorien; car ce n'était point l'usage du major d'exercer sa langue lorsque ses dents étaient occupées, et de sacrifier l'utile à l'agréable. Sir Duncan ne fut pas moins silencieux, et son épouse et le ministre se dirent seulement quelques mots à voix basse pendant le cours du repas.

Mais lorsqu'on eut desservi et qu'on eut placé les liqueurs sur la table, le major, qui n'avait plus les mêmes raisons pour garder le silence, commença à s'ennuyer de celui de la compagnie, et pour

animer la conversation il en revint à son sujet favori, et dirigea une nouvelle attaque sur son hôte.

— Savez-vous bien, sir Duncan, s'écria-t-il, que cette éminence de Drumsnab qui commande votre château, me tient furieusement au cœur? Il faudra que nous ayons une conversation ensemble sur la nature de la redoute qu'il faudrait y construire, et que nous voyions si les angles devront en être aigus ou obtus. Je suis sûr que vous entendrez avec plaisir les arguments dont le grand feld-maréchal Bannier se servit à ce sujet contre le général Tiefenbach pendant une suspension d'armes.

— Major, répondit le vieux chevalier du ton le plus sec, ce n'est point notre usage, à nous autres Highlanders, d'entrer dans des discussions militaires avec des étrangers. Ce château, tel qu'il est, résisterait à des forces plus considérables que les malheureux que nous avons laissés à Darnlinvarach ne pourront jamais en mettre en campagne.

La dame laissa échapper un profond soupir en entendant cette réponse, qui semblait lui rappeler quelque douloureuse circonstance.

— Celui qui avait donné a repris, Madame, dit le prêtre en lui adressant la parole d'un ton solennel. Puissiez-vous dire longtemps : Son nom soit béni !

A cette exhortation, qui paraissait n'être que pour elle, la dame répondit par une inclination de tête plus humble que Dalgetty ne lui en avait encore vu faire. Supposant qu'il la trouverait alors d'une humeur plus causeuse, il résolut de tenter l'entreprise, et de chercher à lier conversation avec elle.

— Il est certainement très-naturel, lui dit-il, que Madame prenne l'alarme au seul mot de préparatifs militaires; et j'ai remarqué qu'il produisait le même effet chez les femmes de toutes les nations et presque de toutes les conditions. Néanmoins Penthésilée chez les anciens, et plus récemment Jeanne d'Arc, et autres, étaient d'un tout autre calibre, et je me rappelle avoir appris, pendant que j'étais au service des Espagnols, qu'autrefois le duc d'Albe avait dans son armée un bataillon de femmes qui avaient des officiers de leur sexe, et dont le commandant en chef s'appelait en allemand *hure-weibler*, c'est-à-dire en bon anglais, capitaine des filles. Il est vrai que ce n'étaient pas des personnes à comparer sous aucun rapport à Madame, car c'était de ces créatures *quæ questum corporibus faciunt*, comme nous disions de Jeanne Drochiels au collège de Mareschal, les mêmes que les Français appellent *courtisanes*, et que nous, en écossais, nous nommons.....

— Mon épouse vous dispense de pousser plus loin vos explications,

major, lui dit sèchement son hôte ; et le ministre ajouta que de pareils discours, tout au plus tolérables dans un corps de garde occupé par une soldatesque profane, étaient souverainement déplacés à la table d'un homme respectable, et surtout en présence d'une dame de qualité.

— Je vous demande pardon, *domine*, ou docteur, *aut quocumque alio nomine gaudes* (car il est bon que vous sachiez que j'ai étudié les belles-lettres), reprit l'intrépide envoyé en se versant un grand verre de vin ; mais je ne vois pas que vos reproches soient fondés, attendu que je ne parlais point de ces *turpes personæ* comme si leurs occupations ou leur caractère étaient un sujet de conversation convenable pour madame, mais seulement *per accidens*, ou, si vous voulez, *per confirmationem* de ce que je vous disais, c'est-à-dire que leur courage et leur audace naturelle augmentés sans doute beaucoup par le genre de vie de ces.....

— Je vous prie de m'excuser, major, dit sir Duncan en l'interrompant encore, mais j'ai quelque affaire à régler ce soir afin de pouvoir vous accompagner demain à Inverary ; ainsi donc j'espère....

— Demain ! répéta son épouse d'un ton plaintif ; ce ne peut être votre intention, sir Duncan, ou il faut que vous ayez oublié que demain est un lugubre anniversaire, et consacré à une solennité non moins lugubre.

— Je ne l'avais point oublié, répondit sir Duncan ; hélas ! est-il possible que je l'oublie jamais ? Mais la nécessité des temps exige que cet officier parte sans retard pour Inverary.

— Oui, mais non pas que vous l'accompagniez en personne.

— Il vaudrait mieux que je le fisse ; cependant je puis écrire au marquis et le rejoindre le jour suivant. Major, je vous remettrai une lettre qui expliquera au marquis d'Argyle le sujet de votre mission et le caractère dont vous êtes revêtu ; vous voudrez bien vous préparer à partir demain matin, et une escorte sera chargée de vous accompagner.

— Sir Duncan, reprit Dalgetty, vous êtes assurément le maître de prendre sur cet article telles mesures qu'il vous plaira ; néanmoins je vous prie de ne pas oublier quelle tâche ce serait pour votre nom s'il arrivait qu'un plénipotentiaire éprouvât la moindre insulte, *clam, vi, vel precario*, je ne dis point par l'effet de votre volonté, mais faute d'avoir pris toutes les précautions dictées par la prudence.

— Vous êtes sous la sauvegarde de mon honneur, Monsieur, dit sir Duncan, et c'est une sûreté plus que suffisante. A présent, ajouta-t-il

en se levant , voilà l'heure où nous sommes dans l'habitude de nous retirer , et je vais vous en donner l'exemple.

Dalgetty , se voyant dans la nécessité de lever promptement le siège , sut du moins , en général habile , mettre à profit le peu d'instants qui lui restaient. — Sous la garantie de votre parole , dit-il en remplissant son verre , je bois à votre santé , sir Duncan , et à la prospérité de votre honorable famille. Le vieux chevalier ne répondit qu'en poussant un profond soupir. Vidant son verre , et le remplissant de nouveau avec une promptitude incroyable , le major ajouta : — Je bois aussi à la vôtre , Madame , à l'accomplissement de tous vos nobles désirs ; et à vous , *mi padre* , — en s'adressant au ministre : — je remplis cette coupe à votre intention. Et il n'oublia pas de joindre l'action aux paroles. — Puisse s'y noyer toute rancune entre vous et le major Dalgetty ! Et attendu que le flacon ne contient plus qu'un verre , je bois à la santé des braves et vaillants soldats et officiers de tous les partis. Maintenant que la bouteille est vide , je suis prêt , sir Duncan , à suivre votre factionnaire ou sentinelle , et à retourner dans mon camp.

Il reçut la permission formelle de se retirer , et de plus l'assurance que , comme le vin semblait être de son goût , on lui en porterait dans un instant une autre bouteille de la même espèce pour charmer les moments de sa solitude.

A peine le major était-il rentré dans son appartement , que cette promesse fut accomplie ; et , quelque temps après , l'arrivée d'un pâté de venaison lui fit supporter très-patiemment sa retraite et le manque de société. Le même domestique qui lui apporta cette petite collation lui remit un paquet scellé , entouré d'un fil de soie , suivant l'usage des temps , et adressé avec beaucoup de formules de respect au très-haut et très-puissant prince Archibald marquis d'Argyle , seigneur de Lorn et autres lieux , etc. , etc. Ce domestique lui apprit en même temps que son escorte serait prête à partir de grand matin pour Inverary , où les dépêches de sir Duncan lui serviraient tout à la fois de lettres d'introduction et de passe-port.

N'oubliant pas qu'il était dans ses instructions de recueillir tous les renseignements possibles , et curieux d'ailleurs de connaître les raisons qui empêchaient sir Duncan de l'accompagner , le major , avec toute la circonspection que lui suggérait son expérience , demanda au domestique quelle circonstance retenait son maître au château le lendemain. Celui-ci , qui était des basses-terres , et qui par conséquent parlait écossais , répondit que c'était l'usage de sir Duncan et de son épouse d'observer comme un jour de jeûne et d'humiliation solennelle l'anniversaire

du jour où leur château avait été pris par surprise , et où leurs enfants, au nombre de quatre, avaient été cruellement massacrés par une bande de montagnards , pendant que sir Duncan était allé combattre avec le marquis d'Argyle les Mac-Leans de l'île de Mull.

— Diable ! reprit Dalgetty , votre maître et votre maîtresse ont en effet quelque sujet de jeûner et de s'humilier , quoiqu'il me semble que le dernier suffirait. Néanmoins j'affirmerais presque que ce malheur ne lui serait pas arrivé , s'il avait pris l'avis de quelque capitaine expérimenté versé dans l'art de défendre les places , et s'il eût fait bâtir une redoute sur la hauteur qui est à gauche du pont-levis , et je puis aisément vous le prouver. Supposons que ce pâté soit le château..... Comment vous appelez-vous , mon ami ?

— Lorimer , Monsieur.

— A votre santé , honnête Lorimer. Comme je vous disais donc , mon ami , supposons que ce pâté soit la citadelle que nous avons à défendre , et que cette bouteille.....

— Je suis fâché , Monsieur , dit Lorimer en l'interrompant , de ne pouvoir rester pour entendre le reste de votre démonstration ; mais la cloche va sonner. Comme le digne M. Graneangowl , chapelain du marquis d'Argyle , va dire le service et prêcher dans la chapelle du château , et que de soixante personnes dont se compose la maison , nous ne sommes que sept qui entendions l'écossais , ce serait un grand scandale que l'un d'eux n'y assistât point , et mon absence me nuirait beaucoup dans l'esprit de ma maîtresse. Voilà des pipes et du tabac , Monsieur ; et , si vous désirez quelque autre chose , on vous l'apportera dans deux heures , dès que nos prières seront terminées.

Et à ces mots il quitta la chambre.

A peine fut-il parti , que la cloche du château annonça par ses sons monotones qu'il était temps de se rendre à la chapelle. Le major entendit aussitôt les voix glapissantes des femmes , et les voix plus dures , mais non moins aigres , des hommes qui parlaient erse du fond du gosier , tout en courant de différents côtés par une galerie longue , mais étroite , qui servait de communication à beaucoup de chambres , et entre autres à celle de Dalgetty.—Les voilà tous qui courent comme si l'on battait le rappel , se dit-il à lui-même ; s'ils vont tous à la parade , je prendrai un peu l'air , et je ferai mes observations sur les côtés faibles de la place.

En conséquence , lorsque tout fut tranquille et qu'il n'entendit plus le moindre bruit , il ouvrit la porte de sa chambre , et il avait déjà fait quelques pas lorsqu'il vit son ami à la hache s'avancer vers lui , du

bout de la galerie, en sifflant entre ses dents un air gaëlique. Avoir paru déconcerté en pareille circonstance, c'eût été à la fois impolitique et indigne de son caractère militaire ; aussi le major ne fit-il pas sur-le-champ volte-face, mais il se mit à siffler sur un ton beaucoup plus haut que la sentinelle ; et se retirant ensuite pas à pas, les bras croisés derrière le dos, d'un air d'indifférence, comme s'il n'avait eu d'autre but que de respirer un peu l'air, il rentra dans ses quartiers ; et voyant le factionnaire à quelques pas de lui, il lui ferma la porte au nez.

— C'est fort bien, pensa intérieurement le ritmeister ; il annule ma parole en me donnant des gardes, car, comme nous avons l'habitude de dire à Mareschal-College, *fides et fiducia sunt relative* ! ; et s'il ne se fie pas à ma parole, je ne vois pas pourquoi je serais forcé de la tenir, si quelques motifs me portaient à désirer le contraire. Il est certain que l'obligation morale de la parole est presque anéantie lorsqu'on la remplace par la force physique.

Forcé de rester prisonnier, grâce à la vigilance de son gardien, notre ritmeister passa la soirée à faire des calculs sur la tactique, calculs qu'il interrompit de temps en temps pour attaquer le pâté et dire deux mots à la bouteille, jusqu'à ce qu'enfin il fut temps de prendre quelque repos. Le lendemain il fut réveillé à la pointe du jour par Lorimer, qui lui dit que lorsqu'il aurait déjeuné, et il lui apportait pour cela les provisions nécessaires, ses guides étaient prêts à l'accompagner. Après avoir loué beaucoup le conseil de Lorimer, qu'il s'empessa de suivre, le major se disposa à partir. En traversant les appartements, il remarqua que les domestiques étaient occupés à tendre de noir le grand vestibule, cérémonie que, dit-il, il avait vu observer lorsque l'immortel Gustave-Adolphe était étendu sur son lit de parade, dans le château de Wolgast, ce qui le portait à croire que c'était la marque du deuil le plus strict et le plus profond.

Lorsque Dalgetty fut monté à cheval, il se vit entouré de cinq ou six Campbells bien armés, qui devaient l'accompagner ou plutôt le garder,

1. Les militaires de cette époque dissertaient sur les engagements d'honneur, comme ils les nommaient, avec tous les arguments métaphysiques d'un légiste ou d'un théologien.

L'officier anglais dont sir James Turner se trouvait prisonnier après la déroute de Retoxeter, lui demanda sa parole d'honneur de ne pas sortir des murs de Hull sans permission. « Il m'apporta ce message lui-même ; — je lui dis que j'étais prêt à la lui donner, pourvu qu'il m'ôtât mes gardes, car *fides et fiducia sunt relative*, et s'il prenait ma parole pour gage de fidélité, il était obligé de se fier à elle, sinon il lui était inutile de la demander, et à moi de la donner ; qu'ainsi je lui demandais de se confier ou à une promesse que je ne violerais pas, ou à ses propres gardes que je ne supposais pas capables de le tromper. J'agis avec lui de cette façon, parce que je savais qu'il avait étudié. » *Mémoires de Turner*, p. 80. L'officier anglais reconnut la justesse du raisonnement ; mais Cromwell, ce logicien concis, trancha bientôt la question, en disant : « Sir James Turner donnera sa parole ou ira aux fers. »

et commandés par un homme qui, au bouclier qu'il portait sur l'épaule, à la plume de coq qui surmontait son bonnet, à son air d'importance, et surtout à la dignité de son maintien, ne devait pas être moins que le cousin de sir Duncan au dixième ou au douzième degré. Mais il lui fut impossible d'obtenir aucun renseignement positif sur ce sujet ni sur aucun autre, attendu que ni le commandant ni aucun de ses soldats ne parlait anglais.

Quoique Dalgetty fût à cheval et que ses guides fussent à pied, telle était leur activité, et tels étaient les obstacles que la nature de la route opposait à chaque instant à son malheureux coursier, que, loin d'être retardé par la lenteur de leur pas, il avait plutôt de la peine à les suivre. Il vit qu'ils avaient toujours l'œil sur lui, comme s'ils eussent craint qu'il ne fit quelque tentative pour s'échapper; et une fois qu'il était resté un peu en arrière en traversant un ruisseau, l'un de ses aimables compagnons de voyage se mit à amorcer son fusil, ce qui lui fit comprendre qu'il courrait quelque danger s'il essayait de faire bande à part.

Dalgetty n'augurait pas très-bien de la vigilance avec laquelle on gardait sa personne; mais c'était un mal sans remède: car chercher à s'échapper dans un pays inconnu et presque inaccessible, c'eût été le comble de la folie. Il continua donc à traverser patiemment des déserts sauvages et stériles, par des sentiers qui n'étaient connus que des bergers et des conducteurs de bestiaux. Il remarquait à peine ces successions sublimes de sites pittoresques, qui font accourir de toutes les parties de l'Angleterre de nombreux admirateurs pour charmer leurs yeux du spectacle imposant des Highlands, et mortifier leurs palais en partageant la maigre chère des Highlanders. Enfin ils arrivèrent sur le bord de ce beau lac près duquel Inverary est situé. Le *dunnewassel*, chef de l'escorte, sonna du cor; et à ce signal, dont les rochers retentirent, une chaloupe bien équipée sortit d'une crique où elle était cachée, et reçut à bord le major et ses compagnons, sans excepter Gustave, qui, voyageur expérimenté tant sur mer que sur terre, entra dans la barque avec le sang-froid d'un chrétien.

Embarqué sur le Loch-Fine, Dalgetty eût pu admirer l'un des plus nobles tableaux de la nature. Deux rivières rivales, l'Aray et le Schiray, sortaient l'une et l'autre du sein de leur retraite, du milieu de sombres forêts, pour venir porter au lac le tribut de leurs eaux. Sur la petite pente douce et graduelle du rivage s'élevait le château avec ses murs crénelés et ses tours, monument d'une simplicité noble et gothique, et présentant un coup d'œil bien plus pittoresque que le palais massif et uniforme qui l'a remplacé. Des bois épais entouraient cette

auguste demeure pendant plusieurs milles à la ronde, et le pic de Durniquoich, semblant sortir du sein du lac et s'élançant jusqu'aux nues, dominait majestueusement le paysage, tandis qu'un fanal solitaire, couronnant son sommet, rendait le tableau plus imposant en éveillant une idée de danger.

Telle était une partie du noble spectacle que Dalgetty eût pu admirer s'il l'avait voulu. Mais, à dire vrai, le major, qui n'avait rien pris depuis la pointe du jour, contemplait avec plus d'intérêt la fumée des cheminées du château, qui semblait lui annoncer les apprêts d'un excellent diner.

La chaloupe approcha bientôt de la jetée qui séparait le lac de la petite ville d'Inverary. Ce n'était alors qu'un assemblage grossier de cabanes, entremêlées de quelques maisons de pierre, mais en très-petit nombre, et s'étendant depuis les bords du lac jusqu'à la principale porte du château, devant laquelle nos voyageurs aperçurent un spectacle capable de faire impression sur des nerfs plus délicats et sur une âme moins intrépide que celle du ritmeister Dugald Dalgetty, titulaire de Drumthwacket.

CHAPITRE XII.

Actif et turbulent non moins qu'ambitieux,
 Son esprit se nourrit de projets tortueux ;
 Il change à chaque instant de principe et de place,
 Et ne sait supporter ni succès ni disgrâce.

Absalon et Achitophel.



INVERARY, aujourd'hui jolie ville de province, rappelait alors l'époque où il avait été bâti, par l'apparence chétive des maisons et par l'irrégularité des rues, qui n'étaient point pavées. Mais ce qui signalait d'une manière plus frappante et plus terrible le caractère du siècle, c'était le spectacle qu'offrait la place du marché, qui était à moitié chemin entre le port et la jetée, et la porte du château, dont la sombre arcade, la herse de fer et les murs massifs terminaient de ce côté la perspective. Au milieu de cette place vaste et irrégulière, s'élevait un gibet où étaient suspendus cinq infortunés, dont deux semblaient être des Lowlanders, et les trois autres étaient couverts du plaid des montagnards. Deux ou trois femmes, assises sous la potence, semblaient pleurer leur mort et

chanter à voix basse leur coronach. Mais ce spectacle se renouvelait trop souvent pour avoir beaucoup d'intérêt pour les habitants en général, qui, tandis qu'ils se pressaient en foule autour de Dalgetty pour examiner son uniforme, sa brillante armure et son cher Gustave, semblaient ne faire aucune attention à la scène effrayante qu'ils avaient sous les yeux.

L'envoyé de Montrose ne partageait pas tout à fait leur indifférence, et entendant un ou deux mots d'anglais s'échapper de la bouche d'un Highlander qui avait assez bonne apparence, il fit halte aussitôt, et lui dit : — Il paraît que le grand prévôt a eu de l'ouvrage ici, mon ami. Puis-je vous demander pour quel crime ces malheureux ont été exécutés ?

Il montra de la main le gibet en parlant, et le Gaël, comprenant ce qu'il voulait dire, plutôt par son geste que par ses paroles, répondit sur-le-champ : — Oh ! ce sont trois gentilshommes caterans, Dieu leur fasse grâce ! et deux Sassenachs, qui ne voulaient pas faire quelque chose que Mac-Callum-More leur commandait ; — et il continua son chemin d'un air d'indifférence, sans écouter aucune autre question.

Dalgetty haussa les épaules, et se remit en route ; car le cousin au dix ou douzième degré de sir Duncan Campbell commençait à montrer quelques signes d'impatience.

Un autre exemple du pouvoir féodal les attendait à la porte du château. Dans l'enceinte d'une palissade qui semblait n'avoir été construite que récemment, et protégée par deux pièces d'artillerie, était un énorme billot sur lequel on voyait une hache : elle était teinte de sang, et une quantité de sable répandu tout autour ne cachait qu'en partie les traces d'une exécution récente.

Pendant que Dalgetty regardait ce nouvel objet de terreur, le chef de ses guides le tira par le pan de son habit, et lui montra du doigt un poteau fixé sur la palissade, dont la pointe soutenait une tête d'homme, sans doute celle du malheureux dont le sang couvrait encore l'instrument de mort. Le Highlander, en lui faisant remarquer cet horrible spectacle, semblait retenir un sourire malin, qui ne parut pas de très-bon augure à son compagnon de voyage.

Dalgetty descendit de cheval à la porte, et Gustave fut emmené sans qu'on lui permit de l'accompagner jusqu'à l'écurie, suivant son usage. Cette circonstance fit plus d'impression sur notre ritmeister que toutes ces affreuses images de mort et de destruction.

— Pauvre Gustave ! se dit-il, que deviendra-t-il s'il m'arrive quelque malheur ? Je commence à croire que j'aurais mieux fait de le lais-

ser à Darnlinvarach ; car ces maudits sauvages savent à peine distinguer la tête d'un cheval de sa queue. Mais à la voix du devoir un guerrier doit abandonner ce qu'il a de plus cher :

Entendez-vous le bronze des batailles ?
Déployez donc vos nobles étendards :
Allez chercher d'illustres funérailles,
Le roi du nord partage nos hasards.

Ayant ainsi fait taire ses craintes par le refrain d'une ballade guerrière, il suivit son guide dans une espèce de corps de garde qui était rempli de soldats highlanders. On lui fit alors entendre qu'il devait y rester jusqu'à ce que son arrivée eût été annoncée au marquis. Pour s'assurer une réception plus favorable, le major remit à l'aimable parent du laird d'Ardenvohr le paquet que celui-ci lui avait confié, et lui témoigna de son mieux, par signes, qu'il désirait qu'il fût remis au marquis en mains propres. Son guide, se servant du même langage muet, lui répondit qu'il se conformerait à ses ordres, et se retira.

Le major resta environ une demi-heure dans ce corps de garde, exposé aux regards insolents et scrutateurs des soldats, pour lesquels son air et son costume n'étaient pas moins un objet de curiosité que sa personne et son pays en semblaient un d'aversion. Dalgetty, voyant une chaise, s'établit tranquillement, et, sans faire attention à leur impertinence, se mit à siffler une marche, jusqu'à ce qu'enfin un homme ayant un costume de velours noir et portant une chaîne d'or comme un magistrat moderne d'Édimbourg, mais qui n'était que l'intendant de la maison du marquis d'Argyle, vint, avec une gravité solennelle, inviter le major à le suivre, en lui annonçant que son maître était prêt à le recevoir.

Les nombreux appartements qu'on lui fit traverser étaient remplis de domestiques, de gardes et d'officiers de tout genre, disposés peut-être avec quelque ostentation pour donner à l'envoyé de Montrose une haute idée de la puissance de la maison d'Argyle, et lui prouver combien elle était supérieure en pouvoir et en magnificence à celle de Montrose. Une antichambre était remplie de laquais en superbe livrée, qui, rangés sur une double file, regardaient en silence le major passer entre leurs rangs ; une autre salle était occupée par des chefs des Highlands, qui jouaient aux échecs, au trictrac et à d'autres jeux qu'ils interroignèrent à peine pour jeter un regard de hauteur sur l'étranger ; un troisième appartement était rempli d'officiers et de gentilshommes des Lowlands ; enfin, dans la salle d'audience, le marquis était entouré

d'une cour brillante, destinée à faire ressortir encore davantage sa dignité et sa puissance.

Cet appartement, dont les portes battantes furent ouvertes pour la réception du major Dalgetty, était une longue galerie, ornée de tapisseries et de portraits de famille, et dont le plafond voûté se composait de lambris dorés à jour. Il était éclairé par de longues fenêtres gothiques, dont les vitraux peints admettaient à peine les rayons du soleil à travers les têtes des sangliers, les galères, les bâtons et les épées dont elles étaient couvertes, armes de la maison d'Argyle, et emblème des hautes fonctions héréditaires de justicier d'Écosse et de grand maître de la maison du roi qu'elle posséda longtemps. Au bout de cette galerie magnifique était le marquis lui-même entouré de seigneurs tous richement vêtus, parmi lesquels étaient deux ou trois membres du clergé, appelés peut-être pour être témoins de son zèle pour le Covenant.

Le marquis était habillé suivant la mode du temps, que Van Dyck a si souvent peinte; mais son habit, quoique riche, était d'une couleur sombre et uniforme. A son air préoccupé, à son front sillonné de rides, et à ses yeux continuellement fixés à terre, on reconnaissait un homme plongé souvent dans de profondes méditations, et qui avait acquis par une longue habitude un air de gravité et de mystère qu'il ne pouvait quitter, même lorsqu'il n'avait rien à cacher. Il était grand et maigre; mais sa taille n'était rien à la dignité de ses manières. Il y avait quelque chose de froid dans son accueil et de sinistre dans son regard, quoiqu'il parlât avec la grâce et l'aisance d'un homme de haut rang. Adoré de son clan, dont il cherchait continuellement à augmenter la puissance et les privilèges, il était vu de mauvais œil par les autres tribus de montagnards, dont il avait déjà dépouillé les unes de leurs possessions, tandis que les autres craignaient d'éprouver le même sort, et ne voyaient qu'avec envie la hauteur à laquelle il s'était élevé.

Nous avons déjà dit qu'en se montrant au milieu de ses conseillers, des officiers de sa maison et de sa nombreuse suite d'alliés et de vassaux, le marquis d'Argyle voulait sans doute faire impression sur le système nerveux de l'envoyé de Montrose; mais Dalgetty, tout en courant de parti en parti, avait fait la plus grande partie de la guerre de trente ans en Allemagne, époque où un brave soldat était le compagnon des princes. Le roi de Suède, et, d'après son exemple, les fiers princes de l'Empire eux-mêmes, s'étaient souvent vus dans la nécessité de composer avec leur dignité, et lorsqu'ils ne pouvaient payer leurs soldats, de les retenir en flattant leur orgueil, en leur accordant des

privilèges extraordinaires, et en vivant avec eux dans la plus grande familiarité. Le major pouvait se vanter d'avoir diné avec les plus grands princes ; il n'était donc pas homme à se laisser intimider par la pompe dont s'entourait Mac-Callum-More. De plus, Dalgetty n'était pas naturellement l'homme le plus modeste du monde ; au contraire, il avait si bonne opinion de lui-même, que, dans quelque compagnie qu'il se trouvât, il se croyait toujours à sa place, s'élevant toujours en idée au niveau des personnes près desquelles il était admis ; en sorte qu'il était aussi à son aise dans la plus haute société qu'au milieu de ses compagnons ordinaires. Ce qui le fortifiait considérablement dans la haute opinion qu'il avait de lui-même, c'étaient ses idées sur la profession militaire, grâce à laquelle, disait-il, un preux cavalier pouvait marcher de pair avec un empereur.

Nous ne serons donc pas surpris de le voir entrer dans la galerie sans le moindre embarras, la traverser avec plus de confiance que de grâce, et s'approcher si près d'Argyle pour lui parler, que le marquis recula de quelques pas, afin de laisser entre l'envoyé de Montrose et lui une distance convenable. Le major fit son salut militaire avec beaucoup d'aisance, puis s'adressant au marquis : — Bonjour, Milord, s'écria-t-il, quoique je ne sache trop si je dois dire bonjour ou bonsoir à présent, *beso á usted las manos*¹, comme disent les Espagnols.

— Qui êtes-vous, Monsieur, et quelle affaire vous amène ici ? demanda le marquis, d'un ton qu'il croyait propre à réprimer la familiarité offensante de l'envoyé.

— Voilà deux questions fort justes et bien naturelles, Milord, reprit Dalgetty, et je vais y répondre comme il convient à un brave cavalier, et cela *peremptoriè*, comme nous avons coutume de dire au collège de Mareschal.

— Voyez ce qu'est cet homme et ce qu'il veut, Noal, dit le marquis d'un ton ferme à l'une des personnes de sa suite.

— Je prie l'honorable cavalier de ne pas se donner la peine de se déranger, Milord ; je vais vous le dire, reprit le major avec le plus grand sang-froid. Cet homme est Dugald Dalgetty, de Drumthwacket, anciennement ritmeister au service de différentes puissances, et aujourd'hui major de je ne sais quel régiment irlandais : je viens en qualité d'envoyé extraordinaire de haut et puissant seigneur James, comte de Montrose, et d'autres nobles seigneurs maintenant sous les armes pour Sa Majesté ; et ainsi, vive le roi Charles !

1. Un ancien voyageur en Espagne dit plaisamment de la langue des Espagnols qu'ils n'ont point de mots pour signifier remerciements ou rendre grâces, toute leur gratitude consistant en un *beso os las manos*, je vous baise les mains. Il est certain que cette formule est la plus fréquente pour saluer.

— Savez-vous où vous êtes et à qui vous parlez, Monsieur, demanda de nouveau le marquis, pour oser me répondre comme si j'étais un enfant ou un insensé? Le comte de Montrose est avec les mécontents anglais, et je soupçonne que vous êtes un de ces vagabonds irlandais qui sont venus dans ce pays pour mettre tout à feu et à sang, comme ils l'ont fait sous sir Phelim O'Neale.

— Milord, reprit Dalgetty, quoique major d'un régiment irlandais, je ne suis point ce que vous supposez, et j'ai pour garants de mon honneur l'invincible Gustave-Adolphe, le Lion du Nord, Bannier, Oxenstiern, le duc de Saxe-Weimar, Tilly, Wallenstein, Piccolomini et d'autres grands capitaines, tant morts que vivants; et quant au noble comte de Montrose, je prie Votre Seigneurie de jeter les yeux sur les pleins-pouvoirs dont je suis revêtu pour traiter avec vous au nom de cet illustre commandant.

Le marquis regarda légèrement le papier signé et scellé que Dalgetty lui présentait, et, le jetant dédaigneusement sur la table, il demanda aux personnes qui l'entouraient ce que méritait celui qui venait comme l'agent déclaré des traîtres qui avaient pris les armes contre l'état.

— Un gibet bien élevé, et deux minutes pour se confesser, répondit aussitôt l'un des officiers.

— Je prierais l'honorable cavalier qui a parlé le dernier, reprit Dalgetty, de prendre un peu plus de temps avant de donner ses conclusions, et Votre Seigneurie de réfléchir mûrement avant de les adopter, attendu que de pareilles menaces ne doivent être faites qu'à de vils espions, et non à des hommes de cœur, qui sont tenus d'exposer leur vie aussi bien dans ces sortes de missions que dans les combats, à l'assaut ou dans une sortie. Il est vrai que je n'ai ni trompette, ni drapeau blanc, attendu que notre armée n'est pas encore entièrement équipée; mais Votre Seigneurie et les honorables cavaliers de sa suite conviendront que le caractère d'un envoyé qui vient proposer une trêve ou une suspension d'armes, doit être reconnu sans qu'il ait besoin de faire entendre une fanfare, qui n'est qu'un vain son, ou de déployer un drapeau, qui n'est quelquefois qu'un vieux lambeau de linge: son titre repose sur la confiance que le parti qui députe et le député ont en l'honneur de ceux à qui le message doit être porté, et dans leur ferme persuasion qu'ils respecteront le *jus gentium*, aussi bien que les lois de la guerre, dans la personne de l'ambassadeur.

— Vous n'êtes pas venu ici, Monsieur, dit le marquis, pour nous apprendre les lois de la guerre, qui ne peuvent jamais s'appliquer à

des rebelles et à des insurgés, mais pour subir la punition due à votre insolence pour avoir osé apporter le message d'un traître au lord justicier d'Écosse, dont le devoir exige qu'il punisse de mort une pareille offense.

— Messieurs, dit le major qui commençait à être assez mécontent de la tournure que prenait son ambassade, je vous prie de ne pas oublier que le comte de Montrose vous rendra responsables, vous et vos biens, de tout ce qui pourra m'arriver, soit à moi, soit à mon cheval, par suite de ces procédés inouïs, et qu'il sera en droit d'exercer sur vous une vengeance éclatante.

Cette menace fut reçue avec un sourire dédaigneux, et l'un des Campbells répondit : — Il y a loin jusqu'à Lochow ; — expression proverbiale qui signifie que leurs domaines héréditaires étaient hors de la portée des invasions d'un ennemi.

— Mais, Monsieur, reprit encore l'infortuné major, qui ne voulait pas se laisser condamner sans avoir épuisé du moins tous ses moyens d'éloquence, quoique ce ne soit point à moi de décider s'il y a loin ou non jusqu'à Lochow, attendu que je ne connais pas cet endroit, j'espère que vous me permettrez de vous faire une observation qui intéresse particulièrement l'honneur de votre famille : c'est que je suis ici sous la protection spéciale d'un noble seigneur de votre nom, de sir Duncan Campbell d'Ardenvohr, qui s'est porté garant de ma sûreté ; et je vous prie d'observer qu'en manquant à la parole qu'il a donnée, vous porterez une atteinte irréparable à son honneur et à sa réputation.

La plupart des personnes présentes paraissaient n'en avoir rien su jusqu'alors : on s'agitait, on se parlait à l'oreille ; les Campbells surtout semblaient se concerter entre eux, et le marquis, malgré l'empire qu'il exerçait sur lui-même, laissa percer sur sa figure des marques d'impatience et d'emportement.

— Est-ce que sir Duncan d'Ardenvohr répond sur son honneur de la sûreté de cet homme, Milord ? dit une personne de la compagnie en s'adressant au marquis.

— Je ne le crois pas, répondit celui-ci ; mais je n'ai pas encore eu le temps de lire sa lettre.

— Nous prierons Votre Seigneurie de le faire, dit l'un des Campbells ; il ne faut pas que notre honneur souffre la moindre atteinte pour un pareil compagnon.

— Une mouche morte, dit un prêtre, donne une mauvaise odeur au baume de l'apothicaire.

— Révérend père, reprit le major, je vous pardonne le peu de déli-

catesse de votre comparaison, attendu qu'après tout elle m'est favorable; et, par la même raison, je ne relèverai point l'épithète méprisante de *compagnon* dont l'honorable cavalier à la toque rouge a jugé à propos de me qualifier, quoique je veuille bien lui dire qu'elle ne me convient nullement, si ce n'est dans le sens que lui donnaient Gustave-Adolphe, le Lion du Nord, et d'autres grands capitaines, tant en Allemagne que dans les Pays-Bas, lorsqu'ils m'appelaient leur compagnon d'armes. Quant à ma déclaration positive que sir Duncan s'est rendu garant de ma sûreté, j'engage ma vie qu'il la confirmera lui-même lorsqu'il viendra demain.

— Si le chevalier est attendu si tôt, dit l'un des intercesseurs il serait fâcheux d'expédier trop vite l'affaire de ce pauvre homme.

— Du moins, dit un autre, Votre Seigneurie pourrait avant tout consulter la lettre du chevalier d'Ardenvohr, et voir en quels termes il parle de ce major Dalgetty.

Ils se rangèrent alors autour du marquis, et parlèrent entre eux à voix basse, tant en anglais que dans la langue erse. La puissance patriarcale des chefs de clan était très-grande; et celle du marquis d'Argyle, armée de tous ses privilèges de juridiction héréditaire, était surtout absolue; mais il existe toujours quelque frein à l'ambition ou à la tyrannie, même dans les gouvernements les plus despotiques. Celui qui modérait le pouvoir des chefs celtes, c'était la nécessité de se concilier les petits seigneurs qui, sous leurs ordres, conduisaient au combat les soldats de leur clan, et qui formaient le conseil de la tribu en temps de paix. Le marquis, dans cette occasion, ne put se dispenser de céder aux remontrances de ce sénat du nom de Campbell, et s'avancant hors du cercle il ordonna de conduire le prisonnier en lieu de sûreté.

— Prisonnier! s'écria Dalgetty en se débattant comme un lion au milieu de deux vigoureux Highlanders qui depuis quelques minutes s'étaient approchés de lui pour le saisir. Il fut un moment si près de se dégager d'entre leurs mains, qu'il le marquis d'Argyle changea de couleur, et recula de deux pas en portant la main sur son épée, tandis que plusieurs membres de son clan, prêts à se sacrifier pour leur chef, se précipitèrent entre lui et le prisonnier dont ils craignaient la vengeance.

Mais les deux montagnards étaient trop robustes pour laisser échapper leur proie; et le malheureux major, après s'être vu dépouiller de ses armes offensives, fut entraîné hors de la galerie. Ses gardes lui firent traverser plusieurs sombres passages, et s'arrêtèrent devant une

grille de fer, que le capitaine de la troupe ouvrit lui-même. Une seconde porte en bois laissa voir au pauvre Dalgetty un escalier étroit et rapide qui conduisait dans une espèce de souterrain. Les gardes le poussèrent rudement pour lui faire descendre deux ou trois marches; puis, lui lâchant le bras, ils le laissèrent gagner à tâtons le bas de l'escalier, entreprise qui ne fut ni facile ni sans danger lorsque les deux portes, successivement refermées, laissèrent le prisonnier dans une obscurité complète.

CHAPITRE XIII.

Malheur à l'étranger qui pénètre en ces bois,
Si du despote duc qui se dit roi des rois
Il ne vient humblement adorer la puissance.

BURNS. *Épigramme sur un voyage à Inverary.*



Le major, privé de lumière et placé dans une position assez dangereuse, se mit à descendre l'escalier en ruines avec toute la circonspection possible, espérant trouver en bas quelque endroit pour se reposer; mais, malgré tous ses soins, il ne put éviter à la fin de faire un faux pas, qui lui fit descendre les quatre ou cinq dernières marches un peu trop vite pour qu'il lui fût facile de garder son équilibre; et, pour comble de malheur, son pied heurta contre une substance douce et arrondie qui s'annonça aussitôt pour être un corps organisé en poussant un gémissement. Ce choc accéléra tellement sa marche, qu'au bout de quelques pas il roula au fond d'un cachot humide et pavé en pierres.

Lorsque Dalgetty fut parvenu, non sans peine, à se relever, sa première question fut de demander sur quoi il avait roulé.

— Sur ce qui était un homme il y a un mois, répondit une voix sourde et entrecoupée.

— Et qu'est-il donc à présent? demanda Dalgetty, pour s'aviser de se tapir comme un hérisson sur la dernière marche de l'escalier, et exposer les honorables cavaliers qui viennent lui rendre visite à se rompre le cou en heurtant contre lui?

— Ce qu'il est à présent, reprit la même voix, c'est un misérable tronc dont les branches ont été élaguées une à une, et qui s'inquiète peu si la hache doit bientôt l'abattre et finir ses tourments.

— Je vous plains, camarade, dit Dalgetty; mais *pacienza*, comme dit l'Espagnol; et permettez-moi de vous dire que si vous n'aviez pas

plus remué qu'une souche, pour me servir de votre comparaison, vous m'auriez épargné quelques égratignures aux mains et aux genoux.

— Vous êtes militaire, reprit son compagnon d'esclavage, et vous vous plaignez d'une chute à laquelle un enfant ne penserait point.

— Militaire ! dit le major ; et comment pouvez-vous voir que je le suis, au milieu des ténèbres de cette maudite caverne ?

— J'ai entendu résonner votre armure lorsque vous êtes tombé, et maintenant je la vois parfaitement. Lorsque vous serez resté aussi longtemps que moi dans ces ténèbres, vos yeux distingueront le plus petit insecte qui rampe sur le plancher.

— Que le diable me les arrache plutôt ! s'écria Dalgetty. S'il fallait rester plus d'un jour dans ce cachot infernal, je demanderais à faire la prière d'un soldat, à monter à l'échelle, et je bénirais la corde qui m'en tirerait. Mais, à propos, quelle sorte de provisions avez-vous ici, mon frère en affliction ?

— Du pain et de l'eau une fois par jour, reprit la voix.

— J'ai une faim de diable, camarade ; et, quoique votre chère soit assez maigre, je suis prêt à y faire honneur, si vous me le permettez. J'espère que nous vivrons bons amis tant que nous habiterons ensemble ce paradis souterrain.

— Le pain et la cruche d'eau sont dans le coin, à deux pas, à votre main droite ; prenez-les : quant à moi, je n'aurai plus longtemps besoin de nourriture ici-bas.

Dalgetty ne se le fit pas répéter deux fois, et, après avoir cherché les provisions en tâtonnant, il se mit à mordre dans un pain d'avoine aussi dur que la pierre sur laquelle il était tombé, avec autant d'avidité que nous lui en avons vu déployer sur des mets plus succulents.

— Ce pain, dit-il sans perdre pour cela un seul coup de dent, n'est certainement pas très-savoureux ; cependant je ne le crois pas beaucoup plus mauvais que celui que nous mangeâmes au fameux siège de Werden, où le valeureux Gustave rendit vains tous les efforts du célèbre Tilly, ce héros terrible, devant lequel deux rois s'étaient vus obligés de fuir : savoir, Ferdinand de Bohême et Christian de Danemark ; et, quoique cette eau ne soit pas des plus douces, je bois à votre propre délivrance, camarade, sans oublier la mienne, et je voudrais de tout mon cœur que ce fût du vin du Rhin, ou au moins de la bière mousseuse de Lubeck, ne fût-ce que pour rendre le toast plus solennel.

Tandis que Dalgetty babillait de cette manière, ses dents n'allaient

pas moins vite que sa langue, et il eut bientôt achevé les provisions que la bienveillance ou plutôt l'indifférence de son compagnon avait abandonnées à sa voracité. Lorsque son repas fut terminé, il s'enveloppa dans son manteau, et s'asseyant dans un coin où il pouvait s'appuyer de chaque côté, attendu, dit-il, que depuis son enfance il avait toujours beaucoup aimé les fauteuils, il se mit à questionner son compagnon d'esclavage.

— Puisque nous voilà compagnons de lit et de table, camarade, lui dit-il, il est juste que nous nous connaissions un peu mieux l'un l'autre. Je suis Dugald Dalgetty de Drumthwacket, etc., etc., major dans un régiment de fidèles Irlandais, et envoyé extraordinaire de très-haut et très-puissant seigneur James, comte de Montrose. Et vous, quel est votre nom, je vous prie ?

— Il vous servira peu de le savoir, reprit son compagnon plus taciturne.

— Que j'en sois juge moi-même, répondit le major.

— Eh bien donc ! je m'appelle Ranald Mac-Eagh, c'est-à-dire, Ranald Enfant du Brouillard.

— Enfant du Brouillard ! répondit Dalgetty ; dites enfant des ténèbres ; mais, Ranald, puisque c'est votre nom, comment diable êtes-vous tombé entre les mains du grand prévôt ? quelle est la cause de votre emprisonnement ?

— Ma mauvaise étoile, répondit Ranald. Connaissez-vous le laird d'Ardenvohr.

— Si je le connais ? parfaitement, camarade.

— Mais savez-vous où il est à présent ?

— Dans son château, jeûnant dévotement aujourd'hui pour mieux se régaler demain à Inverary ; et Dieu veuille qu'il n'éprouve point d'accident en route, car s'il n'arrivait point, je courrais quelque risque de ne pas jouir longtemps de mon brevet d'existence.

— Dites-lui donc, lorsque vous le verrez, qu'un homme réclame son intercession, un homme qui est à la fois son ennemi mortel et son meilleur ami.

— De bonne foi, je désirerais lui porter un message un peu moins obscur, répondit le major : de quoi diable vous avisez-vous de vouloir donner des énigmes à un homme tel que sir Duncan ? Pendant qu'il se creusera la tête, oubliez-vous qu'on vous coupera la vôtre ?

— Saxon peureux, reprit le prisonnier, dites-lui que je suis le corbeau qui s'est abattu autrefois sur sa tour et sur les enfants qu'il y avait laissés ; je suis le loup qui a découvert sa tanière et détruit ses petits ;

le chef de la bande qui, il y a aujourd'hui quinze ans, surprit Ardenvohr, et passa ses enfants au fil de l'épée.

— En vérité, mon honnête ami, reprit Dalgetty, si ce sont là vos seuls titres à la bienveillance de sir Duncan, je vous prierai de me dispenser de les faire valoir. La brute même est exaspérée contre ceux qui lui ravissent ses petits, à plus forte raison un animal raisonnable, un chrétien. Mais dites-moi, je vous prie, si pour attaquer le château vous avez profité d'une éminence appelée Drumsnab, que je soutiens être le véritable point d'attaque, tant qu'on n'y aura point construit une redoute.

— Nous gravâmes le rocher, dit le prisonnier, au moyen d'échelles de cordes qui nous furent jetées par un complice de notre clan, qui avait servi pendant six mois dans le château pour s'assurer cette seule nuit de vengeance. Le hibou faisait entendre autour de nous ses cris lugubres, pendant que nous étions suspendus entre le ciel et la terre; les vagues se brisaient en mugissant contre la base du rocher, et brisèrent notre barque; néanmoins le cœur ne manqua à personne. Le matin suivant il n'y avait plus que du sang et des cendres dans ces lieux où la paix et la joie régnaient la veille au coucher du soleil.

— Ce fut sans doute une très-jolie camisade, Ranald, une attaque bien conçue et bravement exécutée; cependant, à votre place, j'aurais dirigé mes batteries de cette petite hauteur dont je vous parlais, qu'on appelle Drumsnab. Du reste, votre plan était fort bon, c'était une petite attaque irrégulière à la Scythe, ressemblant beaucoup à celles des Turcs, des Tartares et autres peuples asiatiques. Mais la raison, mon ami, la cause de cette guerre, la *teterrima causa*, si vous savez le latin, vous ne me l'avez point encore apprise.

— Nous avons été harcelés par les Mac-Aulay, d'autres tribus de l'ouest, dit Ranald, repoussés de bois en bois sans avoir de refuge...

— Ah! ah! dit Dalgetty, j'ai quelque idée d'avoir entendu parler de cette affaire. Ne mites-vous pas du pain dans la bouche d'un homme qui n'avait plus d'estomac auquel il pût le transmettre?

— Vous savez donc quelle vengeance nous tirâmes du fier conservateur des forêts?

— Oui, oui, j'en ai entendu parler, et il n'y a pas longtemps, je vous assure. Mais quelle diable d'idée avez-vous eue là d'aller fourrer du pain dans la bouche d'un mort? Mauvaise plaisanterie, très-mauvaise, sur ma parole: à quoi bon, je vous le demande, cette dilapidation d'aliments? J'ai vu dans un siège, Ranald, plus d'un soldat

vivant qui eût payé bien cher cette croûte de pain que vous donniez à une tête de mort.

— Nous fûmes attaqués par sir Duncan, continua Mac-Eagh, et mon frère massacré ; sa tête fut ignominieusement suspendue sur les créneaux que nous avons escaladés. Je jurai de me venger, et c'est un serment que je n'ai jamais violé.

— Très-bien, dit Dalgetty, tout franc soldat sait que la vengeance est une douce chose : mais comment cette histoire portera-t-elle sir Duncan à intercéder pour vous ? Voilà, je l'avoue, ce qui passe ma compréhension, à moins que vous n'espériez qu'il sollicite le marquis de changer le genre de mort, et au lieu d'une pendaison pure et simple, de vous faire expirer sur la roue ou de vous infliger quelque autre genre de torture dont le dénouement serait semblable. Si j'étais à votre place, Ranald, je voudrais garder mon secret, et, sans m'inquiéter de sir Duncan, finir tranquillement ma vie, *suspensio pede*, entre le ciel et la terre, comme vos ancêtres avant vous.

— Écoutez, étranger, dit le montagnard : sir Duncan d'Ardenvohr avait quatre enfants ; trois périrent sous nos coups, mais le quatrième vit encore, et sir Duncan donnerait plus pour serrer ce quatrième enfant dans ses bras que pour faire torturer ces vieux os qui défient toutes ses fureurs. Je n'ai qu'à dire un mot, et son jour de jeûne et d'humiliation en deviendra un de fête et d'actions de grâces. Oh ! je le sais par expérience, et Kenneth, le seul enfant qui me reste, qui à présent poursuit les papillons sur les rives de l'Avon, est plus cher à mon cœur que dix fils qui ne sont plus que poussière, ou devenus la pâture des vautours affamés.

— Je présume, Ranald, dit Dalgetty, que les trois pauvres diables que j'ai vus au gibet dans la place du marché étaient de votre connaissance.

Le montagnard garda un moment le silence, puis il s'écria d'une voix profondément émue : — Ils étaient mes fils, étranger ! — mes fils ! — Le sang de mon sang ! — les os de mes os ! — Légers à la course, — vaillants aux combats, — invincibles jusqu'au moment où les fils de Diarmid les écrasèrent par leur nombre ; pourquoi veux-je leur survivre ? qu'importe que le vieux tronc soit déraciné, lorsqu'il ne lui reste plus qu'un seul des rameaux qui faisaient son orgueil ? Mais il faut faire passer dans l'âme de Kenneth la soif de la vengeance, il faut que l'aiglon apprenne de son père à fondre sur sa proie ; c'est pour lui, pour lui seul, que je veux acheter ma vie et ma liberté en découvrant mon secret au laird d'Ardenvohr.

— Vous parviendrez plus aisément à votre but en me le confiant , dit une troisième voix se mêlant à la conférence.

Tout Highlander est superstitieux.

— L'ennemi du genre humain est parmi nous ! s'écria Ranald MacEagh en sautant sur ses pieds.

Le bruit de ses chaînes retentit sous la voûte , et il se retira aussi loin qu'elles le permettaient de l'endroit d'où la voix semblait partir. Ses craintes se communiquèrent jusqu'à un certain point au major Dalgetty , qui commença à répéter dans une espèce de jargon polyglotte tous les exorcismes qu'il avait entendu prononcer , sans pouvoir se rappeler plus d'un mot ou deux de chacun.

— *In nomine Domini* , comme nous disions au collège de Mareschal ; *santissima madre de Dios* , comme disent les Espagnols : *alle gutten geister loben den Hern* , dit le psalmiste dans la traduction du docteur Luther...

— Trêve à vos exorcismes , dit la voix qu'ils avaient déjà entendue ; quoique vous puissiez avoir peine à comprendre comment je suis venu ici , je suis mortel comme vous , et mes secours peuvent vous être utiles dans la position critique où vous vous trouvez , si vous n'êtes point trop fiers pour recevoir des conseils.

En disant ces mots , l'étranger ouvrit une lanterne sourde ; et à la faible lueur qui en sortait Dalgetty put seulement distinguer que celui qui s'était introduit si mystérieusement dans leur compagnie et avait pris part à la conversation était un homme de grande taille , et portant la livrée du marquis. Son premier mouvement fut de regarder ses pieds ; mais il ne vit ni le pied fourchu que les légendes écossaises assignent au noir démon , ni le sabot de cheval par lequel on le distingue en Allemagne. Sa première question fut pour savoir comment ce nouveau venu avait pu entrer ; — car , dit-il , si l'on avait ouvert la grille , nous l'aurions entendue crier sur ses gonds rouillés ; et si vous avez passé par le trou de la serrure , franchement , Monsieur , dites ce que vous voudrez , vous n'êtes pas de nature à être enrôlé dans un régiment d'hommes vivants.

— Je garde mon secret , répondit l'étranger , jusqu'à ce que vous méritiez que je vous le découvre en me communiquant quelques-uns des vôtres ; peut-être alors me déciderai-je à vous laisser sortir par où je suis entré moi-même.

— Ce ne peut être alors par le trou de la serrure , dit le major , car du diable si vous êtes capable de m'y faire passer , qui que vous soyez , démon ou honnête homme. Quant à mes secrets , je n'en ai point de

personnels, et j'en ai très-peu qui appartiennent à d'autres ; mais dites-nous ce que vous désirez savoir, ou comme disait notre professeur Snufflegreek¹ au collège de Mareschal à Aberdeen, parle pour que je te connaisse.

— Ce n'est point à vous que j'ai affaire en ce moment, reprit l'étranger en tournant la lanterne sur les traits sauvages et livides et sur les membres robustes du Highlander Ranald Mac-Eagh, qui, collé contre le mur, semblait encore douter si son nouvel hôte était d'os et de chair comme lui. — Je vous ai apporté quelque nourriture, mon ami, continua-t-il d'une voix plus douce ; si vous devez mourir demain, ce n'est pas une raison pour ne point vivre aujourd'hui.

— Non, sans doute ; au contraire, répliqua le major, qui se mit aussitôt à examiner le contenu d'un petit panier que l'étranger avait apporté sous son manteau, tandis que le Highlander, soit par méfiance, soit par dédain, ne faisait aucune attention aux instances de Dalgetty, qui l'invitait à l'imiter. — Comme vous voudrez, camarade, reprit-il après avoir expédié une énorme tranche de jambon, et en s'armant d'une bouteille de vin ; je vais boire à votre meilleur appétit. — Ah çà ! il ne faut pas oublier non plus celui qui régale. Ami, je vide ce second verre à ton intention. — A propos, comment t'appelles-tu donc ?

— Murdoch Campbell, Monsieur, répondit le domestique ; je suis un vassal du marquis d'Argyle, et je remplis parfois les fonctions de porte-clefs.

— Eh bien, encore une fois à ta santé, Murdoch, dit Dalgetty, car la première fois je ne l'ai point portée dans les règles, faute de savoir ton nom. Je présume que ce vin est du Calcavella. Ma foi, brave Murdoch, je prendrai sur moi de dire que tu mérites d'être géolier en chef ; car tu parais connaître la manière dont on doit ravitailler d'honnêtes gentilshommes qui sont dans le malheur ; mais pour ton supérieur, on dirait qu'il nous prend pour de la canaille ; du pain et de l'eau ! en vérité, Murdoch, c'était assez pour perdre d'honneur les cachots du marquis. Mais je vois que vous désirez causer avec mon ami Ranald ; que je ne vous gêne point, je vais me retirer dans ce coin avec le panier, et je vous réponds que mes dents feront assez de bruit pour empêcher mes oreilles de vous entendre.

Malgré cette promesse, notre major écouta avec toute l'attention possible ; et, comme le cachot était fort étroit, il n'eut pas de peine à entendre le dialogue suivant :

¹ *Snufflegreek*, nom classique s'il en fut jamais. Les Anglais aiment beaucoup ces noms significatifs.

— Savez-vous, Enfant du Brouillard, dit Murdoch, que vous ne quitterez ce cachot que pour monter au gibet?

— Ceux qui m'étaient chers, répondit Mac-Eagh, m'en ont montré le chemin.

— Vous ne feriez donc rien pour éviter de les suivre?

Le prisonnier se tordit les mains dans les chaînes avant de répondre.

— Je ferais beaucoup, au contraire, dit-il à la fin; non pas que je tiennne à la vie, mais à cause de l'enfant qui court dans la vallée de Strath-Aven.

— Et que feriez-vous pour détourner le coup qui vous menace? demanda de nouveau Murdoch. Peu m'importe d'ailleurs le motif qui vous fait désirer de l'éviter.

— Je ferais... tout ce qu'un homme peut faire sans cesser de mériter le nom d'homme.

— Mériter le nom d'homme! croyez-vous le mériter, vous qui vous êtes toujours conduit en loup féroce?

— Oui, répondit le Highlander, je suis un homme comme mes ancêtres. Tant que nous fûmes enveloppés du manteau de paix, nous étions des agneaux; il nous a été arraché, et vous nous appelez des loups. Rendez-nous les cabanes que vous avez brûlées, nos enfants que vous avez massacrés, nos femmes que vous nous avez ravies: cherchez sur les gibets, sur les créneaux de vos murailles, les cadavres mutilés et les crânes blanchis de nos parents, réunissez-les, dites-leur de vivre pour notre bonheur, et nous serons vos vassaux et vos frères. Jusqu'alors, que la mort, le sang et la vengeance tirent entre nous un sombre voile de division.

— Vous ne voulez donc rien faire pour obtenir votre liberté? dit le Campbell.

— Tout... si ce n'est de me dire l'ami de votre tribu, répliqua Mac-Eagh.

— Nous méprisons l'amitié de bandits et de vagabonds, reprit Murdoch, et nous ne nous abaisserions point à l'accepter. Ce que je vous demande, pour prix de votre liberté, c'est de me dire où est la fille et l'héritière du chevalier d'Ardenvohr.

— Pour que vous puissiez la marier à quelque parent sans fortune de votre grand maître, n'est-ce pas? dit Ranald; je sais que c'est l'usage des enfants de Diarmid. La vallée de Glenorquhy ne crie-t-elle pas encore aujourd'hui vengeance pour la violence faite sur une jeune fille que ses parents conduisaient à la cour de leur souverain? Ne furent-ils pas obligés de la cacher sous une chaudière autour de laquelle

ils combattirent en désespérés, et périrent tous, jusqu'au dernier, de la mort des braves! et la jeune fille ne fut-elle pas amenée dans ce château, et mariée ensuite au frère de Mac-Callum-More, et tout cela parce qu'elle possédait de grands biens?'

— Et quand cette histoire serait vraie, dit Murdoch, elle fut élevée à un rang plus distingué que celui qu'elle eût pu obtenir à la cour du roi d'Écosse. Mais tout cela n'a rien de commun avec le sujet qui nous occupe. La fille de sir Duncan d'Ardenvohr n'est pas une étrangère, elle est du sang des Campbells, et qui a plus de droit à connaître son sort, que Mac-Callum-More, le chef de son clan?

— C'est donc de sa part que vous me faites cette question? demanda Ranald.

Le domestique inclina la tête en signe d'assentiment.

— Et vous ne ferez aucun mal à la pauvre fille? Moi-même je lui en ai déjà fait assez.

— Aucun, sur mon honneur.

— Et vous me promettez pour récompense la vie et la liberté?

— Telle est notre convention, reprit Murdoch.

— Sachez donc que l'enfant que je sauvai par compassion, lorsque nous attaquâmes le château de son père, fut élevée comme la fille d'adoption de notre tribu, jusqu'au moment où nous fûmes vaincus, au détroit de Bellenduthil, par le démon incarné et l'ennemi mortel de notre clan, Allan-Mac-Aulay à la main sanglante, et par les cavaliers de Lennox, commandés par l'héritier de Menteith.

— Elle tomba au pouvoir d'Allan à la main sanglante, et elle passait pour une fille de la tribu! dit Murdoch: point de doute alors que son sang n'ait coulé, et tu n'as rien dit pour racheter ta vie.

— Si ma vie dépend de la sienne, dit Ranald, je n'ai rien à craindre; mais elle repose sur une base plus fragile... la promesse trompeuse d'un fils de Diarmid.

— Cette promesse sera scrupuleusement accomplie, si vous pouvez m'assurer qu'elle respire, et me dire où elle est à présent.

— Dans le château de Darnlinvarach, sous le nom d'Annette Lyle. J'en ai bien des fois entendu parler par mes compagnons, qui se sont souvent rapprochés des bois d'où nous avons été chassés, et il n'y a pas longtemps que je l'ai vue moi-même.

— Vous! dit Murdoch d'un air surpris, vous, l'un des chefs des En-

1. On raconte une histoire semblable de l'héritière du clan de Calder, qui fut faite prisonnière avec les circonstances qu'on vient de décrire, et mariée ensuite à sir Duncan Campbell. De cette union descendent les Campbells de Cawdor.

fants du Brouillard, vous vous êtes hasardé si près de votre ennemi mortel ?

— Fils de Diarmid, j'ai fait plus, reprit l'outlaw des Highlands ; je me suis introduit dans la cour même du château, déguisé en joueur de harpe. Mon dessein était de plonger mon poignard dans le sein de Mac-Aulay à la main sanglante, devant lequel notre race tremble, et de me soumettre ensuite au sort que Dieu m'aurait réservé. Je tenais déjà en main l'arme fatale lorsque je vis Annette Lyle ; elle chanta sur son clairshach un air des Enfants du Brouillard, qu'elle avait appris parmi nous. Les bois que nous avons habités ensemble agitaient leur feuillage hospitalier dans sa chanson, nos ruisseaux coulaient avec un doux murmure : il me semblait que je me retrouvais dans ma patrie. Je ne pus résister à mon attendrissement, ma main laissa échapper le poignard, et l'heure de la vengeance se passa. A présent, fils de Diarmid, n'ai-je point payé ma rançon ?

— Oui, reprit Murdoch, si ce que vous dites est vrai ; mais quelle preuve en pouvez-vous donner ?

— Sois témoin, ô ciel, s'écria l'outlaw, que le parjure cherche déjà quelque subterfuge pour manquer à sa parole.

— Non, reprit Murdoch, je remplirai ma promesse dès que je serai certain que vous avez dit la vérité. Mais il faut que je parle à votre compagnon d'esclavage.

— Tout promettre, ne rien tenir, voilà comme ils sont, murmura le prisonnier en se jetant de nouveau sur le plancher de sa prison.

Pendant ce temps, le major, qui n'avait pas perdu un seul mot de ce dialogue, faisait ses réflexions à part. — Que diable ce rusé drôle peut-il avoir à me dire ? Je n'ai point d'enfants, du moins que je sache ; je n'en ai jamais enlevé au sujet desquels je puisse lui raconter quelque histoire. Mais n'importe, voyons-le venir. Il ne sait pas à quel vieux renard il a affaire, et je lui réponds qu'il lui faudra plus d'une manœuvre pour prendre en flanc le major Dalgetty.

Il se tint donc sur ses gardes, et l'on eût dit que, la pique en main, il se préparait à défendre une brèche, tandis qu'il attendait avec précaution, mais sans crainte, le commencement de l'attaque.

— Vous êtes citoyen du monde, major, dit Murdoch, et vous ne pouvez ignorer notre vieux proverbe, *donnant, donnant*¹ ; il se retrouve chez toutes les nations et dans toutes les langues.

— Alors je dois le connaître, en effet, dit Dalgetty ; car, à l'exception

1. En écossais, *gif, gaf*, et en vieux anglais, *ka me ka thee*, c'est-à-dire se servant mutuellement l'un l'autre.

des Turcs, il y a peu de puissances en Europe au service desquelles je ne sois entré ; et j'ai eu parfois quelque idée d'aller faire une campagne avec les janissaires.

— Un homme de votre expérience, entièrement dépourvu de préjugés, me comprendra donc aisément, reprit Murdoch, lorsque je lui dirai que, pour obtenir sa liberté, il ne s'agit que de répondre franchement et sans détours à quelques questions sans importance concernant les chefs qu'il a laissés à Darnlinvarach, leurs préparatifs de défense, le nombre de leurs soldats, et ce que vous pouvez savoir de leur plan d'opérations.

— Uniquement pour satisfaire votre curiosité, et sans aucun autre motif? dit Dalgetty.

— Aucun au monde. Quel intérêt un pauvre diable comme moi pourrait-il prendre à leurs opérations?

— Interrogez donc, reprit le major, et je vous répondrai *peremptoriè*.

— Combien d'Irlandais sont en marche pour se joindre à James Graham le rebelle?

— Probablement dix mille, dit le major.

— Dix mille ! s'écria Murdoch avec emportement ; nous savons qu'il est débarqué à peine deux mille hommes à Ardnamurchan.

— Alors vous en savez plus que moi sur leur compte, répondit Dalgetty avec un grand sang-froid ; je ne les ai pas encore passés en revue, et je ne les ai même jamais vus sous les armes.

— Et combien croyez-vous que les clans fourniront de soldats? demanda Murdoch.

— Autant qu'ils le pourront, répliqua le major.

— Vous vous écarterez de la question, Monsieur, dit Murdoch ; parlez clairement : y aura-t-il bien cinq mille hommes?

— Oui, plus ou moins, répondit Dalgetty.

— Savez-vous, Monsieur, que c'est jouer avec votre vie que de me répondre sur ce ton? reprit le questionneur ; je n'ai qu'à siffler, et dans dix minutes votre tête est suspendue au-dessus du pont-levis.

— Mais, à parler franchement, monsieur Murdoch, dit le major, croyez-vous qu'il soit raisonnable de me demander les secrets de notre armée, lorsque je me suis engagé à servir pendant toute la campagne? Si je vous apprenais les moyens de vaincre Montrose, que deviendrait ma paie, les arrérages qui me sont dus, et ma part du butin?

— Je vous dis, reprit Murdoch, que si vous vous obstinez à ne point répondre directement à mes questions, votre campagne ne sera pas

longue, et le billot qui est à la porte du château, prêt à punir les espions et les traîtres, m'aura bientôt vengé de votre impertinence ; mais si vous répondez fidèlement à mes questions, je vous recevrai à mon... au service de Mac-Callum-More.

— Est-ce qu'il paie bien ses officiers ? demanda le major.

— Il doublera votre paie, si vous voulez retourner auprès de Montrose et faire ce qu'il vous dira.

— Diable ! je suis fâché de ne vous avoir pas vu avant de m'engager avec lui, dit Dalgetty en paraissant réfléchir.

— Au contraire, dit Murdoch, je puis vous offrir des conditions plus avantageuses à présent, en supposant toujours que vous soyez fidèle.

— Fidèle ? c'est-à-dire à votre parti, mais traître envers Montrose.

— Fidèle à la cause de la religion et du bon ordre, qui sanctifie tous les artifices que vous pourrez employer pour le service, répondit le Campbell.

— Et le marquis d'Argyle... si j'étais tenté d'entrer à son service... est-ce un bon maître ?

— Il n'en est point de meilleur.

— Libéral envers ses officiers ?

— Sa bourse est la leur.

— Sincère et fidèle à tenir ses promesses ?

— Le plus loyal des Écossais, comme il en est le plus grand.

— Voilà la première fois que j'en entends dire tant de bien, dit Dalgetty ; il faut que vous soyez son ami, ou plutôt vous êtes le marquis lui-même. Marquis d'Argyle, ajouta-t-il en se jetant tout à coup sur le lord déguisé, je vous arrête au nom du roi Charles comme un traître. Si vous vous avisez d'appeler du secours, je vous tords le cou sans miséricorde ; ainsi prenez-y garde.

L'attaque de Dalgetty sur la personne d'Argyle fut si soudaine et si inattendue qu'il le terrassa sans peine, et lui appuyant un genou sur la poitrine, d'une main il le tenait en respect, tandis que de l'autre, lui serrant le cou, il était prêt à l'étrangler au moindre mouvement qu'il ferait.

— Marquis d'Argyle, ajouta-t-il, c'est maintenant à mon tour de vous proposer des termes de capitulation. Si vous consentez à me montrer la porte secrète par laquelle vous êtes entré, je vous laisserai la vie, à condition que vous serez mon *locum tenens*, comme nous disions au collège de Mareschal, c'est-à-dire que vous prendrez ma place jusqu'à ce que votre geôlier vienne visiter ses prisonniers, sinon je commencerai par vous étrangler ; je sais la manière : je l'ai apprise d'un Polo-

nais qui avait été esclave dans le sérail ottoman. Puis, après avoir expédié votre affaire, je chercherai quelque moyen d'opérer ma retraite.

— Traître! oubliez-vous que je venais pour vous sauver? Voulez-vous me faire périr à cause de ma bonté? murmura faiblement Argyle.

— Non pas à cause de votre bonté, Milord, reprit Dalgetty, mais d'abord pour apprendre à Votre Seigneurie à respecter le *jus gentium* à l'égard des cavaliers qui viennent lui apporter des messages sous la protection d'un sauf-conduit, et ensuite pour vous avertir du danger auquel on s'expose en faisant des propositions déshonorantes à un brave militaire, pour l'engager à trahir ceux qui le paient pendant la durée de son service.

— Épargnez ma vie, dit Argyle, et je ferai tout ce que vous exigerez.

Dalgetty continua à tenir la main sur la gorge du marquis, la lui servant de près pendant qu'il lui adressait ses questions, et ne lui laissant ensuite que le degré de respiration strictement nécessaire pour qu'il lui fût possible d'y répondre.

— Où est la porte secrète de la prison? demanda-t-il.

— Levez la lanterne vers le coin de la chambre, à votre droite; vous distinguerez le fer qui couvre le ressort.

— Bon. Où conduit le passage?

— Dans mon cabinet particulier, derrière la tapisserie.

— Et de là comment pourrais-je gagner la porte du château?

— En traversant la grande galerie, l'antichambre, le corps de garde.

— Et partout des laquais, des soldats, des factionnaires? non, non, Milord, ce n'est pas cela qu'il me faut. N'y a-t-il point quelque passage secret qui conduise à la porte, de même que vous en avez pour vos cachots? J'en ai vu de cette sorte en Allemagne.

— Il y en a un, dit le marquis, qui donne de mon cabinet sur la chapelle, et qui conduit ensuite jusqu'à la porte du château. Mais, si vous voulez vous fier à ma parole, je vous accompagnerai, et vous donnerai un passe-port en règle qui lèvera toutes les difficultés.

— Un moment, Milord, s'il vous plaît. Il se pourrait que j'eusse la bonhomie de me fier à vous, si votre cou ne portait pas déjà la marque de mes doigts; mais à présent, *beso las manos á usted*, comme dit l'Espagnol. Cependant vous pouvez m'accorder un passe-port; cela vaudra beaucoup mieux; et je vous remercie de m'en avoir donné l'idée. Y a-t-il une plume, de l'encre, dans votre chambre?

— Sans doute, et des passe-ports en blanc auxquels je n'ai besoin

que d'apposer ma signature. Je vais vous y suivre sur-le-champ.

— M'y suivre? Non, non, ce serait trop d'honneur pour moi; Votre Seigneurie restera sous la garde de mon honnête ami Ranald Mac-Eagh; ainsi donc permettez-moi, je vous prie, de vous traîner à la portée de sa chaîne. Honnête Ranald, vous voyez où en sont les choses entre nous. Je trouverai le moyen, n'en doutez pas, de vous rendre la liberté. En attendant, veillez sur Milord. Attendez, que je vous montre comment il faut vous y prendre. Votre genou sur la poitrine du marquis. Bien, c'est cela. Maintenant votre main droite sur le cou de ce haut et puissant prince, sous sa fraise, voyez-vous, de cette manière; et, s'il fait un cri, un seul geste, ne manquez pas, mon digne Ranald, de serrer vertement, quand ce serait *ad deliquium*, Ranald, c'est-à-dire au point de le faire tomber en syncope : il n'y aurait pas grand mal à cela, attendu, mon ami, qu'il nous en ménageait bien davantage.

— S'il fait seulement mine de vouloir parler ou se débattre, dit Ranald, il meurt de ma main.

— C'est cela, Ranald, vous me comprenez; un ami intelligent en vaut mille.

Dalgetty poussa alors le ressort que le marquis lui avait indiqué, et la porte secrète s'ouvrit aussitôt, car les gonds en étaient si bien polis, si soigneusement frottés d'huile, qu'en tournant ils ne faisaient pas le moindre bruit; des barres de fer et de nombreux verrous la fermaient en dehors, et dans le passage étaient suspendues deux ou trois clefs qui paraissaient destinées à ouvrir les cadenas des prisonniers. Un escalier étroit, creusé dans l'épaisseur du mur du château, conduisait, comme le marquis l'avait dit, derrière la tapisserie de son cabinet. Ces communications étaient fréquentes dans les anciennes forteresses, parce qu'elles fournissaient au maître du château les moyens d'écouter, comme un autre Denis, la conversation de ses prisonniers, ou même, s'il le voulait, de les visiter sous quelque déguisement, épreuve qui, cette fois, avait eu des suites si désagréables pour Mac-Callum-More.

Après avoir examiné s'il n'y avait personne dans l'appartement, le major y entra, prit vite un des passe-ports en blanc qui se trouvaient sur la table, se munit de plumes et d'encre, détacha des rideaux un grand cordon de soie, et, s'emparant aussi du poignard du marquis, il redescendit aussitôt dans la caverne, où, écoutant un moment à la porte, il entendit la voix étouffée du noble seigneur qui faisait de grandes offres à Mac-Eagh, s'il voulait lui laisser donner l'alarme.

— Vous m'offririez une forêt de daims, répondit le montagnard, les

plus beaux troupeaux, toutes les terres qui reconurent jamais pour maître un fils de Diarmid, que je ne manquerais pas à la parole que j'ai donnée au brave à la jaquette de fer.

— Bien répondu, camarade, dit Dalgetty en entrant; le brave à la jaquette de fer ne manquera pas non plus à ce qu'il t'a promis. Mais ne faisons pas attendre le noble marquis; il faut qu'il commence par remplir sur ce passe-port les noms du major Dugald Dalgetty et de son guide, ou bien je lui en expédierai un pour l'autre monde.

Le marquis écrivit, à la lueur de la lanterne sourde, tout ce que le major lui dicta.

— A présent, Ranald, ôte ton plaid, mon ami, je vais en affubler Mac-Callum-More, et en faire pour un moment un *Enfant du Brouillard*. Oh! Milord, vous avez beau dire, il faut que je vous le mette pardessus la tête, et de manière à ce que vous ne puissiez jeter un seul cri. Là, le voilà suffisamment emmitouflé : baissez les bras, ou, de par ma barbe, je vous plonge votre propre poignard dans le cœur. Vous voyez que j'ai tous les égards possibles pour votre rang, et que j'ai eu soin de me munir d'un beau cordon de soie pour lier Votre Seigneurie. Bon! voilà qui est fait; il peut attendre à présent que quelqu'un vienne à son secours. S'il n'a commandé notre dîner que pour le soir, Ranald, ce sera lui qui en souffrira. A quelle heure le geôlier vient-il ordinairement, camarade?

— Jamais avant le coucher du soleil, dit Mac-Eagh.

— Alors, mon ami, nous aurons trois bonnes heures devant nous, dit le prudent major. Allons, travaillons vite à notre délivrance.

Examiner la chaîne de Ranald fut son premier soin. Il l'ouvrit au moyen de l'une des clés qui étaient suspendues derrière la porte secrète, sans doute afin que le marquis pût, s'il le voulait, donner la liberté à un prisonnier, ou le transférer ailleurs, sans être obligé d'appeler le geôlier. Le Highlander étendit ses bras engourdis, et bondit de joie d'avoir recouvré sa liberté.

— Endossez la livrée du noble prisonnier, et suivez-moi, lui dit le major.

Ranald obéit. Ils commencèrent par fermer la porte derrière eux au moyen des verrous et des barres de fer, montèrent l'escalier secret, et arrivèrent sans danger dans le cabinet du marquis ¹.

1. L'état précaire des nobles sous le système féodal introduisit l'espionnage dans leurs châteaux. Sir Robert Carew raconte qu'il se revêtit des habits d'un de ses gardes, pour obtenir une confession entière de Geordie Bourne, son prisonnier, qu'il fit pendre ensuite en reconnaissance de la franchise de ses aveux. Le beau et antique manoir de Maworb, sur la frontière, contient un escalier dérobe qui, dominant dans l'appartement du lord William Howard, lui permettait de visiter le donjon de la manière que nous voyons employée dans le chapitre précédent par le marquis d'Argyle.

CHAPITRE XIV.

Le chemin m'est ouvert... mais où pourrai-je faire ?
Qu'importe ? Quand sur terre on est sûr de périr,
On peut sur l'Océan, sans carte ni boussole,
Confier son destin à la moindre gondole.

Tragédie de BRENOVALE.



CHERCHEZ le passage secret qui conduit à la chapelle, Ranald, dit Dalgetty, pendant que je jette un coup d'œil sur ce secrétaire.

En disant ces mots, il saisit d'une main une liasse de papiers, les plus importants d'Argyle, et de l'autre une bourse pleine d'or qui était placée dans un tiroir ouvert, dans la position la plus attrayante. — Nouvelles et butin, dit le major en fourrant dans ses poches les dépouilles; c'est ce que tout brave cavalier doit toujours chercher à obtenir, les unes pour son général, et les autres pour lui-même.

Il ne négligea pas non plus de s'approprier une poire à poudre, une épée et des pistolets suspendus au-dessus du secrétaire. — Ma foi ! ajouta-t-il, cette épée est de la meilleure trempe, et les pistolets valent mieux que les miens. Un échange n'est pas un vol ; et vous apprendrez qu'on ne se joue pas impunément des gens d'honneur, lord Argyle. Mais que vois-je ! Ranald, Ranald ; où courez-vous donc comme cela ?

Il était temps que sa voix arrêtât Mac-Eagh ; car ne trouvant point le passage secret, et impatient de se voir hors du château, le montagnard avait saisi une épée et une targe, et se préparait à entrer dans la grande galerie, dans le dessein sans doute de s'y frayer un chemin de vive force.

— Arrêtez, si vous tenez à la vie, lui dit Dalgetty en lui mettant la main sur l'épaule. Il faut nous sauver s'il est possible sans coup férir, autrement nous serions perdus. Ainsi commençons par barricader cette porte, afin qu'on puisse croire que Mac-Callum-More ne veut pas être dérangé. Maintenant, je vais faire à mon tour une reconnaissance, et voir si je ne pourrai pas découvrir le passage en question.

En regardant derrière la tapisserie en différents endroits, le major fit par découvrir une porte donnant sur un corridor en zig-zag, ter-

miné par une autre porte, celle de la chapelle. Mais quelle fut sa surprise, en arrivant au bout du corridor, d'entendre la voix sonore d'un ministre en train de prêcher !

— Ce fut pour cela, dit-il, que le double traître nous indiqua ce passage. Je serais presque tenté de retourner pour lui couper la gorge.

Il ouvrit alors tout doucement la porte, qui donnait sur une galerie fermée par un treillis du côté de la chapelle, et qui était réservée pour le marquis. Les rideaux en étaient fermés, peut-être pour faire croire qu'il assistait au service divin, tandis que, dans le fait, il travaillait dans son cabinet. Il n'y avait personne dans le banc ; car telle était la rigidité de l'étiquette observée alors, que la famille du marquis occupait pendant le service une autre galerie située un peu plus bas que celle du grand homme. Après s'en être assuré, le major se hasarda à se glisser avec son compagnon dans la galerie, dont il eut soin de fermer la porte.

Jamais, — quoique assurément ce soit avancer beaucoup, — jamais sermon ne fut écouté avec plus d'impatience et moins d'édification, de la part du moins de deux membres de la congrégation. Le major entendit *seizièmement*, *dix-septièmement*, *dix-huitièmement*, et *concluons*, avec une impatience qui tenait de l'agonie. On eût dit que le prêtre se faisait un plaisir de prolonger son martyre, car il conclut plus de dix fois avant de quitter la chaire. Mais personne ne peut prêcher éternellement, et le ministre se tut enfin en faisant un profond salut du côté de la galerie, ne soupçonnant guère à qui il rendait cet honneur.

A en juger d'après l'empressement avec lequel ils se dispersèrent, les domestiques du marquis n'étaient guère plus fâchés que le major de voir arriver la fin de cet éternel sermon. Il est vrai que la plupart, étant des Highlanders, avaient pour excuse qu'ils n'entendaient pas un seul mot de ce que disait le ministre, quoiqu'ils assistassent régulièrement à ses instructions par l'ordre exprès de Mac-Callum-More, et ils en auraient fait autant quand e'eût été un iman turc.

Mais, quoique les fidèles se fussent dispersés rapidement, le ministre resta dans la chapelle, et, se promenant en long et en large, il semblait ou méditer sur ce qu'il venait de dire, ou préparer un nouveau sermon. Malgré toute son audace, Dalgetty ne savait trop ce qu'il devait faire. Cependant les moments étaient précieux, le geôlier pouvait se rendre dans le cachot un peu plus tôt que de coutume, et tout découvrir. Enfin, prenant son parti, il dit tout bas à Ranald, qui épiait tous ses mouvements, de le suivre, et de prendre bien garde de ne point

se trahir, puis il se mit à descendre d'un air fort grave un escalier qui conduisait de la galerie dans le bas de l'église.

Un novice sans expérience eût essayé de passer rapidement derrière le digne ministre, dans l'espoir de s'échapper sans être aperçu ; mais le major, qui voyait le danger manifeste d'échouer dans une pareille entreprise, s'avança gravement au milieu de la chapelle ; son chapeau à la main, et, en passant devant le chœur, il s'apprêtait à saluer profondément le ministre et à continuer son chemin. Mais quelle fut sa surprise de reconnaître dans le prédicateur le même homme avec lequel il avait diné la veille au château d'Ardenvohr ! néanmoins sa présence d'esprit ne l'abandonna point ; et, avant que le ministre pût lui parler, il lui dit avec le plus grand sang-froid :

— Je n'ai pu me résoudre à quitter le château, Monsieur, sans vous témoigner en particulier mes humbles remerciements pour l'excellente homélie dont vous avez bien voulu nous honorer.

— Je n'ai point remarqué, Monsieur, que vous fussiez dans la chapelle, répondit le ministre.

— L'honorable marquis a daigné m'offrir une place dans sa galerie particulière, reprit le major avec modestie. — A ces mots, le ministre s'inclina profondément ; car il savait que c'était un honneur que le marquis n'accordait qu'à des personnes d'un rang très-élevé. — Dans l'espèce de vie errante que j'ai menée, ajouta le major, j'ai entendu bien des prédicateurs de différentes religions, des luthériens, des catholiques, des calvinistes, et mille autres ; mais jamais je n'ai entendu une homélie telle que la vôtre.

— Dites instruction, mon digne Monsieur, dit le ministre, telle est la phrase de notre église.

— Instruction ou homélie, c'était un superbe morceau ; je n'ai pas voulu partir sans vous faire connaître l'impression profonde qu'elle m'a fait éprouver, et vous exprimer en même temps tous mes regrets d'avoir paru hier, pendant le dîner, manquer au respect dû à une personne telle que vous.

— Hélas ! mon bon Monsieur, dit le ministre, nous nous rencontrons dans ce monde comme dans la vallée des ténèbres, sans savoir auprès de qui le hasard nous place. Il n'est donc pas étonnant que nous heurtions parfois ceux à qui, si nous les connaissions, nous ne témoignions que du respect. Moi-même, Monsieur, je vous aurais pris pour un pécheur endurci, plutôt que pour un homme rempli de piété et de ferveur, qui respecte le grand maître jusque dans le dernier de ses serviteurs.

— C'est toujours mon usage, répondit Dalgetty; car étant au service de l'immortel Gustave... — Mais je vous détourne de vos méditations, dit-il en s'interrompant, son désir de parler du roi de Suède cédant pour cette fois à la nécessité des circonstances.

— Aucunement, Monsieur, reprit le ministre. Qu'alliez-vous dire, je vous prie, de ce grand prince, dont la mémoire est si chère à tout bon protestant?

— Par son ordre, Monsieur, les tambours appelaient matin et soir à la prière, aussi régulièrement qu'à la parade; et, si un soldat passait devant le chapelain sans le saluer, il était mis pour une heure sur le cheval de bois. Mais, Monsieur, c'est à regret que je me vois forcé de vous quitter. Le marquis d'Argyle vient de me donner un passe-port, et il faut que je parte sur-le-champ pour remplir une mission importante. Je vous souhaite bien le bonsoir.

— Arrêtez un instant, Monsieur, dit le prédicateur; n'y aurait-il rien que je pusse faire pour témoigner mon respect pour l'élève du grand Gustave, et pour un juge aussi éclairé de l'éloquence de la chaire.

— Rien, Monsieur, dit le major, que de lui montrer le chemin le plus court pour arriver à la porte du château; et si j'osais vous prier, ajouta-t-il avec beaucoup d'effronterie, de dire à un domestique d'y conduire mon cheval, je vous serais infiniment obligé; car je ne sais où les écuries sont situées, et mon guide, ajouta-t-il en regardant Ranald, ne sait pas un mot d'anglais. — C'est un cheval bai-brun; on n'a qu'à l'appeler Gustave, on le verra dresser aussitôt les oreilles.

— Je vais faire sur-le-champ ce que vous demandez, dit le ministre; ce passage vous conduira dans la cour.

— Que le ciel bénisse votre vanité! dit le major en lui-même. Je craignais d'être obligé de partir sans mon Gustave.

Le chapelain s'employa en effet si efficacement en faveur d'un si bon juge de la littérature sacrée, que, tandis que Dalgetty était en pour-parler avec les sentinelles qui gardaient le pont-levis, et leur montrait son passe-port, un domestique lui amena son cheval, tout sellé pour le voyage. En tout autre lieu, le major, paraissant tout à coup en liberté, après avoir été envoyé publiquement en prison, aurait pu exciter des soupçons qui eussent conduit à la découverte de la vérité; mais les officiers et les domestiques du marquis étaient accoutumés à la politique mystérieuse de leur maître, et ils supposèrent que Dalgetty avait été délivré et chargé de quelque mission secrète par Mac-Callum-More. Dans cette persuasion, que la vue du passe-port rendait vraisemblable, ils le laissèrent passer librement ainsi que son guide.

Dalgetty traversa lentement la ville d'Inverary, accompagné de Ranald, qui le suivait comme un valet de pied. En passant devant le gibet, le vieillard regarda les cadavres et se tordit les mains.

Le regard, le geste, furent l'affaire d'un moment, mais ils exprimaient la douleur la plus amère. Il sut la maîtriser presque au même instant; et en passant il dit tout bas quelques mots à l'une des femmes qui semblaient occupées à garder et à pleurer les victimes de la barbarie féodale. La femme tressaillit au son de sa voix; mais, se remettant aussitôt, elle répondit par une légère inclination de tête.

Dalgetty sortit de la ville sans savoir s'il devait prendre une barque et traverser le lac ou s'enfoncer dans le bois et s'y cacher. Dans le premier cas, il s'exposait à être poursuivi immédiatement par les chaloupes du marquis, qui étaient prêtes à mettre à la voile, leurs longues vergues étant tournées dans la direction du vent, et quel espoir qu'une simple barque de pêcheur pût leur échapper? Dans le second, il courait grand risque de s'égarer et de mourir de faim dans ces déserts sauvages et inconnus; sort tout aussi fâcheux que d'être pendu ou décapité.

«La ville était alors derrière lui; cependant il ne savait quel parti prendre, ni de quel côté chercher son salut, et il commençait à sentir qu'en s'échappant de prison il n'avait accompli que la partie la plus facile d'une entreprise très-périlleuse. S'il retombait jamais entre les mains du marquis d'Argyle, son sort était maintenant certain; car la manière un peu leste dont il avait traité un homme si vindicatif, et l'affront personnel qu'il lui avait fait, étaient de ces injures que la mort seule pouvait expier. Tandis qu'il se livrait à ces réflexions peu riantes, et qu'il regardait autour de lui d'un air qui exprimait clairement son indécision, Ranald Mac-Eagh lui demanda tout à coup quelle route il comptait prendre.

— Ma foi ! camarade, reprit Dalgetty, c'est une question à laquelle il m'est vraiment impossible de répondre; et je commence à croire, Ranald, que nous aurions mieux fait de nous en tenir au pain noir et à la cruche d'eau de notre prison, jusqu'à l'arrivée de sir Duncan, qui, ne fût-ce que pour son honneur, n'eût pu se dispenser de s'escrimer un peu en ma faveur.

— Saxon, dit Mac-Eagh, ne regrettez point d'avoir échangé l'air empesté d'un cachot pour l'air pur et libre du ciel; surtout ne vous repentez pas d'avoir rendu service à un Enfant du Brouillard. Prenez-moi pour guide, abandonnez-vous à mes soins, et je répons de votre sûreté sur ma tête.

— Pouvez-vous me conduire à travers ces montagnes, sans que nous courions le danger d'y être poursuivis, et me fournir ensuite les moyens de rejoindre l'armée de Montrose ?

— Oui, reprit le montagnard. Il n'y a personne qui connaisse mieux les défilés des montagnes, les antres, les buissons, les précipices, que les Enfants du Brouillard. Nous n'habitons point sur le bord des lacs ou des rivières, au milieu des plaines fertiles et cultivées; des rochers inaccessibles, des cavités profondes, où les torrents du désert prennent leur source, voilà nos demeures, voilà nos retraites. Tous les limiers d'Argyle ne pourront découvrir nos traces à travers les sentiers presque impénétrables par lesquels je vais vous conduire.

— En vérité, mon cher Ranald ? reprit Dalgetty : eh bien, soyez mon guide, car, si je m'avisais de vouloir être le pilote, du diable si notre barque arriverait jamais au port !

Le montagnard, suivi du major, s'enfonça aussitôt dans les bois qui entouraient le château plusieurs milles à la ronde; il marchait avec tant de vitesse que Gustave, en allant au trot, avait assez de peine à le suivre, et il changeait si souvent de route, prenait un si grand nombre de sentiers qui se croisaient les uns les autres, que le major se trouva bientôt complètement désorienté. Jusqu'alors il faisait assez bonne contenance, quoique le chemin fût devenu de plus en plus difficile et raboteux; mais tout à coup il ne vit plus de sentier, et ne fut plus entouré que de buissons et de broussailles. Le bruit d'un torrent qui roulait avec fracas dans le fond d'un sombre précipice troublait seul le silence de ces lieux sauvages, et il semblait impossible de pénétrer plus avant.

— Où diable me conduisez-vous donc, camarade ? s'écria Dalgetty. Voudriez-vous, par hasard, vous enfoncer dans ces broussailles, ou vous laisser rouler au fond de ce précipice ? Dans tous les cas, que deviendra mon pauvre Gustave ?

— Ne soyez pas inquiet de votre cheval, dit le Highlander, il vous sera bientôt rendu.

A ces mots, il siffla doucement, et un garçon de seize ans, à moitié nu, dont les cheveux étaient noués par une petite courroie et retombaient sur sa figure de manière à la garantir du soleil, sortit, en se traînant à terre comme une bête sauvage, du milieu d'un buisson de ronces et d'épines. Il était maigre et décharné, et de grands yeux gris, d'une expression farouche, semblaient occuper une place dix fois plus grande que celle qui leur est ordinairement assignée dans la figure humaine.

— Donnez-lui votre cheval, dit Ranald au major ; votre vie en dépend.

— Hélas ! s'écria Dalgetty désespéré ; *ehou !* comme nous disions au collège de Mareschal, faut-il donc que je laisse Gustave en de pareilles mains ?

— Êtes-vous donc fou de perdre ainsi des moments si précieux ? lui dit son guide. Sommes-nous sur une terre hospitalière, hors de tout danger, pour que vous fassiez, en vous séparant de votre cheval, autant de difficultés que si c'était votre frère ? Je vous dis que vous le reverrez ; mais quand même il ne devrait jamais vous être rendu, la vie ne vaut-elle pas mieux que le plus beau poulain que jamais cavale ait mis bas ?

— La vie est quelque chose sans doute, mon honnête ami, dit Dalgetty en soupirant ; cependant, si vous connaissiez tout le prix de Gustave, si vous saviez tout ce que nous avons fait, tout ce que nous avons souffert ensemble ! Voyez, il se retourne pour me regarder ! Ayez-en bien soin, mon garçon, et je vous paierai bien.

En disant ces mots, il détourna les yeux d'un spectacle si déchirant, et, sifflant une marche pour charmer sa douleur, il se mit en devoir de suivre son guide.

Mais suivre son guide n'était pas chose facile, et il fallut bientôt pour cela plus d'agilité que le pauvre major n'en avait. A peine avait-il quitté son cheval, qu'en passant sur le bord d'un précipice, un faux pas lui fit perdre l'équilibre, et il fût infailliblement tombé au fond de l'abîme, si quelques branches protectrices ne l'avaient heureusement arrêté au milieu de la descente rapide qu'il commençait à opérer. L'Enfant du Brouillard vint aussitôt à son secours, et parvint à le tirer d'embarras ; mais ce n'était là que le commencement de nouvelles infortunes ; il fallait à chaque instant escalader des rochers énormes, se traîner à travers des buissons de ronces et d'épines, gravir avec beaucoup de peine des montagnes escarpées, qu'il était ensuite plus difficile de descendre, enfin surmonter une foule d'obstacles qui se présentaient à chaque pas. Le Highlander agile semblait à peine y faire attention : tous les obstacles étaient franchis par lui avec une facilité qui excitait la surprise et l'envie de Dalgetty.

Embarrassé de son casque et de son armure, sans parler de ses lourdes bottes qui retardaient essentiellement sa marche, le major se trouva bientôt tellement excédé de fatigue, qu'il fut obligé de s'asseoir sur une pierre pour reprendre haleine, tandis qu'il expliquait à Ranald Mac-Eagh la différence qu'il y avait entre voyager *expeditus*

et voyager *impeditus*¹, deux termes militaires dont son professeur lui avait souvent fait remarquer la justesse et l'élégance au collège de Mareschal à Aberdeen.

Le montagnard, pour toute réponse, frappa doucement Dalgetty sur l'épaule, et, étendant la main dans la direction contraire au vent, il semblait vouloir fixer son attention sur le côté d'où il soufflait. Dalgetty regarda, mais ne put rien voir, car le jour commençait à tomber. Au même instant il entendit distinctement le son lointain d'une cloche.

— Diable! mais il me semble que c'est le tocsin, dit-il, *der sturm*, comme disent les Allemands.

— Il sonne l'heure de votre mort, répondit Ranald, si vous n'avez pas le courage de m'accompagner plus loin.

— Le courage, Ranald! croyez-vous que ce soit le courage qui me manque? non, ce sont les jambes, de par tous les diables! et je ferai bien de me coucher au milieu d'un de ces buissons, et d'y attendre tranquillement le sort qu'il plaît à Dieu de me réserver. Quant à vous, Ranald, sauvez-vous, je vous en prie, et abandonnez-moi à ma fortune, comme le Lion du Nord, l'immortel Gustave-Adolphe, dont il est impossible que vous n'avez jamais entendu parler, disait à François-Albert, duc de Saxe-Lauenbourg, lorsqu'il fut blessé mortellement dans les plaines de Lutzen. Ne désespérez cependant pas de mon salut, Ranald; car, voyez-vous, je me suis souvent trouvé dans des positions tout aussi critiques que celle-ci en Allemagne. Je me rappelle entre autres, qu'à la fatale bataille de Nerlingen, — après laquelle je changeai de service —

— Si, au lieu d'épuiser votre haleine pour me conter des histoires dont je n'ai que faire, vous la gardiez pour vous tirer d'embarras, dit le montagnard qui commençait à s'impatienter du bavardage de Dalgetty, ou si vos jambes pouvaient aller aussi vite que votre langue, il vous serait encore possible de dormir tranquille cette nuit dans un endroit où vous n'auriez rien à craindre de Mac-Callum-More.

— Il y a de l'énergie dans cette apostrophe, reprit le major, quoiqu'elle sorte un peu du respect dû à un officier de distinction; mais comme, chez toutes les nations, il est d'usage de passer bien des choses aux troupes lorsqu'elles sont en marche, je veux bien tolérer ces petites libertés. Et maintenant que j'ai repris haleine, je vous réinstalle dans vos fonctions, Ranald, ou, pour m'expliquer plus clairement, *I præ, sequar*², comme nous disions au collège de Mareschal.

1. Avec bagage ou sans bagage.

2. Marche devant, et je te suivrai.

Comprenant ce qu'il voulait dire, plutôt par ses gestes que par ses expressions, l'Enfant du Brouillard le guida de nouveau, avec une précision qui tenait de l'instinct, à travers les sentiers les plus inégaux et les plus raboteux. Malgré ses lourdes bottes, ses cuissarts, ses gantelets et sa cuirasse, le justaucorps de buffle qu'il portait sous son armure, et tout en racontant ses anciens exploits, quoique Ranald ne lui prêtât pas la moindre attention, le major était parvenu à suivre son guide pendant un trajet considérable, lorsque les aboiements prolongés d'un chien de chasse se firent entendre dans l'éloignement, comme s'il eût commencé à sentir sa proie.

— Eh quoi ! limier de malheur, dont la voix prédit toujours l'infortune aux Enfants du Brouillard, dit Ranald, as-tu déjà découvert nos traces ? Mais tu arrives trop tard, le daim a rejoint son troupeau.

En disant ces mots, il donna avec beaucoup de précaution un léger coup de sifflet, qui fut répété avec la même prudence du haut d'un sentier escarpé qu'ils gravissaient depuis quelque temps. Ils doublèrent le pas et arrivèrent au haut de cette espèce de défilé, où la lune, qui brillait alors de tout son éclat, permit au major de voir un petit groupe de dix à douze Highlanders et environ autant de femmes et d'enfants, qui, à l'aspect de Ranald Mac-Eagh, firent éclater de si grands transports de joie, que son compagnon devina aisément que ceux qui l'entouraient étaient des Enfants du Brouillard. Ce lieu de refuge était en harmonie avec leur nom et leur manière de vivre : c'était la pointe d'un rocher escarpé autour duquel serpentait un sentier étroit et inégal, qu'il dominait de tous les côtés.

Ranald dit précipitamment quelques mots aux enfants de sa tribu, et les hommes vinrent l'un après l'autre prendre la main à Dalgetty, tandis que les femmes, pour témoigner plus éloquemment leur reconnaissance, se pressaient autour de lui, et cherchaient même à baiser le bord de sa cuirasse.

— Ils vous engagent leur foi, dit Mac-Eagh, en considération du service que vous avez rendu aujourd'hui à tout le clan.

— C'est assez, Ranald, répondit le major, c'est assez. Dites-leur que je n'aime point qu'on me prenne ainsi les mains : cela confond les rangs et les grades dans le service militaire ; et quant à ces femmes qui veulent baiser mes gantelets et ma cuirasse, je me rappelle que l'immortel Gustave, à qui la populace voulait rendre le même honneur pendant qu'il traversait les rues de Nuremberg, dit à ceux qui se précipitaient à ses pieds pour baiser les pans de son habit : Si vous m'adorez ainsi comme un Dieu, qui vous dit que la vengeance du ciel ne

prouvera pas bientôt que je suis mortel? Ah çà, Ranald, je suppose que vous comptez faire halte ici, et attendre l'ennemi de pied ferme. Très-bonne position, *voto à Dios*, comme disent les Espagnols; charmant poste pour un petit peloton : l'ennemi ne saurait en approcher sans être exposé au feu du canon et de la mousqueterie. Mais le diable, camarade, c'est que je parierais que vous n'avez point de canons, et je ne vois même pas que vos troupes aient des mousquets. Quels moyens vous proposez-vous donc d'employer pour défendre le passage avant d'en venir aux mains? Voilà, Ranald, ce qui passe ma compréhension.

— Les armes et le courage de nos ancêtres, dit Mac-Eagh, et il fit remarquer au ritmeister que ses compagnons étaient armés d'arcs et de flèches.

— Des arcs et des flèches! s'écria Dalgetty; ah! ah! ah! très-comique en vérité. Eh quoi! voilà cent ans qu'on n'en a vu dans une armée civilisée! Combattre avec des arcs et des flèches! Et pourquoi pas avec des frondes, comme du temps de Goliath? Qui eût jamais pensé que Dugald Dalgetty de Drumthwacket vivrait pour voir des hommes se servir de pareilles armes! l'immortel Gustave ne l'aurait jamais cru, — ni Wallenstein, ni Butler, ni le vieux Tilly. Eh bien, Ranald, après tout, un chat ne peut avoir que ses griffes; puisque des arcs et des flèches sont vos seuls moyens de défense, tirez-en du moins le meilleur parti possible; seulement, comme je n'entends rien à la disposition et à l'arrangement d'une artillerie aussi gothique, dirigez vous-même les opérations, car, que je prenne le commandement, ce que j'aurais fait avec plaisir si vous aviez dû combattre avec des armes chrétiennes, c'est ce qu'il m'est impossible de faire lorsque vous devez combattre comme des Numides. Comptez cependant qu'à défaut de ma carabine qui est restée malheureusement attachée à la selle de Gustave, mes pistolets ne dormiront point pendant la mêlée. Non, non, je vous remercie. mon ami, ajouta-t-il en s'adressant à un montagnard qui lui offrait un arc, Dugald Dalgetty peut dire de lui-même ce qu'il a lu dans quelque auteur au collége Mareschal,

Non eget Mauris jaculis, neque arcu,
Nec venenatis gravidâ sagittis
Fusce, pharetrâ !

Il n'a besoin sur eux ni des traits du Numide,
Ni de son arc, ni du fatal carquois
Dont un venin perille
rend la flèche mortelle à l'habitant des bois.

Ce qui veut dire —

Banald Mac-Eagh imposa une seconde fois silence au major incorrigible, en lui montrant du doigt le pied du rocher. Les aboiements du limier se faisaient entendre alors avec plus de force, et l'on pouvait même distinguer la voix de plusieurs hommes qui accompagnaient l'animal, et qui s'appelaient les uns les autres, dans la crainte de s'égarer, tandis qu'ils visitaient avec soin tous les buissons qui se trouvaient sur la route. Il était évident qu'ils approchaient de plus en plus du rocher. Mac-Eagh proposa au major de se débarrasser de son armure, et lui dit que les femmes la transporteraient en lieu de sûreté.

— Je vous demande pardon, dit Dalgetty, mais c'est contre les règles du service militaire. Je me rappelle que Gustave-Adolphe réprimanda les cuirassiers du régiment de Finlande, et leur ôta leurs timbales, parce qu'ils s'étaient permis de se mettre en marche sans leurs corselets et de les laisser avec le bagage; jamais timbales ne se firent entendre à la tête de ce fameux régiment qu'après la bataille de Leipzig, où il se conduisit d'une manière si mémorable. C'est une leçon qu'un brave militaire ne doit jamais oublier, non plus que cette exclamation de l'immortel Gustave : — C'est maintenant que mes officiers doivent mettre leur armure pour me prouver qu'ils m'aiment; car, s'ils sont blessés, qui conduira mes soldats à la victoire? — Je ne m'oppose pas néanmoins, mon ami Ranald, à ce qu'on me débarrasse de mes bottes un peu pesantes, pourvu que vous puissiez me fournir quelque autre chaussure; car je doute que la plante de mes pieds soit assez dure pour pouvoir courir sur les ronces et sur les cailloux avec autant de facilité que vos compagnons semblent le faire.

Oter au major ses lourdes bottes, et lui mettre à la place des brogues ou sandales de peau de daim dont un montagnard se dépouilla pour les lui donner, ce fut l'affaire d'un instant, et Dalgetty se trouva beaucoup plus à son aise. Il allait recommander à Mac-Eagh d'envoyer deux ou trois de ses soldats reconnaître le défilé, et en même temps d'étendre un peu son front en plaçant deux archers détachés à chaque flanc, comme des espèces de postes d'observation, lorsque les aboiements du limier leur apprirent que ceux qui les poursuivaient étaient au pied du rocher. Tout rentra dans un profond silence; car, malgré sa loquacité ordinaire, le major savait bien qu'il est indispensable qu'une embuscade se tienne à couvert.

La lune répandait une faible clarté sur le sentier inégal et sur les saillies du rocher autour duquel il serpentait. Sa lumière n'était interceptée qu'en quelques endroits par les broussailles et les arbres nains

qui, sortant des crevasses des rochers, ombrageaient une partie de la perspective; plus bas un taillis épais, couvert d'une obscurité profonde, ressemblait en quelque sorte aux vagues d'une mer qu'on n'apercevait qu'à demi. Du sein des ténèbres et sur le bord du précipice, le limier faisait entendre par intervalles ses affreux aboiements, que répétaient les échos des bois et des montagnes environnantes; parfois ils cessaient tout à coup, et le silence qui leur succédait n'était interrompu que par le murmure d'un petit ruisseau qui, se frayant un passage le long du rocher, allait se perdre au fond du précipice. On distinguait aussi des voix d'hommes qui semblaient se consulter entre eux au bas du rocher; on eût dit qu'ils n'avaient pas encore découvert l'étroit sentier qui conduisait sur la montagne, ou que, l'ayant trouvé, la difficulté de le gravir, la lumière imparfaite qui les éclairait, et la crainte d'être entendus, les faisaient hésiter à le suivre.

A la fin Dalgetty aperçut comme une ombre qui sortait du milieu des ténèbres, et qui commença à monter lentement et avec beaucoup de précaution le sentier fatal; la lune l'éclairait alors si parfaitement que le major put distinguer non-seulement la personne d'un montagnard, mais même le long fusil qu'il portait à la main, et des plumes qui décoraient son bonnet. — *Tausend teiflen!* nous sommes perdus, dit-il entre ses dents; que deviendrons-nous s'ils attaquent nos archers avec de la mousqueterie!

Mais au moment où le soldat se retournait pour faire signe à ses compagnons de le suivre, une flèche partit en sifflant de l'arc d'un des Enfants du Brouillard, et lui fit une blessure si fatale, que sans faire un seul effort pour sauver sa vie il perdit l'équilibre et tomba, la tête la première, du rocher sur les buissons épais qui bordaient l'abîme. Le craquement des branchages qui le reçurent d'abord dans sa chute, et le bruit avec lequel il roula ensuite dans le précipice, furent suivis d'un cri d'horreur et de surprise que jetèrent ses compagnons.

Les Enfants du Brouillard, encouragés par la terreur que ce premier succès semblait répandre parmi les ennemis, y répondirent par de bruyantes acclamations de joie, et se montrant tout à coup sur le bord du rocher, en prenant les attitudes les plus menaçantes, ils s'efforcèrent de redoubler leur effroi en leur faisant voir qu'ils étaient sur leurs gardes et préparés à se défendre; la prudence même du major et son expérience militaire ne l'empêchèrent point de se lever, et de crier à Ranald d'une voix de tonnerre: — *Caraco*, camarade, comme disent les Espagnols; ma foi, vivent l'arc et les flèches! Je crois que si vous osez avancer un peloton pour prendre position de ce côté...

— Le Sassenach ! s'écria une voix qui partait du pied du rocher : visez le Sassenach ! je vois briller sa cuirasse ! Trois coups de mousquet partirent au même instant ; et tandis qu'une balle venait frapper en vain sa cuirasse à l'épreuve du fusil, à la force de laquelle le brave major avait dû plus d'une fois la vie, une autre pénétra l'armure qui couvrait le devant de sa cuisse gauche, et l'étendit sur la terre. Ranauld le saisit aussitôt dans ses bras pour le transporter plus loin, tandis que Dalgetty murmurait d'une voix plaintive : — J'ai toujours dit à l'immortel Gustave, à Wallenstein, à Tilly et à d'autres guerriers célèbres, que, suivant moi, les cuissarts devraient être faits à l'épreuve du mousquet.

Mac-Eagh recommanda le blessé aux soins des femmes qui étaient à l'arrière-garde de sa petite troupe, et il se préparait à retourner au combat, lorsque Dalgetty le retint en saisissant le bout de son plaid. — Je ne sais pas comment ceci finira, camarade, lui dit-il ; mais si je meurs, je vous prie de dire à Montrose que je suis mort glorieusement, et comme il convenait à un soldat de l'immortel Gustave. Écoutez, prenez bien garde de quitter votre position actuelle, quand même ce serait pour poursuivre l'ennemi, si vous aviez l'avantage, et, et...

Dans cet endroit l'haleine commença à lui manquer, et sa vue s'obscurcit par l'effet de la perte de son sang ; Mac-Eagh, profitant de cette circonstance, dégagea le bout de son plaid et y substitua celui d'une femme, que le major tint fortement, croyant s'assurer ainsi l'attention du montagnard auquel il continua à débiter ses instructions militaires, quoique ses expressions devinssent de plus en plus incohérentes. — Eh ! camarade, ayez soin de placer vos fusiliers en avant ; puis, formez derrière, pour les soutenir, une petite phalange macédonienne : ferme, dragons, sur le flanc gauche ! Où en étais-je ? Ah ! Ranauld, si vous songiez à battre en retraite, laissez quelques mèches allumées sur les branches des arbres, l'ennemi croira que ce sont des batteries, et il n'osera approcher. — — Mais j'oubliais. — Vous n'avez point de mousquets, — point de mousquets ni d'épées, — rien que des arcs et des flèches ! ah ! ah ! ah !

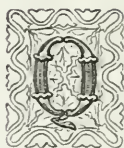
Tout en riant ainsi de ces anciennes armes de guerre, le major tomba dans un état d'épuisement complet, et il finit par s'évanouir ; il fut longtemps avant de reprendre connaissance, et en attendant qu'il la recouvre, nous l'abandonnons aux soins des Filles du Brouillard, gardes-malades aussi douces, aussi attentives qu'elles semblaient farouches et sauvages.

CHAPITRE XV.

Jadis si, fidèle à ma mémoire,
Tu sais défer les revers,
Je te chanterai dans mes vers,
Je t'illustrerai par ma gloire.

Jamais plus nobles serviteurs
N'auront mieux servi leur amie,
J'orneai ta tête de fleurs,
Et t'aimerai toute ma vie.

Vers de Montrose.



QUELQUES regrets que nous en éprouvions, il faut à présent que nous laissions notre brave major se rétablir de ses blessures, si toutefois, comme nous l'espérons, elles ne sont point mortelles, pour retracer brièvement les opérations militaires de Montrose, quoiqu'elles méritent un livre plus grave et un meilleur historien. A l'aide des chefs dont nous avons parlé, et surtout grâce à l'arrivée des Murrays, des Stewards et des autres clans d'Athol, qui, pleins de zèle pour la cause royale, vinrent se ranger sous ses drapeaux, il se trouva bientôt à la tête d'une armée de deux à trois mille Highlanders, auxquels il parvint à réunir les Irlandais sous les ordres de Colkitto.

Ce dernier chef, Écossais de naissance¹, était parent du comte d'Antrim, et c'était grâce à sa protection qu'il avait obtenu le commandement des troupes irlandaises. Il méritait à plusieurs égards cette distinction : d'une bravoure à toute épreuve, d'une force et d'une activité incroyables, excellent dans tous les exercices militaires, il était toujours prêt à donner l'exemple à ses troupes, en se précipitant le premier au milieu des dangers.

Pour contre-balancer ces bonnes qualités, nous devons dire aussi

1. Le véritable nom de ce chef était Alister ou Alexandre Macdonnell. Il est cité dans un des sonnets de Milton, au grand embarras des commentateurs de ce poète.

Il paraît que le livre de Milton, intitulé *Tetrachordon*, avait été tourné en ridicule par les théologiens assemblés à Westminster à cause de son titre barbare; Milton, dans son sonnet, se venge sur les noms encore plus durs des Écossais, que la guerre civile avait rendus familiers aux oreilles anglaises.

• — Eh! Messieurs, ce mot est-il plus dur, s'écrie-t-il, que Gordon, Colkitto, Macdonald ou Galasp? Ces noms barbares coulent naturellement de nos lèvres; ils auraient effrayé Quintilien. •

• Nous devons croire, dit l'évêque Newton, que ces personnes étaient remarquables parmi les ministres écossais partisans du Covenant; tandis que Milton veut seulement ridiculiser tous les noms écossais sans distinction. C'était celui de Gillespie, un des apôtres de la révolution, à côté de ceux de Colkitto et de Macdonnell, qui appartiennent à un même homme servant sous les bannières du roi. •

qu'il était sans expérience, sans aucune idée de la tactique militaire, et d'un caractère jaloux et présomptueux qui fit souvent perdre à Montrose les avantages qu'il eût pu retirer de sa bravoure. Cependant telle est la prééminence qu'un peuple sauvage et peu civilisé donne naturellement aux qualités physiques, que la force et l'activité que Colkitto déploya en plusieurs occasions, les traits de bravoure et d'intrépidité par lesquels il se signala, firent une impression plus forte sur l'esprit des Highlanders que les talents militaires et l'esprit chevaleresque du comte de Montrose. Ils conservent encore un grand nombre de traditions relatives à Colkitto, et le nom de Montrose est rarement prononcé parmi eux.

Le point sur lequel Montrose assembla définitivement sa petite armée fut Strathearn, sur les confins du comté de Perth, dont il menaçait ainsi la capitale.

Ses ennemis étaient assez bien préparés à le recevoir. Argyle, à la tête des montagnards de son parti, harcelait les Irlandais en les suivant de près. Et en employant tour à tour la force, les menaces et la persuasion, il était parvenu à rassembler une armée presque suffisante pour attaquer celle qui était sous les ordres de Montrose. Les Lowlands étaient aussi préparés à se défendre, par les raisons que nous avons expliquées au commencement de cette histoire. Un corps de six mille hommes d'infanterie et de six à sept mille de cavalerie, qui, par une profanation sacrilège, prenait le titre d'armée de Dieu, avait été levé à la hâte dans les comtés de Fife, d'Angus, de Perth, de Stirling, et dans les provinces voisines. Autrefois, et même sous le règne précédent, une force beaucoup moins considérable eût suffi pour mettre les Lowlands à l'abri d'une invasion plus formidable que celle dont Montrose les menaçait; mais il s'était opéré de grands changements depuis un demi-siècle.

Avant cette époque, les Lowlanders étaient aussi constamment en guerre que les Highlanders, et étaient infiniment mieux disciplinés; leur ordre de bataille favori avait quelque ressemblance avec la phalange macédonienne. Leur infanterie, armée de longues lances, formait un corps impénétrable même à la cavalerie d'alors, quoique bien montée et revêtue d'armures à l'épreuve. A plus forte raison les rangs de cette phalange ne pouvaient-ils être rompus par la charge irrégulière d'une infanterie qui n'avait que des épées, point d'armes de trait et pas une seule pièce d'artillerie.

L'introduction des armes à feu dans les armées écossaises changea en grande partie cette manière de combattre; mais comme la baïon-

ette n'était pas encore en usage, le mousquet, qui de loin était formidable, n'était plus une défense lorsqu'on en venait aux mains. La pique n'était pas, il est vrai, entièrement bannie de l'armée écossaise, mais ce n'était plus l'arme favorite, et ceux qui s'en servaient encore n'avaient plus en elle la même confiance qu'autrefois, au point que Daniel Lupton, grand tacticien du temps, composa un ouvrage uniquement pour démontrer la supériorité du mousquet.

Ce changement s'effectua dès les guerres de Gustave-Adolphe, dont les marches étaient si rapides, que la pique fut bientôt abandonnée pour les armes à feu; et la conséquence nécessaire de cette innovation, ainsi que l'établissement d'armées régulières et permanentes par lequel la guerre devint un métier, fut l'introduction d'un système de discipline laborieux et compliqué qui combine une quantité de mots de commandement avec des opérations et des manœuvres correspondantes dont il suffirait qu'une seule manquât pour que tout ne fût que trouble et confusion.

La guerre, telle qu'elle se faisait alors chez la plupart des nations de l'Europe, avait pris la forme d'une profession dans laquelle une longue pratique et beaucoup d'expérience étaient indispensables; c'était un métier qu'il fallait apprendre longtemps avant de l'exercer, et en quelque sorte un mystère auquel il fallait être initié. Telle fut, comme nous le disions, la conséquence naturelle de la création d'armées permanentes qui, presque partout, et particulièrement dans les longues guerres d'Allemagne, avaient succédé à ce qu'on pourrait appeler la discipline naturelle de la milice féodale.

Les soldats de la milice des Lowlands avaient donc un double désavantage lorsqu'ils combattaient les montagnards. Ils n'avaient plus la lance, cette arme avec laquelle leurs ancêtres avaient si souvent repoussé les attaques impétueuses de leurs ennemis, et ils étaient soumis à une espèce de discipline nouvelle et compliquée qui pouvait convenir à des troupes régulières, auxquelles on avait le temps de l'apprendre complètement, mais qui ne servait qu'à jeter de la confusion dans les rangs de citoyens soldats, qui, loin de pouvoir s'y conformer, la comprenaient à peine. On s'est appliqué de nos jours avec tant de succès à ramener la tactique à ses premiers principes, et à secouer en quelque sorte le pédantisme de la guerre, qu'il nous est facile d'apprécier les désavantages auxquels était exposée une milice à peine formée, instruite à regarder le succès comme dépendant de la précision avec laquelle elle suivrait un système qu'elle n'entendait sans doute qu'autant qu'il le fallait pour découvrir lorsqu'elle faisait mal, sans savoir pour

cela comment s'y prendre pour faire mieux. On ne peut non plus disconvenir que, pour l'esprit guerrier et l'expérience militaire, les Lowlanders du dix-septième siècle ne fussent retombés infiniment au-dessous des montagnards.

Depuis l'époque la plus reculée jusqu'à l'union des couronnes, tout le royaume d'Écosse, les basses-terres comme les montagnes, avait été le théâtre de guerres continuelles, étrangères ou domestiques; et à peine y avait-il un seul de ses habitants, depuis l'enfant de quinze ans jusqu'au vieillard de soixante, qui ne fût prêt, autant par goût que par devoir, à prendre les armes au premier appel de son seigneur suzerain, ou d'une proclamation royale : ce que la loi les obligeait à faire, ils le faisaient aussi par inclination.

La loi était la même en 1645 que cent ans auparavant, mais la race de ceux qui y étaient soumis avait été élevée dans des sentiments bien différents. Ils étaient restés tranquillement assis à l'ombre de leur vigne et de leur figuier¹, et c'était pour eux un changement de vie aussi nouveau que désagréable que de prendre les armes. Ceux d'entre eux qui demeuraient plus près des Highlands n'en regardaient qu'avec la plus grande terreur les habitants inquiets et turbulents qui enlevaient leurs troupeaux, pillaient leurs demeures, les accablaient d'outrages, et qui avaient obtenu sur eux cette supériorité que donne un système constant d'agression. Les autres plus éloignés, et par conséquent à l'abri de ces incursions, n'en étaient pas moins intimidés par les rapports exagérés qu'ils entendaient faire sur les montagnards, qui, différant entièrement d'eux par les lois, par la langue, par les usages et par l'habillement, leur semblaient un peuple de sauvages, étranger à tout sentiment de crainte ou d'humanité.

Ces différents préjugés, joints aux mœurs plus pacifiques des habitants des Lowlands, et à leur connaissance imparfaite du nouveau système de discipline qu'ils avaient adopté, leur donnaient un grand désavantage, lorsque sur le champ de bataille ils se trouvaient opposés aux Highlanders. Ceux-ci, au contraire, avaient, avec les armes et le courage de leurs pères, leur méthode simple et naturelle, et ils se précipitaient avec la plus grande confiance sur un ennemi qu'ils se croyaient sûrs de vaincre, assurance qui leur donnait presque toujours la victoire.

Ce fut avec tant d'avantages pour balancer la supériorité du nombre et compenser le manque d'artillerie et de cavalerie, dont au contraire

1. En aucun pays du monde la vigne et le figuier ne pourraient être employés dans un sens plus rigoureusement figuré qu'en Écosse.

ses ennemis étaient parfaitement pourvus, que Montrose attaqua l'armée de lord Elcho dans les plaines de Tippermuir. Le clergé presbytérien n'avait épargné ni harangues ni exhortations pour exciter l'enthousiasme de ses partisans; et l'un de ses membres, qui harangua les troupes le jour même de la bataille, n'hésita point à dire que Dieu lui-même parlait par sa bouche, et qu'il leur promettait en son nom qu'ils remporteraient ce jour-là une grande victoire. La cavalerie et l'artillerie étaient aussi regardées comme de sûrs garants de succès; d'autant plus que les ravages qu'elles avaient causés dans des rencontres précédentes avaient paru répandre le découragement et la consternation parmi les montagnards. Une plaine fut le lieu du combat, et elle offrait peu d'avantages à l'un ou à l'autre des deux partis, si ce n'est qu'elle permettait à la cavalerie des défenseurs du Covenant de s'y développer sans obstacles.

Jamais bataille, dont l'issue fut si importante, ne fut décidée plus aisément. La cavalerie presbytérienne fournit une charge; mais, soit que le feu de la mousqueterie la mit en désordre, soit que, comme quelques-uns le présumèrent, elle ne combattit qu'avec répugnance, elle se retira bientôt en désordre, d'autant plus que l'infanterie n'avait ni piques ni baïonnettes pour la soutenir.

Montrose sut aussitôt mettre à profit cette circonstance, et il ordonna à toute son armée de charger en même temps l'ennemi, ce qu'elle fit avec cette intrépidité audacieuse et comme désespérée qui caractérise les Highlanders. Un officier du Covenant, qui avait servi dans les guerres d'Italie, fut le seul qui fit une résistance opiniâtre à l'aile droite. Sur tous les autres points, les rangs des ennemis furent enfoncés au premier choc, et cet avantage une fois obtenu, leur déroute fut bientôt complète. Beaucoup de soldats furent tués sur le champ de bataille, et il en périt un si grand nombre dans la déroute, que les presbytériens perdirent plus d'un tiers de leur armée. Il est vrai qu'il faut compter dans ce nombre beaucoup de gros bourgeois qui coururent dans leur fuite jusqu'à perdre haleine, et qui, faute de pouvoir respirer, moururent sans avoir reçu la moindre blessure¹.

Les vainqueurs s'emparèrent de Perth, et y trouvèrent des sommes d'argent considérables, ainsi que beaucoup d'armes et de munitions; mais ces avantages étaient plus que balancés par l'inconvénient qui a toujours été inséparable de toute armée de montagnards. Les clans ne

1. Nous sommes bien aise de citer notre autorité pour un fait si singulier. — Un grand nombre de bourgeois furent tués; plusieurs perdirent haleine en fuyant; et ils périrent ainsi sans coup férir. — Voyez les lettres de BAILLIE, vol. II, page 92.

voulaient sous aucun rapport se regarder comme des troupes réglées, ni agir comme telles.

En l'année 1745-6, lorsque le chevalier Charles-Édouard, pour faire un exemple, fit fusiller un soldat qui avait déserté, les Highlanders qui composaient son armée firent éclater hautement leur indignation. Ils ne pouvaient concevoir sur quel principe de justice on ôtait la vie à un homme, uniquement parce qu'il retournait chez lui lorsqu'il ne lui convenait pas de rester plus longtemps à l'armée. Tel avait été constamment l'usage de leurs ancêtres. Lorsqu'une bataille était terminée, il leur semblait que la campagne devait finir : vaincus ils cherchaient un refuge dans leurs montagnes; vainqueurs, ils allaient y déposer leur butin. Ou bien, c'étaient leurs bestiaux qu'ils avaient à surveiller, c'étaient leurs champs qu'il fallait ensemer ou moissonner, s'ils ne voulaient voir leurs familles périr de besoin. Dans l'un comme dans l'autre cas, ils quittaient sans scrupule le service. Il est vrai qu'il était facile de les faire revenir en leur offrant la perspective de nouvelles aventures à tenter et de nouvelles dépouilles à recueillir; mais alors l'occasion était perdue, et le vainqueur ne pouvait retirer aucun fruit de sa victoire. Cette circonstance seule, quand même l'histoire ne nous eût point démontré le fait même, suffirait pour prouver que les montagnards n'avaient jamais combattu dans la vue de faire des conquêtes durables, mais seulement dans l'espoir d'en retirer des avantages momentanés. Elle explique aussi pourquoi Montrose, malgré tous ses brillants succès, ne put jamais s'établir dans les Lowlands, et pourquoi ceux des seigneurs de cette contrée bien disposés pour la cause royale montraient de la répugnance à joindre une armée si irrégulière et si sujette à se dissoudre d'elle-même, craignant à chaque instant que, tandis que les Highlanders se mettraient à l'abri de tous dangers en se retirant dans leurs montagnes, ils ne les laissassent à la merci d'un ennemi puissant et offensé.

La même considération expliquera encore les marches soudaines que Montrose était obligé de faire pour aller recruter son armée dans les montagnes, et ces changements rapides de fortune qui le forçaient souvent de faire retraite devant ces mêmes ennemis qu'il venait de vaincre. S'il est quelques personnes qui cherchent dans la lecture de cet ouvrage quelque chose de plus qu'un simple amusement, elles ne trouveront point ces remarques indignes de leur attention.

Ce fut par ces causes, c'est-à-dire la méfiance des royalistes des basses-terres, et la désertion momentanée d'une partie des montagnards, que Montrose, même après la victoire décisive de Tippermuir,

ne se trouva pas en état de faire face à la seconde armée avec laquelle Argyle vint de l'ouest à sa rencontre. Dans cette conjoncture, remplaçant par l'agilité les troupes qui lui manquaient, il se dirigea tout à coup de Perth sur Dundee, et, voyant qu'on refusait de lui ouvrir les portes de cette ville, il s'avança vers le nord jusqu'à Aberdeen, où il s'attendait à être joint par les Gordons et d'autres royalistes. Mais le zèle de ces braves était pour le moment comprimé par un corps nombreux de presbytériens commandé par lord Burleigh, et qu'on supposait au moins de trois mille hommes. Montrose l'attaque hardiment avec la moitié de ses forces. La bataille est livrée sous les murs de la ville, et la valeur intrépide des soldats de Montrose triomphe de nouveau, malgré l'inégalité du nombre.

Mais il était dans la destinée de ce grand capitaine de se couvrir toujours de gloire sans jamais pouvoir recueillir le fruit de ses succès. A peine sa petite armée avait-elle joui de quelques instants de repos dans Aberdeen, qu'il apprit, d'un côté, que les Gordons ne viendraient probablement pas se joindre à lui, par les raisons que nous avons données et par quelques autres qui étaient particulières à leur chef, le marquis d'Huntly; que d'un autre côté, Argyle, auquel plusieurs seigneurs des basses-terres venaient encore de se joindre avec leurs vassaux, s'avançait contre Montrose à la tête d'une armée beaucoup plus formidable qu'aucune de celles que ce capitaine avait encore eu à combattre. Ces troupes ne s'approchaient, il est vrai, qu'avec une lenteur proportionnée au caractère circonspect de leur chef; mais, pour quelqu'un qui connaissait Argyle, il était évident que, puisqu'il cherchait à rencontrer l'ennemi, il se trouvait à la tête d'une armée trop supérieure en nombre pour qu'il fût possible de lui résister.

Il ne restait à Montrose qu'une seule manière d'effectuer sa retraite, et il l'adopta. Il se jeta dans les montagnes, où il pouvait braver toutes les poursuites, et où, à chaque pas, il était sûr d'être rejoint par des recrues composées de ceux mêmes qui avaient quitté ses étendards pour aller déposer leur butin dans leurs retraites inaccessibles : ainsi donc, si d'un côté le caractère singulier de l'armée que commandait Montrose rendait ses succès en quelque sorte illusoire, de l'autre elle lui facilitait les moyens, même dans la position la plus critique, d'assurer sa retraite, de recruter ses forces, et de se rendre plus formidable que jamais à l'ennemi devant lequel il n'avait pu tenir quelques jours auparavant.

Cette fois il se jeta dans le Badenoch, et traversant rapidement ce district, ainsi que le comté d'Athol, il répandit l'alarme parmi les

défenseurs du Covenant, en les attaquant à l'improviste et à plusieurs reprises sur les points où ils étaient le moins sur leurs gardes. Telle fut en un mot la consternation générale qu'il causa, que le parlement envoya au marquis d'Argyle l'ordre réitéré d'en venir à une bataille générale avec Montrose, et de disperser son armée à tout prix.

Ces ordres ne convenaient ni à l'esprit hautain ni à la politique circonspecte du seigneur auquel ils étaient adressés. Il n'y eut donc aucun égard, et se borna à faire jouer les ressorts de l'intrigue pour détacher de l'armée ennemie le peu de chefs des Lowlands qui craignaient de s'engager dans les Highlands, et de s'exposer ainsi à des fatigues insupportables tandis que leurs biens resteraient à la merci des partisans du Covenant.

Il réussit en partie, et plusieurs de ces chefs quittèrent en effet le camp de Montrose. Mais ce grand capitaine avait à peine eu le temps de s'apercevoir de leur absence, qu'il lui arriva un corps de troupes dont le caractère, la résolution et l'intrépidité convenaient bien mieux à la position dans laquelle il se trouvait. Ce renfort consistait en un corps nombreux de montagnards que Colkitto, dépêché à cet effet, avait levé dans le comté d'Argyle. Parmi les plus illustres étaient John de Moidart, appelé le capitaine du clan Ranald, les Stuarts d'Alpin, le clan Gregor, le clan Mac-Nab, et d'autres tribus inférieures.

L'armée de Montrose se trouvait alors si formidable, qu'Argyle fut peu jaloux de commander plus longtemps celle qu'il dirigeait lui-même. Il retourna à Édimbourg, et y donna sa démission, sous prétexte qu'il ne recevait ni les renforts ni les provisions qu'on aurait dû lui envoyer. D'Édimbourg le marquis retourna à Inverary, où, dans une sécurité complète, il se mit à gouverner despotiquement ses vassaux, se reposant sur la foi de ce proverbe que nous avons déjà eu occasion de citer : — Il y a loin jusqu'à Lochow.

CHAPITRE XVI.

Vous voyez, leur dit-il, des montagnes sauvages,
D'impenétrables bois, d'horribles marécages.
Pourrions-nous surmonter ces dangers réunis?

Poème de Flodden-Field



Montrose avait une brillante carrière devant lui, pourvu qu'il pût se faire suivre par ses troupes, braves, mais toujours prêtes à lui échapper, et par leurs chefs indépendants. La basse Écosse lui était ouverte, il n'y avait plus d'armée en état de l'arrêter dans sa course. Les partisans d'Argyle s'étaient retirés dès qu'ils avaient vu leur maître donner sa démission, et plusieurs autres corps, fatigués de la guerre, avaient saisi la même occasion pour se débander. En descendant Strath-Tay, l'un des défilés les plus favorables, Montrose n'avait qu'à se présenter dans les Lowlands pour y ranimer l'esprit chevaleresque et l'ardeur généreuse des partisans que la cause royale y avait encore. Il se verrait alors en possession, peut-être même sans livrer bataille, de l'une des parties du royaume les plus riches et les plus fertiles, qui lui fournirait les moyens d'accorder une paie régulière à ses troupes, de les retenir ainsi plus aisément sous ses drapeaux, et de pénétrer jusqu'à la capitale, peut-être de là jusqu'aux frontières, où il n'était pas sans espoir de pouvoir se concerter avec les troupes du roi Charles, qu'on n'avait pas encore pu réduire.

Tel était sans contredit le plan d'opérations le plus propre à couvrir de gloire ceux qui l'exécuteraient, et le plus efficace pour la cause royale. Il ne put donc échapper aux vues pénétrantes et ambitieuses de celui que ses services firent ensuite surnommer le Grand Marquis. Mais d'autres motifs animaient la plupart des chefs de son armée, et ces motifs n'étaient peut-être pas sans avoir aussi quelque influence secrète dans son propre cœur.

Presque tous les chefs des montagnes de l'ouest, dans l'armée de Montrose, regardaient le marquis d'Argyle comme le but contre lequel il convenait le plus de diriger toutes les hostilités. Presque tous avaient éprouvé quel était son pouvoir; presque tous, en retirant de leur habitation tous les hommes en état de porter les armes, laissaient leurs familles et leurs biens exposés à sa vengeance; tous sans exception désiraient diminuer son autorité, et la plupart étaient si près de ses

domaines, qu'ils pouvaient raisonnablement espérer de profiter de ses dépouilles et de s'agrandir à ses dépens. Pour ces chefs, la possession d'Inverary et de sa forteresse était un événement beaucoup plus important et plus désirable que la prise d'Édimbourg. Ce dernier événement ne promettait à leurs soldats qu'un pillage momentané ou une légère gratification ; l'autre assurait aux chefs eux-mêmes indemnité pour le passé et sûreté pour l'avenir.

Indépendamment de ces raisons personnelles, les chefs qui soutenaient cette opinion faisaient une remarque assez plausible : c'était que, quoique Montrose pût être supérieur à l'ennemi dans le premier moment de son invasion sur les basses-terres, plus ensuite il s'éloignerait des montagnes, plus ses forces diminueraient, tandis qu'au contraire l'armée ennemie se grossirait de toutes les garnisons voisines. Mais si, au lieu de s'exposer à ces dangers, il dirigeait ses efforts contre Argyle, et parvenait à mettre un frein à sa puissance, non-seulement ses amis de l'ouest pourraient alors mettre en campagne cette partie de leurs troupes, qu'autrement ils étaient obligés de laisser dans leurs foyers pour la protection de leurs familles, mais il verrait encore accourir sous ses drapeaux plusieurs tribus qui favorisaient secrètement sa cause, mais qui n'osaient se joindre à lui, de peur d'attirer sur elles la vengeance de Mac-Callum-More.

Ces arguments étaient appuyés dans l'esprit de Montrose par un sentiment intime et involontaire, qui ne s'accordait point parfaitement avec l'héroïsme et la générosité de son caractère. Les maisons d'Argyle et de Montrose avaient été autrefois opposées l'une à l'autre à plusieurs reprises, soit dans la guerre, soit dans les conseils ; et les avantages que celle d'Argyle avait obtenus l'avaient rendue l'objet de l'envie et de la haine de la famille rivale, qui, se croyant les mêmes droits aux faveurs de la fortune, n'en avait pas été aussi bien traitée.

Ce n'était pas tout. Les deux chefs actuels de ces familles s'étaient toujours trouvés ensemble dans l'opposition la plus marquée depuis le commencement des troubles. Montrose, en raison de la supériorité reconnue de ses talents, et des grands services que dans le principe il avait rendus aux partisans du Covenant, s'était attendu à occuper la première place dans leurs conseils, et à être mis à la tête de leur armée ; mais ils jugèrent plus prudent de décerner ces honneurs à son rival Argyle, qui avait moins de talents mais plus de puissance. Cette préférence fut un affront que Montrose ne pardonna jamais aux presbytériens, et il était encore moins disposé à pardonner au rival qu'on lui avait préféré.

Tous les sentiments de haine qui pouvaient irriter un caractère naturellement fougueux au milieu de ces guerres de parti, l'excitaient donc à chercher à se venger de l'ennemi de sa famille, de son ennemi personnel; et il est probable que ces motifs particuliers ne furent pas sans influence sur son esprit lorsqu'il vit la plus grande partie de ses officiers plus portés à attaquer Argyle au milieu de ses domaines qu'à prendre la mesure bien plus décisive d'entrer sur-le-champ dans les basses-terres.

Cependant, quelque tenté qu'il fût d'attaquer le comté d'Argyle, ce n'était pas sans peine qu'il renonçait au projet bien plus noble et bien plus glorieux qu'il avait d'abord formé. Il tint plus d'une fois conseil avec les principaux chefs, et combattit leurs raisonnements, contre sa propre inclination. Il leur représenta combien il était difficile de pénétrer dans l'est par le comté d'Argyle; qu'ils auraient à traverser des défilés à peine praticables pour les bergers qui les habitaient, et à gravir des montagnes que les clans mêmes les plus voisins ne connaissaient pas parfaitement. La saison ajoutait encore à la difficulté d'exécuter cette entreprise, car on approchait du mois de décembre, où la neige accumulée les rendrait sans doute entièrement inaccessibles.

Ces objections ne satisfirent pas les chefs, et ne leur parurent pas de nature à détruire la force de leurs arguments. Ils voulaient, disaient-ils, en revenir à leur ancienne manière de faire la guerre, en enlevant les troupeaux qui, suivant l'expression gaélique, se nourrissaient de l'herbe de leurs ennemis. Le conseil ne se sépara le soir que fort tard, et rien ne fut encore arrêté, si ce n'est que les chefs qui soutenaient qu'on devait attaquer Argyle promirent de chercher si parmi leurs soldats il s'en trouvait qui pussent entreprendre de guider l'armée à travers les montagnes.

Montrose s'était retiré dans la cabane qui lui servait de tente, et il s'était étendu sur un lit de fougères sèches, seule couche qui s'y trouvât. Mais il appelait en vain le sommeil; les visions de l'ambition assiégeaient seules ses pensées. Tantôt il lui semblait qu'il déployait la bannière royale du haut de la citadelle reconquise d'Édimbourg; il envoyait des secours au monarque dont la couronne dépendait de ses victoires; et il recevait, en récompense, tous les honneurs qu'un roi prodigue à celui qu'il veut combler de ses grâces. Tantôt ces illusions, toutes brillantes qu'elles fussent, s'évanouissaient devant celle qui lui représentait sa vengeance satisfaite et son ennemi tremblant à ses genoux. Surprendre Argyle dans son château fort d'Inverary; écraser en lui tout à la fois un rival odieux, l'ennemi de sa famille et le principal

soutien des Covenantaires ; montrer à ces derniers , par les faits les plus éclatants , quel était celui auquel ils avaient préféré Argyle : c'étaient des images de vengeance trop flatteuses , trop douces , pour ne pas faire une vive impression sur l'imagination ardente de Montrose.

Pendant qu'il était plongé dans ces réflexions contradictoires , le soldat qui veillait à sa porte vint annoncer au comte que deux hommes désiraient parler à Son Excellence.

— Leurs noms , demanda Montrose , et le motif de leur visite à une pareille heure ?

Le soldat , qui était un des Irlandais de Colkitto , ne put répondre que très-vaguement aux questions de son général ; et Montrose , qui dans de pareilles circonstances n'osait refuser audience à personne , de peur de négliger des avis importants , prit seulement la précaution de faire mettre sa garde sous les armes , et se prépara alors à les recevoir. A peine était-il levé et son valet de chambre avait-il allumé deux torches , que deux hommes entrèrent : l'un , habillé comme les habitants des basses-terres , avait un vêtement de peau de buffle qui tombait presque en lambeaux ; l'autre était un vieux montagnard d'une taille élevée , d'un teint qu'on aurait pu appeler gris de fer , et dont le regard avait quelque chose de sombre et de sauvage.

— Que demandez-vous , mes amis ? dit Montrose en portant presque involontairement la main sur ses pistolets ; car dans ces temps de troubles , à une pareille heure , il était permis de concevoir des soupçons que la bonne mine des étrangers n'était aucunement faite pour détruire.

— Veuillez me permettre , mon très-noble général , dit le compagnon du vieux montagnard , de vous féliciter des grandes victoires que vous avez remportées depuis que j'eus le malheur de vous quitter. J'ai entendu parler de l'affaire de Tippermuir ; ce fut une très-jolie petite mêlée assurément : cependant , s'il m'était permis de donner un conseil...

— Avant de le faire , dit Montrose , voudriez-vous bien me dire qui est la personne qui a la bonté de m'honorer de ses avis ?

— En vérité , Milord , je n'aurais jamais cru qu'il fût nécessaire de vous décliner mon nom , après la commission plus que délicate dont vous avez bien voulu me charger , moi à qui vous avez daigné promettre un brevet de major , avec un demi-dollar de paie par jour , et un demi-dollar d'arriéré payable à la fin de la campagne ! Et puis-je espérer que Votre Seigneurie n'a pas oublié ma paie aussi bien que ma personne ?

— Mon bon ami , mon cher major , dit Montrose , qui reconnut alors

parfaitement son homme , pardonnez si , préoccupé comme je le suis en ce moment , je ne me suis pas rappelé immédiatement vos traits ; d'ailleurs ces torches répandent si peu de lumière... Mais toutes nos conditions seront strictement observées. Eh bien , major , quelles nouvelles apportez-vous du comté d'Argyle ? En vérité , nous commençons à désespérer de jamais vous revoir ; et je m'apprêtais à tirer la vengeance la plus signalée du vieux renard qui violait les lois de la guerre dans la personne de mon ambassadeur.

— Ma foi , Milord , reprit Dalgetty , tout ce que je souhaite , c'est que mon retour n'apporte aucun obstacle à l'exécution d'un projet si juste et si louable , car je vous assure que ce n'est pas la faute du marquis d'Argyle si vous me voyez devant vous ; et du diable si j'intercède jamais en sa faveur. Si je me suis échappé d'entre ses mains , c'est après Dieu , et sans parler de l'adresse supérieure que j'ai déployée , comme vous le verrez bientôt , c'est , dis-je , après ces puissants auxiliaires , à ce vieux montagnard que je le dois ; et je prendrai la liberté de le recommander à la faveur spéciale de Votre Seigneurie , comme l'instrument du salut de votre tout dévoué Dugald Dalgetty , titulaire de Drumthwacket.

— C'est un service , dit gravement Montrose , qui sera récompensé comme il le mérite.

— Un genou en terre , Ranald , dit le major , et baisez la main de Son Excellence.

Comme la manière dont il voulait que Ranald témoignât sa reconnaissance n'était pas conforme à l'usage du pays du vieux montagnard , celui-ci se contenta de croiser les bras sur sa poitrine et d'incliner profondément la tête.

— Ce pauvre homme , Milord , ajouta Dalgetty en prenant un air de protection à l'égard de Ranald ; ce pauvre homme a fait réellement tous ses efforts pour me défendre contre mes ennemis , sans avoir d'autres armes que des arcs et des flèches , ce que Votre Seigneurie aura peine à croire.

— Aucunement , major , reprit Montrose ; au contraire , vous en verrez beaucoup dans mon camp , et nous les trouvons d'un grand secours ¹.

— D'un grand secours , Milord ! s'écria Dalgetty ; excusez ma surprise... Des arcs et des flèches ! Je prendrai la liberté de vous recom-

1. On peut remarquer ici , en faveur de ceux qui admirent le talent de l'archer , que non-seulement plusieurs des Highlanders de l'armée de Montrose se servaient de ces armes de l'antiquité , mais qu'en Angleterre même l'arc et les flèches , jadis la gloire des braves habitants des campagnes , reparurent parfois durant les guerres civiles.

mander d'y substituer des mousquets à la première occasion. Et non-seulement cet honnête montagnard m'a défendu, comme je vous le disais, mais encore il a eu l'adresse de me guérir d'une blessure que j'avais reçue dans ma retraite, et c'est par cette double raison que je le recommande particulièrement à Votre Seigneurie.

— Quel est votre nom, mon ami? dit Montrose en se tournant vers le montagnard.

— On peut le taire, reprit celui-ci.

— Il veut dire, interpréta le major, qu'il désire cacher son nom, attendu que jadis il a pris un château, égorgé certains enfants, et fait d'autres gentilleses qui, comme Milord le sait fort bien, se pratiquent souvent en temps de guerre, mais qui ne font pas voir très-favorablement ceux qui les ont commises des amis de ceux aux dépens de qui elles ont été faites. Je sais cela par expérience; combien de fois n'ai-je pas vu de braves cavaliers mis à mort par les paysans, simplement pour les avoir traités militairement!

— Je comprends, dit Montrose; cet homme a quelque ennemi parmi nos officiers. Qu'il se retire dans le corps de garde, et nous aviserons ensemble aux meilleurs moyens de le protéger.

— Vous entendez, Ranald, dit le major d'un air de supériorité; Son Excellence désire tenir un conseil privé avec moi; il faut, en attendant, que vous alliez au corps de garde... Il ne sait pas où cela est, le pauvre diable! il est encore si jeune en fait d'art militaire? Je vais dire à la sentinelle de le conduire, et je reviendrai aussitôt auprès de Votre Seigneurie.

Dès qu'il fut rentré, la première question de Montrose fut relative à l'ambassade du major à Inverary; et il écouta attentivement la narration de Dalgetty, malgré la prolixité du ci-devant ritmeister. Ce n'était pas une petite affaire, car le major fut encore plus prodigue de digressions que de coutume; mais personne ne savait mieux que Montrose que, lorsqu'il y a quelques renseignements à recueillir du récit d'agents tels que Dalgetty, le seul moyen de les obtenir est de les laisser conter leur histoire à leur manière.

Il n'eut pas à se repentir de sa patience. Parmi les dépouilles que le major avait pris la liberté de s'adjuger à Inverary, était une liasse de papiers secrets d'Argyle. Il les remit entre les mains de son général, en lui disant la manière dont il s'en était rendu maître; mais il ne poussa pas plus loin ses explications, du moins je n'ai pas entendu dire qu'il ait parlé de la bourse d'or qu'il s'était appropriée en même temps que les papiers.

Cependant Montrose lisait avidement, à la lueur d'une torche, ces documents précieux dans lesquels il semblait trouver de nouvelles raisons propres à redoubler encore le ressentiment qu'il nourrissait contre Argyle. — Il ne me craint pas ! eh bien, il sentira mon bras. — Il veut mettre le feu à mon château de Mugdoch ! Qu'il voie auparavant Inverary en cendres. — Oh ! que n'ai-je un guide qui puisse me conduire à travers les montagnes !

Dalgetty connaissait assez bien son affaire pour deviner à ces mots l'intention de Montrose. Il interrompit donc sa narration prolixo de l'escarmouche qui avait eu lieu et de la blessure qu'il avait reçue dans sa retraite, et il se mit aussitôt à parler du sujet qui paraissait intéresser Montrose.

— Si Votre Excellence, dit-il, désire faire une invasion dans le comté d'Argyle, Ranald, ce pauvre homme que je vous ai présenté, ainsi que ses enfants et ses compagnons, connaissent tous les sentiers, tous les défilés des montagnes qui y conduisent, soit par l'est, soit par le nord.

— Se peut-il ? dit Montrose ; quelles raisons avez-vous de croire leurs connaissances si étendues ?

— Je ferai observer à Votre Excellence que pendant les semaines que je passai avec eux pour la guérison de ma blessure, ils étaient obligés à chaque instant de changer de quartiers, à cause des tentatives réitérées d'Argyle pour s'emparer de la personne d'un officier qui était honoré de votre confiance ; et j'eus occasion d'admirer l'adresse singulière avec laquelle ils effectuaient toujours leur retraite par ces sentiers qu'on aurait crus impraticables. Lorsque enfin je fus en état de venir auprès de Votre Excellence, ce Ranald Mac-Eagh me conduisit par des chemins si sûrs, que mon cheval Gustave, que Votre Seigneurie n'a sans doute pas oublié, ne broncha pas une seule fois en route ; et je fis la réflexion que si jamais on avait besoin de guides, d'espions ou d'éclaireurs au milieu de ces montagnes, on n'en pourrait désirer de meilleurs ni de plus adroits que Ranald et ses compagnons.

— Et pouvez-vous répondre de sa fidélité ? demanda Montrose ; quel est son nom, sa profession ?

— C'est un outlaw, Milord, un voleur de profession ; il s'appelle Ranald Mac-Eagh, ce qui signifie l'Enfant du Brouillard.

— Je crois me rappeler ce nom, dit Montrose en paraissant réfléchir. Ces Enfants du Brouillard n'ont-ils pas commis quelque acte de cruauté envers les Mac-Aulays ?

Le major lui cita le meurtre du conservateur des forêts, et la mé-

moire active de Montrose lui rappela aussitôt toutes les circonstances de cet acte barbare.

— C'est un malheur, un grand malheur, reprit-il, qu'il existe entre ces gens et les Mac-Aulays une source d'animosité que rien ne saurait tarir. Allan s'est conduit bravement dans cette guerre, et par le sombre mystère de sa conduite et de son langage il possède tant d'influence sur l'esprit de ses compatriotes, qu'il pourrait être dangereux de lui donner quelques sujets de mécontentement. D'un autre côté, ces hommes qui peuvent nous rendre des services essentiels et sur lesquels vous dites qu'on peut entièrement se reposer...

— Je réponds de lui, Milord; ma paie et mes arrérages, mon cheval et mes armes, ma tête et mon cou, je suis prêt à tout perdre s'ils trahissent votre confiance; et Votre Excellence sait qu'un militaire n'en pourrait dire plus pour son propre père.

— Il est vrai; mais comme ce point est de la plus grande importance, je désirerais savoir quelles raisons vous avez pour être aussi sûr de leur fidélité.

— Je vais vous le dire en deux mots, Milord; non-seulement ils dédaignèrent de mériter une récompense qu'Argyle me fit l'honneur de promettre pour ma pauvre tête; mais ils ne touchèrent pas à ma bourse, qui était cependant assez bien garnie pour tenter des soldats réguliers de quelque armée que ce soit. Ils me rendirent même mon cheval, qui, comme Votre Excellence doit se le rappeler, est d'un certain prix; mais ce qui passe toute croyance, c'est que je ne pus jamais leur faire accepter la moindre bagatelle, pas même un stiver, un doit ou un maravédis, pour les soins qu'ils m'avaient rendus pendant ma maladie. Oui, Milord, ils refusèrent mon argent lorsque je le leur offris. C'est un refus qu'on éprouve rarement dans un pays chrétien.

— Je conviens, dit Montrose après un moment de réflexion, que leur conduite à votre égard fait assurément leur éloge; mais comment empêcher qu'il n'éclate quelque querelle? — Il s'arrêta un instant, puis il ajouta tout à coup: J'oubliais que vous avez voyagé toute la nuit, major, et que vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

Il donna ordre qu'on lui servît à souper, et le major, qui avait l'appétit d'un convalescent revenu des montagnes, ne se fit pas prier pour faire honneur au repas, et se mit à dévorer avec tant de célérité, que le comte, remplissant un verre de vin, et buvant à sa santé ne put s'empêcher de faire l'observation que, quelque grossières que fussent les provisions de son camp, il craignait que le major n'eût fait encore plus mauvaise chère pendant son excursion dans le comté d'Argyle.

— Votre Excellence a deviné juste, dit Dalgetty en parlant la bouche pleine, car la nourriture qu'ont pu me donner ces Enfants du Brouillard, pauvres créatures! était si peu substantielle, et m'a tellement maigri, que, lorsque j'étais enfermé dans mon armure, dont j'ai été obligé de me dépouiller dans ma retraite, je dansais dedans comme l'amande sèche dans la coquille d'une vieille noix.

— Il faut aviser aux moyens de réparer ces pertes, mon cher major.

— Ma foi! Milord, je vous avouerai que ce ne sera pas une chose facile, à moins que l'arriéré qui doit m'être payé à la fin de la campagne ne soit métamorphosé par vos ordres en paie régulière, car je vous proteste que j'ai déjà perdu à votre service le peu d'embonpoint que j'avais gagné à celui des états de Hollande, qui payaient leurs troupes avec une régularité que je n'oublierai de ma vie.

— Allons, allons, mon cher major, ne désespérons de rien : reportons seulement la victoire, et alors vos désirs, tous vos désirs seront comblés. En attendant, remplissez votre verre et réparez le temps perdu.

— A la santé de Votre Excellence, dit le major en se versant une rasade pour montrer le zèle avec lequel il portait ce toast, et puisse-t-elle triompher de tous ses ennemis, et particulièrement d'Argyle. La fine mouche! je lui ai déjà tiré une fois la barbe et ce ne sera pas la dernière.

— Fort bien! reprit Montrose; mais, pour en revenir à ces Enfants du Brouillard, vous entendez, Dalgetty, que leur présence en ces lieux et le motif pour lequel nous les employons est un secret entre vous et moi.

Charmé, comme Montrose l'avait prévu, de cette marque de confiance de son général, le major leva un doigt sur le bout de son nez, et remua la tête en signe d'intelligence.

— Combien Ranald peut-il avoir de compagnons? ajouta Montrose.

— Mais, autant que je sache, ils ne sont plus guère que huit à dix hommes, sans compter les femmes et les enfants.

— Où sont-ils à présent?

— Dans une vallée, à trois milles de distance, en attendant les ordres de Votre Excellence. Je n'ai pas cru devoir les amener au camp avant de vous avoir consulté.

— Vous avez très-bien fait; il serait bon qu'ils restassent où ils sont, ou même qu'ils se retirassent dans quelque refuge encore plus éloigné. Je leur enverrai de l'argent, quoique ce soit un article dont je ne suis pas très-bien pourvu à présent.

— Oh! mon Dieu, Milord, il n'est pas nécessaire de leur rien envoyer; Votre Excellence n'a qu'à leur faire entendre que les Mac-Aulays vont marcher dans cette direction, et mes amis du Brouillard feront aussitôt volte-face et battront en retraite.

— Ce serait agir un peu trop cavalièrement avec eux, reprit Montrose en souriant; il vaut mieux leur envoyer quelques dollars, afin qu'ils puissent acheter des bestiaux pour la subsistance de leurs enfants.

— Allez, Milord, ils savent s'en procurer à beaucoup meilleur marché, s'écria Dalgetty; mais que Votre Excellence fasse, du reste, ce qu'elle jugera convenable.

— Écoutez, Dalgetty; que Ranald Mac-Eagh choisisse un ou deux de ses compagnons, des hommes dont il puisse répondre et qui soient capables de garder un secret; ils seront nos guides. Qu'ils soient demain dans ma tente à la pointe du jour, et tâchez, s'il est possible, qu'ils ne devinent point mes projets, et qu'ils n'aient point d'entretiens secrets entre eux. Ce vieillard a-t-il des enfants?

— Ils ont été tués ou pendus, au nombre, je crois, d'une douzaine, reprit le major, mais il lui reste encore un garçon, jeune gaillard qui, ma foi, promet beaucoup, et qui ne fait point un pas sans avoir un caillou dans le coin de son plaid, afin de pouvoir le lancer contre le premier qui voudrait lui faire insulte; ce qui prouve que, semblable à David, qui avait l'habitude de lancer de petites pierres qu'il ramassait dans les ruisseaux, il deviendra peut-être un grand guerrier.

— Je garderai cet enfant auprès de moi, major, dit le comte; je présume qu'il aura assez de présence d'esprit pour taire son nom.

— Votre Excellence n'a rien à craindre sous ce rapport; ces petits drôles de montagnards, à peine ont-ils brisé leur coquille...

— Eh bien, reprit Montrose, cet enfant me répondra de la fidélité de son père; et si Ranald remplit bien son devoir, l'avancement de son fils sera sa récompense. Mais il est bien temps, major, que vous alliez goûter quelques instants de repos; demain vous me présenterez ce Mac-Eagh sous tel nom et en telle qualité qu'il lui plaira. Dans la vie errante qu'il mène, il doit être accoutumé à prendre toute sorte de déguisements; et, dans cette circonstance, il sentira de quelle importance il est pour lui-même qu'il ne soit pas reconnu.

Le major Dalgetty prit congé du comte, très-fier de la réception qu'il avait éprouvée, et fort content des manières de son nouveau général, qui, comme il l'expliqua très-longuement à Ranald Mac-Eagh, lui rappelaient sous plus d'un rapport celles de l'immortel Gustave-Adolphe, le lion du Nord et le boulevard de la foi protestante.

CHAPITRE XVII.

Le signal des combats vient de se faire entendre :
Tous les bras sont levés, que faut-il en attendre ?
La famine au teint pâle agrandit ses déserts ;
Le deuil, l'effroi, la mort, parcourent l'univers.
Vanité des désirs humains.



LA pointe du jour Montrose reçut dans sa cabane le vieux Mac-Eagh, et lui fit les questions les plus détaillées sur les chemins qu'il fallait suivre pour approcher du comté d'Argyle. Il prit note de ses réponses, et les compara à celles de deux des compagnons de Ranald, que celui-ci présenta comme des hommes sûrs et remplis de prudence. Elles s'accordaient parfaitement ensemble ; cependant le comte, ne croyant pas pouvoir prendre trop de précautions, interrogea encore les chefs qui demeuraient le plus près du lieu qu'il se proposait d'envahir, et ce ne fut qu'après avoir éclairci jusqu'au moindre doute qu'il se décida à combiner ses plans d'après les renseignements qu'il avait obtenus.

Il n'y eut qu'un point sur lequel Montrose crut devoir changer de projet. Il lui sembla qu'il serait impolitique de prendre Kenneth, le fils de Ranald, auprès de sa personne, parce que, si sa naissance venait à être découverte, ce procédé serait regardé comme une offense par les clans nombreux qui entretenaient une haine mortelle contre les Enfants du Brouillard ; il pria donc le major de le prendre lui-même à son service ; et comme il accompagna cette prière d'un joli présent, sous prétexte qu'il serait nécessaire de fournir des vêtements convenables au jeune Kenneth, Dalgetty ne fit pas la moindre difficulté de se prêter à cet arrangement.

Le major, après avoir eu une nouvelle conférence avec Montrose, se mit à chercher ses anciennes connaissances, lord Menteith, Angus Mac-Aulay et son frère, auxquels il brûlait de raconter ses aventures, et de qui il désirait aussi apprendre les détails de la dernière campagne. On peut croire qu'il fut reçu avec des transports de joie par des hommes qui, livrés depuis quelque temps à l'uniformité d'une vie toute militaire, saisissaient avec empressement la moindre occasion de se procurer quelques moments de distraction. Allan Mac-Aulay fut le seul qui parut ne revoir le major qu'avec une sorte d'horreur ; et lorsque

son frère lui en demanda la cause, il ne put expliquer sa conduite qu'en l'attribuant à sa répugnance à traiter familièrement un homme qui avait été si récemment dans la société de ses ennemis, et notamment d'Argyle. Le major prit d'abord un peu l'alarme en voyant l'instinct avec lequel Allan semblait deviner l'espèce de compagnie dans laquelle il s'était trouvé récemment ; mais il se convainquit bientôt que, quoique Allan fût doué de seconde vue, ses pressentiments ne l'avaient pas très-bien servi cette fois.

Comme Ranald Mac-Eagh devait être placé sous la protection spéciale du major Dalgetty, celui-ci ne pouvait se dispenser de le présenter au moins à ceux des chefs avec lesquels il était le plus intimement lié. Le costume du vieillard avait été changé dans l'intervalle, et il avait quitté l'habillement de son clan pour prendre celui qui était particulier aux habitants des îles, et qui consistait en une sorte de gilet à manches et en un jupon, le tout d'une seule pièce. Ce vêtement était galonné du haut en bas par devant, et avait quelque ressemblance avec ce qu'on appelle une polonaise, vêtement que les enfants en Écosse portent encore aujourd'hui. Il avait, pour compléter leur costume, les bas et le bonnet de *tartan*, qui distinguaient encore les habitants des îles lorsqu'ils vinrent se ranger sous les étendards du comte de Mar en 1715.

Le major, tenant ses regards fixés sur Allan tandis qu'il parlait, présenta Ranald Mac-Eagh à ses amis sous le nom emprunté de Ranald Mac-Gillihuron de Benbecula, qui s'était, leur dit-il, échappé avec lui des prisons d'Argyle. Barde et joueur de harpe, son compagnon d'esclavage était aussi, ajouta-t-il, doué de seconde vue.

En leur donnant ces détails, le major, qui n'était pas ordinairement remarquable par son embarras et par sa timidité lorsqu'il contait quelque histoire, hésita, se reprit, et balbutia tellement qu'il n'eût pu manquer d'inspirer des soupçons à Allan Mac-Aulay, si toute l'attention de celui-ci n'avait pas été concentrée sur le vieux montagnard, qu'il examinait avec une sorte de curiosité sauvage. Son regard fixe et pénétrant embarrassa tellement Ranald, que, s'attendant à chaque instant à voir son ennemi s'élançer sur lui, sa main commençait à chercher son poignard, lorsque Allan, qui jusqu'alors s'était tenu à l'autre bout de la tente, la traversa tout à coup, et lui tendit la main en signe d'amitié. Ils s'assirent alors à côté l'un de l'autre, et causèrent à voix basse et d'un air mystérieux. Menteith et Angus Mac-Aulay n'en furent point surpris, car il existait parmi les montagnards qui se prétendaient doués de seconde vue une sorte de franc-maçonnerie qui les portait

généralement à conférer ensemble, lorsqu'ils se rencontraient, sur la nature et l'étendue de leurs pouvoirs en ce genre.

— La vision descend-elle en traits sombres sur votre esprit? demanda Allan à sa nouvelle connaissance.

— En traits aussi sombres que les ténèbres dont se couvre la lune lorsqu'elle est obscurcie au milieu de son cours dans le ciel, et les prophètes prédisent d'affreux désastres.

— Venez ici, reprit Allan, venez plus près de moi; je voudrais vous parler en particulier; car on dit que dans vos îles éloignées la vision descend avec plus de puissance et plus de clarté que sur nous qui demeurons près du Sassenach.

Tandis qu'ils étaient occupés de leur conférence mystique, les deux officiers anglais dont nous avons parlé dans le commencement de cette histoire entrèrent de l'air le plus joyeux, et annoncèrent à Angus que Montrose venait de donner ordre que toutes les troupes se tinsent prêtes à marcher au premier moment vers l'ouest. Après avoir débité leurs nouvelles avec beaucoup de gaieté, ils firent leurs compliments à leur vieille connaissance, le major Dalgetty, qu'ils reconnurent à l'instant, et ils s'informèrent de la santé de son cheval Gustave.

— Je vous remercie humblement, Messieurs, répondit le major; Gustave se porte parfaitement, ainsi que son maître, quoiqu'il ait, comme lui, les côtes un peu plus maigres que lorsque vous offrites obligeamment de m'en débarrasser à Darnlinvarach; et permettez-moi de vous assurer qu'avant que vous ayez fait une ou deux de ces marches auxquelles vous semblez songer d'avance avec tant de plaisir, vous laisserez derrière vous quelques bonnes livres de graisse, et probablement une couple de vos chevaux anglais.

Ils s'écrièrent tous deux à la fois que tout cela leur était fort égal, pourvu qu'ils cessassent d'arpenter en long et en large les comtés d'Angus et d'Aberdeen, toujours à la poursuite d'un ennemi qui ne voulait ni combattre ni mettre bas les armes.

— S'il en est ainsi, dit Angus, il faut que j'aie donné des ordres en conséquence, et que je prenne aussi des arrangements pour qu'Annette Lyle puisse nous suivre sans danger; car il n'est pas aussi facile de pénétrer dans le pays de Mac-Callum-More que ces braves cavaliers semblent se le figurer. — A ces mots il sortit de la tente.

— Annette Lyle! répéta Dalgetty, est-ce qu'elle accompagne l'armée?

— Parbleu! reprit sir Miles Musgrave en regardant tour à tour et d'un air de malice Allan Mac-Aulay et lord Menteith, pourrions-nous

marcher ou combattre, avancer ou reculer, sans être soutenus par l'influence de la princesse de la Harpe ?

— Dites la princesse des Claymores et des Targes, reprit son compagnon, car l'épouse même de Montrose ne pourrait être entourée de plus d'honneurs : elle a quatre jeunes filles des Highlands toujours prêtes à exécuter ses ordres, sans parler de quatre vassaux à pieds nus.

— Et qu'auriez-vous fait à ma place, Messieurs? dit Allan en s'éloignant tout à coup du Highlander avec lequel il était en conversation : vous-mêmes auriez-vous laissé une jeune fille remplie de candeur et d'innocence, l'amie de votre famille, la compagne de votre enfance, exposée à la cruauté et aux outrages d'un ennemi impitoyable, peut-être même à périr de besoin? Au moment où je vous parle il n'y a plus de toit sur l'habitation de mes pères; nos moissons ont été détruites, nos bestiaux nous ont été ravés. Bénissez Dieu, Messieurs, vous qui, venant d'un pays plus doux et plus civilisé, n'exposez que vos jours dans cette guerre implacable, sans avoir à craindre que vos ennemis fassent tomber leur vengeance sur les vieillards, les femmes et les enfants sans défense que vous pouvez avoir laissés derrière vous.

Les Anglais convinrent franchement que sous ce rapport ils avaient l'avantage; et la compagnie se dispersa, chacun pour se rendre à son poste ou pour vaquer à ses occupations.

Allan se leva pour en faire autant; mais il semblait être retenu par un sentiment qu'il ne pouvait vaincre, et il revint s'asseoir auprès de Ranald, qu'il continua d'interroger sur un point de ces visions supposées qui le jetait dans la plus grande perplexité. — Maintes fois, lui dit-il, j'ai vu un Gaël qui semblait plonger son poignard dans le corps de Menteith, de ce jeune seigneur au manteau écarlate qui vient de sortir à l'instant de ce bothy¹. J'ai tenu les yeux fixés sur lui jusqu'à ce qu'ils sortissent presque de leurs orbites; mais ce fut inutilement, je ne pus voir sa figure ni découvrir qui ce pouvait être, quoique sa personne et son air ne me parussent pas inconnus (a)².

— Avez-vous retourné votre plaid, dit Ranald, comme nos règles l'ordonnent en pareil cas?

— Oui, répondit Allan à voix basse et en frémissant comme s'il éprouvait une agonie intérieure.

— Et sous quel costume le fantôme vous apparut-il alors? demanda Ranald.

1. *Bothy*, cabane écossaise, tente.

2. Voyez à la fin de cet ouvrage la note sur les apparitions.

— Avec son plaid ainsi retourné, reprit Allan d'une voix sourde et entrecoupée, tandis qu'une sueur froide lui couvrait le front.

— Alors soyez certain que c'est votre main, votre propre main qui commettra l'acte que vous peignait la vision.

— C'est ce que mon âme inquiète a cent fois murmuré à mon oreille; mais c'est impossible! Quand je le lirais dans le livre éternel du destin, je répéterais encore que c'est impossible! Nous sommes unis par les liens du sang, par des liens, s'il est possible, encore plus indissolubles..... Nous avons combattu l'un près de l'autre; nos épées se sont teintes du sang des mêmes ennemis. Encore une fois, il est impossible que je puisse jamais lever la main sur lui!

— Tel est cependant l'arrêt immuable du destin, reprit Ranald; et vous l'accomplirez, quoique les ténèbres de l'avenir nous en cachent encore la cause. Vous dites, ajouta-t-il en ayant peine lui-même à réprimer les sentiments tumultueux qui l'agitaient, vous dites que vous avez poursuivi ensemble votre proie comme les limiers altérés de sang?..... N'avez-vous jamais vu de ces limiers tourner l'un contre l'autre leurs dents meurtrières, s'attaquer, se déchirer mutuellement sur le corps d'un daim expirant?

— C'est faux! s'écria Mac-Aulay en s'élançant à l'autre bout de la tente; ce ne sont point là les prédictions du destin, mais les insinuations perfides de quelque esprit malfaisant, sorti du noir abîme pour m'y entraîner avec lui. — Et, à ces mots, il sortit brusquement.

— Le coup est porté! dit l'Enfant du Brouillard en le suivant avec un regard de triomphe et d'enthousiasme; le trait empoisonné est dans ton cœur. Amis de mes enfants massacrés, réjouissez-vous! vos meurtriers vont bientôt se plonger dans le sang l'un de l'autre.

Le lendemain matin, tout étant prêt pour le départ, Montrose s'avança rapidement dans la direction qu'il s'était tracée, en suivant le fleuve du Tay, et déploya sa petite armée dans la vallée romantique qui entoure la tête du lac de ce même nom. Les habitants étaient des Campbells, non pas vassaux d'Argyle, mais ses alliés, et du clan de Glenurehy, qui porte aujourd'hui le nom de Breadalbane. Attaqués à l'improviste, et hors d'état d'opposer la moindre résistance, ils furent obligés d'être spectateurs passifs des ravages qui se commettaient, et de se laisser enlever tous leurs troupeaux. Ce fut de cette manière que Montrose arriva jusque sur les bords du lac Lochart, ravageant tout sur son passage, enlevant les bestiaux; et il se vit alors au point le plus difficile et le plus périlleux de son entreprise.

Même aujourd'hui qu'une bonne route conduit à Teinedruin jusqu'à

la source du lac Awe, une armée aurait encore quelque peine à franchir ces déserts; mais alors il n'existait aucune espèce de route ni de sentier; et, pour ajouter encore aux obstacles, les montagnes étaient déjà couvertes de neige. C'était un spectacle sublime que ces masses irrégulières qui s'élevaient l'une sur l'autre; celles qui étaient sur le premier plan frappaient l'œil par leur blancheur éblouissante, tandis que les derniers rayons du soleil d'automne jetaient un reflet rougeâtre sur les plus éloignés de ces monts. Ben-Cruachan, le plus élevé de tous, semblait en quelque sorte la citadelle du génie des Highlands, et son sommet inaccessible se distinguait de plusieurs milles à la ronde.

Les soldats de Montrose n'étaient pas de ces hommes que pût effrayer le spectacle imposant mais terrible qu'ils avaient sous les yeux. La plupart étaient de cette ancienne race des Highlanders qui non-seulement se couchaient volontiers au milieu de la neige, mais qui regardaient même comme un luxe efféminé de la rouler en forme de traversin pour reposer leur tête. L'espoir du pillage et de la vengeance brillait à leurs yeux derrière ces montagnes glacées; dès lors tous les obstacles disparaissaient pour eux.

Montrose ne laissa pas à leur enthousiasme le temps de se refroidir. Il donna ordre aux joueurs de cornemuse de marcher en avant, et de jouer la marche guerrière des Mac-Farlanes ¹ dont les sons perçants avaient souvent glacé de terreur les vallées du Lennox. Les troupes s'élancèrent sur leurs pas avec une agilité incroyable, et Ranald, qui les guidait, marchait en avant avec un corps d'élite pour reconnaître le chemin.

Jamais le pouvoir de l'homme ne paraît plus méprisables que lorsqu'il se trouve placé en contraste avec le spectacle des terreurs et de la majesté de la nature. L'armée victorieuse de Montrose, dont les exploits avaient jeté l'alarme dans toute l'Écosse, s'efforçant de gravir ces montagnes terribles, semblait une misérable poignée de maraudeurs que d'affreux précipices menaçaient à chaque instant d'engloutir. Montrose lui-même se repentait presque de son entreprise audacieuse, lorsque, du sommet du rocher sur lequel il parvint, il examina l'état de sa petite armée. Telle était la difficulté de pénétrer plus avant, qu'il commençait à se faire de grands vides entre les rangs; l'espace qui séparait l'avant-garde du centre et le centre de l'arrière-garde,

1. *Hoggil nam be*, etc., etc., c'est-à-dire — Nous accourons à travers les frimas pour saisir notre proie.

C'est le chant de guerre des Mac-Farlanes, clan renommé par ses exploits et ses habitudes de maraudeurs. Ils habitaient les rives occidentales du lac Lomond. — Voyez les notes de *Waverley*.

s'agrandissait à chaque instant d'une manière effrayante, ce qui les eût exposés aux plus grands périls s'ils avaient été attaqués.

Montrose ne pouvait s'empêcher de frémir en considérant toutes les positions avantageuses qu'offraient les montagnes, dans la crainte qu'elles ne fussent occupées par un ennemi prêt à se défendre; on l'entendit souvent par la suite déclarer que si les défilés de Strath-Fillan eussent été défendus par deux cents hommes déterminés, il eût été arrêté dans sa marche, et que toute son armée eût pu être aisément détruite. Mais la sécurité, ce fléau funeste qui causa la prise de tant de châteaux forts, le ravage de tant de contrées, livra en cette occasion le comté d'Argyle à ses ennemis. Ils n'eurent à lutter que contre les obstacles que la nature leur opposait, et heureusement la neige n'était pas encore tombée en très-grande quantité. A peine les troupes furent-elles arrivées sur le sommet des rochers qui séparaient le comté d'Argyle du district de Breadalbane, qu'elles se précipitèrent sur les vallées qui les entouraient avec une fureur sauvage, qui exprimait les motifs qui les avaient déterminées à hasarder une entreprise si périlleuse.

Montrose divisa son armée en trois corps, afin de répandre plus au loin la terreur, et d'attaquer plusieurs points en même temps; l'un fut commandé par le chef du clan Donald, le second par Colkitto, et il se mit lui-même à la tête du troisième. Cette triple invasion ne fut qu'une marche triomphale; nulle part on n'opposa de résistance. Les bergers, en s'enfuyant des montagnes, avaient d'abord annoncé cette irruption formidable; et si, dans quelques endroits, quelques fidèles Highlanders du clan d'Argyle voulaient prendre les armes, ils étaient dispersés, mis à mort ou désarmés au même instant par un ennemi qui semblait deviner tous leurs mouvements.

Le major Dalgoutty, qui avait été envoyé en avant contre Inverary avec le peu de cavalerie qui se trouvait dans l'armée, prit si bien ses mesures, que peu s'en fallut qu'il ne surprît Argyle, comme il le dit lui-même, *inter pocula*, et ce ne fut qu'en se jetant précipitamment dans une chaloupe, et en faisant force de rames, que ce chef parvint à échapper à la mort, ou du moins à l'esclavage. Mais si Argyle échappa personnellement au châtement qui lui était réservé, ses domaines et son clan payèrent chèrement pour leur maître: tout ne fut bientôt que deuil et que désolation; et les ravages commis par Montrose sur ce malheureux comté, quoiqu'ils ne fussent que trop d'accord avec l'esprit du siècle dans ces contrées barbares, ont été regardés comme une tache que ses plus beaux exploits ne sauraient effacer.

Cependant Argyle s'était enfui à Édimbourg pour porter ses plaintes devant la convention des états. Le général Baillie, officier presbytérien, rempli de zèle et d'expérience, fut chargé de lever une armée considérable, et on lui donna pour adjoint sir John Urrie, officier de fortune comme Dalgetty, qui avait déjà changé deux fois de parti pendant la guerre civile, et destiné à en changer encore une fois avant qu'elle fût terminée. Argyle, transporté d'indignation, voulut aussi rassembler ses troupes, afin de se venger de son ennemi mortel. Il établit son quartier général à Dumbarton, où les membres de son clan et un grand nombre de ses alliés vinrent bientôt le rejoindre. Baillie et Urrie s'y étant rendus également avec une armée considérable, entièrement composée de troupes réglées, il se prépara à rentrer dans le comté d'Argyle, et à exterminer les téméraires qui avaient osé envahir ses domaines.

Mais, tandis que ces deux armées formidables opéraient leur jonction, Montrose se voyait menacé du côté opposé par une troisième armée : c'était celle qu'avait rassemblée dans le nord le comte de Seaforth. Après quelque hésitation, ce seigneur avait embrassé le parti des covenantaires, et, à la tête des troupes nombreuses auxquelles s'étaient jointes les garnisons de plusieurs villes, lui fermait la retraite du côté d'Inverness.

On aurait cru que la destruction de l'armée de Montrose était inévitable, menacé comme il était de tous côtés par des forces supérieures qui s'avançaient à marches forcées contre lui. Mais c'était précisément dans ces moments critiques et désespérés que le génie actif et entreprenant du comte brillait de tout son lustre, et excitait l'admiration et l'enthousiasme de ses partisans, tandis qu'il répandait la terreur et le découragement parmi ses ennemis. Il rassembla comme par magie ses troupes éparses sur la vaste étendue de pays qu'elles avaient ravagée ; et à peine étaient-elles réunies qu'Argyle apprit que les royalistes avaient disparu tout à coup de son comté, et s'étaient retirés vers le nord, parmi les montagnes sombres et impénétrables de Lochaber.

Les généraux opposés à Montrose conjecturèrent aussitôt que son projet était de combattre Seaforth, et, s'il était possible, de tailler en pièces son armée avant qu'ils pussent venir à son secours. Ils s'empresèrent donc de changer leurs plans d'opérations. Urrie et Baillie séparèrent de nouveau leurs troupes de celles d'Argyle, et comme leurs forces consistaient principalement en cavalerie, ils côtoyèrent les montagnes qu'il leur eût été difficile de gravir, et s'avancèrent du côté de

l'est vers le comté d'Angus, d'où ils se proposaient de passer dans celui d'Aberdeen, afin de couper l'armée de Montrose s'il tentait de s'échapper dans cette direction.

Argyle, à la tête de ses propres troupes, entreprit de suivre la marche de Montrose, afin que, s'il en venait aux mains, soit avec Caforth, soit avec les deux autres généraux, il se trouvât placé entre deux feux par cette troisième armée, qui, le suivant de loin, pourrait harceler son arrière-garde.

Dans ce dessein, Argyle se dirigea vers Inverary, et à chaque pas il eut lieu de déplorer les affreux ravages que les clans ennemis avaient commis sur son territoire. Quelque nobles qualités que possédassent les Highlanders, la clémence n'était pas du nombre, et le comté d'Argyle en fournissait alors de déplorables preuves; mais ces ravages mêmes contribuèrent à grossir les rangs d'Argyle. C'est encore aujourd'hui un proverbe dans les Highlands, que celui dont la maison est brûlée doit se faire soldat. La plupart des habitants de ces malheureuses vallées n'avaient plus d'autres moyens de subsistance que d'exercer sur d'autres clans les déprédations dont ils avaient été eux-mêmes les victimes; ils n'avaient plus de ressource que le pillage, d'espérer que la vengeance. La désolation du pays d'Argyle fut donc la principale cause de l'augmentation de son armée, et il se vit bientôt à la tête de trois mille hommes déterminés, d'un courage et d'une fidélité à toute épreuve.

Il confia, sous ses ordres, le principal commandement de ses troupes à sir Duncan Campbell, chevalier d'Ardenvorh, et à un autre sir Duncan Campbell d'Auchenbreck, vieux militaire rempli d'expérience, qu'il avait rappelé exprès d'Irlande où il faisait la guerre. La circonspection timide d'Argyle l'emporta sur l'intrépidité plus audacieuse de ses généraux, et il fut résolu que, malgré l'augmentation de leurs forces, ils observeraient le même plan d'opérations, et suivraient Montrose, de quelque côté qu'il se dirigeât, en évitant avec soin un engagement, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de tomber sur son arrière-garde lorsqu'il serait occupé à se défendre contre l'une ou l'autre des deux armées qui allaient bientôt se trouver devant lui.

CHAPITRE XVIII.

Pibroch de Donald-le-Noir,
Pibroch de Donald-le-Noir,
Retentis sur nos montagnes,
Retentis sur nos montagnes,
Et bientôt nous allons voir
Inonder les campagnes
Par les guerriers, notre espoir.
Levez la bannière,
Voici l'ennemi,
Levez la bannière;
La voix de la guerre
Pour rendez-vous indique Inverlochier.
Levez la bannière.
.....



A route militaire qui unit, comme on dit, la chaîne des forts, et pratiquée dans la direction générale du canal Calédonien, a maintenant ouvert complètement la grande vallée qui traverse presque toute l'île, et dont les cavités, remplies sans doute par la mer, fournissent encore des ravins à cette longue suite de lacs au moyen desquels l'art est parvenu à joindre l'Océan germanique à l'Océan atlantique. Avant la construction de cette route, les habitants suivaient des sentiers étroits et inégaux pour traverser cette vallée étendue. Quelque mauvais qu'ils fussent, comme il n'existait pas d'autres moyens de communication entre les différents clans, ils étaient assez fréquentés, et ce fut pour Montrose une raison de les éviter. Il conduisit son armée, comme un troupeau de daims sauvages, de montagnes en montagnes et de forêts en forêts, dérochant ainsi la connaissance de sa marche à ses ennemis, tandis qu'il apprenait tous leurs mouvements par les clans de Cameron et de Mac-Donnell, ses alliés, dont il traversait alors le pays. Il avait donné les ordres les plus sévères pour qu'on épiât continuellement la marche d'Argyle, et qu'on vint lui communiquer à l'instant même tous les renseignements qu'on aurait pu se procurer.

Une nuit que Montrose, accablé de fatigue, après une marche longue et pénible, s'était jeté sous une espèce de mauvais hangar pour y goûter quelques moments de sommeil, à peine venait-il de fermer les yeux que quelqu'un lui frappa doucement sur l'épaule. Il se leva aussitôt, et à la taille athlétique, à la voix retentissante de celui qui l'appelait, il reconnut aisément le chef des Camerons.

— Je vous apporte des nouvelles qui valent la peine que vous les écoutiez, lui dit celui-ci.

— Mac-Ilduy¹ n'en peut apporter d'autres, reprit Montrose appelant le chef par son nom patronymique. Sont-elles bonnes ou mauvaises ?

— Cela dépend du parti que vous prendrez.

— Sont-elles certaines ?

— Oui, ou ce ne serait pas moi qui vous les apporterais. Sachez que, las d'accompagner ce Dalgetty, qui, chargé de faire une reconnaissance avec sa petite troupe de cavaliers, s'avancait aussi lentement que s'il craignait à chaque pas de rencontrer quelque embuscade, je me séparai de lui ; et, avec six de mes hommes, je me dirigeai du côté d'Inverlochy. Argyle s'en approche en ce moment à la tête de trois mille hommes d'élite, commandés par la fleur des enfants de Diarmid. Telles sont mes nouvelles, elles sont certaines : c'est à vous à juger si elles sont bonnes ou mauvaises.

— Elles sont excellentes, s'écria Montrose ; la voix de Mac-Ilduy est toujours agréable à l'oreille de Montrose ; à plus forte raison lorsqu'elle annonce quelque occasion d'acquérir de la gloire. Combien nous reste-t-il de soldats ?

Il demanda de la lumière, parcourut les rôles de ses troupes, et reconnut sans peine qu'une grande partie s'étant dispersée suivant l'usage pour porter le butin dans les montagnes, il n'avait pas alors avec lui plus de douze à quatorze cents hommes.

— Ce n'est guère plus du tiers des forces d'Argyle, dit Montrose d'un air pensif. Highlander contre Highlander..... avec la protection de Dieu, qui veille sur les intérêts de la cause royale, je n'hésiterais pas si nous étions seulement un contre deux.

— Eh bien, n'hésitez point, s'écria Cameron ; car, lorsque vos cornemuses donneront le signal de l'attaque contre Mac-Callum-More, il n'est pas un homme dans ces vallées qui reste sourd à cet appel. Glengary, Keppoch, moi-même, nous immolerions le misérable qui resterait en arrière sous quelque prétexte que ce fût. Demain ou après-demain sera un jour de bataille pour tous ceux qui portent le nom de Cameron ou de Mac-Donnell, quelle que doive être l'issue du combat.

— C'est parler en brave, mon noble ami, dit Montrose en lui serrant la main ; et il faudrait que je fusse un lâche pour ne pas rendre justice à d'aussi généreux guerriers et pour douter un seul instant de la vic-

1. Miliel-Connell-Dhu, descendant de Donald le Noir

toire. Nous tomberons sur ce Mac-Callum-More, qui nous suit, comme un corbeau affamé, pour dévorer les restes de notre armée si nous rencontrions des ennemis plus braves qui parvinssent à l'affaiblir et à la vaincre. Que les chefs, que les officiers se rassemblent avec toute la promptitude possible; et vous, qui nous avez apporté la première nouvelle de cet heureux événement, car c'en est un que de se trouver près d'un ennemi qu'on brûle de combattre, vous nous guiderez à la victoire et vous nous mettrez à portée de l'obtenir en nous conduisant par la route la plus courte en présence de l'ennemi.

— Reposez-vous sur moi; si je vous ai montré les passages par lesquels vous pouviez effectuer votre retraite à travers ces déserts sauvages, avec combien plus de joie et d'empressement ne vous guiderai-je pas lorsqu'il s'agit d'aller combattre Mac-Callum-More!

Tout fut bientôt en mouvement et en agitation dans le camp, et les chefs, convoqués par Montrose, quittèrent tous la couche grossière sur laquelle ils avaient cherché un repos momentané.

— Je n'aurais jamais cru, dit le major Dalgetty en secouant son habit auquel s'étaient attachées une partie des branches sèches sur lesquelles il s'était couché; je n'aurais jamais cru quitter avec autant de peine un lit si peu attrayant. A peine ai-je fermé l'œil que déjà le comte m'appelle. Il est vrai que, n'ayant dans son armée qu'un homme qui ait de l'expérience et qui connaisse la tactique, il est tout simple que Son excellence ait sans cesse besoin de moi.

En disant ces mots, il se rendit au conseil, où, malgré sa pédanterie et ses airs d'importance, Montrose paraissait toujours l'écouter avec beaucoup d'attention, tant parce que le major possédait réellement des connaissances militaires et donnait parfois des conseils qui n'étaient pas sans utilité, que parce qu'ils servaient en quelque sorte de contre-poids lorsque les chefs des Highlanders ouvraient un avis auquel le comte ne voulait pas déférer.

Dans cette occasion, Dalgetty approuva vivement le projet de faire volte-face et de tomber sur Argyle, projet qu'il comparait à l'action héroïque du grand Gustave, lorsque, menacé du côté du nord par l'armée nombreuse que Wallenstein avait rassemblée en Bohême, il marcha contre le duc de Bavière, et enrichit ses troupes par le pillage de cette contrée fertile.

Les chefs de Glengary, de Keppoch et de Lochiel, dont les clans habitaient les vallées et les montagnes voisines, et ne le cédaient à aucun autre ni pour le courage ni pour l'ardeur guerrière, sommèrent tous ceux de leurs vassaux qui étaient en état de porter les armes de

joindre l'armée du lieutenant du roi, et de se ranger sous les étendards de leurs chefs respectifs lorsqu'ils marcheraient sur Inverlochy. Jamais ordre ne fut exécuté avec plus de promptitude et d'empressement. Leur passion naturelle pour la guerre, leur zèle pour la cause royale (car ils regardaient le roi comme un chef que les hommes de son clan avaient abandonné) et leur obéissance aveugle aux ordres de leurs chefs, firent accourir dans l'armée de Montrose non-seulement tous les Highlanders des environs qu'il étaient en état de servir, mais même plusieurs qui, du moins par leur âge, auraient pu sembler incapables de supporter les fatigues de la guerre.

Le jour suivant, tandis qu'il traversait les montagnes de Lochaber, sans que l'ennemi eût le moindre soupçon de sa marche, Montrose vit encore sortir de toutes les cavernes des hommes qui venaient se ranger spontanément sous les bannières de leurs différents chefs. Cette circonstance redoubla l'ardeur et l'enthousiasme du reste de l'armée qui, comme l'avait prédit le vaillant chef des Camerons, était augmentée de près d'un tiers lorsqu'elle se trouva près de l'ennemi.

Tandis que Montrose exécutait cette contre-marche, Argyle, à la tête de son armée, s'était avancé jusque sur les bords du Lochy, rivière qui unit le lac de ce nom à celui d'Eil. L'ancien château d'Inverlochy, autrefois forteresse royale, et encore alors place de quelque importance, fut l'endroit qu'Argyle choisit pour y établir son quartier général; et son armée campa autour du château dans la vallée spacieuse où les deux lacs se réunissent. Plusieurs chaloupes chargées de provisions étaient aussi arrivées; enfin les troupes étaient sous tous les rapports campées aussi commodément qu'elles pouvaient le désirer.

Le marquis, se consultant avec Auchencbreck et Ardenvohr, leur manifesta la conviction intime que Montrose était alors sur les bords du précipice qui devait l'engloutir à jamais; ses troupes, disait-il, devaient diminuer à mesure qu'il traversait ces pays incultes et barbares. S'il se dirigeait vers l'est, il rencontrerait Urrie et Baillie; s'il suivait la direction du nord, il tomberait entre les mains de Seaforth; ou s'il s'arrêtait dans quelque lieu, il s'exposait à être attaqué par trois armées à la fois.

— Ce ne serait point, Milord, un spectacle agréable pour moi, dit Auchencbreck, que de voir James Graham terrassé par d'autres mains que les nôtres, ou d'avoir à partager avec des étrangers l'honneur de la victoire. C'est nous qu'il a outragés dans tout ce que nous avons de plus cher; c'est notre comté qu'il a ravagé; c'est donc avec nous qu'il a un compte terrible à régler, et je brûle de m'acquitter person-

nellement de ce que je lui dois : ce sont de ces dettes dont je n'aime point à laisser le paiement à un tiers.

— Vous êtes trop scrupuleux , dit Argyle ; qu'importe par quelles mains le sang des Graham soit répandu. Il est temps que celui des enfants de Diarmid cesse de couler. Quel est votre avis , Ardenvohr ?

— Moi , Milord ? reprit sir Duncan ; je pense que les souhaits d'Auchenbreck seront bientôt comblés , et qu'il aura l'occasion de régler personnellement ses comptes avec Montrose. Nos avant-postes viennent d'apprendre que les Camerons s'assemblent dans les défilés de Ben-Nevis. Il faut donc que Montrose s'avance de ce côté , et qu'ils veuillent se joindre à lui ; car ce n'est assurément point pour couvrir sa retraite qu'ils prennent les armes.

— Quelque projet de pillage , sans doute , inventé par la haine invétérée de Mac-Ilduy , dit Argyle. Il ne peut tout au plus que méditer une attaque sur nos avant-postes , ou projeter de nous harceler demain pendant notre marche.

— J'ai envoyé des éclaireurs dans toutes les directions , dit sir Duncan , et nous saurons bientôt si les Camerons rassemblent réellement des troupes , et , dans ce cas , quels sont leurs projets et sur quels points ils se portent.

Les éclaireurs furent longtemps sans revenir ; ce ne fut qu'après le lever de la lune qu'une agitation considérable , qui se manifesta au château et dans le camp , annonça l'arrivée de quelque nouvelle importante. Des soldats envoyés par Ardenvohr à la découverte , quelques-uns étaient revenus sans avoir pu recueillir de renseignements positifs ni d'autres détails que quelques bruits vagues sur les mouvements qui se manifestaient dans le pays des Camerons. Des cris de guerre et de vengeance retentissaient jusqu'aux extrémités de leurs montagnes ; on eût dit que des cavernes du Ben-Nevis sortaient ces sons prophétiques et inexplicables par lesquels elles annoncent quelquefois l'approche d'un orage. D'autres , que leur zèle avait entraînés trop loin , avaient été surpris et faits prisonniers par les habitants des défilés dangereux dans lesquels ils avaient tenté de pénétrer. Enfin , l'armée de Montrose continuant toujours d'avancer rapidement , son avant-garde et les premiers postes d'Argyle se trouvèrent en présence ; après avoir échangé quelques coups de mousquet , ils se replièrent chacun sur le centre de leur armée , pour annoncer la présence de l'ennemi et prendre les ordres de leurs chefs.

Sir Duncan d'Ardenvohr et Auchenbreck s'élançèrent aussitôt sur leurs chevaux pour faire la visite des différents postes , et le marquis

d'Argyle se montra digne du titre de commandant en chef, par la manière dont il sut disposer ses forces dans la plaine pour éviter toute surprise ; car il s'attendait à être attaqué pendant la nuit, ou au plus tard le lendemain matin.

Montrose avait caché si soigneusement ses troupes dans les défilés des montagnes, qu'Auchenbreck et Ardenvohr ne purent réussir dans les tentatives que la prudence leur permit de faire pour reconnaître le nombre des troupes qui leur étaient opposées. Ils se convinrent néanmoins qu'en supposant les forces de l'ennemi deux fois plus nombreuses qu'elles n'étaient, ils auraient toujours l'avantage du nombre.

Lorsqu'ils revinrent communiquer au marquis le résultat de leurs observations, Argyle ne voulut jamais croire que ce fût Montrose dont il allait avoir à combattre l'armée. — Ce serait, dit-il, un acte de frénésie dont James Graham lui-même, malgré toute sa présomption et toute son extravagance, est incapable ; et il ne doutait pas que ceux qui cherchaient à arrêter leur marche ne fussent leurs anciens ennemis, les Glenco, les Keppoch et les Glengary, et peut-être Mac-Vourigh avec ses Macphersons, dont les troupes devaient être fort inférieures en nombre, et qui se verraient bientôt obligés de capituler.

Les troupes d'Argyle étaient remplies d'enthousiasme ; et, brûlant de se venger des désastres que leur pays venait d'éprouver, elles attendaient le lever de l'aurore avec une vive impatience. Les avant-postes de chaque armée furent toute la nuit sur leurs gardes, et les soldats d'Argyle dormirent dans l'ordre de bataille dans lequel ils devaient combattre.

A peine une pâle clarté commençait-elle à colorer les sommets des montagnes immenses qui les entouraient, que les chefs des deux armées s'apprêtèrent au combat. C'était le 2 février 1645-6. Les troupes d'Argyle étaient rangées sur deux lignes, à partir de l'angle que formaient la rivière et le lac, et la nuit n'avait pas diminué leur ardeur. Auchenbreck aurait voulu engager aussitôt le combat en attaquant les avant-postes de l'ennemi ; mais Argyle, avec sa circonspection ordinaire, préféra rester sur la défensive.

Ils entendirent bientôt des signaux qui les convinrent qu'ils n'attendraient pas longtemps l'attaque de l'ennemi. Ils pouvaient reconnaître dans les gorges des montagnes les marches guerrières des différents clans, à mesure qu'ils approchaient de la vallée. Celle des Camerons, distinguée par ces mots remarquables adressés aux loups et aux corbeaux : — Venez à moi, je vous donnerai de la pâture, — retentissait avec un bruit terrible dans leurs vallées natales : pour parler le

langage des bardes des montagnes, la voix de guerre de Glengary ne gardait pas le silence ; et les airs particuliers des autres tribus se distinguaient aisément, à mesure qu'elles arrivaient à l'extrémité des collines d'où elles devaient descendre dans la plaine.

— Vous voyez, dit Argyle à ses capitaines, que, comme je vous le disais, nous n'avons affaire qu'à nos voisins ; James Graham n'a pas osé déployer devant nous sa bannière.

Au moment même une fanfare éclatante de cavalerie résonna dans les montagnes, et les chefs reconnurent l'air par lequel on avait coutume, en Écosse, de saluer l'étendard royal.

— Voilà un signal, Milord, dit sir Duncan, qui annonce que celui qui prétend être lieutenant du roi, est en personne dans cette armée.

— Et qu'il a probablement de la cavalerie avec lui, ajouta Auchenchreck, ce que je n'aurais jamais présumé. Mais faut-il pour cela prendre l'alarme, Milord ? faut-il paraître abattu et consterné, lorsque nous avons des ennemis à combattre et des torts à venger ?

Argyle ne répondit rien, et ses yeux se fixèrent sur son bras qu'il était obligé de porter en écharpe, depuis quelques jours, par suite d'une chute de cheval.

— Il est vrai, dit vivement Ardenvohr, ce malheureux accident vous met hors d'état, Milord, de manier l'épée ou le pistolet ; retirez-vous à bord d'une chaloupe ; nous avons besoin de votre tête comme chef, et non de votre bras comme soldat.

— Non, dit Argyle, dont l'orgueil repoussait une idée que d'autres sentiments approuvaient peut-être au fond de son cœur, il ne sera pas dit que j'aie fui devant Montrose ; si je ne puis combattre, je veux du moins mourir au milieu de mes enfants.

Plusieurs capitaines se réunirent pour conjurer leur chef de laisser pour ce jour-là le commandement aux lairds d'Ardenvohr et d'Auchenchreck, et de regarder de loin le combat. Nous n'osons accuser ouvertement Argyle de poltronnerie ; car, quoique sa vie n'ait été marquée par aucune action de bravoure, cependant il se conduisit avec tant de calme et de dignité dans ses derniers moments, que sa conduite en cette occasion et dans plusieurs autres doit être attribuée plutôt à l'indécision qu'à un manque de courage. Mais lorsque la voix secrète qui dit tout bas au cœur de l'homme que sa vie lui est précieuse est secondée par celle des personnes qui l'entourent, et qui l'assurent qu'elle n'est pas moins précieuse pour le public, l'histoire offre maint exemple d'hommes, d'un caractère habituellement plus ferme et plus entreprenant que le marquis d'Argyle, qui, en pareille occasion, ont

consulté avant tout l'amour de la vie, lorsqu'ils avaient des excuses aussi plausibles à faire valoir.

— Conduisez-le à bord si vous voulez, sir Duncan, dit Auchenbreck à son parent; pour moi, il faut que j'empêche cet esprit funeste de faire plus de progrès parmi nous.

A ces mots il se jeta au milieu des rangs, priant, conjurant les soldats de se rappeler leur ancienne gloire et leur supériorité actuelle; les torts qu'ils avaient à venger s'ils triomphaient, et le sort qu'ils avaient à craindre s'ils étaient vaincus; enfin, par ses discours, par ses exhortations, il parvint à faire passer dans tous les cœurs l'enthousiasme qui l'animait.

Pendant ce temps, Argyle, quoique avec une répugnance apparente, se laissait entraîner vers les rives du lac, et il fut transporté à bord d'une chaloupe, de laquelle il regarda le combat, sauvant ainsi sa vie, mais non son honneur.

Sir Duncan Campbell d'Ardenvohr, malgré son impatience de rejoindre l'armée, resta un instant les yeux attachés sur la barque qui emmenait son chef loin du champ de bataille. Il s'élevait dans son âme des sentiments qu'il s'efforçait de combattre, mais qu'il ne pouvait vaincre. Un chef était un père pour son clan, et le membre de sa tribu n'osait condamner ses faiblesses avec la même sévérité que celles des autres hommes : d'ailleurs Argyle, naturellement dur et sévère, était généreux et libéral envers ses vassaux. Le noble cœur d'Ardenvohr était plongé dans une douleur amère, lorsqu'il songeait aux interprétations malignes et outrageantes auxquelles la conduite d'Argyle pourrait donner lieu.

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, se dit-il à lui-même en dévorant son inquiétude; mais de tous ses nobles ancêtres, je n'en connais aucun qui eût voulu se retirer tant que la bannière de Diarmid flottait dans la plaine!

Des cris de guerre se firent alors entendre, et sir Duncan, oubliant tout à la voix de l'honneur, courut aussitôt à son poste, qui était sur le flanc droit de l'armée d'Argyle.

La retraite du marquis n'avait pas échappé à l'attention de l'ennemi, qui, occupant une hauteur, pouvait voir tout ce qui se passait dans la plaine. Comme ceux qui se retiraient vers l'arrière-garde étaient à cheval, cette circonstance prouvait que c'étaient des chefs de l'armée.

— Les voilà, dit Dalgetty, les voilà qui, en prudents cavaliers, vont mettre leurs chevaux à l'abri du danger. Voilà sir Duncan sur son che-

val bai-brun sur lequel j'avais jeté les yeux pour tenir compagnie à Gustave.

— Vous vous trompez, major, dit Montrose avec un sourire ironique, ils conduisent hors de la mêlée leur précieux chef! Donnez sur-le-champ le signal de l'attaque. — Faites passer le mot dans tous les rangs. — Glengary, Keppoch, Mac-Vourigh, fondez sur eux à la tête de vos braves! — Major Dalgetty, courez dire à Mac-Ilduy de charger au nom de son amour pour le Lochaber. — Revenez sur-le-champ ranger votre corps de cavalerie autour de mon étendard, il servira de corps de réserve avec les Irlandais. — Mes amis, en avan-

CHAPITRE XIX.

Tel qu'un rocher qui résiste à mille vagues, Inisfail
rencontre Lochlin.

OSSIAN.



es trompettes et les cornemuses, ces bruyants avant-cou-reurs du carnage, donnèrent en même temps le signal de l'attaque; les cris de plus de deux mille guerriers leur répondirent, mêlés à la voix sonore des échos des montagnes. Divisés en trois corps ou colonnes, les Highlanders de l'armée de Montrose s'élançèrent hors des défilés qui les avaient jusqu'alors cachés à leurs ennemis, et se précipitèrent avec fureur sur les Campbells, qui les attendaient avec la plus grande fermeté. Derrière ces colonnes chargées de l'attaque marchait le corps de réserve, composé des Irlandais commandés par Colkitto. Au milieu d'eux était l'étendard royal et Montrose lui-même, et sur les flancs, sous les ordres de Dalgetty, étaient une cinquantaine de cavaliers qu'avec des peines infinies on était parvenu à équiper d'une manière assez passable.

L'aile droite des royalistes était commandée par Glengary, la gauche par Lochiel, et le centre par le comte de Menteith, qui, au lieu de rester avec la cavalerie, préféra combattre à pied dans le costume des Highlanders.

Les Highlanders, après s'être précipités dans la plaine avec la fureur qui les caractérise, s'arrêtèrent à quelques pas de l'ennemi pour tirer leurs flèches et décharger leurs mousquets. Les Campbells reçurent l'attaque avec courage. Mieux pourvus d'armes à feu, immobiles, et

par conséquent visant avec plus de justesse, ils firent un feu roulant bien plus terrible que celui de leurs ennemis. Pour parer à ce désavantage, les clans franchirent tout à coup l'espace qui les séparait encore des troupes d'Argyle, et, les attaquant corps à corps, parvinrent sur deux points à jeter le désordre et la confusion dans leurs rangs. Avec des troupes réglées, c'en eût été assez pour décider la victoire ; mais ici Highlanders combattaient contre Highlanders, et la nature des armes, ainsi que l'agilité de ceux qui les maniaient, étaient égales des deux côtés.

Le combat fut opiniâtre ; au cliquetis des claymores et au bruit des haches qui se croisaient ou tombaient sur les boucliers, se mêlaient ces cris sauvages et entrecoupés dont les Highlanders accompagnent toujours toute action violente. Un grand nombre de soldats se connaissaient particulièrement, et ils se cherchaient l'un l'autre, soit par des motifs de haine ou de vengeance, soit par un sentiment plus noble d'émulation. Aucun des deux partis ne voulait céder un pouce de terrain, et la place de ceux qui succombaient était aussitôt remplie par d'autres soldats qui brûlaient de combattre au premier rang. Une vapeur épaisse, semblable à celle qui s'élève d'une chaudière bouillante, était suspendue sur la tête des combattants.

Au centre et à l'aile droite l'avantage était à peu près égal des deux côtés, mais le laird d'Ardenvohr eut un instant le dessus sur l'aile gauche de Montrose, à cause de ses talents militaires et de la supériorité du nombre. Il avait étendu obliquement le flanc de sa ligne au moment où les royalistes se préparaient à fondre sur ses troupes, de sorte qu'ils se virent exposés à un double feu de mousqueterie en avant et sur le côté ; et, malgré tous les efforts de leur chef, la confusion commença à se mettre dans leurs rangs. Au même instant sir Duncan donna le signal de charger l'ennemi, et commença inopinément l'attaque au moment où les Campbells s'attendaient au contraire à être eux-mêmes attaqués.

Les changements imprévus, lorsqu'on se voit forcé de passer de l'attaque à la défensive, sont toujours décourageants et souvent funestes ; mais le désordre fut réparé par l'approche de la réserve irlandaise, dont le feu constant et soutenu força le chevalier d'Ardenvohr à céder son avantage : il se contenta de repousser son ennemi. Pendant ce temps Montrose, profitant de quelques bouleaux qui masquaient la vue, ainsi que de la fumée produite par les décharges continuelles de la mousqueterie irlandaise, qui cachait ses mouvements, dit à Dalgetty de le suivre avec ses cavaliers, et faisant un long circuit de manière à

prendre en flanc l'aile droite de l'ennemi, il donna l'ordre à ses trompettes de sonner la charge.

Les fanfares éclatantes de la cavalerie et le bruit du galop des chevaux produisirent sur la colonne commandée par sir Duncan un effet que nous aurions peine à concevoir si nous n'en recherchions pas la cause. Les Highlanders d'alors avaient, comme les Péruviens, une crainte superstitieuse du cheval de guerre, et les idées les plus étranges sur la manière dont on dressait cet animal au combat. Lors donc qu'ils virent tout à coup au milieu d'eux les objets de leur plus grand effroi, une terreur panique les saisit, et, malgré les efforts de sir Duncan pour en arrêter les progrès, elle se communiqua bientôt à tous les rangs. La vue du major Dalgetty couvert de la tête aux pieds de son armure impénétrable, et faisant bondir et caracolier son coursier de manière à donner un nouveau poids à chaque coup qu'il portait, était seule une nouveauté suffisante pour frapper de terreur des gens qui n'avaient jamais vu d'autre cavalier qu'un Highlander faisant plier sous le poids de son corps un de ces bidets des montagnes moins gros que lui.

Les royalistes repoussés revinrent alors à la charge, et les Irlandais continuèrent à faire un feu roulant qui, éclaircissant de plus en plus les rangs de l'ennemi, l'empêcha d'opposer une plus longue résistance. Les soldats d'Argyle commencèrent à plier et à prendre la fuite, la plupart vers le lac, les autres dans différentes directions. La défaite de l'aile droite, décisive par elle-même, fut rendue irréparable par la mort d'Auchenbreeck, qui reçut une balle dans le cœur tandis qu'il s'efforçait de rétablir l'ordre.

Le chevalier d'Ardenvohr, avec deux ou trois cents hommes tous d'une naissance noble et d'un courage éprouvé, s'efforça avec un inutile héroïsme de couvrir la retraite de ses troupes. Ils furent les victimes de leur zèle; attaqués de toutes parts en même temps, rompus et séparés les uns des autres, ils virent que tous leurs efforts seraient inutiles; mais ils n'en continuèrent pas moins à se battre en désespérés, n'ayant plus d'autre but que de mourir honorablement en combattant jusqu'au dernier soupir.

— Rendez-vous, sir Duncan, s'écria le major Dalgetty, apercevant son ancien hôte qui se défendait contre plusieurs montagnards; et, pour lui faire accepter quartier, il courut sur lui l'épée à la main. Sir Duncan ne répondit qu'en lui lâchant un coup de pistolet; la balle épargna le cavalier, mais pénétra dans le cœur de son noble coursier, du pauvre Gustave, qui tomba mort sur le champ de bataille. Ranald

Mac-Eagh, qui était parmi ceux qui pressaient sir Duncan de plus près, profita du moment où celui-ci se détournait pour tirer sur Dalgetty, et l'abattit d'un coup de claymore.

Une demi-douzaine de montagnards s'empressèrent aussitôt de dépouiller le cavalier grièvement blessé, dont les armes et les vêtements étaient de la plus grande magnificence. Allan Mac-Aulay arriva dans ce moment. — Traîtres! s'écria-t-il, qui de vous a osé porter la main sur le chevalier d'Ardenvohr, lorsque j'avais donné l'ordre formel qu'on le prit vivant?

Les Highlanders, qui, à l'exception de Ranald, se trouvaient être tous du clan de son frère, s'excusèrent aussitôt en rejetant le blâme sur l'homme de l'île de Skye: c'est ainsi qu'ils désignaient Ranald Mac-Eagh.

— Maudit habitant des Iles! dit Allan, oubliant dans sa colère leur fraternité prophétique, poursuis les ennemis, et ne fais plus le moindre mal à ce vieillard, si tu ne veux mourir de ma main. Ils se trouvaient alors presque seuls; car les menaces d'Allan avaient forcé son clan à s'éloigner, et tous les autres soldats se pressaient en foule vers le lac, portant devant eux la terreur et la confusion, et ne laissant derrière que des morts et des mourants.

C'était une occasion trop favorable pour Mac-Eagh, qui depuis longtemps nourrissait en secret son ressentiment et son désir de vengeance, pour qu'il la laissât échapper. — Moi mourir de ta main, encore teinte du sang de mes proches! s'écria-t-il en répondant aux menaces du guerrier d'un ton non moins menaçant; c'est toi qui vas mourir de la mienne! A ces mots il lui porta un coup avec tant de promptitude, qu'Allan eut à peine le temps de le parer avec son bouclier.

— Traître! dit-il en se mettant sur ses gardes, qu'est-ce que cela veut dire?

— Je suis Ranald du Brouillard! s'écria son ennemi en lui portant un nouveau coup; et alors commença le combat le plus terrible et le plus acharné. Mais il semble que le destin avait suscité dans Allan Mac-Aulay le vengeur de sa mère outragée sur cette tribu sauvage, comme semblent le prouver les combats précédents et l'issue de ce dernier. Ranald reçut dans le crâne une profonde blessure qui l'étendit à côté de sir Duncan; et Mac-Aulay, lui mettant un pied sur le ventre, s'appretait à lui passer sa claymore au travers du corps, lorsque la pointe en fut détournée par un tiers, qui intervint tout à coup dans le combat.

Ce n'était rien moins que le major Dalgetty, qui, étourdi par la chute

de son cheval et par la sienne qui en avait été la conséquence, venait de parvenir à se dégager, lui et sa pesante armure : — Relevez votre épée, dit-il à Mac-Aulay, et ne faites aucun mal à ce brave homme qui est au service de Son Excellence, et qui est ici sous ma protection spéciale. Oubliez-vous que la loi martiale ne permet à aucun cavalier de venger ses injures personnelles *flagrante bello, multò magis flagrante pralio*⁴ ?

— Insensé ! dit Allan, tenez-vous à l'écart, et ne vous mettez point entre le tigre et sa proie.

Mais, loin de quitter sa position, Dalgetty, se mettant devant Ranald, fit entendre à Allan que si le tigre cherchait à tomber sur sa proie, il pourrait bien trouver un lion sur son passage. Il ne fallait que le regard de défi que notre major jeta sur Mac-Aulay pour que celui-ci tournât toute sa rage sur le téméraire qui osait arrêter le cours de sa vengeance ; et, sans plus de cérémonie, ils commencèrent ensemble un combat singulier.

Montrose, qui était revenu sur ses pas pour rassembler son petit corps de cavalerie, et se remettre ensuite à la poursuite des vaincus, aperçut de loin les deux combattants. Sachant quelles conséquences fatales la moindre dissension dans ses troupes pourrait entraîner, il dirigea aussitôt son cheval vers le lieu du combat, et, voyant Mac-Eagh étendu à terre, et Dalgetty occupé à le protéger contre Allan, il devina au même instant la cause de la querelle, et imagina tout aussi promptement les moyens de les séparer. — Fi ! Messieurs, s'écria-t-il ; se quereller ainsi sur le champ de victoire ! Êtes-vous fous, ou bien êtes-vous enivrés de la gloire que vous venez d'acquérir ?

— Je prie Votre Excellence d'observer que je ne suis pas dans mon tort, dit Dalgetty ; au service de quelque puissance que je me sois trouvé, j'ai toujours été *bonus socius, buen camarado* ; mais celui qui touche un homme placé sous ma sauvegarde...

— Et celui, dit Allan, qui ose arrêter le cours de ma juste vengeance...

— Fi ! Messieurs, répéta Montrose ; lorsque j'ai besoin de vous, vous vous amusez à vider vos querelles particulières ! Vous trouverez sans peine un moment plus convenable pour régler vos différends ; mais si nous laissons échapper l'occasion de mettre à profit notre victoire, quand la retrouverons-nous ? J'ai des ordres de la plus grande importance à vous donner à tous deux. Major Dalgetty, mettez un genou en terre.

4. En temps de guerre, et plus encore dans l'action même.

— Un genou en terre ! répéta le major ; c'est un ordre auquel je n'ai pas encore appris à obéir , à moins qu'il n'émane de la chaire. Dans la discipline suédoise , le premier rang met un genou en terre , mais seulement lorsque le régiment est rangé sur deux lignes de profondeur.

— Quoi qu'il en soit , reprit Montrose , pliez le genou au nom du roi Charles et de son représentant.

Lorsque Dalgetty eut enfin obéi , quoique avec beaucoup de répugnance , Montrose le frappa légèrement du plat de son épée , en disant : — En récompense de tes nobles et signalés services dans cette journée , et au nom et sous l'autorité du roi Charles , notre souverain , je te fais chevalier ; sois brave , loyal et heureux. Et maintenant , sir Dugald Dalgetty , à votre poste ! Rassemblez vos cavaliers , et poursuivez ceux des ennemis qui fuient du côté du lac. Ayez soin que votre petite troupe reste toujours réunie , et ne vous laissez pas entraîner trop loin à leur poursuite. L'essentiel est de les empêcher de se rallier. Montez donc à cheval , sir Dugald , et faites votre devoir.

— Que je monte à cheval ! reprit le nouveau chevalier en soupirant ; hélas ! le pauvre Gustave est mort au lit d'honneur , ainsi que le héros dont il porte le nom ! et je suis fait chevalier-ritter¹ : précisément au moment où je n'ai plus de cheval.

— Il n'en sera pas ainsi , dit Montrose ; je vous fais présent du mien , dont je crois que vous ne serez pas mécontent. Allons , sir Dugald , hâtez-vous maintenant de rassembler votre corps et de poursuivre les fuyards.

Après avoir remercié vivement le comte , sir Dugald monta sur le superbe coursier qui venait de lui être si généreusement donné ; et priant Son Excellence de se rappeler que Mac-Eagh était sous sa sauvegarde , il alla aussitôt exécuter les ordres du comte avec beaucoup de zèle et d'empressement.

— Et vous , Allan Mac-Aulay , dit Montrose en s'adressant au Highlander , qui , appuyant la pointe de son sabre contre terre , avait regardé la cérémonie de l'installation du nouveau chevalier avec un sourire de dédain et de mépris ; vous , supérieur à ces hommes ordinaires qui ne sont guidés que par de vils motifs de pillage , de paie et de distinctions personnelles ; vous que vos profondes connaissances rendent si précieux dans les délibérations importantes , est-ce vous que je trouve en dispute avec un homme tel que Dalgetty ? Est-ce vous qui mettez l'épée à la main pour obtenir le privilège d'ôter un reste de vie

1. En allemand la signification propre du mot *ritter*, correspondant à *equus* en latin, est *homme à cheval*.

à un ennemi aussi méprisable que celui qui est étendu à vos pieds ? Allons, allons, mon ami, oubliez de vaines animosités, et écoutez-moi. Cette victoire, si nous savons en profiter, doit attirer Seaforth dans notre parti. Ce n'est point par déloyauté, c'est parce qu'il désespérait de la cause royale, qu'il s'est laissé entraîner à prendre les armes contre nous. Le moment est favorable, et je ne doute pas qu'il ne soit facile de le décider à joindre ses troupes aux nôtres. Dans cette espérance je lui envoie, de ce champ de bataille même, mon brave ami le colonel Hay ; mais il faut qu'il soit accompagné d'un chef des Highlands dont le rang soit égal à celui de Seaforth, et qui ait les talents et l'adresse nécessaires pour conduire avec succès une négociation aussi délicate. J'ai jeté les yeux sur vous : non-seulement vous êtes sous tous les rapports l'homme le plus en état de remplir cette mission importante, mais, n'ayant point de commandement immédiat, votre présence n'est pas aussi indispensable que celle d'un chef dont les vassaux sont dans l'armée. Vous connaissez tous les sentiers, tous les défilés des montagnes, ainsi que les mœurs et les usages de chaque tribu. Allez donc rejoindre le colonel ; il a ses instructions, et il vous attend. Soyez tout à la fois son guide, son interprète et son collègue.

Allan Mac-Aulay jeta sur le grand marquis un regard sombre et pénétrant, comme pour découvrir s'il n'avait point quelque raison secrète et qu'il ne lui expliquait point, pour lui confier cette mission soudaine. Mais Montrose, habile à pénétrer les motifs des autres, ne l'était pas moins à cacher les siens. Il regardait comme de la dernière importance, dans ce moment d'effervescence et d'inattention, d'éloigner Allan de son camp pour quelques jours, afin de pouvoir dans l'intervalle prendre des mesures convenables pour la sûreté de ceux qui, se confiant en son honneur, avaient consenti à lui servir de guides. Quant à sa querelle avec Dalgetty, il ne doutait point qu'il ne fût facile de les réconcilier.

Allan Mac-Aulay, en partant, recommanda le pauvre sir Duncan aux soins de Montrose, et celui-ci fit transporter aussitôt le vieux chevalier en lieu de sûreté. Il prit la même précaution à l'égard de Mac-Eagh, qu'il remit entre les mains de quelques Irlandais, en leur recommandant d'avoir pour lui tous les soins qu'exigeait sa situation, et de ne permettre sous aucun prétexte à aucun montagnard de l'approcher.

Le marquis monta alors sur un cheval de main que tenait un de ses domestiques, et parcourut le théâtre de sa victoire, qui était plus décisive qu'il n'avait osé s'en flatter. Des trois mille hommes qui composaient l'armée d'Argyle, plus de la moitié étaient morts sur le champ

de bataille ou dans la déroute ; les autres avaient été repoussés principalement sur cette partie de la plaine où la rivière forme un angle avec le lac, de sorte qu'il n'y avait aucun passage par où ils pussent s'échapper. Un grand nombre d'entre eux se jetèrent dans le lac et s'y noyèrent : d'autres, plus heureux, traversèrent la rivière à la nage, ou parvinrent à se sauver dans une autre direction. Le reste des troupes se jeta dans le vieux château d'Inverary ; mais dénuées de provisions, et sans espoir de secours, elles furent obligées de se rendre, à condition qu'on leur permettrait de retourner tranquillement dans leurs montagnes : armes, bagages, munitions, étendards, tout devint la proie des vainqueurs.

Ce fut le plus grand désastre qu'éprouva jamais la race de Diarmid, nom qu'on donnait aux Campbells dans les montagnes d'Écosse. Au nombre des morts étaient près de cinq cents gentilshommes descendants de familles connues et honorées ; mais, aux yeux de la plupart des membres du clan, cette perte, toute terrible qu'elle fût, n'était rien auprès de la conduite honteuse de leur chef, dont la chaloupe leva l'ancre dès que la bataille fut perdue, et descendit le lac avec toute la vitesse que les voiles et les rames pouvaient lui donner.

CHAPITRE XX.

Les vents portent partout le bruit affreux des armes ;
Ils sèment en avant la terreur, les alarmes,
Et laissent derrière eux et le sang et la mort.

PENROSE.



Une brillante victoire que Montrose remporta sur l'armée de son rival ne fut pas obtenue sans qu'il eût aussi à regretter la mort de quelques braves ; mais néanmoins la perte qu'il essuya n'approcha pas du dixième de celle de l'ennemi. Le nombre des blessés était plus considérable, et parmi eux était le jeune comte de Menteith, qui avait commandé le centre : heureusement sa blessure était légère ; et Montrose même ne s'en aperçut point lorsque le jeune guerrier vint présenter à son général l'étendard d'Argyle, qu'il avait enlevé lui-même après avoir immobilisé de sa main l'officier qui le portait.

Montrose aimait tendrement son noble parent, dont le caractère généreux, romanesque, désintéressé ; rappelait l'esprit de chevalerie

des temps héroïques, bien différent de l'esprit de calcul, d'égoïsme et de cupidité, que l'usage d'entretenir des troupes mercenaires avait introduit dans presque toutes les parties de l'Europe, et que l'Écosse avait surtout contribué à répandre en fournissant des soldats de fortune à presque toutes les nations. Montrose, animé des mêmes sentiments que Menteith, quoique l'expérience lui eût appris à tirer aussi parti des motifs qui faisaient agir les autres, n'employa point dans cette occasion le langage de la flatterie; il ne fit à Menteith ni compliments ni promesses; mais il le serrait avec enthousiasme contre son cœur en s'écriant : — Mon brave parent ! — Et ces seuls mots, accompagnés d'un geste aussi expressif, firent tressaillir le cœur du jeune héros d'une joie plus vive et plus pure que s'il eût vu son nom cité de la manière la plus honorable dans une relation de la bataille envoyée directement à son souverain.

— Maintenant qu'il ne reste plus d'ennemis ni à combattre ni à poursuivre, lui dit-il, permettez-moi, Milord, de remplir un devoir d'humanité. Je viens d'apprendre que le chevalier d'Ardenvohr est votre prisonnier, et qu'il est grièvement blessé.

— Et il le méritait bien, dit sir Dugald Dalgetty, qui les rejoignit en ce moment avec un surcroît prodigieux d'importance; il le méritait bien pour avoir tué mon noble cheval au moment où je lui offrais une capitulation honorable; ce qui au surplus est bien l'action d'un ignorant Highlander qui n'a pas l'esprit d'ériger une redoute pour la défense de son vieux château.

— Avons-nous donc à déplorer la perte du fameux Gustave? demanda lord Menteith.

— Hélas ! oui, Milord, répondit sir Dugald avec un profond soupir : *Diem clausit supremum*¹, comme nous disions au collège de Mareschal. Encore est-il plus honorable pour lui d'être mort au champ d'honneur que de tomber dans quelque précipice, ou d'être enterré dans quelque marais bourbeux, ce qui lui serait probablement arrivé si cette campagne d'hiver eût duré plus longtemps. Mais il a plu à Son Excellence (et il inclina la tête en regardant Montrose) de me donner à la place un superbe coursier que j'ai pris la liberté de nommer *Récompense de loyauté*, en mémoire de cette bataille mémorable.

— J'espère, dit Montrose, que vous trouverez *Récompense de loyauté* au fait de toutes les évolutions militaires. Cependant, sir Dugald, n'oublions pas qu'aujourd'hui un licou est souvent, plutôt qu'un cheval, la récompense de la loyauté en Écosse.

1. Il a terminé son dernier jour.

— Votre Excellence a toujours le mot pour rire, Milord : quant à Récompense de loyauté, c'est un superbe animal ; il fait tous ses exercices aussi bien que Gustave, et il est d'une plus belle encolure. Il est fâcheux seulement que ses qualités sociales soient moins cultivées, ce qui provient de ce que jusqu'à présent il n'a vécu qu'en assez mauvaise compagnie.

— Oubliez-vous que c'était le cheval de Son Excellence ? dit lord Menteith. — Fi donc ! sir Dugald.

— Milord, répondit gravement le chevalier, je n'oublie rien, je suis incapable d'aucun propos inconvenant ; et, si vous voulez bien me prêter votre attention, vous verrez que ce que j'avance est de la plus stricte vérité. Il en est du cheval de Son Excellence comme des soldats qu'elle commande ; chacun apprend son service, se forme à la manœuvre, et alors on n'a qu'à parler pour se faire obéir ; mais c'est le commerce intime de la vie privée qui forme le caractère social : or, si le soldat gagne peu de chose à la conversation de son caporal et même de son sergent, que peut gagner un noble animal dans la compagnie de ses palefreniers ? Au lieu d'en recevoir des caresses, il n'en obtient que des coups ; il les entend jurer du matin au soir : c'est ainsi qu'un généreux quadrupède devient misanthrope, et qu'il est plus porté à mordre son maître et à l'accueillir avec des ruades, qu'à l'aimer et à l'honorer.

— C'est parler comme un oracle, dit Montrose : s'il y avait au collège de Mareschal à Aberdeën une chaire pour l'éducation des chevaux, sir Dugald devrait la remplir.

— Et maintenant, dit le nouveau chevalier, avec la permission de Votre Excellence, je vais rendre ma dernière visite à mon ancien compagnon d'armes.

— Avez-vous dessein de célébrer ses funérailles ? dit Montrose ne sachant pas jusqu'où l'enthousiasme du major pourrait le conduire ; faites pourtant attention que nous avons perdu bien des braves gens qu'il faudra ensevelir sans cérémonie.

— Votre Excellence me pardonnera, répondit Dalgetty : mon projet est moins romanesque ; je veux partager les restes de mon pauvre Gustave avec les oiseaux du ciel ; je leur abandonne la chair, mais je m'en réserve le cuir ; et je veux, en signe de souvenir d'amitié, m'en faire un justaucorps et des culottes pour porter sous mon armure, à la manière des Tatars, d'autant plus que je me suis aperçu que mes vêtements actuels commencent à avoir besoin de substituts. Hélas ! pauvre Gustave, que n'as-tu vécu au moins une heure de plus, pour avoir l'honneur de porter un chevalier !

Il se disposait à partir quand Montrose l'arrêta. — Sir Dugald, lui dit-il, comme il n'est pas probable que personne vous prévienne dans la dernière preuve d'amitié que vous avez dessein de donner à votre ancien compagnon, je présume que vous ne refuserez pas de nous aider d'abord à juger si le vin et les provisions d'Argyle, que nous avons trouvées en abondance au château, sont de bonne qualité.

— Non, bien certainement, dit le major; ni une messe, ni un repas ne nuisent aux affaires, disent les Espagnols. D'ailleurs, je ne crains pas que les loups et les aigles attaquent Gustave cette nuit, attendu qu'ils trouveront des mets plus attrayants pour eux. Mais, Milord, ajouta-t-il, je ne dois pas oublier l'honneur dont vous venez de me décorer. Je vais me trouver à votre table avec sir Miles Musgrave et d'autres chevaliers; je vous prie donc de leur expliquer que comme chevalier banneret, c'est-à-dire revêtu de cette dignité sur le champ de bataille, je dois avoir la préséance sur eux dès à présent et à l'avenir.

— Que le diable le confonde! dit tout bas Montrose à Menteith; il va mettre le feu aux étoupes quand je viens à peine de l'éteindre. Sir Dugald, dit-il en se tournant vers le major, la question de la préséance est un point que je dois laisser à la considération de Sa Majesté. Dans mon camp tous les officiers sont sur le pied de l'égalité, comme les chevaliers de la table ronde, et j'entends qu'ils prennent place à ma table, en vrais guerriers, d'après le principe : *Premier venu, premier servi*.

— En ce cas, dit lord Menteith à part à Montrose, j'aurai soin qu'elle ne soit pas aujourd'hui pour Dalgetty. Sir Dugald, lui dit-il, puisque vous dites que vos vêtements ont besoin de substituts, que n'allez-vous au camp d'Argyle? On s'est emparé de tous les équipages, et vous y trouveriez bien certainement quelque chose qui pourrait vous convenir. J'ai vu tout à l'heure un superbe justaucorps en peau de buffle brodé en soie et en argent.

— *Voto à Dios!* comme dit l'Espagnol, s'écria le major, et quelque misérable coquin peut mettre la main dessus pendant que je suis ici à babiller!

L'idée du butin s'étant alors emparée de son esprit, en chassa le souvenir de Gustave, et lui fit même oublier le repas qui lui avait été proposé. Il donna un coup d'éperon à Récompense de loyauté, et courut au grand galop vers le camp d'Argyle.

— Voilà le limier parti, dit Menteith, foulant aux pieds les malheureux restes de bien des braves gens qui valaient mieux que lui, et aussi avide d'un vil butin qu'un vautour acharné sur sa proie. Voilà pour-

tant ce que le monde appelle un soldat ! Et vous, Milord, vous élevez un pareil homme aux honneurs des chevaliers, s'ils peuvent être encore désignés ainsi : c'est faire du collier de la chevalerie la décoration d'un limier.

— Et que pouvais-je faire ? Je n'avais pas d'or à lui jeter, et je ne puis suivre le gibier seul. D'ailleurs le limier nous a été utile, et a de bonnes qualités.

— Si la nature lui en a donné, l'habitude les a fondues toutes dans un égoïsme sans bornes. Il peut être pointilleux sur sa réputation, brave dans l'action, exact à tous ses devoirs, parce qu'il sait que c'est le seul moyen de faire son chemin. Il défendra courageusement son camarade, tant qu'il le verra sur ses pieds ; mais s'il le voit frappé de mort, il le débarrassera de sa bourse avec le même sang-froid qu'il va prendre la peau de son cher Gustave pour s'en faire un justaucorps.

— Quand tout cela serait vrai, mon cher cousin, savez-vous bien qu'on est assez heureux d'avoir à commander à des soldats dont les ressorts qui les font agir peuvent se calculer avec une certitude mathématique ? Un cœur comme le vôtre est susceptible de mille sensations auxquelles celui du major est aussi impénétrable que sa cuirasse, et il faut que votre ami ne l'oublie pas quand il vous donne un avis.

Changeant alors de ton tout à coup, il lui demanda depuis quand il n'avait vu Annette Lyle.

— Pas depuis hier soir, répondit le jeune comte en rougissant ; et il ajouta en hésitant : — A l'exception d'un instant ce matin, une demi-heure avant la bataille.

— Mon cher Menteith, dit Montrose avec amitié, si vous étiez un de nos cavaliers petits-maîtres de Whitehall, qui, à leur manière, sont tout aussi égoïstes que notre ami Dalgetty, je ne vous tourmenterais pas en vous faisant des questions sur une amourette semblable. Ce serait une intrigue dont il ne faudrait que rire. Mais nous sommes dans le pays des enchantements ; les dames y font avec les tresses de leurs cheveux des filets aussi durables que l'acier, et votre cœur est de ceux qui s'y laissent facilement prendre. Les charmes et les talents de cette jeune fille occupent votre imagination un peu romanesque ; cependant réfléchissez-y bien. J'ai trop bonne opinion de vous pour croire que vous voudriez la séduire, et vous ne pouvez songer à l'épouser.

— Je ne puis regarder ce que vous me dites, Milord, que comme une plaisanterie ; mais vous la répétez bien souvent. Vous savez que la naissance d'Annette Lyle est inconnue ; elle doit tout aux bontés des

Mac-Aulays ; elle est sans doute la fille de quelque obscur Highlander ; vous savez qu'elle a été faite captive.

— Quoique vous n'avez pas été élevé au collège de Mareschal, mon cher Menteith, vous connaissez et aimez les classiques. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir lu dans Horace :

Movit Ajacem Telamone natum
Forma captivæ, dominum, Tecmessæ ! ?

En un mot, ajouta-t-il d'un ton plus grave, cette fantaisie de votre cœur me donne des inquiétudes sérieuses. Peut-être cependant m'ap-pesantirais-je moins sur ce sujet, si vous et Annette y étiez seuls intéressés ; mais vous avez en Allan Mac-Aulay un rival dangereux ; et qui sait à quoi son ressentiment peut le porter ? Je regarde donc comme un devoir pour moi de vous représenter que le service du roi pourrait souffrir beaucoup des dissensions qui s'élèveraient entre vous et lui.

— Je suis convaincu, Milord, répondit Menteith, que ce langage ne vous est inspiré que par l'amitié ; mais j'espère que vos craintes se calmeront quand je vous aurai dit que j'ai eu avec Allan une explication à ce sujet, et qu'il sait que, d'une part, rien n'est plus éloigné de mon caractère que de concevoir des vues injurieuses à l'honneur d'une jeune fille vertueuse et sans protection, et que, de l'autre, l'incertitude et l'obscurité probable de sa naissance ne me permettent pas de songer à en faire mon épouse. Je ne vous dissimulerai pourtant pas ce que je n'ai pas même cherché à cacher à Allan, que si Annette Lyle eût été d'une condition égale à la mienne, la différence de fortune ne m'aurait pas empêché de lui offrir de partager mon nom et mon rang ; mais, dans l'état où sont les choses, je ne puis y songer. J'espère que cette explication vous satisfera, puisqu'elle a satisfait un homme moins raisonnable.

— Et comme deux véritables rivaux de roman, dit Montrose en levant les épaules, vous êtes convenus d'adorer tous deux la même maîtresse, et de borner là vos prétentions ?

— Je n'ai pas été aussi loin, Milord ; j'ai seulement dit que, dans les circonstances où se trouve Annette, et il n'y a aucune apparence qu'elles puissent changer, je ne pouvais, par égard pour ma famille et pour moi-même, être autre chose pour elle qu'un ami et un frère. Mais vous

Une jeune captive a séduit autrefois
Le fils de Telamon, Ajax, du sang des rois.

m'excuserez, Milord, ajouta-t-il en montrant son bras gauche enveloppé de son mouchoir; j'ai une légère blessure à faire panser.

— Une blessure ! dit Montrose avec une tendre inquiétude, montrez-la-moi ! — Hélas ! ajouta-t-il, je n'en aurais pas entendu parler si je n'avais voulu en sonder une autre plus profonde et plus cuisante. — Menteith, je vous plains. — Moi aussi j'ai connu... — Mais à quoi bon réveiller des peines assoupies depuis longtemps ?

A ces mots, il serra la main de son noble parent, et rentra dans le château.

Annette Lyle, comme c'était assez l'usage dans les montagnes calédoniennes, avait quelques connaissances en médecine et même en chirurgie. On croira facilement que ces deux professions, considérées comme arts, étaient inconnues aux Highlanders, et le peu de règles qu'on observait étaient confiées à la pratique des femmes ou des vieillards, qui n'avaient que trop d'occasions d'acquérir de l'expérience dans les fréquentes guerres de clan contre clan.

Les soins d'Annette Lyle avaient donc été très-utiles pendant cette courte campagne, et elle avait prodigué ses secours sans distinction à tous ceux qui avaient pu en avoir besoin, amis ou ennemis. Elle était alors dans l'un des appartements du château, préparant les vulnérables et donnant des instructions aux femmes qui travaillaient sous ses ordres et qui cherchaient comme elle à soulager les blessés. Tout à coup Allan Mac-Anlay parut devant elle. Elle tressaillit de surprise, car elle avait entendu dire qu'il avait quitté le camp pour s'acquitter d'une mission lointaine dont il avait été chargé. Quoiqu'elle fût accoutumée à son air morne, elle remarqua que son front était couvert d'un nuage encore plus sombre qu'à l'ordinaire. Il s'arrêta devant elle, et, comme il gardait le silence, elle se vit obligée de parler la première.

— Je croyais, lui dit-elle en faisant un effort sur elle-même, que vous étiez déjà parti.

— Mon compagnon m'attend, répondit Allan, et je pars à l'instant.

Cependant il restait dans la même attitude, et lui prenant le bras il le serra, non de manière à lui faire mal, mais assez pour lui prouver que son esprit était vivement agité.

— Prendrai-je ma harpe ? lui demanda-t-elle avec timidité ; l'ombre descend-elle sur vous ?

Au lieu de lui répondre, Allan l'entraîna vers une fenêtre d'où l'on voyait le champ de bataille et toutes ses horreurs. La campagne était couverte de morts et de mourants que des soldats avides s'occupaient à dépouiller avec la même indifférence que si ces êtres infortunés n'eus-

sent pas appartenu à la nature humaine, et que si ceux qui les traitaient avec cette brutale cupidité n'eussent pas dû être exposés, peut-être dès le lendemain, à subir le même sort.

— Cette vue vous plaît-elle? lui demanda Allan.

— Elle est affreuse! dit Annette en se couvrant les yeux des deux mains; comment pouvez-vous me faire porter les yeux sur un tel spectacle?

— Vous devriez y être habituée. Si vous restez dans ce camp, c'est sur un pareil champ de bataille que vous aurez bientôt à chercher le corps de mon frère, celui de Menteith, le mien.... Mais cette dernière tâche vous sera moins pénible... vous ne m'aimez pas!

— Voilà la première fois que vous me parlez avec tant de dureté, dit Annette en pleurant; n'êtes-vous pas mon frère, mon sauveur, mon protecteur? Comment pourrais-je ne pas vous aimer? Mais je vois que votre esprit est troublé; permettez-moi d'aller chercher ma harpe.

— Restez! dit Allan la tenant toujours par le bras. Que mes visions me soient inspirées par le ciel ou par l'enfer; qu'elles viennent de la sphère intermédiaire des esprits, ou qu'elles ne soient, comme le prétendent les Saxons, que les illusions d'une imagination exaltée, je ne suis pas en ce moment sous leur influence. Je vous parle la langue du monde visible, celle de la nature. Vous ne m'aimez pas, Annette; vous aimez Menteith; vous en êtes aimée, et Allan vous est aussi indifférent qu'un de ces cadavres qui sont devant vos yeux.

On ne peut supposer que cet étrange discours apprît quelque chose de nouveau à celle à qui il s'adressait. Il n'existe pas une femme qui, dans les circonstances où Annette s'était trouvée, n'eût reconnu depuis longtemps la passion dont elle était l'objet. Mais quelque léger que fût le voile qui la couvrait encore, Allan, en le déchirant tout à coup, lui fit craindre qu'il n'en résultât des conséquences terribles avec un caractère aussi violent que le sien. Elle fit donc un effort pour repousser cette espèce d'accusation.

— Vous oubliez ce que vous vous devez à vous-même, lui dit-elle, en parlant ainsi à une fille infortunée que son destin a mise entièrement en votre pouvoir. Vous savez qui je suis; comment puis-je donc croire que vous ou Menteith puissiez avoir pour moi d'autres sentiments que ceux de l'amitié? Vous savez de quelle race malheureuse j'ai probablement reçu l'existence.

— Il n'en est rien, répondit Allan avec impétuosité. Jamais une goutte de cristal n'est sortie d'une source impure.

— Mais le doute seul devrait suffire pour vous empêcher de parler ainsi.

— Je sais qu'il élève une barrière entre nous, mais je sais aussi qu'elle n'est pas aussi insurmontable à l'égard de Menteith. Écoutez-moi, ma chère Annette, quittez cette scène de terreur et de danger; suivez-moi dans le Kintail; je vous confierai aux soins de la noble lady de Seaforth, ou je vous conduirai en sûreté à Icolm-Kill¹, où de dignes femmes se dévouent encore au service de Dieu suivant l'usage de nos ancêtres.

— Vous ne songez pas à ce que vous me proposez, Allan. Entreprendre un pareil voyage seule avec vous, ce serait montrer pour ma réputation moins de soin que n'en doit prendre une jeune fille. Je resterai ici sous la protection du noble Montrose, et quand son armée approchera des Lowlands, je chercherai quelque moyen de vous délivrer de ma présence, Allan, puisque, je ne sais pourquoi, elle paraît vous être devenue désagréable.

Allan restait immobile, comme s'il n'eût su s'il devait avoir pitié de sa douleur, ou se livrer à la colère que lui inspirait sa résistance.

— Annette, lui dit-il enfin, vous savez trop bien que vos discours ne conviennent pas à mes sentiments pour vous; mais vous profitez de votre pouvoir, vous vous réjouissez de mon départ, vous en aurez plus de liberté dans vos liaisons avec Menteith. Mais prenez garde, prenez bien garde l'un et l'autre, et songez que jamais Allan Mac-Aulay n'a souffert une injure sans en tirer une triple vengeance.

A ces mots il lui serra violemment le bras, enfonça sa toque sur son front, et sortit à grands pas de l'appartement

CHAPITRE XXI.

Après votre départ j'interrogeai mon cœur,
 J'ouvris enfin les yeux, j'appris à me connaître.
 L'amour à mon insu s'en était rendu maître,
 Mais un amour si pur, qu'il bornait tous ses vœux
 A ne voir que l'objet qui pût le rendre heureux

PHILASTER.



ANNETTE LYLE avait alors à contempler le gouffre terrible que venaient d'ouvrir autour d'elle l'amour et la jalousie d'Allan Mac-Aulay. Il lui semblait qu'elle chancelait sur le bord d'un abîme, et qu'elle n'avait à espérer ni refuge ni secours humain. Depuis longtemps son cœur lui disait qu'elle aimait Menteith plus qu'un frère : eh! quoi de plus naturel? n'était-ce

1. L'île d'Iona.

pas lui dont les instances avaient autrefois désarmé le bras d'Allan levé contre elle ? D'ailleurs , elle l'avait vu fréquemment depuis son enfance : elle n'avait pu fermer les yeux sur son mérite personnel , sur ses attentions assidues , sur les grâces et l'amabilité d'un caractère qui le rendait un être bien différent des guerriers à demi sauvages avec lesquels il vivait. Mais son affection était douce , timide et réfléchie ; elle la portait à souhaiter le bonheur de celui qui en était l'objet , plutôt qu'à concevoir des espérances hardies et présomptueuses. Elle exprima ses sentiments dans une petite chanson gaëlique , qui a été traduite par le malheureux Alexandre Mac-Donald, dont nous allons transcrire les vers :

Tous deux dans la même chaumière
 Si nous avons reçu le jour,
 Je n'aurais d'autres vœux à faire
 Que de mériter ton amour.
 Mais du destin puisque la loi suprême
 Ne me permet pas d'être à toi,
 Pleurer, prier pour le héros que j'aime,
 Ce sera le bonheur pour moi.
 Quand je perdrai toute espérance,
 Mon faible cœur pourra souffrir ;
 Mais s'il jouit de ta présence,
 On ne l'entendra pas gémir.
 On me verra, malgré mon deuil extrême,
 M'oublier pour songer à toi :
 Prier, pleurer pour le héros que j'aime,
 Ce sera le bonheur pour moi.

La déclaration furieuse d'Allan venait de renverser le plan romanesque qu'elle avait formé de nourrir en secret une tendresse rêveuse, sans chercher à être payée de retour. Depuis longtemps elle craignait ce fier montagnard autant que le lui permettaient la reconnaissance et la certitude qu'il adoucissait pour elle un caractère indomptable. Mais alors elle ne pensait à lui qu'avec terreur, et elle n'y était que trop autorisée par la connaissance qu'elle avait de ses dispositions vindicatives et implacables, aigries encore par la cruelle maladie dont il était attaqué. Quoique susceptible de grandeur d'âme et de générosité , jamais il n'avait su résister à la fougue de ses passions. Dans la maison et dans le pays de ses pères , c'était un lion apprivoisé que personne n'osait contrarier, de peur de réveiller son naturel farouche. Il s'était écoulé tant d'années depuis qu'il n'avait éprouvé une contradiction ou un reproche, que s'il n'était pas devenu la terreur et le fléau de tous les environs, il fallait en rendre grâces à son jugement sain, dont la seule faiblesse était de croire à l'infaillibilité de ce qu'on appelait sa

seconde vue. Mais Annette n'eut pas le temps de se livrer en ce moment à ses craintes, l'arrivée de sir Dugald Dalgetty ayant interrompu le cours de ses réflexions.

On peut croire aisément que les scènes dans lesquelles le major avait passé sa vie ne l'avaient pas rendu propre à briller dans la société des dames : il sentait lui-même comme par instinct que le langage du corps de garde, de la caserne et de la parade n'était pas fait pour les amuser. La seule portion de sa vie qui eût été consacrée à la paix était celle qu'il avait passée au collège de Mareschal à Aberdeen, et il avait oublié le peu qu'il y avait appris, si ce n'est l'art de savoir au besoin raccommo-der ses bas, et celui de dépêcher un repas avec une célérité peu ordinaire ; talents qu'il avait conservés, parce qu'il avait eu souvent occasion de les exercer. C'était pourtant dans le souvenir imparfait de ce qui lui avait été enseigné à cette époque qu'il puisait ses sujets de conversation quand il se trouvait en société avec des dames, et son langage ne cessait d'être militaire que pour devenir pédantesque.

— Miss Annette Lyle, lui dit-il en arrivant, je suis précisément en ce moment comme la demi-pique ou l'esponçon d'Achille, qui, après avoir fait une blessure, avait le don de pouvoir la guérir ; qualité que ne possèdent ni la pique espagnole, ni la pertuisane, ni la hallebarde, ni la hache d'armes de Lochaber, ni aucune autre arme des temps modernes.

Annette l'ayant à peine entendu, il répéta deux fois son compliment, et comme elle ne le comprit pas mieux à la seconde fois que la première, il fut obligé de s'expliquer.

— Je veux dire, miss Annette Lyle, qu'ayant été la cause qu'un honorable chevalier a reçu aujourd'hui une blessure dangereuse, attendu que pendant le combat il avait, un peu contre les lois des armes, tué d'un coup de pistolet mon cheval auquel j'avais donné le nom de l'immortel roi de Suède, je désire lui procurer le soulagement que vous pouvez lui donner, vous qui êtes comme le dieu païen Esculape (il voulait probablement dire Apollon), c'est-à-dire non-seulement savante en musique, mais encore versée dans l'art bien plus noble de guérir : *Opiferque per orbem dicor* ¹.

— Si vous vouliez avoir la bonté de m'expliquer ce que vous voulez dire, Monsieur, vous m'obligeriez, lui répondit Annette, dont le cœur était alors rempli de trop d'inquiétude et de tristesse pour qu'elle eût la pensée de s'amuser de la galanterie pédantesque du digne major.

1. Je suis un opérateur connu dans ce canton.

— Cela ne me sera peut-être pas très-facile, répondit Dalgetty ; car, pour dire la vérité, je ne suis plus trop dans l'habitude de faire la construction d'une phrase ; cependant je vais essayer. *Dicor*, sous-entendu *ego*, c'est-à-dire je suis nommé ; *opifer... opifer...* Je me souviens de *furcifer* et de *signifer* ; mais *opifer...* Ah ! j'y suis : ce mot signifie docteur en médecine ; *per orbem...*

— Ce jour est pour nous tous un jour de grande occupation, dit Annette : je vous prie donc de me dire tout simplement ce que vous désirez de moi.

— Que vous veniez voir le chevalier blessé, et que vous lui donniez les secours qui peuvent être nécessaires à sa blessure, qui menace d'être ce que les savants appellent *damnum fatale*.

Jamais Annette n'hésitait quand il s'agissait de soulager un malheureux. Elle demanda à la hâte quelle était la nature de la blessure ; et, redoublant d'empressement quand elle eut appris que le blessé était le vieillard qu'elle avait vu à Darnlinvarach, et dont l'air de dignité l'avait frappée, elle oublia un instant ses propres chagrins pour ne songer qu'à lui porter des secours.

Sir Dugald Dalgetty introduisit Annette dans la chambre du malade avec tout le cérémonial qu'il jugea convenable. Elle fut un peu surprise d'y trouver lord Menteith, et ne put s'empêcher de rongir beaucoup en l'apercevant. Pour cacher son trouble elle se mit sur-le-champ à examiner la blessure de sir Duncan, et reconnut avec regret qu'elle était de nature à ne pas laisser grand espoir de guérison.

Pendant qu'elle s'occupait de ce soin charitable, Dalgetty était retourné dans une grange où l'on avait déposé le vieux Ranald ainsi que plusieurs autres blessés.

— Mon vieil ami, lui dit-il, je vous ai dit qu'attendu la blessure que vous avez reçue tandis que vous aviez de moi un sauf-conduit, je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour vous obliger ; j'ai donc, conformément à la demande que vous m'en avez faite avec tant d'instances, conduit miss Annette Lyle près du chevalier d'Ardenvohr pour panser sa blessure, quoique je ne puisse concevoir quel intérêt vous pouvez y prendre. Il me semble que je vous ai entendu parler de quelque relation de parenté qui existe entre eux ; mais un soldat comme moi a autre chose à penser qu'à se charger la tête de toutes les généalogies de vos montagnes.

Et pour rendre au digne major la justice qui lui est due, nous devons dire ici que jamais il ne s'inquiétait, ne s'informait ni ne se souvenait des affaires des autres, à moins qu'elles n'eussent rapport à l'art mili-

taire ou à son intérêt personnel ; et dans ces deux cas il avait une mémoire extraordinairement fidèle.

— Et maintenant, mon brave ami du Brouillard, dites-moi donc ce qu'est devenu votre aimable fils ; je ne l'ai pas revu depuis qu'il m'a aidé à me désarmer après la bataille : savez-vous qu'une telle négligence mériterait l'estrapade ?

— Il n'est pas loin d'ici, répondit le blessé ; mais ne levez pas la main sur lui, car il est garçon à payer une aune de courroie avec douze pouces de fer bien affilé.

— Ce ton de menace n'est pas convenable, Ranald, mais je n'y fais pas attention, attendu les services que vous m'avez rendus.

— Si vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance, vous pouvez vous en acquitter en me promettant de m'accorder une demande que j'ai à vous faire.

— Ami Ranald, répondit Dalgetty, j'ai lu dans je ne sais quels livres des histoires de ces sottises promises qui ont fini par mettre dans l'embarras les chevaliers imprudents qui les avaient faites. C'est pourquoi je me suis fait une loi de ne jamais rien promettre sans savoir bien précisément à quoi je m'engage, afin de ne pas me trouver obligé de faire quelque chose qui pourrait être contraire à mon intérêt. Vous désirez peut-être que j'engage notre chirurgien femelle à venir visiter vos blessures ? La seule difficulté, Ranald, c'est que le salon dans lequel on vous a déposé n'est pas de la plus grande propreté ; et vous pouvez avoir remarqué que les femmes sont particulièrement soigneuses de leurs vêtements. Je perdis autrefois les bonnes grâces de l'épouse du grand-pensionnaire d'Amsterdam, pour avoir essuyé les semelles de mes bottes sur la queue de sa robe de velours noir, parce que, le bout en étant à dix ou douze pieds de sa personne, je l'avais pris pour un tapis à s'essuyer les pieds.

— Il ne s'agit pas d'amener ici Annette Lyle, dit Ranald ; tout ce que je vous demande, c'est de me faire transporter dans l'endroit où elle se trouve avec le laird d'Ardenvohr ; j'ai à leur dire des choses qui sont de la plus grande importance pour tous deux.

— Il n'est pas trop dans l'ordre, dit Dalgetty, de conduire un outlaw blessé en présence d'un chevalier. Le grade d'un chevalier était autrefois, et est encore aujourd'hui à quelques égards, le plus haut point d'honneur auquel puisse prétendre un militaire. Cependant, puisque telle est votre demande, je ne vous refuserai point cette satisfaction.

Il donna ordre alors à quatre soldats de transporter Mac-Eagh dans

l'appartement où était sir Duncan Campbell, et partit lui-même pour y aller annoncer son arrivée et la cause qui y donnait lieu ; mais telle fut l'activité des soldats chargés d'exécuter ses ordres, qu'ils y arrivèrent en même temps que lui, et ils déposèrent sur-le-champ le blessé au milieu de la chambre sur le plancher. Les traits de Mac-Eagh, naturellement difformes, étaient décomposés par les souffrances qu'il éprouvait, et ses mains ainsi que ses vêtements, teints de son propre sang et de celui des autres ; car personne n'avait songé à en effacer les traces, quoiqu'on eût mis un bandage sur sa blessure.

— Est-ce vous, dit-il en levant péniblement la tête, et en la tournant vers le lit sur lequel était couché son ancien ennemi ; est-ce vous qui êtes le laird d'Ardenvohr ?

— Moi-même, répondit sir Duncan ; que voulez-vous d'un homme dont les heures sont comptées ?

— Et moi je ne compte plus que par minutes, répondit Ranald ; on doit m'en savoir d'autant plus de gré si je les emploie à rendre service à l'homme dont la main a toujours été levée contre moi, et sur qui la mienne s'est appesantie encore bien plus fortement.

— Ta main s'est appesantie sur moi, misérable vermisseau ! dit sir Duncan en lui jetant un regard de mépris.

— Oui, mon bras a été plus fort ; il t'a fait de profondes blessures, quoique celles que j'ai reçues de toi n'aient pas été légères. Je suis Ranald Mac-Eagh, je suis Ranald du Brouillard. Te souviens-tu du jour où ton château fut livré aux flammes, où tes enfants furent égorgés ? Mais songe aussi aux maux que tu avais faits à ma tribu. Personne ne l'a persécutée comme toi, à l'exception d'un seul homme que sa destinée met, dit-on, à l'abri de notre vengeance, ce que l'on saura d'ici à quelques jours.

— Lord Meuteith, s'écria sir Duncan se soulevant sur son lit, cet homme est un scélérat, ennemi en même temps du parlement et du roi, de Dieu et des hommes ; un outlaw qui a mérité mille morts ; le fléau de ma famille, de celle de Mac-Aulay et de la vôtre. J'espère que vous ne souffrirez pas que mes derniers moments soient empoisonnés par son barbare triomphe.

— Il va être traité comme il le mérite, dit lord Meuteith ; qu'on l'emmène à l'instant.

— Un moment, s'écria Dalgetty, un moment, s'il vous plaît. Il ne faut pas oublier les services qu'il a rendus à l'armée en qualité de guide, et d'ailleurs il est ici sous ma sauvegarde.

Ranald parlait en même temps, et sa voix forte couvrait celle du

major. — Non, non, dit-il, qu'ils se satisfassent : qu'on prépare la corde et le gibet ; que mon corps serve de pâture aux faucons et aux aigles du Ben-Nevis, et par ce moyen ce laird orgueilleux et ce fier comte ne sauront jamais le secret que je puis seul leur apprendre, secret qui ferait tressaillir de joie le cœur d'Ardenvohr, fût-il à l'agonie de la mort ; secret que le comte de Menteith voudrait connaître au prix de tout ce qu'il possède. Approchez, Annette Lyle, dit-il en se mettant sur son séant avec une force dont on ne le croyait pas capable ; ne craignez pas la vue de l'homme qui a pris soin de votre première enfance. Dites à ceux qui vous méprisent comme étant issue de mon ancienne race, que pas une seule goutte de notre sang ne coule dans vos veines ; que vous êtes née dans la demeure des grands, et que votre berceau a été aussi doux qu'aucun de ceux où dorment les fils de leur orgueil.

— Au nom du ciel, s'écria Menteith tremblant d'émotion, si vous savez quelque chose sur la naissance de cette jeune fille, hâtez-vous de nous en faire part ; faites ainsi la paix avec votre conscience, et...

— Et bénissez vos ennemis à votre dernier soupir, me direz-vous aussi ? reprit Ranald en fixant sur lui des yeux où brillait un sinistre plaisir. Telles sont les maximes que vous prêchent vos prêtres ; mais quand y conformez-vous votre conduite ? Que je sache d'abord ce que peut valoir mon secret avant de le laisser échapper. Laird d'Ardenvohr, que donneriez-vous pour avoir la preuve qu'il existe encore un rejeton de votre famille ? J'attends votre réponse ; sans cela je ne dis plus un mot.

— Je pourrais, dit sir Duncan en proie tour à tour au doute, à l'inquiétude et à la haine... ; mais non, je connais ta race, elle n'est composée que de menteurs et d'assassins. Si pourtant tu disais la vérité en ce moment, je crois que je pourrais te pardonner tous les maux que tu m'as faits.

— Vous l'entendez, dit Ranald ; c'est en dire beaucoup pour un fils de Diarmid. Et vous, comte, le bruit général du camp est que vous achèteriez au prix de tous vos biens et de tout votre sang la certitude qu'Annette Lyle n'est pas sortie d'une race proscrite ; que sa naissance est aussi noble que la vôtre. Si je vous l'apprends, ce n'est point par affection pour vous ; il fut un temps où j'aurais échangé ce secret pour ma liberté ; je l'échange en ce moment pour ce qui m'est plus cher que la liberté et la vie. Sachez donc qu'Annette Lyle est la plus jeune fille du comte d'Ardenvohr, la seule qui fut épargnée lorsque tout fut mis à feu et à sang dans son château.

— Cet homme dit-il la vérité ? s'écria Annette ; l'ai-je bien entendu ? n'est-ce pas une illusion ?

— Jeune fille , dit Ranald , si vous aviez vécu plus longtemps avec nous , vous auriez appris à mieux connaître les accents de la vérité. Mais je donnerai au laird d'Ardenvohr , à ce comte saxon , des preuves capables de convaincre l'incrédulité même. Quant à présent , retirez-vous. J'ai aimé votre enfance , je ne hais pas votre jeunesse : l'œil ne se détourne pas de la rose , quoiqu'elle fleurisse sur une épine. Ce n'est que pour vous que j'ai quelque regret de ce qui ne tardera pas à arriver. Mais celui qui , pour goûter le plaisir de la vengeance , veut écraser son ennemi , ne doit pas s'inquiéter si l'innocent est enseveli sous les ruines.

— Il a raison , Annette , s'écria lord Menteith ; au nom du ciel , retirez-vous. Il faut d'abord que nous voyions si l'on peut ajouter foi au témoignage de cet homme.

— Si j'ai retrouvé mon père , s'écria Annette , je ne m'en séparerai pas. Comment pourrais-je le quitter dans l'état où je le vois ?

— Qui que vous puissiez être , mon enfant , dit sir Duncan en lui tendant la main , vous trouverez toujours un père en moi.

— Alors , dit Menteith , je vais faire transporter Mac-Eagh dans un autre appartement où je recevrai moi-même sa déclaration. Sir Dugald Dalgetty voudra bien sans doute en être témoin.

— Avec plaisir , Milord. Je serai son confesseur , votre assesseur , l'un ou l'autre ou tous les deux , comme vous le voudrez. Personne n'est plus propre que moi à cette besogne , car j'ai déjà entendu quelque chose de cette histoire au château d'Inverary , il y a environ un mois. Mais des prises de châteaux comme celui d'Ardenvohr se confondent dans ma mémoire , qui est occupée de choses plus importantes.

En entendant cette déclaration franche que Dalgetty fit en sortant de l'appartement , le comte jeta sur lui un regard de colère et de mépris , auquel le digne major , bien pénétré de son propre mérite , ne fit aucune attention.

CHAPITRE XXI.

Je suis libre, je sois ce qu'étoient nos aïeux
Habitant des forêts, quand le noble sauvage
Ne portait pas encor le joug de l'esclavage.

DRYDEN. *La Prise de Grenade*



E comte de Menteith, comme il s'en était chargé, interrogea Ranald sur l'histoire qu'il venait de raconter, et la lui fit répéter avec plus de détails. Il fit ensuite venir les deux autres Enfants du Brouillard qui avaient servi avec leur chef en qualité de guides, et toutes les déclarations de Mac-Eagh furent confirmées par leur témoignage. Il compara soigneusement leur récit avec toutes les circonstances de l'incendie du château de sir Duncan et de l'assassinat de ses enfants, dont celui-ci n'avait que trop fidèlement conservé le souvenir; et tout se trouva parfaitement d'accord. On sent qu'il était important de s'assurer que les aveux de cet outlaw n'étaient pas une imposture imaginée pour faire passer à l'enfant de quelque misérable de sa tribu toutes les richesses et les propriétés de la famille d'Ardenvohr.

On dira peut-être que Menteith, personnellement intéressé à ajouter foi aux déclarations de Ranald, ne pouvait être un juge assez impartial pour qu'on dût lui confier l'examen de cette affaire. Mais les deux autres Enfants du Brouillard, interrogés séparément, s'expliquèrent avec tant de simplicité, et furent tellement d'accord dans leurs déclarations, que les esprits les plus prévenus n'auraient pu conserver l'ombre d'un doute. La nature d'ailleurs avait pris soin d'imprimer sur l'épaule gauche d'Annette Lyle une marque qu'on se rappela que portait la fille de sir Duncan. Enfin on se souvint qu'après l'incendie du château on avait trouvé les corps de trois enfants, mais qu'on avait inutilement cherché les restes du quatrième. Toutes ces circonstances, et d'autres qu'il est inutile de rapporter ici, convinquirent non-seulement sir Duncan et Menteith, mais même le marquis de Montrose, entièrement désintéressé dans cette affaire, que dans Annette Lyle, élevée comme par charité dans la famille de Mac-Aulay, et n'ayant pour elle que ses charmes et ses talents, on devait respecter à l'avenir la fille de sir Duncan Campbell et l'héritière de toute sa fortune.

Tandis que Menteith allait communiquer à sir Duncan et à sa fille le

résultat des informations qu'il venait de prendre, le vieux outlaw demanda à parler à son fils.

— Vous le trouverez, dit-il, dans un coin de la grange où l'on m'avait d'abord placé.

On y trouva effectivement le jeune sauvage blotti dans un coin sous la paille ; on l'amena à son père, et on les laissa ensemble.

— Kenneth, lui dit Mac-Eagh, écoute bien les dernières paroles de ton père. Un soldat saxon et Allan à la main sanglante sont partis du camp il y a quelques heures pour se rendre dans le pays de Caberfae ; poursuis-les comme le limier poursuit le daim sur nos montagnes ; passe à la nage les lacs et les torrents, gravis les rochers, traverse les bois, ne t'arrête que lorsque tu les auras rejoints.

Le jeune homme prenait un air plus sombre et plus farouche à mesure que son père parlait, et il jeta sur lui un regard expressif en portant la main sur un poignard passé dans la ceinture de cuir qui attachait le plaid en lambeaux dont il était couvert.

— Non, dit le vieillard, ce n'est pas de ta main qu'il doit périr. Il te demandera des nouvelles du camp. Dis-lui qu'on a découvert qu'Annette Lyle est la fille de Duncan d'Ardenvohr, que le thane de Menteith va l'épouser en face du prêtre, et que tu vas inviter leurs amis à venir à leurs noces. N'attends pas sa réponse, mais disparais avec la rapidité de l'éclair qui vient de sortir d'un noir nuage. Pars à l'instant, mon enfant chéri ; pour moi, je ne reverrai pas tes traits, je ne reconnaitrai plus le bruit de ta course légère. Encore un moment pourtant ; écoute les derniers avis de ton père. Souviens-toi du destin de notre race, et sois fidèle aux anciennes mœurs des Enfants du Brouillard. Nous ne sommes plus qu'une bande éparse, chassée de toutes les vallées par les clans qui se sont emparés des collines où leurs ancêtres fendaient du bois et portaient de l'eau pour les nôtres. Mais au milieu des déserts, sur le sommet des rocs les plus arides, Kenneth, ne fais jamais rien qui souille la liberté que je te laisse pour héritage. Ne l'échange ni pour de riches vêtements ni pour des lambris dorés, ni pour une table bien servie. Sur les montagnes et dans les vallons, dans l'abondance et dans la disette, au milieu de la verdure de l'été ou parmi les glaçons de l'hiver, Enfant du Brouillard, sois libre comme tes pères. Ne reconnais point de maître, ne reçois la loi de personne, ne te mets aux gages de qui que ce soit. Ne bâtis point de maison, ne cultive pas la terre ; que les daims des montagnes soient tes troupeaux, et, quand tu en manqueras, fais ta proie de ce que possèdent les Saxons, ou ces Highlanders qui, Saxons au fond du cœur, estiment

leurs Lœufs et leurs moutons plus que l'honneur et la liberté ; mais nous devons nous en réjouir, nous n'en avons que plus de moyens de vengeance. N'oublie pas ceux qui se sont montrés amis de notre race, et paie leurs services de tout ton sang si l'occasion s'en présente. Si un Mac-Ian vient à ta rencontre, la tête du fils du roi à la main, donne-lui une retraite , protège-le, combats pour lui, quand même toute une armée serait à sa poursuite : ce clan a été l'ami du nôtre de temps immémorial. Les enfants de Diarmid, la race de Darnlinvarach, tout ce qui porte le nom de Menteith, — que ma malédiction tombe sur toi, Enfant du Brouillard, si tu en épargnes un seul quand le moment de les attaquer sera arrivé ; et il arrivera, car ils tireront l'épée les uns contre les autres, et ils se dévoreront mutuellement, ils prendront la fuite vers le séjour du Brouillard, et tomberont alors sous les coups de ses enfants. Encore une fois, pars ; secoue la poussière de tes pieds contre les habitations des hommes, qu'ils soient en guerre ou en paix. Adieu, enfant bien-aimé, puisses-tu mourir comme tes ancêtres, avant que les infirmités, les maladies et la vieillesse t'aient privé des forces du corps et de l'énergie de l'âme. Pars ! pars ! mais conserve ta liberté et n'oublie jamais un service ni une injure.

Le jeune sauvage se pencha sur son père, le baisa au front en lui promettant de lui obéir en tous points ; mais, accoutumé dès son enfance à supprimer tout signe extérieur d'émotion, il s'en sépara sans verser une larme, et fut bientôt hors de l'enceinte du camp de Montrose.

Sir Dugald Dalgetty était rentré pendant la dernière partie des instructions que Mac-Eagh venait de donner à son fils, et il fut peu édifié de sa conduite en cette occasion.

— Mor ami Ranald, lui dit-il, je ne crois pas que vous soyez dans la meilleure route possible pour un mourant. Brûler des faubourgs, faire le sac d'une ville, massacrer des garnisons, c'est le devoir d'un soldat : il est justifié par la nécessité d'agir ainsi, puisqu'il ne reçoit sa paie qu'à cette condition. Il est donc évident que sa profession est favorisée du ciel, puisqu'il peut commettre tous les jours des actes de violence, sans perdre l'espérance du salut. Mais au service d'aucun prince de l'Europe, Ranald, ce n'est la coutume d'un soldat mourant de se vanter de pareilles choses, et de recommander à ses camarades d'en faire autant. Au contraire, il montre quelque contrition d'avoir été obligé d'agir ainsi, et il prononce ou fait prononcer près de lui quelque bonne prière, ce que je vais demander au chapelain de Son Excellence de faire pour vous, si vous le désirez. Ce que je vous dis ici ne fait point partie de mes devoirs ; mais votre conscience se trouvera plus à l'aise

si vous quittez ce monde en chrétien, au lieu d'en sortir comme un Turc, ce que vous me semblez en beau chemin de faire.

La seule réponse que fit à cette exhortation le mourant (car on pouvait alors regarder Ranald Mac-Eagh comme presque à l'agonie) fut de prier qu'on lui soulevât la tête de manière à ce qu'il pût voir la campagne par une fenêtre du château. Un épais brouillard, qui s'était amassé depuis quelque temps sur le haut des montagnes, commençait alors à descendre en roulant sur les angles des monts, et laissait apercevoir leurs cimes escarpées qui semblaient autant d'îles s'élevant sur un océan de vapeurs. — Esprit du brouillard, dit Mac-Eagh, toi que ma race appelle son père et son protecteur, reçois dans ton tabernacle de nuages, quand ce moment de douleur sera passé, celui que tu as si souvent protégé pendant sa vie.

En parlant ainsi, il retomba entre les bras de ceux qui le soutenaient, puis, tournant la tête du côté de la muraille, il garda le silence.

— Je crois, dit Dalgetty, que mon ami Ranald, au fond du cœur, ne vaut guère mieux qu'un païen. Et il lui renouvela la proposition de lui envoyer le docteur Whiseart, chapelain de Montrose. C'est un homme qui connaît parfaitement son ministère, dit-il, et qui fera main basse sur tous vos péchés en moins de temps qu'il ne m'en faudrait pour fumer une pipe de tabac

— Saxon! répondit le moribond, ne me parlez plus de votre prêtre : je meurs content. Avez-vous jamais rencontré un ennemi contre lequel toutes les armes étaient inutiles, sur le corps duquel la balle rebondissait, la flèche s'émoissait, que le sabre ni le poignard ne pouvaient percer ?

— Certainement, répliqua le major, lorsque je servais en Allemagne : je me souviens entre autres d'avoir vu à Ingolstadt un gaillard dont l'armure, à l'épreuve du fer et de la balle, était si bien jointe, que mes soldats furent obligés de lui briser le crâne à coups de crosse de fusil.

— Cet ennemi invulnérable, continua Ranald, est couvert de mon sang le plus précieux. Mais le moment de la vengeance est arrivé. Je lui lègue la jalousie, le désespoir, la rage et la mort ou une vie plus malheureuse que la mort même. Tel sera le sort d'Allan à la main sanglante, quand il apprendra qu'Annette épouse Menteith, et cet espoir me console de mourir de sa main.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le major, je n'ai plus rien à vous dire, mais j'aurai soin de vous laisser voir par le moins de monde possible, car je ne trouve pas fort exemplaire la manière dont vous prenez votre

songé de réforme, et elle ne fait pas honneur à une armée chrétienne.

A ces mots il sortit de l'appartement, et quelques minutes après Ranauld Mac-Eagh rendit le dernier soupir.

Cependant lord Menteith, laissant le père et la fille se féliciter d'une découverte si heureuse pour tous deux, et se prodiguer les marques d'une tendresse mutuelle, était allé trouver Montrose, et discutait avec lui les conséquences probables de cet événement.

— Je verrais à présent tout l'intérêt que vous y prenez, lui dit Montrose, si je ne m'étais déjà aperçu depuis longtemps de celui que vous inspirait l'aimable Annette. Vous l'aimez; je suis certain qu'elle vous aime; votre naissance et la sienne, sa fortune et la vôtre, rendent une union entre elle et vous parfaitement sortable. Mais, mon cher comte, n'entrevoiez-vous pas d'autres obstacles? Réfléchissez-y bien. Sir Duncan Campbell est un fanatique, ou du moins un presbytérien; il a pris les armes contre son roi; il est en ce moment notre prisonnier de guerre; enfin, nous ne sommes encore, je le crains bien, qu'au commencement d'une longue guerre civile; croyez-vous en de telles circonstances pouvoir lui demander la main de sa fille? Croyez-vous surtout qu'il vous l'accorderait?

L'amour, conseiller non moins ingénieux qu'éloquent, fournit à Menteith mille réponses à ces raisonnements. Il rappela à Montrose que le chevalier d'Ardenvohr n'était un fanatique ni en religion ni en politique, et qu'il avait pris les armes par déférence pour le chef de sa famille, pour le marquis d'Argyle, plutôt que par suite de ses propres dispositions. Il fit valoir son zèle reconnu pour la cause royale, et les preuves qu'il en avait données, et il fit sentir que son mariage avec l'héritière d'Ardenvohr pouvait gagner à cette cause de nouveaux partisans. Il lui parla de l'état dangereux dans lequel sir Duncan se trouvait, et il lui représenta que s'il retournait avec sa fille dans son château, et qu'il vint à mourir, elle tomberait sous la tutelle du marquis, qui ne manquerait pas de la marier à quelqu'un de ses parents, afin d'assurer à son parti la disposition de sa fortune et le secours de ses vassaux. — Vous sentez donc, ajouta-t-il, que si je n'obtiens en ce moment la main d'Annette, il ne peut me rester aucune espérance, car je ne serai jamais assez lâche pour l'acheter au prix de mon honneur, en abandonnant les drapeaux de mon souverain légitime.

Montrose convint que ces arguments n'étaient pas sans force, que ce mariage n'était nullement incompatible avec la fidélité que lord Menteith devait au roi, et qu'il pouvait même être utile à sa cause.

— Mais les obstacles que je crains de la part de sir Duncan, dit-il,

n'en subsistent pas moins. Si vous pouvez les surmonter, je désirerais que votre union eût lieu le plus promptement possible, car je voudrais que cette belle Briséis ne se trouvât plus dans notre camp lorsque notre Achille, Allan Mac-Aulay, y reviendra. Je crains quelque malheur de ce côté, Menteith. Je crois que le plus sage serait de renvoyer sir Duncan sur parole. Il emmènerait sa fille dans son château; je vous chargerais de l'y escorter, vous l'y épouseriez, et vous viendriez nous rejoindre au bout de quelque temps; votre honneur ne pourrait en souffrir, la blessure que vous avez reçue sera un voile honorable pour couvrir votre absence.

— Jamais ! s'écria Menteith ; quand je devrais perdre toutes les espérances auxquelles j'ai à peine commencé de m'abandonner, je ne quitterai pas le camp de Votre Excellence tant que l'étendard royal y sera déployé. Je mériterais que l'égratignure que j'ai reçue au bras, et que vous honorez du titre de blessure, fût suivie d'une gangrène incurable, si j'en faisais un prétexte pour quitter un seul instant le service du roi.

— Votre détermination est-elle bien prise ?

— Inébranlable comme le Ben-Nevis !

— En ce cas, expliquez-vous avec le chevalier d'Ardenvohr ; tâchez d'obtenir son consentement, et brusquez la conclusion de cette affaire. S'il vous accorde sa fille, je parlerai moi-même à Mac-Aulay, et nous chercherons les moyens d'occuper son frère à quelque distance de l'armée, jusqu'à ce qu'il ait pris son parti sur cet événement. Plût au ciel que sa seconde vue présentât à son imagination quelque jeune nymphe assez belle pour lui faire oublier Annette Lyle. Vous ne croyez pas cela possible, Menteith. — Mais n'importe : songeons maintenant chacun à nos affaires, vous à celles de l'Amour, moi à celles de Mars.

Ils se séparèrent, et, conformément au plan qui avait été arrêté, lord Menteith, le lendemain matin de bonne heure, dans un entretien particulier avec sir Duncan Campbell, lui demanda la main de sa fille. Le chevalier d'Ardenvohr n'ignorait pas leur attachement mutuel, mais il ne s'attendait pas à recevoir si tôt la déclaration de Menteith. Il lui répondit d'abord qu'il s'était peut-être déjà trop abandonné à la joie que lui avait inspirée le bonheur de retrouver une fille, quand son clan venait d'éprouver une défaite si complète et si humiliante, et que ce n'était pas le moment de se livrer à des projets d'agrandissement pour sa propre maison. Menteith insista avec tout le feu de l'amour, et sir Duncan finit par lui demander quelques heures pour délibérer sur

sa proposition , ajoutant qu'il désirait en outre avoir une conversation avec sa fille sur un sujet si important.

Le résultat de la délibération et de l'entretien fut favorable à Menteith. Sir Duncan reconnut que le bonheur de sa fille dépendait de son union avec le jeune lord , et il prévint qu'à moins qu'elle n'eût lieu sur-le-champ, Argyle mettrait tout en usage pour y apporter des obstacles. Ce mariage d'ailleurs lui paraissait convenable sous tous les rapports. Menteith jouissait de la meillenre réputation ; il avait un rang distingué, il était d'une excellente famille, il possédait une fortune considérable, et tous ces avantages pouvaient bien faire oublier que ses opinions politiques n'étaient pas les mêmes que celles des Campbells. Enfin, quand même il aurait vu cette union sous un point de vue moins favorable, peut-être n'aurait-il pu se résoudre à contrarier le premier désir de la fille qu'il venait de retrouver, et qui l'avait intéressé avant qu'il sût qu'elle lui appartenait de si près.

Nous ne dissimulerons pourtant pas qu'un secret mou vement d'orgueil influa aussi sur sa détermination. Produire dans le monde comme l'héritière de la maison d'Ardenvohr une jeune fille élevée par charité dans la famille de Darnlinvarach, c'était une idée qui lui offrait quelque chose d'humiliant ; mais présenter sa fille comme comtesse de Menteith, comme ayant fixé les vœux d'un jeune seigneur d'un rang distingué, malgré l'obscurité à laquelle le destin avait condamné ses premières années, c'était prouver que dans tous les temps elle avait été digne du rang auquel elle se trouvait élevée.

Toutes ces considérations déterminèrent donc sir Duncan à consentir que les jeunes amants fussent mariés dans la chapelle du château par le chapelain de Montrose, avec le moins d'éclat qu'il serait possible. Mais il fut convenu que, lorsque Montrose partirait d'Inverlochy à la tête de son armée, ce qui devait avoir lieu dans peu de jours, la jeune mariée retournerait avec son père au château d'Ardenvohr, jusqu'à ce que les circonstances permissent à lord Menteith de se retirer du service avec honneur. Cette résolution une fois prise, il fut le premier à en presser l'exécution, et l'on décida que le mariage aurait lieu dans la soirée suivante, c'est-à-dire le surlendemain du jour de la bataille.

CHAPITRE XXIII

Il m'a ravi l'objet dont mon cœur est épris,
Et qui de maints combats était pour moi le prix.

L'Iliade.



L était indispensable, pour bien des raisons, qu'Angus Mac-Aulay, qui avait été si longtemps le protecteur d'Annette, fût instruit du changement presque miraculeux qui venait de s'opérer dans la fortune de sa jeune protégée. Montrose, comme il s'en était chargé, lui communiqua ces événements remarquables. Il apprit cette nouvelle avec l'air d'indifférence et de bonne humeur qui lui était habituel, et montra plus de joie que d'étonnement de la bonne fortune d'Annette.

— Je ne doute nullement qu'elle ne s'en montre digne, dit-il, et comme elle a été élevée dans de bons principes, dans des sentiments royalistes, j'espère qu'elle fera passer la fortune de son vieux fanatique de père dans les mains de quelque brave ami du roi. Je n'empêcherai même pas mon frère Allan de se mettre sur les rangs, quoique ce sir Duncan Campbell soit le seul homme qui ait osé reprocher à un Mac-Aulay d'avoir manqué aux lois de l'hospitalité. Annette n'en est pas coupable, elle seule a jamais pu charmer les moments d'humeur d'Allan; et qui sait si le mariage ne le rendrait pas tout à fait à la société?

Montrose se hâta d'interrompre la construction des châteaux qu'Angus bâtissait en l'air, en l'informant que le père d'Annette avait déjà disposé de sa main; qu'elle devait épouser le lendemain soir leur parent commun, le comte de Menteith; et que, par reconnaissance des soins que Mac-Aulay avait pris de cette jeune fille jusqu'à ce jour, il était chargé par sir Duncan de l'inviter à assister à cette cérémonie et à le remplacer à l'autel, puisque sa blessure l'empêcherait de s'y trouver.

A cette déclaration, Angus prit un air grave, et se redressa de l'air d'un homme qui croit qu'on a manqué aux égards qui lui étaient dus.

— Je pensais, dit-il, qu'ayant si longtemps servi de père à cette jeune fille, pendant toutes les années qu'elle a passées sous le toit de mes ancêtres, je pouvais m'attendre en cette occasion à autre chose qu'à un compliment de pure cérémonie. Je ne crois pas avoir à me

reprocher trop de présomption en prétendant qu'on aurait pu me consulter. Je souhaite tout le bonheur possible à mon parent Menteith, personne n.^e lui en souhaite plus que moi ; mais je dois dire qu'il a été un peu vite en cette affaire. Tout le monde connaît les sentiments d'Allan pour Annette, et je ne vois pas pourquoi l'on a mis de côté les droits supérieurs qu'il a sur son affection et sa reconnaissance, au moins sans en faire d'abord l'objet d'une discussion.

Montrose, ne voyant que trop où tendaient tous ces discours, supplia Mac-Aulay d'écouter la raison, et lui demanda d'examiner lui-même s'il était vraisemblable que sir Duncan accordât la main de sa fille unique à Allan, qui, malgré les excellentes qualités que personne ne pouvait lui refuser, avait des accès de mélancolie qui faisaient trembler tout ce qui approchait de lui.

— Milord, dit Mac-Aulay, mon frère Allan est ce que Dieu nous a faits tous, un mélange de bonnes et de mauvaises qualités ; mais c'est l'homme le plus brave et le plus intrépide de toute votre armée, et il méritait que Votre Excellence, que son parent, qu'une jeune personne qui lui doit tout ainsi qu'à sa famille, eussent un peu plus d'égard pour son bonheur.

Montrose tenta vainement de lui faire envisager les choses sous un autre point de vue. Angus était du nombre de ceux qu'aucun raisonnement ne peut convaincre quand ils ont une fois pris une fausse impression. Montrose éleva alors le ton plus haut, et lui recommanda de prendre garde de nourrir dans son cœur des sentiments qui pussent nuire au service de Sa Majesté. Il lui annonça qu'il désirait surtout qu'Allan ne fût pas interrompu dans la mission dont il l'avait chargé, mission, dit-il, aussi honorable pour lui-même qu'elle pouvait être avantageuse pour la cause du roi, et dont il espérait que son frère ne le détournerait pas en l'entretenant d'objets qui y étaient étrangers, au risque de semer la haine et la dissension.

Angus répondit avec un ton d'humeur qu'il n'était pas un tison de discorde, et que par caractère il jouerait plutôt le rôle de pacificateur ; qu'au surplus son frère savait aussi bien que qui que ce fût ce qu'il devait faire quand il se trouvait insulté. Quant à la manière dont Allan serait informé de ce qui se passait, on croit généralement, dit-il, que mon frère a des sources d'information plus promptes et plus sûres que les communications ordinaires, et je ne serais pas surpris qu'on le vit arriver ici beaucoup plus tôt qu'il n'y est attendu.

Une promesse qu'il n'interviendrait en rien dans cette affaire fut tout ce que Montrose put obtenir d'Angus, qui, quoique d'un caractère

doux et conciliant en toute autre occasion , devenait intraitable quand son orgueil , son intérêt ou ses préjugés étaient blessés. Les choses en restèrent donc là pour le moment.

On devait s'attendre à trouver sir Dugald Dalgetty plus disposé à assister avec plaisir à la cérémonie du mariage. Montrose crut devoir l'y inviter , attendu qu'il avait eu connaissance de toutes les circonstances qui l'avaient amené ; mais , à sa grande surprise , sir Dugald hésita ; il regarda les coudes de son justaucorps et les genoux de ses culottes , et répondit à Montrose , avec un air de répugnance et de contrainte , qu'il se rendrait à cette invitation si , après en avoir causé avec son noble ami , il trouvait que cela lui fût possible. Montrose ne crut devoir lui en montrer ni étonnement ni déplaisir , et le laissa libre d'agir comme bon lui semblerait.

Dès que Montrose se fut retiré , le major chercha lord Menteith , et le trouva dans son appartement , occupé à choisir dans la garde-robe peu nombreuse qu'il avait au camp les vêtements qui pouvaient être les plus convenables pour cette cérémonie solennelle. Il lui fit d'un air grave et sérieux ses compliments de félicitation sur l'approche du moment qui devait assurer son bonheur , ajoutant qu'il avait le plus grand regret de ne pouvoir en être témoin.

— Et quelle raison vous en empêche ? lui demanda le comte ; Montrose ne vous y a-t-il pas invité ?

— Oui , Milord , répondit Dalgetty ; mais pour vous parler franchement , je dois vous dire que ma présence ne ferait pas honneur à cette auguste cérémonie. Je n'ai d'autre habit que celui que vous voyez ; le cuir de mes culottes est devenu si mince aux genoux , que je tremble à chaque instant de les voir passer au travers , et la solution de continuité qui se trouve aux coudes de mon justaucorps serait peut-être de mauvais augure pour la durée de votre bonheur matrimonial. A vous dire la vérité , Milord , vous en êtes un peu la cause , car vous m'avez fait penser trop tard que je pourrais trouver dans les dépouilles des ennemis quelque vêtement qui me convînt. Vos enrangés Highlanders avaient déjà fait main basse sur tout le butin , et il aurait été aussi facile d'arracher un os à un chien affamé. Pour toute réponse , ils tirèrent leurs claymores et leurs poignards en marmottant je ne sais quoi dans ce qu'ils appellent leur langage , que le diable seul peut comprendre. De bonne foi , Milord , je crois qu'ils ne valent guère mieux que des païens , et j'ai été très-scandalisé de la manière dont mon vieil ami Ranald a jugé à propos de faire sa retraite il y a deux jours.

Lord Menteith était disposé à voir des amis dans tous les hommes ;

la plainte du major ajouta encore à sa bonne humeur. Lui montrant un ajustement complet en peau de buffle qui était sur une chaise : — Voilà, dit-il, ce que j'avais dessein de prendre pour ma parure de nocce attendu que c'est ce que j'ai trouvé de moins formidable dans tout mon costume militaire ; nous sommes à peu près de même taille, me ferez-vous le plaisir de l'accepter ?

— Non, non, s'écria Dalgetty ; je ne puis consentir que vous vous en priviez pour moi. Cependant je ne sais s'il n'est pas plus conforme aux usages de vous marier revêtu de votre armure. Je me rappelle que j'assistai autrefois au mariage du prince Léon de Wittlesbach avec la plus jeune des filles de George-Frédéric de Saxe, mariage qui se célébrait sous les auspices du vaillant Gustave-Adolphe, le lion du Nord.

Le jeune comte sourit, et sûr que le major porterait à la cérémonie un visage gai, il se revêtit lui-même d'une cuirasse légère couverte par un manteau de velours et une large écharpe de soie bleue qu'il portait suivant la mode du temps, et conformément à son rang.

Tout était prêt, et il avait été convenu que, suivant l'usage du pays, les deux futurs époux ne se reverraient qu'en face de l'autel. L'heure fixée pour la cérémonie était déjà sonnée, et lord Menteith s'était rendu dans une salle voisine de la chapelle, où Montrose, qui avait bien voulu se charger de remplir à son égard les fonctions de père, devait venir le prendre pour le conduire devant le ministre. Quelques occupations relatives à l'armée l'ayant retenu quelque temps, le jeune comte, comme on peut bien le croire, l'attendait avec la plus vive impatience ; et lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir, il s'écria d'un ton de plaisanterie : — Vous arrivez bien tard à la parade !

— Vous trouverez que j'arrive assez tôt, répondit Allan Mac-Aulay en s'élançant dans l'appartement, la claymore à la main. Menteith, défendez-vous comme un homme, ou mourez comme un chien.

— Vous êtes fou, Allan ! dit Menteith non moins surpris de son arrivée soudaine que frappé de l'état dans lequel il le voyait.

Ses joues étaient livides, ses yeux sortaient de leurs orbites, ses lèvres étaient blanches d'écume, et ses gestes étaient ceux d'un démoniaque.

— Vous mentez, traître, répondit Allan d'un ton furieux ; vous mentez en cela, comme dans tout ce que vous m'avez dit : toute votre vie n'est qu'un mensonge.

— La vôtre ne serait plus longue, répliqua Menteith, si je ne vous avais pas dit ce que je pense en vous disant que vous êtes feu. En quoi m'accusez-vous de vous avoir trompé ?

— Vous m'aviez dit que vous n'épouseriez pas Annette Lyle, dit Allan : c'était une trahison, un mensonge, car elle vous attend à l'autel.

— C'est vous-même qui mentez, répondit Menteith : je vous ai dit que l'obscurité de sa naissance formait un obstacle à notre union. Cet obstacle n'existe plus ; et qui croyez-vous donc être pour que je vous doive le sacrifice de mes prétentions ?

— Armez-vous donc ! s'écria Allan : nous n'avons pas besoin d'autres explications.

— Pas à présent, dit Menteith ; pas en cet endroit. Vous devez me connaître, Allan ; demain nous nous reverrons.

— Aujourd'hui !... à l'instant !... ou jamais ! répondit Allan. Votre dernière heure ou la mienne est sonnée. Menteith, je vous en conjure, au nom de notre parenté, de notre ancienne amitié, au nom des drapeaux sous lesquels nous avons combattu ensemble, défendez-vous !

En parlant ainsi, il s'approcha du comte, lui saisit la main, et la serra avec une telle violence que le sang en sortit.

— Retirez-vous, insensé ! dit le comte en le repoussant avec force.

— Que ma vision s'accomplisse donc ! s'écria Allan ; et, tirant son poignard, il en frappa le sein du comte. La cuirasse dont Menteith était revêtu fit glisser la pointe du poignard, qui, en remontant, ouvrit une profonde blessure entre le cou et l'épaule, et la violence du coup le renversa. Montrose entra au même instant. Tous les témoins de cette scène étaient étourdis de surprise et de terreur. Avant que le comte comprit ce dont il s'agissait, Allan s'était précipité vers la porte, et il descendit l'escalier avec la rapidité de l'éclair.

— Gardes, s'écria Montrose, qu'on ferme la porte du château ; arrêtez l'assassin ! tuez-le s'il résiste. Fût-il mon frère, il mourra.

Mais Allan renversa d'un second coup de poignard la sentinelle qui était en faction et qui voulut l'arrêter, traversa le camp avec la vitesse d'un daim poursuivi par des chasseurs, passa la rivière à la nage, à la vue de ceux qui le poursuivaient, et s'enfonça dans les bois.

Dans le cours de la même soirée, son frère Angus quitta le camp de Montrose à la tête de son clan, retourna à Darnlinvarach, et ne prit plus aucune part à la guerre.

Quant à Allan, on dit qu'aussitôt qu'il eut commis son crime il vola comme un trait au château d'Inverary, pénétra dans la salle où le marquis d'Argyle tenait un conseil, et jeta devant lui, sur la table, son poignard ensanglanté.

-- Est-ce le sang de James Graham ? demanda Argyle d'une voix qui annonçait en même temps l'espoir que cette question recevrait

une réponse affirmative, et la terreur que lui inspirait cette apparition inattendue.

— C'est le sang de son favori, répondit Allan; c'est un sang que j'étais prédestiné à répandre, quoique j'eusse versé tout le mien pour l'épargner.

Ayant ainsi parlé, il partit avec la même promptitude qu'il était arrivé, et disparut avant que personne songeât à le retenir. On n'est pas d'accord sur ce qu'il devint ensuite. Comme on vit le même jour le jeune Kenneth et trois Erfants du Brouillard traverser le Loch Fine, bien des gens présomèrent qu'ils l'avaient suivi à la piste, et qu'Allan était tombé sous leurs coups dans quelque solitude écartée; mais d'autres prétendent qu'il quitta l'Angleterre, et qu'il se fit moine dans l'ordre des chartreux. Au surplus, on n'eut jamais que de faibles présomptions à l'appui de l'une ou de l'autre de ces deux opinions.

Sa vengeance fut pourtant moins complète qu'il ne se l'imaginait probablement; car lord Menteith, quoique si dangereusement blessé qu'il fut très-longtemps à recouvrer la santé, dut la vie à la recommandation que lui avait faite le major Dalgetty de se marier couvert de ses armes, Mais Montrose perdit ses services; car dès que lord Menteith fut en état de supporter le transport, il partit avec Annette et sir Duncan, toujours souffrant lui-même de sa blessure, pour le château d'Ardenvohr. Sir Dugald Dalgetty l'accompagna jusqu'au bord du lac, et le conjura, en le quittant, de ne pas oublier de faire construire une redoute sur la hauteur de Drumsnab, pour protéger le château qui devait un jour appartenir à sa future épouse.

Ils firent ce voyage sans aucun accident; et Menteith, au bout de quelques mois, fut assez bien rétabli pour être uni avec Annette en présence et du consentement de sir Duncan Campbell et de son épouse.

Les superstitieux Highlanders furent assez embarrassés pour concilier la guérison de lord Menteith avec la prédiction d'Allan Mac-Aulay, dont ils ne voulaient pas révoquer en doute le don de seconde vue. Quelques-uns lui surent mauvais gré de n'être pas mort pour la vérifier complètement. Mais la plupart pensèrent qu'elle avait été suffisamment remplie par la blessure qu'il avait reçue de la main et du poignard d'Allan, et tous furent d'opinion que l'incident de la bague à la tête de mort avait annoncé le trépas du père d'Annette, qui ne survécut que quelques mois au mariage de sa fille avec le comte. Les incrédules traitèrent toutes ces idées de rêves de cerveaux en délire, et jugèrent que la prétendue vision d'Allan n'était autre chose que l'effet de ses passions violentes, qui, ayant vu depuis longtemps dans Men-

teith un rival plus favorisé qu'il ne l'était lui-même, luttèrent contre sa générosité naturelle et lui inspiraient à son insu l'idée de faire périr celui qu'il regardait comme le seul obstacle à son bonheur.

Menteith ne recouvra pas la santé assez tôt pour rejoindre Montrose pendant sa courte et glorieuse carrière, et quand ce général eut quitté l'Écosse après avoir licencié son armée, il vécut retiré dans ses terres jusqu'à la restauration de Charles II sur le trône. Après cet heureux événement, il exerça dans son pays des fonctions qui convenaient à son rang, vécut heureux, respecté du public, chéri de sa femme et de ses enfants, et mourut dans un âge fort avancé.

Les personnes de notre drame sont en si petit nombre qu'à l'exception de Montrose, dont la gloire et les exploits appartiennent à l'histoire, il ne nous reste à parler que de sir Dugald Dalgetty.

Le brave major continua avec la plus rigoureuse ponctualité à remplir ses devoirs militaires et à recevoir sa paie. Mais enfin il fut, comme beaucoup d'autres, fait prisonnier à la bataille de Philiphaug. Il fut condamné à partager le sort de ses compagnons de service voués à la mort, moins encore par les arrêts des tribunaux civils et militaires que par suite des déclamations de ministres fanatiques, qui prétendaient que leur sang devait être versé en sacrifice expiatoire pour effacer les péchés d'Israël, et qui, par une application aussi cruelle qu'impie, disaient qu'ils devaient être traités comme l'avaient été les Chananéens.

Plusieurs officiers des Lowlands, au service du Covenant, intercédèrent en cette occasion pour Dalgetty, et le représentèrent comme un homme dont les connaissances militaires pourraient être très-utiles à leur armée, et qu'il serait facile de déterminer à changer de service. Mais ils trouvèrent sir Dugald plus obstiné sur ce point qu'ils ne l'avaient pensé. Il s'était engagé au service du roi pour un temps fixe, leur dit-il, et, jusqu'à l'expiration du terme convenu, ses principes ne lui permettaient pas l'ombre d'un changement. Les officiers du Covenant n'entendaient pas des distinctions si subtiles, et il courait le plus grand danger de mourir martyr, non de tel ou tel principe politique, mais de ses idées rigoureuses sur la discipline militaire, quand heureusement ceux qui s'intéressaient à lui découvrirent qu'il ne restait que quinze jours à s'écouler au terme fixé pour son engagement, auquel aucune puissance sur la terre n'aurait pu le décider à manquer, quoiqu'il fût bien certain qu'il ne serait pas renouvelé. Ils obtinrent donc, non sans peine, un sursis à son exécution pour cet espace de temps, et au bout de ce terme ils le trouvèrent parfaitement disposé à entrer au service de quiconque voudrait le payer. Il prit donc parti dans l'armée du

Covenant, et fut nommé major du corps de Gilbert-Ker, communément appelé le régiment de l'église.

Nous ne savons pas ce qu'il devint ensuite; mais au bout de quelques années nous le trouvons en paisible jouissance de son domaine paternel de Drumthwacket, dont il ne prit pas possession à la pointe de l'épée, mais qu'il acquit par des voies plus pacifiques en épousant Hanna Strachan, matrone respectable, veuve sans enfants du presbytérien auquel il avait appartenu.

On croit que sir Dugald survécut à la révolution; car des traditions qui ne sont pas encore très-anciennes nous le représentent comme se montrant encore alors assez fréquemment à Aberdeen, très-vieux, très-sourd, et ne se lassant jamais de répéter ses histoires interminables sur l'immortel Gustave-Adolphe, le lion du Nord et le boulevard de la foi protestante.

FIN DE L'OFFICIER DE FORTUNE

ET DES CONTES DE MON HÔTE.

AU LECTEUR

LECTEUR,

LES CONTES DE MON HÔTE sont arrivés à leur fin. J'avais dessein de vous faire cette annonce sous le nom de Jedediah Cleishbotham ; mais de même que Haram, fils d'Asmar, et que tous les autres conteurs qui ont pris naissance dans l'imagination des hommes, Jedediah s'est évaporé dans les airs.

M. Cleishbotham avait avec Ariel la même ressemblance que celui qui l'a évoqué avec le sage Prospero, et cependant nous nous attachons tellement aux fictions que nous nous créons nous-mêmes, que ce n'est qu'avec un frivole regret que je cesse de m'identifier avec lui¹. Je sais que c'est un sentiment dans lequel il est difficile de faire entrer le lecteur ; mais il ne peut être plus convaincu que je le suis, que j'ai tracé le tableau du caractère écossais sous assez de nuances pour avoir épuisé les observations d'un seul individu ; qu'il serait donc inutile de vouloir continuer plus longtemps ce travail, et que je risquerais d'ennuyer. J'ai la vanité de supposer que ces romans ont été assez répandus pour montrer mes concitoyens et les traits saillants de leur caractère sous un jour nouveau pour les lecteurs du sud, et bien des personnes, indifférentes naguère pour l'Écosse, ont été entraînées à

1. Il y a certes assez de poésie et même d'épopée dans la *Légende de Montrose*, pour qu'on puisse y trouver plus d'un rapprochement avec maint poème en vers. Nous en avons indiqué quelques-uns dans la notice et les notes ; mais cet épilogue rappelle presque les propres expressions de Byron dans le quatrième et dernier chant de *Childe-Harold* :

But where is he the Pilgrim of my song, etc.

• — Mais où est-il le pèlerin de mon poème, l'être au nom de qui je parlais autrefois ? Il me semble qu'il vient tard et se fait attendre. Il n'est plus ! Vous avez entendu ses dernières paroles ; ses courses vagabondes sont terminées ; ses sillons s'effacent ; — il est lui-même comme rien ; — s'il fut jamais autre chose qu'un être fantastique, s'il pouvait être classé parmi les êtres qui vivent et souffrent, etc. •

Dans la préface du même chant, Byron appelle aussi son Childe-Harold un ami dont il se sépare avec regret.

en lire l'histoire, grâce aux allusions qu'elles ont trouvées dans ces fictions.

Je quitte donc un champ sur lequel existe encore une riche moisson ; mais je laisse après moi des ouvriers capables de recueillir. Plus d'un écrivain a récemment fait preuve de talents dans le même genre, et s'il est permis à l'auteur qui parle en ce moment, et qui n'est lui-même qu'un fantôme, de distinguer l'ombre d'un frère ou pour mieux dire d'une sœur, il citera en particulier l'auteur de l'agréable et intéressant ouvrage intitulé : *Mariage*.

NOTE

(a) page 493. — APPARITIONS.

Les tribus celtiques ajoutaient foi à une apparition du genre de celles que les Allemands appellent un *double passant*; elle est encore considérée comme un présage de malheur ou de mort. M. Kirke (voyez les notes de *Rob-Roy*), le ministre d'Aberfoil, qui sans doute nous en dirait davantage s'il revenait jamais de la terre des fées, s'exprime ainsi ;

« Quelques individus d'une imagination exaltée, soit par l'art ou par la nature, m'ont dit avoir vu, en certaines occasions, un homme double; le même en deux endroits à la fois, c'est-à-dire un être réel et un être idéal, parfaitement semblables l'un à l'autre dans tous les points, mais qui cependant peuvent aisément se distinguer par quelque signe secret ou opération magique; de sorte que, pour parler à l'homme qui est votre voisin et ami, on passe auprès de son apparition ou ressemblance. Ils prétendent que chaque élément et les différentes parties de la création renferment des créatures ressemblantes à celles d'un autre élément, et qu'ainsi qu'il se trouve dans la mer des poissons qui rappellent le capuchon et le costume d'anciens moines, de même l'invention de l'église romaine des bons et mauvais génies, et de l'ange gardien, assignés à chacun de nous, est considérée par eux comme une ignorante méprise qui provient de la cause dont nous venons de parler. Cette réflexion de l'homme, pour ainsi dire, est appelée par eux *Co-walker* (qui marche avec eux). Elle lui est semblable en tout, comme un frère jumeau, et le suit partout, comme son ombre; on a vu et connu dans le monde de ces images, avant et après la mort de l'original; jadis on les a vues souvent aussi entrer dans des maisons, annonçant ainsi à ceux qui les habitaient que l'être dont ils portaient les traits viendrait sous peu les visiter. Cette copie, ce reflet ou cette peinture vivante retournait enfin dans sa propre patrie. Le but dans lequel ils accompagnent si longtemps et si souvent un individu n'est guère connu que d'eux-mêmes, soit qu'ils cherchent à la défendre des secrètes embûches d'êtres semblables à eux, soit que, tel qu'un singe malicieux, il se plaise à contrefaire toutes ses actions. » — KIRKE'S *Secret commonwealth*.

Les deux apparitions suivantes, analogues à la vision d'Allan Mac-Aulay rapportée dans le texte, se trouvent dans Theophilus Insulanus. (*Traité sur la seconde vue* du révérend M. Fraser, relations 10 et 16.)

« Barbara Macpherson, veuve de feu Alexandre Mac-Leod, ancien ministre de Saint-Kilda, m'a assuré que les naturels de cette île ont un genre particulier de seconde vue, qui est toujours un présage de leur fin prochaine. Quelques jours avant de s'aliter, ils sont poursuivis par une apparition qui est en tout point leur propre image, avec les mêmes traits et les mêmes vêtements. Cette ressemblance paraît animée, marche en plein jour avec eux dans la campagne; s'ils se livrent à quelque occupation, s'ils bêchent, hersent ou sèment, le fantôme les imite à l'instant. Mistress Barbara ajouta qu'allant visiter un malade de l'île, elle eut la curiosité de lui demander si quelquefois il avait eu la vision que je viens de décrire; il répondit par l'affirmative, et dit que, pour mieux s'en assurer, il était sorti de sa maison, un matin, avec des jarretières tressées en paille au lieu de celles qu'il portait d'ordinaire, et, arrivé dans les champs, son autre lui-même parut avec des jarretières semblables. Bref, le malade mourut de cette indisposition, et elle ne mit plus en doute la vérité de ces remarquables présages. »

« Margaret Mac-Leod, brave femme avancée en âge, m'a raconté que lorsqu'elle était jeune, dans sa famille de Grishornish, une fille chargée de garder les vaches dans un parc auprès de la maison, observa à plusieurs reprises une femme semblable à elle par sa tournure et ses vêtements, se promenant seule à peu de distance. Surprise de cette apparition, elle voulut faire une épreuve, et mit son jupon sens devant derrière: aussitôt le fantôme s'habilla de la même manière; elle en était très-inquiète, pensant que c'était l'annonce de quelque malheur. Peu de temps après, elle fut saisie d'une fièvre qui la conduisit au tombeau; avant sa maladie et sur son lit de mort, elle confia à plusieurs personnes la seconde vue qu'elle avait eue. »

20



